

MON

M

LE
MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE

MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES.

FONDÉ LE 1^{er} AVRIL 1843.

Avec la Mode on est certain de plaire,
De mon pays c'est la divinité!
M. SÉQUIER.

(1855)



87 / 01a

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD ET C^{ie}, EDITEURS,
RUE RICHELIEU, 92.

Rara Z. 274. (40)

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DUSSELDORF

TABLE DES MATIÈRES.

Sommaire du 1^{er} numéro d'octobre 1854.

La Mode. — Description de la gravure n° 410 bis. — Planche de lingerie. — **Patrons.** — Zanetta (nouvelle), par Molé-Gentilhomme et Constant Guérout. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 2^e numéro d'octobre.

La Mode. — Description de la gravure n° 410. — Zanetta (suite), par Molé-Gentilhomme et Constant Guérout. — Poésie, par Louise Collet. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 3^e numéro d'octobre.

La Mode. — Description de la gravure n° 411. — Zanetta (suite), par Molé-Gentilhomme et Constant Guérout. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 1^{er} numéro de novembre.

La Mode. — Description de la gravure n° 412. — Planche de lingerie. — **Patrons.** — Patron réduit. — Zanetta (suite), par Molé-Gentilhomme et Constant Guérout. — Courrier de Paris, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 2^e numéro de novembre.

La Mode. — Description de la gravure n° 413. — Zanetta (suite), par Molé-Gentilhomme et Constant Guérout. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 3^e numéro de novembre.

La Mode. — Description de la gravure n° 414. — Zanetta (fin), par Molé-Gentilhomme et Constant Guérout. — L'habit fait l'homme, par Philippe Himly.

Sommaire du 1^{er} numéro de décembre.

La Mode. — Description de la gravure n° 415. — Planche de lingerie. — La cousine Rosalie, par madame Surville, née de Balzac. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 2^e numéro de décembre.

La Mode. — Description de la gravure n° 416. — Une Loge à Camille (nouvelle), par Alexandre Dumas fils. — Petite histoire de la mode, par Constance Auber.

Sommaire du 3^e numéro de décembre.

La Mode. — Description de la gravure n° 417. — Une Loge à Camille (fin), par Alexandre Dumas fils. — Courrier de Paris, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 1^{er} numéro de janvier 1855.

La Mode. — Description de la gravure n° 418. — Planche de lingerie. — Pauvre Matthieu (histoire d'atelier), par A. de Bernard. — L'Arbre de Noël, par madame E. Acloque. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 2^e numéro de janvier.

La Mode. — Description de la gravure n° 419. — Pauvre Matthieu (suite), par A. de Bernard. — Un remède violent, par Hector de Coie.

Sommaire du 3^e numéro de janvier.

La Mode. — Description de la gravure n° 420. — Pauvre Matthieu (suite), par A. de Bernard. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 1^{er} numéro de février.

La Mode. — Description de la gravure n° 421. — Planche de lingerie. — Pauvre Matthieu (suite), par A. de Bernard. — Courrier de Paris, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 2^e numéro de février.

La Mode. — Description de la gravure n° 422. — Pauvre Matthieu (suite), par A. de Bernard. — Courrier de Paris, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 3^e numéro de février.

La Mode. — Description de la gravure n° 423. — Pauvre Matthieu (suite), par A. de Bernard. — Courrier de Paris, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 1^{er} numéro de mars.

La Mode. — Description de la gravure n° 424. — Planche de lingerie. — Pauvre Matthieu (suite), par A. de Bernard.

Sommaire du 2^e numéro de mars.

La Mode. — Description de la gravure n° 426. — Pauvre Matthieu (suite), par A. de Bernard. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 3^e numéro de mars.

La Mode. — Description de la gravure n° 426. — Pauvre Matthieu (fin), par A. de Bernard. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

13. 256.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Les réceptions du 2 janvier ont été très brillantes aux Tuileries, et rien n'égalait la richesse et la magnificence des toilettes de cour qui se sont produites à cette solennité. Le manteau de cérémonie, qu'à regret nous avons vu disparaître de la cour de France, car il complète, selon nous, les splendeurs des réceptions royales et impériales, s'y montrait de nouveau dans toute son élégance et sa distinction aristocratiques. C'était merveille de voir la grâce et l'aisance déployée par les dames de la cour, dans ce costume oublié et même inconnu de la plupart d'entre elles, puisqu'il avait cessé d'être porté depuis le règne de Charles X.

Parmi les plus remarquables de ces manteaux, nous en citerons plusieurs que nous avons vus quelques jours auparavant dans les salons de *Gagelin* et qui lui avaient été commandés par son aristocratique clientèle.

C'était d'abord un manteau de cour en moire antique bleue, garni d'un haut volant en pareil, terminé par un effet plume à volant, surmonté d'un agrément en velours et chenille mélangés d'un effilé ravissant, était relevé en draperie de distance en distance par des nœuds velours et chenille, rappelant l'agrément posé à la tête.

La robe était garnie de trois volants assortis à celui du manteau ; le corsage décolleté était orné de doubles pattes enrichies d'angletterre qui dépassaient le corsage et venaient retomber sur le manteau et la jupe : les manches, très courtes, étaient également enrichies d'angletterre. Pour coiffure, une belle barbe en point d'Angleterre accompagné de plumes et de fleurs en diamant. Cette toilette était d'un aspect merveilleux. Un haut volant garnissant le tour du manteau et destiné à lui donner du soutien en l'étoffant, est une heureuse innovation imaginée par *Gagelin* et exécutée avec le goût parfait qui distingue toutes les créations de cette maison.

Un autre manteau de cour, destiné à une personne très brune, était en velours plain, nuancé mais, entouré d'une riche guirlande brodée au passé ton sur ton, et garni tout à l'entour d'un volant d'Alençon. La robe, en taffetas mais, était brodée et garnie d'alençon comme le manteau. La coiffure se composait de plumes et d'une barbe en point d'Alençon attachée par des agrafes en brillants.

Nous réservons pour la fin la description d'un délicieux manteau dont l'étoffe avait été copiée sur un tissu lamé ayant appartenu à la grande Dauphine. *Gagelin* avait fait faire à Lyon un *fac-simile* d'une fidélité parfaite. Ce manteau était blanc lamé argent, et garni tout à l'entour de deux rouleaux de légers marabouts espacés, entre lesquels fleurissaient de distance en distance de légères touffes de roses à cœur de diamant. La robe en étoffe pareille, mais lamée or, avait la jupe ornée, sur un devant en tablier, de rouleaux de marabouts et de touffes de roses rappelant l'ornement du manteau. Le corsage était décoré de la même manière, mais il était mélangé de dentelle d'argent. La coiffure était formée d'une barbe en dentelle d'argent, fixée de chaque côté par des touffes de marabouts égayées de roses et rattachées par des fuchsias en diamant. On ne saurait imaginer rien de plus riche et en même temps de plus frais, de plus jeune et de plus gracieux que cette toilette exécutée par *Gagelin* avec un goût exquis; aussi a-t-elle été admirée aux Tuileries.

En fait de mode proprement dite, nous sommes aujourd'hui à court; car à Paris les étrennes se continuent dans les premiers jours de janvier, et les magasins ont conservé cet air de fête que leur a donné le jour de l'an.

Parmi les nombreuses toilettes que nous avons remarquées ces jours derniers, nous avons constaté la prédominance du manteau collet, soit en *ouatine*, ornée seulement de pattes, soit en velours richement brodé et garni de hautes dentelles. Quoique la fourrure soit très en vogue cet hiver, la douceur de la température avait fait presque abandonner les manteaux fourrés. Beaucoup de femmes les avaient remplacés par un cachemire de l'Inde, semblable à ceux que nous avons admirés dans la magnifique collection du *Persan*.

Le velours plain et la brocatelle sont de plus en plus en faveur pour toilette de ville. Citons encore la moire ordinaire, qui semble vouloir détrôner la moire antique. On a fait cet hiver des lainages charmants pour le matin.

Bien que nous entrions dans la saison des bals, comme les fêtes seules font naître les nouveautés, ce n'est qu'au fur et à mesure qu'elles paraîtront que nous pourrons vous les décrire.

Pour toilette légère, nous signalerons, comme appelées à une grande faveur, les gazes veloutées avec disposition formée en relief dans l'étoffe, les gazes cannelées avec volants à dispositions losanges en gaze frisée. Nous en avons remarqué de délicieuses chez *Gagelin*.

On portera toujours beaucoup de taffetas, la plupart enrichis de volants de dentelles reposant sur un bouillonné de tulle illusion, ce qui leur donne du soutien.

La vogue est toujours aux corsages ornés soit de berthes soit de bretelles, et même de doubles bretelles. Quelques-unes sont en fleurs, qui se reproduisent souvent en traînes sur la jupe.

Nous en avons vu de ravissantes chez madame *Sophie Perrot*, et puisque nous voilà chez cette célèbre fleuriste, mentionnons ses roses de toutes nuances, qui sont d'une perfection inimitable; ses délicieuses coiffures en fleurs mélangées de feuillages aux tons riches et pourprés; ses fruits en velours ou en gaze; enfin, les plus gracieuses créations que l'art de la fleuriste puisse imaginer.

Madame *Perrot* a presque entièrement abandonné l'or pour les coiffures. Souvent elle les mélange de rubans de l'effet le plus gracieux.

Violard a vendu beaucoup de dentelles pour les réceptions des Tuileries, et en effet où trouver autre part ces magnifiques dentelles d'or ou d'argent, destinées à orner les manteaux de cour, et ces magnifiques points d'Alençon d'une richesse de dessins inouïe et d'un travail merveilleux?

Avant de parler des coiffures, décrivons une sortie de bal que nous avons remarquée dans les salons de *Gagelin* et que nous avons revue aux Italiens à la première représentation d'*Il Trovatore*, portée par une jeune et charmante femme brune, marquée au type espagnol. Cette sortie de bal, en gros d'Écosse noir, avait la forme d'un manteau collet, orné de deux hauts volants de guipure surmontés d'une résille en chenille ponceau terminée par une frange en chenille, dont les bouts venaient flotter sur la dentelle; cet ornement couvrait presque entièrement le corps du manteau. Une résille semblable garnissait le tour du cou. Mais ce qui prêtait un grand cachet de nouveauté à cette sortie de bal, c'était le capuchon tout en guipure et orné de deux larges rubans de velours ponceau, disposés de manière à former coiffure derrière. Les bouts de ces rubans, qui revenaient devant former brides, étaient terminés par un gland en chenille. Cette sortie de bal se fermait par deux glands en chenille. Rien de plus élégant, de plus nouveau, que ce charmant capuchon coiffure, innovation aussi gracieuse que de bon goût, comme toutes les créations de *Gagelin*.

Un fait fort singulier dans les modes, c'est l'époque du départ des voyageurs pour les chapeaux de paille. Ce départ s'effectue souvent

en octobre pour les modes de l'été suivant. Comment s'y prennent les fabricants pour devancer la mode de sept et huit mois? Cela nous semble tout au moins une grande témérité, et ceux qui ne veulent agir qu'à coup sûr doivent y mettre moins de hâte. Quoi qu'il en soit, nous avons visité les échantillons qui se préparent dans les meilleures maisons, et nous avons admiré le goût qui préside aux modèles de *Delvaux*. Là, point de ces cocardes en rubans, point de ces mélanges de perles ou de verroterie dont la bizarrerie donne aux chapeaux un caractère d'excentricité qui peut plaire dans le nouveau-monde, mais qui assurément ne saurait distinguer la coiffure d'une élégante de celui-ci. Les chapeaux de *Delvaux* sont simples; leurs formes coquettes sont inspirées par les meilleures modes de Paris.

On portera cette année beaucoup de pailles belges, de Staja, de Cobourg, mais peu de chapeaux à falbalas. Les formes seront petites, bien seyantes au visage; les fonds élégants et bien renversés; en un mot, les créations de *Delvaux* offrent un gracieux assemblage de choses délicates et simples, et nous pouvons prédire à nos lectrices qu'elles auront rarement vu de plus jolis modèles.

Nous n'avons rien remarqué de nouveau en fait de mode dans les salons de mesdemoiselles *Alphonsine* et *Ernestine*. Ces habiles artistes ont été très occupées ces jours derniers par les coiffures de cour. Leurs petits bonnets coiffures pour soirée ou pour dîner sont très petits, posés fort en arrière de la tête, peu chargés d'ornements, souvent formant comme un léger chaperon en tulle illusion, capitonnés de mignonnes fleurettes. Presque toutes les coiffures continuent à affecter la forme cache-peigne, fréquemment accompagnée de traînes de fleurs. Pour les personnes sérieuses, ces coiffures cache-peigne sont escortées de chaque côté des joues par des touffes ou des grappes de fleurs mélangées de rubans façonnés en lames.

Rien de nouveau en fait de lingerie, sinon que les *cols brochés* sont de plus en plus en faveur. Au reste, nos lectrices, en jetant un coup d'œil sur notre planche de lingerie, y trouveront plusieurs gracieux modèles que nous avons fait dessiner chez mademoiselle *Anna Loth*, où l'on est toujours assuré de rencontrer de nouvelles créations, qui se distinguent autant par l'élégance de la forme que par la richesse des broderies et des dentelles.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 418.

TOILETTE DE GRANDE SOIRÉE. — Coiffure à pointe, en velours, perles, plumes et dentelles. (Modèle de la maison *Alexandrine*.)

Cette coiffure se compose d'un fond en calimaçon, formé par des bandelettes de velours, retenues par des entre-deux en dentelle d'argent. Ce fond renferme le nœud de cheveux qui se place très bas et peu saillant derrière la tête. Trois dents en velours s'avancent, l'une sur le milieu et les deux autres sur les côtés de la tête. Sur les parties en velours sont cousus des rangs de perles. De droite et de gauche partent deux plumes roulées, qui viennent couchées sur les côtés se rejeter en arrière. Deux petites *barbes* en dentelle retombent sur le col.

Robe en taffetas, garnie de dentelle blanche et d'effilés en plume blanche avec *tête* en perles.

Corsage basquine, en tulle, orné de ruches en tulle et d'effilés avec perles.

Le corsage est *demi-décolleté*, se joignant à la taille et se continuant en basques formant la pointe devant.

Le bord du corsage se maintient sous un rang de perles.

La basque se termine par un effilé de plumes de 12 à 15 centimètres.

Les manches en tulle forment pagode pointue en rapport avec la forme de la basque.

Corsage et manches sont couverts par des ruches de tulle, posées en travers à distances égales de 5 à 7 centimètres (selon la taille). Sous chaque ruche est un effilé de plumes *frimatées* partant d'un cordon de perles.

La robe en taffetas est à corsage plat très décolleté.

La jupe est garnie de quatre volants, qui prennent à partir de la taille. Sur chacun de ces volants se trouvent alternativement un volant recouvert de dentelle et un recouvert par une grille de perles haute de 6 centimètres, terminée par un effilé en plume frimatée de 48 centimètres.

TOILETTE PARÉE, avec sortie de bal.

Robe en soie blanche, avec bandes en peluche de couleur tissées dans l'étoffe.

Le corsage est décolleté carrément et bordé d'une bande en peluche. Deux bandes semblables forment *bretelles* et viennent se rapprocher à la taille derrière comme devant. Sous

ces bretelles sont posées des dentelles noires formant garniture.

Des nœuds en peluche et en dentelle noire garnissent le milieu entre les bretelles, devant seulement.

A partir de la taille, sur une hauteur de 25 centimètres, la jupe est unie; puis commencent les rayures en peluche, entre chacune desquelles est placé un *entre-deux* en dentelle noire à plat sur la robe.

Les rayures de peluche sont graduellement plus hautes vers le bas de la jupe.

Sortie de bal, en velours grec blanc, garnie de peluche de couleur et de dentelle noire.

Ce vêtement est taillé dans le genre dit *talma*,

c'est-à-dire juste aux épaules et ample dans le bas, avec échancrures pour la partie qui forme *manche*.

Une dentelle noire formant comme une immense pèlerine, à pans devant et ronde derrière, retombe sur tout le vêtement, cousue à l'encolure seulement, avec un nœud en satin rose en haut.

Une ruche tout étroite en satin rose borde l'encolure et suit tous les bords de la dentelle.

Cette pèlerine de dentelle se relève à volonté et forme ainsi une sorte de capuchon mantille.

On peut faire cette pèlerine avec un fond pris à la *pièce*, garni d'un bord en dentelle rapportée.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. *Chapeau* tendu en velours bleu, orné d'un double volant de blonde qui forme ornement d'un côté; de l'autre on place deux belles plumes; la calotte est bordée d'un biais terminé par un nœud placé sur le côté qui retombe sur le bavolet. Dessous, volubilis mélangés de blonde.

N° 2. *Chapeau* tendu en velours ponceau à passe claire; du pied de la calotte part un apprêt en velours garni de blonde formant volant qui vient retomber sur la passe et tourne derrière pour former le bavolet. Ce chapeau est orné de raisins, fruits et feuillages en velours ponceau. Dessous, blonde et boutons de rose.

N° 3. *Corsage* à bretelles en mousseline brodée garni de dentelle; le plastron est formé

d'*entre-deux* brodés et en dentelle, encadrés d'un bouillonné dans lequel on passe un ruban. Les bretelles forment jockey sur les manches, qui se terminent par trois volants ornés de flots de rubans à la Louis XIII.

N° 4. *Berthe à basques* en point d'Angleterre, pour toilette de dîner ou de spectacle.

N° 5. *Col broché* en mousseline brodée garni de dentelle.

N° 6. *Col broché* à coins carrés, formé d'*entre-deux* brodés et en valenciennes alternés. Bordé d'une valenciennes.

N° 7. *Manche duchesse* garnie de guipure.

N° 8. *Manche bouillonnée* ornée de pattes bordées de dentelles.

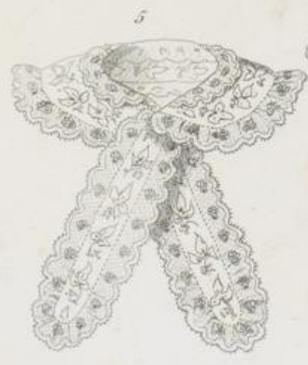
PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

I.

Il y a quelque part, près du jardin du Luxembourg, dans la rue de l'Ouest, une maison dont j'ai oublié le numéro, mais vers laquelle j'irais les yeux fermés, bien que je n'en aie pas visité le seuil depuis dix ans; son aspect, sa physionomie particulière sont encore aussi présents à mes souvenirs que le jour où j'y allai pour la dernière fois. Elle se com-

pose de deux corps de logis séparés par une cour; les bâtiments n'ont que deux étages, chose infiniment rare dans notre Paris où les hommes s'empilent les uns sur les autres comme marchandise de médiocre valeur, et ces deux étages ont pour croisées des baies immenses fermées par de grandes verrières, ce qui doit permettre à la lumière du jour de pénétrer à grands flots dans les pièces qu'elles éclairent, autre rareté qui trahit au regard le



L'annonceur n° 177 de la Biennale de Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Modeles de Lingerie de M^{lle} Anna Voith Chapeaux de la Maison Elie Stearns



moi
bien,
et les
On
c'est-à-
sursoe,
pipe, on
food, tout
même prof
de prétexte
tout l'année
Au temps
ne était pres
gans; donc al
voins, et plu
pertoire des
rier des ches-
fèvre n'est p
aine lorsqu'on
mis peut-on se
l'œil des desti
n qui passit un s
de sa roche vob
sité, était un être
cambal, un artiste
qui res a donné p
ni pas, travaillait la
mie aux parus de p
de ses collègues; bref
et l'on avait fini par
serena malade qu'il
dans ses absences incli
On se l'appelait ja
Mathieu, » et il était co
mal le quartier qui porta
couple, l'opinion des qu
lui Philis de la rue de
elle avarié, qui eût été
admirable intellectuelles
tées ! »
« Le pauvre Mathieu »
que pour devenir un péché
de s'abandonner aux basses
l'air aux entraînements
telle industrie, de porter
des habits courts, de se cou
longs yols berrinois, de faire
dites et de parler argot. Il
venait néanmoins que tou

moins exercé une destination particulière et bien précise, celle d'ateliers pour les peintres et les sculpteurs.

On vivait un peu en frères dans cette ruche, c'est-à-dire en assez bonne intelligence à la surface; on se tutoyait, on fumait à la même pipe, on courait les mêmes amours, mais au fond, tous les habitants du logis exerçant la même profession, il naissait chaque jour assez de prétextes d'envie pour qu'on se détestât toute l'année.

Au temps où remonte cette histoire, la colonie était presque entièrement peuplée de jeunes gens; donc elle était bruyante, hargneuse aux voisins, et plus occupée de régénérer l'insipide répertoire des charges d'atelier que de procurer des chefs-d'œuvre. Enfanter des chefs-d'œuvre n'est pas le fait de tout le monde, même lorsqu'on n'a que vingt ans, mais au moins peut-on se préparer, par le travail et l'étude, des destinées utiles et sérieuses. C'est ce que pensait un seul parmi tous les habitants de cette ruche vouée aux frelons; celui-là, à la vérité, était un être si bizarre, un si mauvais camarade, un artiste d'une trempe si singulière, que rien n'étonnait plus venant de lui. Il sortait peu, travaillait beaucoup, ne se mêlait jamais aux parties de plaisir, ni aux folles joies de ses confrères; bref, c'était un excentrique, et l'on avait fini par le considérer comme un cerveau malade qu'il ne fallait pas contrarier dans ses absurdes inclinations.

On ne l'appelait jamais que « ce pauvre Matthieu, » et il était connu sous ce nom dans tout le quartier qui partageait, hélas! sur son compte, l'opinion des quinze Raphaëls et des huit Phidias de la rue de l'Ouest. Devant pareille autorité, qui eût osé mettre en doute les infirmités intellectuelles du « pauvre Matthieu? »

« Ce pauvre Matthieu » s'était donc imaginé que pour devenir un peintre il ne suffisait pas de s'abandonner aux hasards de la palette, d'obéir aux entraînements inféconds d'une facilité traîtresse, de porter des cheveux longs, des habits courts, de se coiffer d'un chapeau à longs poils hérissés, de faire des tours d'équilibre et de parler argot. Dans son ardeur il croyait naïvement que tout cela pouvait être

utile en son temps, mais qu'il fallait, avant de prendre ces grands airs et ces belles façons, étudier quelque peu les maîtres anciens, se familiariser avec les maîtres modernes, apprendre des uns et des autres tous les secrets de l'art, interroger souvent la nature, s'élever l'intelligence et le cœur par la lecture assidue de l'histoire et des poètes, se faire d'un travail soutenu un besoin, d'un labeur studieux une nécessité de la vie, s'habituer enfin à respecter les règles, au lieu de les nier pour s'épargner la peine de s'y soumettre. Le chapeau hérissé, les habits courts et les cheveux longs pouvaient venir ensuite, mais seulement à titre d'accessoires et comme complément de l'éducation. En attendant, il se coiffait comme tout le monde, s'habillait comme un petit commis de ministère, ou comme un clerc d'avoué, restait presque toujours enfermé chez lui, rivé à ses livres ou à son chevalet, et ne sortait guère que le dimanche et le soir, quand venait le printemps, pour aller entendre de loin, sur le boulevard du Montparnasse, l'orchestre des bals champêtres. Il aimait la musique, ce jeune homme, et ne gagnant pas encore assez d'argent pour se faire un des habitués de l'Opéra et du Conservatoire, il bornait ses jouissances aux échos affaiblis des polkas et des valsees. Trois fois par semaine, lorsque la Chaumière ouvrait aux étourdis des écoles ses jardins hospitaliers, il allait s'asseoir dans le voisinage, sur un banc ou sur le revers d'un fossé, et là, le genou ou le front dans ses mains, il rêvait, il avait des extases, des aspirations, des souvenirs, peut-être des espérances, espérances de gloire sans doute, car pour celles du cœur le pauvre Matthieu savait bien qu'elles ne devaient pas germer pour lui. Il était laid, ses camarades le lui disaient tous les jours, et, ce qui était le plus cruel, les maîtresses de ses camarades le lui répétaient sans cesse. Il s'y était fait à la longue et s'était résigné à son sort, non sans que son jeune cœur ne se révoltât quelquefois, non qu'il n'entendit parfois murmurer dans son âme ces voix harmonieuses des belles années, ces douces chansons qui invitent à aimer; la vie pour lui devait se borner au travail et à la rêverie. Qui donc l'eût aimé, lui qui était orphelin, lui qui n'avait pas connu son père, et

dont la mère était morte en lui donnant le jour ?

Il avait cependant trouvé un ami, un protecteur, un homme qui avait pris soin de son enfance et l'avait envoyé à l'école, qui lui avait fait enseigner les premiers principes de l'art. Mais quel homme étrange que ce protecteur, quel sombre et taciturne personnage que cet ami ! C'était un des premiers magistrats d'une cour d'appel des départements, amateur éclairé des arts, riche, disait-on, savant érudit même, d'un esprit profondément observateur, d'un jugement sûr et droit, mais d'une sévérité excessive, d'une humeur assez désagréable, et d'une taciturnité devenue proverbiale. Dans la ville où il présidait on l'accusait de sécheresse d'âme, presque de cruauté, et on lui donnait la qualification d'original. Comment cet homme, à qui l'on n'avait connu ni une faiblesse de cœur, ni une affection, s'était-il pris d'une belle amitié pour « le pauvre Matthieu, » c'est ce que personne n'expliquait d'une manière bien catégorique. Nous ne répéterons pas tous les bruits qui couraient à ce sujet, nous raconterons seulement l'entretien presque monosyllabique qui eut lieu entre le protecteur et le protégé, lorsque celui-ci eut atteint l'âge de vingt ans.

Le magistrat fit venir le jeune Matthieu, et lui dit :

— Vous avez vingt ans ?

— Oui, monsieur le président, répondit Matthieu en tremblant, car il était toujours fort intimidé quand il se trouvait en face du grave personnage.

— A vingt ans, vous devriez être soldat.

— Monsieur le président n'a pas voulu me le permettre.

— J'ai eu tort ; vous ne serez jamais qu'un barbouilleur.

Le jeune homme baissa la tête avec humilité.

— Quel jour est-il ?

— Mercredi.

— Le quantième du mois ?

— Dix octobre.

— Faites votre paquet.

— Pour aller m'engager ? hasarda le jeune artiste avec un élan qui pouvait passer pour de la joie.

— Non.

— Est-ce pour aller loin, monsieur le président ?

— Oui.

— Faut-il que je prenne tout ce qui m'appartient, ou seulement des effets pour quelques jours ?

— Tout.

— Je ne reviendrai donc plus !

— Non.

Le jeune homme, interdit, attendait quelque explication nouvelle ; mais comme elle ne venait pas, et qu'il avait peur d'interroger encore, il tourna sur ses talons et se dirigea lentement vers la porte qu'il allait franchir quand un mot l'arrêta.

— Matthieu !

— Me voici, monsieur le président.

Le magistrat tira de son gousset une énorme montre à breloques.

— Vingt minutes pour vous préparer.

Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées que le jeune homme entra dans le cabinet du magistrat tenant à la main une petite valise où se trouvait toute sa garde-robe et toute sa fortune. Le président était déjà en costume de voyage, et la voiture était attelée dans la cour ; il tira de nouveau sa montre, et satisfait de la ponctualité de son protégé :

— Bien, dit-il.

Et ce fut le seul mot qu'il prononça avant d'arriver à Paris ; on avait passé une demi-heure en voiture et quatre heures en chemin de fer.

Il n'en prononça pas beaucoup plus pendant les trois jours qu'il passa à Paris avec son protégé, et à peine eut-il installé le jeune artiste dans l'atelier où nous le trouvons, rue de l'Ouest, qu'il prit congé de lui après l'avoir recommandé toutefois à un membre de l'Institut qu'il connaissait.

— Que sait votre protégé ? avait demandé l'académicien.

— Rien, avait répondu laconiquement le magistrat.

— Mais alors que puis-je lui apprendre ?

— Tout.

Et sur ce mot, flatteur assurément, il disparut en ordonnant du geste à son protégé de



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 9.

*Coiffures de M^{lle} Pauline Contere. Coiffure d'Alexandrine. Plumes de
 Sophie Perrot Velil. C^{te} Dentelles de G. Violard. Corsage sans goussets de la maison
 Sophie Duuoulin. Mouchoirs de Chaprou. Parfums. Gants. Eventails de Faguer Saboullee.*

ne pas le
nant arriv
avait bon
— Ra
avec bon
mais je t
m'a dit
vous étai
conseils
La t
mercie
tes a
deca
qu'il
sembl
qui
dém
renait
pour h
admis à
il n'ava
se press
émotions
mais l'êtr
avait dou
gard, un
l'immin
trembler
vers lui
conten
de tend
côté d
cette se
quelqu
laisait-
que le be
rance touj
saint pas
Lorsqu
son qu'il a
rte lettre
Matthias
conter l'attai
Celui à qui
mère fois d
à qui il av
saron et pr
descendre de
de notre arti

ne pas le suivre. L'académicien sourit, et prenant amicalement la main du jeune homme qui avait bonne envie de pleurer :

— Rassurez-vous, mon jeune ami, lui dit-il avec bonté, vous avez un singulier protecteur, mais je ne crois guère que la moitié de ce qu'il m'a dit. Venez me voir avec quelques-unes de vos études et nous aviserons à vous donner des conseils, dont, j'en suis sûr, vous profiterez.

Le pauvre Matthieu baubutia quelques remerciements et se retira tout confus d'un si bon accueil. En retournant à la chambrette qui devait lui servir d'habitation pendant les heures qu'il ne passait pas à l'atelier, il ne pouvait défendre son âme contre un sentiment de tristesse qui l'envahissait. Le seul homme qui lui eût témoigné quelque intérêt depuis sa naissance venait de se séparer de lui pour longtemps, pour toujours peut-être, et il n'avait pu être admis à lui témoigner même sa reconnaissance ; il n'avait pu lui dire une seule des pensées qui se pressaient dans son esprit, une seule des émotions qui troublaient son cœur. Certes, jamais l'étrange protecteur que la Providence lui avait donné n'avait eu pour lui un doux regard, une bonne parole ; son aspect sévère l'intimidait, sa voix sèche et dure le faisait trembler, et malgré cela il se sentait attiré vers lui par une force invisible, il s'était accoutumé à concentrer sur lui tout ce qu'il avait de tendresse en son âme, et il ne lui eût point coûté de donner sa vie pour la sienne. Aussi cette séparation qu'il avait peut-être désirée quelquefois lorsqu'il ne pouvait pas la prévoir, laissait-elle en son cœur un vide douloureux que le bon accueil de l'académicien et l'espérance toujours souriante à la jeunesse ne suffisaient pas à remplir.

Lorsqu'il posa le pied sur le seuil de la maison qu'il allait habiter, le concierge lui remit une lettre, et dans l'écriture de la suscription Matthieu reconnut celle de son protecteur. Le cœur battait bien fort au pauvre jeune homme. Celui à qui il devait tout daignait pour la première fois de sa vie correspondre avec lui, celui à qui il avait voué un culte de respect, d'obéissance et presque d'amour filial, voulait bien descendre des hauteurs idéales où l'imagination de notre artiste l'avait élevé pour engager avec

lui quelque chose de plus sérieux qu'une conversation, quelque chose de plus directement actif qu'un entretien. Quand on se voit chaque jour, il est naturel qu'on se parle ; mais se donner la peine de prendre une plume et de barbouiller quelques pages de papier, c'est une affaire qui impose toujours un certain dérangement et suppose un acte ferme et précis de la volonté, et dans l'esprit de Matthieu, pour que son protecteur lui eût donné cette preuve d'attention, il fallait qu'il eût exercé une violente pression sur lui-même. La marque d'estime n'avait que plus de prix à ses yeux, et tout en caressant le cachet qu'il n'osait briser, il se voyait déjà, le pauvre jeune homme, grandi de cent coudées. Par malheur, il avait oublié en ce moment le laconisme habituel de son protecteur. Le cachet fut brisé, l'enveloppe tomba et il ne resta dans les doigts de Matthieu que deux billets de banque de mille francs, soigneusement enveloppés dans un morceau de papier blanc. Pas une ligne, pas une syllabe. Matthieu laissa échapper le papier-monnaie, ses deux bras s'allongèrent contre son corps, sa tête s'affaissa sur son buste et une larme ruissela sur ses joues. De l'argent, rien que de l'argent ! Quelle sécheresse, quelle cruauté ! Tout ce qu'il y avait de noble et de délicat dans l'âme du jeune homme s'indignait et se révoltait. Il en voulait à cet homme sans cœur de l'émotion qu'il avait un moment ressentie, de l'espérance qu'il avait pu concevoir, et surtout de l'argent que l'enveloppe contenait. Cet argent, son protecteur ne pouvait-il pas une heure plus tôt le lui remettre en main propre, au lieu de le lui envoyer ainsi froidement, d'une manière presque blessante ? Certes, si le magistrat, tout président qu'il fût et tout généreux qu'il se fût montré toujours envers le jeune artiste, se fût trouvé là, il est probable que l'artiste eût relevé devant lui son front humilié et lui eût rendu ces chiffons de papier dont tant d'autres en pareil cas se seraient montrés uniquement jaloux. Qui sait même si cette pensée ne traversa pas le cerveau du jeune homme lorsqu'au lieu de mettre ses billets en lieu sûr il les plaça dans son portefeuille, reprit son chapeau et sortit ?

Ses pas se dirigèrent vers l'hôtel où M. X...

venait de le quitter et de se faire conduire au chemin de fer. Force fut donc à Matthieu de rengainer son indignation et de garder ses billets de banque. Ceux-ci d'ailleurs lui devinrent bientôt fort utiles, bien que, contrairement à tous les us et coutumes de l'art, Matthieu se montrât aussi économe que reconnaissant. Toutefois, dans sa première lettre au magistrat, la délicatesse du jeune artiste crut devoir se manifester, et il protesta, avec tous les respects et toutes les réserves imaginables, de son désintéressement et de sa reconnaissance, ajoutant qu'il espérait bientôt ne plus être une charge pour son protecteur, mais au contraire une occasion de satisfaction et d'orgueil. La lettre était assez bien tournée du reste, et elle avait, ce qui vaut mieux que le meilleur des styles, cet accent intime et profond qui vient du cœur pour aller au cœur, charme infini qui fait la grâce des poètes et la force des amoureux.

A cette lettre, M. X... répondit, fidèle à ses habitudes laconiques, les lignes suivantes :

« Vous écrivez des sottises, tâchez de ne pas en faire. Occupez-vous de vos études et n'ayez pas souci d'où l'argent vous vient, pourvu qu'il vous vienne. »

Ces brèves paroles n'étaient peut-être pas d'un bien haut sentiment moral, mais Matthieu n'était pas homme à pratiquer à la lettre de pareils préceptes ; son heureuse nature était faite pour lutter avec avantage contre de bien plus perfides tentations. Pendant deux ans il continua à correspondre ainsi avec son protecteur, mais celui-ci ne lui répondait pas toujours, et quand il le faisait, c'était dans le style et dans le goût dont on vient de voir un échantillon. Pendant ces deux années, Matthieu ne quitta point Paris, et M. X... n'y vint qu'une seule fois, un seul jour, quelques heures à peine. Il tomba comme une bombe dans l'atelier de la rue de l'Ouest, entra sans frapper, déranger un modèle qui posait et bouleversa sans souffler mot toutes les toiles de l'établissement. Quand il eut ainsi fureté partout et tout inspecté :

— N'avez vous rien d'autre, dit-il ?

— Non, monsieur le président, balbutia l'artiste.

— Et c'est à cela que vous avez employé votre temps ?

— J'ai fait beaucoup d'études d'après nature, comme vous voyez.

— Et pas de tableaux d'ensemble, de compositions !

— J'ai suivi vos conseils et ceux de mes professeurs : avant de produire, j'ai voulu étudier.

— Après ?

— Je ferai ce qu'il vous plaira de m'ordonner. Si vous croyez que des compositions...

— Non.

— Ou des petits tableaux.

— Non, non.

— Alors, veuillez être assez bon, monsieur le président, pour me dire...

— Cela ne me regarde pas ; c'est votre affaire.

En prononçant ces mots, le magistrat disparut.

Matthieu le suivit jusque dans la rue, dans l'espoir qu'une dernière parole lui révélerait la pensée de son protecteur ; mais celui-ci ne retourna pas même la tête et disparut bientôt sous les ombrages du jardin du Luxembourg.

Quelques heures après, Matthieu recevait comme l'année précédente deux billets de mille francs, renfermés dans une enveloppe, mais sur le papier était tracée cette sentence :

« *Labor improbus omnia vincit.* »

Cette fois la dignité du jeune artiste ne se révolta pas outre mesure, et un léger sourire vint même errer sur ses lèvres. Paris avait-il donc altéré déjà la pureté de ce cœur naïf ? Non, mais son intelligence plus développée et son expérience plus exercée commençaient à comprendre le côté pratique des choses et à se familiariser avec les excentricités du vieux magistrat. Il n'en reprit pas moins son travail avec ardeur, étudiant le nu pour obéir aux sages conseils de l'académicien, et faisant des recherches incessantes sur l'harmonie des couleurs chez les peintres vénitiens, afin de complaire à ses propres goûts. Cette double application de ses facultés avait pour effet de

donner au jeune artiste un crayon sûr et une palette brillante; mais ce talent modeste, qui couvait l'avenir en silence et qui s'était interdit toute expansion précoce, restait ignoré de tous et n'était pas même soupçonné de ses compagnons d'études. On le traitait de fou parce qu'il recommençait vingt fois la même figure, de mauvais camarade parce qu'il restait concentré en lui-même et ne se livrait jamais à ce que l'on est convenu d'appeler à Paris les plaisirs de jeunesse. Aux heures du travail, qui étaient nombreuses pour lui, Matthieu restait enfermé dans son atelier, et s'il n'allait pas déranger les autres sous prétexte de cigare, il ne permettait pas non plus qu'on le dérangeât; il restait des journées entières seul, en tête à tête avec sa palette. Et quand le soir venait, au lieu de courir aux estaminets ou dans les guinguettes du boulevard extérieur, comme le faisaient tous les artistes du quartier, il allait, seul encore, rêvant sous les arbres du jardin du Luxembourg ou sur le boulevard du Montparnasse pour écouter les lointains échos des orchestres de danse. Cet isolement continu n'avait pas peu contribué à augmenter la timidité naturelle du jeune homme; les quolibets des camarades, les sourires impertinents des petits modèles, les airs dédaigneux des grisettes, le faisaient douter de lui en toutes choses.

Cette nature à la fois délicate et fine, au lieu de s'épanouir comme elle eût fait au souffle vivifiant de l'amitié, s'était renfermée en elle-même, et parce que sa puissance ne s'était révélée à personne, et que personne n'avait facilité son expansion, elle se croyait privée de tous les dons et déshéritée de tous trésors intellectuels par l'influence d'une mauvaise fée. Mais cette défiance de soi, au lieu de décourager notre jeune artiste et de le plonger dans ces désespérances où s'annihilent toutes les facultés, lui inspirait au contraire une grande ardeur et une laborieuse persévérance, parce qu'elle ne lui laissait entrevoir qu'un but modeste, presque sous sa main, au lieu de ces brillantes destinées que rêve l'orgueil et qu'il n'atteint jamais.

Si le pauvre Matthieu témoignait d'une modestie et d'une réserve excessives quand il

s'agissait de son art, on peut penser qu'il en montrait davantage encore lorsqu'il s'agissait de sa personne. Bien qu'il sentît autant que pas un parler en lui le jugement et la raison, il hésitait toujours à donner son opinion et ne le faisait qu'avec toutes les précautions imaginables. Cette qualité, rare chez les jeunes gens d'aujourd'hui et particulièrement chez les artistes, aurait dû, ce semble, lui conquérir l'affection de tous ses camarades. Il n'en était pas ainsi. Parce qu'il n'était pas redouté, il n'était pas estimé, et parce qu'on n'avait pas une haute idée de ses forces, parce que sa faiblesse n'inspirait que de l'indifférence ou du mépris, on ne recherchait pas sa société, on le tournait en ridicule, on ne prenait à lui aucun intérêt, on ne lui témoignait aucune sympathie.

Parmi les habitants de la colonie d'artistes de la rue de l'Ouest, il y avait précisément à cette époque un jeune homme dont le caractère et les habitudes formaient le plus parfait contraste avec les habitudes et le caractère de Matthieu. C'était un nommé Valdroche, fort mauvais sujet, méchant, caustique et moqueur, enfant de Paris s'il en fut jamais, n'ayant reçu d'autre éducation que celle de l'atelier, n'ayant d'autres principes que ceux de l'épicurisme moderne, d'autre moralité que celle qui se plie à toutes les éventualités, à toutes les convoitises. Beaucoup de vices, un esprit vif et mordant, une facilité extrême à tout faire superficiellement, une verve intarissable enfin, en faisaient le plus gai, le plus perfide, le plus joyeux et le plus terrible compagnon qui fût dans le monde des arts, depuis les ateliers de la barrière Pigale jusqu'à ceux du boulevard des Invalides. Ajoutez à cela une vanité chatouilleuse, un orgueil immense, une assurance inébranlable, et vous aurez une idée de ce type, hélas! trop commun parmi nos artistes parisiens. Il avait une réputation immense, réputation de talent, de bravoure et d'esprit. Il faisait presque déjà école et dictait ses lois à une foule de satellites heureux de lui faire cortège pour se donner les airs d'être quelque chose. Il venait de porter le comble à sa renommée au dernier Salon, en produisant une peinture exécutée d'après un nouveau procédé

d'empâtement de son invention, et par l'inauguration d'un système de réalisme qui avait, comme tout ce qui est sot et laid au monde, trouvé immédiatement une bande de fanatiques.

Matthieu et Valdroche, on le comprend, n'étaient pas faits pour s'aimer. Valdroche détestait Matthieu, et Matthieu ne se sentait aucune sympathie, au fond de son cœur simple et loyal, pour Valdroche. Celui-ci n'avait pas de raisons bien positives à donner de sa haine, mais il avait tenté les périls des concours et il avait échoué; au contraire, Matthieu venait pour la première fois, et en même temps que lui, de se présenter à l'école des Beaux-Arts, et son premier pas dans la voie sérieuse lui avait valu la grande médaille de torse académique. L'échec de Valdroche avait provoqué chez cette nature venimeuse une sorte de rage qui s'attachait alternativement aux juges du concours et à l'élève couronné. Il est commode de nier absolument le talent que l'on ne peut pas vaincre et de récuser des juges que l'on ne peut séduire.

Valdroche avait donc rompu violemment avec l'école et les traditions académiques, pour se lancer dans une voie nouvelle, et marcher seul à travers l'excentricité et le scandale à la conquête d'une renommée. Comme il le disait lui-même, il avait fait son appel au peuple et le peuple lui avait donné ses suffrages. Il était devenu célèbre, on l'avait discuté dans les journaux, il était vengé de l'Académie. Restait à se venger de Matthieu, ce qui, la nature pacifique et modeste du jeune homme étant donnée, de-

venait passablement difficile. Tout en affectant pour Matthieu le plus profond mépris, Valdroche au fond du cœur nourrissait envers lui une secrète envie. Avait-il donc deviné chez ce timide et laborieux jeune homme plus de valeur, plus d'intelligence, plus de talent que le protégé du magistrat ne s'en soupçonnait lui-même? C'est possible; toujours est-il qu'à compter du jour de sa défaite il n'avait plus entendu parler de Matthieu sans pâlir et sans que la rage bouillonnât dans son cœur. L'orage commençait à gronder, et tout faisait pressentir aux familiers de Valdroche une prochaine et terrible explosion. Elle n'eut pourtant pas lieu, grâce à la douceur désespérante du pauvre Matthieu et à l'isolement presque absolu où il vivait. Combien de fois Valdroche, les poings fermés et l'œil en feu, ne l'avait-il pas attendu le soir, dans la cour, au milieu de ses flatteurs, pour lui jeter au passage quelque mot cruel, quelque injure odieuse et gratuite? Mais le pauvre Matthieu, comme s'il eût été averti par un secret instinct, prolongeait ces jours-là son travail et retardait sa sortie de l'atelier. Valdroche, que les plaisirs de l'estaminet ou de la guinguette conviaient ailleurs, s'impatientait d'attendre, et finissait par abandonner la place à son rival. Ainsi fut longtemps retardé un choc que l'on pouvait croire imminent. La sourde haine de Valdroche eut bientôt une nouvelle occasion de s'accroître, et son envie un nouveau prétexte pour se manifester.

A. DE BERNARD.

(REVUE CONTEMPORAINE.)

(La suite au prochain numéro.)

L'ARBRE DE NOËL (1).

« Un enfant étranger court, la veille de Noël, à travers la ville, pour voir les lumières qui sont toutes allumées.

(1) Nous donnons ici deux pièces, l'une en vers, l'autre en prose traduite de l'allemand, à l'occasion de la fête de Noël. Nous regrettons que l'abondance des matières du dernier numéro et l'obligation de terminer avec l'année la nouvelle en cours de publication, ne nous aient pas permis de les insérer pour l'anniversaire de cette solennité chrétienne.

» Il s'arrête devant chaque maison et regarde la clarté qui brille par les fenêtres. Il compte tous les arbres lumineux : tout cela lui fait bien mal.

» Le pauvre enfant pleure et dit : chaque enfant a aujourd'hui un petit arbre et des lumières, et il s'en réjouit. Moi seul, pauvre enfant, je n'en ai pas.

» Lorsqu'auprès de mes frères, j'étais à la maison, l'arbre s'allumait aussi pour moi ;

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Victoire! victoire! vive le colonel Ragani! A la bonne heure, voilà un succès, un de ces succès d'argent et d'enthousiasme dignes des plus beaux temps du Théâtre-Italien. *Il Trovatore* (lisez le *Troubadour*) vient tout d'un coup de porter aux nues le nom, jusqu'alors contesté, du maëstro Verdi, l'unique héritier de Bellini et de son rival Donizetti. Nous n'essaierons pas d'analyser le tissu d'horreurs, d'atrocités, de monstruosités que le poète (puisque poète il y a) a trouvé l'art de condenser dans le court espace de trois heures. Les tragédies de Crébillon sont des vaudevilles comparés au noir mélodrame du signor Salvator Cammarano. Qu'il vous suffise de savoir que l'homicide, le suicide, le parricide et le fratricide s'entremêlent et se succèdent coup sur coup dans le cours de ces quatre actes afin de varier aussi agréablement que possible les émotions du public.

Mais si, du livret, nous passons à la musique, nous serons étonnés du parti prodigieux que le compositeur a su tirer de cette lugubre histoire de cour d'assises et de l'incroyable variété d'effets à l'aide desquels il réussit à en déguiser la pénible monotonie. Il y a tels morceaux où Verdi s'est élevé, on peut le dire, jusqu'au sublime, et que le maître à tous, Rossini lui-même, ne désavouerait pas.

Rendons aux artistes la justice de reconnaître que l'exécution n'a pas été au-dessous de l'œuvre. Depuis Beucardé, le nouveau ténor, et madame Borghi-Mamo, la nouvelle tragédienne, jusqu'à l'orchestre et aux choristes, tous ont fait vaillamment leur devoir; mais les honneurs de la soirée ont été pour Graziani, jeune baryton qui ne donnait jusqu'ici que des espérances et qui, à la surprise de tous les connaisseurs, a franchi d'un seul bond tous les degrés qui le séparaient du premier rang.

La fin de 1854 a porté bonheur aux théâtres. Le grand succès de la place Ventadour a eu son écho place de la Bourse. *Les Parisiens* (sous-entendu *de la décadence*, la censure ayant cru

devoir nous épargner cette mortifiante épithète), donc *les Parisiens* tout court ont été reçus en triomphe par leurs concitoyens enchantés. Il y a un peu de tout dans ce tableau de mœurs plus ou moins fidèle: des fils de famille qui se ruinent au profit de maîtresses qui les trompent, d'usuriers qui les exploitent, et de parasites qui les grugent; des laquais qui spéculent sur la hausse et la baisse; des financiers pourris dont la conscience tourne au vent de leur ambition; des mères amoureuses de l'amant de leurs filles; des... de tout enfin. Il y a même un honnête homme, et — ce qui est très flatteur pour nous autres —, cet honnête homme unique est... parole d'honneur... un journaliste. Quel feuilletoniste, en présence d'un compliment aussi flatteur pour ses confrères et pour lui-même, pourrait hésiter à reconnaître que la pièce est pleine de talent, d'intérêt et d'esprit, qu'elle est parfaitement bien jouée par Félix, Delannoy, Lagrange, mesdemoiselles Luther et Saint-Marc, et montée par la direction avec un soin, un goût et une richesse qu'on n'avait guère jusqu'à ce jour rencontrés ailleurs qu'au Gymnase? Du reste, la presse est en ceci complètement d'accord avec le public, dont M. Barrière devient de jour en jour l'enfant gâté.

Du Vaudeville aux magasins Susse il n'y a que la rue de la Bourse à traverser. Permettez-moi donc de vous dire, avant de quitter ces parages, que ces brillantes galeries décorées de toutes les merveilles que l'art offre aux fantaisies de la richesse ont été visitées à l'occasion du premier de l'an par Leurs Majestés Impériales et qu'elles ont daigné faire choix de plusieurs objets de prix, parmi lesquels figure un magnifique bronze de Debay, le *Génie de la chasse*, dont la première épreuve avait été acquise par S. M. la reine d'Angleterre. C'était une faveur bien due à la sollicitude que met cette maison à populariser et à faire valoir les œuvres du talent.

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Nous voici en plein cœur de la saison des fêtes et des bals. On danse partout, chez tous les ministres, à l'intérieur, à l'instruction publique; le 22. le préfet de la Seine doit donner un grand bal dans les salons de l'Hôtel de Ville. En dehors de ces fêtes de monde officiel, l'aristocratie parisienne ouvre de toutes parts ses salons. Déjà l'on a dansé chez la comtesse de T..., et lundi dernier madame de F... réunissait l'élite de notre société sous les splendides lambris de son hôtel, transformé en un véritable jardin, grâce à la profusion de fleurs dont ils étaient ornés : nous ne pouvons qu'applaudir à cette mode de fleurs qui se répand de plus en plus.

Que de gracieuses toilettes ont été exécutées pour ses fêtes, que d'autres qui seront créées pour les soirées qui se préparent !

Les corsages de bal sont très busqués et sans basques. Quoique les basques conservent la vogue pour toilettes de ville, il est de mauvais goût d'en mettre aux robes de bal en étoffes légères. Cependant l'on fait des corsages à basques pour les femmes qui ne dansent pas et qui portent ce que l'on appelle des étoffes sérieuses. Beaucoup de corsages pour robes de bal sont à draperies, mode très gracieuse qui donne de l'ampleur à la poitrine et de l'élégance à la taille. Pour robes à berthes ou à bretelles, les bretelles ne s'arrêtent pas au corsage, mais se continuent et retombent jusque sur la jupe. L'effet en est on ne peut plus joli. D'autres sont fixées à la taille par un nœud de rubans, les longs bouts flottants formant ceinture. Les doubles et triples jupes, les bouillonnés, les volants, sont ce qu'il y a de plus en vogue pour les étoffes légères. Les robes en lampas, en brocarts, en velours épinglés, portées par les femmes qui ne dansent pas sont généralement à jupe unie : toute la richesse de l'ornementation est réservée au corsage. Avec ces robes, l'on porte volontiers soit une légère écharpe en chantilly, soit un fichu Marie-Antoinette en angleterre ou en guipure, semblable à ceux que nous avons remarqué dans le salon de lingerie de la maison *Lhopiteau* : cette maison, qui continue dignement la réputation de la maison *Popelin*.

Ducarre sa devancière, a fait dernièrement de délicieuses toilettes de bal. On nous saura gré d'en décrire quelques-unes :

D'abord, une robe en tulle illusion blanc, à trois volants brodés, en soie blanche, d'une riche guirlande de fleurs reproduisant de grands volubilis dont le bord des pétales était garni d'un haut effilé mousse pareillement en soie blanche. Rien de plus ravissant que le reflet argenté de ces effilés qui ressemblaient à de longs pistils sortant du cœur de la fleur. Les mêmes broderies se retrouvaient sur la berthe et à la manche, très courte, où elles formaient un petit bouillonné retenu par une touffe de liserons bleus à cœur de marabout. Un bouquet semblable, vaporeuse création de madame *Tilmann*, ornait le devant du corsage et composait la coiffure disposée en cache-peigne et retenue, de chaque côté, par des attaches en brillants.

Une autre robe, à double jupe, en tulle illusion rose, nous a semblé aussi remarquable par sa richesse que par son élégance. La première jupe était garnie d'un large bouillonné piqué de petits nœuds de rubans en satin rose ; la deuxième était entièrement recouverte par deux hauts volants en point d'Angleterre, dont le deuxième venait retomber sur le haut du bouillonné de la première jupe. La berthe, qui ornait le corsage très décolleté, était également formée d'un bouillonné terminé par un volant en point d'Angleterre. La manche, formée d'un petit bouillonné, se terminait par un petit volant de point d'Angleterre. Des roses sans feuilles, à cœur de diamant, pour coiffure et pour bouquet de corsage complétaient cette toilette, qui, nous le répétons, ne le cède à nulle autre pour la richesse et l'élégance.

La charmante toilette de bal que nous avons fait dessiner sur la gravure de notre deuxième numéro du mois dernier obtient un véritable succès. La maison *Lhopiteau* l'a déjà reproduite plusieurs fois pour jeune femme et pour jeune personne. C'est que cette toilette, bien que d'une rare simplicité, se distingue par un goût exquis.

Les robes de dessous se font toujours soit en satin, soit en taffetas ; cependant c'est le taffetas qui domine. Le bas de la jupe est presque toujours bordé d'une ruche en taffetas, destinée à donner du soutien et de la légèreté à la robe de dessus.

Pour qu'une robe de bal soit sans reproche, il faut un corset châtelaine de madame *Clémanson* ; ce nouveau corset, qui prête tant de grâce et d'élégance à la taille, est aussi adopté pour les costumes de cour et les toilettes habillées. Le corset châtelaine, nouvelle création

de madame *Clémanson* est, on peut le dire, un des grands succès de cet hiver.

Au nombre des nouvelles coiffures que crée chaque jour madame *Tilmann*, nous avons particulièrement remarqué la coiffure d'Albe, composée de deux touffes mignonnes de chardons d'Espagne rose de Chine de plusieurs tons, réunies par un cordon de long feuillage velouté de blanc, moucheté de points roses et marrons formant cache-peigne. Cette coiffure, d'une grande légèreté, est d'un effet ravissant aux lumières.

Parlons aussi du ruban fleuri. Cette coiffure, destinée à border le double bandeau, est formée d'un cordon de feuillages à rellets nacrés, très minces vers le milieu, faisant légèrement la pointe devant, et allant en s'élargissant de chaque côté et en diminuant derrière, pour se terminer par deux bouts flottants.

La coiffure marquise, est composée de deux touffes de rose pourpre à feuillage de velours nacarat, à demi cachées sous le bandeau formant cache-peigne fleuri derrière, et relevé sur le devant de la tête par une torsade en velours pourpre et nacarat, qui contourne le dessus du bandeau.

Toutes ces coiffures se distinguent autant par la coquetterie et la légèreté de la monture que par l'admirable perfection des feuillages et des fleurs.

Madame *Plé-Horain*, que l'on peut citer parmi les plus célèbres maisons de mode, fait de gracieux petits bonnets mélangés de dentelle noires et blanches. Cette association continue à être en faveur cet hiver. En général, les petits bonnets habillés de cette maison se placent très en arrière et découvrent presque entièrement les bandeaux. Parmi les plus jolis nous citerons le bonnet *Galathée*, garni de dentelle noire, au milieu de laquelle est posée une ruche en dentelle blanche, ornée d'un côté d'une touffe de fleurs, de l'autre d'un beau nœud de rubans.

Madame *Plé-Horain* fournit aussi beaucoup de coiffures en feuillages nuancés mélangés de feuillages de dentelle noire et blanche, complétées par un large ruban à longs bouts flottants.

Pour toilettes de bal ou de spectacle, elle donne la préférence aux coiffures formées d'un galon en velours ponceau rattachant deux belles plumes blanches qui s'enroulent gracieusement sur le côté. Elle a aussi des petits bords en velours ornés de plumes pour jeunes femmes ; des petits bords en dentelle et en guipure, ornés de fleurs, tout cela d'une coquetterie sans pareille. Du reste, madame

Plé-Horain a tout à fait abandonné les feuilles ou les ornements en or. En général, l'or qui se mêlait naguère à toutes les toilettes de bal, a presque totalement disparu cet hiver, sauf les dentelles d'or et d'argent encore employées pour costumes de cour.

Parmi les chapeaux nouveaux de la maison *Plé-Horain*, mentionnons un chapeau en taffetas mousse blanc, garni de trois biais en ruban bleu-ciel et orné d'un entre-deux en blonde guipure, mélangé de coques de rubans. Deux plumes, posées sous la passe, reviennent former ornement dessus. Le dessous se compose de blonde et de boutons de rose.

Un autre en poulx de soie rose, entièrement recouvert d'un voile de tulle point d'esprit, légèrement bouillonné et bordé d'une blonde. Ce voile, qui recouvre le bavolet et retombe de chaque côté en longues barbes sur les épaules, est rattaché à droite et à gauche de la passe par trois belles têtes de plumes roses. Le dessous est orné, d'un côté de marguerites, de l'autre d'un nœud de ruban entremêlé de blonde.

Madame *Plé-Horain* nous a fait confidence d'une nouveauté créée par elle en vue de la saison prochaine, et pour laquelle elle vient d'obtenir un brevet. Nous ne pouvons trahir aujourd'hui le secret de cette charmante création, mais nous lui prédisons dès à présent un énorme succès. Cette nouveauté, digne tout à fait de la maison *Plé-Horain*, luttera avantageusement avec les plus belles pailles d'Italie et sera immédiatement adoptée par toutes les femmes véritablement élégantes.

A propos d'élégance, le nom de *Chapron* vient tout naturellement se placer sous notre plume. Saisissons donc l'occasion de parler d'une charmante nouveauté désignée sous le nom de *mouchoir de la Sublime-Porte*. Ce mouchoir est entouré d'un entre-deux en dentelle, sur laquelle est brodé au plumetis un semé de petits croissants, disposés de manière que

chaque dessin de la dentelle se trouve dans l'intérieur du croissant. Aux quatre coins sont brodés des écussons de branches de palmiers enlacées autour d'un fond de dentelle, sur lequel se dessine une croix posée sur une ancre. L'encadrement du mouchoir, qui borde l'entre-deux de dentelle, est indiqué par un feston composé d'une suite de croissants. Cette nouveauté obtient un succès fou.

Parmi les nombreux mouchoirs que *Chapron* a vendus pour cadeaux d'étrennes, nous citerons le mouchoir *fleur des pois*, le *Chambord*, le *mouchoir oriental* et le mouchoir *Eugénie*, délicieuses créations où la richesse des dentelles luttent avec la beauté et le fini de la broderie.

A nos charmantes lectrices, fatiguées par les bals, nous conseillerons l'*acétine Faguer*, dont l'usage hygiénique donne du ton à la peau et de la fraîcheur au teint. A celles qui attachent du prix à la souplesse de leurs belles mains et qui veulent les préserver des gercures, nous recommanderons l'*amandine* de ce célèbre parfumeur. Et puisque nous voilà chez *Faguer*, disons en passant que les gants de bal se garnissent soit de petites ruches de tulle, soit de petits plissés de satin terminés par un nœud de ruban; que ces garnitures s'attachent quelquefois au gant, mais que généralement elles en sont indépendantes, quoique ayant l'air d'y adhérer. Elles sont tout simplement montées sur un élastique formant bracelet.

Terminons en vous rappelant, au moment des bals et des fêtes, la belle collection d'éventails anciens et modernes de *Faguer*. L'éventail, ce complément indispensable de la toilette, que l'on emporte au bal, au spectacle, au concert, l'éventail qui est à la fois un maintien et une distraction, et qui a de plus pour les femmes le précieux avantage d'offrir l'occasion de déployer la grâce d'un bras poli et fait au tour, et de faire valoir la beauté d'une main blanche comme l'ivoire.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 419.

TOILETTE DE SOIRÉE OU DE DÎNER. — Coiffure composée d'un fond en dentelle noire formant auréole posée très en arrière, avec deux barbes.

Robe en taffetas pékiné, à rayures, l'une large en taffetas uni *mode*, l'autre, plus étroite, fond blanc, à filets et bouquets pompadour, brochée, ornée de ruban n° 22 assorti.

Corsage décolleté formant pointé devant. Manches très courtes, un peu bouffantes. Jupe unie, formant de gros plis creux, et longue derrière.

Un ruban pincé au milieu et sur les épaules est posé en travers sur le haut du corsage, il se termine sur la manche par deux coques.

plates tombantes, et deux bouts flottants de 25 à 35 centimètres.

Un ruban pincé sur l'épaule et à la taille, en plis *contrariés*, est posé en bretelles. Derrière, ces bretelles se réunissent à la taille sous un nœud à bouts. Devant, elles accompagnent la pointe du corsage et là forment deux coques plates et se continuent en longs bouts de la longueur de 90 à 100 centimètres

GRANDE TOILETTE PARÉE. — Coiffure en bandeaux bouffants: Cheveux bas, en arrière, enfermés sous une sorte de coiffe en feuillage de velours avec grappes de petits fruits en argent. Quelques traînes retombent sur le col.

Robe en brocatelle bleue brochée d'argent,

ornée de tulle blanc et de feuillages en velours à baies d'argent.

Le corsage décolleté forme la pointe devant. Le haut est garni d'une draperie plissée en tulle blanc. Sur le milieu de cette draperie est une agrafe de feuillages avec branches tombantes.

Un cordon de feuillage et de fruits est posé en bretelles, derrière comme devant. Manches bouffantes.

De chaque côté de la jupe sont pratiqués des crevés sur un fond de soie blanche. Sur ces crevés sont des bouillonnés de tulle blanc entre lesquels serpente une longue guirlande de feuillages et de fruits dont l'extrémité très fine vient se relier aux bretelles.

Les bouillons de tulle sont piqués avec des perles d'argent.

PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

(Suite.)

II.

Valdroche était le lion des jeunes artistes de la rue de l'Ouest, le beau du quartier. Il fallait le voir avec sa veste de velours, le chapeau tyrolien sur l'oreille, la pipe à la bouche et les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans les poches de son pantalon à la hussarde! Il avait des airs conquérants et des allures de matamore qui tournaient la tête à toutes les fillettes du voisinage. Fier de ses succès, Valdroche se croyait irrésistible, et partout où il paraissait on devait, croyait-il, s'incliner devant lui. Aussi fut-il bien étonné un jour, lorsque à la suite des préliminaires d'usage, après maintes œillades lancées au passage, ayant cru pouvoir adresser ses hommages par écrit à mademoiselle Marie, il n'obtint pas sur le champ le triomphe qui lui semblait dû.

Mademoiselle Marie était la fille unique d'un vieil employé au ministère de l'intérieur, qui demeurait au rez-de-chaussée d'une maison de la rue de l'Ouest. C'était une charmante jeune fille, rose et blonde, qui posait depuis longtemps sans le savoir pour tous les anges qui sortaient des ateliers du quartier du Luxembourg. L'été,

quand elle entr'ouvrait sa croisée et qu'elle se croyait bien abritée derrière un buisson de fleurs, il n'était pas rare qu'un peintre à court de modèle et à bout d'inspirations fût là, à deux pas, prêt à saisir à la dérobée ce profil pur, et cette ligne harmonieuse, et cet œil baissé sous une paupière diaphane. Matthieu n'avait pas été le dernier à prendre conseil de cette beauté virginale pour en répandre le rayonnement sur les créations de sa palette; mais il l'avait toujours fait avec tant de précautions et de réserve que la jeune fille ne s'en était jamais aperçue. Au contraire, Valdroche venait quelquefois, le crayon à la main, se planter insolemment devant la croisée, plus soucieux de se faire remarquer que de recueillir précieusement les traits divins de la jeune fille. Celle-ci, lorsqu'elle apercevait ce manège, se cachait en rougissant derrière son rideau, et Valdroche, très satisfait de lui-même, se retirait en retroussant sa moustache, certain d'avoir produit sur ce jeune cœur une profonde impression.

Quand il se fut persuadé, dans sa fatuité excessive, qu'il n'avait plus qu'un mot à dire pour déterminer l'explosion de l'incendie qu'il avait allumé, il prit une plume et traça sur un

papier doré les lignes brûlantes qui devaient assurer son triomphe. Puis, quand le soir fut venu, à l'heure où la rue est déserte, il passa devant la croisée entr'ouverte où la jeune fille respirait en rêvant la brise du soir, et glissa d'une main habile parmi les fleurs la lettre qu'il avait préparée. Ce manège fut-il accompli avec une si grande adresse qu'il échappa à la jeune fille, ou bien celle-ci voulut-elle repousser par le témoignage de la plus manifeste indifférence cet hommage inconvenant du dangereux artiste ? Toujours est-il qu'en arrangeant ses fleurs pour la nuit et en fermant les volets de sa fenêtre, mademoiselle Marie fit tomber dans la rue l'épître brûlante de Valdroche. Et comme la rue de l'Ouest, peu fréquentée pendant le jour, l'est encore moins pendant la nuit, ce fut le premier passant qui la trouva le lendemain matin.

Ce premier passant fut notre pauvre Matthieu. Il avait l'habitude de se mettre au travail de très grand matin, mais ce jour-là, il s'était levé plus tôt encore que de coutume pour terminer une étude qu'il voulait envoyer à son protecteur. Lorsqu'il était arrivé devant la maison habitée par mademoiselle Marie, il avait instinctivement ralenti et allégé son pas, de peur que le bruit ne troublât le sommeil de la jeune fille. En cherchant du regard les pavés saillants pour y poser la pointe de son pied, Matthieu aperçut la lettre par terre et s'empressa de la ramasser. L'enveloppe était cachetée, mais elle ne portait point de suscription ; il lui était donc impossible de savoir à qui elle était destinée, et pourtant il sentait sa main trembler et son cœur se troubler.

— C'est pour elle, dit-il tout bas.

Et ses doigts allaient briser le cachet lorsqu'il sentit une main vigoureuse s'appesantir sur son épaule.

— Eh ! eh ! mon compère, il paraît que vous ramassez de bonne heure les billets doux ! dit une voix dure et moqueuse, dont le timbre ne lui était pas inconnu.

Le jeune homme se retourna et se trouva face à face avec Valdroche.

En toute circonstance autre que celle-ci, Matthieu se fût contenté sans doute de faire une réponse banale et de fuir avec le rude com-

pagnon tout prétexte d'entretien ; mais la question avait été faite d'un ton si impertinent et avec une intention si manifeste d'hostilité, elle venait si mal à propos et d'une façon si outrageante pour la jeune fille, qu'il redressa le front, et toisant Valdroche de la tête aux pieds,

— Qu'est-ce que cela vous fait ? lui dit-il.

— Ce que cela me fait ! répéta Valdroche en se croisant les bras comme un fort de la halle qui chercherait querelle ; cela me fait beaucoup, mon jeune ami, car cette lettre est pour moi.

— Pour vous ! Elle ne porte pas de suscription.

— Raison de plus, je vous dis qu'elle est pour moi. Voyons, finissons cette plaisanterie et donnez-moi cette lettre.

Matthieu se croisa les bras à son tour, et regardant Valdroche en face :

— Rien ne prouve que cette lettre soit pour vous, dit-il, et vous ne l'aurez pas.

— De gré ou de force, mon petit ami, je l'aurai.

— Venez donc la prendre, fit le jeune artiste en cachant le billet dans sa poche.

Quand il vit la détermination de Matthieu, Valdroche, au lieu de bondir sur sa proie comme il eût fait s'il y avait eu là des spectateurs, prit l'air le plus doux et le plus discret qu'il lui fut possible.

— Voyons, Matthieu, soyez raisonnable, je vous dis que cette lettre est à moi ; c'est une réponse que j'attendais, et vous comprenez, entre camarade on se doit des égards. Cette lettre n'a pas d'adresse, c'est tout simple ; il y a certaines lettres au monde qui ne paraissent adressées à personne et qui pourtant arrivent sûrement à leur destination. Vous avez été plus matineux que moi et vous avez trouvé le billet qui m'était destiné. En pareille circonstance, moi, je n'aurais pas hésité à vous le rendre, si vous étiez venu me dire : « Valdroche, cette lettre m'appartient. » Est-ce que vous douteriez de ma parole ?

Ce discours insidieux allait droit aux sentiments honnêtes qui étaient au fond du cœur de Matthieu. Celui-ci pensa que son camarade pouvait avoir raison ; mais alors il fallait doubler de la vertu de mademoiselle Marie, et c'était

euilages en robes
ne la pointe devant
draperie plissée en
cette draperie est en
branches lambrées
et de fruits est rose
me devant. Mante
pe sont percipés de
de blanche. Sur ces
s de taille blanc et
longue curieuse de
font l'exécution très
nettes.
sont pipés avec de
a croisée et qu'elle
rière un laien la
qu'un peintre à cor
pirations fit la à des
robée ce qu'il per
et cet est basé sur
Matthieu n'avait pu
conseil de cette haute
re le rayonnement de
te ; mais il l'avait no
écautions et de réser
était jamais sortie
venait quelques fois
nter insouciant de
ieux de se faire remar
écieusement les traits
Celle-ci, lorsqu'elle
cachait en rougissant
aldroche, très satisfait
ait en retrouvant sa
ir produit sur ce jour
ession.
uade, dans sa haute
plus qu'un mot à dire
m de l'existence qu'
plume et trop sur

là un soupçon injurieux qui lui semblait une odieuse profanation.

— Non, dit-il, cette lettre ne vous est pas destinée, cela n'est pas possible.

— Pas possible ! Et pourquoi cela ?

— Parce que je l'ai trouvée sous cette fenêtre et que la maison n'a pas d'autre étage.

Valdroche, qui ne croyait guère à la vertu et qui se considérait comme irrésistible, eut bonne envie de rire en entendant ce raisonnement ; mais la vanité l'emportant, il se trouva presque offensé que l'on put mettre en doute sa victoire.

— Eh bien, dit-il, sous cette fenêtre, c'est tout simple. Est-ce qu'il n'y a pas là une jolie fille ?

— Et vous prétendez !...

— Tout beau, je ne prétends rien : seulement, il m'est bien permis de supposer que l'on n'est pas tout à fait insensible.

Quelle métamorphose s'opéra-t-il tout à coup chez le pauvre Matthieu ? Son regard devint celui d'un lion, ses dents claquèrent, ses doigts se crispèrent et tous les muscles de son corps se tendirent.

— Monsieur, s'écria-t-il, vous en avez menti.

Si jamais figure présenta le spectacle de l'étonnement, ce fut celle de Valdroche en recevant cette injurieuse apostrophe. Il demeura un instant stupéfait comme s'il n'eût pas compris le mot qu'il venait d'entendre. Pendant ce temps là, Matthieu avait brisé le cachet de la lettre, et il la parcourait d'un regard fiévreux pour y chercher la justification du démenti qu'il venait de donner. A peine l'eut-il lue que ses traits se détendirent ; ses yeux reprirent leur expression habituelle de sérénité, et sa bouche même se prit à sourire.

— Vous avez raison, dit-il en s'approchant de Valdroche avant que celui-ci fût revenu de sa surprise, vous avez raison, cette lettre est à vous, bien à vous, et je vous la rends.

Puis il partit d'un éclat de rire qui retentit au fond du cœur de Valdroche comme un appel de trompette. Celui-ci se redressa vivement, et reconnaissant dans la lettre que Matthieu venait de lire le billet qu'il avait écrit la veille, il poussa un cri de rage digne d'une hyène bles-

sée. Mais l'hyène avait des dents et des griffes. Valdroche, d'un bond, sauta sur l'artiste, et avant que celui-ci eût eu le temps de se reconnaître, il était jeté à terre et à demi broyé sous le poing de fer de son rival.

La rue était déserte ; Matthieu ne poussait pas un cri, pas une plainte. Accablé par des forces supérieures, il se défendait de son mieux, mais sans succès, et la fureur de son adversaire augmentait à mesure qu'elle trouvait à se repaître ; il était douteux que le pauvre jeune homme sortît sain et sauf de cette lutte inégale.

Cependant, avant que le combat commençât, la croisée s'était ouverte doucement derrière la persienne du rez-de-chaussée, et probablement l'entretien des deux artistes avait trouvé des oreilles promptes à l'écouter. Au moment où Matthieu succombait, la persienne s'ouvrit à son tour, et une voix indignée s'écria :

— Monsieur Valdroche, vous êtes un lâche !

Ce mot tombé du ciel fit relever la tête et lâcher prise au vainqueur.

— Lâche, dites-vous, mademoiselle ! s'écria-t-il. Mais savez-vous ce qu'il a fait ?

— Peu m'importe ; il est d'un homme lâche et sans courage d'attaquer un autre homme avec des armes supérieures. Vous trouveriez infâme qu'on se mit quatre contre un, et vous ne rougissez pas de vous jeter sur monsieur, vous qui êtes quatre fois plus fort que lui !

Cet hommage rendu à sa force physique ne laissait pas que de flatter Valdroche ; mais le ton et le regard méprisant de la jeune fille tempéraient un peu les élans de sa vanité.

Pendant ce temps là, Matthieu était parvenu non sans peine à se relever, et honteux de sa défaite aux yeux de la jeune fille, il essayait, en s'appuyant contre le mur, de regagner sa demeure. Mais dans sa chute sa tête avait porté sur un pavé aigu, le sang coulait en abondance sur son visage, et ses efforts étaient impuissants à lui rendre ses forces épuisées. Après avoir fait un pas ou deux, il chancela et s'affaissa sur lui-même.

— Pauvre jeune homme ! s'écria la jeune fille.

Et rentrant aussitôt dans l'appartement, elle

à des dents et des pilles
 sauta sur l'artiste, et
 en le temps de sa r
 à terre et à demi br
 le son rival.
 e ; Mathieu ne press
 plainte. Accablé par le
 se défendait de son man
 la fureur de son advers
 esure qu'elle trouvait à
 teux que le pauvre jou
 saul de cette lute

 à que le combat n
 était ouverte douze
 du rec-de-chasse, et
 bien des deux artistes
 prompts à l'écorcher le
 succombaient, la pers
 et une voix indig

 roche, vous devez être
 ciel fit relever la tête
 leur.
 as, mademoiselle !
 ce qu'il a fait ?
 il est d'un homme à
 taquer un autre hom
 rieuses. Vous bravez
 maître contre ce, et m
 vous jeter sur un
 fois plus fort que lui
 u à sa force physique
 tter Valroche, non
 risant de la jeu
 s élans de sa vant
 , Mathieu était par
 lever, et honteux de
 jeune fille, il essai
 le mur, de regarder
 chute sa tête sur un
 ng coulait en abonda
 efforts étaient impo
 forces épuisées. Apr
 ax, il chancela et s'

 mme ! s'écria la jeu

 dans l'appartement, de



419

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de la M^{me} Vlle Morain.
 Fleurs de M^{me} Vilman. B^{te} de S. M. C. Impératrice. Dentelles de G. Siolard Couverts
 de M^{me} Clémence. Mouchoir de Chapron. Parfums de Segraud. Fourneaux
 Brevetés de S. M. l'Empereur et des Cours Étrangères.

LONDON at the Monitor Office 45, Greek Street Soho. NEW-YORK E. R. Strong & Co

appelé son père, i
suis ce qui venait
pays de ministres
avait l'habitude de s
dire prêt à obéir à
être au service de
qui était resté la ha
les et tremblant sur
pouvois avoir, mais l'e
à la barre entrer de
moi-même sans avoir
aussi de ses regrets
changer un pardon et
il le regret pas de s'
qu'il se soit, il se mo
pouvoit que la jeune fil
étaient à sa victime ; e
sont à couvrir les ye
suis en demandant la
permission de revenir
Il venait en effet que
à travers la jeune orph
l'habit, entre Marie e
represses à renouvel
les represses d'eau l
meurir de lui que l'
avait voulu pour détruire
meur plus un regard
qu'il la vérité, n'était
l'habit, et en voyant en
sage reproche dans
sur un instant à l'es
l'habit de son jour te
l'habit à cet instanc
meur de toutes les femm
l'habit de mademoiselle
pour peindre, et s'estim
sage des circonstances
pays. Toutefois, il cro
sage de regret et des l
te, afin de regagner un
pays de main lui av
meur de la jeune fille.
des dames, il alla donc
et s'installant devant lui
qu'il se y en serait lui-
— Mon cher Mathie
s'habit de vous non
l'habit me troublé.

appela son père, à qui elle expliqua en deux mots ce qui venait de se passer. Le vieil employé du ministère était un bonhomme qui avait l'habitude de se lever matin ; il se trouva donc prêt à obéir à l'inspiration de sa fille et à voler au secours du jeune artiste. Valdroche, qui était resté la-honteux de sa mauvaise action et tremblant sur les conséquences qu'elle pouvait avoir, aida l'employé à relever Matthieu et à le faire entrer dans sa maison. Peut-être avait-il aussi une arrière-pensée en témoignant ainsi de ses regrets ; peut-être voulait-il se ménager un pardon et s'ouvrir une porte dont il n'espérait pas de sitôt franchir le seuil. Quoi qu'il en soit, il se montra presque aussi empressé que la jeune fille à porter les premiers secours à sa victime ; et, lorsque celle-ci commença à rouvrir les yeux, il eut le tact de se retirer en demandant au maître de la maison la permission de revenir voir son camarade.

Il revint en effet quelques heures plus tard, et trouva le jeune artiste assis dans le meilleur fauteuil, entre Marie et sa mère, toutes deux empressées à renouveler sur son front blessé des compresses d'eau froide. A tout homme moins sûr de lui que Valdroche, ce spectacle aurait suffi pour détruire toutes ses espérances ; mais en jetant un regard sur son antagoniste, qui, à la vérité, n'était rien moins qu'un Antinoüs, et en voyant en même temps sa propre image reproduite dans une glace, il ne put lui venir un instant à l'esprit que la laideur de Matthieu dût un jour triompher de sa beauté. Il attribua à cet instinct de charité qui git au cœur de toutes les femmes, les soins et les attentions dont mademoiselle Marie entourait le jeune peintre, et s'estima heureux d'avoir provoqué des circonstances si favorables à ses projets. Toutefois, il crut devoir se donner des airs de repentir et des façons d'homme attendri, afin de regagner un peu du terrain que le pugilat du matin lui avait fait perdre dans le cœur de la jeune fille. Après avoir salué les deux dames, il alla donc droit au jeune artiste, et s'inclinant devant lui avec plus de souplesse qu'il ne s'en serait lui-même cru capable :

— Mon cher Matthieu, lui dit-il, je viens solliciter de vous mon pardon et vous prier d'oublier ma brutalité.

Matthieu tendit aussitôt à Valdroche sa main affaiblie et lui dit avec un accent de véritable émotion dans la voix, que sa démarche lui allait au cœur et qu'il lui en savait meilleur gré que du plus grand service rendu. Valdroche, en entendant ces paroles chrétiennes, dut se croire un bien grand scélérat ou s'estimer un bien habile diplomate. Il ne s'arrêta pas en si beau chemin, et, tenant la main du jeune homme, il ajouta :

— Me permettez-vous à l'avenir de prétendre conquérir votre estime et votre amitié ?

— Ce que vous venez de faire, répondit Matthieu, vous donne tout droit à l'une comme à l'autre.

Une étreinte nouvelle sembla sceller ce serment pour l'avenir. Puis, Valdroche s'adressant à la jeune fille :

— Maintenant, mademoiselle, dit-il, excuserez-vous le regrettable spectacle que je vous ai donné ce matin. Si j'avais pu soupçonner votre présence, je crois que la colère m'aurait plutôt étouffé que de devenir pour vous une cause de scandale et d'effroi, un motif malheureusement trop juste de reproches et de sévère accusation.

La jeune fille regarda Valdroche sans répondre. Évidemment, elle n'avait pas pardonné la brutalité de l'artiste. La mère répondit pour elle.

— Nous savons bien, monsieur Valdroche, que vous êtes un peu tapageur, un peu mauvais sujet, et que tout le monde a peur de vous dans le quartier ; mais, au fond, je vous crois un bon garçon. Et puis, il faut bien pardonner quelque chose à la jeunesse et surtout aux artistes. Ces artistes ne sont jamais faits comme les autres hommes.

— Est-ce aussi l'avis de mademoiselle Marie, demanda Valdroche ?

— Oui, monsieur ; mais je crois aussi que les artistes doivent se montrer plus grands et meilleurs que les autres hommes, parce qu'ils doivent être d'une nature et d'une intelligence plus élevées.

— Voilà de nobles et justes paroles, fit Matthieu d'une voix faible, et tout homme véritablement artiste devrait être jaloux de les justifier.

— C'est presque un duel que vous me proposez, Matthieu, dit Valdroche en jetant sur Marie un coup d'œil significatif, mais un duel avec des armes meilleures et plus courtoises que celles dont j'ai voulu faire usage. Eh bien, soit, je l'accepte; et mademoiselle, si madame veut bien le permettre, sera le juge du camp.

La mère de Marie n'avait pas bien compris le sens allégorique de ces paroles, et elle demandait du regard à sa fille ce que ce beau garçon de Valdroche avait voulu dire. Celle-ci intervint.

— Ces messieurs, dit-elle, prétendent maintenant devenir bons amis et nous donner le spectacle de leur lutte pacifique : ils veulent tous deux faire votre portrait, ma mère; dites, le voulez-vous?

— Mon portrait! à quoi bon? à mon âge, on n'a plus rien de beau à montrer, et, par conséquent, il est inutile de le faire reproduire; mais au tien, petite, et quand on a ton charmant visage, il est bon de se faire voir et de se faire peindre: on se prépare ainsi de bons souvenirs pour les vieux jours, et c'est encore du bonheur, quand on est veille et laide, de pouvoir dire, en montrant un joli minois dans un vieux cadre: « Tenez, regardez donc comme j'étais jolie quand j'avais dix-huit ans. » Donc, ce n'est pas moi que ces messieurs doivent peindre, c'est toi petite, et pourvu qu'ils veuillent bien apporter ici leurs palettes, nous verrons à les installer le plus commodément possible.

— Mais, ma mère, y pensez-vous? dit la jeune fille en rougissant; c'est d'une indiscretion!.....

— L'indiscretion serait-elle moins grande s'il s'agissait de faire mon portrait? Allons, allons, petite, je sais encore ce que je dis; ces messieurs aiment mieux s'inspirer de ton visage que du mien.

— Voilà donc qui est convenu, mademoiselle, reprit Valdroche; madame votre mère le veut, nous ferons votre portrait. Quand commencerons-nous? Pour moi, je suis tout prêt.

— Oui, fit la jeune fille, mais monsieur Matthieu ne l'est pas; et puisque je dois, comme vous dites, être juge du camp, vous me permettrez bien de donner moi-même le signal

J'entends que monsieur Matthieu entre le premier dans l'arène.

Valdroche, qui croyait avoir produit par ses galanteries un très heureux effet sur l'esprit de la jeune fille, fut un moment déconcerté de cette préférence pour son rival; mais de pareils doutes sur sa propre valeur ne pouvaient pas résister chez lui à la réflexion. Il s'imagina que la jeune fille, en lui réservant de venir après son rival, lui rendait le triomphe plus facile par la comparaison, et que ce n'était de sa part qu'une preuve nouvelle de certaine prédilection pour sa personne. La vanité a des ressources infinies pour plaider le pour et le contre, et se donner toujours gain de cause.

III.

A quelques jours de là, le pauvre Matthieu fut assez bien remis de sa chute forcée pour pouvoir reprendre ses pinceaux. Il avait apporté sa palette et son chevalet, tendu devant les vitres basses de la croisée une toile indispensable, et l'atelier une fois improvisé, il avait prié mademoiselle Marie de prendre pour lui sa pose la plus naturelle et la plus habituelle, ce qui fut très difficile à trouver, comme il arrive toujours en pareille circonstance. Enfin, cependant, grâce à l'élégance toute naïve du modèle et à l'intelligence de l'artiste, la pose fut arrêtée, et Matthieu n'eut plus qu'à prendre ses pinceaux.

Matthieu travaillait lentement, posément, en homme qui se soucie peu de produire, mais qui veut satisfaire avant tout son penchant pour l'idéal, et tout tenter pour l'atteindre. Il semble pourtant que cette fois il exagéra cette qualité rare parmi nos artistes, et prit plaisir à prolonger son travail au delà des limites permises. Il étudiait les moindres détails avec une conscience de bénédictin, et recommençait vingt fois plutôt que de laisser un endroit faible ou à moitié réussi. Les mains surtout l'occupèrent longtemps; il est vrai que Marie les avait les plus belles du monde, et qu'il eût été fâcheux de ne point reproduire scrupuleusement toutes les beautés du modèle. Mais ce désir légitime qu'avait l'artiste de faire une œuvre hors ligne était-il la seule cause de ce lent et laborieux

travail ? N'était-il pas permis de croire que, pour jouir plus longtemps de la vue du modèle, Matthieu usait du stratagème inventé par Pénélope ? C'est du moins ce que pensait Valdroche, dont l'humeur impatiente s'accommodait mal de tant de retards. Mais Marie, mais la mère de Marie surtout, témoins assidus des recherches et des patientes études de l'artiste, rendaient mieux justice à la délicatesse de son caractère ; elles savaient ses luttes quotidiennes contre les difficultés, et les ressources infinies de son pinceau pour en triompher ; elles savaient que, mécontent de lui presque toujours, il cherchait sans cesse à améliorer son œuvre et à faire descendre sur elle ce rayon céleste qui semble dérobé par les grands artistes aux splendeurs idéales du paradis.

Deux mois se passèrent avant qu'il eût terminé le portrait de Marie. Valdroche murmurait ; Marie elle-même, malgré la patience attentive qu'elle apportait aux séances, ne pouvait pas toujours dissimuler sa lassitude. Seule, la mère trouvait que tout allait pour le mieux ; que Matthieu était bien heureux d'avoir trouvé un modèle comme Marie, ce qui était vrai, et que Marie ne devait pas être fâchée d'être peinte par un artiste d'un talent si sévère et si consciencieux. Qui sait même si la bonne femme ne poussait pas plus loin ses plans d'arrangement et ses prévisions optimistes ? Sage, réservé, laborieux, Matthieu était un jeune homme devant qui la porte d'une honnête maison pouvait toujours s'ouvrir. Il ne serait peut-être jamais un très grand artiste, mais il pouvait devenir un bon peintre de portraits ; et cette profession, quand elle est exercée avec suite et persévérance, peut donner une position aisée et indépendante.

Quant à Valdroche, c'était bien différent ! Valdroche promettait d'être un jour un de ces artistes qui font époque et qui remuent les millions ; mais il passait à bon droit pour un homme léger, dissipé, grand coureur d'aventures, qui rendrait certainement sa femme malheureuse, si jamais il se mariait. Au surplus, c'était un homme dangereux, sur qui une mère de famille devait toujours avoir l'œil ouvert.

Telles étaient les réflexions qui peuplaient

en ce moment le cerveau fécond de la bonne femme. Et celui de la jeune fille, de quels rêves était-il hanté ? Elle témoignait une douce et charmante sympathie pour Matthieu ; mais Valdroche, depuis l'aventure du combat singulier, était devenu l'un des familiers de la maison. Si Matthieu était le protégé de la mère, Valdroche était le favori du père, à qui il contait le soir tout le répertoire des charges d'atelier avec cette verve parisienne qui tient si souvent lieu d'esprit et de bon sens. Cependant, Marie restait toujours sur la défensive avec lui. Souvent, dans les premières soirées de l'automne qui commençait à s'avancer, les trois membres de la famille et les deux artistes, qui étaient devenus décidément deux amis, se réunissaient à deux ou trois voisins séculaires, et l'on faisait de formidables parties de loto. Valdroche, dans ces graves circonstances, essayait de s'asseoir auprès de Marie ; mais celle-ci se levait aussitôt et allait se placer entre Matthieu et sa mère.

Ces préférences étaient observées avec humeur par Valdroche, mais elles passaient inaperçues pour le pauvre Matthieu, qui se croyait beaucoup trop laid pour en être digne. L'humilité habitait dans son cœur et la défiance de lui-même dans son esprit. Il regardait Marie comme un ange, comme une idole qu'il fallait adorer à genoux ; mais jamais il n'eût osé lever sur elle d'autres regards que ceux du respect et du dévouement. Si même, depuis qu'il avait terminé le portrait de la jeune fille, on le voyait encore venir si souvent et s'asseoir assidûment au foyer modeste de la famille, peut-être obéissait-il moins à l'entraînement de son cœur qu'à une sorte d'instinct secret qui lui disait de veiller sur Marie et d'être prêt un jour à la protéger.

Valdroche avait pu se départir à son égard de ses façons d'agir hautaines et moqueuses, et affecter dans ses relations avec lui une grande rondeur et une certaine bonhomie, mais Matthieu ne laissait pas que de se souvenir de la lettre qu'il avait surprise, et dans son honnête bon sens il lui semblait que l'homme capable d'agir par des moyens semblables sur l'esprit d'une jeune fille, ne pouvait avoir que des intentions coupables et qu'il

n'osait avouer. Si Valdroche avait porté ses vues sur elle, pourquoi ne pas se déclarer franchement, carrément ? Il résolut donc, quand l'heure en paraîtrait favorable, de faire un appel direct aux bons sentiments de Valdroche. Pour le moment, rien ne lui semblait devoir précipiter cette démarche.

Aussitôt que Matthieu eut terminé le portrait de la jeune fille, Valdroche avait pris la brosse à son tour. Doué d'une extrême facilité, en trois séances il eut terminé, je ne dirai pas un tableau, mais une ébauche dans laquelle il ne manquait ni verve, ni couleur, ni ressemblance. Cette dernière qualité était même assez saillante, et le père de Marie, en voyant la peinture, n'avait pu contenir son admiration.

— Oh ! c'est frappant ! s'était-il écrié.

— Je trouve l'autre mieux fait, avait fait observer sa digne moitié.

— Oui, mais comme celui-ci est vigoureux, comme il a du caractère !

— Oui ! le caractère d'une marchande de la halle qui ne se serait pas lavée depuis huit jours.

— Vous ne vous y connaissez pas, ma chère amie, la vraie peinture n'a que faire de la propreté ; il lui faut des tons chauds, des contrastes énergiques, et elle ne peut les obtenir qu'à la condition de rentrer tout crûment dans la réalité.

Le père de Marie fréquentait quelquefois les artistes du voisinage ; à leur contact il avait appris leur jargon, et prétendait avoir en peinture des connaissances particulières. Mais ses phrases d'atelier n'imposaient pas à sa femme, et celle-ci ne paraissait rien moins que convaincue du mérite transcendant du portrait bâclé par Valdroche.

— La réalité, murmura-t-elle : est-ce que vous prétendriez, par hasard que les joues de ma fille ont cette couleur de brique, que ses cheveux sont aussi mal peignés, que son fichu est aussi mal attaché, que ces yeux sont ainsi cerclés de noir ?

— Mon amie, tout cela est l'effet d'un heureux désordre que l'artiste imagine afin de mieux cacher son art. Un poète classique l'a dit :

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

Et certes celui qui écrivait ainsi ne peut être soupçonné d'avoir voulu émanciper les Muses.

— Peu m'importent les Muses et votre poète ! Je vous dis que ce portrait est abominable, qu'il prête à ma Marie un air vulgaire et déhonté qui me déplaît, et que si ce tableau reste comme il est, il ira rejoindre au grenier les croûtes que vous avez achetées dernièrement.

— Des croûtes ! mon amie, vous appelez croûtes des tableaux de l'école de Delacroix ! Une peinture pleine de verve et de couleur !

— Oh ! je le crois bien, la couleur n'y manque pas, elle est épaisse de trois pouces.

— Oui, mais aussi quel effet, quelle vigueur ! Vous n'avez pas voulu les souffrir dans l'appartement, je le comprends, leurs sujets faisaient une loi à une bonne mère de famille de les tenir éloignés des yeux de sa fille.

— Je ne sais quels sujets ils représentent, car je n'ai jamais pu rien y découvrir qu'un mélange incompréhensible de couleurs, et je crois que s'ils sont dangereux, ce ne peut être pour l'imagination, mais pour la vue qu'ils fatiguent. Eh bien ! cette peinture de votre bien-aimé Valdroche est à peu près de même espèce, elle me fait mal aux yeux et elle a de plus l'impertinence d'afficher ma fille et de lui donner des airs que, grâce au ciel, elle n'a pas.

— Peut-être, en effet, Valdroche a-t-il été trop loin dans l'expression, mais c'est là le défaut d'une qualité comme nous disons dans les ateliers. Avec le temps il s'en corrigera. Il est si jeune !

— Oui, mais corrigera-t-il aussi ce prétendu portrait ?

— N'en doutez pas, ma bonne, n'en doutez pas. Valdroche peut avoir des airs légers, mais au fond, c'est un artiste sérieux, enthousiaste et amoureux de son art.

— Je le crois beaucoup plus amoureux de votre fille.

— Amoureux de Marie ! La digne enfant ne mérite-t-elle pas cette distinction flatteuse de la part d'un homme qui a en lui l'étoffe d'un grand artiste ?

— Un grand artiste qui n'a pas même obtenu la médaille à l'École des Beaux-Arts.

— Ah ! je le crois bien, l'École des Beaux-

Arts c'est le tombeau du génie et le sarcophage de l'intelligence !

— Ce qui n'empêche pas que M. Matthieu, qui peint très bien et d'une manière si consciencieuse, ne soit un élève chéri de messieurs les membres de l'Académie, et l'un de ceux qui ont le plus d'avenir à l'École.

— Je vois ce que c'est, vous avez des préférences marquées en faveur de la peinture froide et léchée. Il faut à vos yeux féminins des surfaces lisses et bien caressées, un coloris délicat et transparent, un contour net et arrêté. Vous êtes femme et je le comprends ; mais à nous autres hommes, il nous faut quelque

chose de plus mâle, de plus vivant. Vous avez du penchant pour Matthieu, moi j'en ai pour Valdroche ; sur le terrain de l'art, ma bonne amie, nous ne pourrons jamais nous rencontrer.

— Il s'agit bien d'art, en ce moment, il s'agit de votre fille, et je voudrais savoir de vous, puisque vous avez abordé ce sujet, quelles sont vos intentions d'avenir pour elle.

A. DE BERNARD.

(REVUE CONTEMPORAINE.)

(La suite au prochain numéro.)

UN REMÈDE VIOLENT.

Ah ! la charmante figure ! m'écriai-je en m'arrêtant devant un délicieux pastel bien conservé pour son âge (il datait de Louis XV), et dont les couleurs n'avaient rien perdu encore de leur éclat et de leur fraîcheur... En vérité, repris-je, l'artiste habile qui a fait ce portrait devait avoir le secret de fixer sur parchemin les crayons qu'il employait. — En effet, dit M. de *** mon hôte, les pastels finissent toujours par pâlir, la moindre secousse qu'on leur imprime suffit pour détacher la poudre légère qui les couvre, et bientôt le papier, comme l'aile du papillon qu'un écolier martyrise, devient terne et sans flou... C'est le portrait de madame de Barré, ma grand'tante, une des plus jolies femmes de son temps, et, ajouta M. de *** en baissant un peu la voix, qui fut pendue par la main du bourreau en 17... — Ah ! mon Dieu ! dis-je d'un air consterné sans oser ajouter un mot de plus de peur d'indiscrétion, et fort embarrassé de la confidence. M. de *** se taisait... Oh ! oh ! pensais-je, y aurait-il une tache sur l'écu de mon honorable baron?... Le château dont je visitais en ce moment la galerie de tableaux, était le siège d'une des plus anciennes baronnies de Provence. A dire vrai, j'étais fort surpris d'ignorer cette histoire ; mon père, grand conteur, qui était l'ami d'enfance de M. de ***, savait toutes les anecdotes qui couraient les ruelles depuis un siècle, et bien certainement il n'eût pas laissé moisir dans son sac cette bonne histoire de pendu. Je jetai les yeux sur M. de ***, sa physionomie avait plus de gaieté que de tristesse... Je flairai la mystification ; j'observai plus attentivement le baron, et il devint évident pour

moi qu'une terrible envie de rire le tenait à la gorge. Décidément, lui dis-je, vous cousez vos petites malices noires avec du gros fil blanc. — Allons, je suis un mauvais comédien, me dit-il en riant, et je devrais être d'autant plus humilié de ce *fiasco*, ajoute-t-il avec une parfaite bonhomie, que c'est pour la centième fois au moins que je m'essaie dans ce rôle... Tenez, voici l'histoire, elle n'a rien de terrible :

Madame de Barré était alors la gracieuse jeune femme du pastel que vous admirez ; petite maîtresse spirituelle et jolie à croquer, elle n'était pas ce que vous appelez aujourd'hui une *lionne*, c'était encore une femme aimable... passez moi ce trait, je ne suis plus jeune, et, si je ne raffole pas de vos jeunes femmes, peut-être cela tient-il à ce qu'elles ne raffolent plus de moi. A la suite d'une grossesse, ses couches, — elles n'en font jamais d'autres, — lui laissèrent je ne sais plus quelle affection du gosier due à un dérangement des petites vertèbres du cou, que les médecins nomment, je crois, les cervicales. Il en résulta pour ma tante des douleurs intolérables dans la région affectée, et impossibilité complète de faire pivoter son cou de cygne sur ses épaules roses ; il lui fallut bientôt renoncer à aller dans le monde, et dire adieu au bal dont l'atmosphère chargée de parfums et d'harmonie, est aussi nécessaire à une jolie femme que le soleil l'est à la vie des fleurs. Étendue sur une chaise longue, notre pauvre recluse portait un nouveau deuil chaque jour... celui des fêtes où l'on dansait sans elle. Les médecins les plus habiles furent consultés ; mais les traitements vinrent échouer devant l'opiniâtreté du mal.

— Que faire, mon Dieu ! que faire ? disait un jour madame de Barré à son amie, madame de Simiane, j'ai épuisé tous les remèdes, consulté tous les gens de l'art... — Tous, non, interrompit madame de Simiane, il en est un que vous n'avez pas vu encore et, ma foi, aux grands maux les grands remèdes... je veux parler du docteur Vincenti. — Le bourreau ! s'écria ma tante en sautant comme une mine. — Lui-même, dit madame de Simiane ; et pourquoi pas, s'il peut vous guérir ? Vous le savez, du reste, ajouta-t-elle, ce Vincenti est un homme habile, et l'on cite de lui des cures merveilleuses. — Oui, il guérit de la vie, dit en riant madame de Barré ; puis changeant de ton, elle ajouta tristement : et... aux grands maux les grands remèdes... — Allons, ma bonne amie, dit madame de Simiane en la baisant au front, pas de ces vilaines idées noires, vous êtes trop jeune pour penser à mourir, et trop jolie pour qu'on vous laisse faire... Essayez du Vincenti : croyez-moi, j'ai le pressentiment que vous vous en trouverez bien. Ce que je vous dis est sérieux ; pensez-y : adieu.

Madame de Barré était une femme d'esprit et de résolution ; elle parvint à surmonter le dégoût bien naturel que lui inspirait la personne du docteur Vincenti (c'est ainsi que, dans le peuple, on le désignait), et, après mainte et mainte hésitation, elle se décida à le faire appeler.

Cet homme, qui était Italien, était venu se faire pendre en France pour je ne sais quelle fredaine capitale. On lui avait fait grâce du dernier supplice, à la charge par lui de faire à autrui ce qu'il n'aurait pas voulu qu'on lui fit. Il racheta donc sa vie en s'engageant à l'ôter aux autres. C'était un petit vieillard propre, qu'on rencontrait toujours vêtu de noir et portant à sa boutonnière une petite échelle de drap rouge, insigne de sa profession : homme instruit au surplus, spirituel même, à ce que prétendaient les joueurs qui allaient chez lui bourrer leurs poches de corde de pendu.

Le lendemain, à l'heure convenue, on introduisit le docteur Vincenti. Madame de Barré fut obligée de l'engager à plusieurs reprises à entrer dans sa chambre avant que le bourreau, qui se tenait debout à la porte, dans la posture la plus humble et les yeux baissés, osât s'y

décider. Il s'arrêta néanmoins à trois pas de ma tante et attendit qu'elle voulût bien lui expliquer en quoi il pouvait lui être utile. Mais il faut, dit Vincenti, quand ma tante eut parlé, il est nécessaire, continua-t-il, en hésitant à chaque mot et avec les gestes les plus respectueux de la pantomime italienne, il faut que je touche madame, il le faut ! — Touchez, docteur, touchez, dit en tendant le cou madame de Barré, qui confessa depuis qu'au contact de cette main qui avait aidé à rouer tant de criminels, un frisson courut par tout son corps, et qu'elle n'eut plus sur les os que de la chair de poule.

— Eh bien ! docteur, croyez-vous pouvoir me guérir ? — J'en suis certain ; seulement je crains que madame ne veuille pas faire usage du seul moyen qui soit en mon pouvoir pour la rendre à la santé.

— Dites, docteur, dites ; je suis prête à tout. — Après beaucoup d'hésitation, le docteur Vincenti lui dit : Il faut... que je vous pendre.

— Voilà bien un remède de bourreau, dit ma tante en riant, après le premier mouvement de stupéfaction qui suivit l'ordonnance étrange du singulier médecin. — Que madame soit sans inquiétude sur les suites de... l'opération, je réponds de sa guérison sur ma tête. — Allons, je veux bien être pendue, mais je veux l'être tout de suite, dit madame de Barré, qui ne voulut pas se donner le temps de la réflexion ; voyons, pendez-moi haut et court, et finissons-en. Le bourreau décrocha le lustre, qui tenait au plafond, se fit donner une corde qu'il fixa lui-même à l'anneau, disposa une échelle double, sur laquelle il fit monter la patiente cravatée d'un nœud coulant, et se plaça sur le même échelon ; puis, d'un brusque croc en jambe, il fit perdre pied à madame de Barré, dont le corps balança dans l'espace.

Le bourreau la reprit aussitôt dans ses bras et la transporta évanouie sur son canapé ; quand madame de Barré revint à elle : — Essayez, Madame, lui dit-il, de tourner votre cou dans tous les sens. — Ce qu'elle fit sans la moindre douleur. — La vertèbre a repris sa place, dit le bourreau, Madame est guérie.

Et voilà comment, dit M. de *** en terminant, ma grand'tante fut pendue par la main du bourreau, en 17...

Hector de COLE.

(Chronique de France.)

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

MONI



laine en choix parmi
 air de vous en déci
 Nous nous content
 quelques ballets de
 dans les salons de
 l'on est toujours ass
 lous nouvelles, mero
 à son goût et de la
 Citons d'abord, ce
 breuses, avant le s
 siège de toute l'oc
 sage était presqu
 le yeux violents gr
 ment en telle, d'au
 romande l'effet le

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Les fêtes sont si nombreuses en ce moment et il s'y produit tant de charmantes toilettes que nous sommes véritablement embarrassés pour

faire un choix parmi toutes ces mille fantaisies, afin de vous en décrire quelques-unes.

Nous nous contenterons aujourd'hui de citer quelques toilettes que nous avons remarquées dans les salons de mademoiselle *Pauline*, où l'on est toujours assuré de trouver des créations nouvelles, marquées au coin de l'élégance, du bon goût et de la distinction.

Citons d'abord une robe en tulle réseau Bruxelles, ayant le bas de la jupe garni d'une neige de tulle haute de 25 centimètres. Cette neige était presque entièrement recouverte de petits volants gradués; ces volants, également en tulle, étaient terminés par un effilé en marabout de l'effet le plus vaporeux. La deuxième

jupe formant tunique était fendue sur les côtés, avec les coins du bas relevés en angle à droite et à gauche, et retenus par une agraffe de fleurs. Un léger cordon de fleurs courait de chaque côté, placé au milieu des fentes de la tunique. Le corsage très busqué était orné d'une berthe composée d'une neige de tulle rappelant celle de la jupe. Cette berthe était enrichie en haut, autour de la poitrine, d'un léger cordon de marabouts. Une mignonne guirlande de fleurs encadrait le bas de la berthe. La manche, très courte, formait neige, rattachée par une petite agrafe de fleurs.

Une autre robe de tulle, illusion blanc, était ornée de rouleaux retournés en satin blanc, disposés de la manière suivante : à la première jupe sept rouleaux retournés; à la deuxième cinq et ainsi de suite en diminuant jusqu'à la dernière : le corsage rehaussé d'une berthe à rouleaux retournés; manches vénitienes. Rien de plus frais et de plus simple que cette robe destinée à une très jeune femme : elle a obtenu un merveilleux succès, et la preuve c'est que nous l'avons vue reproduite en tulle rose et en tulle bleu ciel.

Quelques mots de robes très habillées pour toilette de grande soirée ou de soirée purement musicale.

Une robe en moire gris-perle, garnie sur le devant de quilles de dentelles mélangées de flots de rubans de même nuance. Le corsage,

très busqué et décolleté carrément, est garni de dentelles et de flots de rubans disposés en diminutif. Une patte de dentelle part de chaque côté du bas du carré du corsage, se continue sur la poitrine en forme de brandebourg et vient se terminer en coquillant sur la manche Louis XV demi-longue, au bout de laquelle flotte un grand volant en dentelle à tête de dentelle.

Une autre robe de lampas rose, broché de larges bouquets blancs, que nous avons déjà admiré chez *Delisle*, cette robe était ornée devant d'un tablier de dentelles disposées en losanges et arrêtées par des nœuds de ruban rose. Le corsage décolleté était enjolivé de bretelles partant du bas du dos, se continuant sur la poitrine et venant retomber de chaque côté sur la jupe en barbes arrondies pour encadrer le tablier. Une deuxième barbe de dentelles sortait de la première et une troisième de la seconde. Ces trois barbes, qui couvrent de chaque côté la jupe, donnent une richesse inouïe à cette toilette. L'ornement du devant du corsage est complété par une dentelle disposée en échelle. Les manches vénitienne sont également enrichies de dentelle.

Une robe plus simple pour toilette de ville était en taffetas noir à disposition dessins persans de nuances éclatantes et à deux volants, dont le deuxième monté dans la taille formait tunique. Ces volants étaient soutenus par un taffetas vert glacé à bords gaufrés faisant guirlande de feuillages et dépassant un peu le volant. Le corsage à bretelles, même disposition que la jupe, mais en diminutif. Manches à trois volants surperposés soutenus, comme le volant, par un taffetas glacé.

Citons encore une robe de velours bleu Napoléon pour toilette de messe de mariage. Cette robe montante, fermée par des boutons en lapis lazuli, avait une jupe rehaussée de hauts volants de dentelle noire d'une extrême richesse de dessin, choisie chez *Violard*. La manche à double bouillon en velours se terminait par deux volants de dentelle. Elle devait être accompagnée d'un manteau de velours bleu garni de grèbe, élégante fourrure à reflets argentés, qui ne peut se porter qu'en grande toilette. Et pour compléter ce riche vêtement, un manchon pareillement en grèbe et un gracieux chapeau blanc d'*Alexandrine*, parsemé d'une pluie d'étincelles de jais blanc d'un effet ravissant. De chaque côté trois têtes de plumes; pour voilette une belle blonde blanche relevée au bord de la passe.

Nos lecteurs nous sauront gré de consigner ici quelques renseignements généraux :

Les robes de bal sont très décolletées, à corsage très busqué. Pour jeune fille ou jeune femme, les robes de tulle illusion, de gaze ou de tarlatane brodée (nous en avons vu de délicieuses chez *Delisle*) sont ce qu'il y a de mieux porté; pour les jeunes personnes, les ornements en rubans sont préférés; pour les jeunes femmes, la mode balance entre les rubans et les fleurs. Pour toilette plus sérieuse, toujours les belles moires antiques, les brocarts et les lampas de *Delisle*, à jupes unies ou garnies de dentelle. Pour robes très parées et toilette de grand diner, d'Italien ou d'Opéra, la vogue est aux corsages décolletés carrément, ornés de dentelles et de flots de rubans posés sur le devant du corsage. Les toilettes de ville conservent les basques, mais des basques plissées, comme les fait mademoiselle *Pauline*. C'est le genre qui prédomine. Mademoiselle *Pauline* ne fait plus de robes de taffetas à volants garnis de bandes de peluche. Cet ornement, devenu vulgaire, est tout à fait délaissé par les femmes véritablement distinguées.

On peut juger par ce qui précède que les toilettes sont riches et d'une grande variété, mais elles exigent une perfection de forme et de taille qui ne saurait s'obtenir sans faire usage d'un corset sans goussets de *Sophie Dumoulin*, corset irréprochable, qui a valu à cette habile artiste une réputation européenne.

Avant de parler des coiffures, proclamons le grand succès des sorties de bal en peluches rayées en biais. Ce pardessus, dont une des gravures du *Moniteur* a reproduit la gracieuse image, se rencontre partout: au bal, à l'Opéra, aux Italiens. Rien n'est plus ravissant que de voir un groupe de charmantes jeunes femmes attendant leur voiture au bas du vestibule de Ventadour, chaudement enveloppées dans un de ces douilllets vêtements, les uns blanc et vert laurier, les autres blanc et rose, ceux-ci bleu de ciel, agréable bariolage qui rappelle les costumes pittoresques de Venise et de l'Italie.

Les chapeaux tendus ont la vogue et la conserveront tout cet hiver. L'unique nouveauté des chapeaux consiste en ce moment dans les accessoires. La disposition d'une plume, d'une branche de fleurs, lorsque *Alexandrine* y préside, donne tout de suite à un chapeau une physionomie particulière qui fait reconnaître son origine. Le jais employé par *Alexandrine* a tout l'attrait d'une nouveauté. Rien n'est plus joli, par exemple, plus élégant que ses chapeaux et ses voilettes semés d'une pluie d'étincelles de jais. *Alexandrine* a

l'art de donner de la légèreté aux plumes dont les pointes sont frimâtées d'étincelles de jais.

Quoi de plus frais et de plus coquet que les délicieuses coiffures que cette habile modiste crée chaque jour pour les soirées d'Italiens et d'Opéra : torsades de velours mélangées de plumes, petits bonnets blonde et fleurs, petits bords en crêpe ou blonde ornés de fleurs ou de plumes, que sais-je? *Alexandrine* prépare en ce moment, pour plusieurs grands bals, de ravissantes coiffures historiques, genre dans lequel elle excelle, et où son talent toujours frais et distingué semble rajeunir à chaque saison.

Les cols brochés deviennent de plus en plus à la mode. Ils sont charmants avec une robe montante. Madame *Colas* les garnit tous d'une haute dentelle. En général, la dentelle qui borde les cols est plus haute que la saison dernière. Madame *Colas* fait en ce moment beaucoup d'élégantes robes blanches, richement brodées au plumetis et au point d'armes avec jours d'Alençon. Ces robes, presque toutes ornées de bretelles en ruban, se terminant à la taille par un nœud à bouts flottants formant ceinture, sont souvent adoptées pour toilette d'intérieur, quand il s'agit d'une petite soirée sans prétention; car il est de bon goût que l'ajustement d'une maîtresse de maison soit simple et sans prétention; aussi la robe blanche brodée a-t-elle la préférence de beaucoup de jeunes femmes.

Ne quittons pas les magasins de madame *Colas* sans dire deux mots de ses charmants bonnets du matin, en lingerie, petits bonnets coquets, gracieux, mélangés de fine broderie et d'entre-deux de valenciennes, avec nœuds de rubans de taffetas.

Au moment où la fatigue répétée des fêtes et des bals ternit les fraîches couleurs des jeunes femmes, nous leur recommandons l'usage du

vinaigre odzatique hygiénique de *Legrand*. Ce vinaigre, d'une odeur fine et suave, jeté dans le bain, tonifie et rafraîchit en même temps la peau. Son emploi est très salutaire. Pour les dames chez lesquelles l'extrême délicatesse de l'épiderme des mains se refuse à l'usage du savon, nous conseillons la pâte royale de noisette de *Legrand*, qui, en blanchissant et nettoyant parfaitement les mains, communique une agréable douceur à la peau.

Les éventails que nous avons vus chez *Legrand* se distinguent par la beauté des peintures dont ils sont ornés et la délicatesse de leur monture. Aussi, en ce moment où nous sommes en plein dans la saison des fêtes, *Legrand* voit-il chaque jour la foule de nos élégantes venir faire leur choix dans ses magasins, car l'éventail, on le sait, est indispensable au bal, au concert ou au spectacle.

Madame *Jacob* emploie toujours beaucoup la peluche dans les costumes d'enfant. Disposée en bandes, la peluche orne très bien les robes des petites filles. Madame *Jacob* fait même des petits manteaux collets, genre fort à la mode cet hiver, entièrement en peluche soit grise, soit à rayures en biais. C'est à la fois chaud et élégant.

Rien n'est aussi joli pour costumes de petits garçons que les élégantes petites vestes de velours accompagnées de jupes très amples en popeline d'Irlande, dont ses magasins offrent de charmants échantillons. Citons encore de ravissantes blouses de velours couvertes devant de brandebourgs de fourrure. C'est un art, et un art très difficile que celui d'habiller les enfants. Aussi les jeunes Parisiens sont-ils cités pour l'élégance de leur toilette, élégance à laquelle madame *Jacob* a si puissamment contribué; car nulle part ailleurs que chez elle nous n'avons rencontré d'aussi gracieuses toilettes pour l'enfance.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 420.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure en bandeaux bouffants, rejetés sur les côtés. Le nœud de cheveux est peu saillant et tombe bas sur la nuque. Deux demi-couronnes de petites plumes roses se posent entre les bandeaux et le nœud de cheveux tout à fait derrière. Les extrémités très légères viennent mourir sur le sommet de la tête.

Robe en taffetas, avec jupe et volant en tulle de Lyon, et ornée de ruban de gaze n° 12, droit d'un bord, ondulé de l'autre avec

dessins satinés suivant les ondulations. Un picot de soie blanche et noire borde les deux côtés du ruban et lui donne beaucoup de légèreté.

Corsage décolleté en cœur, bordé d'une double blonde blanche ruchée. Une chemisette en entre-deux déborde le corsage pour diminuer l'effet du décolleté. La berthe qui suit la forme du corsage est montée sur un tulle apprêt; elle se compose d'un rang de ruban posé sur un biais double en tulle, puis d'un deuxième ruban

aussi posé sur un biais de tulle. Ruban et biais sont légèrement *soutenus*. Sur le milieu du corsage est un grand nœud à quatre coques et à deux bouts; puis un second nœud plus petit à demi caché sous les bouts du premier.

Les manches sont en tulle et bouffantes. Sur le bouffant, un ruban et un biais de tulle. Un nœud relève la manche sur le bras.

La taille est busquée derrière et à pointe devant.

La jupe de tulle rose couvre toute la robe, et sur cette jupe de tulle est monté un volant de tulle à *soufflet*. Si la jupe a 140 centimètres, le volant en a 65; mais comme il est à *soufflet*, on le coupe à 85 ou 90 centimètres de longueur et l'on replie en dessous l'excédant que l'on coud à la jupe, de sorte que le volant ainsi replié en dessous forme comme un bouillonné, qui soutient le dernier rang de ruban. Ce bouillonné déborde en bas tout autour sous la garniture.

Plusieurs rangs de ruban garnissent cette toilette. Ces rubans sont posés à plat, c'est-à-dire sans froncer; ils sont cousus à la jupe seulement par le bord droit du haut, le bas reste libre.

Les trois premiers rangs sont sur la jupe, les six autres sur le volant.

Quatre attaches en ruban partent de la taille (deux devant, deux derrière) et descendent sur la jupe; l'une, d'un côté devant, descend sur le cinquième rang de ruban, où elle se termine par un beau nœud à deux bouts; l'autre, celle du côté opposé, ne descend qu'au troisième rang et se termine de même. Derrière existe la même inégalité de hauteur. Ces attaches et ces nœuds sont composés de deux rubans cousus bord à bord, de manière à être large et avoir les bords façonnés de chaque côté.

TOILETTE PARÉE DE PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS. — Cheveux séparés dans le milieu et roulés en dessous. Les bords devant se ter-

minent en petites boucles légères. Un petit bandeau en velours avec de petits grelots de chenille passe sur le sommet de la tête.

Robe en *gros d'Écosse* blanc, garnie de peluche et de petits grelots en chenille.

Corsage plat, ouvert carrément et droit devant jusqu'à la jupe.

Manche composée d'une bande d'étoffe, formant gros plis crevés dans la couture d'épaule.

Le corsage n'a pas de basques; il est orné derrière, à partir de la couture du côté, d'un petit *caraco*, partant à rien et plat de la taille formant la *queue* derrière avec deux gros plis crevés.

Une bande en *biais* de peluche est posée à cheval sur les bords du corsage, des manches et du *caraco*. Cette bande déborde de 2 centimètres.

Une bande de 2 centimètres est posée à plat sur la couture d'épaule. De chaque côté de cette bande retombent devant et derrière de petits grelots.

Trois grelots sont de chaque côté sur le corsage devant à l'angle du décolleté.

Six attaches en petite ganse ronde retiennent le corsage devant en guise de brandebourgs, et se terminent de chaque côté par un petit grelot.

De petits grelots *pendillent* aux manches et au *caraco*.

La jupe, très ample, est garnie de deux bandes de peluche, entre lesquelles sont suspendus de petits grelots posés en sens contraire.

Petites chaussettes en soie blanche.

Bottines en *gros d'Écosse*.

Une chemisette en mousseline brodée, avec entre-deux de dentelles, couvre le corsage de dessous et garnit la poitrine.

PETIT GARÇON, en costume d'uniforme turc moderne.

PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

(Suite.)

Cette question de mariage prenait l'employé au dépourvu. Il n'avait jamais pensé un seul moment que le jour viendrait où il faudrait établir la jeune fille, c'est-à-dire la marier. Il regarda un moment sa femme avec étonnement,

et, cherchant une échappatoire pour se tirer d'affaire et prendre le temps de la réflexion :

— Mais.... Marie est bien jeune, dit-il.

— Marie est jeune, c'est vrai, mais elle a dix-huit ans; vous et moi nous nous faisons



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffure d'Alexandrine. Fleurs de M^{me} Vilvain. C^{te} de S. M. l'Impératrice
 Coiffures de R. Schopiteau. Anes de M^{me} Popelin Ducarre. Corsets de M^{me} Sophie Ommelin. Mouchoirs
 de Chapron. Parfums de Segrand four. B^{te} de S. M. l'Empereur et des Cours Étrangères.

LONDON at the Moniteur Office, 25, Great Street, (aka) NEW YORK, E.B. Strange, N^o

Mit Vorbehalt gegen Nachdruck

22

— Mais on
l'abruche, en
autres, le sont
— Certainem
pouvo, aussi l
pour vous en par
Vallée ou
sent à son tour
à l'air de prose
ment.

Le louchon
laine et la près

— Merci, fit

— Vous avez

un de meilleur

qu'en parle,

illicite pour mo

nés jamais au tr

ou tabouret. Al

chier, une price

ni-je-dis, tout

l'oune tout ce

à son style une

maître lui-mê

istre, mon che

été étendu, je s

gratification su

— Tout enc

— Que voi

istes, toujou

Attendez un i

que l'usage de

en poche, et

vous faites br

degré le cerv

desse les bon

et développe l'i

— Je vous cr

mai un exemple

droche, impo

Le vieillard p

— Eh bien,

si vous peis

peut-être aur

ment, plus de

— Vous cro

— J'en suis

qui on fait, le p

elle, bien qu'il

23

— Mais au moins puis-je savoir?... demanda Valdroche, en offrant au vieillard un fauteuil boiteux, le seul qui fût dans l'établissement.

— Certainement, je vais vous dire cela, mon garçon, aussi bien suis-je venu tout exprès pour vous en parler.

Valdroche eut le frisson; il crut que le père venait à son tour prêter l'appui de son autorité à l'acte de proscription dont l'avait frappé la mère.

Le bonhomme cracha, toussa, ouvrit sa tabatière et la présenta au jeune homme.

— Merci, fit celui-ci.

— Vous avez tort, dit le vieillard, il n'y a rien de meilleur pour éclaircir les idées. Moi qui vous parle, quand j'ai à faire un rapport difficile pour mon chef de division, je ne me mets jamais au travail sans avoir à moitié vidé ma tabatière. Alors mes idées prennent une clarté, une précision, une transparence, pourrais-je dire, tout à fait extraordinaires. Je vois d'avance tout ce que j'écris, et je puis donner à mon style une couleur qui étonne souvent le ministre lui-même. J'ai souvent étonné le ministre, mon cher ami, et quand le ministre a été étonné, je suis toujours sûr de trouver une gratification supplémentaire à la fin du mois.

— Tout ceci ne me dit pas...

— Que voilà bien ces jeunes gens, ces artistes, toujours pressés, toujours fougueux!... Attendez un instant; je voulais donc vous dire que l'usage du tabac, j'entends l'usage du tabac en poudre, et non pas ce tabac en feuilles que vous faites brûler aujourd'hui entre vos dents, dégage le cerveau, sollicite les muqueuses, dissipe les humeurs noires, provoque les idées et développe l'imagination.

— Je vous crois sans peine et j'en ai devant moi un exemple manifeste, interrompit Valdroche, emporté par son naturel moqueur.

Le vieillard prit le compliment au sérieux.

— Eh bien, j'ose dire, mon jeune ami, que si vous prisiez vous seriez comme moi, et votre peinture aurait plus d'énergie, plus de mouvement, plus de vie encore qu'elle n'en a.

— Vous croyez?

— J'en suis certain. Ainsi, pour ne citer qu'un fait, le portrait que vous avez fait de ma fille, bien qu'il ait des qualités...

— Ce n'est pas l'avis de madame votre épouse, interrompit Valdroche, à qui les mots du bonhomme rouvraient une plaie saignante.

— Bast! ma femme n'y entend rien; elle préfère les plates peintures de M. Matthieu.

— Mais vous aussi, à ce qu'il paraît.

— Moi! ah! par exemple, voilà qui est curieux! moi aimer cette peinture blême et fade! Allons donc! j'aimerais mieux redevenir surnuméraire dans mon bureau que d'admettre une pareille hérésie; pas de force, pas de mouvement, pas de coloris! Dans votre portrait, au contraire, la vie déborde de toutes parts, et s'il était terminé!... Mais vous le terminerez bientôt, n'est-ce pas; en attendant vous nous ferez le plaisir de venir dîner avec nous tout à l'heure.

— Dîner avec vous, chez vous?

— Mais chez qui donc?

— C'est que votre femme...

— Ma femme! c'est elle qui m'a envoyé vous inviter.

— Vraiment; je ne croyais pas être si fort dans ses bonnes grâces, et depuis ce matin...

— Elle n'aime pas beaucoup votre peinture, cela est vrai, mais elle a beaucoup de sympathie pour votre personne, et si elle était plus jeune!... Eh! eh! mais je ne crains rien, je sais que l'aimable Valdroche a porté ailleurs ses vœux... Chut! silence! je me tais, il faut respecter le secret des amoureux. Car vous êtes amoureux, mon cher Valdroche; vous êtes amoureux... eh! eh! eh!...

Le bonhomme se mit à rire, et l'artiste, qui ne comprenait pas pourquoi un si grand bonheur lui arrivait après l'algarade du matin, se mit à rire aussi et plus haut que le vieil employé.

— Ah! ça, reprit celui-ci redevenant tout à coup sérieux, je m'oublie ici à rire avec vous et pendant ce temps-là l'heure s'avance. Cinq heures! vite, mon ami, passez votre habit, donnez-moi votre bras et partons.

— Vous tenez donc absolument à ce que j'aie dîner chez vous?

— Si j'y tiens! et ma femme aussi, elle y tient. Il ferait beau voir que vous ne vinssiez pas! Je pourrais m'attendre à une scène, mais

à une scène... Vous ne connaissez pas encore cela, mon garçon ; patience, cela viendra. — Allons, partons-nous ? — Bien qu'à vrai dire ma femme ne soit pas méchante ; mais Marie est plus douce encore ; c'est la bonté, la candeur même que cette enfant ! — Vous n'êtes pas encore prêt ?

— Me voici, mais si vous me l'aviez permis j'aurais encore donné deux ou trois coups de pinceau à cette toile que vous voyez là-bas.

— Est-ce donc si urgent, et ne pouvez-vous remettre à demain ?

— Jugez-en vous-même.

Et l'artiste alla prendre le portrait de Marie et le plaça devant les yeux du père.

— Tiens ! le portrait de ma fille ! Vous l'avez donc emporté pour le retoucher ?

— Justement.

— Eh bien, vous avez prévenu mes désirs, et c'est là ce que je voulais vous demander. Mais il me semble que vous l'avez repeint presque entièrement ?

— Je n'étais pas content de mon travail, et vous voyez que, quand je veux, je sais m'appliquer comme un autre. Et maintenant le croyez-vous digne du modèle ?

— Je le trouve excellent, admirable, vous le savez bien. Allons ; dépêchez-vous de donner les deux ou trois coups de brosse qui manquent encore, et nous l'emporterons avec nous.

Telle était aussi l'intention du peintre. Il croyait que cette fois l'effet de sa peinture serait irrésistible, même sur la mère de Marie. Sous le pinceau de l'artiste le portrait avait pris une valeur nouvelle, l'ébauche était devenue tableau, et s'il restait encore un peu de vulgarité dans la tête, un peu d'exagération dans l'expression, on ne pouvait nier toutefois la vie,

le mouvement, et l'espèce de fiévreuse ardeur répandue sur cette toile. A coup sûr elle n'était pas l'œuvre d'un homme sans talent, et si celle de Matthieu offrait au regard exercé plus de correction, plus de savoir et plus d'élévation dans le style, celle de Valdroche l'emportait à son tour aux yeux de la foule par une sorte d'énergie vivace et d'éclat rayonnant.

Pendant les quelques minutes qu'il avait encore à lui, l'artiste déploya toute l'habileté de son pinceau et toute la richesse de sa palette à terminer ce qu'il avait si heureusement commencé. Il prenait si bien goût à son travail qu'il oubliait la présence de M. Villeneuve et le dîner qui les attendait. Le bonhomme, lui, dont la tablatière s'était vidée à force de satisfaire à la voracité d'un nez pantagruélique, se gardait bien d'oublier l'heure. Il tirait de temps en temps sa montre et énonçait le nombre de minutes qui restait à remplir, d'une voix retentissante comme celle d'un watchmann.

— Nous n'avons plus que cinq minutes, s'écria-t-il enfin ; si vous ne venez pas je m'en vais tout seul.

Le portrait de sa fille intéressait beaucoup le vieil employé, mais la crainte d'être grondé de sa chère moitié le préoccupait en ce moment davantage. L'artiste, de son côté, n'aurait pas laissé échapper volontiers cette occasion de rentrer triomphalement dans une maison d'où il avait été évincé avec tant de sans façon le matin même. Il abandonna donc sa palette, plaça la toile dans un cadre, endossa son habit, et dit en déclamant :

— Je suis prêt.

A. DE BERNARD.

(REVUE CONTEMPORAINE)

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

L'Opéra vient de se signaler par un ballet qui fera époque dans les fastes de la chorégraphie. Il a pour titre *La Fonti*, et bien qu'il roule sur un sujet médiocrement neuf, un fils de famille passionné pour une danseuse et voulant l'épouser à la barbe d'un père non moins furieux que consterné, il n'en a pas moins le privilège d'exciter l'intérêt, chose rare quand il s'agit de pirouettes et d'entrechats. Ajoutons que, suivant le précepte du maître, l'auteur, qui est, je crois, M. Mazilier, a su mêler fort agréablement

Le grave au doux, le plaisant au sévère,

et que l'on rit à son ballet, ce qui n'est pas moins étonnant que d'y pleurer. Et puis il faut dire que le principal rôle est rempli par mademoiselle Rosati, mime accomplie, danseuse incomparable, et que *La Fonti* vient de révéler sous un jour tout nouveau. Nous comprenons maintenant les bravos, les acclamations, les témoignages d'enthousiasme auxquels mademoiselle Rosati était habituée à Londres et en Italie. Paris fait, à l'heure qu'il est, chorus avec l'étranger.

Moins heureux que l'Opéra, le Théâtre-Français n'a remporté, avec la *Czarine*, qu'un succès au moins contestable. Et cependant rien n'avait été négligé pour obtenir un triomphe éclatant. La pièce, du plus habile et du plus heureux de nos auteurs comiques, de M. Scribe, jouée par l'élite de la troupe, Beauvallet, Geffroy, Bressant, mademoiselle Fix, soutenue par l'éminent talent de mademoiselle Rachel, montée avec un luxe de mise en scène digne du grand coup que l'on voulait frapper, splendidement annoncée, impatientement attendue, semblait appelée à une popularité pareille à celle du *Verre d'eau* et de *Bertrand et Raton*. D'où vient que les brillantes espérances qu'on avait conçues ne se sont qu'à moitié réalisées ? D'un peu de longueur dans les premiers actes peut-être, d'un air de famille un peu trop prononcé avec divers ouvrages du même auteur, entre autres avec le *Verre d'eau*, dont nous parlions tout à l'heure, et enfin .. enfin de la Fortune, cette aveugle déesse qui distribue au gré de son caprice les couronnes de lauriers et les couronnes d'épines. *Habent sua fata*

libelli. Du reste, nonobstant la tiédeur de l'accueil qu'elle a reçu à son apparition, la *Czarine* n'en fournira pas moins une fructueuse carrière. Est-ce que l'attrait seul de la présence de mademoiselle Rachel dans un rôle nouveau ne suffirait pas pour faire courir tout Paris ?

L'Opéra-Comique nous gardait un chien de... M. Albert Grisar, l'heureux père de *Gilles ravisseur* et de *Monsieur Pantalon*. Ce chien, qui est bipède, contre l'usage, s'appelle le *Chien du jardinier*. Il a les traits d'une jeune et gentille villageoise, qui *n'aime pas et ne veut pas qu'on aime*. Elle contrecarre tant qu'elle peut les amours d'une sienne cousine avec un brave garçon du village, et ce dans l'unique intention de les empêcher de s'épouser. Puis ne voilà-t-il pas qu'elle devient jalouse et qu'elle enlèverait pour tout de bon à sa cousine son prétendu, si son cœur et sa main ne trouvaient fort à propos à se placer ailleurs ? Charmante pastorale, fort bien réussie par MM. Lockroi et Cormon, admirablement mise en musique par Albert Grisar, et chantée avec un rare ensemble par MM. Faure, Ponchard et mesdemoiselles Lefebvre et Lemerrier.

Aux Variétés, le *Diable* de MM. Duvert et Lausanne vient d'obtenir un succès digne de son nom. Rien d'amusant et d'excentrique comme Arnal dans cet inextricable imbroglio, dont les auteurs ne se sont pas fait faute de puiser à pleines mains chez leurs confrères. Le *Roi des Frontins*, de MM. Lefranc et Labiche, *Dominique le Possédé*, de M. d'Épagny, *Manche à manche*, de M. Rosier, ont contribué, chacun pour sa part, à la composition de ce pastiche. MM. Duvert et Lausanne ont usé sans se gêner de la méthode et de la maxime de Molière : « Je prends mon bien où je le trouve. » Mais qu'importe, s'ils ont réussi ?

S'il me restait un peu plus d'espace, je voudrais vous parler longuement des merveilles des bals masqués de l'Opéra et des Italiens, dirigés le premier par Strauss, le second par Musard. Mais remettons les détails à un autre jour et bornons-nous à vous apprendre que Paris masqué court tour à tour à ses deux rendez-vous favoris, le mercredi rue Vantadour, et le samedi rue Lepelletier.

A. DE BRAGELONNE.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



elles assistent journellement ne laisse guère aux dames le temps de se montrer au dehors. Ce n'est donc que parmi les toilettes de bal et de salon que nous pouvons glaner les éléments de notre bulletin de mode.

Parmi celles que nous avons remarqué chez nos célèbres couturières, nous citons quelques robes qui figuraient ces jours derniers dans les salons de madame *Thierry*.

Une robe en tulle rose, à deux jupes; chaque jupe terminée par trois ruches de tulle bordées de blonde et relevées sur le côté, la première par cinq traînes de volubilis, la deuxième par quatre. Le corsage à bretelles en bouillonné de

C'est encore des toilettes de bal que nous allons parler aujourd'hui. Car à cette époque de l'année, les modes de ville sont à peu près stationnaires: la fatigue des bals et des soirées auxquelles

tulle et blonde, au milieu desquels courait une légère guirlande de volubilis. Cela est d'une élégance, d'un vaporeux indescriptibles.

Une robe en tulle lilas à deux tons. Cette robe est à trois jupes relevées par des branches de lilas blanc. Le corsage, garni de blonde et de bouillonnés de tulle, est orné sur chaque épaule d'une agrafe de lilas blanc. Sur le devant du corsage une autre agrafe de lilas blanc retombant gracieusement sur la jupe.

C'est aussi chez madame *Thierry* que nous avons vu la délicieuse toilette portée par mademoiselle *Fix* au bal des artistes dramatiques. Cette robe était en tulle blanc; la première jupe était ornée d'un haut bouillonné de tulle au-dessus duquel s'étagaient cinq petites jupes doubles relevées par des boutons de rose du roi. Le corsage était enrichi de bretelles en tulle bouillonné, capitonné de boutons de rose. Un petit bouquet de boutons de roses était posé très haut sur le côté du corsage. Cette toilette et celle qui la portait ont été très admirées, et puisque nous parlons de mademoiselle *Fix*, rappelons que les deux plus jolis costumes que cette jeune et charmante actrice porte dans la *Czarine*, la toilette de cour et la toilette d'intérieur, ont été exécutées par madame *Thierry*. Cette célèbre couturière, voisine de la Comédie Française, habille plusieurs des jeunes et jolies pensionnaires de ce théâtre. Grâce aux indications de madame *Ladrague*, qui vient de re-

noncer à la magnifique clientèle qu'elle avait en Russie pour s'associer à madame *Thierry*, grâce aux indications, disons-nous, de madame *Ladrague*, les costumes de ma lemou-selle *Fix* sont de la plus grande exactitude et copiés sur ceux mêmes qui se portent à la cour de Russie.

Nous avons vu chez *Lhopiteau* deux ravissantes robes destinées à la princesse M..., et dont on lira sans doute avec plaisir la description.

La première était en lampas bleu-ciel broché argent. La jupe s'ouvrait de chaque côté sur un fond de taffetas blanc, recouvert de bouillonnés de tulle blanc, entre lesquels étaient jetées de mignonnes trains en feuillage bleu et argent; de chaque côté des bouillonnés, qu'elle semblait encadrer, était posée une haute blonde retenue de distance en distance par un nœud de ruban bleu-ciel lamé d'argent. Le corsage décolleté, faisant la pointe devant, était enrichi d'une draperie en tulle blanc bouillonné, terminé par une haute blonde. Sur le milieu de cette draperie s'épanouissait un flot de rubans p'us étroits que ceux de la jupe. La manche, très courte, était recouverte d'un bouillonné en tulle, d'où s'échappait une garniture de blonde.

La deuxième robe était en taffetas ciel à larges rayures blanches brochées pompadour. Cette robe très simple, à jupe unie, offrait un rare cachet de nouveauté, grâce à l'ornement du corsage, qui était décolleté et orné d'une berthe formant résille en marabouts. Cette résille, qui rappelait toutes les nuances des fleurs brochées sur les rayures blanches de l'étoffe, finissait par des glands en marabouts bleus et blancs alternés. Une résille semblable était posée au bas de la taille et formait basquine. Les manches très courtes, composées d'un double bouillonné terminé par une petite dentelle. Cette robe respirait dans sa simplicité une grâce et une distinction parfaites.

A cet envoi étaient joints plusieurs corsets sans goussets de *Sophie Dumoulin*, si bien appréciés des dames. Un surtout en moire blanche a fixé notre attention tant par son élégance que par le fini de son travail.

En général, on fait beaucoup de robes de bal à corsages drapés. Cette mode sied admirablement aux femmes minces et élancées. Les corsages à berthe et à bretelles continuent aussi à être très goûtés. On porte beaucoup de gazes brochées en soie blanche d'un effet délicieux. Ce tissu se fait en toute nuance, mais le blanc, le rose et le lilas sont celles qui prédominent cet hiver. Quantité de robes sont à trois jupes relevées par des trains de fleurs;

cela est d'une grâce, d'une légèreté, d'un vaporeux indescriptibles. Madame *Tilman* excelle dans ce genre d'ornements, composé de fleurs et de feuillages nuancés, ou de fleurs et de feuilles d'eau. Les robes ornés de bouillonnés offrent souvent sur ces bouillonnés un semis de fleurettes ou de mignonnes branches de fleurs.

Quoique la forme des chapeaux ne se modifie guère et que le chapeau *tendu* conserve la vogue dont il jouissait, nous remarquons à chaque visite que nous faisons dans les salons de madame *Plé-Horain* quelque gracieuse nouveauté.

C'est d'abord un chapeau en crêpe lilas, orné d'une traverse croisée en taffetas nouant. Un beau bouquet de têtes de plumes blanches et lilas est posé presque au bord de la passe, à laquelle est cousue une riche blonde formant demi-voilette relevée en fanchon. Dessous, roses de haies mélangées de blonde. Ce chapeau est charmant pour toilette de spectacle.

Un autre chapeau, pour jeune fille, est en taffetas blanc, recouvert de tulle esprit, formant de légers plis retenus par une touffe de boutons de rose, posée très bas presque à la naissance du bavolet; de l'autre côté, placé au contraire un peu haut et presque au bord de la passe, un agrément formé d'un beau nœud de rubans blancs. Dessous, boutons de roses mélangés de blonde. Rien de plus frais, de plus gracieux, de plus élégant.

Quoique, et peut-être même parce que les coiffures cache-peigne sont généralement adoptées, madame *Plé-Horain* ne fait presque plus de coiffures de ce genre, et c'est là le grand mérite d'une modiste habile de créer de nouveaux modèles de coiffure; car son élégante clientèle ne vient pas chez elle chercher la coiffure de tout le monde. Aussi madame *Plé-Horain*, par une disposition toute nouvelle, fait-elle un grand nombre de ses coiffures en touffes sur les côtés, reliés assez fréquemment par une traverse de fleurs, de rubans, ou une torsade de velours posée à la naissance des bandeaux. Ces coiffures dégagent complètement le derrière de la tête et laissent apercevoir le peigne et la torsade en cheveux qui forme le chignon.

Pour toilettes sérieuses, madame *Plé-Horain* fait beaucoup de coiffures composées d'une barbe de blonde ou de dentelle mélangée de plumes ou de fleurs. Ce genre sied parfaitement aux personnes qui ne dansent pas; il est aussi de très bon goût pour toilette de spectacle. On l'accompagne souvent d'attaches en pierreries ou en brillants, qui se fixent de chaque côté et scintillent au milieu des fleurs.

Madame *Plé-Horain* prépare pour la saison prochaine une merveilleuse surprise. C'est une nouveauté formant à la fois tissu et dentelle d'une exquise légèreté. Nous prédisons dès aujourd'hui un grand succès à ces chapeaux, que nous décrirons bientôt plus longuement.

Rien de nouveau en fait de lingerie, si ce n'est que la vogue des corsages blancs brodés ou en dentelle se soutient cet hiver. Nous avons vu quelques corsages en dentelle noire.

Les cols *broches* sont l'accompagnement obligé des robes à corsage montant. Nous en avons remarqué des charmants dans le salon de lingerie de la maison *Lhopiteau*, où nous avons aussi observé une grande variété de fichus, de berthes en guipure ou en dentelle pour toilettes de dîner, de spectacle ou de concert. Ce genre de lingerie est fort à la mode pour la saison. Ces fichus et ces berthes vont à ravir avec une robe ouverte ou décolletée. Nous citerons le fichu *Maintenon*, formant pèlerine, à pointe devant, accompagné d'une basquine détachée. Ce fichu se fait en tulle garni d'un double volant de dentelle. A la tête du volant qui orne le fichu et la basquine est placé un plissé de ruban. Le devant est orné d'un beau nœud de ruban.

Pour toilette du matin, madame *Lhopiteau* fait de petits cols brodés rappelant les cols cavaliers, mais plus petits. Ils s'attachent également par trois petites branches doubles avec chaînettes. Les manchettes, qui sont assorties, s'attachent aussi de la même façon.

L'hiver, qui est le moment des bals, est aussi le triomphe des mouchoirs de *Chapron*. Les mouchoirs brodés garnis de hautes dentelles avec le chiffre ou les armoiries merveilleusement travaillées sont accueillis dans le grand monde avec une faveur toute particulière; car *Chapron* est à bon droit le fournisseur de tout ce que Paris, la France et l'étranger comptent d'élégant et de distingué.

Les intempéries de la saison rendent plus nécessaire que jamais l'emploi des cosmétiques amis de la peau. A ce titre il faut recommander aux dames le savon au suc de laitue de *Legrand*, parfumeur de S. M. l'empereur. C'est encore à *Legrand* qu'il faut s'adresser pour combattre et prévenir la chute des cheveux. Sa mélosine au quinquina est en pareil cas une panacée infaillible. Quant à ses sachets brodés et parfumés, destinés à renfermer les gants et les mouchoirs, on ne saurait rien voir de plus gracieux, de plus riche et de plus coquet.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 422

TOILETTE DE BAL. — Coiffure en cheveux relevés bouffants, ornés, derrière, d'une couronne en fleurs de laurier avec feuillages longs et tombants.

Robe en taffetas et en tulle ornée de baguettes en satin et de touffes de fleurs de laurier avec feuillage tombant.

Le corsage est orné d'une petite berthe en taffetas de 42 centimètres, soutenant une berthe plus grande en tulle, au bas de laquelle sont espacées cinq baguettes rondes en relief en satin. Trois groupes en fleurs ornent cette berthe.

Le corsage est en pointe devant, busqué derrière.

Sur la robe de taffetas sont étagées trois jupes de tulle, terminées chacune par sept baguettes.

Tout autour, et sur les deux jupes du bas, sont des groupes de fleurs.

TOILETTE DEMI-PARÉE. — Petit deuil.

Cheveux ondulés bouffants, rejetés en ar-

rière et noués sous un bandeau de velours noir brodé de jais, avec un nœud tout en jais à aiguillettes tombant sur la nuque.

Robe en moire antique ornée de nœuds en jais et de bouillons de tulle noir.

Corsage basquine, ajusté-ouvert, carré devant. La basque forme des *plis-godets*: un sur chaque hanche, deux derrière, sous les coutures du dos.

Manches courtes, justes, terminées par un volant à plis-godets. Tout le bord de la basquine est garni de petits nœuds en jais. Un nœud garnit la manche, et il y a un nœud aussi sur la naissance du pli de la basque.

La jupe est garnie de cinq rangs de tulle bouillonné qui sont retenus de distance en distance par des nœuds en jais. Guimpe en dentelle.

Sous-manches en tulle noir, terminées par un bouillon de tulle blanc avec une garniture en dentelle.

Ces deux toilettes ont été exécutées par mademoiselle *Pauline Contère*.

grâce, d'une légèreté...
criptibles. Madame...
e d'ornement, compo...
ages nouveaux, ou de...
Les robes sont de...
sur ces bouillonnés...
de mignones branches...
forme des chapeaux...
le chapeau tendu...
sait, nous remarqu...
nos laisons dans les...
horain quelques gran...

PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

(Suite.)

Pendant ce débat, l'attitude de Marie était devenue plus embarrassée que jamais. Bien que la jeune fille fût assez candide encore pour ne pas avoir saisi complètement le sens des paroles échangées, elle avait bien compris pourtant qu'il s'agissait d'elle, et que son avenir, son bonheur étaient en ce moment en question. En fille sage, elle avait donc baissé les yeux vers son assiette, et elle attendait silencieuse la fin de ce fâcheux épisode.

Heureusement, M. Villeneuve venait de déboucher un vieux flacon de vin de Volnay, son vin favori, et il était fort occupé à le faire déguster à ses convives, ce qui l'empêcha de riposter à la dernière attaque dirigée contre lui par sa femme. Mais madame Villeneuve avait l'humeur plus guerroyante que son mari, et une fois en verve batailleuse, elle ne croyait pas devoir lâcher pied qu'elle n'eût emporté toutes les positions. Sûre qu'elle se croyait de connaître à fond le cœur de sa fille et de pouvoir disposer de ses sentiments à son gré en faveur de Matthieu, elle ne tarda pas à remettre sur le tapis la question des portraits.

— Il paraît, dit-elle, que vous avez retouché le portrait de Marie, monsieur Valdroche.

— Dites plutôt qu'il l'a refait entièrement, observa le vieil employé. Est-ce que vous ne voyez pas quelle vigueur il a maintenant, et comme il ressemble, et quelle grâce il a dans la pose, quel charme dans l'ensemble de la physionomie !

Madame Villeneuve ne pouvait nier absolument ces qualités. Elle se contenta de dire :

— Hum, hum, nous verrons bien tout à l'heure lequel des deux est le préféré.

— Ces deux portraits sont conçus dans des manières différentes, reprit l'employé, jaloux d'établir la paix et de préparer le terrain pour adoucir la chute imminente de l'un des deux antagonistes. L'un et l'autre ont leur mérite, et pour préférer l'un, ce n'est pas à dire pour

cela que l'autre ait une moindre valeur à nos yeux.

— Il est certain, dit Valdroche, que j'ai vu peu de portraits mieux faits que celui de mon ami Matthieu. C'est d'une perfection à désespérer le pinceau le plus délicat. On peut ne pas aimer ce style, mais il est impossible de nier son mérite.

Valdroche s'attendait, de la part de Matthieu, à une riposte en l'honneur de son œuvre, et comptait renouveler ainsi à son profit la première partie de la fameuse scène de Trissotin et Vadius, sauf à compléter plus tard la parodie. Mais Matthieu, absorbé dans sa mélancolie, n'ouvrit pas la bouche et ne parut même pas avoir entendu les paroles de son camarade; ce que, voyant Valdroche, pour ne pas perdre tout le fruit de l'éloge qu'il venait de faire, ajouta :

— J'ai tort, peut-être, de tant louer les œuvres de mon ami; mais que voulez-vous? je suis ainsi fait, moi, que mes sentiments éclatent en dépit de mon ambition. Le cœur, chez moi, a toujours compromis l'intérêt. Et vous, Matthieu, avez-vous aussi ce travers ?

Interpellé nominativement, Matthieu releva la tête et jeta sur Valdroche un regard méfiant.

— Moi, répondit-il, je dis toujours ce que je pense et ce que je crois être la vérité.

— Qu'est-ce donc que vous croyez être la vérité sur mon portrait de mademoiselle Marie, demanda Valdroche avec un accent trop mielleux pour n'être pas celui d'un homme piqué.

— Je ne l'ai pas trop bien examiné encore, et à la lumière...

— Vous craignez qu'il ne perde de son effet ?

— Je crains, au contraire, qu'il ne me fasse une trop grande illusion, et que je vous paraisse trop prévenu pour ne pas tomber dans l'exagération.

Ces courtoises paroles confondirent un moment Valdroche et valurent à Matthieu un re-

gard de remerciement de la part de la jeune fille, Il se sentit dans une bonne voie, et, se levant pour examiner le tableau de plus près, il continua :

— Votre portrait, Valdroche, et nous nous entendrons parfaitement sur ce chapitre, ne reproduit ni le charme indéfinissable de l'original, ni la pureté exquise de ses traits, ni la sublime expression de ses yeux bleus.

— D'accord, murmura Valdroche, qui trouvait ce début un peu moins élogieux qu'il ne s'y attendait.

— En second lieu, vous ne pouvez refuser d'admettre avec moi que ce front de sainte auquel il ne manque plus que l'auréole, a pris chez vous un caractère passionné qui convient à la plus belle des filles de la terre, mais ne saurait être celui d'une fille du ciel.

— Soit, fit l'artiste en frisant sa moustache comme un homme qui s'impatiente.

— Enfin il n'est pas possible à la peinture de reproduire, même approximativement, cette transparence de la chair, cette nuance délicate et suave où le bleu tendre des veines se fond dans la teinte rosée de la peau, où l'azur se mêle au carmin. Mais tout impuissant que soit notre art, il peut encore exprimer, sinon ces finesses inexprimables, du moins ces méplats du visage, ces reflets lumineux dans les ombres que nous appelons le clair-obscur, il peut saisir ces habitudes des muscles qui constituent la physiologie, cette tension des traits qui donne le caractère, ce tour tantôt enjoué et tantôt rêveur que prend la bouche qui est comme l'interprète le plus subtil et le plus sûr des mouvements du cœur; il peut enfin, mais dans une certaine mesure seulement, reproduire cette limpidité charmante du regard et cette moiteur dont le globe de l'œil s'enveloppe comme d'un voile diaphane pour mieux faire deviner ce qu'il cache à demi.

— Et vous pensez que toutes ces difficultés presque insaisissables, je suis loin de les avoir vaincues? interrompit Valdroche avec humeur.

— Je ne pense rien de semblable, reprit Matthieu, du ton calme et ferme qu'il avait eu dès le commencement de son discours. Je crois, au contraire, que si l'un de nous a rendu avec

bonheur quelques-uns de ces traits délicats du visage qui font le désespoir des plus grands peintres, c'est vous, mon cher Valdroche.

— Cela vous plaît à dire, fit celui-ci négligemment : j'ai pu çà et là avoir quelques bonheurs de palette, mais pour le dessin, il faut bien vous accorder la palme.

— Votre dessin n'est pas mauvais, poursuivit imperturbablement Matthieu, non que j'exécute ce défaut de parallélisme entre l'axe des yeux et celui de la bouche, non que je ne tienne pas compte de ce manque de symétrie dans les ailes du nez et que je ne trouve ce menton péniblement soudé à la joue. Peut-être voudrais-je aussi plus de sûreté dans l'attache du cou; la tête n'est pas bien perpendiculaire sur les épaules, enfin cette main est très évidemment négligée, et sans doute le temps vous a manqué pour la mieux finir.

Valdroche se mordait les lèvres, parce qu'il sentait bien que toutes les critiques de Matthieu étaient fondées.

— Et la couleur? demanda-t-il.

— Je ferai des observations analogues sur la couleur. Pourquoi plaquer ainsi le carmin sur les joues au lieu de le fondre dans la pâte?

— Mais cela est d'une brosse meilleure et plus solide.

— Procédés que cela! Où voyez-vous dans la nature des couches ainsi juxtaposées? Vous noyez le contour, parce que, dans la nature la ligne nette et précise n'existe pas; est-ce que par hasard elle existerait davantage entre les diverses nuances d'une même surface? Et ces glacis dont vous abusez dans les ombres! Je sais bien que Rubens, notre maître à tous, en faisait grand usage, mais son exemple est-il bon à suivre lorsque l'on n'a pas toutes ses autres qualités à y ajouter? Les glacis ne doivent être employés que par exception, dans les ombres ou dans les teintes foncées qui veulent une grande transparence; partout ailleurs, il vaut mieux peindre dans la pâte. Si vous aviez traité ainsi le contour de votre visage, il eût acquis une bien autre valeur et une plus grande solidité. Telles qu'elles sont, vos ombres portées du menton et de l'oreille sonnent le creux. Croyez-moi, ces subtilités de brosse dont on se sert aujourd'hui ne donnent que de pauvres

résultats et compensent peu le temps que l'on gagne à les employer.

Valdroche dansait tantôt sur un pied, tantôt sur un autre ; il était sur les épines. Matthieu poursuivit sans se déconcerter :

— On pourrait reprocher encore à votre tableau l'épaisseur de ces empâtements. Pourquoi faire ainsi des saillies sur la toile et remplacer en quelque façon la peinture par un bas-relief ? Sous prétexte que Rembrandt a quelquefois entassé couleur sur couleur et atteint par ses empâtements à des effets prodigieux, tous ceux qui ont la prétention de se rattacher à son école s'imaginent que ses qualités tiennent à ces montagnes de couleur, et ils imitent le défaut croyant reproduire les beautés. Vous êtes un peu de ceux-là, Valdroche. Ainsi, ces rugosités que je remarque sur cette joue, cette épaisseur qui fait ombre au milieu du front, ne donnent pas plus d'accent à votre tête, et elles ont au moins le tort d'être inutiles. Si vous vous approchez, vous les voyez se détacher de la toile et former des sillons qui peuvent sans beaucoup d'efforts être pris pour des rides. Assurément ce n'est pas là l'effet que vous avez voulu produire.

— Mais la peinture est faite pour être vue à distance, fit observer Valdroche.

— A distance et de près. Il faut que de loin l'effet soit juste, qu'il ait toute sa valeur, et il faut qu'il ne la perde pas lorsque l'œil s'approche ; il faut qu'il conserve sa netteté, sa justesse, sa précision ou bien vous n'avez fait qu'un trompe-l'œil.

— Et croyez-vous que ce double résultat soit possible ?

— Il est difficile, mais il n'est pas impossible ; les plus grands peintres nous l'ont prouvé.

— Ah ! ah ! fit madame Villeneuve d'un air triomphant, voilà ce qui s'appelle raisonner sur les arts. Qu'en dites-vous, monsieur Valdroche ?

— Bast ! je dis qu'il y a loin de la théorie à la pratique et que l'on voit des hommes qui paraissent raisonner très bien et qui, le pinceau à la main, ne font que de l'eau claire.

— Ce n'est pas pour M. Matthieu que vous pouvez dire cela, riposta la mère de Marie, car

vous venez vous-même de faire tout à l'heure l'éloge de son portrait.

— Oh ! certainement, cette peinture a beaucoup de qualités pour ceux qui l'aiment. Elle est sage, rangée, honnête, incapable de faire du chagrin à personne. Elle se conduit en fille réservée qui porte haut ses collerettes et dissimule sous le bonnet de mousseline la splendeur de ses cheveux ; elle vit en anachorète, sans faire parler d'elle, sans exciter les passions, sans tourmenter les âmes. Bref, elle mériterait le prix Monthyon si l'on donnait le prix Monthyon à la peinture. Pour moi ces vertus froides qui vont doucement par des chemins tirés au cordeau m'inspirent peu de sympathie ; je les regarde passer sans émotion et ne m'accrocherai jamais à leur jupon. Je veux la nature avec ses défauts, avec ce que les raffinés appellent ses laideurs, comme s'il y avait quelque chose de laid dans la nature ! Je veux l'homme contourné, parce que l'homme est généralement mal bâti, je veux que la femme ait les genoux en dedans parce qu'elle est le plus souvent ainsi et que la nature ne nous offre pas de type parfaitement beau ; je veux qu'on ne lui prête pas une perfection conventionnelle et que l'on n'a jamais vue nulle part ; je veux que l'on copie fidèlement, sans chercher midi à quatorze heures pour imaginer un idéal qui n'existe pas, et créer des figures sans haleine et sans vigueur sur lesquelles on n'oserait pas souffler de peur qu'elles ne s'évanouissent. Un vrai peintre prend la nature seulement pour guide et ne s'amuse pas, pour complaire aux maîtres et s'enfermer dans la règle, à la dépouiller de tout ce qui lui donne son cachet de vérité et d'énergie. Quand je prends un modèle, je le peins tel qu'il est et ne gête pas mon huile à corriger ses prétendus défauts ; surtout je lui défends de se laver ; la crasse est dans la nature, la peinture doit la reproduire.

— Comme tout cela est vrai ! s'écria M. Villeneuve avec l'accent d'un homme convaincu. Certes, vous ne pouvez nier, M. Matthieu, que Valdroche ne soit dans le vrai jusqu'au cou.

— Ce vrai-là est assez malpropre, fit observer la femme avec une moue qui pouvait

passer pour une grimace, et je n'envie pas la proposition de M. Valdroche.

— Que voulez-vous? dit Matthieu, répondant à l'apostrophe de M. Villeneuve, Valdroche et moi nous pourrions discuter des années sans nous entendre davantage. Nous partons de deux points différents. Il veut que la peinture, abdiquant toute intelligence créatrice, se borne à imiter, sans choix et au hasard, tout ce que la nature lui jette sous les yeux, et fait consister tout le talent de l'artiste dans la reproduction de la réalité matérielle; je crois, au contraire, que le peintre a une mission plus noble, un but plus élevé à atteindre; qu'il doit choisir, comparer et embellir en vue d'un effet moral à produire bien plutôt que d'un effet matériel; je crois enfin que la vérité marche d'un pas plus libre et plus dégagé des entraves que le réalisme prétend lui imposer; que le beau est toujours vrai, parce qu'il est l'essence épurée, le parfum subtil, le rayonnement même de la vérité. Le faux, c'est la crasse, car elle est l'exception; le vrai, c'est cette belle figure que l'antiquité montrait sortant du puits toute resplendissante de pureté et de blancheur.

— Bien riposté, dit madame Villeneuve, qui semblait prendre un malin plaisir à exciter les antagonistes. Que trouvez-vous à dire à cela, monsieur Valdroche?

— Je suis de l'avis de Matthieu, en ce point que nous ne pourrions jamais nous entendre, et qu'il est inutile, par conséquent, de discuter davantage. Que mademoiselle fasse un choix parmi ces deux portraits, et la cause me paraîtra jugée en dernier ressort.

— Allons, Marie, dit la mère, vous entendez ce que disent ces messieurs: lequel des deux portraits vous plaît davantage?

— Faites bien attention, ma fille, s'empressa d'ajouter le père, la vie, la chaleur, le mouvement, sont des qualités essentielles dans la peinture.

— Vous n'avez ni rides sur le front, ajouta la mère, ni rouge plaqué sur les joues; vos cheveux sont bien peignés et vos yeux ne sont pas enfoncés dans votre tête.

Ce langage était adroit et pouvait avoir de l'influence sur l'esprit d'une jeune fille. Matthieu et Valdroche en employaient un autre qui

n'était peut-être pas moins éloquent. Matthieu regardait la jeune fille avec des yeux suppliants et se tenait timidement à l'écart, Valdroche, au contraire, se pencha adroitement vers elle et, sans être entendu de ses voisins, il lui glissa ces mots à l'oreille:

— Vous avez ma vie entre vos mains.

La jeune fille frissonna et baissa les yeux. Valdroche se réjouit au fond du cœur et pensa avoir produit un grand effet.

Un dernier appel de madame Villeneuve à sa fille contraignit celle-ci à sortir du silence dans lequel elle s'était réfugiée.

— Répondez, Marie, dit la mère, pour lequel des deux portraits vous sentez-vous le plus de goût?

— Il m'est très difficile de vous répondre, maman; devant ces messieurs...

— Bast! qu'est-ce que cela fait?

— Cela fait beaucoup, ma bonne amie, dit le père; je comprends très bien la réserve de Marie, et j'approuve infiniment sa délicatesse.

— Vous approuvez!...

— Sans doute; et pour ménager à la fois son sentiment et la susceptibilité de ces messieurs, voici ce que je propose. Aussitôt que nous aurons bu le café, nous irons prendre l'air un instant pour fumer un cigare; quand je dis pour fumer un cigare, je devrais dire: « Pour que ces messieurs fument un cigare; » car pour moi, Dieu merci, je ne fume jamais; le tabac en poudre est le seul dont je fasse usage, parce que c'est le seul dont l'usage me paraisse raisonnable. Il éclaircit les idées, sollicite les muqueuses, dissipe les humeurs noires et développe l'imagination. Je ne serais pas éloigné de croire que l'air grave et triste qu'ont nos jeunes gens d'aujourd'hui provient de l'abus du tabac à brûler et de l'abstinence dans laquelle ils vivent du tabac à priser. Quoi qu'il en soit, je tiendrai compagnie à ces messieurs pendant qu'ils fumeront un cigare, et Marie profitera de notre absence pour faire son choix, qu'elle fera connaître en plaçant un de ces boutons de rose sur la gorge du cadre. N'allez pas au moins exercer sur elle votre influence maternelle, ma bonne amie, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme.

— Je vous promets de ne plus lui dire un mot sur ce sujet.

— A la bonne heure ! Nous faisons une guerre loyale ; il ne faut point de surprises.

Le café fut servi, dégusté, suivi d'un bon verre de vieux cognac, et les trois hommes sortirent, dirigeant leurs pas du côté de l'Observatoire. La rue était sombre et déserte. De loin seulement et du côté de Paris, on entendait le bruit d'une voiture qui s'approchait rapidement. Tout à coup la voiture s'arrêta. M. Villeneuve avait retourné la tête.

— Tiens, dit-il, il me semble que cette voiture s'est arrêtée devant notre porte. Qui donc peut venir à cette heure nous faire visite ?

— Bast ! vous n'êtes pas le seul locataire de la maison, observa Valdroche.

— C'est vrai, fit l'employé.

Et reprenant son pas lent et magistral vers l'Observatoire :

— Je vous disais donc, messieurs, que l'usage du tabac en poudre...

La voix de M. Villeneuve se perdit bientôt dans le lointain.

VI.

Aussitôt que son père et les deux artistes avaient eu franchi le seuil de la maison, Marie avait bondi comme une chèvre délivrée de ses liens, et avait couru à la console où s'étalait son image sous deux aspects différents. Fidèle à sa promesse, sa mère la regardait faire, mais ne prononçait pas un seul mot.

— Lequel des deux est le plus beau ? se demanda tout haut la jeune fille. C'est qu'ils sont beaux tous les deux. Je n'entends rien à toutes ces distinctions de réalisme et d'idéal. Je donnerais bien la palme à M. Matthieu qui est un si bon garçon, mais je ne voudrais pas faire de peine à M. Valdroche.

Puis se tournant vivement vers sa mère :

— Maman, poursuivit-elle, je suis bien embarrassée ; qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Mon enfant, j'ai promis à votre père de ne pas influencer votre choix ; une honnête femme n'a que sa parole, si j'étais à votre place, je sais bien ce que je ferais ; j'aimerais

mieux Matthieu qui est sage, rangé, bon travailleur, que cet étourdi de Valdroche qui a bien mauvaise réputation, et qui ne sera jamais qu'un mauvais peintre.

— Ce n'est pas ce que dit mon père, fit la jeune fille en effeuillant sur le parquet le bouton de rose qu'elle avait pris pour désigner son choix.

— Bon, est-ce que ce Valdroche vous ferait rêver, mademoiselle ?

— Non, maman ; mais entre nous je crois qu'il n'est pas si méchant qu'il en a l'air.

— Ainsi vous vous sentiriez du penchant pour lui ?

— Non, maman ; mais je crois... que je n'aime pas mieux la peinture de M. Matthieu que la sienne.

— Il s'agit bien vraiment de peinture !

— Mais, il ne s'agit que de cela, maman, je vous assure.

— Je vous assure, moi, qu'il s'agit d'autre chose. Vous êtes libre encore, mais dès que vous aurez fait un choix, ce sera fini, et il n'y aura plus à y revenir. Prenez donc bien garde à ce que vous allez faire.

— Une voiture qui vient de s'arrêter ! s'écria la jeune fille, si c'était une visite pour nous !

— Une visite, à cette heure-ci ?

— Qui sait ? N'est-ce pas toujours le soir que vient M. Alfred ? Il y a longtemps qu'il n'est venu ; c'est peut-être lui... Oui, c'est lui, je reconnais son pas dans l'antichambre. Quel bonheur !

Et avant que madame Villeneuve eût pu dire un seul mot, la jeune fille avait bondi vers la porte qu'elle entr'ouvrait déjà quand un beau jeune homme, habillé avec une extrême recherche, parut sur le seuil.

— Eh ! bonsoir, ma charmante Marie, que vous êtes jolie sous cette blanche mousseline, dit-il. Bonsoir, ma bonne madame Villeneuve ; ne vous dérangez pas de votre siège. Et monsieur Villeneuve comment va-t-il ?

— Mais bien, fort bien, mon cher monsieur Alfred, répondit la bonne dame ; il est sorti un moment, mais il va rentrer et sera bien content de vous voir, car il y a si longtemps !...

— Eh! mon Dieu oui, j'ai fait un petit voyage depuis que je ne suis venu, et puis la chasse... Mais il paraît que vous étiez en fête, et peut-être est-il indiscret à moi...

— Vous, indiscret! monsieur Alfred; vous savez bien que cela n'est pas possible. C'est M. Villeneuve qui avait invité deux artistes à dîner.

— Ah! ce bon M. Villeneuve donne donc toujours dans les artistes!

— Ceux-ci avaient fait tous deux le portrait de Marie, gratis, bien entendu, et il s'agissait aujourd'hui de leur en témoigner notre reconnaissance.

— Oh! il s'agissait d'autre chose encore, s'écria la jeune fille. Mais, voyons, poursuivie-elle, en prenant familièrement le bras du jeune homme, venez ici, regardez ces deux tableaux et dites-moi lequel des deux vous semble le plus beau.

— J'aime mieux celui que je tiens par le menton, dit Alfred en passant le pouce et l'index sous le menton de la jeune fille.

— Oh! ça, c'est une vieille histoire et je la sais par cœur. Voyons, soyez raisonnable, si c'est possible, et dites-moi votre avis sur le mérite de ces deux peintures.

— Mon avis, et motivé encore! Vous m'en demandez beaucoup.

— Bah! si vous ne donnez rien.

— Vous vous trompez, ma belle demoiselle, je donne quelquefois, et la preuve, la voici.

Le jeune homme en parlant ainsi mit une boîte dans les mains de la jeune fille. Marie pressa le ressort, et un bracelet délicieux apparut à ses yeux éblouis.

— Oh! vois donc, maman, comme c'est beau!

— Vous êtes fou, Alfred, de lui faire des cadeaux pareils.

— Allons donc, ne faut-il pas que je dépense mes revenus, et comment en viendrais-je à bout si mes amis ne venaient à mon aide? Ah! ce n'est pas l'embarras, de l'autre côté de l'eau ces amis-là ne me manquent pas, mais j'aime à choisir et vous ne m'en voudrez pas pour cela.

— Vous êtes toujours bon et aimable. Marie mettez vite ce bracelet dans votre armoire;

M. Villeneuve trouverait encore à redire s'il savait que vous avez accepté un bijou d'une si grande valeur.

— Elle est vraiment adorable, cette petite Marie, dit Alfred pendant que la jeune fille était allée dans sa chambre.

— Et aussi simple, aussi bonne qu'elle est jolie, ajouta la mère.

— Est-ce que vous ne songez pas à la marier?

— Peut-être; mais chut, la voilà.

— Avec tout cela, Monsieur, dit la jeune fille en se suspendant de nouveau au bras du jeune homme, vous ne m'avez pas dit lequel de ces deux portraits vous semble le plus beau.

— Mais..., dans deux styles bien différents, ils me semblent beaux tous les deux et surtout très ressemblants. Ici, c'est Marie en gaité, vive, alerte, éveillée; là, c'est Marie rêveuse et mélancolique, Marie regrettant sa première patrie.

— Quelle première patrie?

— Le ciel.

— Vil flatteur que vous êtes! Ce n'est pas cela que je vous demande; je vous demande lequel des deux vous choisiriez.

— Est-ce que vous voulez m'en donner un?

— Vous me taquinez! prenez garde à vous, je saurai bien me venger.

— Et comment cela?

— Je ne porterai pas votre bracelet.

— Je croirai alors qu'il ne vous plaît pas, et vous m'obligerez à vous en donner un autre.

— Oui, revenez-y!

— Vous me défiez?

— Je m'en garderai bien, vous me prendriez au mot.

— Vous le voyez donc bien, vous n'avez rien à gagner en employant la menace avec moi.

— Avouez pourtant que vous mériteriez bien d'être battu.

— Battez-moi.

— Bon, cela vous ferait trop de plaisir, et je ne frapperais pas assez fort à mon gré.

— Madame Villeneuve, vous avez là une bien méchante fille.

— N'est-ce pas, monsieur de Chailles.

— Bon, bon, vous appelez maman à votre secours ! c'est que vous avez peur.

— On aurait peur à moins, vous êtes un enfant terrible.

— Moi, un enfant, je ne suis plus un enfant, sachez-le bien.

— Et qu'êtes-vous donc ?

— Je suis une jeune fille ; j'ai dix-huit ans passés. Monsieur.

— Dans quinze ans, ma toute belle, vous ne direz pas votre âge avec autant de sincérité et d'aisance.

— Pas plus que vous ne dites aujourd'hui votre opinion en peinture.

— Vous tenez donc bien à avoir mon avis sur ces deux cadres.

— Plus que vous ne pouvez le supposer.

— Marie, ne fatiguez donc pas ainsi M. Alfred, dit la mère qui craignait un peu que le jugement du jeune homme n'exerçât quelque influence sur la détermination de la jeune fille.

— Il ne tient qu'à lui de ne pas être fatigué, reprit Marie, il n'a qu'à se décider tout de suite pour l'un ou pour l'autre.

— Eh ! bien, c'est l'autre que je trouve le meilleur.

— L'autre ! quel autre ?

— Celui qui est en rivalité avec l'un.

— Voilà qui est clair comme une discussion sur l'art.

— Ah ! il paraît que l'on discute toujours des questions d'art ici ?

— Que voulez-vous, c'est le quartier qui veut cela.

— Je me souviens que la dernière fois que je suis venu, il y avait là, dans ce fauteuil, un sculpteur qui parlait de tailler une figure colossale de Napoléon dans les rochers du Grand-Saint-Bernard. A-t-il mis son projet à exécution ?

— Oui, dans sa tête, mais il paraît que le modèle n'en peut pas sortir.

— Pauvre Jupiter, il doit bien souffrir.

— Dites plutôt : pauvre Napoléon ! car le grand homme doit se trouver bien à l'étroit.

— Marie, vous avez trop d'esprit ; si vous continuez je m'en vais.

— Allons, je ne veux pas vous faire de

chagrin, et je vais tâcher de me faire aussi bête que vous.

— N'entreprenez rien au-dessus de vos forces, mon enfant ; vous auriez l'humiliation de succomber.

— Si au moins j'avais la canne de mon père ! elle est grosse, vous la sentiriez.

— Eh ! bien, j'attendrai son retour. Êtes-vous contente ?

— Je le serai si vous voulez me dire enfin auquel de ces deux tableaux je dois donner la préférence.

— Ah ! il s'agit donc d'un choix à faire pour vous, et c'est moi qui dois vous éclairer dans cet arbitrage ? Que ne le disiez-vous tout de suite ? Je sais maintenant ce que je dois faire : si je veux que vous choisissiez celui-là, je vous dirai que je préfère celui-ci ; si au contraire c'est à celui-ci que je crois la palme due, c'est celui-là que je recommanderai à votre bienveillance. Eh ! bien, je vais vous attraper, ma belle demoiselle ; moi, pour mon goût, j'aimerais à multiplier votre image, et chacun d'eux, ayant le droit d'être préféré à l'autre suivant les moments et les points de vue, je les prendrais tous les deux.

— A la bonne heure, voilà qui est bien parlé, et vous me décidez tout à fait.

Ce disant, la jeune fille choisit dans les boutons deux des plus jolis boutons de rose et les plaça sur le bord des deux cadres.

— Et moi ? dit Alfred.

— Vous, vous n'êtes pas mon portrait.

— Regardez bien dans mes yeux.

— Tiens ! c'est vrai, deux images, et très ressemblantes encore. Vous avez mérité deux boutons, les voilà tous les deux sur la même tige.

Et jetant la fleur au visage du jeune homme, elle alla se réfugier, l'espiègle, au fond d'un fauteuil derrière sa mère. Celle-ci allait sans doute gronder sa fille, lorsque du bruit se fit entendre dans le vestibule. C'était M. Ville-neuve et ses deux convives qui rentraient.

— Tiens ! M. de Chaleilles, s'écria l'employé en apercevant le jeune homme.

Et les questions de pleuvoir aussitôt : Pourquoi avez-vous été si longtemps sans venir nous voir ? Que vous est-il donc arrivé ? Est-ce

ainsi qu'on néglige ses amis?... La kyrielle se termina par la présentation des deux artistes. M. Villeneuve savait son monde, et il était scrupuleux observateur de ses lois, surtout vis-à-vis d'un homme comme M. de Chailleilles qui appartenait à la plus haute société de Paris. Il se gênait moins avec les artistes et se pliait même assez volontiers à leur sans-façon.

Les deux jeunes gens, en entrant et apercevant l'étranger, se tinrent un peu à l'écart, mais leurs regards avaient déjà cherché la solution du problème de leur mérite relatif, et, à leur grand désappointement, ils ne l'avaient pas trouvé. En donnant la palme à la fois aux deux œuvres, Marie témoignait assez qu'elle n'établissait pas de différence entre les rivaux. Matthieu, dans sa modestie habituelle, se trouva trop heureux de n'être pas complètement repoussé, mais la vanité de Valdroche se cabra.

— C'est une coquette qui se moque de nous, pensa-t-il.

La conversation devint bientôt générale, et naturellement elle perdit de l'intérêt qu'elle avait eu jusqu'alors pour chacun des personnages en particulier. M. Villeneuve, qui était le meilleur homme du monde, crut devoir profiter de cette occasion pour être utile à Valdroche, et de son côté madame Villeneuve recommandait vivement le talent de Matthieu. M. de Chailleilles était riche, il avait dans le faubourg Saint-Honoré un grand et brillant hôtel, il possédait dans le Poitou un vaste château; quelques peintures commandées par

lui auraient pu fixer la réputation des deux jeunes gens et les introduire dans un monde où l'art trouve encore le plus clair de ses profits et de sa gloire. Mais soit que le jeune homme n'eût qu'un goût médiocre pour la peinture, soit que les échantillons du talent des deux peintres qu'il avait sous les yeux ne lui plussent que médiocrement, soit enfin qu'il n'eût point de places à donner chez lui à de nouvelles peintures, il ne leur demanda pas même un croquis. Il suffit toutefois que monsieur et madame Villeneuve témoignassent de l'intérêt aux deux artistes, pour que M. de Chailleilles se montrât envers eux aimable et presque bienveillant, mais Valdroche, que son insuccès irritait beaucoup, ne répondit que du bout des lèvres aux avances du jeune homme, et Matthieu, qui était rentré dans la période de ses mélancolies, se tint constamment éloigné du centre de la conversation. Madame Villeneuve, Marie et M. de Chailleilles en faisaient presque tous les frais. Marie, un moment refoulée dans sa réserve par le retour des deux artistes, avait bien vite repris son enjouement et sa gaieté aux saillies de son vieux camarade. C'est ainsi qu'elle désignait souvent M. de Chailleilles, et celui-ci à son tour faisait assaut de malice et d'esprit avec sa vieille amie; — une vieille amie qui n'avait pas dix-huit ans.

A. DE BERNARD.

(REVUE CONTEMPORAINE.)

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

Honneur au colonel Ragani! Un triomphe n'attend pas l'autre. A peine le *Trovatore* a-t-il eu le temps de charmer la vingtième partie des dilettantes qui se disputent les places au bureau de location, que les *Arabes* de Pacini viennent lui disputer la vogue. Mille bombes! sachez-vous, colonel, que vous n'y allez pas de main morte? Deux victoires dans une seule campagne, et nous ne sommes pas encore à la fin de la saison!

Tandis que le Théâtre-Italien évoquait, au grand contentement de ses habitués, les mânes de Pacini, le Théâtre-Lyrique a eu l'heureuse idée de ressusciter le *Robin des bois* de Weber. La brillante exécution de cet opéra et la splendeur de la mise en scène populariseront au boulevard du Temple la musique du premier maître de son temps, moissonné trop tôt pour sa gloire et pour nos plaisirs. Certains amateurs regrettent que M. Perrin n'ait pas cru devoir

représenter le *Robin des bois*, ou pour parler plus exactement le *Freischütz*, dans toute sa pureté primitive. Il eût bien fait, sans doute, au point de vue de l'art, mais au point de vue de son intérêt, c'est autre chose. Le dilettantisme parisien et surtout celui des boulevards a besoin que l'on mette de pareils maîtres à sa portée, et c'est tout juste si son intelligence musicale atteint à la hauteur du *Freischütz* Castil-Blazé. D'ailleurs, M. Perrin avait pour lui l'autorité des précédents. C'est avec le *Robin des bois* de Castil-Blazé que l'Odéon fit, il y a trente ans, plus de cinq cent mille francs de recettes.

A l'heure qu'il est, l'Odéon est devenu moins grand seigneur. Il ne joue plus l'Opéra, mais en revanche il se livre avec ardeur à la comédie; témoin *Donnez aux pauvres* et la *Femme d'un grand homme*, deux comédies qu'il vient de servir coup sur coup à ses habitués sans presque leur laisser le temps de digérer la première. Il est vrai que le mets était assez léger; c'était un de ces hors-d'œuvres qui aiguillonnent l'appétit au lieu de le satisfaire, en sorte que la *Femme d'un grand homme* est venue tout à point pour former le plat de résistance. La susdite femme est une de ces intelligences ambitieuses, un de ces *bas-bleus* politiques enchaînés par leur sexe hors de la sphère pour laquelle ils se sentaient créés: c'est un homme d'État en jupon. Or le rôle que la nature lui interdit, elle le fait jouer à son mari. Elle fait de lui un député, un orateur, un tribun, elle en ferait à coup sûr un ministre, si par malheur un petit bout d'oreille échappé par mégarde..... Tant y a que notre pseudo-grand homme s'embrouille dans le cours d'une improvisation que lui a serinée sa femme. Chuchotements, rires dans l'assemblée, confusion de l'orateur, bref

Le masque tombe, l'homme reste, et le tribun s'évanouit.

Cette comédie, pleine d'esprit et d'observation, a valu à MM. Durantin et Deslandes un succès du meilleur aloi.

Autre succès au Gymnase, où la *Ceinture dorée* de M. Émile Augier a été accueillie avec la même faveur que *Philiberte*, son aînée. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*, dit le proverbe. C'est justement le cas d'un certain financier enrichi par des tripotages de bourse et qui voit un honorable gentilhomme refuser la main de sa fille dans la crainte de salir la sienne en touchant à cet or mal acquis. Heureusement que la fortune changeante renverse d'un tour de roue cette opulence élevée avec la même rapidité, ce qui permet à l'amoureux de devenir le gendre du ci-devant crésus sans compromettre ses armoiries. Madame Rose-Chéri, Dupuis, Berton, Geoffroi, Lesueur ont fait assaut de verve et de talent, et partagé avec l'auteur l'honneur de ce brillant triomphe.

Le Palais-Royal vient de rééditer une fois de plus, sous un titre quelconque, les trois ou quatre meilleures scènes de la *Famille improvisée*, cette amusante caricature qui fit courir, il y a vingt-cinq ans, Paris entier à la rue de Chartres. Henri Monnier, le créateur de cette intéressante famille n'a pas vieilli le moins du monde et porte gaillardement les dix ou douze lustres qui se sont accumulés sur sa tête.

Les Variétés touchent enfin au bout de cette longue procession de vénérables ours réunis par les soins de M. Carpiér: *Ange et Démon* est un des derniers survivants de cette interminable ménagerie.

Un mot encore: M. Eugène de Mirecourt vient d'ajouter à la galerie de ses *Contemporains* plus ou moins illustres le curieux portrait du père de *Lucrèce* et de *Charlotte Corday*, en un mot, du divin Ponsard. Un petit chef-d'œuvre de plus,

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.

MONTEU

JOURNA



des ouvrages des littéraires et des
qui les inspire, avec de charit
travaux et qui adoucent bien de
l'air dans nos ouvrages et dans ce
qui nous rapproche la mode.

Les rigesures maillées de l'hiver
nos regards vers les manteaux
littéraires. Delisle en a rendu un t
certain. Sous le compréhens facile
de l'ouvrage de Delisle se distingue
par la grâce et l'élégance de leur c
par le succès de leurs publications. Les
quels se retrouvent sont plus multi
pliés. Beaucoup sont brochés tout au

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Après le carnaval les cendres. La saison des bals est terminée ou à peu près ; cependant on annonce plusieurs grandes fêtes pour la mi-carême.

L'époque où nous voici est

celle des concerts, des loteries et des ventes au profit des indigents, actes de charité toujours fructueux et qui adoucissent bien des misères. C'est donc aux concerts et dans ces réunions que nous retrouvons la mode.

Les rigueurs inusitées de l'hiver ont donné une nouvelle vogue aux manteaux garnis de fourrure. *Delisle* en a vendu un très grand nombre. Nous le comprenons facilement, car les manteaux de *Delisle* se distinguent autant par la gracieuse élégance de leur coupe que par la beauté de leurs pelletteries. Les manteaux collets en velours sont plus multipliés que jamais. Beaucoup sont brodés tout autour d'une

riche guirlande de fleurs. Cette broderie se répète autour du cou. La broderie de quelques-unes est de nuance différente, c'est-à-dire, par exemple, broderie en soie violette sur velours noir ; mais la généralité est brodée couleur sur couleur. Très souvent la broderie est mélangée de jais. Les garnitures de ce genre de confection sont très variées ; ce sont tantôt de hautes dentelles ou guipures, tantôt de riches effilés à têtes ouvragées, de belles franges de chenille, ou bien encore un rouleau de plumes d'autruche.

Pour jeune personne, *Delisle* a fait cette année de charmants petits collets en satin blanc doublé et piqué, entourés soit d'une haute bande de moire bleue ou rose, soit d'un léger rouleau de plumes de cygne.

La vogue de ses délicieuses sorties de bal en peluche rayées en biais s'est continuée tout l'hiver.

Déjà *Delisle* se dispose pour la saison du printemps, saison qui sera très brillante en raison de l'exposition universelle, et nous sommes persuadé d'avance que les nouveaux modèles que prépare *Delisle* seront tout à fait dignes de la réputation européenne de sa maison.

La nuance marron est très à la mode. Nous avons vu chez *Delisle* des armures marrons à disposition broché noir d'un effet charmant. Les belles moires antiques rose, marron ou violette de Parme de cette maison sont toujours

fort recherchées pour toilette de dîner ou de soirée. Ses pékinés à larges raies sont aussi d'une grande beauté. N'oublions pas de charmantes robes dont le corsage seul est à disposition. Ces robes d'un genre tout nouveau sont charmantes pour demi-toilette.

Quoique la saison des bals, ainsi que nous le disons en commençant, soit à peu près close, nous ne pouvons résister au désir de décrire une adorable toilette de bal que nous avons vue dans les salons de mademoiselle *Pauline*. Cette robe est en taffetas glacé bleu-ciel. La première jupe est garnie d'un haut bouillonné soutenant un magnifique volant de dentelle à double tête; la deuxième, formant tunique, est composée de bandes de taffetas glacé blanc, alternées par des bandes de taffetas bleu, recouvert d'un bouillonné de tulle blanc, piqué de boutons de rose. Le bas de cette tunique est ondulé et garni d'un volant de dentelle. Le corsage très décolleté est en taffetas glacé blanc et orné devant d'une pièce en taffetas bleu, servant de transparent à un tulle blanc bouillonné, pareillement constellé de boutons de rose. Une belle dentelle suit les contours de pièce et ceux du tour de gorge. Les manches, petites et recouvertes de tulle, sont terminées par de grandes pagodes en dentelle. Cette robe est empreinte d'une grâce, d'une harmonie, d'une distinction particulières à toutes les toilettes de mademoiselle *Pauline*.

Cette habile artiste nous a encore montré une robe de dîner en moire antique vert-lumière, à jupe garnie de trois volants ondulés, ornés d'une broderie à jour reposant sur fond de tulle noir et terminés par une dentelle noire. Un quatrième volant, formant tunique, partait de la ceinture et venait s'arrêter à la tête du troisième volant. Le corsage, plat et à ceinture, était garni de brandebourgs rappelant les ornements de la jupe. Un chou de dentelle et de rubans à longs bouts flottants était placé sur le devant du corsage. Les manches demi-larges se terminaient par trois volants ornés de broderie et de dentelle.

Quoique les bandes de peluche soient devenues communes comme ornement de robe, mademoiselle *Pauline* leur prête un certain cachet de nouveauté en les encadrant de filets de jais. Ainsi nous citerons une robe pour demi-toilette, à larges rayures marron et noir, dont le corsage et les basques étaient ornés de bandes de peluche encadrés de jais. Les manches *Léonie*, c'est-à-dire plissées en long, étaient garnies de même. Les nœuds en passementerie de jais sont ce qu'il y a de plus goûté en fait d'agrément.

Rappelons aux femmes qui tiennent à l'élégance de leur taille, que le meilleur moyen de la faire valoir est de porter un corset de madame *Hippolyte*, corsetière brevetée de l'Impératrice, dont les ouvrages obtiennent auprès de l'aristocratie le succès le plus brillant et le plus mérité.

Alexandrine, chez qui l'on est toujours certain de rencontrer d'élégantes nouveautés, fait en ce moment beaucoup de chapeaux de spectacle et de concert, très évases, d'une légèreté et d'un vaporeux ravissants.

Nous allons en décrire quelques-uns :

Un chapeau en crêpe blanc à bord clair formé de petits volants de blonde mélangée de bouclettes de petits rubans blancs. Le bavolet semblable; comme ornement de chaque côté un chou en blonde; dessous nœuds en rubans roses et blonde. Ce chapeau d'une grande fraîcheur était, dans sa simplicité, d'une élégance incomparable.

Un chapeau en crêpe rose garni, au bord de la passe, d'une blonde bordée d'un haut effilé, véritable vapeur de soie. La même blonde autour du bavolet. L'ornement se composait d'un nœud plat en rubans roses posé sur le milieu de la passe, et retenant deux belles plumes roses, hardiment rejetées en arrière. Rien ne saurait rendre le bon goût et la physionomie aristocratique de cette coiffure, digne du talent si distingué d'*Alexandrine*.

Ce qui donne une grâce toute particulière à ces chapeaux, c'est la manière dont les ornements sont posés; et sont là, en effet, le cachet du talent d'*Alexandrine*, et l'art dans lequel elle excelle. Mais arrêtons-nous pour dire quelques mots des charmantes coiffures que nous avons admirées dans ses salons.

Citons entre autres une coiffure en dentelle noire, ornée de chaque côté de grappes de lilas blanc, d'un effet délicieux au visage. Un léger rond de blonde soutenu par deux touffes de marabouts bleus frimatés de brins de plumes blanches; un petit bonnet en tulle brodé de petites étoiles de paille, accompagné de longues barbes pareilles; enfin, une délicieuse coiffure disposée en cache-peigne, formée d'une riche blonde à écaille où se mêlaient de légères feuilles de vigne vierge en crêpe nuancé à reflets pourprés. Rien n'égale la grâce et la légèreté de ce petit chef-d'œuvre.

Pour *Alexandrine*, il n'est pas de morte saison; chaque matin voit éclore une création nouvelle, création quelquefois hardie, mais toujours élégante et distinguée, car le talent d'*Alexandrine*, quoique arrivé à son apogée, semble encore grandir chaque jour.

Nous avons vu tous les modèles de chapeaux de paille destinés aux nouveautés du printemps. On y remarque une extrême sobriété d'ornements. Ce qui sera, sans nul doute, le plus demandé, ce sont les pailles Belges fines, les pailles Coboury grenues et diamantées, les pailles brillantes *Stoja*, et les tissus brodés, quadrillés ou à jours.

Les chapeaux de DELVAUX nous ont paru réunir toutes les qualités désirables de bon goût et d'élégance de formes.

Chaque fabricant déploie, en ce moment, toute son activité et son intelligence, et c'est chose curieuse de voir, au milieu des neiges et des frimats, toutes ces légions d'ouvrières couseuses, d'appreteuses, de metteurs en formes, travailler les pailles légères qui doivent défrayer les modes de l'été. La paille d'Italie reste à l'état d'exception.

Madame Perrot ne sait en ce moment à qui entendre. Ses charmants salons, véritable serre émaillée des fleurs de tous les climats, imitées avec une perfection désespérante, sont envahis par une élégante clientèle; où trouver, en effet, de plus jolies bretelles de fleurs, de plus légères traines destinées à relever les doubles ou triples jupes des vaporeuses toilettes de bal qui font fureur cet hiver? Nulle mieux que madame Perrot ne sait monter gracieusement une coiffure et surtout l'assortir à la physiologie de la personne à laquelle elle est destinée. Mais enfin Paris, grâce au carême où nous entrons, lui laisse quelques jours de répit: elle en profite pour s'occuper de Londres, qui la réclame, et prodiguer ses soins aux dames de l'aristocratie anglaise, pour la saison qui va bientôt s'ouvrir.

La mode des robes montantes nécessite des cols très grands et d'une rare élégance; madame Colas les fait soit en dentelle, soit en guipure

moderne, ou bien encore en riche broderie, garni d'une haute dentelle. Les dentelles qui bordent les cols sont beaucoup plus hautes que l'année dernière; les sous-manches doivent toujours être assorties au col. Celles qui sont le plus en faveur sont formées d'un double volant surmonté d'un ou de deux larges bouillonnés. Souvent on y ajoute, comme ornement, des papillons ou des bouclettes de rubans.

Quoiqu'il y ait peu de changement dans les toilettes d'enfants, voici quelques détails puisés chez madame Jacob, qui n'a pas peu contribué à rendre européenne la réputation d'élégance de la mode enfantine de Paris.

Madame Jacob fait de délicieuses robes de petites filles en soie, garnies d'effilés veloutés de même nuance que la robe, disposés en légers rouleaux sur la jupe, au corsage, au bord des basques et aux manches.

La peluche qui, au commencement de la saison, semblait avoir complètement détrôné le velours plain pour toilette d'enfant, a subi le retour des choses d'ici-bas. On revient généralement aux velours.

Madame Jacob a de charmantes robes en velours noir, dont la jupe est ornée d'un bel effilé grillagé à dents, surmonté d'une légère broderie de jais. Cet effilé serpente autour de la petite basque, ainsi qu'au bas de la manche demi-large. On place également un rang d'effilé au haut de la manche, où il forme jockey. Pour petite fille, ces robes sont accompagnées de bretelles en rubans. Pour petit garçon, on les rehausse d'une écharpe Victoria, formés d'un large ruban de couleur tranchante, disposé comme un ruban d'ordre, mais à bouts flottants.

Ce gracieux costume se complète par une élégante toque de velours enrichie d'une belle plume enroulée.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 423.

TOILETTE DE DINER. — Cheveux en bandeaux bouffants ondulés. Le nœud des cheveux, derrière, est accompagné de chaque côté d'une touffe de coques de ruban couchées l'une sur l'autre, avec un tout petit fond en dentelle noire et deux barbes de dentelle noire venant sur les épaules.

Robe en taffetas, garnie de velours.

Le corsage, montant derrière, ouvre devant jusqu'à la taille et se continue en pointe formant une petite basquine qui vient mourir à

rien sous la couture du côté. La taille derrière est busquée, mais sans basque, et un nœud de velours (n° 12) est posé au bas du corsage avec deux bouts flottants qui tombent au niveau du velours qui garnit la première jupe.

La manche se compose d'une manche juste ne venant qu'au coude, sur laquelle sont étalées trois manches coupées en rond et formant cloche sans aucun pli dans la couture.

La jupe est double.

A 2 centimètres du bord du corsage est

cousu un velours de 5 centimètres, qui suit la basquine et se termine en pointe comme elle.

La manche d'épaule est garnie d'un velours de 4 centimètres posé à 2 centimètres du bord.

A la seconde, le velours est de 5 centimètres à 2 1/2 du bord.

A la troisième, il est de 6 centimètres à 3 du bord.

La jupe longue a un velours de 45 centimètres posé à 7 du bord.

La jupe de dessus en a un de 42 posé à 6 centimètres.

Guimpe et manches en point d'Alençon.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Chapeau en taffetas, garni de blonde. Une blonde de 10 centimètres montée sur la passe retourne tout autour en forme de voilette. L'ornement se compose de biais plissés et croisés. La calotte est très droite; le bandeau de calotte très fuyant. La passe bien allongée, accompagnant les joues. Le bavolet coupant droit forme l'éventail en arrière; il se compose de trois parties, entourées toutes trois d'une petite blonde. Les deux parties qui forment chaque côté reposent sur la troisième, qui s'étale derrière. Le dessous est complètement garni d'une ruche et de petites touffes de fleurettes.

Redingote en popeline.

Corsage juste et montant, sans basquine, un peu busqué et terminé à la taille par un simple petit galon à cheval.

Pèlerine à couture sur les épaules, longue de 40 centimètres.

Manches un peu courtes et plus larges du bas que du haut.

Le corsage, la jupe et les manches sont bou-

tonnés par de petites pattes larges de 2 centimètres, longues de 4, avec intervalle de 3 entre chacune. Les pattes du corsage et de la jupe croisent de droite sur gauche; celles des manches croisent du devant au derrière. Chacune de ces pattes est bordée à cheval par un petit galon très plat.

Col en dentelle froncée, posée en garniture à un col plat.

Manches bouffantes en tulle, avec un gros nœud.

PETITE FILLE DE SIX A SEPT ANS. — Guimpe en mousseline brodée avec entre-deux. Col fermant derrière, monté au bas d'un col rabattant en *brisure*. Manches en bouffants de mousseline, avec entre-deux brodés.

Robe en taffetas, garnie de ruban de taffetas de couleur tranchante.

Corsage décolleté, ouvert devant en cœur jusqu'à la taille. Une garniture en taffetas, ayant un ruban rose n° 5 cousu à plat à 2 centimètres du bord, est posée en bretelles formant trois gros plis crevés au-dessus du bras et s'étendant sur le bouffant de la manche de mousseline.

Une garniture en taffetas, formant de gros plis crevés et ayant un ruban n° 5 posé comme sur les bretelles, retombe sur la jupe tout autour de la taille.

La jupe est double; les deux sont très bouffantes et sont garnies chacune d'un ruban n° 16 posé à 2 centimètres du bord.

Un nœud anglais en ruban n° 22 est posé sur la garniture au bas du dos et laisse retomber deux bouts qui s'écartent jusqu'au niveau de la première jupe.

PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

(Suite.)

Peut-être convient-il d'expliquer ici la nature des rapports qui existaient entre la famille Villeneuve et un grand et riche personnage comme l'était M. de Chailleilles. Quelques lignes suffiront pour cela.

M. Villeneuve avait été dans sa jeunesse le secrétaire de M. le comte de Chailleilles le père. Celui-ci, sous la Restauration, le fit entrer au ministère de l'intérieur, où le bonhomme s'était

maintenu sagement depuis lors, gravissant lentement, mais d'un pas sûr, les échelons qui conduisent à la haute position de chef de bureau. Une fois arrivé là, il s'y était arrêté. L'espèce de familiarité qui avait existé entre M. Villeneuve et le comte, l'estime mutuelle où ils se tenaient l'un l'autre, le lien de reconnaissance d'un côté, de l'autre celui du service rendu, enfin la tendresse presque paternelle que d'une

part Villeneuve témoignait au fils de son protecteur, d'autre part la bienveillance affectueuse dont la fille du protégé était l'objet de la part du comte, tout cela avait établi entre les deux familles, malgré la distance et le rang qui les séparaient, une sorte d'intimité chaleureuse qui ne s'était jamais refroidie. Cependant, surpris par la mort avant l'âge et au milieu de sa carrière, le comte n'avait rien laissé à la fille de Villeneuve, et son fils, entraîné bientôt hors de la France par le goût des voyages, avait forcément interrompu un instant ses relations avec la famille de l'employé. Mais aussitôt son retour, il s'était souvenu d'elle, il s'était rappelé ses jours d'enfance, où plus grand et plus âgé que Marie, il la faisait jouer sur ses genoux et lui enseignait à mouvoir ses petits doigts sur le clavier du piano. Pendant ces trois années d'absence, Marie était devenue une jeune fille. Toutefois, elle n'avait perdu aucun de ses souvenirs, et, en retrouvant son ami d'enfance, elle avait senti renaître en elle cette douce affection des jeunes années pour son vieux camarade, et toute sa familiarité des premiers temps, un moment effarouchée par les moustaches qui avaient poussé et les belles manières qui étaient venues, avait repris ses anciens droits, et conquis même, sous le regard maternel, de nouveaux privilèges.

Rien de plus innocent, en effet, que cette liaison d'enfance. M. Villeneuve ni sa femme, dans la candeur de leur honnêteté, n'avaient jamais pensé qu'elle pût jamais devenir un jour un danger; jamais ils n'auraient osé imaginer que la fille du modeste employé pût voir un jour en M. Alfred autre chose qu'un ami et un protecteur pour leur famille; et, de son côté, M. Alfred n'aurait pas songé qu'il pût naître en son cœur d'autre sentiment pour la jeune fille que celui d'une bonne et solide affection comme celle que l'on ressent pour une sœur. Il avait sept ans de plus que Marie, et bien qu'à mesure qu'ils avançaient tous deux en âge cette distance parût peu à peu diminuer, les habitudes prises autrefois, le respect pour la mémoire de son père, l'affection véritable qu'il avait pour l'employé et sa femme, tout concourait à éloigner de son esprit toute pensée peu honorable, et de son cœur tout sentiment

peu digne d'être avoué. Ceci explique suffisamment la question de M. de Chaleilles sur les projets d'avenir que madame Villeneuve formait pour sa fille, et la façon toute simple dont Marie acceptait les cadeaux du jeune homme.

Depuis quelques mois absent de la capitale, Alfred, en y rentrant, était venu voir ses anciens amis, et il trouvait dans la maison deux jeunes gens, deux artistes, fêtés, choyés tous deux par les parents. L'un d'eux pouvait être, devait être même celui sur qui les Villeneuve avaient porté leurs vues. Il crut donc faire acte de courtoisie et de convenance en se montrant affable avec eux. Pourquoi répondaient-ils à demi et si mal à ses avances? Étaient-ils jaloux de lui? Cette pensée ne put pas même lui venir, tant il était loin de se supposer en situation de légitimer pareille jalousie, et n'ayant pas trouvé immédiatement de réponse à la question qu'il s'était posée, il n'avait pas cru devoir se l'adresser une seconde fois. Il avait repris ses innocentes taquineries contre la jeune fille, et celle-ci ripostait avec une grâce et un enjouement qui contrastaient un peu avec l'espèce de rêverie et de contrainte dont elle n'avait pu se défendre pendant toute la durée du repas. Enfin, l'heure s'avançant, il prit congé de la famille Villeneuve, non sans promettre de revenir bientôt, ce qui lui était plus facile que d'attendre chez lui le vieil employé.

Restés les maîtres du terrain, les deux artistes reprirent leur position dans le cercle, Valdroche toujours en avant, Matthieu toujours sur la réserve.

— Vous avez eu tort, Valdroche, dit M. Villeneuve, de ne pas mieux faire votre cour à M. le comte de Chaleilles; c'est un grand seigneur fort riche, fort goûté dans son monde, et il vous eût suffi d'un pareil protecteur pour faire votre fortune.

— Je ne fais jamais la cour à personne, moi, répondit Valdroche avec un accent dédaigneux; le vrai talent ne doit pas courir après la faveur des grands.

— Mais il ne doit pas non plus la repousser.

— S'il me commandait un tableau, je le

ferais, mais je n'irai jamais le chercher.

— Il y a plus d'orgueil dans ce que vous dites là qu'il n'y en a certainement dans toute la personne du noble comte.

— Que voulez-vous, l'homme qui sent sa valeur n'est pas disposé à s'humilier devant personne.

— Est-ce donc s'humilier que d'être poli, courtois, prévenant envers ceux qui vous témoignent de la bienveillance? Je ne reconnais là, Valdroche, ni les sentiments d'un grand cœur, ni les paroles d'un véritable artiste.

M. Villeneuve était un homme de bon sens; il ne souffrait pas volontiers que celui dont il avait pensé à faire son gendre en témoignât si peu. La vanité de Valdroche fut froissée de la leçon, mais il eut au moins la prudence de ne pas s'en révolter. Tout ce qu'il crut pouvoir se permettre fut de justifier sa conduite par celle de son rival.

— Matthieu a les mêmes idées que moi, dit-il, bien qu'il ne les professe pas aussi haut, car je ne me suis pas aperçu qu'il ait beaucoup répondu non plus aux cajoleries de M. le comte.

— Matthieu a eu tort, dit à son tour madame Villeneuve; mais au moins lui, il est excusable en ce qu'il est toujours timide et réservé avec tout le monde. Que voulez-vous, c'est sa nature.

— Avec ce mot là, le voilà excusé de toutes ses peccadilles passées, présentes et futures, et il a le droit, désormais, d'être aussi taciturne qu'il le voudra, riposta Valdroche.

— C'est un privilège que vous ne devez pas m'envier, dit Matthieu en souriant.

— Et qui pourtant procure de grands avantages dans la société.

— Je ne m'en suis pas encore aperçu.

— C'est vous montrer bien ingrat envers madame Villeneuve.

— Ne fût-ce que pour les raisons que vous en donnez, reprit madame Villeneuve, ma préférence, je crois, serait encore assez légitime.

L'entretien prenait un tour qui menaçait d'être périlleux. M. Villeneuve crut devoir intervenir en appelant l'attention sur un autre sujet.

— A propos! s'écria-t-il à la traverse, et l'arrêt, est-il prononcé?

Seul, l'employé avait négligé de regarder les tableaux qui se trouvaient placés derrière lui.

A ce mot d'arrêt, tout le monde releva la tête; mais l'attention était ailleurs en ce moment, et personne ne comprit.

— Eh bien, oui, l'arrêt, le jugement, reprit-il. Lequel de vous deux a remporté la victoire?

— Voyez vous-même, fit Valdroche.

M. Villeneuve se retourna, et voyant les deux cadres décorés de la même palme, il se mit à rire.

— Ah! parbleu, voilà une manière adroite de se tirer d'affaire.

— Et de nous laisser, comme on dit, le bec dans l'eau.

— Est-ce votre mère, Marie, qui vous a inspiré ce subterfuge?

— Votre fille a fait comme elle a voulu, dit la mère d'un ton piqué; je ne lui ai donné aucun conseil, ainsi que je m'y étais engagée.

— Ainsi, Marie, c'est vous qui avez imaginé cet ingénieux procédé?

La jeune fille releva la tête et montra un visage à moitié candide et à moitié moqueur.

— Non, dit-elle, ce n'est pas moi, c'est M. Alfred.

Valdroche bondit comme un tigre blessé, et Matthieu porta la main à son cœur avec une indicible expression de tristesse.

— Vous comprenez ce que cela veut dire, messieurs, reprit l'employé avec un accent empreint de naïve loyauté; cela signifie que ni l'un ni l'autre de vous n'a encore réussi, et qu'il faut recommencer.

Valdroche appela sur ses lèvres son sourire dédaigneux et hocha lentement la tête en signe de négation. Matthieu, au contraire, releva le front et répondit:

— Je suis prêt.

— Me serais-je trompé? pensa M. Villeneuve. Celui-ci serait-il le véritable artiste?

Il était tard; on alla se coucher, et, malgré la longue série de remontrances que madame



425

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 98

Costumes d'Enfants de la M^{me} Jacob, Chaponne de M^{me} Blo. Morain, Corlette de M^{me} Girardotain, Fleurs de Gilman, B^{tes} de S. M^{te} l'Impératrice, Corslets de M^{me} Scypolite fournisseur de S. M^{te} l'Impératrice, Mouches de Chapron, Parfums de Segrand fournisseur de S. M^{te} l'Empereur et des Cours Étrangères.

LONDON at the Monitor Office, 5, Broad Street, John, NEW-YORK E. B. Strange & Co.

propos: à l'école de la com
est-il prouvé?
l'employé avait méprisé
aux qui se trouvaient
mot d'arrêt, tout le monde
la l'attention était allée
persister ne compt
bien, oui, l'arrêt, le regard
à de vos devoirs et respect
yes vous-même, la Valérie
Benevue se retourne, à
res décorés de la même
parties, voilà une manie
d'affaire.
de nous laisser, comme à
de votre mère, Marie, un
subterfuge!
e fille a fait comme elle
un ton piqué; je ne la
seul, au-à que je n'ai
Marie, c'est vous qui m'avez
ux procédés!
e fille retena la tête
crainte et à m
dit-elle, ce n'est pas
e bonit comme en l'opéra
ta la main à son cœur
pression de trisisme.
empreses ce que m
grit l'employé avec un
ivo l'hygiène; cela agit
e de vous à m
commencer.
appela sur ses lèvres
hoches lentement à l'air
Kathies, au contour, m
dit:
rét.
e-je trompé? j'essaie
serait-il le véritable
on alla se coucher, et
de remontrances qu'

l'homme avait mesuré depuis
sa naissance par sa fille, elle avait
un aspect si tendre.

VII.

L'ère si pure. Valérie
avait écrit à sa mère des VII
qui s'élevaient oppressé
et l'homme s'éleva par le per
sonnage de ses le coup
oppressé par les de sa mère.
pour sa mère, si elle
avait écrit, pouvait elle
les en cas de l'homme, Marie é
tait par la un pur écrivain
pour sa mère l'égal d'avantage
les parents le père et ministère
de son cœur sur le genre qu
à sa mère dont tous les
jours l'ère son cœur, ce n'é
tait pas, c'était une œuvre
mère. Mais peut-on se débiter
que depuis à vingt-cinq ans
le cœur des sa mère et les
père inégalités? Dût-on fier à
la même et couper court à ses
longs la mère vous fait les
sœurs mères? Jusque là, Val
p'a sa mère restait par l'appel
mère, et, sans avoir une intention
une mère, c'était un désir
mère à sa mère de sa mère
la même qui étaient ses sœurs
mère qu'il avait rencontrées,
mère de sa mère faire le cœur
la sa mère l'homme ce sentiment
mère mère à sa mère, et s'im
mer par l'ère de la lettre. Ce
était trop sa mère pour sa mère
sa mère d'une cœur ossidore,
sa mère d'une mère irrésistible lui
père d'une mère, il fit un pe
les parents, d'ailleurs, que par
mère de sa mère j'étais celle qu
la, mère de l'ère à sa mère.
la, mère, que cette immense
sa mère de sa mère ne parent le per
sa mère de sa mère sa mère

Villeneuve avait mises depuis longtemps en réserve pour sa fille, elle crut devoir en ajourner l'exposé au lendemain.

VII.

L'hiver se passa. Valdroche fréquentait moins souvent la maison des Villeneuve. Il se voyait trop clairement repoussé par la mère, trop faiblement soutenu par le père, pour tenter avec chance de succès la conquête d'une fille soupçonnée par lui de coquetterie. Et d'ailleurs, jusqu'où cette amourette, si elle prenait une tournure sérieuse, pourrait-elle le conduire? Dans son état de fortune, Marie était certainement pour lui un parti convenable; elle n'était pas riche, mais l'était-il davantage? Et l'estime dont jouissait le père au ministère ne pouvait-elle faire tomber sur le gendre quelques-unes de ces faveurs dont tous les artistes sont jaloux? Tout bien calculé, ce n'était pas une union brillante, c'était une union digne et raisonnable. Mais peut-on se déterminer au mariage lorsqu'on a vingt-cinq ans et que l'on rêve encore tous les succès et toutes les conquêtes imaginables? Doit-on lier ainsi les ailes à sa destinée et couper court à ses espérances, lorsque la vanité vous fait tant et de si riantes promesses? Jusque là, Valdroche avait pu se laisser entraîner par l'appât d'une jolie conquête, et, sans avoir une intention précisément criminelle, céder au désir de faire reconnaître là aussi ses droits de conquérant. Les obstacles qui étaient nés sous ses pas, les difficultés qu'il avait rencontrées, au lieu de le décourager ou de lui faire lâcher prise, n'avaient fait qu'irriter davantage ce sentiment tout vaniteux auquel il obéissait, et stimuler son ardeur par l'attrait de la lutte. Cependant, il aimait trop ses aises pour se plier longtemps aux exigences d'une cour assidue, et, dès que sa dignité d'homme irrésistible lui parut sur le point d'être compromise, il fit un pas en arrière, bien persuadé, d'ailleurs, que par ce mouvement de retraite il châtiât celle qui, suivant lui, aurait dû l'adorer à genoux. Comment se fit-il, pourtant, que cette immense fatuité, que ce profond dédain ne purent le protéger contre les atteintes d'un malaise singulier, d'une tris-

tesse envahissante, et que les joies bruyantes et faciles auxquelles il était depuis si longtemps accoutumé lui devinrent à l'instant même odieuses et insupportables? Comment, enfin, expliquer ces allées et venues, le matin et le soir, devant les fenêtres de la jeune fille, pour saisir un de ses sourires, pour recueillir un de ses regards? Valdroche ne cherchait pas à se rendre compte de son état; il n'interrogeait ni son esprit, ni son cœur, ce cœur qui n'avait pu battre que sous l'impulsion de la vanité, cet esprit qui n'avait jamais éprouvé que les ivresses de l'orgueil. Il s'ignorait lui-même et se serait volontiers crevé les yeux pour ne pas voir.

Un jour, — six mois après la réunion dont nous avons reproduit les principaux incidents, — un jour qu'il était assis dans son atelier, le genou dans les mains et les yeux perdus dans l'espace, il récapitulait ce qu'il avait fait depuis quelque temps, et cette récapitulation n'était pas longue, car, sauf le portrait de Marie, il n'avait produit que des ébauches informes, également inutiles pour sa réputation et pour sa subsistance. Il voyait avec une sorte d'effroi venir l'heure où sa bourse vide n'aurait plus une obole à lui donner pour ses cigares, et celle non moins terrible où le gargotier du coin mettrait fin aux imprudences d'un long crédit. Il se creusait vainement la tête pour y chercher une de ces idées fécondes qui apportent leur pain quotidien au plus grand nombre de nos artistes; mais toutes étaient depuis longtemps épuisées, toutes, depuis trois mois, avaient fourni leur entier contingent. Pour dernière et suprême ressource, Valdroche rassemblait du regard quelques cadres ébréchés, quelques toiles ébauchées, un divan qui attendait en vain le modèle, et deux fauteuils en bois peint qui boïtaient dans un coin. Après cela il ne resterait plus rien, et la faim montrerait encore une fois son spectre décharné et ses longues dents. Pouvait-il, d'ailleurs, jeter au marchand de bric-à-brac les derniers débris de son mobilier? Pouvait-il lui livrer ses derniers cadres, ses dernières toiles? Et s'il venait un modèle, où le placerait-il? sur quoi le peindrait-il? Était-ce donc là que devait en venir l'élève de la nature, ce peintre vigoureux qui

s'était posé en chef d'école au dernier Salon ? Vanité des vanités ! le chef d'école n'avait pas une croûte, — excepté les siennes, — à se mettre sous la dent ; l'élève de la nature sentait celle-ci réclamer impérieusement ses droits. Le pauvre diable n'avait pas dîné la veille, et il avait ce matin même oublié de déjeuner.

Dans sa position précaire, il aurait pu aller trouver Matthieu et faire appel à sa bourse, qu'il aurait certainement trouvée ouverte. Matthieu était riche : il avait de son magistrat une petite pension de deux mille francs qui suffisait à tous ses besoins, et depuis quelque temps il s'était mis en train de faire quelques portraits, peu payés, à la vérité, mais suffisamment, toutefois, pour pouvoir doubler son revenu. Les rôles étaient changés ; ce n'était plus de lui qu'on pouvait dire : « Ce pauvre Matthieu ! » et si les rapins l'avaient osé, ils auraient dit déjà : « Ce pauvre Valdroche ! » Plus fier qu'il ne convenait à sa mauvaise fortune, Valdroche aurait dévoré les queues de ses vessies à couleur plutôt que d'aller demander à Matthieu de lui prêter une main secourable. Un chef d'école pouvait-il s'avilir à ce point devant un imitateur de M. Ingres ? Un élève de la nature pouvait-il à ce point constater lui-même sa défaite devant un simple élève des hommes, membres de l'Institut ou professeurs à l'École des Beaux-Arts ?

Ainsi, tout ce bruit qui s'était fait un moment autour de Valdroche, évanoui !

Ce talent qui montait aux nues sur les ailes de la réclame, disparu !

Cet avenir qui brillait à l'horizon comme un astre nouveau, anéanti !

L'élève de la nature retombait à plat sur le sol, après avoir imaginé cent tableaux et sans en avoir pu réaliser un seul ; le chef d'école voyait son atelier désert, sa bourse vide, et déjà il entendait à sa porte les ricanements de ses flatteurs et le rire de ceux qui la veille encore se proclamaient ses élèves.

Cependant, l'orgueil de Valdroche ne voulait pas avouer sa défaite. Il s'était fait une explication ingénieuse de son impuissance et se donnait une raison qu'il croyait excellente pour justifier son génie des défaillances de son

talent. Se levant tout à coup et se promenant à grands pas, aussi droit que pouvait le permettre la faiblesse de ses jambes :

— Maudit soit, s'écria-t-il, maudit soit le jour où j'ai vu cette fille pour la première fois et où je me suis mis dans la tête la folle pensée de la poursuivre de mes hommages ! J'ai perdu mon temps pour elle, je me suis déshabitué du travail et je ne puis plus rester deux heures dans mon atelier. Avant ce jour funeste, je vendais encore quelques tableaux, je faisais quelques portraits ; les grisettes me donnaient leur obole pour que je fisse le croquis de leurs étudiants ; les étudiants m'apportaient la primeur de leurs deniers du mois pour avoir le trois-quarts de leurs grisettes. Mais depuis trois mois, plus rien. Ma renommée est allée à vau-l'eau ; le désert s'est fait autour de moi. J'ai perdu mon influence sur les ateliers du voisinage, compromis mon pouvoir en me donnant l'air de filer aux pieds d'Omphale, engagé mes derniers effets au Mont-de-Piété, et vu l'édifice prodigieux de mes dettes se dresser menaçant pour m'écraser.

Durant ce monologue, Valdroche sentait ses jambes flagoler sous lui, et il s'était jeté sur son divan.

— Cette fille m'a porté malheur, reprit-il ; j'ai beau faire pour n'y plus penser, son souvenir m'obsède, il me hante dans mon sommeil, il me poursuit jusque dans mes rêves. Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que je l'aimerais ? Non, c'est impossible ; me laisser prendre, moi, aux pièges d'une ingénue ! M'enflammer pour ces charmes corrects ! Jeter toutes les énergies de mon âme en pâture à ce petit monstre blanc et glacé !...

Valdroche parlait comme il peignait, un peu à tort et à travers.

Quand il eut ainsi exhalé sa colère contre celle qu'il regardait comme la cause naturelle de sa chute, il se mit naturellement à regretter les temps d'insouciance et de désordre où il faisait la loi parmi les rapins et dictait des arrêts sans appel sur les œuvres de ses confrères. Malgré ses condamnations, les confrères avaient marché vers le succès et la fortune, et lui, qui frappait les autres d'ostracisme, se voyait exilé maintenant de tous les cercles où germe et

tourbillonne la renommée ; il se voyait délaissé de tous ceux qu'il avait un moment entraînés à sa suite. Incapable de soutenir longtemps le rôle qu'il avait voulu jouer, il tombait et sa chute était terrible. Sorti d'un rêve qu'il avait fait, il retrouvait en face de lui la misère, ce spectre dont il s'était si souvent moqué.

Il en était à ce point fâcheux de ses réflexions, lorsqu'il entendit frapper à la porte de son atelier. Ce bruit, depuis quelque temps, était devenu si rare qu'il causa presque de la surprise à notre artiste. Il se leva promptement et alla ouvrir. Un personnage de mine et de mise sévères se présenta devant lui. Ce n'était pas un huissier, car il était proprement vêtu, et il avait l'air d'un homme comme il faut ; et cependant, à en juger par son habit noir, sa cravate blanche et son front grave, il ne devait pas être étranger à la culture des lois. En lui respirait comme un parfum de dossiers et de jurisprudence que l'artiste flaira avec respect.

L'étranger fit trois pas dans l'atelier, puis il s'arrêta.

— Monsieur Valdroche ? dit-il en ôtant poliment son chapeau.

— C'est moi, monsieur, reprit l'artiste en offrant au noble personnage le moins boiteux de ses deux fauteuils.

L'étranger examina lentement son interlocuteur, puis, comme s'il eût été satisfait de son examen, il se frotta les mains et s'assit.

— Avez-vous des tableaux à vendre ? demanda-t-il laconiquement.

A cette question inattendue, l'artiste demeura comme ébahi. Jamais, même au temps de ses plus grands succès, il n'avait entendu pareil son frapper ses oreilles. On louait beaucoup ses tableaux, mais personne ne les achetait. Quel était donc ce personnage mystérieux qui venait d'une manière si imprévue lui faire une si admirable demande ? Comme l'artiste interdit ne répondait pas :

— Avez-vous des tableaux à vendre ? répéta l'homme noir.

Valdroche se ressouvint alors d'avoir entendu dire qu'il y avait de par le monde de riches marchands de tableaux qui étaient fort bien vêtus et payaient noblement les œuvres des grands artistes. Les fumées de l'orgueil un

peu éteintes lui remontèrent au cerveau ; il se drapa dans les pans huileux de sa veste de velours et demanda à son tour :

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Qu'importe ! répondit l'étranger.

— Vous voudriez acheter des tableaux, monsieur ?

— Oui.

— Pour l'Angleterre, sans doute ?

— Non.

— En ce cas, pour la Hollande ?

— Non.

— Alors ce sera pour la Russie ?

— Non.

— Je n'ose pas dire pour la France, car, hélas ! quels sont en France les mécènes qui voudraient ou pourraient encourager le talent ?

L'étranger leva les épaules sans répondre.

— Le gouvernement lui-même, reprit Valdroche, ne garde ses faveurs que pour l'intrigue et la corruption. Moi qui vous parle je devais avoir une commande pour une grande église de province. Eh bien ! je ne l'ai pas obtenue parce que je n'avais personne pour m'appuyer auprès du ministre.

— Qu'est-ce que cela me fait ? dit négligemment l'homme noir.

— Et ce qu'il y a de plus fort, poursuivit Valdroche, c'est qu'on a offert le même travail à un tout jeune homme qui suit encore les cours de l'école des Beaux-Arts et qui doit entrer prochainement en loges pour le grand concours. C'est un garçon sans chaleur, sans vie, sans mouvement. Mais ils prétendent là-bas que c'est ce qui convient pour une église.

— Son nom ?

— Oh ! vous ne le connaissez sans doute pas ; il se nomme Matthieu.

— Tout court ?

— Nous l'appelons « ce pauvre Matthieu » mais je crois que s'il continue comme il a commencé, nous l'appellerons bientôt « Matthieu le fortuné. »

— Et vous dites qu'il manque de talent ?

— Oh ! mon Dieu, pour moi il n'en a aucun.

— Vous êtes donc son ami ?

— Depuis longtemps. Du moins nous l'avons été, car pour le moment il me bat froid pour quelque jalousie.

— De métier?

— Non, il y a une femme mêlée à tout cela, et si vous connaissiez Matthieu, vous verriez qu'il n'a pas tout à fait tort d'être jaloux.

— Et cette femme, quelle est-elle?

— Une jeune fille du voisinage, très jolie, qui pose pour la vertu, et contre laquelle il n'y a rien à dire à la vérité.

— Et sans doute cette passion détourne M. Matthieu de ses travaux?

— Lui! ah! par exemple, on voit bien que vous ne le connaissez pas! Depuis qu'il s'est mis cette fille en tête, il fait le double de besogne, il travaille comme un cheval de fiacre.

— Et vous?

— Oh! moi, c'est différent. J'ai pour méthode de ne jamais contrarier la nature: pour travailler, j'attends l'inspiration.

— Qui ne vient jamais.

— Monsieur, pourquoi me dites-vous cela?

— Parce que vous me semblez fort inoccupé, et que pour dix ébauches que j'aperçois dans votre atelier, il n'y a pas une seule toile que vous puissiez me montrer.

— Il est vrai que dans ce moment... j'ai vendu tous mes tableaux.

— Les journaux vous ont fait une si grande réputation!

— Ils ont bien voulu me reconnaître du talent.

— Je veux voir s'ils ont dit vrai. Vous n'avez pas de tableaux à me vendre! eh bien! faites-moi mon portrait.

— Mais il faudrait se préparer, choisir une toile...

— J'en vois là une qui n'attend que vos pinceaux.

— Je voudrais auparavant étudier votre physionomie.

— Me voici immobile.

A chaque objection de Valdroche, l'étranger trouvait une excellente réponse; et il fallut bien à la fin que l'artiste s'exécutât pour ne pas passer absolument aux yeux de l'homme noir pour un de ces peintres de fantaisie qui ont un atelier, mais qui ne touchent jamais une palette. Il se mit donc et d'assez mauvaise grâce à son chevalet et entreprit sinon de prouver son talent, du moins de manifester son habileté.

En moins de deux heures le portrait fut achevé, autant du moins qu'il était donné à Valdroche d'achever un tableau.

L'homme noir se leva, regarda la peinture avec une grande attention.

— Après? dit-il.

— Comment, après! La chose est terminée.

— Vous croyez? Soit. Combien faites-vous payer un portrait pareil?

Valdroche regarda un instant en silence son interlocuteur.

— Vous n'êtes donc pas marchand de tableaux?

— Non.

— En ce cas vous me devez trois cents francs.

L'inconnu tira de son portefeuille trois coupures de cent francs et les plaça sur la table.

— Maintenant, combien payez-vous un bon modèle? demanda-t-il.

— Cela dépend; cinq francs l'heure est un beau prix.

L'homme noir tira sa montre.

— Je suis entré chez vous à deux heures moins dix minutes, il est cinq heures moins un quart, c'est donc trois heures de pose que je vous dois.

Et jetant trois pièces de cinq francs sur la table, l'homme noir s'éloigna.

Valdroche était resté stupéfait et immobile à la même place. Avant qu'il fût revenu à lui, l'inconnu était déjà loin.

— C'est donc moi qui ai posé depuis trois heures! s'écria l'artiste en frappant du pied la terre et en se croisant les bras. Et moi qui me suis laissé prendre à cette mystification!

Puis ramenant ses regards vers la table où gisaient les billets de banque et les pièces de cinq francs, il tressaillit et un sourire de joie illumina son visage.

— N'importe, dit-il, je voudrais être mystifié tous les jours de cette manière. Allons, j'ai fait aujourd'hui ma meilleure journée.

VIII.

Quelques instants après que l'étranger eut quitté l'atelier de Valdroche, un homme noir se présentait aussi dans l'atelier de Matthieu,

mais ici il n'était plus un inconnu. Matthieu eut envie de lui sauter au cou; le respect le retint. L'homme noir traversa l'atelier sans dire un mot et alla s'asseoir au fond sur un tabouret. — Matthieu, dit-il, j'ai à vous parler.

Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois; il accourut et se tint debout devant son protecteur. — Matthieu, reprit celui-ci, savez-vous que vous êtes laid?

A cet exorde *ex abrupto*, le jeune homme s'attendit à quelque rude sermon. Il baissa la tête. — Si vous en doutez, demandez à votre ami Valdroche.

— Quoi! vous connaissez Valdroche?

— Depuis trois heures seulement, mais je le sais tout entier, comme si je l'avais fait.

— C'est un camarade ardent, un artiste d'un talent véritable.

— Je ne crois pas, et tout laid que vous soyez, si j'étais femme, je vous aimerais mieux que lui.

L'artiste poussa un profond soupir qui ne semblait pas en accord parfait avec le dire du protecteur. — Quelle est cette jeune fille? demanda tout à coup le magistrat poursuivant le cours de ses idées.

— Cette jeune fille! balbutia Matthieu.

— Son nom?

— Marie.

— De famille?

— Villeneuve.

— Où demeure-t-elle?

— Ici près, au numéro dix-huit.

— Bien. Vous l'aimez?

— De toute mon âme.

— Et vous voulez devenir son époux?

— C'est le vœu le plus ardent de ma vie.

— Quel âge a-t-elle?

— Dix-huit ans, je crois; mais je vous avoue que je ne me suis jamais préoccupé de son âge.

— Vous avez bien fait. A-t-elle de l'esprit?

— Je lui crois du cœur.

— Ce qui vaut mieux. Sa famille?

— Est honorable.

— A-t-on pour vous de l'affection?

— La mère me protège beaucoup.

— Tant pis. Et le père?

— Il protège Valdroche.

— Tant mieux. Et la fille?

— Ni l'un, ni l'autre.

— Il y a donc un troisième?

L'artiste tressaillit et son front devint livide.

— Je ne sais, murmura-t-il, je ne crois pas.

— Moi, j'en suis sûr. Qui est-il?

— Un riche et beau jeune homme.

— Et vous dites la fille vertueuse?

— Sur ma tête je serais prêt à l'affirmer, dit le jeune homme avec feu.

— On verra. Venez avec moi.

Quand ils furent dans la rue, le magistrat tourna à gauche et s'arrêta devant le numéro dix-huit. — Vous allez me présenter, dit-il.

Toute la famille était réunie. Matthieu présenta son protecteur qui en sa qualité de haut magistrat fut accueilli avec tous les respects imaginables.

— Ah! monsieur, dit le père, vos bontés ne sont pas tombées dans une terre stérile, car on ne saurait imaginer un plus assidu travailleur que votre protégé, et s'il avait plus de couleur sur sa palette...

— Vous l'estimez? interrompit le magistrat.

— Oui, mais je dis qu'un peu plus de chaleur dans le pinceau...

— Et vous, madame, quelle est votre opinion sur mon protégé?

— Je voudrais qu'il ne fût pas présent pour vous la dire; j'ai peur de blesser sa modestie.

— Matthieu, vous entendez, allez-vous-en.

Le jeune homme connaissait trop bien le caractère de son protecteur pour se faire répéter l'ordre qu'il venait de recevoir. Il se retira donc et laissa le magistrat assis déjà comme chez lui entre les deux époux Villeneuve. Marie regardait l'homme noir avec une expression d'étonnement mêlée d'inquiétude. Madame Villeneuve, avec ce tact qui n'appartient qu'aux femmes, avait deviné sur-le-champ qu'un entretien sérieux, dont sa fille serait l'objet principal, allait avoir lieu entre le noir personnage d'une part, et son mari et elle de l'autre. Elle fit signe à la jeune fille de se retirer, ce que celle-ci accomplit avec empressement.

A. DE BERNARD.

(REVUE CONTEMPORAINE.)

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

En dépit des préoccupations politiques, le carnaval n'a pas laissé d'être assez gai. On a dansé un peu partout, et surtout dans le monde officiel, chez les ministres, chez les grands fonctionnaires, chez les ambassadeurs et chez M. le Préfet de la Seine. Tout le monde s'accorde à louer l'hospitalité magnifique que Paris s'offre à lui-même dans les salons féeriques de l'Hôtel de ville. Le dernier bal, dont la mise en scène surpassait les merveilles des *Mille et une nuits*, a été signalé par un incident tragico-comique non prévu dans le programme de la fête. Vers une heure du matin, un bruit sourd suivi d'une rumeur pareille aux grondements du peuple qui murmure à la cantonnade, a tout à coup fixé l'attention des assistants les plus rapprochés de l'antichambre. Informations prises, on a su que le vestiaire, écrasé sous le poids des manteaux, des paletots, des buckingham, des raglan, etc., venait de s'abîmer dans le premier dessous. Jugez du désordre! Chacun a péché au hasard de la fourchette dans cet océan de par dessus. Il y a eu, bien entendu, des lots heureux et des lots malheureux; le plus singulier c'est que des gens qui étaient venus à la légère, s'en sont retournés très confortablement vêtus.

Le bal d'adieu, donné par Vély-Pacha, ambassadeur de Turquie, a eu pareillement ses péripéties. L'amphitryon, dans sa courtoisie hospitalière, avait oublié que ses salons ne pouvaient guère, en s'étouffant, admettre plus de deux mille élus, et comme le nombre des appelés était de cinq à six mille, il s'en est suivi que les trainards, après avoir hiverné durant trois ou quatre heures à la porte par une température de Crimée, ont dû prendre, à défaut de paletots de peau de mouton, le parti de lever le siège.

En revanche, le bal donné par madame Tropolong, présidente du sénat, était de tout point irréprochable: l'accueil était on ne peut plus gracieux, l'orchestre excellent, le souper par-

fait; tout le monde dansait à l'aise et pas un manteau ne s'est égaré.

La promenade du Bœuf gras s'est ressentie des rigueurs de la saison. Les troubadours, les mousquetaires et les druides, emmitouffés dans leurs cabans et leurs cache-nez, soufflaient dans leurs doigts, s'arrêtaient pour battre la semelle et désertaient de temps en temps le cortège pour aller se réconforter d'un petit verre chez le marchand de vin. L'Olympe tout entier avait le nez rouge, les pommettes violettes, et Cupidon, le pauvre petit Cupidon, éternuait à faire pitié. Le héros de la fête, le Bœuf seul gardait son imposante dignité, et du haut du char où sa majesté était juchée, jetait sur les badauds accourus pour le voir passer un regard qui semblait dire:

Le plus bête de nous n'est pas celui qu'on pense.

Les théâtres ont, pour la plupart, chômé de pièces nouvelles: en carnaval il est permis de vivre sur son répertoire. Le Vaudeville seul a cru devoir profiter de la circonstance pour se défaire en tapinois d'un petit ours depuis longtemps vieilli dans ses cartons. Ledit ours, ayant pour père M. Varin et pour titre les *Aventures d'un paletot*, avait imaginé de se faire escorter d'une demi-douzaine de virtuoses tyroliens, dont le chant consiste, comme on sait, dans une espèce de gargarisme plus original qu'agréable. Ces messieurs et cette dame (il y a une dame) n'en ont pas moins été accueillis avec la courtoisie due à d'estimables étrangers; mais nous ne cacherons pas que nous préférons infiniment, pour notre part, aux *la-a-ou, a-ou* de ces honnêtes montagnards les ravissantes vocalises de mademoiselle Duprez, dans les *Diamants de la couronne*, que l'Opéra-Comique vient de reprendre avec un immense succès. Heureux M. Perrin, pour qui la fortune n'a que des sourires!

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS.

1^{er} numéro de Mars 1855. — Gravure N° 424.
(Traduction réservée.)

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Nous voici en pleine morte saison, car, il faut le reconnaître, à cette époque, la mode fait peu de frais d'invention, et cette période, que l'on pourrait appeler de transition, est réservée

à la création des nouveautés qui se préparent et ne se montreront au grand jour que le mois prochain. Aussi notre bulletin sera-t-il fort court.

ment admirable, tant pour la richesse des des-
sins que pour l'harmonie des couleurs.
Gagelin prépare pour la saison nouvelle une foule de gracieuses nouveautés, qui offriront ce cachet d'élégante distinction qui a depuis longtemps classé sa maison parmi les premières de ce genre.

Gagelin emploiera beaucoup la broderie et nous l'approuvons fort; la broderie dans la toilette des femmes est à la fois riche et distinguée. Un mantelet de velours ou de taffetas garni d'une belle dentelle, rehaussé d'une riche broderie au passé, acquiert par cela seul une élégance et une distinction toute particulière; car le mantelet brodé n'est pas le mantelet de tout le monde et ne deviendra jamais vulgaire.

Comme avant-goût de ses broderies, nous avons vu chez *Gagelin* une très jolie confection de demi-saison, appelée collet *Cellini*. Le *Cellini* se fait en taffetas noir, tapissé d'arabesques enlacées, brodées très en relief. Ces arabesques, qui vont en s'élargissant vers le bas, se terminent par trois rangs de petits glands de passementerie, disposés en sens contraire. Le bord de ce collet est orné d'un haut effilé à tête ouvragée. Pour les femmes frileuses, le *Cellini* peut se garnir d'une demi-ouate.

On ne saurait nier que *Gagelin* n'ait grandement contribué à la faveur dont les basquines en velours ont joui cet hiver. Parmi les plus jolies que nous ayons vues chez lui, nous

Nous touchons à la véritable saison du cachemire de l'Inde; car, au printemps comme à l'automne, époques où rien n'est fixé pour la forme de la confection de demain et où la confection d'hier est démodée aux yeux des femmes élégantes, c'est au cachemire de l'Inde qu'il faut recourir pour la promenade ou pour le Bois. Et puisque nous parlons cachemire, conseillons à nos lectrices une visite aux magasins du *Persan*. Grâce aux relations directes que le *Persan* a établies aux Indes, les châles que l'on voit dans ses magasins sont d'une beauté vrai-

ciférons une basquine en velours. Les basques à pointe étaient ornées d'une légère broderie de jais et rehaussées de petits glands de soie. La manche se terminait par un volant semblable à la basque. Un ornement pareil était disposé au haut de la manche et formait jockey.

Au nombre des fantaisies nouvelles créées par *Gagelin*, mentionnons une petite pèlerine carrée à pans coupés. Cette mignonne pèlerine, qui n'est pas plus grande que la pièce de corsage d'un peignoir, se fait en velours. Le tour du cou est garni d'un léger rouleau de plume; tout autour de la pèlerine est posé un haut entre-deux en guipure, constellé d'étincelles de jais et terminé par un effilé mélangé de jais. Cet effilé retombe sur la tête du haut volant de guipure qui borde le tour de la pèlerine. Rien de plus jeune et de plus coquet que cette fantaisie, qui peut parfaitement remplacer la basquine. Elle se met sur une robe négligée, pour recevoir une visite, ou bien se jette sur les épaules pour aller du salon à la serre ou à la salle à manger.

Les larges rayures ont presque entièrement remplacé les carreaux dans les étoffes destinées aux toilettes de ville. Cette disposition, qui sied parfaitement, est, à notre avis, beaucoup plus jolie que les carreaux.

Pour la saison nouvelle, *Gagelin* nous assure que l'on portera toujours beaucoup de volants. En attendant, il nous a montré une robe à disposition nouvelle, qui nous a semblé ravissante. Cette disposition sans volant se composait d'une bande de 10 centimètres, placée au bas de la jupe. Cette première bande était surmontée d'une autre haute bande de 25 centimètres, laquelle était à son tour couronnée par cinq rangs de baguettes. Le travail de cette disposition était un natté de trois tons, blanc, noir et amande, nuance nouvelle qui sera, dit-on, très à la mode pour la saison prochaine. Le fond de cette robe était vert-laurier, mais on en fait en toute nuance.

Pour demi-toilette, on porte beaucoup de robes Louis XVI. La robe Louis XVI se fait en taffetas, ornée de volants ondulés; sur chacun de ces volants flotte un petit volant de couleur tranchante; ainsi, sur une robe noire, on pose un petit volant bleu. Ces volants sont surmontés d'une ruche à deux tons disposés en arcades. Le corsage montant est à basques, garni d'un ornement semblable à celui du volant. Les manches, terminées par deux volants, sont garnies de même.

Madame *Laurence* a fait pour les derniers bals de la saison beaucoup de robes légères, ornées de rubans ou de fleurs. Les robes légères

ont dominé pour toilettes de bal cet hiver, ainsi que les garnitures de fleurs. Les corsages à draperies ont eu aussi beaucoup de succès. Pour toilette de ville, madame *Laurence* fait presque toutes ses robes à corsages montants. Cette mode est à peu près générale.

Avec la robe montante, nous recommanderons le corset sans gousset de madame *Sophie Dumoulin*. Ce corset, qui va parfaitement sans jamais causer la moindre gêne, a été adopté par un grand nombre de dames, tant en France qu'à l'étranger.

Nous ne savons encore rien sur la forme nouvelle des chapeaux. Nous croyons cependant qu'ils rappelleront beaucoup la forme de ceux de la saison d'hiver, forme d'ailleurs très gracieuse et très séyante au visage.

Mesdemoiselles *Alphonsine* et *Ernestine* font en ce moment des chapeaux légers en tulle ou crêpe, mélangé de blonde, pour toilettes de spectacle ou de concert. Ces chapeaux, dont la forme est assez évasée, sont généralement ornés de plumes disposées soit en têtes soit en touffes, et souvent frimatées de brins de plumes d'une autre nuance.

Nos lectrices nous sauront gré de leur décrire deux délicieuses coiffures, que nous avons vues dans les salons de mesdemoiselles *Alphonsine* et *Ernestine*. La première se composait d'une étoile en blonde, jetée sur des branches de lilas blancs et lilas mélangés, formant légèrement le cache-peigne derrière. Cette coiffure était d'une fraîcheur exquise. Une autre était formée de touffes de feuillages d'un vert très pâle à reflets azurés, d'où sortaient des fuchsias d'argent. Ces deux touffes étaient reliées derrière par un nœud de blonde, dont les bouts formaient barbes sur le cou. Ce même genre de feuillage était disposé pour une autre coiffure, mélangée de carreaux en velours nuancé. L'effet en était charmant et distingué.

Prochainement nous vous parlerons de délicieux chapeaux pour la saison nouvelle, qu'il nous a été permis de voir chez mesdemoiselles *Alphonsine* et *Ernestine*; mais nous réservons cette description pour l'ouverture de la saison.

Jamais peut-être les Parisiennes n'ont fait autant de frais qu'à présent pour ce qui concerne la lingerie. C'est qu'elles comprennent à merveille quel cachet de distinction la belle lingerie donne à la parure. Aussi voyons-nous apparaître chaque jour de ravissantes nouveautés en ce genre. Nous en avons fait dessiner plusieurs sur la planche de détail qui accompagne ce numéro. Ces modèles ont été pris dans les magasins de mademoiselle *Anna Loth*, sous les doigts de laquelle la grâce et l'élégance de

la forme s'allie à la richesse de la broderie et à la beauté des dentelles.

Par ces temps froids et pluvieux, l'emploi des divers cosmétiques inventés pour la toilette des dames est plus que jamais indispensable; mais encore faut-il les choisir chez un parfumeur habile; et qui pourrions-nous recommander à plus juste titre que *Faguer-Laboulée*, qui prépare ses produits avec le soin le plus scrupuleux et d'après les véritables principes de l'hygiène? Aux personnes dont la peau est trop délicate pour supporter l'usage de savons, nous

indiquerons l'*althaine de Faguer*, et à celles qui veulent conserver la beauté de leur chevelure, le *philocombe Faguer*, qui arrête la chute des cheveux et favorise leur accroissement.

Cet hiver, le soulier et le brodequin de bal ont rivalisé de succès. Pour toilette de ville, le brodequin est toujours ce qu'il y a de plus coquet. Quelques femmes mettent, pour sortir le matin en voiture, de petits souliers en peau mordorée, ornés de broderie et d'un flot de ruban. C'est une fantaisie qui n'est pas sans élégance, mais qui ne deviendra pas une mode.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 424.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours épinglé, garni de blonde et de plumes.

Passes formant l'ovale et encadrant le visage.

Calotte ovale, petite, droite et plate; bandeau de calotte, bombé sur la tête, fuyant en arrière.

Bavolet coupant droit sous la calotte et formant l'éventail derrière. Un chou de blonde ruché est posé sur la passe et se continue en ruches de blonde d'un côté. De l'autre sont posées quatre têtes de plumes, dont les deux du bas garnissent le creux des joues et retombent plus bas que le bavolet. Une blonde borde le bavolet.

Une blonde à dents tapisse le dessous de la passe, dont tout le vide est rempli de roses moussues mêlées à des ruches de blonde.

Brides à rayures satinées sur fond velours épinglé.

Robe avec corsage-basquine en moire, ornée de velours.

La basquine est montante et très ajustée; elle ferme devant, du col à la taille, par de petites ganses brandebourgs, attachées à des petits boutons de velours noir.

La basque est taillée en pointe très aiguë devant, puis elle échancre et redescend former la pointe sur la hanche et reforme la pointe derrière.

Une bretelle en velours forme la pointe sur le bras et descend derrière jusqu'en bas. Le velours borde aussi tout le bas de la basque en suivant les contours.

La manche est un peu courte; elle se compose d'un *bouillon* en moire sous la bretelle, puis d'une partie unie en velours formant la pointe et couvrant un second *bouillon* de moire, et enfin d'une seconde partie en velours, sous laquelle est un volant de moire. Les velours sont coupés de manière à évaser du bas sans former de plis dans le haut.

Col plat en guipure.

Manches rondes en guipure.

Jupe en moire sans ornements.

TOILETTE DU MATIN, CHEZ SOI. — Petit bonnet en guipure blanche, composé d'une barbe posée en fanchon très en arrière sur les cheveux, et de nœuds en velours formant touffes de chaque côté et garnissant la nuque. Les deux bouts de la barbe retombent.

Chemise du matin en jaconas, boutonnant devant, ayant un col francé rabattu, composé d'une bande brodée. Le milieu de la chemise est plissé à petits plis encadrés entre deux bandes brodées qui forment revers. La manche de cette chemise du matin est longue, avec un poignet de 8 centimètres, composé de petits plis, terminé par une petite garniture brodée sur la main. Deux garnitures remontent avec ampleur sur le bras, autour du bouffant de la manche de la chemise.

Jupon formant *tablier*, garni de quatre bandes brodées, posées à plat sous des rangs de petits plis séparés par un entre-deux brodé. La bande du bas du jupon remonte de chaque côté comme le revers de la chemise.

Petite veste en popeline, large et ronde, quoique un peu creusée à la taille. Manche s'élargissant du bas, mais ronde. Un velours est cousu à plat au bas de la manche sur 15 centimètres de hauteur.

Le bord de la veste est garni de velours groseille, aussi cousu à plat, mais coupé en forme de col et de revers simulés.

Jupe très ample, montée sur une ceinture en pointe, entourée d'une cordelière en soie nouée sur le côté et retombant très richement.

De chaque côté de la jupe est un revers en velours, s'élargissant vers le bas.

Le revers et la jupe sont doublés de soie piquée à petits carreaux.

entier pour tout ce qui...
es garnitures de fleurs...
sont en ces beaux...
toilette de ville, même...
ne toutes ses robes à...
mode est à peu près...
et la robe montante...
le corsage avec grande...
min. Ce corsage, qui...
couvrir la nuque, est...
and s'ouvre au-dessus...
étrange...
es ne savent encore...
des chapeaux. Sous...
appellement beaucoup...
sion d'hiver, l'usage...
et très sévère au...
démouillés d'hiver...
moment des chapeaux...
mélange de blonde...
de ou de concert. Les...
est assez étonné, sans...
sont disposés soit en...
ent formées de trois...
ance.
de traces sans...
d'écailles, que...
salons de...
sive. La première...
blonde, jeta sur...
à des nuances...
deuxième...
e expose. Une...
de...
d'ou seraient...
toutes étaient...
e blonde, dont...
le cou. Ce...
né pour...
en velours...
et distingué.
ment...
pour...
pouvait...
et...
et...
pour...
mais...
C'est...
quel...
une...
chaque...
genre...
la...
sont...
de...
laquelle...

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. *Bonnet d'intérieur*, en blonde, garni de ruban n° 5 et orné de chaque côté de grappes de boutons de rose. Brides en ruban n° 22.

N° 2. *Bonnet habillé*. Ce bonnet se fait en blonde, dont trois rangs sont disposés derrière en forme de cache-peigne. Il est orné d'une traverse en ruban n° 22, qui se termine de chaque côté par des nœuds en ruban n° 6. Coques en rubans n° 6 devant, et nœuds de rubans semblables derrière. Brides en ruban n° 22.

N° 3. *Bonnet du matin*, en valenciennes et broderie au plumetis mélangé, garni de bandes rehaussées d'un entre-deux de broderie, terminé par une valenciennes.

N° 4. *Bonnet de lingerie*, forme renversée, entre-deux de broderie anglaise et valenciennes. Garniture, bandes brodées.

N° 5. *Col à devant*, broderie de Paris. Le tour du col est garni de valenciennes.

N° 6. *Fichu Louis XV*, avec devant de corset. Ce fichu se fait en point de Venise, mélangé de plumetis. Le tour est orné de dentelle.

N° 7. *Col impératrice*, en ga pure renaissance, orné de rubans posés à plat.

N° 8. *Col mousquetaire* en broderie au plumetis mélangé de valenciennes.

N° 9. *Manche*, assortie au col n° 5.

N° 10. *Manche*, assortie au fichu Louis XV. Cette manche est formée d'un large bouillonné, retenu par un poignet. Sur le bouillonné retombe un volant de dentelle, orné de bouclettes de rubans.

PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

(Suite.)

— Votre opinion, madame? reprit le magistrat.

— Mon opinion est que votre protégé est un brave et digne jeune homme, plein d'énergie et de talent, bon, doux, généreux, un peu triste, peut-être, mais d'une tristesse qui tient à certaines choses que je sais et qu'il serait facile d'arranger.

— Monsieur Villeneuve est-il de votre avis?

— Pas tout à fait.

— Si je devine bien le sens de vos paroles, dit M. Villeneuve, je crois qu'il s'agirait de savoir si je voudrais de Matthieu pour gendre. Certainement s'il avait quelque fortune, s'il pouvait seulement nous donner quelques renseignements sur sa famille... Mais il n'a pas de famille, à ce qu'il paraît.

— On vous a trompé, il possède une famille.

— Vraiment! Pourquoi nous l'a-t-il donc caché?

— Il l'ignorait lui-même. Depuis quelques jours Matthieu est mon fils.

— Votre fils! s'écrièrent à la fois les deux époux.

— Adoptif.

— Ah! je comprends, fit la femme avec un sourire.

— Puisqu'il en est ainsi, murmura l'employé, je ne vois plus d'obstacles...

— Vous vous trompez, il en est un.

— Il ne viendra certainement pas de notre côté, s'empressa de dire madame Villeneuve.

— Ni du mien, ajouta le mari.

— Ni du mien, fit le magistrat.

— Quant à Matthieu, reprit la femme, je sais l'état de son cœur et je puis répondre...

— Répondez-vous aussi du cœur de votre fille? interrompit l'homme noir.

— Oh! vraiment, monsieur, vous faites de singulières suppositions.

— Je ne suppose rien. Si vous voulez savoir, interrogez.

— Je le ferai sans aucun doute, mais je suis certaine...

— Je viendrai vous demander après-demain si votre conviction n'a pas varié. Mais je vous prie, pas un mot au jeune homme.

Le magistrat prit congé de la famille Ville-

neuve et retourna à l'atelier de Matthieu où celui-ci l'attendait dans la plus vive anxiété. Son regard interrogea le magistrat qui demeura muet et impassible; il n'osait lui poser autrement ses questions.

— Matthieu, dit-il, vous m'invitez à dîner.

Le jeune artiste trouva l'honneur bien grand que lui faisait son protecteur, et une vive rougeur de joie se répandit sur son visage.

— Mais je veux, ajouta le magistrat, que votre ami Valdroche soit des nôtres. Allez le chercher.

Mathieu sortit en courant. Il trouva son voisin occupé à mettre dans son atelier un certain ordre qui n'était pas précisément celui du travail. Les toiles étaient empilées dans un coin, les chevalets entassés dans un autre. Le divan des modèles était rangé contre un mur; en face figuraient les deux fauteuils boiteux, et sur les deux tabourets était placée une planche qui pouvait à la rigueur faire l'office de banquette.

— Que diable faites-vous là, Valdroche? s'écria Matthieu.

— Je range, répondit celui-ci en continuant sa besogne.

— Quel singulier arrangement faites-vous donc subir à votre mobilier?

— Matthieu, vous allez le savoir; mais auparavant, aidez-moi à mettre ces bougies dans leurs chandeliers.

Les bougies étaient des chandelles et les chandeliers des bouteilles.

— Est-ce que vous donnez un bal? demanda Matthieu en riant.

— Justement, je reçois ce soir; voici votre lettre d'invitation: les autres sont déjà parties.

— Et moi qui venais vous chercher pour dîner avec nous.

— Qui, nous?

— Mon protecteur, qui vient d'arriver et qui désire dîner avec vous.

— Ah! c'est vrai, tu as un protecteur, toi. Bien que je n'en aie pas besoin, je ne serais pas fâché de faire sa connaissance. Dînera-t-on bien?

— Le mieux possible.

— Alors, j'en suis.

— Mais votre bal.

— Eh bien! mon bal, nous serons de retour pour l'ouvrir. D'ailleurs, si le monde arrive avant nous, le père Eustache fera les honneurs et offrira des petits verres de rhum pour faire prendre patience.

Le père Eustache était le concierge de la maison.

— A propos, reprit Valdroche, il faut que je fasse une invitation en bonne forme pour ton protecteur.

— Y penses-tu? Un homme grave, un magistrat!

— Assis. La magistrature assise aime assez la danse. Il dansera.

— Voyons, promets-moi de ne pas faire cet outrage à mon bienfaiteur.

— Je te promets de l'inviter à mon bal.

— En ce cas, je ne veux pas de toi à dîner, et je m'en vais.

— Et moi je te suis, car j'ai résolu de faire la connaissance de ce bienfaiteur des arts.

Matthieu avait pris les devants; mais Valdroche entra sur ses talons dans l'atelier, et se trouva tout à coup face à face avec son mystificateur.

— Ciel! mon inconnu! s'écria-t-il.

— Heureux, fit le magistrat, de faire votre connaissance. Les journaux ont tant parlé de vous et de vos chefs-d'œuvre! Ah! c'est une grande renommée que la vôtre, monsieur!

— Bien, il continue à se moquer de moi, se dit Valdroche.

Matthieu n'avait jamais entendu une si longue phrase sortir de la bouche de son protecteur, et surtout une phrase en apparence si élogieuse. Il regardait tour à tour M. X... et Valdroche avec surprise, mais celui-ci se garda bien de la faire cesser en racontant à son rival et ami l'espèce de mystification dont il avait été l'objet. Il crut que le plus sage serait d'agir et de parler comme si jamais il n'avait eu devant lui le grave visage du magistrat. De son côté, Matthieu commençait à croire que cette austère figure imposait à son camarade et qu'il pouvait se tranquilliser à l'endroit de l'inconvenante invitation dont son protecteur avait été menacé. Mais il comptait sans l'impudence de Valdroche.

GERIE.

Col a dévalé, l'air de la nuit est garni de valses.

Fils Louis XV, pour tout dire se fit en point de l'ère des valses. Le tour est orné de dentelles.

Col impétueux, en sa jeunesse le rutilant point à point.

Col nonchalant en l'embrasement d'orgueil de valses.

Manche, assorti en sa jeunesse.

Manche, assorti en sa jeunesse, manche est formé d'un tissu par un poignet. Sa dentelle est de dentelle, orné de dentelles.

MATTHIEU.

droit.

Je comprends, fit le magistrat.

Il en est ainsi, comme ne vois plus d'objets.

es vous trouvez, il ne se ne viedra certainement pas.

empresse de dire au contraire.

du mien, ajouta le magistrat.

est à Matthieu, reprit le magistrat.

de son côté, si je puis vous enlever-vous aussi de votre côté.

erronipit l'homme me.

vraiment, mon cher, vous supposez.

suppose rien. Si vous voulez.

ferai sans aucun doute.

e...

voudrai vous demander quelque chose.

vision n'a pas tort. Mais je suis un jeune homme.

est peut-être de la dentelle.

— Je n'ai accepté de diner avec vous, dit-il au magistrat, qu'à une condition, c'est que vous et Matthieu viendriez ce soir prendre part à une fête que je donne.

— Vous donnez un fête?

— Oui, monsieur, une fête en votre honneur.

— Et à mes frais.

Valdroche pivota sur ses talons et poussa un « hum ! » énergique.

— J'accepte votre invitation, monsieur Valdroche, ajouta le magistrat.

Valdroche se retourna vers Matthieu, et croisant les bras d'une manière tragique :

— Qu'en dis-tu ? dit-il d'un accent à faire oublier Talma lui-même.

Matthieu n'en dit rien, mais il ne put s'empêcher de penser qu'il était bien inconvenant pour un austère magistrat d'aller se mêler ainsi aux scandaleux ébats de jeunes artistes.

Comme M. X... en avait manifesté le désir, on alla diner au cabaret du coin, où Valdroche et Matthieu avaient coutume de prendre leurs modestes repas. Valdroche n'avait pas en ce point combattu les idées du Président ; il connaissait dans la cave certain petit vin blanc auquel il avait souvent, en des jours meilleurs, fait d'amicales caresses. Il voulait profiter de la circonstance pour lui donner de nouvelles marques d'affection.

IX

Pendant que le vin bleu coulait à pleins bords dans la coupe présidentielle, d'autres événements plus graves se passaient chez les Villeneuve. La mère, qui depuis le départ du magistrat était restée rêveuse et pensive, avait pressé le diner ; et aussitôt après le repas terminé, elle avait mis entre les mains de son mari son chapeau et sa canne, et lui avait dit :

— Si vous alliez ce soir faire votre partie chez l'abbé Thérin ?

L'abbé Thérin était un prêtre de Saint-Sulpice, grand ami et partenaire habituel de M. Villeneuve. L'employé ne se le fit pas répéter deux fois ; il profita de la permission et

disparut, laissant sa femme seule avec sa fille. Celle-ci s'attendait à quelque chose de nouveau, car elle avait le front baissé et les lèvres muettes. Toutefois, la mère ne crut pas devoir prendre le ton solennel dont on abuse ordinairement en pareille circonstance.

— Marie, lui dit-elle, vous ne savez pas à quoi je pense en ce moment, en vous voyant si grande fille et si belle ? Je pense à vous marier. Parlez-moi franchement, mon amie, voulez-vous vous marier ?

— Mais je ne sais pas, je n'y ai pas pensé, murmura bien bas la jeune fille.

— Ce qui veut dire que vous y pensez souvent et que vous le savez fort bien.

— Chère maman !

— Oui, chère maman, cela signifie : « Pourvu que vous me donniez à celui qu'en secret j'ai choisi, je serai bien contente et je vous aimerai bien. » Ça, mademoiselle, vous avez donc choisi quelqu'un ?

— Non, maman.

— A la bonne heure. Une fille bien élevée ne doit voir que par les yeux de sa mère, et ne doit préférer personne que par son consentement, ce qui ne vous a pas empêchée d'avoir des préférences et de faire votre choix, mais dans un tel secret que vous-même n'en avez rien su. Ai-je raison ? Voyons, cherchons ensemble quel peut être celui qui a trouvé le sentier de votre cœur. Ils ne sont pas nombreux les jeunes gens qui fréquentent notre foyer, et c'est parmi eux, j'aime à le supposer, que nous pourrions le découvrir. Est-ce M. Valdroche !

— Oh non ! s'écria la jeune fille.

— Bien, je m'attendais à cette réponse. Voyons est-ce M. Matthieu ? Je ne te gronderai pas si tu me l'avoues. Un pareil choix prouverait un cœur élevé et un jugement sain.

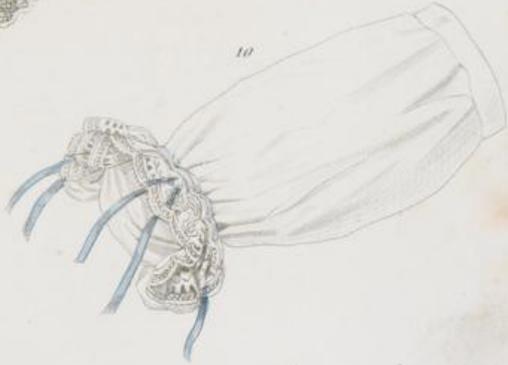
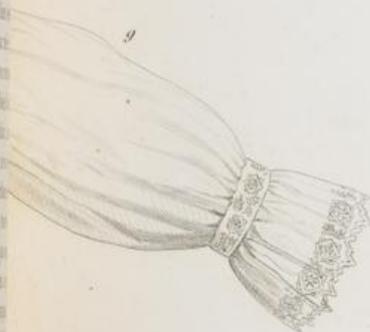
— Ma chère maman ! fit la jeune fille en se laissant tomber dans les bras de sa mère.

— Oui, je comprends ce langage, et si c'est Matthieu que tu aimes, tu me vois prête à approuver ton choix.

La jeune fille releva la tête ; ses yeux étaient inondés de larmes.

— Pourquoi ces pleurs ? dit la mère. Nous allons les sécher en préparant ton bonheur.

et, lisent sa lettre...
 s'attendait à qu'on...
 était le front...
 s. Toutefois, la mère...
 le ton solennel...
 en pareille circonstance...
 l'air, lui dit-elle, vous ne...
 pense en ce moment, en...
 fille et si belle? Je pense...
 moi franchement, mais...
 son mari?...
 fais je ne sais pas, j'ai...
 tu bien des la j'en...
 e qui veut dire que vous...
 que vous le savez fort bien...
 père maman!
 à, chère maman, où...
 s me ditent à cela que...
 e sera bien content...
 à, mademoiselle, vous...
 n?
 n, maman.
 la bonne heure. C'est...
 voir que par les yeux...
 réifier personne que...
 e qui ne vous a pas...
 rences et de faire...
 tel secret que vous...
 à-je raison? Vous...
 nel peut être celui...
 votre cœur. Et ce...
 jeunes gens qui...
 est parmi eux, j'ai...
 aurons le découvrir...
 on! s'écria la jeune...
 je m'attendais à...
 ce M. Mathieu...
 e l'avoues. En...
 élevé et un...
 ère maman! la...
 ber dans les bras...
 e compris ce...
 e tu aimes, tu...
 a choix.
 elle releva la tête...
 rmes.
 oi ces pleurs? dit...
 er en préparant...



LE MONITEUR DE LA MODE
 Bonnets et Lingerie de M^{lle} Anna Sioth
 Paris, e Rue e Richelieu, 9?

Mars 1855

... comme les larmes de la jeune fille
... une vue plus grande s'ouvrait
... - Ma chère Marie, repartit ma
... pour Dieu, qu'avez-vous ?
... et vous n'en, ni votre père ni ma
... me font de la peine.
... - Si ses ombres vous êtes bonne,
... m'ont dit la jeune fille.
... - Elles ont des larmes et dites-moi
... M. Marthon n'est peut-être
... homme brillant et à la mode : n'est-
... en son état, un homme fait
... un bon homme. Cependant,
... dépit par moi.
... - Il n'est pas sûr que il me dépit
... jeune fille.
... - Non, non j'en ai plus peur.
... - Ce n'est pas, j'ai peur de ne pas
... à l'instinct que de l'estimer
...
... - Il n'est pas de femmes qui
... femmes si elles pouvaient
... et nous aimons leurs dépit
... dépit pas, c'est un hon
... pas que à ces : j'ajoute qu'il n'est
... une telle passion, et qu'il a déjà
... travail, l'esprit
... et doux, que peux-tu esp
...
... - Ne pas, la jeune fille d'un
...
... - Ne pas que l'autre tu désespères
... l'âme allera.
... - Non
... la jeune fille devant la porte
... et une vue plus grande s'ouvrait
... pas que se fit dans l'
... de M. de Chabailles,
... et quand il e
... et pas la force de se l
... comme d'habitude en devant
... Madame Villen
... et lui prenant une main
... dans la sienne :
... - Et bien, qu'avez-vous donc ? es
... que l'on peut en venir à
... la jeune femme était caressant
... elle jeta ses yeux plus profonds
... de la jeune fille. C'est-à-dire sur la

Et comme les larmes de la jeune fille coulaient avec une plus grande abondance à ces paroles : — Ma chère Marie, reprit madame Villeneuve, pour Dieu, qu'avez-vous ? Parlez, nous ne voulons rien, ni votre père ni moi, qui puisse vous faire de la peine.

— Je sais combien vous êtes bonne, ma chère maman, balbutia la jeune fille.

— Alors, séchons ces larmes et dites-moi ce que vous avez. M. Matthieu n'est peut-être pas un jeune homme brillant et à la mode : mais je le crois un bon cœur, un homme fait pour rendre une femme heureuse. Cependant, s'il vous déplaisait par trop...

— Je ne puis pas dire qu'il me déplaît, interrompit la jeune fille.

— Non, mais il ne te plaît pas.

— J'en ai peur, j'ai peur de ne pas avoir pour lui d'autre sentiment que de l'estime et de l'amitié.

— De l'amitié ! combien de femmes qui se croiraient heureuses si elles pouvaient avoir les mêmes sentiments envers leur époux ! Matthieu ne te déplaît pas, c'est un honnête homme que tu estimes ; j'ajoute qu'il aura un jour une belle position, et qu'il a déjà beaucoup de talent, le goût du travail, l'esprit juste, le cœur aimant et doux, que peux-tu espérer de mieux ?

— Je n'espère pas, fit la jeune fille d'un air résigné.

— Tu n'espères pas ! alors tu désespères, et si tu désespères, tu aimes ailleurs.

— Ma mère !

Une voiture s'arrêta devant la porte ; la jeune fille sentit son cœur battre plus vite. Un moment après, au bruit qui se fit dans l'antichambre, elle reconnut M. de Chaleilles ; elle rougit et pâlit tour à tour, et quand il entra dans le salon, elle n'eut pas la force de se lever pour courir comme d'habitude au-devant de lui. Lui, après avoir salué madame Villeneuve, s'approcha d'elle et lui prenant une main qui trembla dans la sienne :

— Eh bien, dit-il, qu'avez-vous donc ? est-ce ainsi que l'on reçoit ses vieux amis ?

La voix du jeune homme était caressante et douce, elle pénétra jusqu'au plus profond du cœur de la jeune fille. Celle-ci leva sur lui des

yeux où rayonnait toute son âme, et quand il lui serra de nouveau la main et qu'il fit un nouvel appel à ses souvenirs, elle se souvint en effet ; une vive lueur éclaira son cœur ; une chaleur douce et caressante envahit tout son corps, et dans le mystère de son silence elle se dit :

— C'est lui que j'aime.

Madame de Villeneuve attribua le trouble de sa fille à la scène qui avait précédé la venue de M. de Chaleilles ; M. de Chaleilles lut, sans en comprendre encore le sens caché, l'émotion singulière peinte aux yeux de Marie ; seule, la jeune fille voyait clair enfin : elle déchiffrait pour la première fois ces hiéroglyphes que l'amour trace dans les cœurs candides et purs. Elle aimait, elle se sentait aimer, elle savait qui elle aimait.

— Ne prenez pas garde à l'humeur un peu triste ce soir de Marie, dit madame Villeneuve à M. de Chaleilles, nous venons d'avoir une grave conversation qui l'a vivement affectée.

M. de Chaleilles était sur un tel pied dans la maison que rien ne devait lui être caché, et qu'il pouvait lui-même se permettre toutes les questions.

— Une grave conversation ! dit-il en plaisantant. Eh ! eh ! ma chère Marie, cela ne me présage rien de bon pour moi. De mère à fille bonne à marier, les graves conversations viennent rarement sans de graves conséquences. Est-ce que déjà mon congé me serait donné ? Si j'en juge par votre silence et par les méchants yeux que vous me faites, je n'ai plus qu'à porter ailleurs mes soupirs et mes vœux, à moins, ce qui pourrait bien être, que je ne me sente inconsolable, et que je ne meure de désespoir.

— Ne plaisantez pas, Monsieur, dit Marie, d'un accent brisé.

La pauvre fille était à la torture.

— Laissez-la à sa mauvaise humeur, dit madame Villeneuve, qui prenait l'attitude de sa fille pour une bouderie préméditée.

— Non, reprit le jeune homme en prenant un air et un ton plus sérieux, votre fille a aujourd'hui quelque chose de douloureux que je ne lui ai jamais connu. Mon attachement pour elle m'inspirait de mauvaises plaisanteries afin

de rappeler le sourire sur ses charmantes lèvres ; mais je vois bien que le remède était pire que le mal, car au lieu de la faire sourire, je la fais pleurer.

Marie avait en effet des larmes dans les yeux.

— Mon enfant, poursuivit le jeune comte avec émotion, je ne veux pas savoir la cause de vos chagrins, cependant si vous croyez que je puisse les entendre et les calmer, vous devez assez me connaître pour savoir qu'ils trouveront dans mon cœur un écho ami.

La jeune fille leva sur le comte ses longs yeux bleus humides, et l'enveloppa comme dans une douce et triste caresse.

— Rien de plus simple, dit madame Ville-neuve, et vous êtes trop de la famille pour qu'il vous soit rien caché.

En vain Marie jeta sur sa mère un regard suppliant pour l'arrêter, celle-ci continua :

— Il se présente pour elle un excellent parti, un jeune homme honnête, laborieux, qui a du talent, qui aura de la fortune, car il est fils adoptif d'un riche magistrat de province. Ce jeune homme, je crois que vous le connaissez ; vous avez dû le voir ici quelquefois ; il est l'auteur d'un des deux portraits... vous vous rappelez.

— Comment, ce grand gaillard, beau garçon ma foi, qui se posait toujours sur la hanche ?

— Non, non, pas celui-là, l'autre.

— Eh bien, tant mieux, car si mon premier regard ne m'a pas trompé, celui-là doit être un drôle.

— Oh ! Matthieu, fort heureusement, n'a rien de commun avec ce monsieur Valdroche, et jamais mari ne trouvera un meilleur mari.

— Un bon mari ne suffit pas pour faire un bon ménage, et si M. Matthieu n'est pas aimé de Marie, vous êtes trop bonne mère pour la contraindre à l'épouser.

— Cependant, monsieur Alfred, vous avouerez que mon devoir m'oblige à insister.

— Et le sien à vous résister, si son cœur ne l'entraîne pas à vous obéir.

La jeune fille avait caché son front dans ses mains.

En ce moment on vint avertir madame Ville-neuve qu'un besoin du ménage la réclamait.

— Je vous laisse un instant, dit la dame, profitez-en, monsieur Alfred, pour la convertir ; je la confie à votre éloquence.

La jeune fille avait toujours son front dans ses mains ; M. de Chailleilles essaya de les écarter, et il vit alors apparaître, comme une fleur sous la rosée, le frais visage de Marie tout inondé de pleurs. Il ne put se défendre d'une certaine émotion. Aussi sa main trembla-t-elle en serrant celle de la jeune fille, ses yeux exprimèrent-ils un sentiment plus tendre et plus profond que de coutume, sa voix fut-elle plus douce et plus pénétrante quand il lui dit :

— Marie, pourquoi pleurez-vous ?

Elle ne répondit pas.

Est-ce moi qui fais couler vos larmes ? mes méchantes plaisanteries...

— Oui, dit Marie, avec un sourire amer et pénible, vos plaisanteries.

— Mais pourquoi les prendre au sérieux ? vous me connaissez depuis assez longtemps pour savoir que toutes mes taquineries sont au fond bien innocentes.

— Je le sais, mais n'importe, aujourd'hui elles me font mal. Vous savez, il y a des jours où l'on n'est pas bien disposé ; une autre fois je tâcherai d'être plus gai et de mieux répondre à vos amitiés : je me sens déjà mieux ; voyez, je ne pleure plus.

Marie, en effet, ne pleurait plus, mais son regard triste et languissant était plus douloureux à voir que ses pleurs.

— Mon amie, reprit M. de Chailleilles d'un air grave, vous avez un secret qui vous oppresse ; ne pouvez-vous pas me le confier, à moi qui vous chéris comme une sœur ?

— Non, non, dit la jeune fille avec précipitation et en retirant ses mains, je n'ai rien, je ne puis rien vous dire.

Alfred reprit une des deux mains qui lui échappaient, et attirant la jeune fille près de son cœur :

— Mon enfant, lui dit-il avec bonté, j'ai quelque droit de savoir quelle est la cause de votre douleur. Je vous ai vue naître, Marie, mes premiers jeux datent de votre berceau ; toute petite je vous tenais dans mes bras comme aujourd'hui, attentif à exciter vos sourires, à sécher toutes vos larmes. Jamais je ne vous ai

causé un chagrin, et lorsque plus tard vous avez voulu comme moi lire dans les livres, assise sur mes genoux, je vous faisais balbutier les mots de votre livre de prières; vous avez grandi ainsi, les mains dans les miennes, votre cœur épanché dans le mien. Et maintenant que vous entrez dans le sérieux de la vie, maintenant que le chemin devient plus étroit et plus difficile, maintenant que l'épine de la vraie douleur commence à s'attacher à vos pieds, Marie, vous me retirez cette bonne et douce confiance des anciens jours, vous doutez de ma tendresse parce que votre affection pour moi s'éteint.

— Alfred, s'écria Marie, pouvez-vous le croire? Ah! s'il est vrai que vous m'aimez, ne parlez pas ainsi, vous me brisez le cœur. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir... non, vous ne saurez rien, je n'ai rien, je ne cache rien, je ne puis rien vous dire.

— Mon amie, ma chère Marie, continua M. de Chaleilles en attirant la jeune fille plus près de son cœur.

Celle-ci frissonnait sous l'étreinte, et se trouvait sans force pour s'en dégager; elle se sentait défaillir, ses yeux ne voyaient plus, ses oreilles n'entendaient plus, sa bouche était sans voix, et sa tête, penchée sur l'épaule du jeune homme, s'inclinait déjà comme un lys coupé.

Mais M. de Chaleilles était l'honneur même, et une pensée coupable ne pouvait surgir en son esprit. Sans deviner la cause de l'émotion qu'il faisait naître, il éprouva une instinctive appréhension, et retira son bras qu'il avait noué autour du corps de Marie. La jeune fille tomba défaillante à ses pieds.

— Que faites-vous? s'écria-t-il.

— Alfred, répondit-elle d'une voix brisée et en se tordant les mains, j'implore de vous une grâce.

— Quoi que ce soit vous l'aurez; ne connaissez-vous pas toute ma tendresse pour vous?

— Alfred, si vous voulez que j'aie du courage et que je sois forte, je vous en prie, ne parlez plus ainsi.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que, si vous m'aimez, vous laisserez la pauvre fille à sa douleur: si vous m'aimez, vous ne reviendrez plus en cette

maison, vous partirez. Là, vous savez tout maintenant. Et la jeune fille s'affaissa sur elle-même en sanglotant.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Alfred en se levant et en passant la main sur son front comme s'il sortait d'un rêve; qu'est-ce que cela signifie?

Puis se baissant avec calme vers la jeune fille étendue sur le parquet, il la releva doucement et la remit dans son fauteuil.

Un silence pénible et profond succéda à la scène qui venait de se passer. Quand la mère rentra dans le salon, sa fille était encore assise à la même place, dans le même fauteuil et dans la même attitude. M. de Chaleilles était en face, le coude appuyé sur la cheminée, les deux mains croisées, la tête inclinée douloureusement et les yeux fixés sur Marie avec une étrange expression.

— Eh bien, dit la mère, lui avez-vous fait entendre raison?

— Pas encore, répondit Alfred, mais j'espère bientôt y parvenir. Je vous assure, chère madame Villeneuve, qu'il ne dépendra pas de moi que votre fille ne soit heureuse.

Puis, en disant ces mots d'une voix émue, il alla prendre son chapeau.

— Vous nous quittez déjà, fit la bonne dame.

— Il est dix heures, j'ai des affaires pressantes à terminer... A propos, où demeure donc M. Matthieu?

Marie tressaillit et leva sur M. de Chaleilles un regard tendre et suppliant. — Rassurez-vous, dit-il en s'approchant d'elle et en lui prenant respectueusement la main, vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi.

Madame Villeneuve indiqua au jeune homme la demeure de Matthieu, non sans lui témoigner d'avance toute sa reconnaissance pour le service qu'il allait lui rendre.

X.

Un instant après M. de Chaleilles frappait à la porte de la maison où habitait l'artiste. — Vous le trouverez rue de l'Ouest, chez M. Valdroche, répondit le portier.

Alfred, résolu à parler sur-le-champ à Mat-

thieu, se fit donc conduire à l'atelier de Valdroche. A sa grande surprise, un bruit assourdissant retentissait dans le corps de logis où était situé l'atelier de l'artiste, et des lampions fumaient au pied de l'escalier.

M. de Chailleilles s'arrêta un moment, et croyant s'être trompé, il retourna près du concierge qui lui avait indiqué son chemin. Celui-ci lui affirma derechef qu'il trouverait à qui parler en montant l'escalier d'où venait le bruit, et il expliqua le vacarme d'un seul mot : M. Valdroche donne un bal. — Et vous êtes sûr que M. Matthieu est là ?

— Aussi sûr que je vous vois. Il est avec monsieur son père.

— Eh bien ! allez lui dire que je veux lui parler.

— Impossible, monsieur, je suis seul dans ma loge et vous comprenez...

Alfred glissa un louis dans la main du prudent portier. Celui-ci prit la pièce d'or.

— Allons, je vais tâcher de vous rendre service, dit-il. Vous allez venir avec moi, et, quand nous serons là-haut, j'entrerai seul dans l'atelier pour vous chercher M. Matthieu.

M. de Chailleilles suivit le Cerbère. Ils montèrent deux étages et s'arrêtèrent au dernier pallier, sur lequel s'ouvrait l'atelier de Valdroche. Sur deux consoles de plâtre, accrochées aux chambranles de la porte, étaient posées deux bouteilles dont le goulot portait une chandelle ; leur flamme rougeâtre vacillait et jetait sur les murs couverts de plâtres ébréchés et de cadres vides, des clartés funèbres. Des éclats de rires, des cris perçants, des voix humaines et d'autres encore retentissaient derrière la porte.

— Attendez ici, fit le concierge, je vais vous l'amener.

Le concierge entr'ouvrit lentement la porte et passa doucement sa tête hideuse dans l'atelier.

— Le père Eustache ! s'écria une voix éraillée.

— Le père Eustache ! répétèrent vingt autres voix tout aussi harmonieuses.

La porte s'ouvrit davantage, le père Eustache disparut dans la fournaise et l'ancre se referma. M. de Chailleilles attendait depuis un quart d'heure et le concierge ne reparaisait

pas. Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, deux hommes parurent en portant un troisième ; deux autres les accompagnaient tenant à la main une torche allumée ; tous étaient vêtus de la plus étrange façon, et ils chantaient des chansons bacchiques sur des airs funèbres. Alfred n'eut que le temps de se jeter contre le mur pour laisser passer le cortège. Dans l'homme que l'on portait, il reconnut le concierge. Le Cerbère était ivre. La procession descendit l'escalier et disparut dans la cour. Mais la porte de l'atelier était restée ouverte et le palier s'était inondé de personnages fantastiques, les uns grands et ornés de moustaches, les autres petits et mignons, la bouche riieuse, le regard clair et les cheveux en désordre. Quelques-uns des plus grands portaient de longues robes, mais la plupart des petits avaient le pantalon masculin. A n'en croire que les vêtements, les deux sexes avaient été renversés.

Au premier abord, la présence de M. de Chailleilles en habit noir et ganté de frais n'avait pas été remarquée ; mais lorsque la cérémonie funèbre fut accomplie, et que les porteurs et leurs acolytes remontèrent l'escalier d'un pas chancelant, l'un d'eux, vêtu de la dalmatique du temps de Philippe-Auguste et le chef coiffé d'un bonnet grec, s'avança vers lui avec des airs de courtoisie grotesque. Alfred avait déjà vu cette figure quelque part, il devina Valdroche.

— Quel heureux hasard ! s'écria celui-ci. Monsieur de Chailleilles veut bien assister à mon bal !

— J'étais venu pour parler à M. Matthieu.

— Entrez donc dans ce sanctuaire des plaisirs, vous y trouverez l'Harpocrate que vous cherchez.

— Excusez-moi, monsieur, mais je n'ai que quelques mots à dire à votre ami, et je le quitte aussitôt.

— Pas avant d'avoir mouillé vos lèvres à la coupe de l'hospitalité.

Hébé, versez le nectar à monsieur.

Hébé était une jeune fille qui n'avait pas quinze ans. Sur ses épaules flottait une draperie à l'antique, et une cruche flamande lui servait d'amphore. Elle versa dans une coupe

vulgairement appelée tasse le nectar fumeux de la Jamaïque, peu étendu d'eau, et Alfred y trempa ses lèvres d'assez bonne grâce.

— C'est bien, dit le Jupiter de cet olympé. Je vous épargne la présentation de tous les autres dieux et déesses de l'établissement, sans en excepter Hercule de Briochon que voici, un demi-dieu de première force... sur le calembour, et je vous conduis droit à la morne divinité que vous cherchez. Je l'aperçois là-bas qui ronge son doigt dans un coin.

Valdroche se dirigea vers l'angle le plus obscur de l'atelier, et là M. de Chaleilles découvrit Matthieu assis sur un coussin de divan entre deux piles de toiles.

— Je vous laisse en tête à tête avec le silence, dit Valdroche en s'éloignant. Le dialogue ne sera pas vif et animé.

Cependant M. de Chaleilles, après avoir pris le bras de Matthieu, lui dit qu'il avait à l'entretenir de choses sérieuses.

Deux coussins au lieu d'un reçurent les jeunes gens, et M. de Chaleilles rentra en matière en ces termes :

— Monsieur Matthieu, vous aimez; vous aimez mademoiselle Villeneuve.

L'artiste fit un mouvement et essaya de répondre.

— Je le sais, poursuivit Alfred d'un accent péremptoire, je le sais.

— Que vous importe, monsieur? fit Matthieu d'un ton sec.

— Veuillez d'abord dépouiller ce sentiment d'hostilité que vous nourrissez contre moi. Je ne viens pas à vous en ennemi, moi, je viens en homme loyal, qui veut le bonheur d'une personne que vous aimez et qui désire chercher avec vous le moyen le plus sûr de la réaliser. Je sais que vous êtes un homme d'honneur, et que, si je fais appel à la noblesse de vos sentiments, je ne m'expose pas à vous trouver muet. Voici ma main, voulez-vous la prendre?

La voix d'Alfred s'accroissait avec une telle franchise que Matthieu eut honte du mauvais mouvement auquel il s'était un moment laissé entraîner.

— Pardon, monsieur, dit-il en serrant la main qui lui était notablement offerte, pardon.

— Ce mot ne doit plus être prononcé entre

nous. Vous aimez, en faut-il davantage pour tout expliquer? Vous aimez..., et permettez-moi de vous le demander en toute franchise, mademoiselle Villeneuve vous a-t-elle jamais donné l'espoir que vous seriez aimé?

— Je me connais trop bien pour penser que je puisse plaire à une femme, mais un moment j'ai pu croire qu'à force de soins, de tendresse, d'abnégation, de persévérance, à force même d'humilité, je me ferais pardonner la disgrâce et les défauts de ma personne. Mademoiselle Villeneuve me voyait sans répugnance marquée; elle me témoignait même une certaine bienveillance qui avait son origine, je le suppose, dans la manière dont j'ai fait sa connaissance et dans l'excellence de son cœur. Vous ignorez peut-être comment je la connus? Il faut donc que je vous compte cette histoire. Un matin...

Nos lecteurs connaissent déjà cette aventure; nous ne répéterons donc pas le récit que Matthieu en fit à M. de Chaleilles et dans lequel il ne ménagea ni la vérité, ni son amour-propre. La simplicité de son langage aurait suffi pour qu'Alfred prit en affection et en estime le jeune peintre, si cette estime et cette affection ne se fussent manifestées en lui dès la première vue.

Quand Matthieu eut achevé son récit : — Eh! mais, dit-il en souriant, votre cause ne me paraît pas si désespérée.

— Alors, non, fit Matthieu avec douleur; mais depuis, vous êtes venu.

Si l'artiste, dans la sincérité et dans la candeur de son âme, faisait bon marché de la vanité, il est juste de reconnaître que, de son côté, M. de Chaleilles n'apportait en cette circonstance ni un sentiment exagéré d'amour-propre, ni un atôme de fatuité.

— Écoutez-moi. Vous m'avez dit l'origine de vos rapports avec la famille Villeneuve; il faut qu'à mon tour je vous dise, non l'origine, puisqu'ils n'en ont pas eu, mais la nature et la continuité des miens. La famille Villeneuve et la mienne, c'était tout un quand je vins au monde. Je vis naître Marie, je l'endormis enfant sur mes genoux; elle fut ma sœur aux jours de mon adolescence, et ne cessa pas de l'être quand vint la jeunesse. Ce matin encore, je n'aurais pu la voir qu'avec les yeux d'un

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Les caprices de la température ont leur ricochet sur la mode. A l'heure qu'il est, dès que le temps se met au froid, les femmes se couvrent de fourrures; mais qu'une belle journée

d'un genre tout nouveau, composée de cordons de roses pompons, reliées entre elles par un petit rouleau de marabouts. Cet agrément, disposé en long sur le premier collet, se retrouve au-dessus des effilés qui complètent l'ornementation de la czarine;

La *galathée*, petit manteau de printemps en taffetas : trois gros plis de chaque côté, dans l'ampleur du manteau, forment la manche. C'est d'un effet très pittoresque et très joli. La *galathée* s'est enrichie de plusieurs rangs de dentelles à dents aiguës, bordées d'un petit effilé plume très vaporeux. Au bord, tout autour du manteau, flotte un haut effilé surmonté d'une passementerie mousse.

d'un soleil de printemps, permette la promenade au bois, le manteau garni de fourrure fait place à l'écharpe ou au petit collet en velours brodé. Ces confections se garnissent de hauts volants en dentelle et en guipure. Nous en avons vu de merveilleuses chez *Violard*, disposées à cet effet et dignes tout-à-fait, par la beauté de leurs dessins, de la réputation de cet habile fabricant.

La maison *Lhopiteau* (ci-devant *Popelin-Ducarre*), vient de créer, pour demi-saison, plusieurs gracieuses nouveautés parmi lesquelles nous citerons :

La *czarine*, petit collet double, en moire, formant légèrement le mantelet par devant. Cette confection est ornée d'une passementerie

Mais, parmi toutes ces charmantes nouveautés, celle qui nous a frappé par son élégance et sa distinction, quoique d'une grande simplicité, c'est l'*archi-duchesse*, mantelet-pèlerine en moire antique, de nuance *mode*, garni de dentelle noire. L'*archi-duchesse*, qui forme mantelet à pans carrés devant, est rehaussée, tout autour, d'un haut volant de plis creux en étoffe pareille. Ce volant est bordé par une dentelle noire, haute de 3 centimètres, posée à plat en entre-deux, et recouvert d'un haut volant de dentelle noire qui s'arrête à 6 centimètres du bord du volant de moire antique. L'ornement se complète par de petites dentelles noires hautes de 3 centimètres, disposées à plat sur les bords et les coutures du mantelet. Nous

ons, sans crainte de nous tromper, prédire un grand succès à l'archi-duchesse : cette confection sera, bien certainement, adoptée par toutes les femmes vraiment élégantes et distinguées.

La vogue est toujours aux robes montantes. C'est la forme que préfère madame *Thierry* : sauf quelques robes de taffetas à disposition Pompadour qui s'accommodent d'un corsage décolleté carrément, presque toutes celles que fait madame *Thierry* sont à corsage montant.

Nous avons remarqué chez madame *Thierry* une nouvelle manche très gracieuse. Elle est à peu près plate, et froncée en travers dans toute sa longueur. Ces fronces sont maintenues, de distance en distance, par un poignet très étroit soit en pareil, soit en passementerie : la manche se termine par un double volant. Rien n'est plus joli, surtout pour les robes de taffetas. Les basques conservent leur vogue et la conserveront encore cet été, nous en sommes persuadé ; mais la première condition pour qu'une basque aille bien, c'est la perfection du corsage, et c'est là un des grands talents de madame *Thierry*. Cette habile couturière excelle aussi dans l'art d'assortir les ornements d'une robe à l'âge et à la physionomie de la personne à laquelle elle est destinée. C'est un mérite fort apprécié par l'élégante et nombreuse clientèle de madame *Thierry* ; aussi s'en rapporte-t-on toujours à son goût sûr et éprouvé pour l'ornementation d'une robe.

La mode des robes plates et montantes exige un corset d'une grande perfection. C'est pourquoi nous recommandons à nos lectrices ceux de madame *Hippolyte*, brevetée de l'Impératrice. Ses corsets se distinguent autant par l'élégance de la coupe que par le fini du travail.

Rien de nouveau quant aux chapeaux de demi-saison, mais voici une grande surprise que nous préparent les premiers beaux jours du printemps.

Nous avons dit un mot d'un brevet que vient d'obtenir la maison *Plé-Horain*. Révétons aujourd'hui l'objet de ce brevet, tel que madame *Plé-Horain* a bien voulu nous le confier.

L'ALOËS, L'ABACA, le MANILLE, enfin tous les fils que l'on appelle commercialement *soie végétale* ont obtenu, sous l'influence d'une manutention particulière, toute la souplesse de la soie. De ces fils, madame *Plé-Horain* a confectionné des chapeaux en points à l'aiguille qui comportent tous les dessins imaginables en broderies à jours.

Ces points, qui forment un tissu tout à la fois flexible, fort, et surtout d'une légèreté merveilleuse, remplacent avec un notable avantage le

crin et la paille les plus solides. Aucun autre fil étranger n'entre dans cette fabrication. A l'aide de la même matière, pure de toute espèce d'alliage, madame *Plé-Horain* est parvenue à surmonter les difficultés de la fabrication de la dentelle : son brevet lui assure la propriété de cette invention pour quinze années.

Avec cette dentelle, qui brave la rivalité de tous les *Chantilly* possibles, madame *Plé-Horain* façonne des chapeaux qui laissent bien loin derrière eux tout ce qui s'est fait en fantaisie de paille ou de crin. Nous avons vu une *demi-voilette* et une *barbe* qu'il nous a fallu regarder de très près pour nous assurer que ce n'était pas de la soie.

L'immense avantage de ces articles, c'est qu'ils ne redoutent point l'épreuve d'un blanchissage répété aussi fréquemment qu'on le voudra ; qu'ils peuvent subir toutes les transformations exigées par la mode, et supporter toutes les teintures. Souplesse, grâce, élégance, solidité et nouveauté, telles sont, en quelques mots, les qualités par lesquelles se distingue l'invention de madame *Plé-Horain*.

Les chapeaux de paille unie ou très peu ornée, ceux de crin et de paille, ceux entièrement en crin, et ceux enfin composés de divers éléments de paille avec agréments, trouvent chacun leur emploi dans la mode. Mais la forme qui atteint le plus la perfection, est celle des chapeaux petits, à calotte fuyante, à bandeau de calotte bombé sur la tête et dont la passe avance du haut en Marie-Stuart et s'évase des joues. Ces chapeaux, quand ils sont garnis avec intelligence, sont d'un effet charmant.

Avec le printemps qui s'approche, va renaître le règne des fleurs. Madame *Perrot* prépare, pour cette riante saison, toute une collection de ces charmants produits d'un art qui fait à la nature une sérieuse concurrence.

On fait, pour le moment, beaucoup de cols, de berthes, de petites pèlerines en broderie et dentelle ornées de ruban, pour mettre soit avec des robes montantes, soit avec des robes ouvertes. Le salon consacré à la lingerie dans l'ancienne maison *Popelin-Ducarre*, maintenant maison *Lhopiteau*, offre de charmants modèles qu'il est impossible de décrire, mais qui sont d'une grâce et d'un goût exquis, comme toutes les créations de cette maison.

Le même éloge peut s'appliquer aux produits de la maison *Chappron*. Ses mouchoirs *Eugénie*, *Valentine*, son mouchoir *printemps* obtiennent les honneurs de la vogue et lui méritent les suffrages de l'aristocratie féminine, dont *Chappron* est le fournisseur favori.

La cour et la ville (ancien style) ont pris

vieux, et je crois que si un bon parti se présentait, il faudrait l'accepter.

— Est-ce qu'il se présente quelqu'un ?

— Je ne dis pas, mais on pourrait voir, tenter.

— Et qu'appellez-vous un bon parti ?

— J'appelle un bon parti, un honnête jeune homme, ayant une profession honorable, bon, doux, aimant, appliqué au travail, et devant qui s'ouvrirait un bel avenir. Je ne demanderais pas qu'il fût riche, nous ne le sommes pas nous-mêmes, mais je voudrais en lui mieux que de la richesse, de l'honneur, de la vertu et du talent.

— Il me semble, en ce cas, qu'il est tout trouvé.

— C'est aussi mon opinion, et pour peu que nous le voulions, l'affaire ne serait pas difficile à arranger.

— Mais Marie, avez-vous consulté son cœur ? consent-elle ?

— Elle feint avec lui beaucoup de retenue, et c'est d'une fille bien élevée ; mais je crois qu'au fond, depuis le fameux jour du combat sous nos fenêtres, elle n'est pas restée insensible à l'admiration muette du jeune artiste.

— C'est aussi ce que j'ai pensé quelquefois, fit l'employé en se frottant les mains.

— Je n'ai pas encore sondé le cœur de Marie, poursuivit la mère, parce que je ne voulais pas éveiller chez elle des idées qu'il eût fallu peut-être combattre ensuite ; mais maintenant que vous êtes d'accord avec moi, je ne vois aucun empêchement à ce que je sollicite ses confidences, pendant que vous-même vous verrez à vous assurer des intentions du jeune homme.

— Je le veux bien. C'est aujourd'hui lundi ; je sortirai une heure plus tôt du ministère et j'irai causer de cela avec lui, dans son atelier. Si je l'emmenais dîner avec nous ?

— C'est une bonne idée, et justement nous avons reçu des perdreaux du cousin Borniche ; je les mettrai à la broche.

Toutes choses ainsi convenues, l'employé prit son chapeau, sa canne et ses lunettes, pour s'acheminer vers la rue de Grenelle. A peine était-il au bout de la rue, que Valdroche se présenta à la maison.

Du plus loin qu'elle l'aperçut, la mère de Marie lui cria avec un sourire narquois sur les lèvres :

— Ah ! ah ! vous voilà donc, monsieur Valdroche ! Est-ce que vous venez pour achever votre chef-d'œuvre ?

— Achever ! fit celui-ci avec étonnement. Est-ce qu'il n'est pas fini ?

— Ma foi non ; il a l'air tout au plus d'être ébauché. Ah ! si vous croyez remporter la palme sur M. Matthieu avec une peinture pareille, vous êtes dans l'erreur, mon cher monsieur Valdroche.

— Est-ce que vous ne le trouvez pas ressemblant ?

— Oh ! très ressemblant ; sauf le nez, la bouche, les yeux, le front, les cheveux et les épaules, tout le reste ressemble à merveille.

— Et alors, suivant votre avis, il n'y aurait à refaire que les épaules, les cheveux, le front, les yeux, la bouche et le nez, une bagatelle enfin. Mais vous m'accorderez au moins que le fauteuil est ressemblant.

— Pour le fauteuil, soit.

— Qu'à cela ne tienne, je vais recommencer le reste.

Et d'un coup de brosse il barbouilla le portrait tout entier.

— Eh bien, madame, reprit-il, qu'en dites-vous maintenant ?

— Oh ! maintenant je le trouve délicieux.

— Quand mademoiselle Marie pourra-t-elle reprendre ses séances ?

— Reprendre ses séances ! Pourquoi faire ?

— Eh, parbleu ! pour refaire le portrait.

— Vous avez essayé, vous n'avez pas réussi ; vous venez de le reconnaître vous-même en détruisant votre ouvrage. Tout est dit, et je ne voudrais pas vous donner une peine inutile.

Valdroche se mordit les lèvres. Il commençait à comprendre qu'il était éconduit. Cependant il s'efforça de dissimuler et de faire bonne contenance.

— Ce que vous appelez une peine pour moi, dit-il, est un véritable plaisir, et peut-être serai-je plus heureux une seconde fois.

— C'est beaucoup vous flatter.

La bonne dame avait résolu de pousser la

vanité de Valdroche jusque dans ses derniers retranchements.

— Vous ne pouvez cependant refuser une revanche à mes pauvres pinceaux. Vous savez qu'il s'agit d'une lutte sérieuse entre Matthieu et moi. Il ne serait pas généreux de votre part de me priver des moyens de me défendre.

— Que savez-vous si ce n'est point pour vous épargner une défaite ?

Valdroche bondit ; la patience commençait à lui échapper.

— Je suis certain, murmura-t-il en appelant sur ses lèvres un sourire qui ressemblait fort à une grimace, que monsieur votre mari se montrerait plus indulgent pour moi.

— Vous vous trompez, monsieur Valdroche, mon mari, bien qu'il trouvât que ce portrait était assez bien ébauché, est sur tous les autres points parfaitement d'accord avec moi ; sur tous les autres points, entendez-vous, monsieur Valdroche ?

— Je comprends fort bien, madame, mais je ne l'aurais pas cru.

— Il faut pourtant que vous vous prépariez à le croire, car la preuve ne tardera pas à vous en être administrée.

— C'est bien, madame, je l'attendrai.

L'artiste, piqué au vif, le visage empourpré et les mains tremblantes de colère, ramassa ses pinceaux, prit sa boîte à couleurs, la toile où était peinte la tête à demi effacée de mademoiselle Marie, et la montrant à sa mère :

— Mais vous avez oublié, reprit-il en montrant le tableau, que c'était votre fille qui devait être juge, et son jugement n'est pas encore rendu.

Madame Villeneuve sentit la menace et comprit qu'elle devait être attentive. Cependant elle se sentit soulagée quand il fut parti. Il lui paraissait difficile qu'il osât remettre le pied dans la maison, et pour le surplus, elle saurait y veiller. Dans la journée, Matthieu vint chez elle.

— L'excellente occasion, pensa-t-elle, pour sonder le cœur du jeune homme et pour l'inviter au dîner de famille. Quand mon mari ira le voir, il trouvera la besogne faite.

Matthieu, en entrant, salua avec respect la maîtresse du logis, tourna un regard soumis

et fervent vers son idole, qui avait en ce moment une chaise de paille pour piédestal, et pour insignes de sa divinité dans les mains des tringles de petits rideaux qu'elle ajustait aux fenêtres. Sa mère lui avait dit qu'elle attendait du monde à dîner, et qu'il fallait que tout fût propre et bien rangé. Entre les doigts de la jeune fille, ces rideaux de simple mousseline parurent à Matthieu ceux du ciel. Marie répondit à son acte d'adoration par un doux et frais sourire, et elle reprit sa besogne sans façon.

— Eh bien ! monsieur Matthieu, dit la mère, vous veniez sans doute voir le chef-d'œuvre de votre ami. Oh ! soyez tranquille, celui-là ne vous empêchera pas de dormir.

— Comment ! est-ce qu'il n'est pas terminé ? dit naïvement l'artiste. Il me l'avait pourtant dit hier.

— Oh ! oui, il est terminé, et même mieux que cela, il est effacé.

— Comment cela ? un accident !

— Eh ! non ; l'auteur l'a trouvé si mauvais, qu'il a passé l'éponge dessus.

— Est-il possible ! s'écria Matthieu avec un accent de surprise qui témoignait de sa candeur. Il m'avait pourtant assuré hier qu'il était fort content de son travail, et qu'après quelques retouches dans les détails, il me le montrerait. Je croyais même le trouver ici, et c'est pour cela que j'ai osé...

— Venir nous voir, n'est-ce pas ? Comme s'il était besoin de la présence de M. Valdroche en cette maison pour qu'il vous soit permis d'en franchir le seuil ! Valdroche ne vous a donc point encore guéri de vos timidités, lui qui en a si peu, et qui pourrait poser pour l'impertinence, si on élevait jamais des statues à cette personne de mauvaise compagnie. Ah ! quel malheur que vous n'ayez pas vu la belle figure qu'il avait donnée à notre Marie !

— Ma mère ! fit celle-ci.

— Allons, ne vas-tu pas prendre sa défense ? tu es trop bonne, car vraiment tu n'étais pas belle dans ton portrait.

— Mais je vous assure, maman, qu'il était très ressemblant, et traité, comme dit papa, avec beaucoup de vigueur.

— Valdroche a le pinceau plein de verve,





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffure de M^{lle} Chopiteau aux^{tes} maitres Popelin Ducasse Chapeau d'Alexandrie.
 Fleurs de S. Verrot Veit & C^{ie} Corsets de M^{lle} Roucouxon Dentelles de G. Violard.
 Parfums de Segraud fournisseur Brevete de S. M. L'Empereur et des Cours Etrangères.

LONDON at the Auction Office, 21 New Street, John NEW-YORK 227 Broadway, 509

vers son idole, qui...
 chose de paille pour...
 mes de sa divinité dans...
 e prêts ridoux après...
 Sa mère lui avait dit qu'il...
 à diner, et qu'il fallait...
 bien rangé. Entre les...
 ces ridoux de simple...
 à Mathieu vers la...
 son acte d'obéissance...
 re, et elle reprit sa...
 bien ! monsieur Mathieu...
 ex sans doute voir le...
 . Oh ! soyez tranquille...
 écherra pas de dormir...
 ment ! est-ce qu'il a...
 ant l'artiste. Il me l'a...
 oui, il est terminé, et...
 il est effrayé...
 ment cela ? un accide...
 non ; j'ai tout le travail...
 se l'éponge dessus...
 possible ! s'agit-il de...
 surprise qui blanchit...
 avant pourrai essai...
 de son travail, et qu'il...
 dans les détails, il n'a...
 même le trouver si, et...
 si osé...
 r nous voir, n'est-ce...
 sion de la possibilité...
 raison pour qu'il n'a...
 sur le soleil ! Valente...
 encore guéri de ses...
 ges, et qui pourra...
 ce, si on élevait pour...
 entre de mauvaise comp...
 ar que vous n'avez pu...
 avait donné à mon...
 re ! fit celle-ci...
 ne vas-tu pas presche...
 mon, car vraiment la...
 en portrait...
 e vous assent, comme...
 lass, et trait, comme...
 pp de rigueur...
 che à le jannes plus...

...surtout évidemment Mathieu, et
...de lui, je vis qu'il des
...pauvre
...-Comment! vos yeux m'ont-ils
...arriver de l'air à ce lardin
...-Des autres, madame, qu'il en
...qu'il n'est pas rigide, et il s'aba
...l'inspiration du moment.
...-Mais mes yeux de l'inspirat
...ce que qu'il vous dit, ces yeux
...à son air, ces cheveux en désord
...ce n'est pas que je regrette qu'il
...à sa place, vous auriez vu quel
...ce n'est pas lui, après de votre sa
...-Ses yeux m'ont-ils est cont
...ce n'est pas que j'ai fait d'ail
...ce n'est pas que vous tremblante.
...-Ce n'est pas, il est-ri.
...-Ah, l'homme! elle mieux que
...d'ailleurs?
...-Mais cette question vous faites-
...ce n'est pas qu'ils peuvent être
...-Comment, je serai bien aise d'av
...ce n'est pas de mademoiselle Marie
...-Ce n'est pas la même que la m
...ce n'est pas, mademoiselle?
...-Mademoiselle d'embrasser à vous r
...ce n'est pas de M. Valbruche n'est
...-Et qu'il n'est pas qu'elle ne ve
...ce n'est pas seulement que ce portrait é
...-Et n'est pas précisément la ce
...ce n'est pas y compris seulement savoir
...ce n'est pas que le mieux trop in
...-Ce n'est pas, mon jeune ami; et
...ce n'est pas que vos regards son
...ce n'est pas que vous savez que vous
...ce n'est pas
...ce n'est pas le départ, lorsque d'éc
...ce n'est pas l'inspiration dont elle était l
...ce n'est pas un long regard sur la por
...ce n'est pas de venir de disparaître; ce
...ce n'est pas d'être par la suite.
...-Et bien, dit-elle, qu'examinez-vo
...ce n'est pas d'ailleurs? Quand Marie e
...ce n'est pas à quel point les yeux s

fit observer sérieusement Matthieu, et s'il avait la patience de finir, je crois qu'il deviendrait un excellent peintre.

— Comment ! vous aussi monsieur Matthieu, vous reconnaissez du talent à ce barbouilleur !

— Soyez certaine, madame, qu'il en a beaucoup ; mais il n'est pas réglé, et il s'abandonne trop à l'inspiration du moment.

— Quoi ! vous appelez de l'inspiration ces jones noires qu'il vous fait, ces yeux creux qu'il vous donne, ces cheveux en désordre dont il vous coiffe ? Oh ! que je regrette qu'il ait emporté sa peinture, vous auriez vu quelle caricature il avait faite, auprès du vôtre surtout.

— Est-ce que mademoiselle est contente du pauvre petit portrait que j'ai fait d'elle ? demanda l'artiste d'une voix tremblante.

— Très contente, fit celle-ci.

— Mais... le trouve-t-elle mieux que celui... de M. Valdroche ?

— Quelle sottise question vous faites-là ? dit la mère, est-ce qu'ils peuvent être comparés ?

— Cependant, je serai bien aise d'avoir sur ce sujet l'opinion de mademoiselle Marie.

— Son opinion est la même que la mienne, n'est-il pas vrai, mademoiselle ?

— J'ai beaucoup d'embarras à vous répondre, maman ; celui de M. Valdroche n'était pas fini.

— C'est par délicatesse qu'elle ne vous dit pas tout franchement que ce portrait était détestable.

— Ce n'est pas précisément là ce que je demande ; je voudrais seulement savoir si mademoiselle ne trouve pas le mien trop inférieur au sien.

— Vous êtes fou, mon jeune ami ; et vous, Marie, maintenant que vos rideaux sont mis, allez vous coiffer ; vous savez que nous attendons du monde.

La jeune fille disparut, heureuse d'échapper à l'espèce d'inquisition dont elle était l'objet. Matthieu jeta un long regard sur la porte par laquelle elle venait de disparaître ; ce mouvement était observé par la mère.

— Eh bien, dit-elle, qu'examinez-vous donc là avec tant d'attention ? Quand Marie est présente vous n'osez pas lever les yeux sur elle

et quand elle sort, vous ne les détachez plus de la porte pour voir quand elle reviendra.

Le jeune homme se sentit rougir jusque dans le blanc des yeux.

— Mais non... vous vous trompez... butia-t-il.

— Le regard d'une mère ne s'y trompe pas ainsi, et son cœur encore moins ; croyez-vous donc que je suis aveugle ?

— Mais je vous assure, madame...

— Oh ! que vous êtes dissimulé ! laissez-moi donc voir ce que je vois, croire ce que je crois, et projeter ce que je veux. Marie est belle, douce, raisonnable, qui le sait mieux que moi ? et vous n'êtes pas le seul à vous en être aperçu.

Le jeune homme poussa un profond et triste soupir.

— Mais rassurez-vous, continua madame Villeneuve, vous avez des amis dans la place. Il faut avoir en soi un peu plus de confiance que vous n'en avez.

— Oh ! madame, que vos paroles sont bonnes et qu'elles me comblent de joie, s'écria l'artiste.

— Bien, voilà déjà un bon sentiment, de la reconnaissance, il faut y joindre maintenant un peu de volonté, un peu de persévérance et même un peu d'adresse. Montrez-vous moins timide avec mon mari ; il est bon, mais il aime qu'on le traite avec une certaine familiarité et que pourtant on respecte ses goûts, ou, si vous aimez mieux, ses préjugés. Tâchez de lui plaire, et le reste ira bien. Il est déjà prévenu en votre faveur, et, pas plus loin qu'aujourd'hui, il doit aller vous inviter à venir dîner avec nous sans façon, en famille, et puisque je vous vois avant lui, je vous fais part de notre invitation. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

— Tant de bontés ?...

— Je vous demande si vous viendrez ?

— Un si grand bonheur pour moi !...

— Vous m'impatientez. Oui ou non, viendrez-vous ?

— Je viendrai.

— Mon mari doit, au sortir de son bureau, vous aller visiter ; mais puisque la commission est faite, ne vous étonnez pas de ne pas le voir, c'est que je l'aurai arrêté au passage. Le

pauvre cher homme n'aime pas beaucoup à se déranger. Donc, à tantôt ?

— A tantôt, répéta Matthieu en se retirant.

Comme il passait sous la fenêtre de Marie, il aperçut la tête de la jeune fille à travers les fleurs. Il la salua avec son respect ordinaire, et celle-ci répondit à son salut par un petit signe de tête encourageant et familier.

IV.

Le jeune homme rentra à son atelier. Il en eut jusqu'à l'heure du dîner à réfléchir sur les étranges choses qu'il venait d'entendre, et à songer au bonheur qui lui était promis. Il n'en pouvait croire ni ses oreilles, ni son esprit. Il se demandait s'il n'était pas le jouet d'une folle illusion, s'il avait bien entendu, s'il ne s'était pas mépris sur le sens des paroles de la bonne dame, et à force de se poser ces questions et d'y répondre par des doutes, il finit par se persuader que les avances qui lui étaient faites n'avaient point le caractère qu'il leur avait d'abord attribué, et qu'il avait été dupe de ses propres aspirations. D'ailleurs, Marie lui avait-elle jamais témoigné une si grande bienveillance qu'il dût s'en croire préféré ? N'avait-elle pas les mêmes attentions pour Valdroche, et Valdroche était beau, bien tourné, habile à parler aux femmes, tandis que lui, pauvre Matthieu, il ne pouvait se faire aucune illusion, il était laid, maladroit et timide, le plus grand défaut que les femmes puissent reprocher aux hommes. Toutes réflexions faites, il crut devoir rester sur la réserve et attendre du bon vouloir de mademoiselle Marie une preuve plus claire et plus authentique d'un bonheur trop inespéré.

Ces humbles pensées n'étaient pas celles qui hantaient en ce moment l'esprit de Valdroche. Bien qu'il lui fût difficile de se méprendre sur les intentions hostiles de madame Villeneuve, il était loin de se considérer comme battu. Au contraire, sa vanité se trouvait flattée de la crainte qu'il semblait inspirer, et puisqu'on prenait un si grand ombrage de sa personne, c'est que l'on redoutait son influence sur le cœur de la demoiselle. De là à croire fermement

qu'elle était éprise de lui, la transition parut douce à Valdroche, et il se laissa bientôt entraîner sur cette pente facile.

Tout en rêvant ainsi, il avait enlevé, le mieux qu'il avait pu, la couche de couleur dont il avait revêtu le visage de la jeune fille dans son mouvement de dépit. Heureusement pour lui, le portrait était déjà à peu près sec, et il se montra bientôt sans grand dommage sous l'éponge de l'artiste. Assurément cette peinture n'était pas une merveille, mais avec du travail on aurait pu la rendre bonne. Valdroche parut être lui-même de cet avis, car il prit machinalement son pinceau d'une main, sa palette de l'autre, et commença à battre en brèche les défauts les plus saillants. Chemin faisant il en apercevait d'autres qu'il tentait également de faire disparaître, et, pour la première fois de sa vie peut-être, il concentra sur un tableau, pendant plus de quatre heures consécutives, toutes les ressources de son intelligence et tous les efforts de sa volonté.

Cette étude sérieuse, sans précédent jusque-là dans sa vie, aurait duré plus longtemps encore, si au plus fort de son travail, un coup sec frappé à la porte de son atelier ne lui eût annoncé un visiteur. Un moment il eut la pensée de ne pas ouvrir, mais le coup sec s'étant reproduit, il cria de sa voix de Stantor :

— On y va, on y va.

Mais avant d'introduire l'importun dans l'atelier, Valdroche eut une pensée délicate, celle de faire disparaître le portrait de la jeune fille et de le cacher derrière une montagne de toiles ébauchées. Les yeux profanes ne devaient pas se poser sur cette divinité. Dans toute son existence, Valdroche n'aurait pas pu compter deux actes de pareille délicatesse. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'en ouvrant la porte il se trouva en face du père de Marie !

— Comment, monsieur Villeneuve, c'est vous ? s'écria-t-il stupéfait.

— Mais certainement c'est moi, mon jeune ami, quelle surprise est la vôtre !

— En effet, je ne m'attendais pas à l'honneur...

— Laissons l'honneur tranquille et donnemoi un siège, car je ne suis pas accoutumé à monter.

m'arrêter pour me remettre de l'impression de joie que je ressentis en l'apercevant. Puis m'approchant doucement de lui et le prenant par le bras : — Eh bien ! lui dis je, que faites-vous donc ici ?

— Et vous ? fit-il sans se retourner.

— Oh ! moi, c'est différent, je passais.

— Vous passiez ! et moi j'étais arrêté ; bonsoir.

Je ne lâchais pas prise, mais il était plus fort que moi et me secouait rudement. Je vis bien que je ne serais pas le maître, et que si j'avais le malheur de lui laisser entrevoir mes préoccupations en insistant davantage, je ne ferais que hâter un dénouement que je venais pour conjurer. Dans la lutte j'avais senti l'arme placée sur sa poitrine, dans la poche de son paletot ; mon plan fut aussitôt arrêté.

— Allons, lui dis-je en souriant, je vois bien que c'est vous maintenant qui êtes devenu un ours, un mauvais camarade, comme vous m'appeliez autrefois. Allez donc rêvasser tout seul et tout à votre aise ; peut-être feriez-vous mieux pourtant de venir avec moi chez madame Villeneuve.

— Elle m'a évincé, répondit-il tristement.

— Qu'est-ce que cela fait ? avec moi vous serez le bien venu.

— Avec vous ! murmura-t-il d'un accent amer ; c'est juste, je puis me représenter sous votre protection, certain d'être bien accueilli ; n'êtes-vous pas le favori ?

— Valdroche, m'écriai-je, il n'y a pas ici de favori, il y a un camarade qui veut vous être bon à quelque chose.

— C'est inutile, je n'ai besoin de rien ni de personne.

— Il y a des moments dans la vie où il est bon de rencontrer une main amie.

— Des amis, je n'en ai pas, je n'en veux pas avoir. J'ai mené la vie comme j'ai voulu ; j'ai semé ma gaieté aux quatre vents du ciel, et maintenant que je n'en ai plus, j'entends qu'on me laisse tout seul maître de mes actions et de mes destinées.

— Valdroche, répliquai-je, véritablement ému par l'accent profond dont ces paroles furent prononcées, vous êtes injuste envers moi ; quel mal vous ai-je donc fait ?

— Volontairement, aucun ; moi, au contraire, j'ai eu l'intention de vous en faire, je vous ai détesté, je vous ai maudit, je vous maudis et vous détesté encore.

— Qu'importe ! je veux venir à votre aide. Vous nourrissez des projets sinistres.

Il se planta devant moi, les bras croisés et me regardant entre les deux yeux :

— Monsieur Matthieu, me dit-il, je vous hais, je vous abhorre ; laissez-moi faire ce que j'ai à faire, et ne vous trouvez plus sur mon passage.

Et parlant ainsi il tourna sur les talons et s'achemina, d'un pas délibéré, vers la grille du côté de l'Odéon.

Arrêter le premier gardien, lui conter en deux mots l'histoire, fut pour moi l'affaire d'une minute. Un signe fut fait à la sentinelle, et quand Valdroche arriva à la grille il trouva une baïonnette croisée sur sa poitrine.

Valdroche fut aussitôt entouré de soldats qui le conduisirent au poste. Là, sur mes indications, on le fouilla, et l'on trouva sur lui l'arme chargée dont il comptait faire usage. C'était plus qu'il n'en fallait pour constituer un délit et pour faire maintenir son arrestation. J'espérais ainsi gagner du temps, et en ces sortes de circonstances le temps est le meilleur médecin des plaies du cœur.

Je m'attendais à voir Valdroche écumer de rage entre les mains des militaires, et me jeter toutes les injures de son vocabulaire au visage ; erreur, il affecta un calme inébranlable, et dès qu'il m'aperçut il me dit : — Bien joué, Matthieu ; pour un ingénu le tour ne manque pas de habileté.

Quand je vis mon homme en sûreté, je me hâtai de retourner dans la rue de l'Ouest ; j'y étais attendu avec une vive impatience. Je racontai l'aventure, et je reçus, tant de la mère que de la fille, bon nombre de gracieux compliments.

— Vous n'êtes donc pas jaloux ? me demanda celle-ci en souriant.

— De Valdroche ! non, répondis-je.

— Et... d'un autre ? reprit-elle.

— En ai-je le droit ? répliquai-je.

Elle baissa le front sur sa tapisserie et murmura ces mots qui ne s'effacèrent plus de mes souvenirs :

— C'est à vous de le savoir.

Je restai comme étourdi et frappé de vertige ; la tête me tournait, mes jambes chancelaient ; je fus obligé de m'asseoir pour ne pas succomber sous le poids de mon bonheur. C'était une ivresse, une extase, une folie. Pendant plus de dix minutes il me fut impossible de prononcer une parole ; mais vous connaissez ma nature, mon ami, vous savez quelle maudite timidité paralyse toutes mes facultés, quelle terrible défiance j'ai de moi-même. Les mots échappés aux lèvres de Marie me parurent bientôt trop ambigus, et je tins aussitôt le sens que je leur avais prêté pour invraisemblable.

Quand j'eus recouvré les forces nécessaires

pour pousser plus loin ma reconnaissance, l'ennemi avait disparu, et je me trouvai seul avec madame Villeneuve, qui me regardait du coin de l'œil et d'un air narquois tout en faisant une reprise dans une colerette.

— Matthieu, me dit-elle avec un petit mouvement de tête qui a dû être fort coquet autrefois, Matthieu, savez-vous ce que vous êtes ? J'attendis l'épithète sans sourciller.

— Vous êtes un imbécile, ajouta-t-elle.

Je trouvai la chose si naturellement vraie que je ne songeai même pas à demander pourquoi ; et pourtant si j'étais imbécile, c'était pour n'avoir pas saisi l'occasion qu'on venait de m'offrir de sonder, plus avant que je n'avais pu le faire jusqu'alors, un cœur dont j'aurais voulu savoir tous les secrets.

Le cœur d'une jeune fille, mon ami, — je commence seulement à le comprendre, — c'est un mystère impénétrable, un prodige d'élasticité et de caprice ; il vous a de ces métamorphoses subites qui vous étonnent, de ces retours soudains qui vous étourdissent. — Marie aurait-elle enfin oublié celui qui avait tant de titres pour être aimé longtemps ? aurait-elle triomphé de sa passion à force de raison et de volonté ? aurait-elle été enfin touchée par ma tendresse dévouée, par mon abnégation absolue ? je n'en sais rien encore, et je ne sais pas même si je le désire. Il me semble que je lui en voudrais de vous oublier si vite, et que je l'estimerai moins de m'aimer tout à fait ; et comme je ne puis me résoudre ni à l'une ni à l'autre de ces alternatives, je prends un milieu qui convient mieux à mon tempérament et qui cadre mieux avec ma modestie. Marie ne vous a pas encore oublié, mais elle y parviendra à la longue ; Marie n'éprouve pas pour moi ce sentiment vif et ardent qu'on appelle amour, mais elle me porte cet intérêt calme et durable que je serais trop heureux de saluer du nom d'affection. Je me plaignais encore au commencement de cette lettre, je ne me plains plus ; chemin faisant la confiance m'est venue, et à l'heure où je clos ce trop long grimoire, je me surprends presque sûr de moi ; je crois que si Marie était là, je lui sauterais au cou en l'appelant ma femme ; mais elle n'est pas là, et pour la voir il faut traverser la rue. En route mon courage s'évanouira, et quand je la verrai je tremblerai comme hier, comme toujours.

Ne vous inquiétez pas trop du sort de Valdroche ; l'insensé en sera quitte pour une légère amende que nous paierons, et pour quel-

ques jours de prison qui lui donneront le temps de réfléchir.

Je l'ai appelé insensé, je crois ; et que suis-je donc, moi ?

J.-B. MATTHIEU.

La lecture de cette lettre produisit un singulier effet sur l'esprit de M. de Chaleilles ; au lieu de se réjouir du succès que semblaient obtenir les plans qu'il avait conçus, et de prendre sa part de joie dans le bonheur qui se préparait pour son ami, il en fut comme affligé, et sentit la main de la contrainte s'appuyer sur son cœur ; au lieu de répondre immédiatement, et par un épanchement analogue à celui de Matthieu, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire quelques semaines auparavant, il se donna le prétexte de la chaleur pour remettre sa réponse au lendemain. Le lendemain, autre excellente raison pour ajourner encore. Puis arriva le jour où il devait partir pour les ruines de Thèbes ; le moyen d'écrire au moment où l'on va faire un si pénible voyage ! Au retour, on sera mieux inspiré, et d'ailleurs on aura vu tant de choses qu'il faudra raconter !

M. de Chaleilles partit donc pour Thèbes, emportant avec lui ce malaise de l'âme qui l'avait pris tout à coup et dont les incidents du voyage devaient, croyait-il, le débarrasser.

Malheureusement M. de Chaleilles avait emporté la lettre de Matthieu, et au lieu de contempler à sa droite les pyramides de Gizeh et la plaine où fut Memphis, il s'était assis, pour la relire, près du gouvernail de la djerme qu'il montait. Quel attrait et quel plaisir trouvait-il donc à rassasier son esprit et ses yeux de ces lignes qui avaient porté dans son âme un trouble inexplicable ? Ce plaisir amer que ressent l'homme blessé à mettre le doigt sur sa blessure, cet attrait singulier qui l'attire vers l'abîme.

Sous l'empire de ses préoccupations nouvelles, M. de Chaleilles vit Thèbes comme le premier touriste venu, sans y prendre grand intérêt. Il n'admira ni les pylônes de Louqsor, ni la salle hypostyle de Karnac, et revint au Caire fort peu édifié sur le sens des hiéroglyphes, mais en proie aux mêmes agitations qu'au départ.

Au Caire il trouva une nouvelle lettre de Matthieu.

A. DE BERNARD.

(Revue Contemporaine).

(La fin prochainement.)

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

MONTEUR

JOURNAL D



Nous sommes arrivés au point de notre récit, car il s'agit de M. de M... Meille en meson avril, avec saison de telle. Nous nous fait de l'avoir de l'œuvre complète.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Nous voici arrivé au dernier numéro de notre année, car l'année du *Moniteur de la Mode* commence en avril, avec la saison nouvelle. Nous nous flattons de l'avoir accomplie au gré de nos lectrices, et nous prendrons à tâche de continuer à les tenir au courant des modes nouvelles, avec le même zèle et la même fidélité.

Quelle sera, cet été, la forme des robes? Rien n'est encore décidé. On nous assure cependant que la faveur des basques se continuera encore, mais avec quelque modification dans la coupe et dans l'ornementation.

Pour aujourd'hui nous signalerons quelques toilettes de madame *Laurence*, toilettes exécutées par cette couturière, pour l'époque de la mi-carême, à laquelle ont lieu les dernières fêtes de la saison.

Une robe en taffetas blanc, avec jupe garnie de trois hauts volants, celui du haut monté

dans la ceinture : ces volants étaient terminés par un effilé blanc frisé, surmonté d'un double ruban en satin mauve n^o 12 ; chaque volant recouvert d'un volant en point d'Alençon à fleurs point de gaze. Le corsage de cette robe était à pointe et orné d'une berthe semblable au volant. Cette robe était d'une richesse et d'une élégance exquises.

Une toilette pour jeune fille de dix-sept ans, se composait d'une robe de turlatane à trois jupes, chaque jupe bordée d'un simple ruban ; la première d'un ruban n^o 22, la deuxième d'un ruban n^o 16 et la troisième d'un ruban n^o 12. Corsage froncé à la Vierge, petites manches froncées. La coiffure et le bouquet de corsage étaient formés de mignonnes branches de myosotis.

Une robe en tulle à trois volants bouillonnés, chaque volant garni d'une belle blonde, et parsemé de brins de giroflées ; corsage très busqué, à draperie de tulle ; bouquet au corsage et coiffure de branches de giroflées. Rien de plus frais, de plus jeune et de plus vaporeux.

Citons encore, comme toilette de ville, une robe en taffetas nuançé *amande*. La jupe était garnie devant de petits galons verts cousus en travers et disposés en tablier, celui du bas ayant 75 centimètres de longueur. La jupe a deux poches entourées de galons, avec un gros bouton en haut et en bas de l'ouverture. Ces

Le bavolet est garni d'une ruche en blonde. Une blonde légère, à dents, est mêlée aux ornements et retombe d'un côté.

Brides en n° 22.

Basquine Eugénie en taffetas, ornée de jais et de dentelle.

Cette basquine est très ajustée et montante; elle agrafe devant, du haut en bas, par de petits brandebourgs en passementerie.

La basquine descend sur la jupe de 45 à 48 centimètres.

Les manches sont un peu courtes, à pagodes, sans trop de largeur du bas.

Une petite chaînette en jais est posée devant; du col à la taille elle remonte en bretelles pour redescendre derrière jusqu'à 5 ou 6 centimètres plus bas que la taille où les deux extrémités se réunissent.

Une dentelle noire forme berthe sous cette bretelle, et une petite dentelle de 2 centimètres est posée en guise de tête du volant. Trois volants couvrent la manche, et le dernier la déborde de 3 à 4 centimètres.

Une chaînette de jais borde le bas de la basquine, une petite dentelle la surmonte, deux hautes dentelles la terminent.

Col à pattes en mousseline brodée garnie de valenciennes. Sous-manches en mousseline bouffante garnie de deux petits volants brodés terminés par une valenciennes.

Robe en moire antique mode.

Chapeau en crêpe garni de blonde, de petits rubans tom pousse et de ruban n° 22.

La passe, à transparent, est composée de blondes ruchées, avec bouclettes de tout petit ruban blanc. Cette ruche déborde le bord du chapeau. Le bandeau de calotte, et la calotte, sont tendus; d'un côté est un chou en blonde ruchée avec petit ruban, de dessous lequel sortent deux bouts de ruban n° 22; de l'autre côté est un nœud en ruban.

Le bavolet, en crêpe, est garni comme la passe.

Sous la passe sont de petites ruches de blonde et quelques cocardes de diverses grandeurs en ruban de taffetas rose de Chine.

PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

(Suite.)

XIV.

Paris, 3 août.

DE MATTHIEU A M. DE CHALEILLES.

Je n'attends pas votre réponse, mon ami, pour vous faire part de tout ce qui m'arrive; c'est du bonheur, ainsi n'allez pas, au vu de ma première ligne, prendre l'alarme et vous effrayer. Du bonheur, ai-je dit! j'ai osé tracer ce grand mot, ce mot extravagant et dont j'avais vainement cherché le sens jusqu'ici. Ce sens, je l'ai trouvé, car j'éprouve la chose étrange qu'il exprime; je suis heureux, le monde est à moi, tout ce que je veux m'appartient, car je ne souhaite rien d'autre que ce que j'ai, ce que j'ai étant tout ce que j'ai souhaité. Ah! mon ami, il faut avoir été malheureux pour sentir toute l'excellence du bonheur! et vous qui

n'avez jamais souffert, comprendrez-vous le cri de joie que je pousse jusqu'à vous?

(Arrivé à cet endroit de sa lecture, M. de Chaleilles appuya la main sur son cœur, et se demanda mentalement s'il était vrai qu'il n'eût jamais souffert; puis il continua.)

Depuis quelque temps j'ai pénétré plus avant que jamais dans l'intimité des Villeneuve; je passe régulièrement toutes mes soirées avec eux, soit que nous restions à la maison à jouer, à lire ou à causer, soit que nous allions nous promener au jardin du Luxembourg ou sur les boulevards voisins. Hier, nous étions assis au jardin du Luxembourg, nous écoutions la musique militaire qui exécutait des marches et des symphonies; il avait fait une journée étouffante, mais une légère brise qui s'était levée vers le soir faisait frissonner le feuillage des grands marronniers, et caressait de sa fraîche haleine les épaules demi-nues sous le barège; j'étais

placé devant Marie et sa mère, les yeux attachés avec ivresse sur ceux de la jeune fille, la main tremblante au contact de son ruban, attentif au moindre de ses mouvements, inquiet au moindre de ses gestes.

Cependant le soleil s'était couché, et l'ombre commençait à se répandre; les promeneurs s'étaient assis, les gens assis s'étaient levés, les rangs s'éclaircissaient autour de nous, la promenade devenait déserte; et pourtant nous étions si bien que nous ne songions pas à nous en aller. Nous nous levâmes pourtant lorsque le tambour battit la retraite; mais bien que nous eussions un grand massif du jardin à traverser, nous marchâmes le plus lentement possible. Un vieil ami des Villeneuve, qui était venu nous rejoindre, avait offert son bras à la mère de Marie, et je m'étais ainsi trouvé heureux possesseur de celui de la fille. C'était la première fois, mon ami, que ce bras s'appuyait sur le mien, et je vous donne à penser quelle dut être mon émotion. Ell m'ôta l'usage de la parole, et presque celui de mes jambes, si bien que Marie s'en aperçut. Trop candide pour comprendre avec l'intelligence la cause de ce trouble, elle la comprit pourtant avec son cœur, car elle me demanda ce que j'avais; mais en faisant cette question elle tremblait et rougissait elle-même. A la douce interpellation de la jeune fille, je voulus répondre, mais ma réponse fut bien embarrassée et bien peu satisfaisante, car ma compagne me dit de sa douce voix, et avec une expression que je n'oublierai de ma vie :

— Vous aurais-je fait quelque chagrin, monsieur Matthieu ?

— Vous, mademoiselle ! lui dis-je en serrant son bras contre mon cœur dans un élan que je ne pus réprimer.

Puis revenant aussitôt au sentiment de la réalité :

— Peut-être ! dis-je d'une voix étouffée.

Marie baissa la tête et garda le silence. J'eus peur de l'avoir blessée, et je repris :

— Ne vous affectez pas de ce cri de mon cœur. Je n'ai aucun droit de me plaindre; je ne me plains pas; ne suis-je pas trop heureux ?

— Non, vous n'êtes pas heureux, me dit-elle simplement, et je ne suis pas heureuse non plus.

— Je le sais, répliquai-je.

— Non, vous ne le savez pas assez. Mon malheur n'est pas dans les regrets; le passé s'éloigne et s'efface. C'est le présent, c'est l'avenir qui m'affligent.

Je lui demandai l'explication de ces paroles.

— Dois-je vous la donner ? me dit-elle.

Puis après un moment de réflexion : — Oui, poursuivait-elle, je le dois. Vous avez un cœur loyal, vous comprendrez ma loyauté et n'en tirerez aucun avantage contre moi.

Je l'assurai que tout ce qu'elle pourrait me dire ne changerait absolument rien de mes intentions à son égard.

— Je ne l'ignore pas, me répondit-elle, et c'est là, je l'avoue, ce qui me fait trembler. Vous recherchez ma main, je le sais, ma mère me l'a dit, elle m'a pressée souvent de me décider; et si je ne l'ai pas fait, ce n'est pas que je nourrisse un autre espoir, non; mais à celui que j'épouserai je veux pouvoir dire: Vous êtes seul et entier dans mon cœur.

C'était parler comme une fille sérieuse, et j'aurais pu me contenter à la rigueur de cette franche déclaration; mais l'homme est ainsi fait qu'une espérance est-elle réalisée, il en conçoit de nouvelles. Je ne me rappelais déjà plus que trois mois auparavant je me serais tenu pour trop heureux de la moitié des paroles qu'elle venait de prononcer.

— Mais ce jour viendra-t-il jamais ? lui demandai-je tristement.

Dans l'ombre, je vis son visage se tourner vers moi, et je crus deviner dans son regard une expression de reproche.

— Si je vous disais qu'il viendra, répondit-elle après un moment de silence, c'est qu'il serait déjà arrivé.

Je baissai la tête et me tus. J'aurais voulu davantage, car je devenais très exigeant; mais je ne pus me défendre de penser qu'elle avait raison.

— Allez, reprit-elle quelques moments après, comme si elle avait suivi le cours de ses réflexions, allez, vous avez sur mon cœur le meilleur de tous les droits: vous êtes bon.

Quelle noble nature, mon ami, et comme elle est supérieure aux autres femmes ! Les femmes ne jugent ordinairement les hommes que par le dehors; qu'ils soient beaux, qu'ils séduisent, qu'ils charment, tout est là. Pour elle, au contraire, le plus grand attrait c'est la bonté. Elle vous avait compris; elle vous connaissait bien, et c'est pour cela qu'elle vous aimait.

Concevez-vous ma joie maintenant ? Je puis prétendre à elle puisque je me sens la qualité qu'elle préfère. Je n'ai plus besoin de m'inquiéter si je suis laid, si j'ai l'air gauche, si je manque d'élégance. C'est chose superflue à ses yeux; une âme honnête, un cœur aimant, voilà le principal; on accepterait le reste par surcroît, mais à la rigueur on saurait s'en passer. Je puis donc prétendre, je puis donc sérieuse-

... que... (text on the right edge of the page, partially cut off)

J.-B. Marquet

ment espérer. Cette pensée inonde mon âme de joie. Je ne songe plus qu'à cela, je ne rêve plus que de cela. Mes travaux étaient bien négligés depuis quelque temps; que vont-ils devenir maintenant? Mon tableau de concours n'est guère avancé; sera-t-il fini? Oui, je le finirai, mais seulement pour l'acquit de ma conscience et pour ne pas contrarier mon protecteur. Vous me le disiez bien que je n'aurais pas le prix. Mais que m'importe le prix! Puis-je songer à aller à Rome lorsque désormais tout m'attache à Paris?

J.-B. MATTHIEU.

Ce ne fut pas sans de nombreuses interruptions et quelques mouvements d'impatience que M. de Chaleilles acheva la lecture de cette lettre. Le malaise qu'il avait puisé dans la précédente devint plus intense encore, et il éprouva même un mouvement d'humeur qui ne lui était pas habituel. Il prit la plume pour répondre et recommençait vingt fois sans trop savoir ce qu'il voulait dire et ce qu'il écrivait. Enfin, il laissa là plume et encre et fit demander un bateau pour traverser le Nil. Sa promenade n'avait pas d'autre but que d'échapper aux pensées qui le poursuivaient.

Qu'ai-je besoin de continuer cette correspondance? se disait-il. Il est heureux, elle va l'aimer, si elle ne l'aime déjà; c'est tout ce que je souhaitais, c'est tout ce que j'ai voulu, et je n'ai pas à m'en plaindre.

N'allez pas croire que ce fût la vanité qui soufflait cette aigreur au cœur de M. de Chaleilles. J'ai pris soin d'avertir le lecteur que ce n'était pas là son défaut. Chez un autre, chez une nature moins belle et moins élevée que la sienne, on aurait pu assigner à cette mauvaise humeur une cause de cette espèce. Ce n'était pas le cas avec M. de Chaleilles. Il s'était éloigné par devoir, parce qu'il n'avait jamais songé à épouser mademoiselle Villeneuve, parce qu'il ne se sentait pour elle qu'une tendresse fraternelle.

Était-il, je ne dirai pas jaloux, mais envieux du bonheur qui semblait se préparer pour Matthieu? Non, certes; il avait pris soin lui-même de le préparer, et il ne se reprochait pas de l'avoir fait. Qu'était-ce donc? Il ne le savait pas. Suis-je tenu d'être plus savant que lui? Il se posa sans doute bien des questions analogues pendant sa promenade sur le fleuve sacré; mais je ne saurais dire quelle solution il leur donna. Quand il fut rentré chez lui, il prit encore une fois la plume et cette fois, au lieu

de tracer ces mots habituels: « Mon ami, » il écrivit: « Mademoiselle. » Était-ce une distraction? Jugez-en vous-même, voici sa lettre:

Mademoiselle,

J'ai fait ce que vous m'avez demandé, je suis parti; j'ai mis une grande mer entre vous et moi. Ai-je bien fait? Ne m'en repentirai-je pas un jour? Qu'importe! J'ai voulu vous rendre le repos, et j'apprends aujourd'hui avec une satisfaction véritable que mes vœux sont satisfaits. Ces souvenirs des jeunes années, je le savais bien, ne devaient pas avoir imprimé à votre âme une empreinte durable; peut-être même vous étiez-vous trompée sur leur véritable nature. Ils sont effacés, n'en parlons plus. Parlons plutôt de vous, de votre bonheur qui se prépare, de Matthieu, ce noble et digne garçon que j'aime de tout mon cœur, et qui a sur le vôtre des droits si incontestables et si sérieux. La réalité vaut mieux que le rêve, et vous avez cessé de rêver; vous avez ouvert vos yeux à la vraie lumière, et vous avez vu comme moi tout ce qu'il y avait de bon, de dévoué, de généreux dans cet honnête garçon; vous l'estimiez déjà; un pas restait à faire pour l'aimer; à l'heure où je vous écris, j'espère qu'il est fait. Soyez donc heureuse, nulle ne le mérite plus que vous. Plus tard, un jour, vous me permettrez de revenir près de vous, de vous offrir une main amie, et de mettre à votre service un cœur qui n'oubliera jamais. Adieu, mademoiselle, tous mes vœux vous suivront dans votre nouvelle destinée.

ALFRED.

Et cette lettre fut adressée à mademoiselle Villeneuve, et cette lettre partit. En route, elle se croisa avec cette autre de Matthieu:

Paris, 15 septembre.

Qu'êtes-vous devenu, mon ami? Pourquoi ne me répondez-vous pas? Tous les bonheurs m'arrivent, et il faut que la joie qu'ils m'apportent soit compromise par cette pensée que vous êtes peut-être malade, ou, ce qui m'afflige encore davantage, que vous êtes peut-être mécontent de moi. Je m'inquiète, je m'irrite, je me désespère. Sachez-le donc, il n'est pas de bonheur véritable pour moi sans que vous le partagiez. Vous avez voulu mon amitié, vous l'avez

tout entière, absolue, presque exigeante; vous m'avez gâté, subissez-en les conséquences. Oui, mon ami, tous les obstacles sont levés, toutes les hésitations ont cessé. Marie a consenti, Marie sera ma femme, elle le sera tout de suite... si vous le voulez. Et il faut que vous le vouliez, mon ami, car malgré toutes mes négligences, malgré toute ma paresse, je partirai bientôt pour Rome: j'ai obtenu le grand-prix. Si notre union n'était pas conclue avant mon départ, il me faudrait attendre encore un an, la famille Villeneuve ne pouvant pas aller en Italie. Remettre à un an son bonheur, n'est-ce pas bien téméraire? Et cette union ne peut pourtant pas se faire sans vous; Marie en a posé la condition; je n'aurais eu garde de la discuter; ç'aurait été lui faire injure et me priver d'un nouveau bonheur que j'espère. Quand vous recevrez cette lettre, où que vous soyez, faites donc vos malles et revenez vite. On a de vous un besoin absolu ici; dites-vous bien que sans vous rien n'est fait, rien ne se fera; vous tenez le fil de mon bonheur, si vous l'allongez trop il pourrait se rompre. A bientôt donc, car vous viendrez, j'en suis sûr.

Il me faut votre présence, mon ami, votre main loyale pressée dans la mienne, votre sourire bon et joyeux. Et qui désormais oserait encore m'appeler :

« LE PAUVRE MATTHIEU. »

Cette lettre produisit une très vive impression sur Alfred. Il se sentit touché jusqu'aux larmes des sentiments pleins d'affection et de confiance dont elle témoignait, et il s'accusa de ne les avoir pas toujours mérités dans ces derniers temps. L'examen rapide mais sincère qu'il fit de sa conscience lui démontra qu'il avait des torts graves à se reprocher, torts dont il ne savait pas trop lui-même la cause ni l'origine, et que, pour cette raison même, il considérait comme moins pardonnables. Un moment il songea à s'accuser devant Matthieu; mais que pourrait-il lui dire pour expliquer son silence et le mouvement injuste qui l'avait occasionné? Mieux valait se taire et réserver l'explication pour plus tard, quand il aurait lui-même vu clair dans son cœur. C'est ce qu'il fit. D'ailleurs, il avait sur-le-champ pris son parti; il était résolu de partir, de retourner à Paris, d'accéder en un mot à tout ce qui lui était demandé. D'où vient même que cette résolution, dès qu'il l'eut prise, lui causa un soulagement singulier? D'où vient qu'il fut moins inquiet, moins préoccupé, moins soucieux? Je laisse au lecteur le soin de débrouiller cette énigme;

pour moi je n'en ai pas encore trouvé le mot ou bien, si je l'ai trouvé, je ne veux pas le dire.

XV.

Comme Alfred l'avait bien prévu, mademoiselle Villeneuve avait communiqué sa lettre à Matthieu. Celui-ci l'avait relue plusieurs fois, puis il était tombé dans une préoccupation singulière, et il fut rêveur un jour durant. Marie ne savait à quoi l'attribuer, et se serait bien gardée de lui en demander la cause. Elle était sûre de n'avoir rien fait pour la provoquer. Si Matthieu avait de son côté des contrariétés personnelles, c'était à lui qu'en appartenait le secret. Tout au plus madame Villeneuve pouvait-elle en solliciter la confiance. Mais pour cela il eût fallu que madame Villeneuve eût fait les mêmes observations que sa fille, car celle-ci était déterminée à ne point lui faire part des siennes. Résolue à épouser Matthieu, elle aurait craint de paraître revenir sur son engagement et chercher des biais qui s'alliaient mal avec la délicatesse de son caractère.

Matthieu ne fut donc point interrogé, et il garda par devers lui la pensée qui l'importunait. Cette pensée était celle-ci :

— Est-ce que M. de Chaleilles aimerait mademoiselle Villeneuve!

A peine se fut-il posé cette question, qu'il se donna l'obligation de la résoudre par tous les moyens possibles, excepté par ceux de la ruse et de la surprise qui répugnaient à son caractère. M. de Chaleilles allait arriver à Paris; il serait possible de l'interroger franchement et de savoir de lui-même l'état de son cœur. C'était le projet qui convenait le mieux à la nature de Matthieu.

Trois jours après, M. de Chaleilles arriva. Sa première visite fut pour l'artiste. Mais pouvait-on dans une première entrevue parler d'autre chose que d'amitié? Il y eut un mutuel épanchement d'affection, et les deux amis se trouvèrent trop heureux pour qu'il leur vint à l'esprit de troubler ce bonheur par des questions indiscrettes ou par des confidences pénibles. D'ailleurs, M. de Chaleilles semblait joyeux, et bien que ses traits fussent amaigris, le hâle des pays chauds prêtait à son visage un air de santé et de force qui rassura presque complètement Matthieu.

Les deux amis se rendirent ensemble chez les Villeneuve. La mère et la fille étaient seules à la maison. Lorsqu'elle entendit le pas de M. de Chaleilles, Marie le reconnut et trembla; mais elle eut le temps de se remettre. Alfred

entra ; elle se leva à demi, en s'appuyant sur le bras de son fauteuil, et le salua avec un embarras plein de grâce et les yeux baissés ; puis elle tendit en souriant la main à Matthieu. Celui-ci la prit, mais il n'osa y appliquer ses lèvres, ce qu'il avait pourtant l'habitude de faire depuis un mois. Mais il pensa que si M. de Chaleilles aimait Marie, il souffrirait à la vue de cette privauté galante, et pour rien au monde il n'eût voulu le faire souffrir. L'entretien de part et d'autre fut pénible, embarrassé. Madame Villeneuve, qui éprouvait cette gêne comme les autres, mais qui était mieux faite aux difficultés de la vie, puisqu'elle les pratiquait depuis plus longtemps, madame Villeneuve interrogea Alfred sur ses voyages ; Alfred n'avait rien vu, ou s'il avait vu, il avait mal observé ; et il fut bien empêché de sortir des lieux communs au service des voyageurs qui voyagent au coin de leur feu.

On retint M. de Chaleilles à diner. Matthieu ne pouvait en être, et l'eût-il pu, qu'il se fût bien gardé de rester. Il sentait que les deux jeunes gens avaient quelque chose à se dire. Alfred, en effet, se rapprocha de Marie, et il put causer avec elle pendant que madame Villeneuve, avec ou sans préméditation, vaquait çà et là aux soins du ménage. — Vous allez être heureuse, dit M. de Chaleilles ; Matthieu est un noble cœur.

— Oui, répondit la jeune fille, bien noble et bien bon surtout. Mais vous, poursuivit-elle en tremblant, ne suivrez-vous pas l'exemple de votre sœur (elle appuya sur ce mot), que votre sœur vous donne ?

— Ma sœur !... Oui, en effet, je devrais peut-être... Vous avez raison, j'y penserai plus tard.

— Plus tard, non ; il vaudrait mieux y penser tout de suite.

— Mais je ne connais personne.

— Avez-vous seulement cherché ? Dans votre position, connu comme vous l'êtes, vous trouverez aisément dans votre monde une riche héritière, belle et digne de vous.

— Que m'importe qu'elle soit riche, que m'importe qu'elle soit belle, pourvu que je l'aime ! Mais il est inutile que je cherche, je suis sûr d'avance que je ne trouverai pas.

— Qu'en savez-vous ?

— Je n'en sais rien, en effet, et pourtant je suis certain que ce que je vous dis est vrai. Et puis je ne me sens pas en bonnes dispositions pour me marier : j'ai l'humeur détestable depuis quelque temps ; j'ai besoin de distractions, je veux les prendre.

— Une femme bonne et douce, qui vous

sourirait aux heures mauvaises et qui occuperait vos loisirs, serait pour vous la meilleure cause de distraction.

— Oui, mais si j'allais la prendre en haine ! si, au lieu de me réjouir à son aspect, sa vue allait me devenir insupportable, odieuse ?

— Que dites-vous-là ? vous, haïr ! vous, détester !

— Je vous dis que cela arriverait infailliblement, si j'avais le malheur d'épouser une femme que je n'aime pas, et c'est ce que je veux éviter en restant garçon le plus longtemps possible.

— Vous, autrefois si bon ! Vous êtes donc bien changé ?

— Oui, je suis bien changé... Est-ce que tout le monde ne change pas ? dit-il avec un accent d'amertume.

La jeune fille sentit le reproche et frissonna de la tête aux pieds.

M. de Chaleilles s'en aperçut, et, dans la bonté de son cœur, il craignit de l'avoir blessée. Il reprit d'une voix douce et caressante :

— Mais l'on a quelquefois de bonnes raisons pour changer, et toutes les métamorphoses ne sont pas également dignes de blâme.

Si les précédentes paroles de M. de Chaleilles avaient frappé Marie comme une injustice, celles-ci l'atteignirent comme une douleur. Elle mit les mains devant ses yeux, et se demanda s'il était vrai que son cœur eût changé ; puis elle s'étonna que M. de Chaleilles lui en fit en quelque façon un reproche. De quel droit, lui qui, se sachant aimé, était parti ? La pauvre enfant n'y comprenait rien ; mais Alfred y comprenait-il davantage ?

Pendant qu'elle faisait ces réflexions, le jeune homme la regardait avec émotion ; à travers le voile de ses mains, il voyait le visage de la jeune fille, et sur ce visage il cherchait à lire ce qui se passait au fond de son cœur. Elle allait épouser Matthieu ; mais était-il bien sûr qu'elle l'aimait ? Cette pensée traversa comme un éclair l'esprit d'Alfred ; mais elle ne s'y arrêta pas. Il sentit toutefois que cette entrevue, si elle se prolongeait, pouvait devenir périlleuse et pour la jeune fille et pour lui.

M. de Chaleilles fit un effort surhumain pour triompher de l'émotion qu'il sentit l'envahir et l'étreindre. Il tenta de faire appel à sa vieille insouciance et d'appeler à son secours sa gaieté d'autrefois. — Ma chère Marie, dit-il en prenant familièrement la main de la jeune fille, je vous ai fait de la peine ? Pardonnez-moi. Ne suis-je pas excusable ? Je viens de passer six mois loin de la civilisation, au milieu

du désert et parmi les Arabes ; j'ai pris un peu de leurs brutales habitudes. Croyez-moi, je ne vous reproche rien ; vous avez bien fait , vous faites bien, et c'est moi qui suis un fou, après avoir été un sot.

Le ton léger en apparence qu'avait pris M. de Chaleilles n'en imposa pas à mademoiselle Villeneuve. Ces paroles en disaient trop pour qu'elle ne comprit pas, même ce qu'elles prétendaient dissimuler. Son regard s'attacha sur le jeune homme avec une indicible expression de mélancolie.

— Alors, pourquoi êtes-vous parti ?

— Triste question, à laquelle je ne puis rien répondre.

— Ce qui est fait est fait, et n'est plus à refaire, murmura tristement la jeune fille. J'ai promis lorsque je me croyais forte ; je tiendrai ma parole.

— Marie , voulez-vous que je reparte demain ?

— Demain, non ; ne laissez pas croire à Matthieu que vous me fuyez, encore moins qu'après avoir désiré votre présence j'aie pu exiger de nouveau votre éloignement.

— Savez-vous à quel supplice vous me condamnez ?

— Serez-vous donc la seule victime ?

— Ah ! pourquoi avez-vous engagé votre foi ? Qui donc vous poussait à cette immolation ?

— Alfred, c'est vous qui me le demandez ?

— Vous l'aimez, pourtant ?

— Oui... je l'aime, fit la jeune fille avec effort et en posant la main sur son cœur ; je veux l'aimer toujours.

M. de Chaleilles brisa la canne qu'il tenait entre ses mains.

— Que faites-vous ? Un mouvement de colère ! s'écria Marie avec effroi.

— Non, mademoiselle, répondit froidement le jeune homme, une maladresse.

Marie attacha sur M. de Chaleilles un regard triste et désolé.

— Ne seriez-vous plus cet ami dévoué, cet excellent cœur d'autrefois ? dit-elle d'un accent douloureux.

— Non, je ne le suis plus, s'écria-t-il. Je me sens cruel, je me sens méchant, parce que je souffre.

— Alfred, s'il est vrai que vous souffriez aujourd'hui, vous comprendrez ce que j'ai souffert, et ma résignation vous sera un exemple.

— La résignation, il est facile d'en parler à qui n'a jamais aimé.

Un éclair de joie illumina les traits de la jeune fille, mais ce ne fut qu'un éclair,

et son visage, un moment radieux, reprit aussitôt son expression mélancolique.

— Vous êtes injuste, et vous le savez bien, dit-elle simplement. Je ne suis pas habituée à feindre et j'ai horreur du mensonge ; vous pouvez me refuser toute autre qualité, mais vous, Alfred, vous ne pouvez me dénier celle-là. Oui, je vous ai aimé, longtemps sans le savoir et longtemps aussi le sachant. Sitôt que je pus lire clairement dans mon cœur, j'eus peur de la place que vous y occupiez, et j'ai lutté, non pour vous en arracher, c'eût été une autre faute, mais pour vous mesurer le terrain que vous envahissiez. Je luttai en vain, et il me fallut tomber à vos pieds pour vous demander grâce, pour implorer votre secours contre moi-même... Votre absence m'apporta quelque soulagement ; Matthieu devint votre ami, et j'appris à mieux le connaître. Mon devoir m'était tracé : la pauvre fille ne pouvait prétendre à l'homme de son choix, parce que cet homme était trop riche et qu'il appartenait à un rang trop élevé pour elle.

— Deviez-vous croire que ce fût un obstacle ?

— Je le crus, et vous fûtes de moitié dans cette croyance. A force d'étudier un rôle, l'acteur finit, dit-on, par s'identifier avec son personnage. Je m'étudiai à aimer M. Matthieu ; nul ne me paraissait plus digne de l'être, et je crus que l'heure était venue de m'avouer que je deviendrais sa femme sans répugnance. Et aujourd'hui, dites, que voulez-vous donc que je fasse ?

— J'ai méconnu votre cœur et le mien, répondit gravement M. de Chaleilles ; c'est à moi d'en porter la peine. Je vous aimais et je n'en savais rien. Oubliez cette conversation qui ne pourrait vous rappeler que de mauvais souvenirs, comme je vais m'efforcer moi-même d'oublier ce que cette suprême entrevue m'a révélé. Ma présence ne doit pas être une cause de trouble ni dans votre cœur, ni dans cette maison. Vous ne me reverrez plus qu'avec Matthieu, mon ami, l'homme que vous devez rendre heureux, car lui n'a jamais cessé de le mériter. Après votre mariage je reprendrai mon bâton de voyageur, et cette fois je ne reviendrai près de vous que lorsque vous m'appellerez.

— Non, Alfred, je pourrais me tromper encore ; si je vous appelais, ne venez pas.

— Mon Dieu ! s'écria le jeune homme avec élan, vous m'aimez donc toujours ?

— Qu'importe ! murmura la jeune fille ; puisque ni vous ni moi ne devons plus le savoir.

Là s'arrêta pour ce jour-là l'entretien, car

le dîner fut servi et le soir il vint du monde, Matthieu entre autres, qui observait en silence la contrainte de la jeune fille et la réserve de son ami.

Il faut que je découvre ce qui se passe au fond de ces deux cœurs, se dit-il.

La difficulté était d'aborder la question. S'il allait droit à M. de Chaleilles, il pouvait l'offenser, et rien n'était plus éloigné de ses intentions ; s'il attendait sa découverte du hasard ou de l'occasion, elle pouvait très bien lui échapper toujours. Il connaissait la loyauté de son ami, sa générosité, son extrême délicatesse, et il était certain qu'il renfermerait soigneusement un pareil secret dans son sein.

Cependant, en sortant de chez les Villeneuve et au moment de se séparer il lui prit le bras, l'entraîna à pied jusqu'à la rue de Vaugirard, et lui dit : — Avez-vous toujours vos intentions de voyage ?

— Plus que jamais.

— Et comptez-vous emmener Valdroche ?

— Je ne sais ; peut-être bien ; c'est un joyeux compagnon ; il me distraira.

— Valdroche n'est plus un joyeux compagnon ; il est triste et morose... comme vous.

— Suis-je donc si morose et si triste ? dit Alfred en essayant de sourire.

— Vous l'êtes plus profondément et plus sérieusement encore que lui. Et pourtant il a failli se tuer.

— Est-ce que vous me supposeriez par hasard des intentions de suicide ?

— Non, une pareille pensée ne peut venir à propos de M. de Chaleilles ; vous êtes assez fort pour vivre, même en souffrant beaucoup.

— Je vous remercie de cette bonne opinion que vous avez de moi, mon ami ; mais la vie ne me semble pas encore un si pénible fardeau.

— Peut-être pas encore aujourd'hui, mon ami, mais demain, mais dans quinze jours.

En parlant ainsi Matthieu avait arrêté M. de Chaleilles sous un bec de gaz et lui avait pris les deux mains qu'il serrait avec émotion.

— Bast ! fit Alfred pour donner le change à son ami, dans quinze jours vous serez heureux et je le serai aussi.

— Vous ! dit Matthieu.

— Sans doute. Pourquoi ne le serais-je pas ? n'êtes-vous pas mon ami ?

— Oui, répondit l'artiste, je suis votre ami, et vous êtes le plus généreux des hommes.

— Mais non, je vous assure que je ne suis pas généreux, je suis au contraire un grand égoïste ; je jouis tout simplement du bonheur d'autrui. N'est-ce rien, croyez-vous que de pouvoir se dire : « mon ami est heureux. »

— Oui, on se dit cela et l'on a la mort dans l'âme.

— Matthieu, je ne sais ce que vous avez ce soir, mais toutes vos pensées sont bien tristes.

— Oui, elles sont tristes, s'écria-t-il avec explosion et jetant de côté toute diplomatie inutile, oui, elles sont tristes, car je vois l'homme que j'aime en proie à la plus amère douleur. Ne cherchez pas à le nier, vous avez l'âme navrée, vous souffrez d'un mal terrible et que je connais bien ; vous aimez, et par amitié vous étouffez votre amour, vous immolez votre cœur, vous vous condamnez au malheur. Et vous croyez que je vous laisserai faire ? non, je serais indigne de votre amitié, de votre estime.

M. de Chaleilles voulut parler.

— Non, je ne vous écoute point, poursuivit l'artiste avec feu ; je sais d'avance tout ce que vous pourriez me dire, et je ne veux pas vous écouter. Embrassons-nous, adieu, adieu ; oubliez que je vis encore et faites comme si je ne vivais plus.

Matthieu s'était jeté au cou d'Alfred et l'étreignait à l'étouffer. En vain celui-ci tenta de le retenir, l'artiste lui échappa des mains et disparut.

Se mettre à sa recherche, combattre ses résolutions, fut la première pensée de M. de Chaleilles. Il se fit donc conduire à la demeure de l'artiste. Là il apprit avec surprise que dans la soirée un commissionnaire était venu prendre ses effets et payer son loyer. A l'atelier de la rue de Vaugirard, même réponse.

M. de Chaleilles rentra à son hôtel, brisé, abattu et dévoré d'inquiétude. Il s'accusait d'un malheur qu'il appréhendait et auquel pourtant il se refusait de croire. Toute la nuit se passa pour lui dans de mortelles angoisses, et le jour à peine venu, il courut chez les Villeneuve, où sans doute, avant de partir, Matthieu avait laissé quelques traces de son passage.

Il trouva en effet la famille tout en émoi. On venait de recevoir la lettre suivante de Matthieu, adressée à madame Villeneuve.

« Madame,

» Je m'étais trop flatté en concevant l'espoir d'être un jour assez aimé de mademoiselle votre fille pour devenir son époux, je m'étais trop pressé en sollicitant sa main que le ciel réservait à quelqu'un plus digne que moi. Je veux, en vous remerciant de toutes les bontés que vous avez eues pour moi, vous donner une

preuve de ma reconnaissance en vous découvrant un secret dont vous ne savez que la moitié : Mademoiselle Marie aime M. de Chailleilles, vous ne l'ignorez pas ; mais M. de Chailleilles aime mademoiselle Marie et voilà ce que sans doute je vous apprendis. Lorsqu'Alfred partit pour l'Égypte, il croyait accomplir un devoir, il consommait un sacrifice. Combien lui a-t-il fallu du temps pour souffrir du mal dont il avait emporté le germe ? Je l'ignore, mais je sais bien qu'en lui écrivant de venir, j'avais déjà un vague pressentiment de la vérité. Quand je lus sa réponse, mes pressentiments devinrent des craintes ; le jour de son arrivée, ces craintes furent une certitude. En face de cette certitude, ma conduite future me parut nettement tracée : Nous étions trois ; lequel valait le mieux de consommer le malheur de deux d'entre nous en épousant votre fille, ou de n'en affliger qu'un seul en la laissant épouser à M. de Chailleilles ? Je ne pouvais hésiter, je résolus de partir et je pars. Mon lot est encore bien beau, puisqu'il m'aura été donné de n'être pas étranger tout à fait au bonheur des deux personnes que j'aime le plus au monde, et j'emporte une bien douce consolation pour mes peines, celle que met au cœur de l'homme l'accomplissement d'une bonne action. Pardonnez-moi de m'en énor-gueillir, mais j'éprouve dans mon sacrifice, le plus grand qui me sera jamais imposé par la conscience, un doux sentiment de fierté qui m'inspire de la force et me communique une sorte d'enthousiasme. Je ne savais pas avant ce jour tout ce qu'il y a d'ivresse à s'immoler. Que cette pensée console Alfred de la douleur qu'il éprouvera en me sachant malheureux pour lui ; qu'elle arrête ses pas au moment où il apprendra mon départ, car je le connais assez pour savoir qu'il voudra me suivre, s'immoler à son tour... Il avait déjà donné l'exemple, je n'ai fait que marcher sur ses traces. Pourquoi aurait-il eu seul le monopole de la générosité. Ma résolution a été prise en toute liberté et avec tout le calme qu'elle méritait. Aussi est-elle irrévocable.

Et vous, mademoiselle, voulez-vous me permettre de m'incliner encore une fois devant vous ? Vous avez daigné abaisser sur moi votre regard, vous m'avez encouragé lorsque je succombais, vous m'avez souri lorsque je pleurais ; par vous je suis devenu quelque chose lorsque je n'étais rien ; par vous j'ai conquis une place presque glorieuse déjà. Je vous dois tout, et je serais bien ingrat si je ne vous en remerciais à genoux, si pouvant vous rendre le bonheur qu'un instant j'ai vu luire à mes yeux, je tenais la main fermée. Vous me pardonneriez d'avoir

hésité si longtemps, lorsqu'Alfred vous aura dit combien vous lui êtes chère, et quand vous saurez à quel point il vous aime, vous comprendrez pourquoi j'ai mis tant d'importunité peut-être à vous aimer. Ne vous affligez pas non plus sur mon sort ; les trois mois d'espérances qui viennent de s'écouler m'ont payé et au delà de toutes mes peines passées et de toutes mes tristesses à venir. Avoir pendant trois mois compté pour ainsi dire les pulsations de votre cœur, tenu mes regards attachés sur les vôtres, senti trembler ma main en touchant votre main, savouré près de vous toutes les délices qu'éprouve une âme qui, pour la première fois, se sent aimer, ce sont là des biens qui suffisent à effacer toutes les larmes et à cicatrizer toutes les plaies, ce sont là pour la mémoire de ces empreintes durables qui deviennent avec le temps nos plus doux et nos meilleurs souvenirs. Enfin, permettez-moi de croire qu'en m'éloignant de vous je n'ai pas encore tout perdu, et qu'il restera toujours dans votre cœur une petite place pour celui qui vous a tant aimée ; un bon souvenir pour le pauvre Matthieu.

De Rome, où je serai bientôt, je veux vous écrire à tous, à vous, madame, pour vous raconter mes travaux auxquels vous daignez depuis longtemps vous intéresser ; à vous, Alfred, pour vous demander de me prendre pour le confident de votre bonheur ; à vous enfin, mademoiselle, pour être l'un des premiers à vous saluer du nom nouveau que vous aller porter. Vous jetterez deux lignes de votre main dans la lettre de M. de Chailleilles et le pauvre Matthieu s'estimera le plus heureux des hommes.

J.-B. MATTHIEU.

Cette lettre, écrite avec une visible intention de dissimuler le désespoir de son auteur impressionna vivement la famille tout entière lorsque la mère, après l'avoir lue en fit une seconde lecture à haute voix, lecture souvent interrompue par des soupirs et par des sanglots. Marie, assise dans un coin, tenait son visage caché dans ses mains ; elle se demandait pourquoi elle n'avait pas mieux aimé l'homme qui l'aimait tant, pourquoi elle était destinée à faire le malheur d'un être à qui elle était si chère. Elle se dit qu'il devait y avoir certainement une autre vie où se réparaient les erreurs et les injustices de celle-ci. Quant à M. Villeneuve, assis, les deux mains sur ses genoux, le cou tendu, l'œil humide, il écoutait avec attendrissement, et oubliait de presser dans ses doigts sa chère tabatière.

Quand Alfred parut, la lettre avait déjà produit son premier effet; mais les yeux rougis par les larmes, les attitudes désolées et les bouches muettes disaient assez qu'il s'était passé quelque chose.

— Eh bien! dit-il en entrant d'un air effaré, savez-vous ce qu'est devenu ce pauvre Matthieu?

Pour toute réponse, madame Villeneuve lui présenta la lettre. Il la parcourut rapidement du regard, et, sans rien dire, il reprit son chapeau et se précipita vers la porte.

— Où allez-vous? demanda un homme noir qui soudain apparut sur le seuil.

On reconnut M. X..., le protecteur de Matthieu.

— Que vous importe? s'écria vivement Alfred.

— Il m'importe beaucoup.

Puis se tournant vers madame Villeneuve :

— Je m'étais engagé, dit-il, à ne revenir que le vingt-cinq avril; excusez-moi de devancer cette époque; mais les choses ont marché plus vite que nous ne l'avions supposé.

— Et Matthieu, où est-il? interrompit Alfred avec feu. L'avez-vous vu? Savez-vous ce qu'il est devenu?

— Je l'ai vu, je sais ce qu'il est devenu, répondit méthodiquement le magistrat; il est parti.

— Je ne veux pas, je n'entends pas...

— Que prétendez-vous faire?

— L'aller chercher, le ramener...

— C'est inutile, il ne reviendra pas...

— Qui sait? Je le supplierai...

— Et moi, je le lui défendrais. Que chacun suive sa voie; la sienne n'est pas ici, elle est à Rome, et c'est pour l'avoir méconnue qu'il a tant souffert. Voudriez-vous lui faire recommencer ce chemin de douleurs?

Alfred baissa la tête et ne répondit pas. Le magistrat reprit en se tournant derechef vers madame Villeneuve :

— Je vous remercie, madame, des bontés que vous avez eues pour mon fils adoptif. Dans toute cette triste affaire, vous avez été pour lui presque une mère, et votre loyauté ne s'est pas démentie un seul instant. Puis-je en dire autant de tous ceux qui ont joué un rôle dans cette histoire?

Le Président, en prononçant ces paroles, lançait un regard sévère à la jeune fille. Celle-ci tressaillit et son front devint pâle. Mais elle avait la conscience d'avoir fait tout ce qu'elle avait pu. Elle releva la tête avec fierté et répondit simplement mais d'un ton ferme :

— Si M. Matthieu était ici, il me défendrait.

Le magistrat s'approcha d'elle, et lui prenant la main : — Mademoiselle, lui dit-il, vous n'avez pas besoin d'être défendue, puisque vous êtes pardonnée; mais vous ne savez pas l'étendue du mal que vous avez fait. A l'avenir, ne promettez jamais que ce que vous pouvez tenir.

— Dites un mot, répondit la jeune fille, et ma vie lui appartient.

Alfred, pendant ce temps, s'était rapproché du groupe. Le magistrat jeta tour à tour un regard sur les deux jeunes gens, et, comme s'il n'eût pas entendu les paroles de la jeune fille :

— Où avais-je l'esprit, et à quoi me servait mon expérience, murmura-t-il en manière de réflexion, pour croire que le lierre allait ainsi se détacher de l'ormeau?

Puis il disparut brusquement en s'écriant :

— Allons rejoindre mon pauvre Matthieu.

Le silence plana encore un instant dans la maison, comme le calme qui se fait après un orage; et ainsi qu'on entend ensuite les oiseaux reprendre leurs chants interrompus, on entendit s'élever la voix d'Alfred, timide d'abord et peu à peu plus sonore et plus ardente.

Il demandait à madame Villeneuve la main de sa fille.

— C'est à elle de vous répondre, dit la mère d'un ton moitié contraint et moitié joyeux.

Le jeune homme mit son genou en terre devant mademoiselle Villeneuve.

— Marie!... dit-il.

La jeune fille fit au jeune homme un beau collier de ses bras et lui dit tout bas :

— Je vous aime.

— Pauvre Matthieu! ne put s'empêcher de penser M. de Chaleilles.

— Alfred, reprit la jeune fille, ne le plaignons pas : il valait mieux que nous.

A. DE BERNARD.

(Revue Contemporaine.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Le grand succès du jour, l'événement qui rivalise dans les salons parisiens avec le siège de Sébastopol, c'est le *Demi-Monde*, la nouvelle comédie de M. Alexandre Dumas fils. M. Dumas fils est, on peut le dire, l'historiographe des lorettes. C'est le peintre ordinaire des princesses de Breda-street et des duchesses du lansquenet. Il excelle dans les tableaux de ces mœurs interlopes, dans la peinture de cette Bohême dorée, dont les originaux vivent et respirent sous les noms transparents dont il les a gazés à demi.

Jusqu'ici c'est, il faut bien le dire, l'unique corde de son talent, mais nul n'a l'art de la faire vibrer avec plus de puissance et de savoir-faire que lui. Déjà dans la *Dame aux camélias*, son début au théâtre, M. Dumas avait donné la preuve du talent d'observation qu'il possède dans la reproduction de cette société facile et peu sévère dont l'épicurisme mêle sans nul scrupule le culte de l'amour à celui du *Veau d'or*. *Diane de Lys* elle-même n'était qu'une lorette sous le pseudonyme d'une grande dame. Pour cette fois, M. Dumas revient franchement à ses premiers amours. L'enseigne de sa pièce dit tout haut à quels personnages nous avons affaire. Le demi-monde c'est cette société intermédiaire, sans limites bien définies, qui se compose de femmes libres, de veuves sans contrat de mariage, de jeunes filles sans innocence, et de rentières vivant de tout, excepté de leurs rentes. C'est là, dans ce milieu trop connu à Paris que nous voyons agir et se mouvoir madame Susanne d'Ange, une aventurière, mariée seulement jusqu'aujourd'hui de la main gauche, et qui cherche à placer la droite; madame de Sentis, une marquise de contrebande, épouse démissionnaire d'un brave et honnête bourgeois; enfin, la comtesse de Vernières, femme de qualité plus que mère, descendue de degré en degré jusqu'à ce monde peu fait pour elle, et dont la principale ambition consiste à produire et à caser sa nièce, Marc Ile du Sansenot, riche pour toute dot de ses appas et de ses dix-sept ans.

C'est au milieu de toutes ces syrènes que se débat et s'agit un jeune et loyal officier de l'ar-

mée d'Afrique, Raymond de Nanjac, qui, peu fait aux manœuvres de pareils ennemis, donne tête baissée dans leurs embuscades, tombe amoureux fou de madame d'Ange, se compromet, se bat pour elle, et se déshonorerait jusqu'à lui donner son nom, si la main d'un ami ne l'arrêtait au bord du précipice et ne lui descillait les yeux.

Ces nouveaux mystères de Paris, plus vrais et plus émouvants que bien des horreurs péniblement cherchées au fond de la lie sociale où elles n'existent que comme exception, ont obtenu un de ces triomphes tels qu'on en voit au théâtre tous les dix ans. L'auteur (honneur inouï peut-être pour un vaudevilliste et réservé jusqu'ici aux seuls maîtres) a été rappelé à grands cris sur la scène et traîné presque de force jusque sous le feu des applaudissements par MM. Berton, Dupuis et madame Rose-Chéri, qui, du reste, partageaient avec lui cette étourdissante ovation. La pièce a été jouée comme on ne joue qu'au Gymnase et aux Français, montée avec un luxe indescriptible de costumes et d'accessoires, et écoutée au milieu des trépignements d'enthousiasme. Tout Paris (ce n'est point une exagération) va passer par le Gymnase, et pas un étranger venu chez nous pour l'exposition universelle n'oserait retourner chez lui sans avoir vu le *Demi-Monde*.

Ce compte-rendu nous a entraîné si loin, qu'il ne nous reste que quelques lignes pour enregistrer le brillant succès que vient de remporter l'Ambigu avec le beau drame de M. Ferdinand Dugué, *André le mineur*, et le gracieux accueil fait par le public et les connaisseurs au charmant opéra-comique de M. le prince de la Moskowa, *Yvonne*. Après quoi il ne nous restera qu'à vous engager, si vous éprouvez le besoin de passer une soirée de rires, à assister aux excentricités de la *Panthère de Java*, représentée au théâtre du Palais-Royal par mademoiselle Thierret, avec une sauvagerie et une férocité dignes d'une véritable hôtesse de la ménagerie de M. Huguet de Massilia.

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Rome n'est plus dans Rome, Longchamp n'est plus à Longchamp. Ce qui fut autrefois le rendez-vous des premiers de la mode, n'est plus, à l'heure qu'il

est, qu'une promenade sans caractère, une sorte de steeple-chase au petit trot, entremêlé de gendarmes en grande tenue et de réclames ambulantes. En vérité je vous le dis, Longchamp se meurt, Longchamp est mort. Adieu le pèlerinage des jours saints! Adieu les mascarades des jours gras! Adieu les vieilles traditions de nos pères! L'indifférence et le scepticisme ne respectent rien: quand on pense que le bœuf gras, lui-même, a failli disparaître à jamais.

Mais trêve à cette boutade rétrospective; si la mode n'est pas à Longchamp, eh bien! cherchons-là où elle est, dans les salons, dans les boudoirs et surtout dans les ateliers où le génie de nos plus habiles artistes prépare,

pour l'exposition, des merveilles dignes de la réputation d'élégance dont la France jouit dans l'univers entier.

La mode des chapeaux, pour la saison nouvelle, est décidément fixée. Les chapeaux en soie se garnissent très richement de blondes, de dentelles, de plumes ou de fleurs. L'étoffe nouvelle la plus en vogue est un taffetas mille raies ou mille carreaux couleur sur couleur, d'une nuance brune très claire. Les bavolets se posent toujours carrément et forment bien la queue.

Alexandrine a des chapeaux de paille de riz et de paille d'Italie tout à fait nouveaux et d'une élégance sans égale. Elle les désigne sous le nom de *Pamélas*. La passe est composée d'une lame de 5 à 6 centimètres, qui se rejette sur le côté à la hauteur de l'oreille et se continue sans interruption de manière à former le bavolet. La garniture de dessous et les brides se prolongent en mentonnières et viennent compléter la passe. L'ornement de ces chapeaux consiste en une plume rejetée en arrière, ou un cordon de fleurs dont les branches retombent en traînes flottantes. Jamais la mode ne fut mieux inspirée que cette saison.

La basque n'a pas encore perdu son empire, mais on peut dire qu'elle est à sa période décroissante. Madame Thierry fait beaucoup de robes à taille busquée et sans basques. Les corsages sont enrichis d'une infinité d'agrés

gauche et de gauche sur droite. La garniture se compose de petits velours-comètes, posés à cheval dans les creux d'un volant tuyauté et de guipures à effilés au bord du rang inférieur.

5^e figure. — Chapeau de la première figure, vu de face.

PARISIEN. — Écharpe décolletée. Le haut forme berthe en ruban moiré, encadré dans du petit ruban tuyauté et fermée devant sous un gros nœud posé au milieu. Une espèce de pèlerine en taffetas descend de la berthe sous le premier volant de dentelle, et le deuxième volant qui retombe est cousu à cette pèlerine de taffetas.

6^e figure — Chapeau tendu, couvert dessus et dessous en ruban natté à sept bouts. Une grappe de lilas sort d'un ovale formé d'un côté par le ruban natté, et de l'autre sort aussi d'un ovale plus petit une fleur de marronnier. Brides en ruban double face.

PRINTEMPS. — Manteau du matin, en taffetas, garni de galon frappé de velours et d'un filé à tête guipure. Le corps est plat et le bas se compose de gros plis goussets formant tuyaux de distance en distance.

LA GUERRE DES FENÊTRES

Journal du siège d'une jolie femme.

THÉORIE DE CAMPAGNE.

N'en déplaise à nos braves officiers généraux, l'art de la stratégie ne se renferme pas tout entier dans le *Traité des Fortifications*. — La façon de réduire une place ne s'enseigne pas exclusivement aux jeunes gens en lunettes de l'École polytechnique. Les sièges de Troie, de La Rochelle, d'Anvers ou de Sébastopol ne sont pas les uniques hauts faits des mathématiques appliquées au grand art d'aplatir son semblable. — Il existe d'autres guerres, moins meurtrières, peut-être, mais qui ont bien, comme vous all-z en juger, leurs émouvantes péripéties.

J'ai, en face de ma fenêtre, une fenêtre toujours close. — Les rideaux sont en mousseline brodée, doublée de soie bleu-de-ciel. — Ce ne peut être un fumiste ou un négociant faisant dans le linge de table qui se drape ainsi. — Le voile a trahi la déesse. — La mousseline à festons révèle une femme... la tenture bleu décele une blonde. — Une brune eût adopté le rouge ou le jaune, — ces deux couleurs qui blanchissent la peau et adoucissent sa semi-virilité. — Quand vient la nuit, une servante ferme hermétiquement les volets, avec des airs effarouchés de tourière de couvent... Évidemment, un officier de cavalerie ou un exposant de 1855 ne prendrait pas tant de précautions

pour conserver à ses charmes les bénéfices de l'inédit... C'est une femme assurément.

La rue est étroite... Les maisons sont posées indiscrètement les unes devant les autres, sans distance respectueuse, comme si elles avaient envie de causer ensemble, ce qui serait bien pardonnable après deux cents ans de voisinage... Je veux savoir si ma voisine est insensible... Si elle allait être laide... ou dévergondée!... Allons? ça ne se peut pas... Il n'y a que les madones qui se cachent dans des niches... Les Vénus Calypigès, au regard effronté, à la ceinture flottante, se tiennent sur une jambe dans les jardins.

Ma foi! j'ai le temps, le cœur libre, l'esprit gerroyant, je veux, gentille fenêtre, faire à celle que tu me caches un siège en règle, mais un siège loyal, discret, courtois, où rien ne puisse être incriminé et ne soit en dehors de la guerre franche et sincère. Je n'entrerais pas chez la *Diva*, dans un joujou monstrueux, comme les Grecs de la guerre de Troie; je ne griserai pas son boulanger pour la prendre par la famine, comme Louis XIV devant Utrecht. J'aimerais mieux, à la façon de Henri IV, jeter des pralines et des massepains sur son balcon. Non, la stratégie amoureuse a d'autres lois, que mademoiselle de Scudery n'eût point récusées; dès demain j'attaque la place.

Admirable saison pour une campagne, le

printemps est âgé de deux mois et demi, l'été prépare, dans les coulisses de la nature, son costume étoilé de fleurs, le ciel est plein de clarté, l'air est chargé d'aromes, le service de tranchée sera doux à faire.

LEVÉE DES PLANS.

Le temps a favorisé les opérations du siège. Il a fait aujourd'hui une chaleur de juin... On a ouvert sa fenêtre!... mais personne n'est apparu que la servante des contrevents... Je pourrais bien la corrompre à prix réduit, mais cela sent trop sa comédie italienne, c'est mal porté depuis que Dorine et Lisette ont des livrets à la caisse d'épargne, donnent des bouillons aux pompiers, leurs amants, et vont à la halle en socques articulés... d'ailleurs; il ne faut point encourager la délation; en temps de guerre, on fusille les espions et les déserteurs.

J'ai saisi ma première arme, la lorgnette... et j'ai visité l'appartement. Je suis assez content de cette première reconnaissance, l'ameublement est simple, signe de distinction. Le piano est petit, une miniature d'Érard... et non un de ces grands instruments à queue qui ont l'air d'une table à rallonge... A un petit piano il y a évidemment de petites mains... des doigts de sous-maitresse anglaise paraîtraient des baleines de corsets sur ces touches lilliputiennes... sur un guéridon de Taban il y a une tapisserie commencée... un bouquet ébauché avec les couleurs éclatantes de la laine... ma belle défait-elle, comme Pénélope, la nuit le travail de la veille? Est-ce une paire de pantoufles pour quelque Ulysse en tournée départementale?

PREMIÈRES HOSTILITÉS.

Avril tout mouillé rit dans les champs... le temps est féérique... et l'ennemi a enfin paru à sa croisée! — Tudieu! quelle artillerie, et comme la place est armée! la belle est grande, svelte, élégante, gracieuse, mais je n'ai vu que ses yeux! deux mortiers à la Paixhans, dont les feux sont incessants... Elle a lancé sur moi un seul coup-d'œil... et mon cœur a sauté

comme une poudrière... le regard d'une jolie femme porte plus loin qu'une carabine Menié...

RECONNAISSANCE.

Après m'être remis de cette première alarme, j'ai examiné l'assiégée. C'est une femme de vingt-deux ans à peine, blonde avec des yeux noirs, un type d'Espagnole réussie... elle est gracieuse, sans gaucherie; digne sans roideur, ce n'est point une fille à établir. Elle est coquette sans paraître habillée, gaie sans excitation, hardie sans forfanterie, ce n'est point une femme mariée. — Les pantoufles n'ont pas encore de propriétaire!!!

Je me suis aguerri... Je l'ai regardée à la dérobée, comme pour lui faire savoir le plaisir que j'y prenais... elle m'a fermé la fenêtre au nez... puis elle s'est réfugiée derrière ses rideaux, sa première parallèle... elle croit que je ne la vois pas... mais je distingue son museau rose qui passe à travers les plis de la mousseline... L'ennemi est distrait... préoccupé... inquiet... la journée n'est pas perdue...

EMBUSCADE.

Il y a eu du mouvement toute la soirée... on a allumé des bougies, des ombres multiples se sont mues dans cette clarté vacillante, et j'ai suivi avec intérêt leurs silhouettes d'ébène qui s'allongeaient le long du mur... puis j'ai distingué des plantes, des plantes en nombre, bouquets, pots, caisses, jardinières... On a donc escompté d'avance au bon Dieu les fleurs du mois prochain... Parbleu! à la guerre tout est révélation pour le général habile. Cette moisson de roses et de lilas indique une fête... vite le calendrier, je vais savoir son nom, comment on l'appelle au paradis...

Nous sommes la veille du 9 avril, la Saint-Jules, elle s'appelle donc Julie... nom de martyre catholique et de courtisane romaine, moitié byzantin, moitié renaissance... Julie! un de ces noms vulgaires qui vont si bien aux femmes distinguées... Allons, puisque je sais comment on l'appelle, je ne lui suis déjà plus étranger.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue e Richelieu, 92

Modes d'Alexandrie. Costume d'Enfant et Communiant de la maison Jacob. Coiffette de Ville de Pauline Douvère. Corsels sans gousers de la Maison Sophie Camoulin. Parfums Essentiels et Gants de Jaquer Saboullès.

LONDON at the Monitor Office 15, Great Street, St. John NEW-YORK E.D. Orange, 5th

Die Tuschel gegen Tuschel.

... les yeux des chausons et des an
... du temple Egrie est sortie d
...
... et pourtant la lune a argen
... de ses rayons lumineux... Elle
... le temple, froide, imposante, sévère
... de sa muette adoration... Elle
... est debout et dans sa volonté
... qui rayonne juste au-dessus
... la face tout entière. Grâce à
... en son sein se dessine sur mon mu
... chère dormante, qu'est idollâtr
... son. Ici, à ses côtés, dessinés à l'es
... et à sa robe lumineuse, sa taille d
... de sa tête, son bras d'impératrice
... ses mains agitent et semblent appelle
... me. Je ne mets à contempler ce
... qui vient, comme une divinité
... charmer ma peine et charmer ma soif
... sentimentale folie!
... la fenêtre est close une fois
... à l'abri, dans le firmament, semble
... ses deux yeux noyautés.

NONN STRAUSS.

... de tactique. Au lieu d'attaquer,
... l'ignominie, levons nos
... à tantôt ses fenêtres... La moitié
... pas, elle n'a point donné
... La voix portait. Elle regarda
... Non! Elle semble étonnée...
... et qu'elle s'habitait à être
...
... ne fut reprendre l'offensive.
... Tu parles chante dans la rue;
... de ces complantes naïves plus
... que par peine... L'artiste est vieux
... Adieu s'avance vers la fenêtre.
... et nous envoyons en même
... un pauvre ménestrel. Nos deux
... nous metent loin de l'infortuné,
... la lettre, qui l'a trahi, leur en eût
... dans son implacable et inces
... Nous voilà obligés d'indiquer
... chemin qui a fait son budget...
... sans le vouloir, sans le savoir
... à une quelque chose dans sa vie,
... de son sentiment, son complice
... son acte.

Je puis faire sur elle des chansons et des anagrammes... ma nymphe Égérie est sortie du bois sacré...

Il fait nuit, et pourtant la lune a argenté les maisons de ses rayons lumineux... Elle a paru à sa fenêtre, froide, imposante, sévère, dédaigneuse de ma muette adoration... Elle se croit libre dans son dédain et dans sa volonté; mais Phébé, qui rayonne juste au-dessus de sa tête, me la livre tout entière. Grâce à la rélévation, son ombre se dessine sur mon mur blanc... Ombre charmante, qu'eût idolâtrée Hoffmann... J'ai, à mes côtés, dessinés à l'estompe, sur la nappe lumineuse, sa taille de liane, sa tête de vierge, son bras d'impératrice; ses petites mains s'agitent et semblent appeler les miennes... Je me mets à contempler ce reflet précieux qui vient, comme une divinité amie, consoler ma peine et charmer ma solitude. A-t-elle remarqué ma sentimentale folie?... L'ombre a disparu, la fenêtre est close une fois encore... et Phébé, dans le firmament, semble me regarder avec deux yeux moqueurs.

FAUSSE RETRAITE.

Changeons de tactique. Au lieu d'attaquer, résistons, feignons l'indifférence; levons nos rideaux, barricadons nos fenêtres... La moitié de la journée s'est passée, elle n'a point donné signe de vie... La voilà pourtant. Elle regarde de mon côté... Rien! Elle semble étonnée... Elle est femme, et déjà elle s'habitue à être admirée...

Pourtant, il me faut reprendre l'offensive. Qu'entends-je? Un pauvre chante dans la rue; sa voix dit une de ces plaintes naïves plus émouvantes qu'un poème... L'artiste est vieux et malheureux... Julie s'avance vers la fenêtre. J'en fais autant, et nous envoyons en même temps un sou au pauvre ménestrel. Nos deux pièces de monnaie roulent loin de l'infortuné, comme si la fortune, qui l'a trahi, leur en eût donné l'ordre, dans son implacable et incessante cruauté... Nous voilà obligés d'indiquer à notre protégé le chemin qu'a fait son budget... Julie sourit... Sans le vouloir, sans le savoir peut-être, je suis quelque chose dans sa vie: le collaborateur de son aumône, son complice dans une bonne action.

PLACEMENT DES TROUPES DE LIGNE.

J'ai remarqué que Julie aime les violettes. Elle en a placés dans des caisses sur son balcon... J'ai fait demander à Migeon toutes les violettes de Parme qui lui viendraient, et j'en ai tapissé ma fenêtre; j'ai l'air d'être étouffé au milieu d'un bouquet d'opéra... Elle a bien remarqué l'intention, mais le moyen de s'en fâcher: chacun est libre d'acheter des fleurs; et puis, quand le vent souffle de mon côté, je lui renvoie, en bon voisin, les parfums que m'apporte le vent contraire.

ESCALADE PAR LES TROUPES LÉGÈRES.

Les fleurs sont des auxiliaires charmants; leur langage muet a un interprète-juré dans tous les cœurs aimants; mais quand on veut forcer une place gardée par la sagesse et la beauté, on ne saurait trop chercher des renforts. Les fleurs sont des troupes fidèles qui meurent à leur poste, mais il me faut mes cohortes légères, mes zouaves, mes bouchi-boutchouks, qui aillent harceler l'ennemi. Je les ai trouvés, tapageurs, indomptables, hardis comme des pages de cour, pillards comme des reîtres du moyen âge... Je les ai attirés par la douceur: une brioche émietlée a fait descendre sur ma terrasse une légion de moineaux indisciplinés... Il en est venu de tous les pays et de tous les horizons... par douzaines, par centaines, par légions... En me quittant, ils ont volé sur la fenêtre de Julie... Le moyen de résister à ces petits mendiants... Elle a imité mon exemple... Dans ce dîner donné aux enfants de l'air, elle s'est chargée du second service... Nous avons maintenant notre famille commune, nos enfants. Mes voltigeurs ont escaladé la place!..

MINES, TRAVAUX MYSTÉRIEUX.

J'ai voulu ce soir faire comme les amoureux du temps de la reine Catherine de Médicis; j'ai appelé à mon aide la sorcellerie, cette mine de l'amour platonique. — J'avais dans ma bibliothèque d'étudiant un bouquin intitulé *admirables secrets du grand Albert*; j'ai cherché le moyen le plus simple de connaître celle qui

m'aimera... La table des matières m'a renvoyé à la recette que voici :

« Placez à l'heure de midi, un miroir au fond » de votre chambre; ouvrez votre fenêtre au » soleil dans son plein; répandez sur le sol du » sel fin: dites trois fois, *Abelkabi* et dans le » miroir apparaltra votre future. »

Comme il ne fallait ni sang d'enfant nouveau-né, ni langue de vipère mélomane, ni décoction de trèfle à cinq feuilles, ni paupière de sphynx en salmis pour opérer la conjuration, j'ai essayé du sortilège. — J'ai roulé mon armoire à glace devant la fenêtre ouverte; le sel répandu, j'ai regardé dans le cristal, et la belle Julie m'est apparue! toute entière, parée, vive, souriante, au fond de mon réduit... Ce n'était point un miracle, c'était sa forme élégante qui, de sa croisée, se reflétait dans mon meuble élégant!.. Elle avait disparu depuis longtemps, que j'em-brassais encore le verre inanimé. Les miroirs qu'on nomme des flatteurs, se vengent de nos injures, ils sont aussi des ingrats... ils ne gardent rien des absents.

OUVERTURE DE LA BRÈCHE.

C'était fête religieuse aujourd'hui, cela m'a purifié de l'odeur sulfureuse que m'a dû laisser ma pratique d'illuminé. Il y eut procession de religieux, dais et tapis de verdure. C'est un des nombreux anniversaires de la Vierge et l'on a construit des arcs de triomphe de toutes parts. Des mains ingénieusement pieuses ont bâti à l'improviste un arceau de fleurs qui unit les deux maisons et qui relie la fenêtre de Julie à la mienne... L'encensoir jette dans les airs sa fumée d'arome, le prêtre nous bénit, nous sommes tous deux à genoux à chacun des bouts de cette chaîne électrique de roses et de bleuets. Il nous a dit : *dominus vobis cum*, nous, nous avons répondu ensemble, *et cum spiritu tuo*, nos voix se sont unies dans la même prière...

En Russie, dans les processions, les saints de village vont au devant de leurs supérieurs, les saints des villes, quand même ces bienheureux de première classe ne seraient représentés que par un orteil ou un tibia... C'est la hiérarchie bien entendue; que ne suis-je un martyr... que n'ai-je été un peu sur le gril comme

Saint-Laurent ou même seulement rissolé comme Saint-Anasthase, j'irais volontiers à la rencontre de cette belle sainte qui prie avec tant d'ardeur de l'autre côté de notre arc de feuillage.

La châsse a disparu... la pluie tombe... les fleurs sont submergées... Julie me regarde. Il s'agit de sauver du déluge cette guirlande bénite qui a servi au triomphe de la religion. — Je dénoue le lien de mon côté et je dis bien timidement :

— Tirez à vous madame!

Le moyen d'abandonner cette ceinture odorante que le prêtre a consacrée... Julie sourit et en un clin-d'œil l'arc de triomphe est entré chez elle... et avec elle un billet... un aveu... une déclaration.. placée entre deux touffes de lilas épanouis. — J'ai écrit :

Je vous aime!... d'un saint et pur amour!... me le permettez-vous?... me repoussez-vous?... un signe me suffira... Si je vous suis odieux ou ridicule, rejetez l'arc de triomphe dans la rue... car il est le coupable... il a abrité mon aveu sous ses roses inoffensives.

D'où vient que je tremble!... n'ai-je pas fait brèche dans la place, n'ai-je pas atteint ma brune ennemie?

ÉPIDÉMIE.

On n'a pas jeté ces pauvres fleurs, la Vierge pour laquelle elles furent tressées les aura protégées... mais on a fermé tout, fenêtre, rideaux et contrevents. Il n'y a plus vestige d'existence dans ce gentil logis. L'assiégée a abandonnée sa casemate.

Je suis donc un intrus... un grossier... un mal-appris. J'enlève à cette enfant sa liberté... son air... son soleil. C'est moi qui l'assiège et c'est elle qui me menace de famine... car ne plus la voir c'est ne plus vivre... Dans ce retranchement où je combats pour la cause de mon cœur, je succombe devant cette force d'inertie. Que faire?... envoyer un parlementaire?... mais je suis fou... ce serait la compromettre... les jours se passent, ma tête brûle... mon sang s'échauffe... j'ai la fièvre... Je ne sais ce que je fais... mais on m'a mis dans mon lit... Je parle de mes fleurs, de mes moi-



1
Idalia

2
Maintenon

3
Coquette

LE MONITEUR

Saison 1855

Stoffes pour Robes et Confections
Modèles de la Maison
Chapeaux de la Maison P.L.
Parfums Gants Cravates

Mit Vorbehalt gegen Nachdruck.



1
Piccola

2
Parisien

6
Printemps

Avril 18

DE LA MODE

Richelieu g^o.

elles pour le Printemps de 1855

ELISLE Propriété exclusive

ORAIN Breveté S. G. D. G.

de Faquet Saboullée

L'éditeur imp. J. de Rouville de Paris

...de l'ombre au-dessus qui s'illumine
...grand Albert et de son passage. Je
...à la gorge se gorge, et je ne
...ment dans le silence, celle d'ici j'avais en
...mon nom dans son cœur...

...en son.

...de l'impensable... ma femme
...cœur lui après m'a veillé comme
...de rêves à la vie... je suis fait
...cœur comme un cœur!

...-De la vie, ne regard-elle, plus
...apprennent occupés à la fenêtre.

...-Il n'est si-j, le siège est levé...

...republicaine est en déroute... les f

...en tant qu'un... les oiseaux

...de rêves, pendant la malau

...-Moi il est, tu reconnais les trou
...villes sont ouvertes dans leurs collier

...sage, et sans, étouffe... les oiseaux
...dans se la lecture comme s'ils parti

...-Il n'est en son de mes chers all

...-En son, j'ai cessé à faire de te
...dans le cœur, peut imprudent l'je
...certaines femmes altérées... mais
...après la vie, l'ancien victorieux la

LES DI NÉCIT

...vité descendait vers les limites
...cœur regard le film de ses derni
...cœur que la flèche de la cathédral
...cœur immortelle d'Erwin
...cœur, emporté à se endoindre avec
...cœur dans par l'ombre de la nuit...
...cœur la base vile à la pléyone
...cœur venant cœurs; le laleur

neaux, de l'ombre adorée qui sillonna mon mur, du grand Albert et de son mensonge, je redemande à la Vierge sa guirlande, et je nomme souvent dans le délire, celle dont j'avais enseveli le doux nom dans mon cœur...

TRAITÉ DE PAIX.

J'ai été longtemps malade... ma bonne mère accourue tout exprès m'a veillé comme une sainte... Je reviens à la vie... je suis faible et indécis comme un enfant!...

— Plus de siège, me répond-elle, plus de dangereuses contemplations à la fenêtre.

— Oh mère! dis-je, le siège est levé... l'armée expéditionnaire est en déroute... les fleurs sont mortes privées d'eau... les oiseaux sont partis faute de vivres, pendant la maladie du général...

— Bah! fit-elle, tu calomnies les troupes, tes violettes sont superbes dans leurs collerettes de saphyr, et tiens, écoute... tes oiseaux se disputent sur ta fenêtre comme s'ils parlaient politique.

— Tu as donc eu soin de mes chers alliés? lui ai-je demandé.

— Moi, non, j'avais assez à faire de te contenir dans tes accès, poète imprudent! papillon brûlé aux flammes attrayantes... mais dans une guerre loyale, l'ennemi victorieux laisse

au soldat son épée, à la fleur son parfum, à l'oiseau sa chanson... tes soldats ont eu les bénéfices d'une capitulation honorable.

— Tu plaisantes?

— Non; en ma qualité de mère, ayant les soixante ans nécessaires à tout bon diplomate, j'ai provoqué un congrès... j'ai ouvert des conférences, j'ai rédigé des protocoles... j'ai discuté des garanties... comme s'il se fût agi de la question d'Orient en personne...

— Je ne comprends pas...

— Tu ne comprends pas qu'ayant affaire à une puissance libre, noble, vertueuse, sensible à mes alarmes, confiante en mes promesses, j'ai pu contracter avec elle un traité d'alliance offensive et défensive, dont l'acte est prêt chez le notaire?

— Que veux-tu dire?

— Regarde, me dit ma mère. Nous sommes à Tilsitt... c'est l'entrevue des deux empereurs.

Alors, à côté de mon lit, pleine d'émotion, les yeux chagement baissés, appuyée au bras de ma mère, j'aperçus Julie!... Julie en personne qui me tendait sa main mignonne...

— Monsieur! me dit-elle... il y a chez moi la moitié d'une guirlande qui vous appartient...

LÉO LESPÈS.

(Extrait du journal *le Figaro*.)

LES DEUX SOEURS.

RÉCIT DE LA VIE INTIME.

I.

Le soleil descendait vers les limites de l'horizon et teignait le Rhin de ses dernières lueurs, tandis que la flèche de la cathédrale de Strasbourg, œuvre immortelle d'Erwin de Steinbach, commençait à se confondre avec les nuages obscurcis par l'ombre de la nuit. Déjà les rues de la bonne ville à la physionomie allemande devenaient calmes; le labour des

ateliers était terminé; les artisans à la figure placide traversaient les nombreux ponts jetés sur l'Ill en retournant vers leurs foyers, et de loin en loin l'écho apportait quelques accents de ces chœurs harmonieux qui rappellent les mélodies du Nord.

Le voyageur qui eût suivi ces rues et observé cet ensemble grave et paisible, n'eût emporté que l'idée d'un bonheur général.

Cependant, de même que toute lumière a un

côté d'ombre, de même le bonheur dont nous venons de parler a nécessairement des exceptions douloureuses; et trop souvent, lorsque dans une maison règne la joie et éclate le rire sans réserve, dans la maison voisine, le deuil navre les cœurs et mouille les yeux de larmes.

Arrêtons-nous sur la place de la cathédrale. Pénétrons dans un modeste logement, d'ordinaire rangé avec la richesse du soin et paré du luxe de la propreté, — maintenant en désordre et rempli de confusion. Là se trouvent trois femmes: une mère mourante, sa fille et une vieille servante, qui est le plus ancien meuble du logis et la seule amie de sa maîtresse.

Rien ne saurait peindre la douleur de la jeune fille. Les séparations sont aussi une mort anticipée pour ceux qui survivent et qui sentent que la meilleure partie d'eux-mêmes va les quitter à jamais.

— Ma mère, ma mère! s'écriait Esther d'un voix déchirante; dis-moi, dis-moi que tu guériras, que je ne resterai pas seule dans ce monde sans toi. Et comment ferais-je, moi qui ne pouvais passer une minute sans te voir, moi qui ne trouvais du bonheur qu'à te soigner, de douceur qu'à te chérir? C'est impossible; le bon Dieu ne le voudrait pas. Je t'aime tant! Il aura pitié de nous. Oh! je l'ai bien prié depuis quelques jours... sûrement il m'exaucera. Tiens, bois un peu, cela te soulagera. Regarde-moi donc; je suis ta pauvre Esther qui t'aime!...

La malade fit un effort pour soulever sa tête et répondre à ces tendres paroles par un regard et un sourire. Ce regard fut terne, ce sourire fut une contraction.

Esther comprit que tout était fini. Elle tomba agenouillée au pied du lit en y appuyant son front qu'elle avait couvert de ses mains tremblantes.

— Mon enfant, dit alors gravement Marguerite, modérez-vous. Votre chagrin pourrait augmenter la souffrance de madame. Il faut avoir du courage.

Cette recommandation ne fut pas entendue. Mais tout à coup Esther tressaillit; la malade avait parlé, la force lui revenait par un de ces efforts sublimes que peut faire une âme chrétienne en face même de la prochaine agonie.

— Ma fille, murmura madame Dorigny, j'invoque toute ton attention. Toi aussi, ma fidèle Marguerite, écoute bien. J'ai eu tort de conserver pour mes derniers moments une confiance importante. Je ne croyais pas vivre si peu... Il est vrai que j'ai eu tant de chagrins!... Le chagrin use le corps... Écoutez: Jusqu'ici vous avez cru que j'étais veuve: c'était une erreur. J'ai été mariée au comte de Boismare, retenez ce nom. Le comte est riche et je suis pauvre; il vit à Paris et m'a reléguée en province avec une chétive pension. Je ne l'accuse pas; il m'avait épousée par amour, il m'avait prise dans un rang au-dessous du sien; mais je crois que mon éducation et ma conduite n'eussent jamais pu le faire rougir. Il y eut d'autres causes de mésintelligence; je ne puis vous les dire, car j'ai excusé les manques d'égards, les injustices; et ce n'est pas quand on a le pardon dans le cœur et sur les lèvres qu'on doit accuser un père devant sa fille. Oui, mon Esther, ton père s'appelle le comte de Boismare, il a un hôtel à Paris. Tu comprends donc qu'en mourant je ne te laisse pas seule; et quoique le comte n'ait pas témoigné le désir de te voir, je ne puis croire qu'il te ferme ses bras lorsque tu te présenteras à lui. Aie du courage. Rends-toi à Paris. Marguerite, tu ne la quitteras jamais, n'est-ce pas?

— Jamais, madame! répondit la vieille servante en essuyant avec un coin de son tablier son visage inondé de larmes.

— Je suis contente. Mais j'ai beaucoup parlé, laissez-moi me recueillir; j'ai besoin de reprendre du calme...

Le silence, un silence morne, revint dans la chambre.

Le lendemain matin, de ces trois êtres qui avaient la veille échangé des paroles de tendresse, il n'y en avait plus que deux qui appartinssent encore à ce monde.

La pauvre mère était entrée dans le repos que Dieu promet comme un espoir et accorde comme une récompense à ceux qui ont souffert sans se plaindre de lui ou accuser sa providence.

II.

Il se passa du temps avant qu'Esther sortit de l'état de stupeur où l'avait jetée ce drame qui la plaçait en face des incertitudes et des périls d'une vie nouvelle. D'honorables amitiés étaient venues à elle; la compassion de plusieurs familles s'était émue; on avait voulu l'entraîner hors de la maison où elle cherchait encore sa mère; mais par une résistance instinctive, et comme si elle se rattachait avec opiniâtreté à des souvenirs désormais brisés, la jeune fille avait doucement repoussé toutes les offres, toutes les sollicitations d'un intérêt chrétien. Elle s'était tenue cloîtrée en quelque sorte dans cet humble logis où la joie ne pouvait plus briller, où pas une fleur ne germait plus, où les rideaux, toujours fermés, semblaient devoir empêcher les rayons du soleil de pénétrer comme autrefois dans les chambres. Là, muette, pensive, livrée à cet état de marasme qui, sans être la mort, n'est presque plus la vie, Esther passait le jour, soit à prier, soit à pleurer, soit — le dirons-nous? — à attendre celle qui ne devait jamais revenir.

Une autre que Marguerite se fût lamentée et eût désespéré de ramener sa jeune maîtresse à la raison et à l'action. Mais Marguerite avait l'expérience de ses soixante ans; elle avait traversé la douleur, ce lac brûlant qui trempe l'âme comme est trempé l'acier, lorsque l'âme peut résister à son action terrible. Elle savait, la vieille servante, qu'il n'y a dans le cœur qu'une certaine dose d'énergie sombre, dans les yeux qu'une certaine mesure de larmes; elle se fait au temps, le suprême réparateur. Loin donc de heurter les idées d'Esther, elle s'y associait. Si la jeune fille désirait garder le silence, Marguerite ne soufflait mot, car elle aussi savait combien la tristesse est ombre-geuse.

Parfois un nom se posait sur les lèvres d'Esther; mais à ce nom se liait un regret, comme si dans cette existence encore au début, il ne devait y avoir que des amertumes et des absences irréparables.

— Charles... murmurait-elle, en passant sa blanche main sur son front pâli; ô Charles, vous m'avez abandonnée!...

Sur ce sujet, Marguerite essayait des consolations au fond inutiles.

— C'est vrai, disait-elle, que M. de Neuville a quitté Strasbourg: mais il le fallait bien... un militaire se doit à son régiment; ça ne badine pas, le service. M. Charles a donc changé de garnison parce qu'il ne pouvait faire autrement.

— O ma bonne Marguerite, tu veux m'inspirer des illusions. L'amitié de M. Charles était sans racines, elle a été sans durée. Le brillant officier a eu peur de trop s'engager vis-à-vis d'une jeune fille pauvre. Telle est sans doute la raison pour laquelle il a cessé de nous donner de ses nouvelles depuis son départ.

— Ah! que nenni! Il y a tant de raisons qui empêchent qu'on n'écrive. Peut-être a-t-il été malade; est-ce qu'on sait? Et puis, mademoiselle, ce n'est pas à lui qu'il faut penser. Il ne vous avait rien promis, n'est-ce pas?

— Rien, absolument rien, répondit tristement Esther.

— Alors, vous êtes quittes. Une connaissance comme ça, qu'est-ce que c'est dans la vie? On se voit, on cause, on fait un peu de musique ensemble, puis c'est fini. Ça se voit tous les jours; mais votre affaire, mademoiselle, savez-vous ce que c'est maintenant? c'est d'obéir à votre bonne mère et de partir pour Paris à la recherche de...

— De mon père?

— Tout juste. Et nous le retrouverons, foi de Marguerite. Je suis entêtée, moi, et quand j'ai résolu une chose, il faut que j'y arrive. Vous rêvez, mademoiselle?

— Je songe que c'est bien terrible ce que nous devons faire.

— Quoi! aller à Paris!... J'ai déjà pris tous nos arrangements; mes petites économies nous suffiraient; mon cousin m'a envoyé d'avance une année du produit de mon champ; avec ce qu'il y avait dans le sac et le reste, nous pouvons nous mettre en route.

— Tu es ma providence, Marguerite, dit Esther d'un accent ému et reconnaissant. Ah! j'ai bien peur, cependant, que nous ne réussissions pas.

— Pourquoi donc? Moi, je parierais que nous réussirons. Un père, c'est un père! et dès que

vous êtes la fille légitime de M. le comte de Boismare, vous avez des droits.

— Des droits, dis tu? Ah! je ne veux que de la tendresse.

— Laissez faire; vous trouverez tout ça ensemble.

— Marguerite, tu juges le monde avec ton cœur.

— Et je juge bien. Vous verrez si je me trompe.

III.

Au fond du faubourg Saint-Honoré, du côté où l'ancien jardin de Beaujon a fait place à des rues élégantes, espèce d'oasis calmes à côté du bruit, solitaires à côté de la foule, il y avait, à l'époque où se passa cette histoire intime, un hôtel à la structure italienne, posé avec goût entre un terrain planté d'arbres et une cour spacieuse, et dont une grille revêtue de persiennes dérobait la vue au public.

Ce fut à la porte de cet hôtel que vint un jour sonner une jeune fille habillée de deuil et accompagnée d'une domestique également vêtue de noir. La jeune fille était d'une beauté frappante; sa distinction semblait rehaussée par la simplicité même de son costume, et sa tristesse devait ajouter à l'intérêt que ses traits fins et un peu altérés ne pouvaient manquer d'inspirer. On a nommé déjà mademoiselle Dorigny, et l'on a reconnu aussi Marguerite, qui avait eu besoin, durant le chemin, de lui faire mille recommandations pour relever son courage sans cesse abattu.

Selon l'usage, les valets firent des difficultés pour laisser ces étrangères franchir la porte. Les réponses accoutumées : « M. le comte n'y est pas » ou bien : « Je vais voir si M. le comte y est, » se produisirent avec le dédain que la domesticité professe pour les gens qui sont venus à pied et qui se présentent modestement.

Il n'était pas très sûr qu'Esther pût réussir à pénétrer jusqu'à M. de Boismare, lorsque celui-ci descendit le perron pour monter dans son coupé, qui l'attendait.

Marguerite l'avisa et s'écria :

— Je suis certaine que v'la M. le comte en personne!

Il n'y avait pas moyen de nier. M. de Boismare dirigea son lorgnon sur les visiteuses, et il ne paraissait pas vouloir leur accorder plus ample attention. Mais Marguerite, qui n'était pas femme à se laisser intimider par le luxe et l'insolence, poussa vivement Esther en disant :

— Eh ben! allez-vous rester là comme une statue? Songez à votre mère.

Ces mots rendirent la jeune fille à elle-même. Elle s'avança et salua M. de Boismare avec dignité. Celui-ci, étonné, indécis, lui rendit son salut.

— Puis-je savoir, demanda-t-il, à qui j'ai l'honneur de parler?

— Ce n'est pas ici, monsieur, qu'il m'est permis de vous le dire. Mais si vous aviez la bonté de m'accorder une courte audience...

— Que de cérémonies! s'écria le comte avec la vivacité qui lui était naturelle. Est-ce un secours qu'il vous faut? S'agit-il d'une œuvre de charité? Ma maison est lourde, les artistes me ruinent...

— Non, monsieur, il n'est pas question de cela.

— Alors je ne vois pas... Pardon, je suis pressé.

Esther eut de la peine à retenir les larmes qui commençaient à obscurcir ses yeux. Elle avait son père en face d'elle, et son père ne la connaissait pas! et pour la première fois qu'elle le voyait, c'était un accueil brusque qu'elle recevait de lui!

S'armant d'un courage qui grandissait par une secrète indignation, elle insista ainsi :

— Ce que je vous demandais, monsieur, est indispensable. J'avais voulu vous épargner devant vos domestiques une scène qui ne devait pas avoir lieu en leur présence.

M. de Boismare, à ces mots, parut agité. Une sorte de pressentiment traversa son esprit. Il considéra plus attentivement cette jeune fille si intéressante et par sa beauté et par sa pâleur, et par ses vêtements de deuil; puis, d'une voix mal assurée, il lui dit :

— Veuillez me suivre.

Ce fut en silence qu'on franchit l'escalier couvert de tapis et dont la rampe dorée était

garnie de velours cramoisi. Ils pénétrèrent dans un petit salon meublé avec recherche ; là, le comte indiqua un fauteuil à Esther, tandis que Marguerite s'asseyait, sans façon, un peu en arrière.

— Pourrai-je enfin, dit-il, savoir, mademoiselle?...

— Monsieur le comte, un mot suffira : Je suis Esther Dorigny.

Le comte jeta un cri.

— Vous!... balbutia-t-il.

— C'est vous dire que j'aurais le droit de me nommer Esther de Boismare.

Le comte tressaillit en regardant à droite et à gauche. La tendresse ne s'était nullement peinte sur ses traits. Marguerite, irritée, serrait ses lèvres et contractait ses poings.

Esther ajouta :

— J'ai grandi sans connaître mon père. Les soins assidus de la meilleure des mères m'ont protégée, nourrie, élevée. Mais cette mère, qui à elle seule avait été ma famille, j'ai eu la douleur de la perdre. A son lit de mort, elle m'a révélé ma naissance, les papiers que je porte sur moi font foi de mes titres sacrés. Cependant, monsieur, ce n'est pas une réclamation que je viens vous faire entendre. Si j'ai surmonté ma timidité, c'est que j'ai voulu obéir aux derniers ordres de ma pauvre mère. Elle m'a recommandé de partir, de vous apprendre moi-même sa triste fin, de vous montrer sa fille... j'ose à peine dire votre fille... Dès que j'en ai eu la force, j'ai quitté Strasbourg, et, maintenant, croyez que c'est votre affection seule que je désire et que mon voyage n'a pas un but intéressé.

M. de Boismare n'était pas demeuré positivement froid devant cette déclaration si simple et si élevée dans sa franchise. Une sorte d'inquiétude nerveuse et fébrile n'avait cessé de contracter son visage; parfois même de l'émotion avait pu s'y lire. Mais évidemment le comte refoulait dans son cœur ce qui s'en serait échappé de sentiments généreux; évidemment il luttait contre son titre de père, et ses anciens griefs d'époux étaient peut-être plus vivaces que jamais au moment où ils eussent dû s'anéantir devant une tombe. Quelle glace y avait-il donc dans ce cœur d'homme du monde,

et comment lui était-il possible de demeurer froid en présence d'une créature céleste qui apportait son auréole de pureté et qui, d'une voix aussi douce que la vertu elle-même, semblait promettre pour ce père encore inconnu, la tendresse qu'elle avait eue pour sa mère!

Pensant que ses paroles ne rencontraient que de l'incrédulité, Esther voulut déployer les papiers qu'elle avait sur elle et parmi lesquels se trouvait son acte de naissance. Le comte l'arrêta d'un geste poli et presque affectueux :

— C'est inutile, Esther, je ne puis douter, je vous ai bien reconnue depuis que vous êtes entrée ici. Oui, c'est la vérité, vous êtes la fille de la comtesse de Boismare... Mais vous devez m'excuser si des souvenirs irritants...

— Je croyais que les souffrances et la mort de ma mère...

Le comte, interdit, marchait à grands pas dans le salon. Il s'arrêta tout à coup et croisant les bras :

— Écoutez, dit-il, mon enfant. J'ai des raisons, de fortes raisons pour ne pas renouer le présent au passé. Je ne serai point injuste envers vous qui paraissez très bien élevée; vous avez des droits à ma protection, à ma fortune, c'est vrai, très vrai; mais il faut que vous montriez de la docilité.

— Parlez, monsieur. De même que j'ai toujours obéi à ma mère, de même je vous obéirai.

Il y eut dans les yeux du comte un éclair de tendresse; mais cela, par malheur, ne dura qu'un moment.

— Vous m'enchantez, reprit-il. Pour les raisons que j'ai indiquées, vous ne sauriez demeurer ici. Ce serait révéler au monde que j'ai été marié, séparé de ma femme; ce serait faire naître gratuitement un scandale qu'il faut éviter, dans l'intérêt de votre réputation comme de la mienne. Aussi, trouvez bon que je vous place dans un des premiers couvents de Paris où vous serez simplement pensionnaire, avec pleine liberté de garder auprès de vous votre compagne. Je puis, à l'instant même, vous y conduire.

Marguerite se récria :

— Oui, c'est un moyen de vous enterrer. V'là comme on se débarrasse des gens. Jarnigué!

je ne suis qu'une paysanne, mais si j'avais eu des enfants, j'aurais donné au besoin ma vie pour eux, et l'argent par dessus le marché!

— Je ne vous parle pas, ma chère, dit sèchement le comte, qui paraissait être sur les épines.

— De grâce, Marguerite, tais-toi, dit Esther. Ces reproches sont déplacés.

En ce moment l'on entendit deux ou trois arpèges brillamment touchés sur le piano, puis des pas qui s'approchaient; une porte de communication fut vivement ouverte, et une jeune fille parut.

C'était une charmante personne de dix-sept ans environ, grande, svelte, vêtue avec la recherche la plus raffinée dans son négligé du matin: sa coiffure était d'un goût parfait; à ses bras demi-nus s'enroulaient deux bracelets extrêmement riches; un mouchoir d'une broderie précieuse sortait à demi des poches de son tablier de soie. Elle n'avait certes pas la roideur des figures de modes, mais elle en avait toute l'élégance.

— Mon père, dit-elle étourdiment, n'oubliez pas d'aller chez M. de Neuville... Ah! pardon, reprit-elle, vous aviez du monde...

Le comte était demeuré interdit. Le secret qu'il eût voulu dérober à la connaissance d'Esther, venait d'être soudainement dévoilé, tandis que, cinq minutes plus tard, il fût resté caché!

Esther, de son côté, s'était levée, et elle ne semblait pas moins stupéfaite.

O ciel! s'écria-t-elle, j'avais une sœur!... Mademoiselle était ma sœur!...

La belle jeune fille, extrêmement surprise de cette exclamation, fit une petite moue dédaigneuse, et, sans rien répondre, parut demander à M. de Boismare l'explication de cette singulière apostrophe.

Ce dernier ne pouvant garder le silence. Il tâcha du moins d'esquiver les périls de la situation en jetant des paroles en l'air:

— Emma, ce sujet ne vous concerne point. Vous ne devez m'adresser aucune question à cet égard. Il y a dans mon passé des événements qu'il ne m'est pas permis de confier à

votre jeune âge. Mademoiselle est, en effet, ma fille... d'un premier mariage... et quant à vous...

Il s'arrêta. Marguerite lui avait ainsi coupé la parole:

— Un premier mariage?... Ah! ben, c'est beau c'te menterie!... Madame la comtesse est morte, n'y a pas plus de trois semaines!...

Dans cette déclaration il y avait quelque chose de si net, qu'elle porta immédiatement la lumière au fond du débat. La brillante jeune fille devint rouge de dépit et de confusion, M. de Boismare furieux et Esther interdite. Le comte, à son tour, interrompit Marguerite:

— Je vous avais priée de garder silence. Vos discours ridicules... Mais il suffit. Esther, voulez-vous me suivre? Emma, ne vous alarmez pas.

Esther essuya les larmes qui lui brûlaient les yeux. Hélas! rien pour elle, tout pour cette Emma!

Enfin, le comte se croyait hors de peine lorsqu'un domestique annonça:

— Monsieur de Neuville.

Un brillant cavalier parut, vêtu selon toutes les règles de la fashion. Il salua en homme qui est familier dans la maison. Mais, au moment où il allait donner le *shake-hand* à la piquante Emma, il aperçut Esther et Marguerite...

Aussitôt il devint pâle comme la mort et il ne put retenir ces mots:

— Mademoiselle Dorigny!...

Quant à Esther, cette dernière émotion jointe à tant d'autres l'avait brisée. Repoussée par un père, en butte aux dédains d'une jeune fille qui avait usurpé sa place, voir de plus s'adresser à cette même jeune fille les hommages de celui qui avait eu sa première pensée d'amour, oh! c'en était trop; Esther sentit ses forces l'abandonner; elle s'affaissa sur un fauteuil, tandis que Marguerite, tout en la secourant, disait fermement à Charles:

— Non pas mademoiselle Dorigny... mais mademoiselle de Boismare!

Alfred DES ESSARTS.

(La fin au prochain numéro.)

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



la fraternité universelle. Simples chroniqueurs de la mode, notre mission n'est pas de développer ici tous les résultats que ce grand congrès de l'industrie doit avoir pour la bonne harmonie des peuples et l'avenir de l'humanité ; mais il nous appartient de nous féliciter du bien que produira dans l'intérêt des modes parisiennes ce concours de visiteurs venus de toutes les contrées du monde, et qui, après avoir admiré les chefs-d'œuvres enfantés par l'art de la toilette, retourneront faire au loin, par la parole et par l'exemple, la propagande de nos produits.

Paris ne s'appartient plus : il est aux étrangers, aux provinciaux, qui l'occupent par droit de conquête, invasion pacifique, d'ailleurs, qui s'accomplit au nom de la paix et de

Il suffit de signaler à nos artistes cette considération pour être sûr qu'ils vont se piquer d'honneur et s'étudier à se surpasser eux-mêmes. Nous en avons d'ailleurs pour preuve les charmantes créations qui s'étalent dans les salons de nos plus habiles faiseuses ou s'élaborent dans leurs ateliers.

Parmi les établissements de premier ordre, qui ont tout à gagner dans ce tournoi de l'art et du goût, il faut citer la maison Lhopiteau (ci-devant Popelin-Ducarre). Rien de plus ravissant que ses nouveaux modèles de mantelets printanniers.

Et, d'abord, une mention d'honneur à son mantelet *Isabelle*, en soie d'Angleterre avec entre-deux de dentelle et de rubans roses en transparens, arrêtés, en tête et en pied, par de légers nœuds papillons. Au bas du mantelet flotte un magnifique volant de dentelle riche de 60 centimètres, sur lequel retombe une autre dentelle de 20 centimètres environ.

Une autre mention à la basquine *suissesse*, en mousseline suisse, orné devant et derrière d'une sorte de plastron mélangé d'entre-deux de valenciennes et de broderie plumetis. Ce plastron, qui commence au col et se prolonge presque jusqu'au bas de la basquine, se rétrécit à la ceinture. Le devant est enjolivé de petits nœuds papillons échelonnés le long du corsage. Cette délicieuse fantaisie se termine par trois entre-deux de plumetis et de valen-

ciennes bordés par un entre-deux de Malines. Les manches, dont le haut reproduit le même motif, finissent par un gros bouillonné, auquel succèdent deux entre-deux pareillement bordés de Malines. Sur la saignée s'épanouit un nœud de ruban qui répond à ceux du corsage.

Décrivons encore le mantelet *venitien*, de l'effet le plus piquant et le plus gracieux. Le corps est en guipure de Venise coupée par de petits velours noirs accouplés trois par trois et disposés en biais. La tête et le pied sont marqués par un galon de velours de 3 centimètres environ. Celui du haut est bordé d'un rang de petite guipure. Du galon qui marque la taille, part un riche volant de guipure à écailles, sur lequel retombent de distance en distance de petites pattes en guipure coupées dans leur longueur par un galon de velours n° 4.

Quant à la lingerie, qui est, comme on sait, une des spécialités dans lesquelles brille la maison Lhopiteau, il faudrait, si nous voulions être justes, citer, sans en négliger une, toutes les adorables fantaisies composées par elle, telles, par exemple, que le col *religieuse*, à plusieurs rangs de rubans encadrés de dentelle-guipure; et la manche *religieuse*, à bouillonnés coupés par des traverses de rubans avec entre-deux en rubans transparents: au-dessus du poignet, un petit bouillonné piqué de nœud papillons; au poignet, deux petites guipures tombant sur la main et rappelant la manche Louis XIV.

Encore quelque chose de ravissant: ce sont des bretelles destinées à figurer avec une toilette habillée. Imaginez-vous trois entre-deux brodés et séparés par de petites ruches de rubans, et retombant par devant en pans arrondis. Au bord, une petite valenciennes légèrement coquillée. Au milieu, sur la poitrine, deux traverses en entre-deux pareillement encadrés de ruches de rubans.

La maison Lhopiteau se distingue surtout par le choix et la richesse des dentelles, des guipures et généralement de tous les accessoires qui entrent dans ses confections.

Une des maisons qui se recommandent encore au premier titre à la faveur des étrangers, c'est celle d'Alexandrine, une de ces artistes hors ligne qui font époque dans les fastes de la mode. Il ne faut que jeter un coup d'œil dans ses salons pour se convaincre que la réputation européenne de son nom n'a rien d'usurpé.

Parmi les nouvelles créations que vient de lui inspirer la saison nouvelle, nous avons particulièrement remarqué un délicieux chapeau de crêpe blanc constellé de boutons de paille. La calotte fuyante, à fond plat. La passe, recoquillée à la Pamela, formée d'une bande d'agréments de paille, bordée de deux ruches de blonde, celle de derrière se reliant au bavolet, lequel se compose pareillement d'un agrément de paille frangé de blonde. A droite et à gauche de ce bavolet s'épanouit un nœud à bouts flottants. Sur la passe une branche d'épis mélangés de feuilles de vigne à nervures de paille et de marguerites de paille. Dessous une ruche de blonde égayée sur un seul côté d'une rose escortée de feuilles et de boutons.

Alexandrine fait aussi de charmantes coiffures d'intérieur d'une exquise légèreté, dont le fond consiste seulement en un ruban coquettement chiffonné et relevé de quelques feuilles de pampre ou de fleurettes des bois.

La paille belge est bien portée, surtout pour chapeau du matin. Un ruban coquillé sur la passe et se rattachant en nœud flottant derrière la calotte fait tous les frais de sa parure.

Que dirons-nous? Rien autre chose, si ce n'est que les gants se garnissent généralement de rubans ou de tout petits effilés zéphyrs. Faguer-Laboullaye fait en ce genre des choses d'une élégance exquise. Parler de Faguer, c'est rappeler aux femmes jalouses de la blancheur de leur peau l'*amandine*, qui jouit du privilège de combattre et de prévenir l'effet des fâcheuses influences qu'exerce sur l'épiderme l'humide et maussade température que le ciel nous inflige pour nos péchés.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 429

COSTUME DE MARIÉE. TOILETTE DU MATIN. — Cheveux en bandeaux bouffants. Nœud de cheveux tombant bas derrière. La guirlande de fleurs d'accacias et d'oranger est disposée de la manière suivante: cinq petites branches de fleurs d'oranger avancent sur le bandeau et

semblent retenir la coiffure comme sous cinq petites griffes. Derrière et sur les côtés retombent de longues branches de fleurs d'accacias.

Robe en moire antique, ornée de ruches et de nœuds en velours épinglé.

LA VILLA C

Corsage montant, plat; taille busquée, arrondie devant.

Manche plate de 25 à 27 centimètres, garnie d'un volant de 45 à 47 centimètres formant quatre gros plis dans son ensemble.

Jupe composée de sept gros plis formés en crevés, un, gros et large, derrière, trois de chaque côté. La jupe formant bien la *traîne*.

Une ruche en velours épinglé étroit part du col et descend droit jusqu'au bas du corsage.

Deux ruches formant bretelles partent ensemble du bas du dos sous un nœud à longs bouts flottants, montent sur l'épaule et redescendent sur le corsage en se continuant jusqu'à 35 centimètres sur le milieu des deux premiers plis de côté de la jupe.

Sur le troisième pli est une même ruche, mais qui ne prend naissance qu'à la taille.

Chacune de ces ruches est terminée par un nœud en ruban n° 42 à deux bouts tombants.

Sur chaque pli du volant de la manche est une ruche terminée en haut par un petit nœud en plus petit ruban.

Col en dentelle.

Manches de dessous en tulle, terminées au poignet par un entre-deux en dentelle.

Le voile en tulle illusion se pose derrière la tête, très bas; puis sur la personne même on le coupe sans ourlet ni bordure, de manière qu'il forme la *traîne* comme la jupe et s'arrondisse avec grâce.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en taffetas, orné de plumes roses et de plumes *modes*, de blondes noires et de blondes blanches.

Le dessous de la passe est tapissé d'une

blonde noire qui dépasse les bords. Une ruche de blonde blanche garnit le dessus du front et les joues. Cette ruche est coupée par des roses et par de petites plumes *modes*. Le chapeau est *tendu* et garni de volants de blonde blanche et noire alternativement. Sur le bavolet retombent une blonde blanche et une noire; celle noire, étant par dessus, forme un nœud à bouts sous la calotte. La passe est garnie de chaque côté de plumes *modes* et de plumes roses, séparées par une blonde noire, qui serpente entre elles.

Brides n° 22 roses.

Mantelet en moire antique, orné de dentelles et de jais.

Le corps de ce vêtement est plat et s'arrondit avec grâce derrière.

Les pans, étroits du haut, s'élargissent carrément du bas.

Sous le bord du *corps* est monté un volant, qui fait tout le tour, en partant de 8 à 10 centimètres du devant. Ce volant est composé de gros plis crevés.

Tout autour, sur les coutures du *corps* comme tout autour de tous les bords, sont posés à plat des entre-deux de dentelle noire, ayant de chaque côté une petite dentelle légèrement soutenue, cousues chacune sous un petit cordon de perles de jais. Le volant est orné d'une haute dentelle, qui n'est pas froncée et qui retombe légèrement *soutenu*.

Le dos formant le *rond* derrière; le volant en suit le mouvement.

Robe en taffetas, ornée de quatre volants terminés par un petit effilé.

Les volants sont graduellement de 21, 24, 27 et 30 centimètres.

LA VILLA CROISSY.

(Sui'c.)

II.

Étrange Réception.

Le romancier, au retour de sa promenade, crut faire un coup de maître en manifestant l'intention de se retirer chez lui; mais, à la facilité avec laquelle sa requête fut octroyée, il dut voir qu'il en offrait par où l'on en voulait, et qu'on était ravie au fond d'être débarrassée de lui pour le reste de la soirée: c'était toujours autant.

Son premier soin, une fois renfermé dans sa chambre, fut de se poser devant son miroir et de lui demander ce qu'il pouvait y avoir en lui qui légitimât l'étrangeté d'une telle réception; mais le miroir fut d'accord avec son amour-propre, et, après une courte délibération, il demeura avéré que jamais l'on n'avait moins mérité de pareils procédés. Si cette enquête le réconciliait avec lui-même, elle ne rendait aussi que plus criante cette hospitalité à contre-cœur qu'on ne se mettait pas en peine de dé-

guiser. Il était très décidé à s'en expliquer avec son ami; mais Amédée, qui prévoyait cette heure embarrassante, se garda bien de s'aventurer chez lui. Vartès voulut travailler, mais il ne se trouvait pas plus propre à aligner des lignes qu'il ne l'avait été avant le dîner. Le *mens sana* est une condition *sine qua non* des travaux de l'esprit, et il était bien loin, pour le moment, de réunir cette qualité première de l'homme de cabinet.

Il alluma un cigare et ouvrit sa fenêtre. Il faisait la plus belle soirée du monde. Le ciel, dont aucun nuage ne souillait la robe d'azur, était resplendissant d'étoiles qui se reflétaient dans les eaux calmes et limpides de la Seine. La silhouette mobile des charmilles tremblottait doucement sur la muraille blanche de la ferme située à quelques pas. La suave sérénité de cette nature endormie semblait engager les mortels à laisser là leurs vaines agitations et à imiter sa tranquillité sans mélange. C'était un conseil direct adressé au jeune homme qui oublia bientôt, au sein d'une rêverie dorée, les contrariétés de la journée.

Tout à coup ce silence complet est rompu par quelques notes de prélude. La fenêtre du salon était ouverte, et Henriette s'était mise à son piano. Cette circonstance réveilla notre poète en sursaut et désagréablement, il faut le dire. Il n'avait pas grande estime pour le piano, et peu d'artistes trouvaient grâce devant lui. Quant à madame de Surbley, si elle s'attendait à être écoutée, elle devait s'attendre aussi à être jugée sévèrement. Vartès était peu disposé à l'indulgence; mais quel que fût son parti pris d'être rigoureux, il tomba, bien malgré lui, sous un charme analogue à celui auquel avait cédé madame de Surbley, dans la promenade du bord de l'eau.

Henriette avait choisi l'un des plus beaux motifs du *Freischütz*, et il sembla à Vartès que la jeune femme, sans abandonner absolument le thème de Weber, se laissait aller à ses propres inspirations et y mêlait sa propre pensée. Cela avait quelque chose d'incorrect et de savant tout ensemble qui le plongea dans un profond étonnement. Il n'espérait guère que de la musique d'amateur, et, au lieu de cela, il rencontrait un artiste réel, un artiste qui le réconciliait

avec un instrument dont il s'avouait l'ennemi juré, en dépit de Thalberg et de Listz eux-mêmes. Quoiqu'il ne pût s'assurer si la sœur d'Amédée avait ou non de la musique sous les yeux, il n'avait aucun doute à cet égard; l'improvisation est une chose sur laquelle on ne peut se méprendre, et il était bien sûr que ses doigts n'obéissaient qu'à une rêverie capricieuse et poétique, comme il en vient aux gens de génie dans leurs heures d'enfancement. Il était enchanté, ravi, transporté.

A un mouvement qu'il fit, son cigare lui échappa d'entre les doigts et alla tomber sur le bord de la fenêtre du salon qui, si nous avons oublié de le mentionner, se trouvait être directement sous sa chambre. Cette maladresse eut un résultat autre que la perte d'un cigare: cette chute malencontreuse apprenait à la jeune femme qu'elle ne jouait pas pour elle seule: elle mit fin sans transition à la mélodie qui resta inachevée. Le romancier entendit le couvercle du piano retomber lourdement, et, presque aussitôt, à la disparition de la clarté que les vitres projetaient, il dut se convaincre que madame de Surbley avait déserté l'appartement.

Évidemment, cette brusque interruption était un avertissement de plus, et fort intelligible, qu'on était très éloignée d'avoir sa présence pour agréable. Cependant, pourquoi cette grande, cette inexplicable antipathie à l'endroit d'un homme de bonne compagnie, d'un homme que son esprit, son talent, sa réputation faisaient rechercher? C'est ce qu'il faut que je sache! s'écria-t-il en repoussant sa fenêtre; n'est-ce pas mon état, après tout, de dérober au cœur ses secrets les plus cachés? Cette femme a un secret, un secret qui me concerne, ce qui est pis encore, et j'en fais serment, ce secret, je parviendrai bien à le pénétrer. Il s'endormit sur cette belle résolution, et, le lendemain, il se réveillait avec l'ardeur de Jason allant à la conquête de la toison d'or.

Au lieu de brusquer une explication avec Canisy, comme il y était décidé tout d'abord, il jugea indispensable à son plan de n'avoir rien remarqué, rien compris; c'était un moyen de faire perdre patience à la jeune femme qui n'était maussade que pour être trouvée telle et

dont la froideur significative s'émuousserait devant cette incurable myopie. Lorsqu'il descendit, il trouva madame de Surbley au salon. Plus elle se montrait hautaine et glacée, plus il se montrait aimable, prévenant, spirituel. Cela devait le mener à quelque chose, ne fût-ce qu'à fatiguer la jeune femme d'un rôle qui n'était pas le sien et qu'elle jouait en pure perte. Ce dessein arrêté, ce fut avec un front d'airain qu'il subit l'accueil rigoureusement poli, mais peu gracieux, de la sœur de son ami. Un homme d'esprit comme un homme de guerre ne redoute que les surprises; une fois sur ses gardes, vienne la tempête, elle le trouvera prêt à lui tenir tête. Adrien savait à quoi il devait s'attendre, c'était tout ce qu'il fallait pour rendre le combat au moins égal.

Il commença la conversation en homme disposé à en faire au besoin tous les frais, et cette précaution n'était point inutile, car Henriette, excédée d'une obsession qui lui semblait opiniâtre jusqu'à la moquerie, lui laissait faire les demandes et les réponses sans que ce mutisme réussît à tarir cette faconde étourdissante. Il y avait dans tout cela une nuance de taquinerie qui ne pouvait échapper à madame de Surbley, mais que protégeait un formidable rempart d'urbanité et de formes. A moins de dire à Vartres : Monsieur, vous m'importunez au possible, et je vous saurais tout le gré imaginable de me laisser en repos, la jolie veuve était bien forcée d'endurer un supplice qui ne cessa que par l'apparition d'Amédée annonçant le déjeuner.

A peine entré dans cette voie, il parut piquant à Adrien de lutter contre une antipathie qui, si elle était complètement immotivée, n'en était pas moins des plus incontestables. Cambyse, au siège de Péluse, pour vaincre plus sûrement les Égyptiens, mit en tête de ses premières lignes leurs animaux sacrés, bien persuadé que, par crainte d'un sacrilège, l'ennemi n'oserait décocher une seule flèche contre ses troupes; et Vartres imitait cette tactique. Ses armes étaient une amabilité, une courtoisie, dont Amédée, témoin de la maussaderie de sa sœur, lui tenait compte; et, à chaque minute, la campagne devenait de plus en plus difficile à tenir pour la jeune femme, qui, encore un

coup, ne pouvait sortir de cette position fautive qu'en tranchant le nœud gordien. Mais trancher le nœud gordien, ici, c'était dire en propres termes au fâcheux combien sa présence était à charge et déplaisante, et ce moyen de terminer les hostilités était inadmissible entre gens bien élevés.

Toute la journée se passa dans une persécution sans trêve, qui avait pourtant en elle-même son correctif comme les pires choses de ce monde. Si le romancier se comportait en ennemi, c'était du moins en ennemi généreux. Nous ne craignons pas de dire même qu'il ne fallait rien moins à la jolie veuve que son motif exceptionnel de répulsion pour ne pas jouir d'une conversation des plus attachantes; car Adrien, en s'imposant, sentait que son esprit assumait le poids d'une responsabilité qui ne l'alarmait pas trop, et plus d'une fois ses efforts furent couronnés d'un plein succès. Si Henriette tenait à être impassible devant cette langue dorée, elle eût dû user de l'expédient d'Ulysse pour préserver ses matelots des séductions des syrènes, se boucher les oreilles avec de la cire. Pour avoir méprisé ce moyen de défense, elle se vit à plusieurs reprises débordée par le flot de ces saillies, de ces observations piquantes, de ces railleries fines qui attiraient, malgré elle, un sourire sur ses lèvres. Elle revenait à sa roideur de commande, en se souvenant qu'elle avait un rôle à remplir; mais il advenait que l'oubli avait duré plus qu'elle ne l'eût voulu : Vartres était un ennemi bien dangereux.

Et cependant, loin de vaincre l'éloignement dont il se voyait l'objet, plus il devenait aimable, plus madame de Surbley semblait visiblement contrariée, blessée même de ses frais d'esprit et de galanterie. Au lieu d'avancer, Vartres, à chaque pas qu'il tentait pour la pénétrer, reculait dans la recherche de l'énigme. Il était obligé de le reconnaître, il y avait autre chose qu'un caprice dans la réserve plus que froide de la sœur d'Amédée; mais encore qu'était-ce donc? Il n'avait pas à interroger le passé; la veille, c'était pour la première fois qu'il se trouvait en face d'elle, elle ne pouvait donc avoir aucun grief direct contre lui. C'est peut-être une aversion littéraire, se dit-il : il faudra que

je demande à Canisy si sa sœur tient pour les classiques ou pour les romantiques.

Ce dernier, qui était au moins coupable d'avoir attiré son ami dans un tel guépier, assistait avec une secrète jouissance à cette charade, dont lui peut-être n'ignorait pas le mot. Mais c'eût été de sa part une double trahison que d'abandonner Vartès à la nécessité d'un monologue perpétuel. Consciencieusement, il était de son devoir d'alléger, autant que faire se pouvait, les embarras d'une position que la maussaderie persistante de madame de Surbley rendait de plus en plus difficile. Si sa sœur ne mêlait son mot au dialogue qu'à des intervalles fort éloignés, en revanche, il interrompait le romancier à tout bout de champ, détournant perpétuellement l'entretien, et le sauvant ainsi, sans s'en douter, de l'écueil de tout discours qui se prolonge, l'uniformité de la monotonie.

Après le dîner, Amédée, comme la veille, proposa une promenade au bord de l'eau; mais Vartès prit l'initiative et supplia madame de Surbley de l'en dispenser. Il pouvait y avoir un certain raffinement dans cette retraite inattendue; toutefois, il sut mieux utiliser cet instant de solitude qu'il ne l'avait fait le jour précédent. Adrien se sentait plus d'ardeur; il avait l'esprit moins chiffonné; s'il n'était pas plus avancé qu'au début, il avait pris au moins quelque peu l'offensive, et prouvé à la fantasque jeune femme qu'il savait se tenir sur les étriers. Et cela suffisait pour rasseoir son niveau moral et lui rendre le libre exercice de ses facultés créatrices.

Il ne quitta le nez de dessus son papier qu'à la nuit tombante. Il descendit au salon, mais le salon était vide et dans l'obscurité la plus profonde. Il s'engagea alors dans la première allée venue et marchant devant lui, les bras croisés derrière le dos, rêvant quelque plan de roman et de comédie. Le temps était d'une douceur délicieuse; Adrien eût marché ainsi toute la nuit sans s'en apercevoir. Au bout de l'allée qu'il avait prise se trouvait un petit banc ombragé par un dôme touffu de clématite. Cette retraite était d'une coquetterie provoquante: il céda au charme mystérieux qu'elle respirait et s'assit sur le petit banc.

Il y avait déjà quelque temps qu'il aspirait

à pleine poitrine cet air imprégné de parfums, quand le craquement du sable sous la chaussure l'arracha tout à coup à son état de béate somnolence. Il entendit prononcer son nom, cela lui donna l'idée de prêter l'oreille. C'étaient madame de Surbley et son frère; le sentier qu'ils suivaient se trouvait précisément séparé de l'allée d'Adrien par une simple charmille, épaisse toutefois assez pour servir de muraille à l'indiscrétion du regard. Vartès ne craignait pas qu'on le relançât jusque dans sa cachette, tant qu'on suivrait une ligne parallèle à la sienne, et, au pis aller, il aurait toujours le temps de battre en retraite avant qu'on pût s'apercevoir de son voisinage; cette réflexion l'encourageait à écouter un entretien auquel, en somme, il était mêlé; puisqu'il s'agissait de lui, sa conscience devait être parfaitement en repos, du moins c'est ce qu'il sut persuader à elle et à lui.

D'abord il ne put distinguer ce que se disaient les interlocuteurs; mais, insensiblement, quoiqu'ils se parlèrent assez bas, ces sons confus allaient faire place à des sons plus nets. Le frère et la sœur étaient à trois ou quatre pas au plus, le calme silencieux qui régnait dans l'air et dans la campagne conspirait en faveur de sa curiosité.

— C'est ridicule, c'est stupide, ç'a n'a pas le sens commun, disait le frère. Que diable! Est-ce ainsi qu'on se conduit?... Vartès n'aura pas été sans remarquer vos grimaces; mais à quoi cela vous a-t-il servi? Il ne vous a pas donné la satisfaction de paraître s'en être aperçu...

— Je le crois bien. Cela n'entrait pas dans son plan ni dans le vôtre, car cela est un complot; mais je vous signifie, moi, que je veux que cette comédie ait une fin.

— Et de quelle comédie veux-tu parler?

— Oh! je m'entends, et vous m'entendez bien... Mais vous ne vous donneriez pas tant de peine, si vous saviez combien vos essais sont en pure perte; ils n'ont d'autre résultat que de me faire damner, mais aussi cela vous amuse, et vous fait passer le temps.

— Mais, détestable enfant...

A cet endroit, le dialogue cessa d'être perceptible. Les voix redevinrent confuses et in-



LE MONITEUR

Paris, le 10

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844

1844



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92.

Coiffette de R. Shopiteau Anc^{me} M^{me} Popelin Ducarre. Chapelier Breveté S.G.D.G. de la
 M^{me} Blé Morain. Heurs de Sophie Serrot Sotit & C^{me} Dentelles de G. Richard.
 Corsets de M^{me} Hyppolite. fournisseur de S. M^{te} l'Impératrice. Parfumer
 de Segrand fournisseur de S. M^{te} l'Empereur.

LONDON at the Monitor Office 55, Great Street Lane. NEW YORK J. B. Steungé & Co.

Mit Vorbehalt gegen Nachdruck.

... être dit attendre que les pro-
... seurs se leurs pas, ce qui
... de voir. Mais la conversation.
... peut pas lui le chemin, et il est
... à donner un sens. Il se
... l'autre trop.
... dit, car on fait tout
... première nuit.
... jusqu'à
... vos ordres.
... deux à remplir,
... dit?
... à vous dis que vous
...
...
... encore, d'être
... son banc,
... de ces paroles
... de con-
... le tout était
... ne re-
...
... trop peu de
... problème,
... de l'unité
... en parlant
... Mais s'il y avait
... à lui qu'il fallait
... sans
... qui se possé-
... à qui
... il se serait de
... mais alors connaissait
... de son ami pour
... en tyran de
... certes
... accord, il en
...
... conversation,
... Mais comme
... beaucoup
... parti-
... la pro-
... et il
... de
... de talent, de

saisissables, Adrien dut attendre que les promeneurs fussent revenus sur leurs pas, ce qui ne tarda pas du reste. Mais la conversation, dans l'intervalle, avait fait du chemin, et il eut beau s'évertuer à y donner un sens, il ne trouva aucun lien entre l'un et l'autre tronçon.

— Allons, allons, j'obéirai, car on fait tout ce que tu veux. Mais promets-moi...

— Je ne promets rien jusque-là.

— Soit, on exécutera vos ordres.

— Qui, d'ailleurs, vous sont doux à remplir, monsieur l'hypocrite.

— Que veux-tu dire?

— Faites l'ignorant !... Je vous dis que vous en êtes enchanté.

— Tu es une visionnaire.

— Et toi un sournois.

Les voix cessèrent, cette fois encore, d'être perceptibles. Adrien demeura sur son banc, espérant peut-être l'explication de ces paroles sans suite dans un nouveau lambeau de conversation ; mais il attendit en vain, la nuit était tout à fait venue, et les interlocuteurs ne reparurent plus.

Ce dialogue, dont il avait saisi trop peu de choses pour arriver à la solution du problème, n'avait d'autre résultat que de verser de l'huile sur le brasier : que voulait-elle dire en parlant de complot et de comédie ? Mais s'il y avait comédie, ce n'était certes pas à lui qu'il fallait s'en prendre, à lui qui se battait les flancs sans succès pour y voir clair dans ce qui se passait autour de lui ! Mais encore une fois, à qui donc ? Elle accusait son frère, il ne savait de quelle machination ; mais Adrien connaissait par trop la droiture candide de son ami pour lui faire l'honneur de le considérer en tyran de mélodrame. S'il existait une machination, certes Amédée en était parfaitement innocent, il en eût mis ses deux mains au feu.

Quant à l'autre lambeau de conversation, c'était bien autre chose encore. Mais comme, sous toute apparence, il le concernait beaucoup moins et avait rapport à quelque intérêt particulier à Canisy, il ne s'y arrêta guère : la première énigme faisait tort à cette dernière, et il en revenait aux phrases logogryphiques de madame de Surbley.

Mais ce qu'il y avait de sûr, de patent, de

trop clair, c'était le déplaisir fébrile que sa présence causait à la jeune femme. Ce que l'accueil d'Henriette lui avait laissé supposer, ses paroles, quoique à son insu, le lui avaient confirmé. On avait bien véritablement eu l'intention de lui faire sentir qu'il était de trop céans, et l'on était furieuse jusqu'à l'exaspération de voir qu'une manifestation aussi peu équivoque eût été sans effet. Comme elle le disait, il fallait qu'il existât un complot entre Amédée et lui, Vartres.

— Ah ! ça, s'écria le romancier que tout cela commençait à irriter, s'imposer aux gens malgré eux peut être fort drôlatique un moment, et c'était encore mon opinion tout à l'heure ; mais on se lasse de tout, et je suis aussi fatigué que l'est cette femme vaporeuse de mon séjour ici... Que diable ! je joue un métier de dupe ! Je m'ennuie, je perds mon temps ; on me fait la grimace ; c'est à peine si l'on me répond quand je questionne... J'en ai assez, j'en ai trop. Je veux bien qu'un secret vaille la peine qu'on coure après, pour un romancier qui fait profit et argent de tout ; mais, dans la circonstance, cela coûte trop cher. J'y renonce.

Son parti fut bientôt arrêté : le lendemain, il s'expliquerait franchement avec Amédée, et il était bien décidé à détalier, quelles que fussent les instances et les supplications de ce dernier. En franchissant le seuil de cette maison inhospitalière, il ferait le serment de n'y remettre de sa vie les pieds : un loup n'est pas pris deux fois au même piège.

III.

Accroissement de la colonie.

Plus tranquille, une fois que son plan fut arrêté, le romancier s'était remis à écrire et avait travaillé fort avant dans la nuit, selon son habitude. Il ne se coucha que très tard, et il dormait du plus profond sommeil, quand un domestique vint le réveiller.

— Lorsque monsieur voudra déjeuner...

— Diable ! j'ai dormi plus que besoin n'était... Quelle heure est-il donc ?

— Bientôt dix heures et demie.

— Bon Dieu ! je suis au désespoir... mais je

serai bientôt habillé... Je ne conçois pas comment j'ai pu... enfin, je descends.

Adrien, d'un bond, fut à bas du lit, il était furieux contre lui-même d'avoir dormi si tard. Il allait faire attendre madame de Surbley, et il n'avait pas besoin déjà qu'elle eût contre lui ce grief.

— Monsieur, continua le domestique, madame vous prie de l'excuser, elle est un peu indisposée et elle gardera la chambre.

— Mais ce n'est pas grave? demanda le romancier en se pinçant les lèvres.

— Oh! non, répondit étourdiment celui-ci.

— Eh, bien! Amédée au moins n'est pas malade, lui?

— Il n'y a pas de danger. Il était sur pied de bonne heure.

— Oui, il est plus matinal que moi.

— Et puis, comme il fallait qu'il se mit en route...

— Comment, en route...

— Il y a quatre bonnes heures qu'il est parti.

— Ah! il est parti?

— Oui, monsieur.

— La sœur indisposée, le frère en route, qu'est-ce que ça veut donc dire? pensa Vartès auquel la moutarde monta au nez. C'est par trop fort cette fois! Est-ce qu'il aura fait cause commune avec cette précieuse pour me mystifier? Mais il me prend donc pour un agneau, l'imbécile! c'est ce que nous allons voir!

— Monsieur descendra bientôt déjeuner?

— Non, je n'ai pas faim.

— Mais, si monsieur le désire, on lui montera...

— C'est inutile. Si j'ai besoin, je vous sonnerai.

Le valet sortit.

Vartès était comme médusé. Il resta un instant immobile, assis sur son lit, les bras croisés, dans la pose la plus éloquent de l'anéantissement et de l'indignation.

— Parti! s'écria-t-il, en se dressant sur son lit. A la rigueur, je pouvais bien m'attendre à l'indisposition de madame de Surbley; mais j'avouerai qu'on me l'eût donné en mille, je n'eusse pas deviné l'espièglerie un peu bien

osée de mon Amédée... En route! en route! mais ce n'est pas possible, mais ce domestique se sera trompé. Encore un coup, ce n'est pas possible.

Adrien ne fut pas long à sa toilette. Il était au comble de l'exaspération. Une sorte de convenance l'avait arrêté au moment où il allait interroger le domestique sur l'inconcevable disparition de son ami, et cette conduite lui semblait tellement inouïe qu'il voulut croire un instant à un mal entendu. Mais, avec la meilleure volonté du monde, il n'y avait pas un moyen honnête de l'expliquer. Canisy n'avait pas su résister aux suggestions de sa sœur qui, pour finir la guerre plus sûrement et plus promptement, avait arrangé cette jolie manœuvre. Il s'était bien et dûment fait le complice de celle-ci dans une espièglerie qui méritait certes un tout autre nom.

— Eh bien! ce sera lui qui paiera pour deux! continua Vartès; mais rira bien qui rira le dernier.

Il avait fini de s'habiller; il prit la plume et il écrivit *currente calamo* et de verve, ce billet laconique, mais fort de choses:

« Je vous savais un sot, mais je ne vous » supposais pas un rustre et un mal appris. Je » quitte une maison où je n'eusse pas dû mettre » le pied et où vous m'avez entraîné de force; » vous devez comprendre que cela ne peut » rester là. A bientôt donc. J'espère que vous » voudrez bien faire, tout exprès, un voyage à » Paris pour terminer cette petite affaire, que » je tiens à achever au plus vite.

» Votre serviteur. »

Cette lettre griffonnée, il la plia, la cacheta et ébranla vivement le cordon de la sonnette.

André parut presque aussitôt.

— Monsieur veut son déjeuner?

— Non, je ne déjeunerai pas. Vous direz à madame de Surbley que des nouvelles de Paris me forcent à partir sur-le-champ.

André regarda le romancier d'un air ébahi. Il savait parfaitement que Vartès n'avait reçu aucune dépêche; s'il en fût venu, c'eût été lui qui les eût apportées. Mais Adrien lui lança un regard impérieux qui devait lui interdire toute espèce d'observation.

— Vous entendez, ajouta-t-il.

— A merveille, monsieur.

— Vous lui direz combien je suis désolé de ne pouvoir lui faire mes adieux et la remercier du gracieux accueil qui m'a été fait. Vous n'oubliez pas ? et maintenant j'achève ma valise. Pourrez-vous me la porter jusqu'à l'embarcadère ?

— Comment donc, monsieur, mais sans doute.

— Eh bien ! si vous n'avez pas mieux à faire, tenez-vous prêt ; dans un quart-d'heure je vous appellerai.

Après ce qui venait d'arriver, Adrien ne vit pas l'urgence de colorer sa retraite d'autre chose que d'un prétexte qui, rigoureusement, n'était pas admissible ; car aucune lettre n'avait pu parvenir sans qu'on en eût eu connaissance, et il était de notoriété que rien au château n'avait été remis à son adresse. Mais n'était-ce pas aussi faire entendre fort intelligiblement que les procédés qu'on avait eus à son égard le dispensaient de se creuser la tête pour rendre spécieux un départ que, pour rien au monde, il n'eût différé d'une heure seulement ? Sa valise fut bientôt faite : le parquet lui brûlait les pieds ; il eût senti sa semelle se racornir sous la lave fumante du Vésuve, qu'il n'eût pas eu plus de hâte d'être parti. Aussi se disposait-il à agiter de nouveau le cordon de la sonnette, quand André tourna le bouton de la porte et parut sur le seuil.

— Monsieur, lui dit-il, madame est au salon où elle vous attend.

— Madame ! je la croyais au lit ; n'était-elle pas indisposée ?

— Sans doute, monsieur, mais aussitôt qu'elle a appris vos projets de départ, elle a fait un effort, et elle me charge de vous prévenir de passer au salon.

— C'est bien ; je vous suis.

Que signifiait ce nouveau caprice ? Le voir, et pourquoi ? Vartres n'en comprenait pas trop le but, à moins pourtant que ce ne fût pour jouir de sa victoire. Vartres était un homme d'esprit, plus que cela, une quasi-célébrité ; il passait pour avoir eu de ces succès qui vous classent, et il est des femmes qui ne demandent pas mieux que de venger leurs pareilles en

victimant ces vainqueurs de leur sexe. Quoique la mystification qu'on lui faisait subir fût trop grossière pour qu'on fût fondée à en tirer vanité, il n'était pas impossible qu'on voulût savourer le mal que l'on pensait avoir fait. Êtes-vous privé de cette singulière volupté, ce n'est plus la peine d'être méchant. Comme vous le voyez, Adrien prêtait à Henriette des intentions par trop sataniques, et quelles que fussent les présumptions sur lesquelles se basait sa conviction, nous nous empresserons de déclarer que son ressentiment le rendait sévère jusqu'à l'exagération à l'endroit de cette femme moins diabolique probablement qu'il ne se le figurait.

Dans sa pensée, si madame de Surbley le demandait au salon, c'était par la même séduction qui entraînait les Romains au Cirque : voir si le gladiateur allait bien ou mal mourir. C'était sa contenance qu'on étudierait, ses traits sur lesquels on rechercherait jusqu'à l'ombre du dépit le moins accusé. Aussi, comme le gladiateur mourant, se préparait-il à bien finir, et se fit-il un masque calme et froid dont l'unique expression était une désespérante et décevante impassibilité. A cet égard, il se connaissait assez pour ne pas craindre de laisser remporter sur lui ce dernier avantage.

Lorsqu'il entra, Henriette était dans l'embrasure de l'une des deux fenêtres ouvertes sur le petit bois de rosiers. Elle se retourna vivement et salua le romancier avec une pointe d'embarras qu'elle fut impuissante à céler. Malgré la trop légitime rancune qu'il nourrissait contre cette femme fantasque au-delà de toutes bornes, il ne put s'empêcher, pourtant, de remarquer le charme de ce joli visage, que son indisposition officielle n'avait point sensiblement altéré. Elle était enveloppée dans un vaste peignoir blanc qui donnait à sa taille souple ce je ne sais quoi d'onduleux d'un indéfinissable attrait. Ses cheveux, collés à la hâte sur les tempes, n'étaient que très imparfaitement lissés, tandis que ses pieds se trouvaient fort au large dans d'élégantes pantoufles.

Au demeurant, le romancier était trop outré pour mettre bas les armes devant l'ennemi, par la raison seule qu'il avait les plus beaux yeux du monde. Il s'inclina profondément en abordant la jeune femme, et il ouvrait déjà la bouche

pour formuler son discours d'adieu, quand celle-ci prit l'initiative et commença l'explication; car, de prime abord, Vartès comprit qu'il allait y en avoir une.

— Il a fallu, monsieur, qu'André me répétât à plusieurs reprises que vous étiez dans l'intention de nous quitter, pour que je pusse croire à la possibilité d'une retraite aussi inopinée. Qui peut?...

— André, Madame, a dû vous le dire en vous portant mes excuses. Des lettres inattendues...

— Que vous avez reçues ce matin, Monsieur?

— Oui, Madame.

— Mais par qui donc? Le facteur n'est point venu ce matin au château.

Cette question eût embarrassé le romancier, si elle ne l'eût pas avant tout indigné. Certes, madame de Surbley n'avait pu se méprendre sur la véritable intention de Vartès qui, pour ne point sortir en grossier personnage d'une maison dont on le mettait si cavalièrement à la porte, appelait à son aide un prétexte sur l'in vraisemblance duquel elle eût dû fermer les yeux, en considération de l'avantage immense qu'elle en retirait. Quelle était donc son intention en lui adressant cette question au moins imprudente? Voulait-elle que celui-ci, poussé dans ses derniers retranchements, furieux d'ailleurs du rôle qu'on lui faisait jouer, dit tout net un pourquoi qu'il valait mieux taire et pour l'un et pour l'autre? Cette demande sembla tellement inouïe à Adrien, qu'elle le stupéfia presque.

Mais ce qui ne le surprit pas moins, ce fut la pose embarrassée de la jeune femme. Son air de gêne et d'hésitation était trop visible pour lui échapper; mais que signifiait encore cette déviation du baromètre? Avec les femmes, on

ne sait jamais trop à quoi s'en tenir: leur cœur comme leur tête semble monté sur un pivot exposé à tous les vents du caprice et du changement; et les comparer à la girouette serait peut-être faire un mauvais compliment à cette dernière, infiniment moins inconstante et moins mobile.

Ce parti pris de battre en retraite aurait-il opéré une réaction, aurait-il ouvert les yeux sur l'inqualifiable procédé qui l'avait déterminée? Se repentirait-on enfin et voudrait-on faire oublier le passé par plus de convenances et d'aménité dans les formes? Cette supposition pouvait être fort gratuite? le repentir fût venu un peu tard dans tous les cas, et Vartès, pour pardonner, avait été trop grièvement blessé dans son amour-propre et dans sa dignité.

La difficulté de répondre à une question qui ne souffrait aucun faux-fuyant tint Adrien en suspens. Henriette, après un effort sur elle-même, profita de son hésitation pour le dispenser d'un mensonge.

— Soyez franc, monsieur. Vous n'avez reçu de Paris aucunes nouvelles qui vous forcent d'y retourner?

— Mais, madame, pourquoi le dirais-je, si cela n'était pas?

— Pourquoi! reprit celle-ci en baissant les yeux sous ceux du jeune homme. Peut-être vous le dirai-je moi-même, quoique ce fût à vous bien plutôt de me l'apprendre. Mais, auparavant, promettez-moi d'être sincère. En prenez-vous l'engagement?

— Sans doute, madame.

— Je vous en remercie, car cela peut avancer les choses de cent lieues.

GUSTAVE DESNOIESTERRES.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

La première quinzaine du mois n'a pas été féconde en nouveautés. Sauf les *Carrières de Montmartre*, à la Porte-Saint-Martin, mélodrame noir, dont les horreurs ont été fort goûtées du public du boulevard du crime, et le *Joli mois de mai*, de M. Clairville, soi-disant à-propos dont le titre nous semble médiocrement d'accord avec le baromètre, nous n'avons eu que trois ours échappés des cartons des Variétés et dont il suffit d'enregistrer l'acte de décès : Une *Leçon de trompette*, un *Verre de champagne*, l'*Homme sans ennemis*. REQUIESCANT IN PACE. Halte-là : j'allais oublier une très amusante et très spirituelle contre-épreuve du grand succès du jour, l'*Enfant du petit monde*, trois actes de MM. Potier et Guénéé, et enfin, pour liquider nos comptes, deux vaudevilles on ne peut plus divertissants donnés aux Délassements-Comiques, les *Vignerons d'Argenteuil*, par MM. Thirion et Nouvière, et *Congé avant midi*, par MM. Chol, Derey et Lannois. Après cette rapide revue, passons au grand événement de la semaine, à ce festival historique, destiné, par malheur, à n'avoir qu'une représentation, et qu'on appelle la *Fête de la Pucelle d'Orléans*.

C'est le 6 mai que s'est ouverte cette splendide cérémonie destinée à inaugurer la superbe statue équestre élevée par M. Foyatier à la mémoire de l'illustre héroïne, dont le bras délivra la France du joug de l'étranger. Le premier acte de cet immense mimodrame, dont la scène était Orléans tout entier, se composait d'un concert exécuté dans l'enceinte de la halle au blé. Orléans est sans doute une ville dilettante, car le programme du concert se composait en grande partie de musique du crû, mais il faut croire que les exécutants y sont plus rares que les maîtres : à quelques instrumentistes près, tous les artistes étaient venus de Paris, depuis madame Miolan et M. Alexis Dupont, jusqu'à l'*Association chorale* et à la *Société des enfants de Paris*. Ajoutons toutefois que la province y était représentée par la *Société de Lille (prima inter pares)*, l'*Orphéon de Versailles*, l'*Orphéon de Blois*, les *Enfants de Choisy-le-Roi*, et.... le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Le lendemain 7 était le jour de la grande cavalcade historique figurant l'entrée de la Pucelle

dans Orléans, qu'elle venait ravitailler et secourir. Le cortège, dont la marche a eu lieu aux flambeaux, au milieu des rues décorées de tapisseries, de fleurs, d'étendarts, de bannières, et illuminées à giorno par des milliers de verres de couleur, présentait un spectacle aussi imposant qu'éblouissant. La vue de ces chevaliers bardés de fer, aux casques empanachés, aux armures flamboyantes, montés sur leurs coursiers caparaçonnés de velours et d'acier; des écuyers, des pages, des hérauts, des varlets, portant ceux-ci les armes, ceux-là les armoiries, ceux-là l'oriflamme de leurs maîtres, toutes ces pompes guerrières, défilant aux acclamations du public entassé sur les trottoirs, aux fenêtres et jusque sur les toits, évoquaient dans les âmes les souvenirs du plus merveilleux épisode de notre histoire. Quatre siècles et plus ont passé sur la mémoire de l'immortelle vierge de Domremy, et malgré les opprobres dont osa la charger l'impiété du XVIII^e siècle, sa gloire immaculée est sortie plus pure que jamais de l'épreuve du temps, ainsi que son âme héroïque sortit de celle du bûcher. Rien n'a fait tache sur la blancheur de cette noble fille, ni les calomnies de ses juges, ni les injures de ses ennemis, ni (ce qui est cent fois pis encore) les ignobles quolibets des philosophes. Il est triste pour la gloire des muses françaises, que cette admirable liade, digne d'inspirer le plus magnifique poème épique qui fût au monde, n'ait valu à la littérature nationale que la rapsodie de Chapelain et les turpitudes de Voltaire !

La troisième journée était l'anniversaire de ce 8 mai 1429 qui vit les Anglais, déjà maîtres en espérance d'Orléans qu'ils assiégeaient depuis sept mois, et qu'ils tenaient bloqué en dépit des efforts et des hauts faits des plus vaillants capitaines de Charles VII, lever honteusement le siège de la ville et fuir devant une faible fille qui combattait au nom de son Dieu et de son roi. C'était le jour réservé à l'inauguration du bronze de M. Foyatier. Cette solennité artistique a eu pour prélude une belle messe en musique suivie du panégyrique de l'héroïne de la fête, prononcé par monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, dont l'éloquence, saintement inspirée, n'a pas failli un seul instant sous le poids d'une aussi

lourde tâche. La messe finie, la cavalcade de la veille, enrichie de nouvelles splendeurs, s'est rendue sur la place du Martroi, où en présence d'un immense concours, au bruit du canon, des fanfares, le voile qui couvrait la statue est tombé, livrant aux regards enchantés l'image, vraiment digne d'elle, de la Pucelle d'Orléans.

La quatrième journée était celle des réjouissances populaires, dont le menu se compose, de date immémoriale, de mâts de cocagne, de spectacles en plein vent, de ballons, d'illuminations et de feux d'artifices. La fête est restée fidèle au programme : c'est tout ce que nous avons à en dire.

D'un festival à un concert il n'y a qu'un pas : Profitons donc de la transition pour dire deux mots de la seconde soirée musicale donnée par l'excellent pianiste Stamaty, dans la salle Pleyel. M. Stamaty n'est pas seulement le premier professeur de piano qui soit à Paris, c'est encore un exécutant de premier ordre et un compositeur qui n'aurait besoin, pour se placer au rang le plus élevé, que d'un peu moins de modestie. M. Stamaty s'est prodigué, du reste, avec une complaisance égale à son talent, et l'on peut dire que, malgré le concours des éminents artistes qu'il s'était associés, c'est à lui-même que sont revenus les honneurs de cette brillante soirée. Espérons que ce ne sera pas la dernière.

Le piano et le violon sont frères : ce n'est donc pas sortir de la famille que de parler ici de mesdemoiselles Virginia et Carolina Ferni.

Ces jeunes et belles violonistes, qui viennent de parcourir, au milieu des applaudissements et des ovations, les principales villes de l'Italie, de la France, de l'Allemagne, et dont les journaux enregistraient tout récemment les succès obte-

nus à Rotterdam et La Haye, sont arrivées à Paris, où l'on nous fait espérer qu'elles se feront entendre dans une série de concerts, pendant la durée de l'Exposition.

Les sœurs Ferni reviennent parmi nous, après deux ans d'absence, chargées d'une ample moisson de bravos et de fleurs, tribut glorieux qu'elles vont enrichir des couronnes du public parisien, qui a conservé de leur premier séjour les plus délicieux souvenirs.

L'arrivée des éminentes virtuoses nous remet en mémoire une conversation dont nous avons été témoin, à l'époque où leurs représentations attireraient la foule au Théâtre-Italien.

— Que pensez-vous de ces jeunes violonistes ? demandait M. de Lamartine à Vieuxtemps.

— Je n'ai rien à dire de ce talent que j'admire, répondit le sublime artiste, si ce n'est que Dieu seul le leur a donné; comment, à leur âge, auraient-elles eu le temps de l'acquérir par l'étude ?

— Vous avez raison, Monsieur, celles que nous venons d'entendre ne sont pas deux jeunes filles; ce sont de radieux mirages des créatures célestes, repris dans son langage poétique l'immortel auteur des *Méditations*.

Nous doutons que jamais artiste ait été l'objet d'un éloge plus complet et venu de plus haut.

Pour en revenir aux choses plus terrestres, il paraît que le premier concert de mesdemoiselles Ferni aura lieu à la salle Herz, et réunira les principaux artistes de la capitale. M. *Mauclerc*, l'artiste poète doit y interpréter le principal rôle d'un proverbe inédit, dont il est l'auteur.

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



C'est le 15 du courant, au jour et à l'heure fixés, que la grande exposition s'est ouverte. A une heure l'Empereur et l'Impératrice, montés dans une voiture de

gala, attelée de huit chevaux et suivis d'une brillante escorte, sont venus en grande pompe ouvrir ce *Camp du drapeau d'or* de l'industrie, arène pacifique ouverte à toutes les nations du globe. L'Impératrice, rayonnante de jeunesse et de beauté, portait une admirable robe de soie verte, enrichie de dentelles, dont un diadème de perles rehaussait la splendeur et l'éclat. A cette solennité grandiose assistait, non-seulement le monde officiel, mais encore la foule entière des exposants admis à entrer librement dans l'enceinte sans qu'aucune barrière, autre que celle du respect, les séparât de Leurs Majestés.

Il semblait que le printemps n'attendait que l'inauguration de l'Exposition pour s'inaugurer à son tour. Dès le lendemain le ciel, jusqu'alors si maussade, commençait à se déridier; le soleil, longtemps infidèle aux doux rendez-vous de l'Aurore (style Chompré) commence à revenir à son poste.

Voilà le moment où la mode va revêtir les fraîches toilettes printanières, les organdis, les mousselines de l'Inde, les grenadines, les barégés et tous les vaporeux tissus dont la maison Delisle nous offre une si charmante collection.

Il n'est plus guère question de toilettes de bal, mais on s'habille encore pour aller au concert et au spectacle. Nous avons remarqué à la première représentation de *Jaguarita l'Indienne*, où toute la société élégante s'était donnée rendez-vous, que les corsages décolletés se font généralement à draperie. Pour les robes de soie, la basque fait encore bonne contenance; mais elle est tout à fait abandonnée pour les tissus d'été. Encore faut-il, pour qu'elle soit admise, même avec des étoffes plus solides, qu'elle soit coupée d'une façon nouvelle et illustrée de gracieux ornements. Mademoiselle Pauline trouve encore l'art de la rajeunir à l'aide des agréments dont elle sait la parer. Les volants font toujours fureur; sur les robes de soie, rien n'est plus gracieux que des volants découpés.

LA VILLA CROISSY.

(Suite.)

Où voulait-elle en venir? A la roideur, au ton boudeur qu'elle avait affecté jusqu'alors à son égard, succédait comme par enchantement cet air affable et presque familier si précieux chez une jolie femme, avec un reste de gêne provenant inévitablement de la conscience des torts dont on s'avouait intérieurement coupable. Était-ce le bouquet de la mystification? ou, si ce revirement était aussi sincère qu'il avait été instantané, à quoi le miracle devait-il en être attribué?

— Eh bien, monsieur, poursuivit madame de Surbley, n'est-il pas vrai que vous n'avez reçu ce matin aucune lettre?

— Puisque j'ai donné ma parole d'être franc, je n'ai plus le choix de ma réponse. Non, madame, je n'ai rien reçu de Paris.

— Mais alors, monsieur, c'est donc un prétexte?

— Madame, répartit gravement Adrien, vous venez de m'assurer, il y a un instant, que bien que ce fût à moi de vous apprendre le pourquoi de mon départ, vous étiez en état de le dire vous-même; vous le savez donc, et, dans ce cas, je vous objecterai le vers du poète :

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

— Parce qu'une explication, ajouta Henriette vivement et en rougissant, une explication aplanit quelquefois toutes les difficultés, et que, faute d'y avoir recours, les mêmes difficultés peuvent subsister des siècles.

— Faire l'apologie de l'explication, c'est donner le droit à autrui de l'implorer. Puis-je vous demander, madame, de tenir les promesses que le début de cet entretien semblait laisser concevoir?

— Oui, monsieur, d'autant que cet entretien n'a pas d'autre but.

— Ah! ah! se dit mentalement Adrien, pour le coup, nous allons tenir le mot de cette

énigme. Ouvrons bien les oreilles et fermons les deux yeux pour éviter toute distraction. Au reste, il était grand temps que cela vint.

Cette explication, que madame de Surbley n'avait pu ni voulu décliner, semblait lui coûter, et elle ne l'abordait manifestement qu'avec la lenteur que l'on met à porter à ses lèvres une tisane dont on prévoit l'âcreté. Cependant elle était trop avancée pour reculer: elle prit bravement son parti et entra en matière, non pas par le chemin le plus direct et le plus court toutefois.

— Y a-t-il longtemps, monsieur, que vous connaissez mon frère?

— Nous sommes des camarades de Sainte-Barbe.

— C'est une liaison alors qui ne date pas d'hier. Eh bien! quoique je sois sa sœur, j'exige, je souhaite que vous me disiez franchement ce que vous pensez, non de son cœur, qui est excellent, mais de son caractère, de sa tête... et n'ayez pas crainte d'être sincère, je sais à peu près quelle doit être votre réponse; ainsi pas d'échappatoires.

— Madame, hier encore, je n'eusse eu que du bien à vous dire de votre frère.

— Et pourquoi pas ce matin, monsieur?

— Pourquoi, madame? parce qu'il est des plaisanteries qu'on ne se permet point, et que votre frère... cédant à je ne sais quelle influence...

— Mais qu'a-t-il donc fait? interrompit Henriette avec surprise.

— Madame, il est à courir les champs à l'heure qu'il est, et vous comprendrez que son absence était d'autant plus intempestive, que votre indisposition m'isolait un peu trop dans cette maison, où je ne me trouve, en définitive, que parce qu'il m'y a entraîné.

— Mais il ne vous a donc pas prévenu?

— D'aucune façon.

— C'est étonnant. Hier soir, en me quittant, il m'a dit qu'il passerait chez vous.

— Je ne l'ai point vu.

— Vous n'êtes pas sorti de toute la soirée ?
— Si fait. Quelques minutes, vers le soir.

— Alors, c'est probablement durant votre absence qu'il sera allé vous voir. Comme il devait se lever de grand matin, il était naturel qu'il se mit au lit de bonne heure, et c'est ce qu'il a fait. D'ailleurs, sans doute supposait-il être de retour avant que vous eussiez eu à vous apercevoir de son absence. Et, au fait, ils devraient tous être ici.

Adrien, en songeant au temps assez long qu'il avait passé dans le parc, à la belle étoile, se creusant la tête à s'expliquer les quelques bribes de dialogue qu'il avait recueillies, se dit à part lui, que, dans cet intervalle, Amédée avait bien pu se casser le nez à sa porte. Cette probabilité une fois admise, sa colère contre son ami tombait d'elle-même; là où il n'y a pas d'offense, il ne peut y avoir d'offensé. Mais où diable était-il allé, et qui devait-il ramener? Varrès marchait d'énigme en énigme.

— Vous voyez donc, monsieur, continua madame de Surbley, que vous accusez bien à tort ce pauvre Amédée.

— J'en conviens, madame, et, dès lors, je partirai sans rancune. — Et, ajouta-t-il *in petto*, je déchirerai les gracieusetés que je lui laissais en souvenir.

— Vous ne partirez pas, monsieur, avant son retour: il m'en voudrait de ne vous avoir pas retenu; et aussitôt que vous avouez que rien ne vous rappelle...

— Il ne s'ensuit pas pour cela, madame, que mon départ ne soit point urgent. Je dois partir, madame, et je vous supplie de recevoir mes excuses en même temps que mes remerciements du gracieux accueil que vous m'avez fait.

Pour qui se sent coupable, il n'est pas de mot tellement innocent qui ne tourne à l'allusion. Henriette, à cette phrase prononcée d'un petit ton doucereux qui n'excluait pas l'épigramme, se prit à rougir, et donna à ce compliment toute l'ironie qu'effectivement il portait en lui. Mais, au lieu de l'embarrasser outre-mesure, la réponse aigre-douce d'Adrien ne la raffermir que plus dans ses projets d'explication. Elle sentit le besoin de rompre la glace, et cela sur-le-champ; ce qu'elle fit par une

interpellation qui ne devait plus, — le désirât-elle, — lui permettre de revenir sur ses pas.

— Voulez-vous, monsieur, que je vous dise ce qui hâte un départ que ne nécessitent pourtant aucunes nouvelles de Paris?

— Sans doute, madame. Jeune et jolie, ce rôle de sorcière n'en sera que plus piquant.

— Eh bien! monsieur, c'est l'accueil gracieux dont vous me remerciez tout à l'heure.

Henriette lâcha ce mot comme un poltron tire un coup de feu, en fermant les yeux pour ne pas voir le résultat de sa mirifique hardiesse. Elle avait reculé longtemps devant la nécessité d'aborder nettement la question. Le coup parti, elle sentit le besoin de commenter au plus vite l'inconvenance de sa conduite.

— Oui, monsieur, reprit-elle vivement, convenez-en, ce qui vous chasse, c'est l'hospitalité dont vous pensez avoir le droit de vous plaindre; n'est-il pas vrai!

— Madame, je ne me plains pas. On est toujours libre de donner à une hospitalité imposée le degré d'affabilité que l'on veut. Si quelqu'un de nous deux a des reproches à se faire, c'est assurément moi, qui suis venu ici sans invitation préalable et avec un sans-çaçon qui sera mon dernier péché de ce genre. Ainsi, madame, au nom du ciel, ne parlez de cela que pour recevoir mes excuses et mes regrets, d'avoir troublé, par mon importunité, le charme de votre solitude.

Varrès prenait sa revanche. Plus madame de Surbley paraissait tenir à légitimer, à excuser au moins le manque de procédé dont il avait été victime, plus il se retranchait dans une réserve polie, mais glacée. Henriette était toutefois trop déterminée à aller jusqu'au bout pour se laisser décourager à moitié chemin.

— Écoutez-moi, monsieur. Vous m'en voulez de ma réception, et ce n'est pas sans motif. Je ne vous ai pas caché ma contrariété; bien plus, j'ai... affecté, oui, affecté d'être maussade. Ma conduite, privée de tout commentaire, doit paraître d'une grossièreté inouïe, et maintenant que je l'envisage dans son vrai jour, je conviens que ce que je peux alléguer en ma faveur ne m'absout encore qu'à moitié. Mais il faut que vous sachiez ce qui y a donné lieu: vous jugerez ensuite en dernier ressort. Je vous ai

déjà adressé, il y a un instant, une question, permettez-moi de vous en adresser une seconde : Que vous a dit de moi mon frère ?

— Mais, madame, il m'a fait votre éloge avec toute l'ardeur que mettrait un amant à parler de sa maîtresse.

— Mais encore, que vous a-t-il dit de moi ?

— Il m'a raconté votre existence assez triste durant votre mariage... votre répugnance pour contracter de nouveaux nœuds... et son désir de vous voir remariée... que vous vous obstiniez à demeurer confinée dans cette solitude... qu'il ne serait heureux que le jour où il vous verrait être deux à la partager...

— Et que lui avez-vous répondu, vous, monsieur ?

— Mais peu de chose, madame : que vous étiez assez jeune pour jouir quelques années d'une liberté qu'on perd toujours trop tôt ; qu'un mari est une marchandise fort commune dont on ne manque jamais, qu'il fallait vous laisser agir à votre fantaisie. Le seul conseil que je me sois permis était d'obtenir de vous que vous allassiez dans le monde. Ce succès remporté, il avait à attendre tout du temps et du hasard. A cela s'est bornée notre conversation à ce sujet.

— Il ne vous a point dit autre chose ?

— Pas un mot de plus.

— Rien qui pût vous faire croire... vous faire penser...

— Quoi donc, madame ? interrompit Adrien en regardant fixement la jeune femme.

La question était précise, et Adrien espérait que cette fois madame de Surbley y répondrait catégoriquement. Mais ce fut encore un espoir déçu. La porte de la cour roula sur ses gonds, et l'on entendit les roues d'une voiture mordre le pavé. Henriette fit un bond et se précipita vers la porte en s'écriant :

— Les voici ! les voici !

— Allons, bon ! me voilà encore renvoyé aux calendes grecques, murmura le romancier, qui n'eut alors rien de mieux à faire que de s'enquérir de la cause quelconque de la brusque interruption de leur dialogue, au moment, sans nul doute, le plus intéressant.

IV.

De nouveaux hôtes.

Vatrès souleva le rideau de la fenêtre qui donnait sur la cour : il aperçut Amédée, déjà à terre, présentant la main à une jeune femme qui, dédaignant tout aide, sauta de la voiture avec la légèreté d'un chevreuil et s'élança aussitôt dans les bras de madame de Surbley ; elle fut suivie d'une femme âgée à laquelle Canisy ne sembla pas s'offrir avec le même enthousiasme. Les femmes ont grand tort de vieillir, car alors les hommes leur font payer cher leurs caprices d'autrefois, leurs exigences premières : nous savons bien que ce n'est point tout à fait leur faute et qu'elles éloignent le plus qu'elles peuvent l'instant fatal où il leur faut dire adieu à l'adoration dont elles étaient entourées ; mais c'est un bien grand malheur de cesser d'être jeunes comme de cesser de régner.

Adrien chercha à distinguer les traits de la jeune dame qui s'était pendue aux bras d'Henriette et lui parlait avec cette volubilité qui caractérise les premiers instants d'une rencontre entre femmes ; mais ce que ne dérobaient pas le chapeau, le voile le cachait, il lui fut impossible de rien voir. Sa curiosité ne devait pas être, au reste, condamnée à une trop longue halte ; madame de Surbley entraîna tout son monde vers le salon, le romancier n'avait que le temps au plus de passer les doigts dans ses cheveux pour y établir ce beau désordre que Boileau appelle un effet de l'art.

Effectivement, la porte du salon s'ouvrit quelques secondes après, et ce fut la jeune dame qui se présenta la première à son investigation. Dans le trajet, elle avait relevé son voile, et son visage se trouvait entièrement à découvert. A son aspect, Adrien tressaillit comme s'il eût subi une décharge électrique et devint d'une pâleur extrême. Cette circonstance était d'autant plus extraordinaire que l'objet de cette émotion douloureuse (douloureuse est le mot propre) semblait destiné à faire naître tout autre impression qu'un sentiment pénible. C'était une merveilleuse créature, grande, svelte, élancée, avec ces formes délicates, ténues et mignones des blondes. Elle était enve-

loppée dans une redingote d'un bleu clair qui s'harmoniait à ravir avec la fraîcheur du teint. Son visage, d'un vermillon tendre, avait cette perfection idéale des gravures anglaises : des cheveux cendrés tombant le long de ses joues en grappes éblouissantes, encadraient délicieusement cet ovale adorable, tout souriant et tout céleste.

Rien de moins semblable, de plus opposé, de plus contrastant que la beauté de ces deux jeunes femmes. On eût pu faire un choix entre elles, une préférence n'est point un jugement raisonné, ce n'est qu'une question de couleur : celui-ci se fût prononcé pour madame de Surbley, parce qu'elle était brune ; celui-là pour son amie, parce qu'elle était blonde. Il eût été autrement difficile de décider laquelle était la plus jolie.

Ce fut commotion pour commotion. La jeune femme, à l'aspect de Vartès, fit un pas en arrière comme si elle eût découvert un gouffre béant prêt à l'engloutir ; et peut-être ne se fût-elle pas sentie la force de dominer ce trouble inexplicable sans un cri d'Henriette qui vint à son secours : reculant, elle avait posé le pied sur le pied de madame de Surbley. Cette madresse eut pour effet de détourner l'attention que son agitation éveillait inévitablement. Elle se confondit en excuses ; son amie lui dit qu'elle était toute pardonnée, mais lui donna le conseil de perdre la mauvaise habitude d'aller en arrière comme les écrevisses. Adrien s'était incliné devant la survenante, qui lui rendit son salut avec une aisance parfaite ; on eût cherché en vain quelques traces de cette émotion passagère, tant le visage de celle-ci avait reconquis son air de calme et de sérénité.

Mais tout rapide que cela eût été, Henriette avait surpris sur les traits de l'un et de l'autre cette altération subite qui, de toute nécessité, avait sa cause. A n'en pas douter, ils se connaissaient ; ils se connaissaient intimement, ce qui était aussi certain ; et pour le sûr, il s'était passé entre eux quelque chose d'étrange qu'on eût bien voulu pénétrer et qu'on pénétrerait coûte que coûte. Mais le moyen peut-être d'arracher un secret qu'on tenait à cacher, c'était de sembler n'avoir rien vu de la pantomime expressive qui venait de se jouer, et d'observer

sans voir. Il était impossible que l'un ou l'autre ne finit par se trahir et ne mit pas la châtelaine de Croissy, par quelque imprudence, sur la voie de ce mystère ; car, pour elle, il existait très certainement un mystère.

— Ma chère Isaure, je te présente M. de Vartès, que tu as dû rencontrer dans le monde, et dont le nom, en tous cas, n'a pas pu ne pas parvenir jusqu'à toi.

— Le nom de monsieur m'était seul connu, répondit Isaure.

— Voilà l'avantage de tenir une plume ou un pinceau, interrompit Amédée ; du fond de votre cabinet ou de votre atelier vous propagez votre nom, et vous vous faites aimer quelquefois... tandis que nous autres, obscurs mortels, nous sommes condamnés à vivre et à mourir ignorés. C'est affligeant !

— Monsieur Amédée, songez que je prends note de vos sarcasmes pour n'être point en retour avec vous. Je suis votre débiteur, et je ne l'oublierai pas.

— Bon. Il croit que je raille à présent.

— Voyons, laissez-nous en repos et donnez des sièges, s'écria Henriette.

Canisy avança un fauteuil à la vieille dame ; sa sœur et Isaure étaient allées s'asseoir côte à côte sur le canapé. Vartès, ne soupçonnant pas le danger auquel il s'exposait, se trouva auprès du chaperon de la jeune femme, qui l'entraîna aussitôt dans une conversation nébuleuse où il fut bien obligé de la suivre. Il vit avec effroi à qui il avait à faire.

Mademoiselle de Foucault, belle-sœur de madame de Foucault, l'amie d'Henriette, était une femme de cinquante ans environ, petite, laide de visage, une de ces pauvres créatures condamnées au célibat et à l'amour platonique, avec l'unique compensation, lorsqu'elles meurent, d'être couvertes des fleurs dont on a coutume de charger le cercueil de la vierge qui s'en retourne au Seigneur. Le miroir se chargea de lui apprendre, de bonne heure, le sort qui l'attendait. Vous dire qu'elle ne se révolta jamais dans son for intérieur contre cette nature qui l'avait traitée en marâtre, ne serait ni vrai ni croyable, c'est un sentiment trop logique de jeter une malédiction à qui cause le malheur qui nous accable, pour supposer chez l'être le



LE MONITEUR
Paris, Rue de
la Harpe, 102
L'Imprimerie de
M. L. Bachelier, Palais
National, ci-devant des
Beaux-Arts, ci-devant de
la Législation, ci-devant de
la Justice, ci-devant de
la Paix, ci-devant de
la Liberté, ci-devant de
la République, ci-devant de
la Nation, ci-devant de
la France, ci-devant de
la République Française.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Modes d'Alexandrie, Coiffette de M^{me} Gérard-Sain, Fleurs de S^{ie}
 Perrot Petit C^{ie} Dentelles de G. Violar, Corsage sans gousset de la M^{me} Sophie ?
 Ombrelin, Eventails, Gants, Parfums de Saguez - Saboullée ?

LONDON at the Manchester Office 45, Greek Street Soho. NEW-YORK E.B. Strong 55

Bei Vertheilung gegen Vertheilung

...deception sans mélange. Mais
...et mademoiselle de Foucray
...au rôle de para, auquel le
...à elle. Et puis, il n'est pas
...le temps n'ami
...dans un déserte
...sans autre aide
...peut à peut, chaque
...un peu de confortab
...à se diplomber, et en
...des d'en exil qui avait
...et ses secrets délices. Ma
...aux joissances qu'elle
...pour combler
...pour d'autres joissances. Elle se
...dans le monde des li
...c'est-à-dire sans mesure,
...pour son âme, pour son intelli
...par son imagination dé
...à se voir. Cette soif de
...et vous pensez
...des romans, des
...à les lire, chevale
...mais entraînés,
...à se voir même.
...le plus
...de se le fausser
...et vous buvez à
...vous brule au lieu
...vous enivrez. C'est ce
...qu'un ro
...à la carte du Tendre de
...à vous raconter les
...de ce cerveau en
...était incessante : une
...à beaucoup moins de frais. S
...à fait, son établis
...de la laine, et rien ne le dé
...pour échapper
...à son qui faisait son exis
...elle dévorait
...à l'Étoile, à l'Étrusque, à l'Éto
...à l'Étoile, c'était elle,
...à son souterrain
...à l'Océan
...à l'Étoile, heureux
...à l'Étoile. Vous concevez
...à l'Étoile, était un homme supé

mieux doué une résignation sans mélange. Mais on se fait à tout ; et mademoiselle de Foucault finit par s'habituer au rôle de paria , auquel la réduisait sa laideur. Et puis , il n'est pas de position tellement misérable que le temps n'améliore. Robinson , naufragé dans une île déserte , sans appui , sans ressources , sans autre aide que l'énergie du désespoir , petit à petit , chaque jour davantage , apportait un peu de confortable et de bien-être dans sa vie déplorable , et en arrivait à remercier Dieu d'un exil qui avait aussi ses voluptés et ses secrets délices. Mademoiselle de Foucault , aux jouissances qu'elle ne devait pas connaître , voulut , pour combler le vide , opposer d'autres jouissances. Elle se précipita à corps perdu dans le monde des livres , mais en femme , c'est-à-dire sans mesure , cherchant moins un aliment , pour son intelligence , qu'une pâture pour son imagination dévorée du besoin de se mouvoir. Cette soif de lecture devint un acharnement : et vous pensez bien quelle sorte de livres ! des romans , des romans comme on les faisait alors , chevaleresques , faux , impossibles , mais entraînants , fascinants par cette raison même.

De ce train , eût-elle eu le jugement le plus sain , elle n'eût pas manqué de se le fausser étrangement. Vous êtes altéré et vous buvez à plein verre une liqueur qui vous brûle au lieu de vous rafraîchir ; vous vous enivrez. C'est ce qui lui arriva. Elle ne vécut plus qu'un roman d'une main et la carte du Tendre de l'autre.

Je vous émerveillerais à vous raconter les mille rêveries à perte de vue de ce cerveau en souffrance dont l'activité était incessante : une tête se détraque à beaucoup moins de frais. Si elle ne devint pas folle tout à fait , son exaltation tenait un peu de la folie , et rien ne le démontre mieux que ses procédés pour échapper à la réalité sèche et nue qui faisait son existence. L'héroïne du roman qu'elle dévorait n'était plus ni Cœlina , ni Ermanda , ni Gertrude , ni Elisabeth ; l'héroïne , c'était elle , inévitablement elle , tantôt dans un souterrain , tantôt au fond d'un cachot , tantôt sur l'Océan courroucé , le plus souvent infortunée , heureuse par éclairs , et aimée toujours. Vous concevez bien aussi que l'amant était un homme supé-

rieur , pour qui les avantages physiques n'étaient rien , et qui s'inquiétait fort peu du coffre , pourvu que ledit coffre renfermât une belle âme. Jusque-là , il n'y a pas grand mal. Mais son exaltation prit insensiblement des proportions telles qu'on crut devoir faire un auto-dafé de sa bibliothèque et proscrire ces lectures frelatées , en y substituant toutefois , car il ne faut pas faire , par trop de diète , mourir le malade de faim , une pâture qui n'était qu'innocente , l'élegie , et toutes les poésies dévastées et sombres , auxquelles avaient fait place les madrigaux et les petits vers coquets du xviii^e siècle noyé avec eux dans une mer de sang

Mademoiselle de Foucault subit nécessairement l'influence du milieu intellectuel plus tempéré que lui faisaient ses lectures ossianiques. Il est vrai aussi qu'elle approchait de la trentaine , que le volcan épuisé par l'impétuosité même de ses premiers élans commençait à se refroidir. Après avoir été femme passionnée , la vieille fille , faute de mieux , devint une femme savante , bas-bleu enragé , ne vivant , ne parlant que de poésie , se pâmant d'aise sur un sommet sentimental ou une Méditation de Lamartine , le poète des femmes par excellence. Comme toutes les natures passionnées , mademoiselle de Foucault avait la rage de l'expansion ; elle n'avait d'impressions qu'à la condition de les communiquer , il fallait que vous fussiez le confident de ses enthousiasmes et de ses admirations ; bien plus , il fallait de toute nécessité les partager. Cet agneau de douceur et de bonté devenait une lionne , une hyène dans la polémique ; ses yeux étincelaient à la première contradiction qui heurtait ses convictions ; vous lui eussiez dit que l'auteur des *Harmonies* vous semblait obscur et que Byron n'était que bizarre , qu'elle vous eût arraché les yeux. Le mieux était donc de ne pas parler politique , comme le dirait Arnal ; mais c'était bien une autre difficulté. Elle savait vous contraindre à descendre dans l'arène malgré vous ; vous eussiez vainement tenté de vous échapper , elle vous tenait et ne vous lâchait point.

D'après cela , jugez qu'elle bonne fortune c'était que Vartrès pour mademoiselle de Foucault : un homme de lettres , un romancier , presque un grand homme ! Aussitôt qu'elle

l'aperçut, elle l'enveloppa, le mesura du regard ; il lui appartenait, il était à elle, c'était sa conquête. Et ne serait-elle pas, elle aussi, une bonne fortune pour le romancier ? Dans cette thébaïde animée par la seule présence de deux jeunes femmes légères et rieuses, et d'un grand garçon insignifiant et nul, qui le comprendrait, si ce n'est-elle ? La vieille fille en était encore à se figurer les poètes échevelés, incompris, rêvant le suicide, ne prenant de la vie que ce qu'elle a de fiel par leur mépris profond des joies grossières de la foule. Le moindre barbouilleur de papier devait être un Werther, un René, un Obermann. L'élégance mondaine d'Adrien l'avait au premier coup d'œil un peu détournée ; mais elle s'était rassurée par la consolante réflexion que toutes les misères ont leur pudeur, et que sous cette redingote de la façon d'Humann battait indubitablement un cœur saignant et ulcéré. Comme on le voit, un affreux malheur menaçait, à son insu, le romancier, un de ces malheurs qu'on ne souhaiterait pas à son plus mortel ennemi : il allait devenir la proie de cette vieille fille sensible et romanesque, qui se promettait bien de ne le pas quitter plus que son ombre. C'était là un supplice que Dante n'a pas prévu dans son *Enfer*, et qui méritait d'y avoir place.

Toutefois, pour un début, la patience d'Adrien ne fut pas mise à une trop longue épreuve ; soit qu'Amédée le prit en pitié, soit tout autre motif, il demanda pardon à mademoiselle de Foucault de le lui enlever pour quelques minutes, et l'entraîna hors du salon, au contentement secret de ce martyr d'un nouveau genre.

— Que trouves-tu de la vieille ? dit-il à son ami d'un air narquois.

— Je la trouve assommante.

— Bah ! pour si peu ! tu n'y es pourtant pas ; tu en verras bien d'autres.

Vatrès ne répondit rien, il suivit très docilement Amédée qui le conduisait vers les communs.

— Où me mènes-tu ? fit-il enfin.

— A l'office. Figure-toi que ces dames avaient déjeuné lorsque je suis arrivé. Ça déjeune comme des linotes avec moins que rien ; aussi suis-je à jeun. J'attends de bonne amitié

que tu me tiennes compagnie : je n'aime pas à manger seul.

— Eh bien ! rassure-toi, je te tiendrai compagnie d'une manière active.

— Tu redéjeunerais ?

— Non, mais je déjeunerai.

— Ce n'est donc pas encore fait ? Diable ! à quoi songes-tu donc !

Vatrès fut sur le point de raconter à son ami ce qui s'était passé durant son absence, mais je ne sais quelle considération l'arrêta. Madame de Surbley lui devait une confiance, ou, pour mieux dire, un aveu ; et cette explication pouvait modifier étrangement leur situation commune. D'ailleurs, depuis quelques minutes, il se sentait fixé dans ce château, qu'il était cependant bien résolu de quitter le matin encore. L'apparition de madame de Foucault, si vous ne préférez attribuer le miracle à la vieille demoiselle, était indubitablement le secret de ce changement dans une détermination si formelle.

Canisy, qui connaissait les localités, fourragea dans la garde-manger et en rapporta une capture abondante, sur laquelle les deux amis se ruèrent en vrais dévorants. Le frère d'Henriette surtout mangeait comme quatre, sans pour cela laisser tomber la conversation ; le babil, chez lui, allait presque de pair avec l'appétit.

— Je t'ai demandé ce que tu trouvais de la vieille ; que te semble de la jeune, de madame de Foucault ?

— Jolie, mais fade.

— Tu es difficile.

— Je n'aime pas les blondes.

— Chacun son goût. Tu devrais dire ça à ma très chère sœur ; ce serait un compliment : elle est brune.

— Comment madame de Surbley connaît-elle madame de Foucault ?

— Absolument comme je te connais ; elles ont été élevées au Sacré-Cœur.

— Mais où est M. de Foucault ?

— *Ad patres*, comme M. de Surbley. Encore un rapport avec ma sœur : mais là finissent les analogies : le mari d'Isaure était le meilleur homme du monde, au point qu'on lui pardonnait presque d'être le mari de cet ange.

LA COMÉDI

— Tu dis Isaure en parlant de madame de Foucault, et tu l'appelles *ange* : voilà qui est concluant.

— Ne vas-tu pas faire un roman là-dessus ? répartit Amédée avec un certain embarras. Ces auteurs sont étonnants ! ils voient de l'amour partout.

— Il suffit. Ces dames viennent-elles pour plusieurs jours ?

— Pour le reste de la saison, si elles ne s'ennuient pas trop. Henriette chérit madame de Foucault, et ne la lâchera point, maintenant qu'elle la tient.

Le romancier se contenta de sourire, sans formuler autrement l'épigramme qu'il avait sur les lèvres.

Il se rappela alors le second lambeau de cette conversation entre Canisy et sa sœur, derrière la charmille où on ne le soupçonnait point. Il ne fut plus embarrassé d'y donner un sens. Cette partie du dialogue avait rapport à madame de Foucault, et Henriette plaisantait son frère sur le goût mal déguisé que lui avait inspiré la coquetterie de sa blonde amie.

Il eût été inconvenant à eux de prolonger par trop leur absence. Amédée, que les questions d'Adrien gênaient sensiblement, en fit la remarque, et ils regagnèrent aussitôt le salon.

Les deux jeunes femmes portèrent simultanément un regard inquiet sur Vartres. Madame de Surbley craignait probablement que le ro-

mancier n'eût raconté à son frère le coup de tête du matin ; car assurément Amédée n'eût pas laissé Adrien seul, s'il se fût douté des projets de migraine de celle-ci. Quant à Isaure, si elle redoutait des indiscretions, nous ne saurions en préciser l'objet ; mais ses traits exprimaient une assez violente inquiétude qu'apaisa sur le champ le visage insouciant de Canisy. Vartres avait gardé le silence.

On se leva, et il fut question de se promener dans le parc. Canisy proposa aussitôt le bras à Isaure qui l'accepta avec un empressement tenant de la reconnaissance. Adrien offrit le sien à madame de Surbley. Par un caprice dont le romancier lui sut un gré infini, mademoiselle de Foucault se trouva fatiguée et dit qu'elle s'abstiendrait ; elle avait jeté son dévolu sur Vartres, et il lui semblait que la jeune femme, en prenant son bras, s'appropriait son bien à elle. Vartres, dans la pensée de la sentimentale vieille fille, en cédant à des exigences de politesse, devait souffrir autant qu'elle ; elle le plaignait du fond de son cœur de la nécessité qui le rivait aux côtés d'une jeune folle sans portée et sans poésie, et elle se promit bien de dédommager à usure le pauvre garçon de ce tête à tête stérile. Il était écrit qu'il ne pourrait l'échapper.

GUSTAVE DESNOIESTERRES.

(La suite au prochain numéro.)

LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ.

Paris, en attendant le printemps, est possédé en ce moment d'une maladie intermittente qu'on appelle la *comédie de société*. Dans les salons vous ne rencontrez que des paravents, et quelquefois un petit théâtre qu'un amateur se plaît à monter et à démonter chez toutes les personnes qui veulent bien l'honorer de leur confiance.

Les hommes et les femmes du monde prennent un singulier plaisir à ces jeux, il faudrait dire à ces *joujous* de la scène : — on retrouve en miniature, dans les coulisses de la comédie

de société, toutes les intrigues et toutes les vanités des théâtres subventionnés. — Les rôles jeunes sont recherchés par les femmes mûres ; — les rôles *marqués* seraient répudiés par tout le monde si les jeunes gens ne s'en chargeaient volontiers. — On se farcit la mémoire des pièces que l'on a vu représenter cent fois aux Français et au Gymnase ; — on *collationne*, on répète, en essaye des costumes, et l'on occupe ainsi la vie oisive si difficile à dépenser quand on a un hôtel, des chevaux et pas d'emploi sérieux dans le monde. — Vient le

grand jour de la représentation, jour de triomphe et d'embarras ; — il faut songer et pourvoir à tout : — deux choses ici, — une table là, — une tapisserie pour la vicomtesse qui travaille au lever du rideau ; — n'oubliez pas le journal, car Saint-Val entre en scène un journal à la main. — Dans l'après-midi, au moment où la maîtresse de la maison succombe sous les ennuis de ces mille détails, la représentation devient problématique : — un jeune auditeur au conseil d'État écrit qu'il est grippé, — on n'a plus d'amoureux, — comment faire ? — Le frère de madame se chargera du rôle, — c'est un chef d'escadron, — il a cinquante ans et du ventre, — mais qu'importe ? Firmin jouait bien les amoureux à soixante ans. — On dîne, comme les comédiens, à quatre heures, — on repasse son rôle, — on s'habille, se déshabille et s'habille encore. — A neuf heures, on est en présence d'un public moqueur par nature, enthousiaste par convenance. — On frappe trois coups dans la main ; — le rideau se lève ou s'écarte, et la jeune femme qui est en scène se sauve dans la coulisse.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, ma chère ?

— Mais je ne savais pas qu'il y aurait tant de monde. — Je suis trop honteuse. — Je n'oserai jamais.

— Voyons, voyons chère belle, — un peu de courage, ils ne vous mangeront pas, — vous êtes si jolie, — ce rôle vous va si bien, — vous allez voir comme vous serez applaudie...

La jeune femme fait deux pas en avant et trois pas en arrière.

— Je n'oserai jamais...

Toutes les influences livrent alors un assaut à la timidité de la Mars des salons, — les bonnes amies lui parlent avec des caresses ineffables, — les maris et les frères parlent avec autorité : — « Il ne fallait pas te charger du rôle, — maintenant il n'y a plus moyen de reculer, — tu ne peux pas faire une pareille impolitesse à quatre cents personnes, — allons... — allons... — allez.. chère belle, — tenez... — repassez votre monologue : *Quel peut être ce jeune homme que je rencontre partout sur mes pas, au bal, au spectacle, aux Champs-Élysées, — son attitude est aussi tendre que*

» respectueuse, — si c'était... oh ! quelle idée !.. » chassons ces folles pensées. (Après un silence.) *» Malgré moi son souvenir me préoccupe, » — il est bien, — il a les cheveux noirs et je » ne les crois pas teints : grand dieu ! s'ils étaient » teints ! — Mais que m'importe après tout... » Je suis bien folle de songer ainsi à cet inconnu » que sans doute je ne reverrai jamais. — Grand » dieu !... c'est lui !... (Entrée de Saint-Val.) »*

Vaincue par les instances de son monde, la jeune femme est entrée en scène, et rougissante, balbutiante, elle a récité en tâtonnant la prose ci-dessus, qui est le premier essai d'un clerc de notaire. — Le talent de la comédienne de société peut généralement se comparer à une certaine serinette dont Grassot raconte ainsi l'histoire : Grassot avait une tante — (plaignons celle-ci), — la tante mourut laissant à Grassot pour tout héritage une serinette. — Grassot essaya de moudre un air sur ce petit meuble (comme dit Duvert), il n'en tira qu'un sifflet aigu et prolongé comme celui que rend un orgue, au moment où l'artiste ambulante s'interrompt pour ramasser deux sous. — Les tentatives réitérées de Grassot n'aboutirent pas à un meilleur résultat. Alors Grassot, qui est plein d'imagination, alla consulter un facteur d'instruments. — Celui-ci, après avoir essayé la serinette et en avoir tiré le son aigu, déclara que le meuble était dans un état grave et qu'il avait besoin de se recueillir pour en dire son avis. — Après huit jours d'épreuves, le facteur dit à Grassot : — « Monsieur, je sais » ce que votre serinette a dans le ventre ; c'est » l'Ouverture de Guillaume-Tell, — mais je ne » dois pas vous cacher qu'il manque beaucoup » de notes. » Donc la comédienne de société est à Mars et à Rose-Chéri ce qu'était la serinette de Grassot à Rossini ; — quelque chose de sublime dans l'intention avec beaucoup de notes de moins dans l'exécution.

Quant à Saint-Val, qui vient de faire son entrée dans la comédie du clerc de notaire, il s'exprime en ces termes :

— « C'est elle... plus belle encore que jamais ; — contenons mon émotion. — (Saluant » avec une timidité respectueuse)... Madame... »

— « Monsieur... — (la vicomtesse salue...)

« à part. — Cette situation devient embarrassante... »

(On entend un sanglot étouffé dans la salle, c'est la mère du clerc de notaire qui ne peut contenir son émotion en entendant réciter l'œuvre de son fils.)

Saint-Val. — « Madame... pardonnez à l'auteur d'un homme qui n'a pu vous voir sans vous aimer... »

(Ici quelques jeunes gens quittent furtivement la salle et vont dans un salon voisin prendre des tasses de chocolat. — La mère de l'auteur est toujours inconsolable; — on lui administre des flacons calmants.)

La vicomtesse. — « Monsieur, une pareille démarche... »

Saint-Val. — « Madame, je suis un homme d'honneur, je suis officier de cavalerie... »

La vicomtesse. — « Officier de cavalerie... quel bonheur! il doit monter à cheval... »

Saint-Val. — « Madame, si mon grade et ma personne ont pu trouver grâce devant vous, dites un mot!... Vous êtes libre, — je le sais, — et vous voyez un homme heureux de mettre à vos pieds trois années de respect et d'amour... »

La vicomtesse (lui tendant la main en souriant). — « Ah! monsieur, avouez au moins que vous êtes plus heureux que sage. »

Plus heureux que sage était le titre du proverbe. — C'est fini, — tout le monde est dans l'enthousiasme, — on félicite la mère de l'auteur; — on s'étonne beaucoup que l'auteur n'ait encore rien donné aux Français...

— « Que voulez-vous, réplique le clerc de notaire, — les auteurs forment une coterie qui barre le chemin à tout le monde: — j'ai remis un manuscrit à M. Dumanoir, — il m'a répondu que ma pièce était très spirituelle (de toutes parts: je crois bien!), mais qu'elle manquait de développements... Il faut à ces auteurs des ficelles... — On voulait m'adresser à Scribe, mais il paraît qu'il ne se gêne pas pour faire jouer au Gymnase, sous son nom, les pièces qu'on lui a confiées... »

Un gros monsieur. — « Parbleu! sans cela, comment aurait-il fait trois cents pièces... tout cela c'est des pièces de jeunes gens... »

On devise longtemps sur ce texte. — On continue à déplorer que les merveilleuses délicatesses de l'esprit de salon soient bannies du théâtre par la jalousie des auteurs. — Les acteurs, déshabillés, viennent se mêler à la société, où ils sont comblés de félicitations. — Ceux-ci prennent au sérieux tous ces compliments, — sont mordus du démon de la comédie et courent de salon en salon offrir leur petit talent. — Ainsi s'établit dans un petit monde cette convention que chez madame de V... on joue tous les quinze jours des pièces plus spirituelles que celles de M. Scribe. — Quant à M. Gaston, le jeune premier, il est bien entendu qu'il est très supérieur à M. Bressant. — D'autre part, il n'y a pas à la Comédie-Française une actrice digne de lacer les brodequins de la jeune première de société.

Auguste VILLEMOT.

(Le Figaro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

La quinzaine n'a point été féconde, mais qu'importe si la qualité compense l'absence de la quantité? Est-ce qu'une œuvre de la valeur de *Jaguarita l'Indienne* ne vaut pas mieux que vingt vaudevilles pareils au *Joli mois de mai*? Un poème de M. de St.-Georges, une partition de M. Halévy, voilà assurément de quoi faire courir tout Paris. Aussi tenez pour certain qu'il ne fera pas défaut au rendez-vous, et que, si loin que soit le boulevard du Temple, toute la *gentry* parisienne fera, pour aller entendre la charmante Marie Cabel, le pèlerinage du Théâtre-Lyrique.

N'attendez point ici l'analyse circonstanciée

du libretto. Le poème n'est, en général, que le prétexte de la musique, et le prétexte, il faut bien le dire, aurait pu être mieux choisi. Quelques mots suffiront pour mettre le lecteur au courant de cette aventure exotique.

Jaguarita l'Indienne, reine d'une tribu sauvage dont la situation géographique est abandonnée à la pénétration de l'auditoire, est la terreur des Hollandais, maîtres ou plutôt conquérants de la contrée. Féroce comme un tigre, rusée comme un serpent, la souveraine des Anacotas (c'est le nom de ladite peuplade) se fait amener prisonnière par un des siens (un traître qui se donne pour l'ami des blancs) dans le camp

des européens. Son projet est de les enlacer dans ses filets et d'égorger l'armée toute entière en une nuit, sauf à choisir ensuite les meilleurs morceaux pour le repas de ses sujets. Mais femme propose et Dieu (le dieu d'amour) dispose. La charmante cannibale (j'oubliais de vous prévenir qu'elle est aussi jolie que cruelle) s'humanise à la vue d'un jeune capitaine qui, de son côté, ne reste point insensible aux attraits de sa majesté sauvage. *Jaguarita* n'en est que plus ardente à faire tomber le bel officier dans ses laços, car elle se flatte qu'une fois pris il n'hésitera pas entre l'alternative d'être mis ou à la broche ou dans son lit. Ses vues sont, d'ailleurs, des plus légitimes, et si elle enlève son amant, c'est, n'en doutez pas, uniquement pour le bon motif. Tout irait pour le mieux — n'était une petite clause du contrat, sur laquelle le futur croit devoir faire ses réserves : il s'agit d'un cas de conscience qui n'est pas, en effet, sans gravité. On prétend l'obliger à se faire Anacotas pour tout de bon, c'est-à-dire, à adorer le dieu Bambouzi, à se mettre un anneau au bout du nez, et à manger du Hollandais. Passe encore pour les premières conditions, mais quant à la dernière, ce changement de régime n'est nullement de son goût. Tant pis pour lui ! Sur ce point-là les sauvages sont intraitables : il faut être mangeur ou mangé. Le capitaine opte pour la broche. Fort bien : il se fait tard ; chacun va se coucher, en se promettant bonne chère pour le lendemain. L'officier reste sous la surveillance de la police, c'est-à-dire de S. M. la reine, qui répond de lui *corps pour corps*.

La situation est critique. Par bonheur, la belle anthropophage est moins sauvage qu'elle n'en a l'air. A minuit, *heure du mystère*, comme dit la romance, elle pénètre dans le garde-manger et donne la volée au déjeuner de ses sujets. Fureur des Indiens, indignés de se voir mis à la diète par le gouvernement lui-même ; émeute, barricades, révolution, formation d'un comité de salut public qui décide qu'afin de lui apprendre à vivre, on va manger le gouvernement. *Jaguarita*, qui est vraiment jolie à croquer, se borne à demander, avant de se voir mise à la broche, la permission d'entonner son chant de mort. Comment refuser à la reine cette légitime consolation ? On la laisse donc chanter tout à son aise, en dégustant quelques barils de rhum, pour se donner de l'appétit. Mais la chanson est longue et les barils sont pleins, si bien qu'au dernier couplet tous les convives sont sous la table, et le beau capitaine, qui revient en toute hâte avec main-forte, n'a d'autre mal que de les ramasser.

Cette fable passablement absurde, mais féconde en situations musicales, a fourni à M. Ha-

lévy le sujet d'une des plus belles partitions que ce maître ait encore écrites. Il faudrait, pour être justes envers le compositeur, citer tous les morceaux dont elle se compose. Il n'en est pas un qui n'ait été l'objet des plus chaleureux applaudissements ; mais ceux qui ont produit la plus vive sensation sont l'air d'entrée de *Jaguarita*,

Je suis la panthère,
La reine des bois,

l'air du *Colibri*, le beau chœur des soldats partant à la poursuite des Indiens, un charmant duo entre l'Indienne et le capitaine, une invocation au dieu Bambouzi du rythme le plus original, et enfin le chœur des sauvages, d'une facture vraiment magistrale.

Un jeune acteur du nom de Montjauze, passé ténor de simple amoureux qu'il était jadis à l'Odéon, débutait dans le rôle de l'officier. Sa voix, sans être d'une grande étendue, est agréable et conduite avec un goût et une adresse dans lesquels on reconnaît sans peine les excellents principes de son professeur Ponchard.

Quant à madame Cabel, à laquelle est échue le rôle de *Jaguarita*, toutes les formules d'éloges seraient insuffisantes ; elle s'est montrée digne d'elle-même : que pouvons-nous ajouter à un pareil panégyrique ?

La mise en scène est traitée avec cette splendeur et cette fidélité locale dont M. Perrin s'est fait, on peut le dire, une spécialité. L'orchestre s'est admirablement conduit, et les chœurs n'ont été qu'une seule fois en défaut. Somme toute, succès immense, inouï. *Jaguarita* sera l'*Etoile du Nord* du Théâtre-Lyrique.

En dehors de ce grand événement, point d'autre nouvelle dramatique, si ce n'est la rentrée de Lafont au Vaudeville dans le *Chevalier Du Guel* et le *Lion empaillé*, et les débuts de Fechter à l'Odéon dans l'*Honneur et l'argent*. Tous deux ont été accueillis comme des amis qu'on aime à fêter en quelque lieu qu'on les rencontre.

A défaut de pièce nouvelle, nous allons avoir des fêtes d'un genre tout à fait inédit. Ces fêtes, qui auront lieu au milieu des cascades, des fleurs et des arbustes du Jardin d'hiver, augmenté d'un riant jardin en plein air, commenceront à 9 heures du soir, et se prolongeront jusqu'au jour. Danses dirigées par le célèbre Cellarius, orchestre conduit par Musard, musique militaire, splendide buffet, etc., etc., tel est, en abrégé, le menu de ces fêtes, qui ne sauraient manquer de réunir tout ce qui se pique d'élégance et de distinction. L'inauguration est annoncée pour le 30 mai prochain.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant

TEUR I

JOURNAL DU

LES LITTÉRATURE, I

MONÉ LE 1^{er}

PAI

ADOLPHE GOUBAUD
RUE RICHE

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES.

FONDÉ LE 1^{er} AVRIL 1843.

Avec la Mode on est certain de plaire,
De son pays c'est la divinité !
M. SÉQUIER.



PARIS

ADOLPHE GOUBAUD ET C^{ie}, EDITEURS,
RUE RICHELIEU, 92.

TABLE DES MATIÈRES.

Sommaire du 1^{er} numéro d'avril 1855.

La Mode. — Grande planche de confections. — Planche de lingerie. — **Patrons.** — Aimer ou être aimé (scène de la vie intime), par madame Marie de l'Épinay, née de Balzac. — Les souliers larges, par Alphonse Karr.

Sommaire du 2^e numéro d'avril.

La Mode. — Description de la planche de manteaux. — La guerre des fenêtres, journal du siège d'une jolie femme, par Léo Lespès. — Les deux cœurs, par Alfred des Essarts.

Sommaire du 3^e numéro d'avril.

La Mode. — Description de la gravure n° 427. — Les deux cœurs (fin), par Alfred des Essarts. — Une nuit parisienne, par Auguste Villemot. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 1^{er} numéro de mai.

La Mode. — Description de la gravure n° 428. — Planche de lingerie. — **Patrons.** — La villa Croissy, par Gustave Desnoiresterres.

Sommaire du 2^e numéro de mai.

La Mode. — Description de la gravure n° 429. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 3^e numéro de mai.

La Mode. — Description de la gravure n° 430. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres. — La comédie de société, par Auguste Villemot. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 1^{er} numéro de juin.

La Mode. — Description de la gravure n° 431. — Planche de lingerie. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 2^e numéro de juin.

La Mode. — Description de la gravure n° 432. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 3^e numéro de juin.

La Mode. — Description de la gravure n° 433. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 1^{er} numéro de juillet.

La Mode. — Description de la gravure n° 434. — Planche de lingerie. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 2^e numéro de juillet.

La Mode. — Description de la gravure n° 435. — L'acte de foi d'un athée, par Claude Vignon. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres. — Madame de Girardin, par Eugène de Mircourt.

Sommaire du 3^e numéro de juillet.

La Mode. — Description de la gravure n° 436. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres. — Poésie, par A. de Lérès. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 1^{er} numéro d'août.

La Mode. — Description de la gravure n° 437. — Planche de lingerie. — Ma femme et ma nièce, par Anaïs Ségalas. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 2^e numéro d'août.

La Mode. — Description de la gravure n° 438. — Ma femme et ma nièce (fin), par Anaïs Ségalas. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres.

Sommaire du 3^e numéro d'août.

La Mode. — Description de la gravure n° 439. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 1^{er} numéro de septembre.

La Mode. — Description de la gravure n° 440. — Planche de lingerie. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres. — Trianon, Saint-Cloud, Versailles, par Henry M.

Sommaire du 2^e numéro de septembre.

La Mode. — Description de la gravure n° 441. — La villa Croissy (suite), par Gustave Desnoiresterres. — Bulletin des théâtres, par A. de Bragelonne.

Sommaire du 3^e numéro de septembre.

La Mode. — Description de la gravure n° 442. — La villa Croissy (fin), par Gustave Desnoiresterres.

1^{er} numéro de juillet 1855.
(Traduction de...)

LE
VITEUR DE
JOURNAL DU GE

MODE

Un soleil splendide rejoindrait nos yeux, et Paris, jusqu'alors si morte, reprend un air de fête. Les étoiles diaphanes et légères vont être les pré-

les robes, et déjà nous avons vu paraître de robes en robe, de la façon, ainsi que d'aujourd'hui, les robes que nous voyons se parer dans les magasins de la mode, si elle était si simple et élégante.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



MATHURIN

Un soleil splendide réjouit enfin nos yeux, et Paris, jusqu'alors si morne, reprend un air de fête. Les étoffes diaphanes et légères vont être les préfé-

rées pendant les chaleurs, et déjà nous avons remarqué un grand nombre de robes en soie grenadine à disposition, ainsi que d'autres, en barège, à volants bayadères, que nous admirions tant ces jours derniers, dans les brillants étalages de la maison *Gagelin*, ce temple privilégié de la mode, où elle étale si orgueilleusement ses magnificences.

Les volants tendent à se porter moins hauts. J'ai vu plusieurs robes d'organdi et de mousseline imprimées, qui en avaient cinq et même six de 13 à 14 centimètres, à peu près. Ce nombre arrondit bien mieux la jupe et l'aide davantage à faire le cerceau.

Les chapeaux restent petits, ils sont très enroulés sur les joues et avancent un peu plus sur

la tête. Sous la passe, on met toujours une profusion de fleurs et de blonde, parfois même de fruits, surtout des cerises. Quant aux ornements de la calotte, ils dépendent totalement du goût ou du caprice de la faiseuse. Madame *Plé-Horain* la garnit avec une grâce exquise, sans jamais les surcharger. Les fleurs, la blonde, les rubans, tout cela se marie comme par enchantement sous sa main légère, et nous trouvons toujours chez elle des merveilles de bon goût.

Les chapeaux de paille de fantaisie, brodés de velours noir, sont fort bien portés. On pose souvent une grosse touffe de coquelicots au bord de la passe, en dessus et une autre semblable dessous. Cela varie et est assez coquet. Rien ne sied mieux, du reste, que cette couleur rouge aux femmes brunes et un peu pâles. Nous ajouterons que si ces fleurs sortent de la maison *Perrot*, elles seront plus charmantes encore, car elles offriront aux regards une imitation si fidèle de la nature, qu'on pourra les croire transplantées tout récemment de leurs champs paisibles sur vos jolies têtes, mes chères lectrices, pour vous prêter de nouveaux attraits.

Les riches dentelles de la maison *Violard*, ont le privilège de se pavaner sur les belles épaules de toutes femmes élégantes, c'est l'ornement le plus en faveur pour les mantelets habillés. On en met ordinairement deux

vous quitte pas pour longtemps, et d'ici à ce que je reprenne la plume pour vous, je vais m'efforcer de consigner à votre intention sur

mes tablettes les nouveaux caprices de la mode.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 434.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en tissu de paille avec bavolet pareil, orné de bretelles et de bouclettes de velours noir.

Un velours borde la passe; des bandelettes de velours sont posées à plat sur la passe, deux dans un sens et deux dans l'autre, se croisant l'une sur l'autre de chaque côté et terminées par un petit nœud de velours.

Le bavolet est garni de boucles qui l'enveloppent dans leurs anneaux. Ces velours partent en haut du bavolet sous un petit nœud.

Le dessous en blonde est garni de petites grappes de cerises.

Brides de taffetas.

Basquine Berthe de taffetas brodé au passé, ornée d'effilé et de dentelle.

Ce vêtement est montant, ajusté à la taille et emboîte les hanches.

Les manches sont droites du haut et terminées par une garniture qui part de la saignée et forme volants pagode.

La berthe est semblable derrière comme devant.

Le devant est attaché par des gances qui ont aussi un bouton à chaque extrémité.

À l'encolure, l'effilé forme des écailles, et la dentelle qui est posée dessous est droite.

Les écailles sont brodées entre deux festons. Au-dessus de chaque écaille est une broderie formant pyramide.

L'effilé qui suit partout l'écaille est de 2 centimètres; celui du bas est de 6. Sous chaque effilé est une dentelle posée droite légèrement soutenue.

Robe de taffetas.

Jupe à volants terminés, par un ourlet marqué.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure en cheveux, ornée de dentelles noires formant une petite résille en arrière avec bouts tombants sur la nuque, dans lesquels sont mêlés de petits velours et du jais.

Robe de taffetas garnie de velours posés à plat.

Corsage montant plat, orné devant de brandebourgs, en petits velours de 4 centimètre, ayant à chaque bout une double bouclette repliée.

Manche plate courte, ayant en guise de jockeys trois velours avec un petit nœud au milieu. Cette manche est garnie de trois volants.

La jupe, unie, est ample et forme la traine. Un velours noir de 8 centimètres est cousu à plat sur chaque couture des sept lez de la jupe.

Sous-manches composées de trois bouffants de tulle blanc, retenus entre des anneaux de velours noir. Petite dentelle sur le poignet.

TOILETTE D'ENFANT. — Petite fille de six à sept ans.

Chapeau rond avec mentonnière nouée sur le côté.

Robe de mousseline à volants festonnés.

Bretelles en large ruban de taffetas.

Corsage décolleté carré.

Manches courtes à deux bouffants avec un volant.

Jupe couverte de volants.

Chemisette suisse montante.

Deux rubans larges sur l'épaule, pincés à la taille, forment bretelle. Ils ont un nœud de chaque côté à la taille, retombant flottant derrière comme devant.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. *Chapeau Fontange*, en crêpe, orné de petits rubans n° 7. Un nœud de ruban est placé sur la tête, et derrière un choux de blonde avec trois coques et trois bouts de ruban. Dessous une simple rose.

N° 2 *Chapeau Louis XV*, en crêpe, recouvert d'un rang de dentelle noire et d'un rang de blonde blanche, rattachés sur le côté par un

Louquet de coquelicots et d'épis de blé. — Dessous, un bouquet d'épis et coquelicot, sur un côté au-dessus des bandeaux; sur l'autre côté, au bas du chapeau, un Louquet de coquelicots seulement.

N° 3. *Peignoir en mousseline blanche*. La jupe est garnie de trois volants en mousseline brodée, surmontés d'un bouillonné également en mous-

seline, dans lequel on passe un ruban de couleur; puis on place des nœuds dessus de distance en distance. Le devant de la jupe est terminé par le bas d'un quadrillé formé par des entre-deux en mousseline brodée, et l'intérieur de chaque carré est occupé par une fleur en valenciennes. Le revers du corsage rappelle le quadrillé du devant de la jupe, et est garni d'un petit volant en mousseline brodée. Les bretelles sont formées par un bouillonné et les manches sont garnies de deux volants séparés entre eux

par un quadrillé en mousseline et valenciennes; chaque volant est retenu par un nœud de ruban.

N° 4. *Col à pattes*, en application d'Angleterre.

N° 5. *Manche duchesse*, avec volant composé d'entre-deux de valenciennes et d'entre-deux de mousseline alternés, garni d'un petit volant en mousseline brodée.

N° 6. *Manche*, avec bouillon et volant en semé d'application d'Angleterre; le volant est terminé par un ourlet, renfermant un ruban.

LA VILLA GROISSY.

(Suite.)

Soit indifférence, soit dédain, madame de Surbley ne faisait rien pour entraver ses projets; elle voulait que son amie sût bien qu'elle n'avait aucunes vues sur Vartrès. Il est vrai qu'Amédée ne les laissait jamais seuls et que sa présence eût empêché tout rapprochement. Isaure faisait payer cher à ce dernier ses obsessions; elle le traitait avec une tyrannie, une dureté qui ne se lassaient pas. Ce despotisme lui allait si bien! elle était si jolie quand elle commandait. Le pauvre garçon se croyait aimé, et il adorait ces caprices. Il ne voyait rien et ne soupçonnait rien. Au reste, tout n'était peut-être pas perdu. Madame de Foucault voulait un mari, et un mari riche. Si Vartrès n'eût eu d'autre fortune que sa brillante plume, il n'eût sans doute pas été un rival pour Amédée. Mais il était riche, lui aussi, riche de gloire, ce qui était bien, et de belles et bonnes rentes, ce qui était mieux. Le séjour de ce dernier à Croissy ne pouvait se prolonger beaucoup, et si une explication n'avait pas lieu avant son départ, il était perdu pour elle à tout jamais. Canisy n'avait donc qu'à continuer jusqu'à la retraite de son ami le rôle d'attentif infatigable pour triompher, sans le savoir, des difficultés de la position.

Un soir, ils étaient tous quatre (mademoiselle Dorothee, un peu souffrante, était montée chez elle) à se promener dans une des allées du parc,

quand les aboiements frénétiques du chien éveillèrent l'attention.

— C'est une visite qui nous arrive, fit Amédée.

— Va voir ce que c'est, lui dit madame de Surbley, et reviens vite.

La recommandation était inutile. Amédée partit comme un trait et reparaisait quelques minutes après.

— Ah! ma chère, quelle tuile! M. et madame Clausel, rien que cela.

— Tu les as fait entrer dans le salon?

— Sans doute, et je les ai lâchés sous prétexte d'aller te chercher. Mais ils m'ont vu tout ce qu'ils me verront. Va les recevoir, toi, et renvoie-les le plus tôt possible. Moi je reste avec madame de Foucault et Vartrès. J'espère que tu ne songes pas à faire avaler cette pilule à nos hôtes, c'est trop rude de digestion.

— Aucunement, Isaure et M. Vartrès voudront bien nous excuser. Mais puisque tu t'es montré, tu ne pourrais sans grossièreté te dispenser de faire acte de présence au salon. Allons viens. Vous m'excusez, n'est-ce pas? dit-elle en se tournant vers ses hôtes.

— Mais sans doute, mais sans doute, fit Isaure.

— Ma foi, tant pis! je reste, s'écria Canisy.

— Et je m'y oppose, moi, répartit madame



LE MONITEUR
Paris

... 111

... à son état à raison, ce serait
... le pressent assommants, tant
... autre que plus de mérite. Et
... à lui s'abaisser de longue
... de enoyent; on se sait
... et se servit.

... de madame de Foucault,
... un regard scrutateur qui
... à émettre impossible du grand
...
... de-elle en prenant le bras
... se passa un soupir et se laissa

... courtoises tant attendue, un
... de même seule, face à face,
... le moment était suprême.
... avait sa destinée entre
... lui pas, après tout, la faire
... et. Cette femme était un
... de personnalité, de séche-
... comme les femmes aussi dé-
... de tout ce qui donne momen-
... cette parfaite indifférence,
... imagination que le plus petit
... les proportions effrayan-
... par se persuader qu'elle
... qui était indispensable à son
... analyse, c'était encore
... à elle aimé, et il lui était
... de passer à ce blond jeune
... avait inspiré une passion si
... d'ailleurs, n'était-elle pas
... l'indigne? Madame de
... sans souples et désintéressés,
... même baine qu'on se la péné-
... à qui l'épouserait d'elles
...
... se dit haute, qui n'hésita

... le prix de temps pour ne
... en cadène. Les quelques mi-
... le succès venait, c'était à
... qu'indifférence pour, son pos-
... à l'acte une négociation qui
... diplomatique que celle qu'on
... en excepte l'un se rend plus
... même. Quand elles font tant
... après d'elles les Kan-
... Talleyrand sont des

de Foucault. Votre sœur a raison, ce serait plus qu'incivil. Ces gens sont assommants, tant mieux, vous n'en aurez que plus de mérite. Et puis, dans la vie, il faut s'habituer de longue main au commerce des ennuyeux; on ne sait pas ce à quoi l'on est réservé.

A ce lieu commun de madame de Foucault, Henriette lui lança un regard scrutateur qui se brisa contre la sérénité impassible du grand œil bleu d'Isaure.

— Allons, viens, dit-elle en prenant le bras de son frère, qui poussa un soupir et se laissa entraîner.

Enfin, cette circonstance tant attendue, un hasard l'amena. Ils étaient seuls, face à face, sans intermédiaires. Ce moment était suprême. Madame de Foucault tenait sa destinée entre ses mains. Il ne faut pas, après tout, la faire plus atroce qu'elle n'est. Cette femme était un prodige d'égoïsme, de personnalité, de sécheresse; mais, comme bien des femmes aussi dénuées qu'elle, elle avait ce qui donne momentanément la chance sur cette parfaite indigence, l'imagination, une imagination que le plus petit obstacle exaltait dans des proportions effrayantes. Isaure avait fini par se persuader qu'elle aimait Adrien et qu'il était indispensable à son bonheur. En dernière analyse, c'était encore le seul homme qu'elle eût aimé, et il lui était arrivé plus d'une fois de penser à ce blond jeune homme auquel elle avait inspiré une passion si ardente. Sa vanité, d'ailleurs, n'était-elle pas intéressée à ramener l'infidèle? Madame de Surbley, avec ses airs simples et désintéressés, n'était pas tellement habile qu'on ne la pénétrât: c'était donc à qui l'épouserait d'elles deux, à qui triompherait.

— Ce sera moi! se dit Isaure, qui n'hésita plus.

Elle sentait trop le prix du temps pour ne pas vite entrer en matière. Les quelques minutes qu'on lui laissait seraient, c'était à craindre, plus qu'insuffisantes pour, non pas achever, mais ébaucher une négociation qui exigeait une autre diplomatie que celle qu'on déploie dans un congrès. L'on ne rend pas assez justice aux femmes. Quand elles font tant que d'être diplomates, auprès d'elles les Kautnitz, les Metternich et les Talleyrand sont des

écoliers. Ah! pourquoi les femmes sont-elles exclues des affaires? Isaure se préparait à commencer l'attaque, lorsque Adrien lui sauva les difficultés de l'exorde.

— Ce pauvre Amédée! fit-il en souriant. On dirait un conscrit qui va au feu. Par pitié, vous auriez dû le retenir.

— Et pourquoi le retenir?

— Mais pour lui faire plaisir.

— Lui faire plaisir? Que voulez-vous dire? Je n'entends pas les énigmes.

— Des énigmes! Eh bien! me voilà un peu comme M. Jourdain, faiseur d'énigmes sans m'en douter. Des énigmes! mais je ne croyais même pas être indiscret. Amédée ne cache pas ses sentiments, et il me semble que si ses sentiments...

— C'est-à-dire qu'il m'aime?

— Je fais plus que de le supposer.

— Et que j'accueille ses hommages?

— Vous conviendrez, madame...

— Pourquoi, pendant que vous y êtes, ne pas ajouter que j'aime, moi!

— Je ne le dirai pas, madame, pour peu que cela vous contrarie.

— Vous vous contenterez de le penser.

— J'avoue que...

— Eh bien, non, vous ne le pensez pas; monsieur; non, vous ne le pensez pas! Vous avez raison, je le sais, et j'en conviens, de me juger sévèrement; mais demeurez sévère et ne devenez pas injuste... Voyons, quelle femme me supposez-vous être? Voulez-vous que je cherche en vous ce que vous vous êtes imaginé que je suis? Laissez-moi faire, je serai véridique, je serai *rude* tout comme s'il s'agissait d'une autre... et, pour commencer, j'admettrai avec vous que la jeune fille que vous avez connue et aimée, il y a six ans, était en tout point indigne de votre amour... Vous n'avez trouvé en elle ni cœur, ni esprit, ni élan, rien en un mot. Mais était-ce sa faute ou la vôtre? Vous cueillez un fruit vert, et vous vous récriez sur son amertume. Pourquoi n'attendiez-vous pas qu'il mûrit! Je n'étais et ne pouvais être, à l'époque où vous eûtes le malheur de me rencontrer, qu'une poupée à *musique*, jouant quelques airs, toujours les mêmes, un automate avec quelque apparence de vie, voilà tout. J'étais cela sans

doute alors ; mais est-ce à dire que j'ai dû rester cela ? J'étais sotte, niaise, gauche ; à l'heure qu'il est, les flatteurs me reconnaissent quelque esprit, quelque assurance, quelque connaissance du monde. Rien ne ressemble moins à moi-même que cette autre moi d'il y a six ans. Et pourquoi la métamorphose subie par mon esprit, mon cœur ne l'eût-il pas également subie ? Peu importe l'impression que je puisse laisser de ma personne physique : je ne tiens qu'à une chose, c'est qu'on ne calomnie pas mon cœur. Que j'aie des défauts, soit, je serai la première à les reconnaître. Que je sois un peu coquette, je le veux bien encore ; mais ce n'est ni un caillou, ni un glaçon que j'ai là, monsieur ; et la preuve de cela, c'est que je donnerais dix bonnes années de ma vie pour vous convaincre, vous !

Madame de Foucault était très émue : il y avait dans son geste une sincérité éloquente qui frappa Vartès. Toutefois garda-t-il son masque d'impénétrable froideur. Isaure continua avec une vivacité croissante :

— Écoutez-moi, aussi bien ne puis-je plus longtemps jouer ce rôle d'indifférence et de légèreté dédaigneuse dictée par mon stupide orgueil. Le ciel m'est témoin que si j'eusse su vous trouver ici, je me fusse bien gardée d'y poser le pied. Mais jadis vous ne portiez pas le nom que vous avez illustré, et j'avais oublié que ce fût l'un des vôtres... Quelque effort que j'aie pu faire, mon trouble a-t-il été assez grand, en vous apercevant dans le salon ! Je me demande comment Henriette ne s'est pas douté, à l'extrême émotion que j'ai laissé voir, d'une partie de la vérité. Votre regard dédaigneux, votre moquerie voilée me glacèrent : ils me rendirent pourtant le courage et la volonté d'affronter des ressentiments que des années n'avaient point apaisés. J'ai bien des mauvaises qualités, je ne le nie pas, j'ai un orgueil intraitable, un orgueil qui ne plierait pas devant un échafaud... et qui ne courberait le front peut-être que devant une parole miséricordieuse ; vous avez tout fait pour me blesser et vous n'avez que trop réussi : cela explique pourquoi j'ai sans doute *outré* le plaisir que me causaient les assiduités de votre ami..., je voulais vous prouver que tout le monde n'avait pas de moi

la triste opinion que je vous avais inspirée. Mais, quant à l'aimer !...

— Vous ne l'aimez pas ? mais alors...

— N'achevez pas. Je devine ce que vous allez dire. Vous avez raison, c'est très mal, c'est inexcusable... et je cours risque, si je ne m'arrête, de me rendre aussi coupable envers lui que je le fus envers vous. Il faut qu'il sache que je ne puis l'épouser, et demain...

— Mais, madame, pourquoi ne l'épouseriez-vous pas ? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Amédée vous aime et qu'il a quelques motifs de penser que sa recherche sera agréée... Vous n'avez pas d'amour pour lui, soit ; mais vous le savez aussi bien que moi, l'on ne fait pas que des mariages d'amour.

— Oh ! monsieur, vous êtes cruel !

— Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles ; j'étais à mille lieues de toute allusion blessante, non. Je voulais dire seulement que je ne vois pas ce qui s'opposerait à une union à laquelle ont fait songer certaines analogies de fortune et de position. C'est là l'opinion générale : c'était votre opinion sans doute en accueillant les soins d'un homme bon, loyal, convenable, et qui (à part quelques défauts ; mais qui n'a pas les siens ?) réunit tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse.

— Je le crois comme vous, monsieur. Mais ce n'est pas le tout que cette femme soit heureuse, il faut qu'il soit heureux aussi, lui, et je ne l'aime pas.

— Avec une connaissance plus parfaite et plus intime de cette excellente nature, cela peut venir.

— Je ne le pense pas, et je ne voudrais pas qu'il en courût les risques.

— Mais qu'espérez-vous donc ? lui demanda Vartès, en la regardant fixement.

— Sortir à tout prix de cette position que chaque heure rend plus fausse. Et, vous l'avouerez-vous ? j'ai songé à vous pour cela.

— À moi !

— À vous. Me haïssez-vous donc assez pour refuser de me rendre un service que je vous demanderais à genoux ?

— Non, Isaure, non, répondit gravement Vartès.

Madame de Foucault, à son nom prononcé





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux de la M^{lle} Morau Brevetés S.G.D.G. Corbilles de R. Chapiteau
 An^{no} M^{on} Popelin Ducarre Dentelles de G. Violard Corsels sans goussets de la Maison Sophie
 Ouanoulin. Mouchoirs de Chaprou. Eventails Gants et Parfums de Vaguez Saboullée

LONDON at the Monitor Office 25 Great Street Lane NEW-YORK E.B. Strange & Co

MADRID P. & de la Pena

Ein Verkehr mit gegen Sachdruck

...ment le voir par Adrien, très
...me-même électrique. Etait
...vraiment ainsi, comme moi
...suspense d'un passé qui n'avait pu
...en elle, sans étonner ? ou l'ie
...après l'histoire d'un rictus que
...pour venir en aide ?
...en son cas, non, si-elle en la
...
...en Adrien n'avait pu se rebelle
...non qu'elle se dévot au devant de
...susciter les vœux des jolis dou
...si il n'y a pas les affectueux :
...que lui-même ?
...si, j'ai une fille sotte, ma
...je ne suis que cela... oui, j'
...de Cécily ; j'ai été éton
...tout plus loin, ou en in
...de ce temps à l'idée d'être :
...
...maintenant ?
...non, sans véritablement
...à elle en réussit sur lui un r
...pécuniaire.
...pour son le dévoue.
...sans vouloir, sans vous en di
...vous aimer, vous avez fait la
...à son regard à ce pauvre Am
...à son regard, grâce à vos
...de. Ses prévenances ne me d
...elle n'est pas dédaigné. Il a été q
...souvent... Je ne veux pas vo
...mais est-ce vous en la
...à connaître votre expérience, avec
...à peine s'enlise qu'entre vous
...à l'âme d'après autre que vous pe
...à son amour à M. de Cécily ;
...à quel, c'est que ce mariage
...il n'est impossible que... dep
...
...à l'âme d'après que Varti
...à son regard sur elle. Mais remarq
...à l'âme d'après que produit ce r
...à son regard, et un pas
...à son regard, le cri de c
...à son regard. Et cependant, pe
...à son regard, à se croire au
...à son regard, à se croire au
...à son regard, à se croire au

pour la première fois ainsi par Adrien, tressaillit comme à une secousse électrique. Était-ce son cœur qui vibrait ainsi, comme malgré lui, à se ressouvenir d'un passé qui n'avait pas été, même pour elle, sans émotion? ou bien était-ce l'espérance lointaine d'une victoire qui déciderait de leur avenir commun?

— Merci, mon ami, merci, fit-elle en lui tendant la main.

L'eût-il voulu, Adrien n'aurait pu se refuser à serrer cette main qui allait au devant de la sienne; il pressa entre les siens ces jolis doigts frémissants, et lui dit d'un ton affectueux:

— Eh bien! que faut-il faire?

— Mon ami, je suis une folle tête, mais croyez-le bien, je ne suis que cela... oui, j'ai des torts envers M. de Canisy; j'ai été étourdie, inconsidérée... j'irai plus loin; oui un instant, je n'ai pas répugné à l'idée d'être sa femme...

— Et pourquoi plus, maintenant?

— Pourquoi?... tenez-vous véritablement à le savoir? fit-elle en abaissant sur lui un regard lent et pénétrant.

— Puisque je vous le demande.

— Eh bien! sans le vouloir, sans vous en douter, sans vous en soucier, vous avez fait bien du tort, un tort irréparable à ce pauvre Amédée... Je le trouvais bon garçon; grâce à vous, je le trouve bête. Ses prévenances ne me déplaisaient pas; elles m'obsédaient. Il n'était que lourd; il est assommant... Je ne veux pas vous faire un compliment; mais est-ce vous en faire un que de reconnaître votre supériorité, aussitôt que le parallèle n'existe qu'entre vous et lui?... Un homme d'esprit autre que vous peut-être eût-il nui tout autant à M. de Canisy; ce qu'il y a de positif, c'est que ce mariage est impossible, et n'est impossible que... depuis que vous êtes ici.

Elle avouait l'espèce d'attrait que Vartres, à son insu, exerçait sur elle. Mais remarquez que c'est l'esprit de Vartres qui produit ce miracle. L'esprit n'a pas de sexe, et un pareil aveu n'est pas rigoureusement le cri de détresse d'un cœur subjugué. Et cependant, pour peu qu'il eût quelque intérêt à se croire aimé, n'y a-t-il pas de délicieuses espérances dans l'effusion de ces paroles qui en disent plus

qu'on a voulu qu'elles ne disent? Quoi de si invraisemblable, après tout, que cette femme, en se rappelant les torts de sa jeunesse, en fût arrivée à se laisser gagner par des qualités brillantes et le prestige d'une réputation et d'une gloire littéraire, l'une des plus grandes séductions qui puissent avoir action sur une imagination féminine?

— Et c'est une détermination bien arrêtée? fit Adrien avec la même gravité.

— Immuable. J'ai fait jadis un mariage de convenance, et, quoique je n'aie eu qu'à me louer de M. de Foucault, je ne voudrais pas finir ma vie comme je l'ai commencée... Oh! sous mon air évaporé et frivole, la réflexion, une réflexion sérieuse, triste parfois, vient se glisser sans qu'on s'en doute... Si je me marie jamais, je veux aimer mon mari, l'aimer... bien.

— Et vous avez raison, Isaure.

— Eh bien! vous chargez-vous de prévenir M. de Canisy... de le préparer... de lui dire... Enfin, de lui dire que je ne puis être sa femme?

— La mission dont vous voulez me charger est délicate... et je ne sais pas si vous en apprécierez toutes les difficultés... C'est moi qui irai dire à Amédée de ne plus compter sur un mariage presque arrangé... ne m'interrompez pas, presque arrangé est le mot. Mais vous oubliez donc que, pour lui comme pour madame de Surbley, nous ne nous sommes rencontrés qu'ici, que je ne vous connaissais point?... Et c'est à un étranger que vous confiez une démarche de cette nature! Qu'en pensera Amédée? qu'en pensera sa sœur?

— Sa sœur? ah! oui. Qu'en pense ce que voudra M. Amédée, cela vous est, je crois, assez indifférent; mais sa sœur! je comprends que vous teniez infiniment à ne pas l'ombrager. Quelque placide qu'elle semble, elle pourrait se cabrer, et c'est à quoi je n'avais pas songé. Pardonnez-moi et prenez tout cela pour non avenu: je serais au désespoir de jeter le trouble dans le ménage.

Cela fut modulé d'une voix sèche, âpre, qui frappa étrangement celui-ci.

— Isaure, êtes-vous folle! Qu'à faire dans tout cela madame de Surbley? Quelle est donc votre idée?

— Vous me supposez donc aveugle ! Mais j'ai des yeux encore, et il ne fallait pas une bien grande perspicacité pour s'apercevoir...

— Mais de quoi ?

— Osez nier que vous l'aimiez !

— Madame de Surbley !

— Oui.

— Isaure, vous avez perdu l'esprit.

— Allons donc ! depuis huit jours, vous ne l'avez pas plus quittée que son ombre ; vous étiez presque rivé à ses côtés, par le charme de sa conversation, je veux le croire, mais, à coup sûr, pas uniquement par ce charme... Qui vous en blâme ? Vous avez raison. Elle est accomplie. C'est un trésor qu'il ne faut pas laisser échapper et que votre bonne étoile vous a fait découvrir... Mais pourquoi tant de mystères ? Ne suis-je pas son amie ? ne suis-je pas la vôtre ? Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

Sa voix était devenue de plus en plus stridente. Lorsqu'elle adressa à Adrien cette dernière question, son œil jetait des flammes. Son trouble était trop manifeste pour échapper à celui-ci ; il était toute une révélation.

Vartres la regarda avec stupéfaction.

Ce caractère de femme est malaisé à définir, et, pour être juste avec lui, il faut le suivre, l'interroger avec une attention, un soin méticuleux. Isaure, bien qu'égoïste, n'était pas exempte d'entraînement. Les égoïstes aiment comme le reste des hommes, et c'est quelquefois même leur châtiment. Seulement, ce sont eux qu'ils aiment jusque dans l'objet aimé. Madame de Foucault, nature emportée que la résistance exaltait, avait fini par se persuader que son bonheur se trouvait entre les mains du même homme qu'elle avait jadis dédaigné après lui avoir souri. Si Vartres n'eût pas paru s'éloigner d'elle, si elle n'eût pas cru qu'il lui échappait, il est plus que probable que, conséquente avec sa nature, elle se fût fait une volupté des tourments causés par ses rigueurs, et qu'elle ne se fût pas trop hâtée d'y mettre un terme, même pour obéir à son penchant secret. Mais la position était toute différente. Pour jouer un pareil rôle, il faut être bien sûre de soi et des autres, et n'être pas surtout menacée dans sa propriété. Et c'était tout le bout du monde s'il était temps encore de reconqu-

rir le terrain qu'on avait laissé reprendre par dédain et par une confiance exagérée de soi-même.

Bien véritablement, à cette heure, elle aimait ou croyait aimer, ce qui est même chose. Et ces paroles : « Vous l'aimez, n'est-ce pas ? » étaient sincères. Elles lui étaient échappées sans manège, et elle n'en sentit toute la portée que par le regard étonné, ébahi, que lui lança celui-ci. Ce regard la rappela à elle-même, elle comprit que cela équivalait à un aveu, qu'elle s'était oubliée. La pudeur, le regret, la honte de s'être déclarée, pour se voir repousser ignominieusement peut-être, agit sur elle avec une telle violence qu'elle se mit à fondre en larmes, à échapper en sanglots sans pouvoir comprimer ce débordement de larmes. Elle s'était caché le visage dans son mouchoir, et faisait d'inutiles efforts pour se contenir.

— Isaure ! Isaure ! au nom du ciel !... fit Vartres, qui n'était guère moins ému.

— Laissez-moi... laissez-moi... par pitié, laissez-moi !... vous voyez bien que j'étouffe, que je me meurs, si vous ne me laissez pas à ma honte !... O mon Dieu ! Mais allez-vous en, poursuivit-elle en le repoussant de la main, la figure toujours cachée dans son mouchoir.

— Quelqu'un peut arriver, et si l'on vous voyait ainsi !... Venez, venez, le kiosque est à deux pas, là vous n'aurez pas à craindre d'être observée.

Il lui prit le bras, et, moitié persuasion, moitié contrainte, il réussit à l'entraîner dans le petit pavillon.

Elle se laissa tomber dans le sofa. Ses larmes n'avaient pas cessé. Ses traits étaient toujours voilés. Elle se mourait de confusion.

— Si vous êtes bon, Adrien, allez-vous en, retirez-vous, ne voyez-vous pas que, désormais, je ne saurais supporter votre vue, sans expirer de honte !... Êtes-vous assez vengé !

— Isaure, que dites-vous là ?

— Ah ! les rôles sont bien changés. C'était vous, il y a six ans, qui pleuriez, qui vous désoliez... Moins malheureux toutefois que moi, car vous trouviez une raison de m'oublier dans le... ressentiment que devait vous inspirer ma conduite ; tandis que je n'ai aucune raison,

moi, de... vous aimer moins !... Maintenant, cette femme sans cœur est à vos pieds, vous pouvez, vous devez l'écraser, elle n'aura pas droit de se plaindre... l'écraser ! non, vous ne l'écraserez pas. Et c'est en quoi vous serez inexorable. Vous la méprisez trop pour vous venger ; elle vous est trop indifférente pour que vous songiez même à la haïr !... Vous aimez, vous aimez une autre femme. Ai-je jamais existé ? m'avez-vous jamais aimée ? Avez-vous jamais souffert pour moi ?... Oh ! Henriette ! Henriette !

— Madame de Surbley ! Mais, encore un coup, vous êtes folle, Isaure ! et elle est loin sans doute de s'imaginer quels soupçons elle a fait naître.

— Vous ne l'aimez pas ! dites-moi que c'est bien vrai, que vous n'avez jamais songé ?...

— Je vous le jure.

— Merci ! oh ! merci !

Elle l'aimait donc ! Adrien, devant ce flux de paroles entrecoupées, fiévreuses, insensées, ne pouvait douter de l'entraînement qui avait poussé cette femme hautaine bien au delà des bornes posées par la seule dignité de son sexe. Un tel aveu dans cette bouche dédaigneuse et superlativement vaine, avait un prix infini, et Vartres était fondé à se croire bien puissamment aimé, puisque l'amour qu'il inspirait avait triomphé du plus indomptable orgueil. Les larmes d'Isaure la rendaient irrésistible, et, l'eût-il essayé, il lui eût été impossible d'échapper à la fascination de ces pleurs, de cette confusion, de cet inconcevable délire. Il lui prit la main, et, la serrant dans les siennes avec un trouble qu'il ne chercha point d'avantager à dissimuler :

— Isaure, lui dit-il, ai-je bien compris ?...

— Oui ; mais qu'importe ? Vous ne pouvez m'aimer. On n'aime que celle qu'on estime..., et, je ne m'abuse point, vous me jugez sévèrement...

— Votre passé n'est pas sans tort, mon amie... mais vous l'avez dit, l'âge peut apporter des modifications heureuses, et changer du tout au tout un caractère... et je crois fermement que vous n'avez conservé de vos premières années qu'une beauté qui, elle aussi, s'est merveilleusement transformée.

Je ne sais si je ne me rends point bien vite et si mes défiances ne s'envolent pas un peu prématurément ; mais ma vie ne vous appartient pas d'aujourd'hui ; et, le voudrais-je, j'avoue que je tenterais vainement de résister à l'étrange séduction que vous exercez sur moi. Cette fois, Isaure, vous savez ce que vous faites, c'est l'existence d'un homme et non plus celle d'un enfant qui se livre à vous... Voyons, interrogez-vous bien... m'aimez-vous... réellement ?

— Oui.

— Ma vie a ses ennuis, si elle a ses enivrements ; elle a ses déboires, si elle a ses triomphes. Êtes-vous disposée à partager tout cela, tracas et joies, troubles et succès, les hauts et les bas de l'aventurier, — car je ne suis, au demeurant, que cela, — qui spéculé sur quelque chose d'aussi fragile que le goût d'un public très peu intelligent, mais, en revanche, très frivole ?

— Tout cela, oui, tout cela avec vous !

— Eh bien ! Isaure...

Gustave DESNOIRESTERRES.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

De quoi parler, si ce n'est de l'héroïne du jour, de cette étoile fraîchement apparue et qui, à peine sur l'horizon, éclipse tous les astres qui brillaient avant elle au firmament dramatique, de madame Ristori enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom ? A l'heure qu'il est, madame Ristori occupe à elle seule les cent bouches et les cent trompettes de la Renommée. Il n'y a plus pour

elle assez d'encens, assez de fleurs. Après *Mirha*, qui lui a valu une longue série de triomphes, la grande tragédienne vient de se montrer sous les traits de Marie-Stuart. C'était l'épreuve nouvelle à laquelle on attendait l'artiste : ce talent si tendre, si passionné dans *Françoise de Rimini*, si énergique, si terrible dans *Mirha*, saurait-il revêtir cette physionomie mélancolique et ré-

veuse, cette auréole du martyr qui rayonne sur le front de Marie-Stuart? Eh bien! nous avons hâte de le dire, madame Ristori a tenu tout ce que ses plus fervents admirateurs attendaient d'elle. Pas une phase de cette longue agonie qui n'ait en quelque sorte son accent; pas une nuance de ce rôle multiple qui ne soit comprise et rendue avec une admirable intelligence: mélancolie, sensibilité, tendresse, prière, orueil, repentir, foi, reliquation, tous les sentiments dont l'âme humaine est susceptible, trouvent en elle la plus habile et la plus éloquente interprète. Quelle physionomie! quel regard! quelle vie! quelle diction! quelle pantomime surtout! quelle pantomime expressive et parlante! Jamais, oh non! jamais artiste ne poussa plus loin l'art si difficile d'associer et d'harmonier la mimique avec la parole, et de faire du geste, pour ainsi dire, la traduction de la pensée.

Aussi que d'applaudissements! que de bravos! que de rappels! que de bouquets! rien n'a manqué à cette ovation sans exemple dans les fastes de la tragédie, et il n'y a point d'hyperbole à dire qu'on a fait à la triomphatrice un véritable tapis de fleurs.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Jamais proverbe ne fut à coup sûr mieux justifié. Tandis que la troupe italienne voit, trois jours par semaine, le public accourir à ses représentations, la pauvre troupe anglaise, qui alterne avec elle, en est réduite à jouer devant les banquettes. Ce n'est pas à coup sûr qu'elle manque de zèle ni d'activité: elle a déjà, depuis son arrivée, passé en revue la plupart des chefs-d'œuvres de Shakespeare: *Othello*, *Hamlet*, *Macbeth*; ce n'est pas qu'elle ne possède des artistes d'un vrai talent, par exemple M et madame Wallack. Mais elle a beau faire, elle a beau se mettre en quatre pour plaire à ce sultan capricieux qu'on appelle le public; l'ingrat la laisse faire sans daigner jeter un coup d'œil sur son affiche. Il n'y a qu'heur et malheur.

Parlez-moi de mademoiselle Déjazet, voilà une luronne à qui la popularité ne fera jamais défaut. Elle a beau disparaître pendant deux ans, trois ans, puis revenir planter sa tente à une lieue de sa véritable patrie, du Palais-Royal et des Variétés, au plein cœur du sombre mélodrame; ce public qui, depuis trente ans, la traite et l'aime comme un enfant gâté, accourt

à l'appel de sa favorite. Il faut voir quelle foule se presse chaque soir à la porte de la Gaîté pour applaudir, sous les traits du Sergent Frédéric, le gentil Vert-Vert d'autrefois. C'est qu'en vérité, c'est un diable de petit corps que cette Déjazet, un lutin qui semble avoir le don de regarder passer le temps sans bouger de place. Considérez-la: elle a vingt ans comme autrefois; elle n'a pas vieilli d'un jour — ni d'une nuit. Elle a été tour à tour la jeune sse de toutes les jolies filles et de tous les grands hommes, et même de quelques libertins d'autrefois: Frétilon, Madelon Friquet, la Comtesse du Tonneau, Voltaire, Rousseau, Napoléon, Richelieu, Létourières, Gentil-Bernard. Eh bien! cette éternelle jeunesse dure encore. A-t-elle retrouvé le secret de Ninon de l'Enclos? Je l'ignore; mais ce que je sais, mais ce que j'affirme, c'est que sa personne s'inscrit en faux contre son acte de naissance; c'est que, dans ce rôle de Frédéric, taillé par MM. Dumanoir et Vanderburk sur le patron de tous les mauvais sujets de son répertoire, elle va, elle vient, elle court, elle danse, elle jase, elle chante comme un écolier en vacances, ni plus ni moins que si elle arpentait encore les planches du Palais-Royal, le théâtre de ses beaux jours?

Puisque me voilà, sans y penser, au Palais-Royal, profitons de la circonstance pour toucher deux mots de la *Mariée est trop belle*, petit proverbe en partie double de MM. Henri de Kock et Beauval et. Ce vaudeville à mur mitoyen nous montre d'un côté un monsieur qui vernit ses bottes, et de l'autre une jeune blanchisseuse qui ôte son jupon. Le dénouement prévu est que l'amour et l'hymen finissent par ouvrir une porte de communication, en dépit des noirceurs d'un ligo en gants jaunes, qui fait tout son possible afin d'emmêler la serrure.

Gil Pérez est fort plaisant dans le personnage du monsieur qui se vernit lui-même. Mademoiselle Cico joue et chante fort agréablement le rôle de la blanchisseuse. Quant à mademoiselle Azimont, qui n'a que quelques mots à dire, il lui suffit d'être jolie pour répondre à toutes les exigences de son emploi.

Rien autre chose de nouveau, si ce n'est que l'*Hippodrome* vient de nous offrir, sous le titre de *la Crimée*, un tableau bruyant et animé des exploits de nos braves soldats sur les rives de la mer Noire. L'auteur de ce mimodrame,

M Arnaut aîné, qui n'est autre que le directeur de l'Hippodrome, nous fait assister à la descente de l'expédition sur la terre ennemie et à la victoire de l'Alma, qui couronne le premier chant de cette Iliade dont le dénouement n'est pas encore venu. Ce n'est pas sans plaisir ni sans émotion qu'on assiste à cette image en miniature de cette lutte de géants, où la France guerrière reparaît, après trente ans de paix, aussi intrépide, aussi glorieuse que sur les chants de bataille d'Austerlitz et de la Moskowa. En avant, braves troupiers français! sus aux Russes! Chargez, enfoncez l'ennemi! du haut de l'Arc-de-Triomphe, vingt ans de gloire vous contemplent!

M Arnaut a fait les choses en auteur amoureux de son œuvre autant qu'en directeur généreux. Les uniformes sont très exacts et très variés. Zouaves, chasseurs d'Afrique, tirailleurs de Vincennes, dragons anglais, écossais aux jambes nues, tout s'y trouve, jusqu'à un canon, un vrai canon, qui remplit le premier rôle à la satisfaction générale.

La dernière fête de nuit donnée mercredi dernier au Jardin-d'Hiver, a été splendide. Tout Paris artistique et élégant y assistait. On a constaté au contrôle l'entrée de 1,800 femmes et de 3,600 hommes. Le coup d'œil était vraiment féérique: l'éclairage n'avait pas, dit-on, coûté moins de 6,000 fr.; l'orchestre de 120 musiciens était conduit par Musard; presque tous les quadrilles de ce jeune compositeur ont eu les honneurs du bis; un splendide buffet servi par trente domestiques en grande livrée, a fait une recette de 4 200 fr. A minuit, un superbe feu d'artifice a été tiré dans le Jardin-d'Été, par Ruggieri. Au milieu du bouquet, on lisait en lettres de feu l'inscription suivante:

A MERCREDI PROCHAIN!

Les étrangers qui viennent à Paris ne peuvent pas se dispenser d'assister à une de ces fêtes, et de visiter ce Palais féérique, qui n'a pas coûté moins de Trois millions.

A défaut d'autres nouveautés laissez-moi vous dire deux mots d'un petit in 32, qui touche de près au théâtre; je veux parler de la biographie d'Augustine Brohan, la piquante soubrette du Théâtre-Français, par Eugène de Mirecourt. Cette biographie, la trente troisième de la galerie que

l'auteur poursuit avec un succès toujours croissant, contient sur les premières années de la jeune actrice des détails d'un vif intérêt. On nous saura gré d'en reproduire quelques pages.

Suzanne Brohan quitta la scène jeune encore. Elle se retira dans une maison de campagne, bâtie à Fresnes-les-Rungis, sur l'ancien domaine du chancelier d'Aguesseau.

Là fut élevée sa fille Augustine, qu'on laissa jusqu'à l'âge de huit ans sauter et bondir comme une gazelle à l'ombre des grands arbres ou sur les vertes pelouses.

Quand l'heure sérieuse de l'étude sonna pour elle, on la fit revenir à Paris, et sa mère lui choisit pour précepteur l'abbé Paravey, l'un des vicaires de Saint-Eustache, excellent homme, qui eut très souvent l'occasion d'exercer sa patience et son évangélique douceur avec le lutin gracieux confié à ses soins.

Augustine joignait une sensibilité profonde à une pétulance extrême. Tantôt, docile et soumise, elle écoutait, tout émue, les pieux discours du bon abbé; tantôt mutine et folâtre, elle le déconcertait par de vives saillies ou par des répliques aussi spirituelles qu'irrespectueuses.

On la fit entrer à l'âge de dix ans au Conservatoire. Un arrêté du ministre venait d'inscrire la fille de Suzanne sur la liste des pensionnaires.

Le professeur d'Augustine lui reconnut des dispositions rares. Mais notre jeune élève qui, sous la tutelle du vicaire de Saint-Eustache, déployait des instincts de comédienne, s'avisait tout à coup d'être dévote au Conservatoire. Laisant de côté les *Rosine* et les *Marinette*, elle s'abandonnait à des rêves pieux, et lisait en pleine classe de Samson des livres ascétiques.

Augustine entra alors dans sa treizième année. Déjà ses compagnes se montraient coquettes et songeaient beaucoup à la parure; mais elle ne suivait point leur exemple et méprisait tous les goûts mondains. Un jour, Samson lui dit:

— Vous allez bientôt concourir, mademoiselle. Approchez; venez réciter vos rôles.

Augustine se lève d'un air assez maussade et se place devant la chaire.

— Eh! bon Dieu, quelle tenue! s'écrie le professeur. On dirait d'un garçon. Qu'est-ce que vous avez dans vos poches?

— Rien, je n'ai rien, balbutie la jeune élève confuse.

— Comment, rien? c'est incroyable, elles sont énormes!

Il fait un signe à Berton qui se trouve à côté d'Augustine pour lui donner la réplique. Berton la fouille et retire des poches de sa robe quatorze poupées à ressort, habillées en religieuses.

Toute la classe part d'un éclat de rire. Le professeur mécontent dit à la jeune fille :

— Mademoiselle, vous n'avez aucune vocation pour le théâtre. On vous renverra chez votre mère.

Le surlendemain, toutefois, il se ravise et lui fait réciter ses rôles, qu'elle débite avec beaucoup de verve et d'intelligence.

— A la bonne heure, vous avez travaillé, dit Samson.

— Moi? par exemple! je n'ai pas même lu la brochure, répond Augustine d'un air dégagé.

— Vous n'avez pas lu la brochure..... Quel est donc ce livre que vous tenez entre les mains?

Il le lui fait prendre, l'ouvre, et tombe des nues, en voyant, au lieu d'un tome des œuvres de Molière, l'*Imitation de Jésus-Christ*.

— Pour le coup, c'est trop fort! dit Samson. Je vous exclus du concours, mademoiselle!

Chérubini parvint avec beaucoup de peine à faire rétracter au professeur cette sentence rigoureuse. La jeune fille pardonnée remporta le second prix. Au concours suivant, elle eut la première couronne, sans avoir travaillé plus que l'année précédente. Elle savait les rôles, pour les entendre répéter une seule fois pendant la classe, et consacrait le reste du temps à ses lectures favorites.

On conçoit que l'*Imitation de Jésus-Christ* ne lui donnait pas un goût bien décidé pour le théâtre. Un beau jour elle disparaît et se réfugie dans un couvent de la rue du Bac. Voilà tout Paris-artiste en émoi.

Sur la demande de Samson, la Comédie-Française accorde à Augustine ses débuts. Le savant professeur n'entend pas que le cloître lui ravisse ses élèves. On va trouver la jeune fille, on la sermonne, on fait briller à ses yeux un éclatant avenir; sa mère pleure, et, moitié par séduction, moitié par force, on l'enlève au couvent pour l'amener rue Richelieu, où elle débute, à quatorze ans et demi, dans *Tartuffe* et dans les *Rivaux d'eux-mêmes*.

Il est parfaitement démontré que la comédienne, sans toutes ces influences, serait aujourd'hui religieuse.

Je voudrais pouvoir reproduire en entier cet opuscule dans lequel le talent de l'historiographe a enchassé avec une adresse infinie les centaines de bons mots que mademoiselle Augustine Brohan a mis en circulation; mais je renvoie, faute d'espace, le lecteur à l'ouvrage de M. Eugène de Mirecourt. Deux heures lui suffiront pour faire complète connaissance avec la moderne Sophie Arnould, et je lui garantis qu'il ne saurait mieux les employer.

M. de Mirecourt vient d'ajouter à sa galerie la biographie de M. Louis Véron, qui se recommande par les plus piquantes révélations, et celles de MM. Gonzales et Féval, deux jumeaux accouplés sous la même couverture jaune. De ces petits volumes si pleins de faits, d'anecdotes et de mots charmants, il en est un qui vient d'acquérir une triste actualité. C'est celle de madame de Girardin, une femme d'esprit, de cœur et de talent, que l'impitoyable mort a ravie à la tendresse de son mari et à l'affection de sa famille; triste fin également pleurée par les lettres et par l'amitié!

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.



Jules David

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 92.

*Coiffette de R. S'hopiteau (Anc^{me} M^{me} Popelin Ducarro) Dentelles de G. Violard
 Mouchoir de Chapron. Corssets de M^{me} Hyppolite four^{re} de L. M. Impointrie
 Parfums de Lagraud fournisseur. B^{te} de T. M. l'Empereur et des Cours Etrangères*

LONDON at the Monitor Office, 21, Greek Street Soho. NEW YORK. E.B. Strange & Co.

MADRID. El Correo de la Moda.

Als Vorbehalt gegen Nachdruck.

1^{er} volume d'octobre
(Troisième)

VENTEUR

JOURNAL DU

MO



Grâce
l'Exposi-
tion uni-
verselle, e
à malin
Bastoni,
vous pou-
vez enre-
gistrer
chaque
jour les
plus jolis
souvenirs d
ville et d
sortir.

Il est ex-
cessivement facile de se faire com-
prendre par son langage et d'égarer
les autres les amusements que re-
sultent de la grande impudence, je n'
en ai jamais vu, à moi, toujours
à l'ouvrage et de consacrer à
l'ouvrage, par la transmission ensem-
blée, qui ne peuvent pour eux-
mêmes et à l'avenir. Or, lorsque
vous êtes à la gauche, j'attends
les plus remarquables et
après le résultat de mes investiga-
tions, je mets la verge des cir-
constances et les marches courtes, car
il y a peut-être.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Hier encore, la ravissante *Mirra*, faisait salle comble et le Théâtre Italien resplendissait d'élégance.

Au milieu de toutes les émotions que me faisait éprouver la grande tragédienne, je me suis souvenue que mon rôle, à moi, *toujours et partout*, était d'analyser et de consigner les futilités de la mode, pour la transmettre ensuite aux belles dames, qui me prennent pour cicerone dans l'art de s'embellir. Or, braquant ma lorgnette à droite et à gauche, j'examinai avec soin les mises les plus remarquables et je vous apporte le résultat de mes investigations. D'abord, je constate la vogue des corsages décolletés et des manches courtes, car il y en avait un grand nombre.

Grâce à l'Exposition universelle, et à madame Ristori, nous pouvons enregistrer chaque jour les plus jolies toilettes de ville et de soirée.

Hier en-

J'ai vu aussi beaucoup de robes blanches à volants brodés; d'autres en barège bleu de ciel et rose; quelques-unes en taffetas uni, aussi de couleur claire, recouvertes de volants de dentelle. C'est ce qu'il y a de plus élégant. Venaient ensuite des robes d'étoffe à disposition ou volants *bayadère*, puis des tissus de fantaisie.

Sur notre charmante gravure du second numéro de juillet, vous avez certainement remarqué le petit corsage en ruches et dentelle noire, qui appartenait à la toilette rose. Ce genre de corsage est très en vogue pour jeune femme et jeune fille. J'en ai vu plusieurs aux Italiens, non-seulement en noir, mais encore en taffetas de couleur: pensée, rose, bleu de ciel. Le fond du corsage sera en tulle, de la couleur des ruches, si on ne le fait pas entièrement en taffetas.

On peut poser des ruches pensées sur un tulle noir.

Quelques-uns de ces corsages s'arrondissent derrière, en forme de berthe un peu haute, d'autres descendent jusqu'au bas de la ceinture comme devant.

Les corsages de robe, à pointe et ceux à basques, se partagent la faveur des femmes élégantes.

Les mantelets blancs, en mousseline brodée, façon écharpe, avec un haut volant de 50 centimètres, sont d'un vaporeux tout à fait poéti-

fectionner un corset et l'expédier à l'adresse désignée.

Le luxe de la lingerie porte en lui-même un cachet de suprême élégance, et rien en cela ne doit être négligé. Un col du matin, un peignoir, le plus simple objet, brodé artistement ou fait avec goût, dénote la femme vraiment distinguée.

Madame Co'as, dont le joli magasin de lingerie mérite d'être remarqué entre tous, est la créatrice de la plupart des jolis modèles qui paraissent dans ce genre. Depuis le gracieux deshabillé du matin, jusqu'aux manches somptueusement ornées de dentelles, ou le riche canezou, tout ce qui sort de la maison de madame Colas, est le *nec plus ultra* de la coquetterie bien entendue.

Nous avons eu cette semaine une véritable bonne fortune, comme publiciste de la mode et comme satisfaction personnelle. Mesdames Thierry et Céleste Ladrague, qui comptent parmi leurs clientes, les plus célèbres et les plus jolies actrices de Paris, nous ont montré de ravissantes toilettes de ville et de théâtre, qu'emportent mesdames Rachel et Sarah Félix. Nous ne savons ce qu'il faut louer le plus, la science avec laquelle sont composés les costumes historiques, ou l'élégance exquise des toilettes de ville. Certes, peu de reines ont eu de plus riches trousseaux.

Nous avons remarqué, parmi les chapeaux, un modèle nouveau, gracieux et commode, que madame Aumont a exécuté sous l'inspiration de madame Sarah Félix, et auquel le monde élégant a donné le nom de chapeau Rachel.

Ce chapeau a, pour l'été, l'immense avantage de ne point se nouer sous le menton. La passe ronde forme auréole et vient se rejeter en arrière dans le bas, comme le faisait celle d'un chapeau *Paméla*. Les brides retombent aussi

en arrière. Le dessous forme une touffe, qui garnit les joues. Cette coiffure se maintient sur la tête à l'aide de deux épingles.

Ce genre de forme comporte tous les ornements; mais celui qui nous a paru le plus coquet, se composait d'une passe claire en valenciennes.

Le chapeau, en taffetas rose, était recouvert d'une mousseline blanche brodée, ainsi que le bavolet, au bord duquel se trouvait une valenciennes. Une touffe de boutons de roses moussues garnissait le côté gauche de la passe. Le dessous avait pour ornement une guirlande et deux touffes des mêmes fleurs. Cette description, fort difficile à faire exactement, ne peut suffire à bien rendre toute la gracieuseté et la fraîcheur de ce modèle. Rien de plus suave, de plus ravissant.

Je ne finirai pas sans vous signaler de nouveau le magasin de chapellerie de M. Desprey. Toutes nos belles amazones y choisissent leurs chapeaux pour monter à cheval, et c'est là, en outre, que l'on trouve les plus charmantes coiffures d'enfants.

Les parfums jouent un rôle trop important dans notre toilette pour être jamais oubliés, surtout ceux de la maison Legrand. Ils ont toute la suavité des plantes mêmes que l'on y emploie. Nulle maison ne possède à un plus haut degré l'art de les composer. Souvenez-vous aussi du *boume de Tannin*, si précieux pour arrêter la chute des cheveux, en provoquer la pousse et prévenir leur décoloration, et de l'*eau des Alpes*, qui a les mêmes propriétés que l'eau de Cologne, un parfum plus agréable, et est d'un usage excellent pour rafraîchir la peau et atténuer les rougeurs qui en ternissent parfois l'éclat.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 437.

TOILETTE DES EAUX. — Cheveux à bandeaux bouffants. Cache-peigne en ruban de taffetas lilas et en dentelle.

Robe en taffetas avec volants à disposition de rayure et bordés d'un effilé.

Corsage plat, décolleté; manches courtes.

La jupe est garnie de quatre volants.

La manche, en taffetas, très courte sur l'épaule, est continuée par trois bouffants en tulle qui s'arrêtent au-dessus du coude, et terminée par deux volants en dentelle relevés sur le bras par un nœud.

Fichu à l'impératrice, en tulle garni de deux

dentelles qui se réunissent pied à pied à la croisure et retombent en barbe.

Le fichu en tulle est froncé à l'épaulette et décolleté derrière, devant il est noué par un ruban. Un nœud garnit le haut du corsage.

DEMI-TOILETTE DE PROMENADE. — Redingote en taffetas à mille carreaux.

Corsage montant, plat; manches à trois cloches.

Jupe unie. Le corsage et la jupe sont boutonnés droit du haut en bas.

Châle *Ristori* en cachemire, brodé au crochet et garni d'une dentelle noire.

Ce chapeau est composé d'un petit carré dont une pointe rabat à 20 ou 25 centimètres au-dessus du bas.

La broderie se compose d'un dessin léger en cordonnet noir, sur un bord de 4 à 5 centimètres. Une broderie légère s'étale sur les deux pointes de derrière.

Petit col et sous manches en dentelle blanche.

Chapeau en paille d'Italie, orné de tulle et de dentelle noire, de velours, de blondes, de fleurs et de plumes blanches nouées de noir.

Ce chapeau se compose d'une passe formant la Marie-Stuart et d'un bandeau de calotte.

Le fond est remplacé par une calotte bouffante en tulle noir double, sur et sous laquelle est un volant de dentelle dont la partie du bas retombe sur le bavolet qui est garni de bouclettes et de bouts en ruban de velours.

Le bord de la passe est garni d'une ruche en dentelle noire qui, de distance en distance, forme des barrettes sur la passe. Une longue plume blanche, nouée de brins noirs, accompagne la passe et s'enroule sur le bord dans le bas. Sous le chapeau une ruche et des mentonnières en blonde blanche et des roses avec feuillages. Brides blanches.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en paille d'Italie avec un bouquet d'épis de blé naturels. Sur le milieu de la passe, ces épis, dont la moitié est verte, l'autre jaune, sont ornés de paille verte et retenus par un nœud en paille d'Italie. Le bavolet, également en paille d'Italie, est garni d'une petite dentelle noire; le dessous, en blonde blanche, est orné d'un seul bouquet de boutons de rose, le tour de la passe est garni d'une petite dentelle noire.

N° 2. Chapeau en crêpe blanc avec bouillonné de tulle sur la passe et sur le bavolet, rubans de taffetas lilas posés dedans et grande blonde garnissant le bavolet; sous le côté gauche un nœud à longs pans, sous l'autre côté, un nœud beaucoup plus petit et posé plus bas; dessous, deux nœuds de rubans, un placé au-dessous des bandeaux, l'autre au-dessus.

N° 3. Bonnet du matin en mousseline perse, rose et noire, garni de rubans de taffetas, semblables à la mousseline; nœud sur la tête; la forme est arrondie et l'étoffe taillée en biais.

N° 4. Bonnet du matin orné d'entre-deux en mousseline brodée, garni de valenciennes; nœud de taffetas sur la tête avec entre-deux garnis de valenciennes.

N° 5. Col de campagne en mousseline perse fond blanc avec pois roses.

N° 6. Colerette montante en mousseline perse, plis cousus devant, formant chemise d'homme.

N° 7. Fichu *Charlotte Corday*, formé d'entre-deux en guipure avec ruche de taffetas rose n° 4 séparant les entre-deux, garni d'une très haute guipure de Venise; une plus basse entourant le cou avec ruche de rubans.

N° 8. Casaque du matin en jaconas garni d'une très haute broderie guipure de Venise, entre-deux semblables, avec très large volant au bas de la manche et jockey pareil.

N° 9. Manche en mousseline perse pareille au fichu n° 5.

N° 10. Manche pareille au fichu n° 6.

MA FEMME ET MA NIÈCE.

Une femme d'infiniment d'esprit et de talent, madame Anaïs Ségalas, vient de publier, chez madame Jeannet, un joli volume inspiré par l'exposition universelle. Ce charmant ouvrage a pour titre : *Contes du palais de cristal*. Nous en détachons au hasard une nouvelle, dont nous nous empressons d'offrir la primeur à nos abonnées.

Monsieur Auvray, général et séducteur en retraite, avait eu ses beaux jours de double

conquête; mais le temps de plaire était passé, et quand le diable fut vieux il se fit mari. M. Auvray venait de jouer à une jeune et jolie femme le mauvais tour de l'épouser.

Or, un matin, le général semblait fort irrité: il fronçait le sourcil, frappait du pied et brisait les porcelaines de Sèvres.

Un vieux domestique, un grognard à moustaches grises, était seul avec lui dans sa chambre.

— Je suis désolé, disait-il, que cela fasse

tant d'effet à mon général, mais c'est absolument comme j'ai eu l'honneur de le lui raconter.

— Ainsi, maraud! tu oses accuser ma femme?

— Je vous le répète, mon général, il y a huit jours, j'allais visiter un camarade qui est domestique rue de Grammont, lorsque je vis Madame entrer dans la maison, et passer devant le concierge sans s'arrêter, comme une personne certaine d'être attendue, en disant précipitamment: M. Oscar Morin. Elle ne m'aperçut pas: moi, je restai fort surpris et je dis au camarade: Qu'est-ce donc que ce M. Oscar Morin? — Je ne le connais pas, me répondit l'ancien; c'est un nouveau locataire; tout ce que je sais, c'est que c'est un blanc-bec de vingt-cinq ans.

Le général était auprès d'une étagère, il saisit la Rosati. La danseuse est de plume, mais la statuette est de plâtre; elle tomba lourdement et se brisa en morceaux. Le vieux grognard continua:

— Comme je sais que mon général tient à la consigne maritale, et que la constance est le mot d'ordre du ménage, je voulus savoir si Madame connaissait ce mot d'ordre-là. Je surveillai ses démarches. Elle sortait régulièrement tous les matins, précisément à l'heure où mon général fait sa petite promenade. Je la suivis, et chaque jour je la vis entrer chez M. Oscar Morin, aussi vrai que je me nomme Martial.

— Morbleu! s'écria le général qui fit un massacre de chinoïseries, de porcelaines et de cristaux. Tromper ainsi un mari respectable!

— Ah! reprit judicieusement Martial, les plus respectables sont les moins respectés. Du moins c'était comme ça de mon temps... Mon Dieu! que de jeunes amours j'eus dans la vieille garde! Wagram! Austerlitz!... car je donnais à chaque beauté le nom d'une victoire... Mais ce n'est pas tout, mon général, il y a ici une double intrigue.

— Comment? s'écria le mari furieux, un autre M. Oscar!... Ainsi, ma femme?...

— Oh! cette fois, reprit Martial, il ne s'agit pas de Madame, mais de mademoiselle Marthe, votre nièce, cette jeune orpheline qui demeure avec vous. Pendant que Madame se conduit

ainsi et que la foi conjugale est en déroute, Mademoiselle se livre à une correspondance mystérieuse et peut-être amoureuse.

Pour le coup, le général allait briser La-blache, mais son fidèle grognard l'arrêta, en lui disant:

— Ce monsieur est innocent; ce n'est pas à lui qu'elle écrit, c'est à M. Isidore Marville, ce pékin... pardon, mon général, ce beau jeune homme qui vient ici. C'est moi qui mets les lettres à la poste, et je vois toujours la même adresse. Il arrive ensuite pour Mademoiselle de petites lettres satinées, qui doivent être les réponses de M. Isidore. Voilà mon rapport sur l'état des choses.

— Ma nièce, s'écria M. Auvray, une jeune fille si innocente, élevée au Sacré-Cœur, où elle a appris la morale en même temps que l'orthographe!

— Hélas! reprit Martial, Austerlitz aussi était innocente et candide!

— Comment, Austerlitz?

— Oui, ma première passion, une vivandière, un cœur chaste et pur qui me fut enlevé par le tambour-major.

— Malheureux époux! malheureux oncle! dit le général. Merci de tes instructions, mon brave. J'observerai aussi, moi, et, si tu ne te trompes pas, malheur à elles!

On vint annoncer à M. Auvray que le déjeuner était servi. Il dévora sa douleur et son repas, et mangea avec désespoir. Mais, tout en leur offrant une tranche de pâté ou de galantine, il observait les deux jeunes femmes. Toutes deux étaient faites pour motiver les inquiétudes d'un mari et d'un oncle.

Gabrielle, sa femme, avait vingt-quatre ans, un visage mutin, une petite bouche vermeille, qui souriait avec esprit et qui parlait de même; des cheveux noirs, des prunelles éloquentes, une taille à tenir dans un braclet et une démarche élégante. Elle marchait comme une Parisienne et regardait comme une Espagnole.

Marthe, la nièce du général, venait d'atteindre ses vingt et un ans. C'était une beauté blonde, douce et tendre; un type germanique qui rappelait Marguerite ou Léonore.

— Qu'avez-vous donc contre moi? dit Gabrielle à son mari, vous me regardez avec un air...

— Vous êtes trop gaie, ce matin, Madame. Cela m'étourdit.

— Et moi, reprit Marthe, que vous ai-je donc fait?... Vous me lancez aussi des regards...

— Vous êtes trop triste et trop pensive.

Elles partirent d'un éclat de rire. Le général frappa du pied.

— Morbleu! je dis vrai. Quand une jeune fille rêve ainsi, ce n'est pas d'ordinaire à un chapitre de *l'Imitation* ou de la *Morale en action*.

— Allons, mon ami, ne faites pas le méchant, dit madame Auvray en le câlinant... Soyez gentil, Hector.

Hector!... Elle l'appelait Hector!... Oh! pour le coup, il se sentit perdu.

— Que je sois gentil, mille tonnerres!... s'écria-t-il. Je n'aime pas les femmes qui câlinent leurs maris. J'avais une petite chatte blanche qui faisait toujours patte de velours, quand elle voulait me donner un coup de griffe.

Au bout de quelques instants, madame Auvray dit à son mari :

— Vous savez, mon Hector, que nous avons une invitation de bal pour la semaine prochaine. Ce sera magique, étourdissant!... Vous ne voulez jamais me mener au bal; mais nous irons à celui-là, n'est-ce pas, mon cher petit mari?

— Non, mille fois non! s'écria le général. Les bals sont inventés par le diable et les femmes. Pendant qu'on m'y fait jouer au whist, on s'empare de vous pour la danse: on fait valser ma femme et danser mon argent. Non, je ne veux pas vous livrer aux rédowas, aux schottisch, à la valse à deux temps, valse perfide, qui prend dans son tourbillon le repos des maris, pour le perdre en deux temps.

— Le bal est très moral, dit Gabrielle. Vaut-il mieux qu'une femme reste toujours seule, rêveuse, à lire ou à méditer quelque roman de flamme? Vivent les esprits joyeux, légers!... Cette frivolité que vous blâmez est souvent comme une aile qui nous soutient en l'air, quand nous pourrions tomber.

Le général persista dans son opinion; la jeune femme se mit à boudier, puis elle sembla

prendre son parti, et dit à son mari négligemment :

— Quels sont vos projets, ce matin?

— Elle veut m'éloigner, pensa-t-il. Mon projet, répondit-il, est de ne pas bouger d'ici... Non, je me trompe, j'ai des courses à faire: je serai absent toute la journée.

— Vraiment! dit-elle avec son plus doux sourire. Eh bien, vous avez raison, mon Hector; vous êtes habitué à une vie active, et l'exercice vous fera du bien.... Qu'avez-vous donc? vous cassez votre assiette.

— C'est ce diable de cuisinier qui m'abreuve de vinaigre.... Et vous, Madame, comptez-vous sortir ce matin?

— Mon Dieu, non, dit madame Auvray; je suis un peu souffrante; j'ai une migraine!

— La perfide! pensa le général.

— C'est singulier, reprit Marthe, je suis absolument comme Gabrielle; j'ai aussi une affreuse migraine, et je vous demanderai la permission de me retirer dans ma chambre.

— Pour sa correspondance, pensa M. Auvray. Me voilà bloqué entre deux migraines.... J'aimerais mieux avoir affaire à dix mille Russes qu'à deux Parisiennes.... Je n'aime pas les femmes qui se plaignent toujours, reprit-il. Il me semble pourtant que vos faibles santés ne vous empêchent pas de recevoir joyeuse compagnie toute la journée. Pendant que je souffre de mes rhumatismes, ou que je fume mon cigare, j'entends votre cloche de visites, qui sonne comme le bourdon de Notre-Dame.

— Mais nous ne voyons presque personne, reprit Gabrielle; quelques rares visites: madame de Lestanges, madame Vernand, quelquefois, de loin en loin, M. Isidore Marville.

Le général regarda Marthe; elle rougit au nom d'Isidore.

— Isidore, grommela-t-il, ce blanc-bec d'Isidore!

— Comme vous le traitez, mon oncle! dit Marthe.

— Vous le défendez.... Oui, certes, ce n'est qu'un blanc-bec, et je le lui dirais à lui-même. Je voudrais bien voir ces pygmées-là lutter contre nous autres, débris de la grande armée.

— Écoutez donc, mon ami, dit Gabrielle



LE MONITEUR

Sauv.

Mémoires de...

de...

de...

de...

de...

de...

de...



457

Jules David

L'Imprimerie de S. J. de Roubaix, à Paris

Beaulieu

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Modes d'Alexandrie. Coiffures de R. Phopiteau Anc^{me} M^{me} Popelin Ducarre
Plumes de S. Verrot Seut & C^{me} Dentelles de G. Violard. Corssets de M. aut.
Hyppolite fournisseur de S. M. l'Impératrice. Parfums de Segrand.
fournisseur Breveté de S. M. l'Empereur et des Cours Étrangères*

LONDON, at the Monitor Office 15, Green Street, John NEW-YORK, E. B. Strong, P^{tr}

MADRID, P. J. de la Peña

Die Kurbell gegra. Nachdruck

... d'aller, tout le monde n
... un vaillant généra
... des Victoires et Ces
...
... repris le géni
... M. je propose de faire
... mère, et qu'on intèr
... Comples des Françoi
... de la lever.
... Merial vint lui anno
... Meline avait dià à
... elle allait sortir, et qu
... plus dégate toilette
...
... laisse-moi.
... se laisse to
... et se cacha le visage da
... on
... on
... officiellement
... rester chez elle, n
... Évidemment
... à M. Os
... se disai
... douleur remplo
... ma femme,
... Pourquoi?... E
... malheureuse, qu
... No, c'est parce qu
... s'alt
... mon co
...
... couler une lar
... elle t
... de la
... tant de fer
... pleuré
... la première, à la c
... la seconde, à la chute d
...
... en se levant
... et je mo
... qui je deman
...
... et passa le moue
... M. Taperst bientôt
... la route, la porte co
...
... dans sur les

d'un ton caressant et flatteur, tout le monde ne peut pas être comme vous un vaillant général, brave comme un chapitre des *Victoires et Conquêtes des Français*.

— Un vaste et bel ouvrage! reprit le général avec colère. Moi, je propose de faire un livre plus volumineux encore, et qu'on intitulerait: *Victoires et Conquêtes des Françaises*.

Et il sortit au comble de la fureur.

Une heure après, Martial vint lui annoncer mystérieusement que Madame avait dit à la femme de chambre qu'elle allait sortir, et qu'il fallait lui préparer sa plus élégante toilette du matin.

— C'est bien, dit le général, laisse-moi.

Dès que M. Auvray fut seul, il se laissa tomber sur un fauteuil, et se cacha le visage dans les mains. Il n'en pouvait plus douter, on le trompait. Après avoir annoncé officiellement la migraine et l'intention de rester chez elle, madame Auvray allait s'échapper. Évidemment, il s'agissait d'une visite illégitime à M. Oscar Morin.

— Je l'aimais tant, cette enfant! se disait le pauvre général, chez qui la douleur remplaçait la colère; c'était ma compagne, ma femme, ma fille?... Et elle me trahit!... Pourquoi?... Est-ce parce que je la rends malheureuse, que je suis indigne d'elle?... Non, c'est parce que je suis vieux, parce qu'un peu de neige s'attache à mes cheveux et, sans toucher à mon cœur, vient me blanchir la moustache.

Et le vieux militaire sentit couler une larme; certes, elle avait plus de valeur à elle toute seule que toute cette petite monnaie de larmes que dépensent si largement tant de femmes nerveuses. Le général n'avait pleuré que deux fois dans sa vie: la première, à la chute de Napoléon; la seconde, à la chute de sa femme.

— Morbleu! s'écria-t-il en se levant par un soubresaut, je la suivrai, et je monterai après elle chez cet homme, à qui je demanderai raison.

Il souleva le rideau et guetta le moment où Gabrielle sortirait. Il l'aperçut bientôt; elle traversa rapidement la cour, la porte cochère s'ouvrit; elle disparut.

Aussitôt le général s'élança sur les pas de

sa femme. Il eut soin de cacher dans son paletot une paire de pistolets neufs qu'il venait de faire acheter; car il était trop loyal pour se servir d'armes qu'il connaissait déjà.

Gabrielle marchait devant lui leste et pimpante; il la suivait à distance, en examinant avec colère sa toilette, que d'ordinaire il ne remarquait jamais.

— L'infâme! se disait-il.... Avoir choisi pour lui plaire cette robe si coquette avec ses basques assassines et ses trois étages de volants! Je déclare ces perfides couturières complices de tous les crimes conjugaux. Et cette écharpe conquérante, en velours noir, garnie de dentelle!... Tout à coup il pâlit et ne douta plus de son malheur: il venait de remarquer le plus délicieux chapeau rose!... un soupçon de chapeau, profondément combiné pour séduire et pour laisser à découvert toute la grâce du visage.

Elle se retourna à demi; il vit son fin profil et aperçut des boucles noires, qui retombaient en luxueuses anglaises.

— La perfide, se dit-il. Comme elle est savamment coiffée! Plus de trace de son négligé du matin: les papillotes sont pour les maris et les boucles parfumées pour les amants.

— Voilà une jolie femme! dit un passant, en se retournant pour la regarder.

— Il a, parbleu, raison! pensa le général. Est-on plus malheureux que moi! On trouve ma femme jolie, et je vais la voir passer à l'ennemi.

Elle releva légèrement sa robe, pour traverser la chaussée, et découvrit un pied fin et cambré, chaussé d'un brodequin mignon: un pied de Chinoise pour la petitesse et de sylphide pour la légèreté.

— Il faut convenir, se dit-il, que ma femme a un pied délicieux.

Un pauvre lui tendit la main; elle lui donna une pièce de monnaie.

— Elle a bon cœur, pensa-t-il.... Trop bon cœur, ajouta-t-il en fronçant le sourcil.

M. Auvray, comme vous l'avez vu, continua Robert, n'est pas taillé en sylphe; il a même un embonpoint assez majestueux; il commençait à se fatiguer d'une manière inquiétante. Le pauvre général ne savait pas à quoi il s'ex-

posait en suivant ainsi par la ville une Parisienne aux pieds légers.

Gabrielle marchait devant lui avec grâce et élégance, tantôt pressant le pas et se glissant entre les voitures, tantôt suspendant sa marche pour contempler les séductions des magasins. Elle voltigeait capricieusement, comme un papillon, s'arrêtant à toutes les fleurs qui s'épanouissaient sur un cachemire ou une broderie. Le malheureux général s'essuyait le visage : quelle rude épreuve pour ses jambes et sa patience !

Tout à coup elle se retourna et revint sur ses pas. Elle était en face de lui et ne pouvait manquer de le voir. Tant de labeurs, de pas et de fatigue allaient donc être perdus ! M. Auvray, épouvanté, s'effaça rapidement ; Gabrielle l'effleura sans l'apercevoir. Par bonheur, elle était profondément occupée d'une combinaison de robe. Il la vit entrer chez Delisle.

Encore une station ! se dit-il avec désespoir.

Dans la crainte qu'elle ne lui échappât, il se mit en faction devant le magasin. Il marchait dans la rue, allant et venant sans cesse, à la façon des lions du Jardin des Plantes (ne pas confondre avec ceux du boulevard des Italiens). Quelquefois, pour se distraire, il jurait et frappait du pied. Il attendit ainsi un quart d'heure, une demi-heure ; sa femme ne paraissait pas. Il se fatiguait horriblement... Une heure s'écoula. Oh ! pour le coup, il perdit patience.

Il n'avait pas remarqué un gamin assis sur une borne, qui avait suivi toute cette petite scène, tantôt riant aux éclats, tantôt appuyant son pouce sur le bout de son nez, et lui faisant, avec ses deux mains, le geste particulier aux gamins de Paris.

— Dites donc, mon militaire, cria le gamin en regardant les épaisses moustaches du général, il y a assez longtemps que vous faites le pied de grue pour attendre la petite bourgeoise !

— Veux-tu te sauver plus vite que ça ! dit M. Auvray en le menaçant.

— Si vous vouliez être généreux, mon

prince, on pourrait bien vous dire ce qu'elle est devenue la petite mère.

— Tu le sais et tu ne le dis pas ! s'écria le général. Parle vite !... Cent sous ou cent coups de canne.

— Cent sous, mon empereur, dit le gamin en saisissant la pièce blanche. Vous saurez donc... que je ne sais rien... si ce n'est que le magasin a une autre sortie rue de Grammont, et que...

— La rue de M. Oscar ! s'écria le général. Deux sorties !... C'est immoral.

Et il courut tout d'une haleine chez M. Oscar Morin.

— Détale donc, vieux crocodile ! hurla le gamin avec son geste favori.

Peu d'instants après, le général entra dans la fatale maison que lui avait indiquée Martial.

— M. Oscar Morin ? demanda-t-il à la portière.

— Montez, dit une mégère, qui tenait à la fois du Cerbère antique et de la Pipelet moderne. Au second, au-dessus de l'entresol.

— Dites-moi, la bonne femme, M. Morin demeure-t-il seul ? est-il marié ?

— Ah ! bien oui, marié !... Il craindrait de déranger M. le maire.

— N'avez-vous pas vu tout à l'heure, dit M. Auvray d'une voix tremblante d'émotion, une jeune femme en chapeau rose, qui est venue le demander ?

— La petite dame en chapeau rose... un amour de femme, qui vient tous les jours chez M. Oscar ?... Elle sort de chez lui à l'instant.

— Mille tonnerres ; s'écria le général.

— Plait-il ? dit la portière. Pourquoi faites-vous rouler le tonnerre comme ça ?

— Remettre ma vengeance à demain, pensa le général, et recommencer un pareil exercice, sans réussir peut-être à les surprendre. Non, mille fois non ; je veux me donner dès aujourd'hui le plaisir de couper la gorge à ce M. Oscar.

Anais SEGALAS.

(La fin au prochain numéro.)

LA VILL.

le Explication.

LA VILLA CROISSY.

(Suite.)

X.

Une Explication.

Madame de Surbley paraissait, toutefois, assez embarrassée de la façon dont elle allait commencer une explication plus que délicate.

— M. de Vatrès, dit-elle tout à coup, vous souvenez-vous d'une gageure faite entre nous deux, il y a quelques jours ?

— Une gageure, madame ?

— Vous l'avez oubliée ?

— Il ne faudra, madame, que me mettre sur la voie, répondit Adrien qui crut comprendre.

— Cette gageure n'est que la conséquence d'une conversation que deux mots suffiront pour vous rappeler. On parlait du mariage, on parlait des femmes ; je ne sais pas si vous disiez plus de mal du mariage que des femmes ou des femmes que du mariage ; je crois que vous aviez et notre sexe et l'institution dont s'agit en égale réprobation. Je vous représentai que toute cette aversion du mariage pouvait tomber devant deux beaux yeux, devant un joli visage. Vous protestâtes, vous soumettant aux plus dures peines dans le cas où, par impossible, vous en viendriez à vous donner à vous-même le plus éclatant démenti. Je vous demandai quel serait l'enjeu : — « Tout ce que vous voudrez, me répondîtes-vous. — Soit, répliquai-je, tout ce que je voudrai. Le jour où vous aurez été atteint et convaincu, où je pourrai vous démontrer, pièces en main, que vous avez répudié vos anciennes et très injustes antipathies contre notre sexe, qu'en un mot, vous avez résolu de vous marier, ce jour-là... »

— Je ne désavoue pas ces paroles qui sont les miennes, madame. Mais je ne vois pas...

— Attendez donc... « ce que vous me demandez, je le ferai. — Tout, entendez-vous ! sans vous récrier, sans protester, sans m'opposer la légèreté du présent entretien. » Et vous vous engageâtes d'honneur, le cas échéant, à faire la chose quelconque qu'il me prendrait

fantaisie d'exiger de vous. Convenez-vous de cela, mais formellement, mais absolument ? Il me faut une réponse bien nette et bien catégorique, avant de poursuivre.

— Mais, madame, est-ce si nécessaire, et croyez-vous donc que, lorsque ma parole est engagée, on puisse être inquiet sur ma loyauté, sur ma solvabilité ? Vienne l'échéance, madame, et je paierai. Mais pensez-vous donc que l'échéance soit venue ?

— Sans cela, monsieur, à quoi bon vous rappellerais-je votre engagement ?

— Mais pour me rafraîchir la mémoire.

— C'eût été excès de précaution de ma part, vous l'admettez ; car il n'y a pas un siècle que ce petit contrat verbal est passé entre nous.

— Mais alors, madame...

— Je passe à la caisse, monsieur, je viens toucher.

— Et vos titres ?

— Excellents : votre engagement d'honneur.

— Mais il faut me prouver que j'ai perdu.

— J'espère y parvenir, monsieur. Le jour où vous songeriez sérieusement à vous marier... ce jour-là, vous avez perdu.

— Eh bien ! madame ?

— Eh bien ! monsieur, ce jour-là est tout venu.

— Madame, que voulez-vous dire ?

— M. de Vatrès, remarquez bien qu'ici ruser, même pour un peu, serait plus que déloyal, car vous êtes le seul juge auquel je puisse en appeler de vous-même. Vous répondrez à mes questions en toute franchise ; j'accepte d'avance pour vrai ce que vous me direz. Si quelque chose est capable d'enchaîner un homme d'honneur, c'est une pareille situation. N'est-ce pas votre avis ?

— En tous points, madame.

— Alors, nous nous entendrons bien vite. Deux questions, auxquelles vous allez répondre en deux mots, auront tout éclairci.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Je vous ai dit, monsieur, que je croyais avoir gagné mon pari ; assurez-moi formellement que vous ne songez pas à vous marier, et je n'ajoute pas un mot. Eh bien, monsieur ?

— Je répondrai franchement à une question que je ne saurais décliner, j'en conviens, sans déloyauté. Mais soyez assez bonne pour me dire auparavant ce qui a pu vous faire supposer...

— Qu'importe, monsieur, si j'ai touché juste.

— Sans doute, madame ; mais je vous ferai observer que vous exigez de moi une confession sans réserve ; et n'y aurait-il pas quelque mauvaise grâce à décliner ma supplique, au moment même où vous allez user si largement de votre droit ? Car, je ne le nie pas, c'est votre droit.

— Nos positions ne sont pas les mêmes ; vous me devez votre confession entière, moi, je ne vous dois rien. Toutefois, je répondrai au moins à cela. Au premier regard échangé entre vous et... une autre personne, j'ai surpris votre secret. Et, hier soir, à un échange rapide de doigts, j'ai deviné que vous vous entendiez parfaitement, et que la réconciliation était opérée. Je dis réconciliation, car l'aigreur de vos paroles indiquait des ressentiments qui se sont apaisés au grand contentement de tous deux, à ce qu'il paraît.

— Quoi, madame ! vous avez vu !..

— Tout, ou à peu près tout... des choses qu'il m'était indifférent de voir... et des choses aussi que je suis bien aise d'avoir vues. Vous aviez pris la détermination immuable, disiez-vous, de ne vous marier jamais, et de ce serment autant en aura emporté le vent. Là n'est pas le très grand mal, monsieur, le mal très sérieux, très grave, je vais vous le dire : votre tort est que je ne vous l'apprendrai pas. J'ignore si Amédée vous a fait ses confidences, mais qu'il les ait faites ou non, vous n'avez pu ne pas remarquer son penchant pour madame de Foucault... Quant à elle, elle est sans excuses d'avoir accepté ses soins, se sachant si peu libre de l'écouter. Je veux bien admettre qu'entre vous deux, vous et lui, l'hésitation soit possible ; mais il est odieux de se servir d'un pauvre garçon pour faire naître chez un autre cette inquiétude, cette sorte d'alarme qui

vous ramène autant et plus qu'une affection nouvelle. La coquetterie, dans de telles conditions, est une mauvaise action, et ses suites peuvent être irréparables. Il ne faut jamais jouer avec le cœur, à moins que la lutte ne s'établisse à armes égales ; mais alors il ne s'agit plus du cœur, il ne s'agit plus que de vanités aux prises. Vos torts sont moindres sans doute, monsieur. D'après ce que j'ai cru deviner, vous avez retrouvé ici une affection interrompue par des circonstances qui m'échappent. Vous êtes un prétendant de plus vieille date que mon pauvre frère ; mais bien que vous appuyant sur vos droits de privilégié, vous puissiez penser ne rien lui devoir, est-ce qu'il était honnête, loyal, humain, de le laisser se nourrir indéfiniment d'un espoir qui ne devait jamais se réaliser ! Voyons, monsieur, j'en appelle à votre franchise.

— Je répondrai, madame, à cela le mieux que je pourrai. Et lorsque je vous aurai tout dit, je suis convaincu que vous m'absoudrez. Amédée ne m'a fait aucune confidence ; mais j'admets avec vous qu'il y aurait de la mauvaise foi à me retrancher derrière son silence, car un aveu ne m'eût rien appris. Vous avez compris que mes rapports avec madame de Foucault dataient de plus loin, vous avez également soupçonné, à l'amertume de mes propos, que ces rapports n'avaient pas toujours été heureux. Oui, madame, j'aime madame de Foucault, et je l'aime depuis longues années ; des circonstances que je ne puis dire ont jeté entre nous une barrière qui peut être rompue, qui le sera parce que nous le désirons également tous les deux... C'est le hasard qui nous a réunis et qui a amené une réconciliation que je n'eusse pas supposée possible en venant ici... Il serait injuste de nous accuser de duplicité. Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que nous nous fussions entendus tout d'abord, et puisque je fais ici ma confession, je dois vous dire, madame, que l'explication qui aura décidé du sort de nos deux existences a eu lieu hier... Vous avez pu nous accuser, et, je l'avoue, les apparences se dressaient contre nous. J'espère que maintenant vous reconnaîtrez que la fatalité a tout fait et qu'il faut ne s'en prendre qu'à elle... N'est-ce pas votre avis, madame ?

— Monsieur, je veux croire et je crois à la sincérité de vos explications... La fatalité, sans doute, a pesé dans tout cela, et je ne m'en prendrai qu'à elle. Vous aimez madame de Foucault et elle vous aime... vous êtes de vieux amis qui se retrouvent... Il y a là droits acquis, et mon pauvre frère, je le sens, serait mal venu à faire valoir les titres illusoire qu'il crut avoir... La question n'est plus dès lors, qu'une question de générosité, d'humanité, monsieur. Madame de Foucault n'aime pas Amédée, mais Amédée l'aime, et trop pour son repos. Aussitôt que l'établissement qu'il rêvait est impossible, il va de la dignité de tout le monde que cet état de choses cesse... Je me charge de préparer mon frère à une nouvelle qui sera le renversement d'espérances caressées depuis longtemps, bien que vos droits soient antérieurs aux siens... Mais vous connaissez Amédée, monsieur, c'est un cœur d'or, l'homme le meilleur et le plus loyal, mais aussi le caractère le plus violent, quand il se croit blessé! Il ne peut entrer dans ma pensée de chercher à vous intimider; un homme en vaut un autre; mais, monsieur, vous sentirez... vous comprendrez que l'amitié seule qui vous lie, vous impose le devoir d'éviter... d'empêcher...

— Je comprends, madame.

— Il faut que vous nous quittiez, monsieur; vous devez tout le premier en reconnaître l'urgence... Oh! soyez tranquille, je m'expliquerai franchement, loyalement, moi, avec Isaure... elle, non plus, ne peut demeurer ici davantage. Mais il faut que vous partiez, vous d'abord... n'est-il pas vrai? Vous êtes trop juste aussi pour vous blesser d'une prière dictée par des circonstances impérieuses, inexorables, je m'en rapporte à vous.

— Rassurez-vous, madame, répondit Adrien d'une voix grave, je n'abuserai pas d'une hospitalité que la fatalité et non vous, madame, rend désormais impossible; ma retraite est indispensable, je le sens, et, dès aujourd'hui...

— Non, monsieur, non... demain ou après-demain, le temps enfin de colorer votre départ d'une raison spécieuse... Mais vous ne serez pas assez injuste, j'aime à le penser, pour vous formaliser d'une requête que notre position à tous ne légitime que trop. Permettez-moi d'insister

sur cela... vous avez pu, dans l'origine, me croire fantasque, capricieuse; je vous ai fait ma confession, et j'espère avoir détruit la mauvaise opinion que vous aviez dû concevoir de moi sur l'étrangeté impardonnable de ma conduite. Nous avions fini par nous entendre, n'est-il pas vrai? et il ne subsistait plus rien de nos mutuelles préventions? Il faut me dire cela, monsieur, pour me consoler un peu d'une démarche que je me suis crue dans l'obligation de faire, mais qui m'a été plus pénible que vous ne pouvez vous l'imaginer.

— Oh! madame, soyez convaincue que le seul sentiment que j'emporterai sera un sentiment de reconnaissance pour votre bon accueil... et pour la confiance que vous m'avez témoignée. Peut-être un instinct secret vous avait-il avertie à votre insu que ma présence dans cette maison serait le renversement de projets longtemps caressés... Le fait est que, si vous m'eussiez laissé partir lorsque j'y étais décidé, je n'eusse jamais rencontré madame de Foucault, et par conséquent... Mais il est une force qui domine tous nos projets, déjoue toutes nos prévisions, et à laquelle nous n'avons qu'à obéir; et c'est cette force qui a tout fait, tout conduit, tout arrangé... Mais c'est ce qu'Amédée ne voudra pas reconnaître, et je sens qu'à sa place j'aurais de la peine à être équitable. Ma retraite est donc de toute urgence, et je l'effectuerai sans retard... Quand vous reverrai-je, madame? c'est ce que j'ignore; mais il me serait cruel de ne pas emporter l'espoir de renouer quelque jour la chaîne trop vite rompue d'une intimité aussi charmante, aussi délicieuse.

— J'espère comme vous, monsieur, que les difficultés qui nous séparent pour un temps plus ou moins long ne seront pas éternelles. Je vous prie, toutefois, j'attends même de votre discrétion, pas plus que de la cause réelle de votre départ... C'est moi que ce soin regarde... Je n'ai accompli que la moitié de ma pénible tâche; elle peut encore moins que vous rester ici; et, bien que vous ne soyez guère fondé à redouter un soupirent que votre seule vue a ruiné, il ne serait pas convenable qu'elle prolongeât son séjour davantage... Nous sommes d'accord sur

tous les points maintenant, et je peux compter sur vous ?

— Oui, madame, oui...

— Eh bien ! laissons cela et rentrons.

Gustave DESNOIRESTERRES.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Comment oser parler théâtres ? Il s'agit bien des pièces nouvelles ! A cette heure tout Paris, que dis-je Paris ? la France entière, ne s'occupe que de l'emprunt. Pendant dix jours, on a pu voir les queues traditionnelles abandonner les abords des théâtres pour assiéger les portes du Trésor et des mairies. Belle affaire que de savoir si M. *** épouserait mademoiselle telle ou telle. L'important est de s'assurer une part, grosse ou petite, au gâteau-monstre de l'emprunt. Cruvelli, Rachel, Ristori, qu'êtes-vous, je vous le demande, à côté d'une prime de 50 p. 100 ?

Les théâtres ont si bien compris la situation, qu'ils se sont bien donné de garde de se mettre en frais pour faire la cour au public et amorcer la curiosité.

Le Théâtre-Français a même, par excès de précaution, ressuscité le drame le plus long, le plus lourd, le plus endormant de l'ancien répertoire, *Misanthropie et Repentir*. Il est vrai que, si la pièce est vieille, la traduction est nouvelle. Mais, malgré tout le respect que nous professons pour l'auteur, Kotzebue, et le traducteur, ce pauvre Gérard de Nerval, qui se pendit l'année dernière, nous ne saurions dissimuler l'ennui mortel que nous ont causé ces cinq actes farcis de larmes, de sanglots et de déclamations. En vérité, quand on assiste à cette jérémiade d'outre-Rhin, on se demande de quel bois étaient faits nos pères pour aller s'attendrir deux cents fois de suite à ces balivernes sentimentales, et c'est à peine si l'on s'explique une pareille vogue en pensant que ce pathos germanique avait pour interprètes Talma et mademoiselle Mars.

Donc frottons-nous les yeux, détitrons-nous les bras et, pour nous réveiller, allons rire aux bonnes grosses bêtises du *Palais de Chrysale*,

cette contre-exhibition, que M. Clairville vient d'ouvrir au passage des Panoramas, sur la scène du théâtre des Variétés. C'est là que vous verrez exposés l'*Ouvre-huître* à vapeur, la locomotive tire-botte, la machine à haute pression pour la fabrication des cure-dents, le brosseur mécanique, qui déchire les habits à force de nettoyer, etc., etc., le tout assaisonné de couplets, de gros sel et d'épices à bouche que veux-tu.

Ajoutez à cette ration, passablement maigre, un vaudeville en cinq actes de M. Marc Michel, *Voyage du haut en bas*, sorte de train de plaisir à reculons, accompli, en tombant de fenêtre en fenêtre, par un gaillard surpris en bonne fortune au point culminant d'une maison à quatre étages, et vous aurez tout le bagage dramatique de la quinzaine. Cette odyssée burlesque s'est évidemment trompée d'adresse : ce n'est pas à l'Ambigu-Comique, c'est au Palais-Royal qu'était sa place.

Rien autre chose à signaler dans le monde théâtral, si ce n'est l'apparition de deux myrmidons mâle et femelle, qui font courir tous les soirs Paris entier à l'Hippodrome. Ces naturels de Lilliput s'appellent, au dire de l'affiche, des *Aztecs*. Leur cornac affirme que ce sont les derniers débris d'une race humaine jadis florissante au sein de l'Amérique centrale. Les savants veulent que ce soit tout bonnement des avortons assez régulièrement conformés. Nous ne nous chargeons pas de prononcer dans un procès de cette importance ; tout ce que nous pouvons dire c'est que ces pygmées sont assurément le plus gracieux et le plus curieux spécimen qu'on puisse imaginer de l'humanité vue par le petit bout d'une lorgnette.

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Sa Majesté la reine d'Angleterre a quitté Paris au milieu d'un immense concours de peuple, aussi empressé de lui offrir ses derniers hommages, qu'il le fut de saluer son arrivée. Les fêtes ont été splendides, le bal de l'Hôtel de Ville présentait un coup d'œil féerique!

A Versailles, l'antique demeure de nos anciens rois semblait renaître à de nouvelles gloires, et avait repris tout l'éclat dont elle brillait sous le beau règne de Louis XIV, pour recevoir dignement l'illustre souverain de la Grande-Bretagne. Et maintenant, de cela comme de toutes les joies du monde, que le temps emporte avec lui, il ne reste plus qu'un souvenir, mais ce souvenir sera impérissable dans les annales de l'histoire.

La mode n'a pas été inactive pendant ces

jours de réjouissances incessantes. Un temps admirablement beau permettait les toilettes les plus légères et les plus élégantes: aussi toutes les femmes avaient des mises diaphanes et vaporeuses et semblaient faire assaut de coquetterie. Les robes blanches à volants brodés, celles en organdi et en barége à dispositions se voyaient en quantité. Venaient ensuite les riches étoffes de soie et avec cela les pointes en dentelle noire, les mantelets de taffetas blanc, brodés et ornés de magnifiques dentelles blanches, très hautes, enfin une foule de fantaisies éblouissantes de fraîcheur et de grâce.

Quant aux robes de bal, dont un grand nombre avaient été fournies par la maison Lhopiteau (autrefois Popelin-Ducarre), beaucoup étaient en tulle et en crêpe, surtout blanc. On voyait des jupes bouillonnées jusqu'aux genoux, avec un semé de fleurs ou de papillons en ruban. D'autres étaient garnies de volants bordés de plusieurs rangées de petits rubans en satin. Il y avait aussi des robes de gaze, lamées d'or ou d'argent, d'un fort brillant effet. Puis, sur les robes d'étoffe de soie, des volants de point d'Angleterre, des garnitures de fleurs ou des ruches de ruban posées en zigzag, et dont chaque pointe de feston était marquée par un nœud de ruban. Ajoutez à tout cela une profusion de diamants, toutes toilettes fraîches, et vous aurez une idée du tableau

enchanteur que présentaient ces salons pleins de femmes jeunes, belles et somptueusement parées.

Beaucoup de corsages étaient drapés, il y en avait aussi à la Louis XV, carrés, avec traverses composées de ruches ou de rubans mis à plat et nœuds de ruban. A quelques robes le corsage était pointu, plat et les draperies en crêpe ou en tulle. Un haut volant, partant de la ceinture, formait double jupe. Ce volant, ainsi que celui qui suivait, était orné de pattes en satin, posées de place en place, et bordées de petite blonde légèrement coquillée.

Les manches se portent très courtes et ne sont souvent formées que de deux volants superposés.

On reconnaissait aisément au cachet de grâce et de bon goût que mademoiselle Pauline met à tout ce qu'elle fait, les robes qui sortaient de la maison Lhopiteau. Nous avons souvent signalé ses charmantes confections ainsi que ses jolis objets de lingerie, nous savons qu'il s'y prépare en ce moment d'élégantes nouveautés pour l'hiver, et nous ne manquerons pas de les consigner ici quand le temps en sera venu.

Je dois une mention aux belles dentelles de la maison Violard, qui figuraient brillamment, soit dans les riches toilettes de ville, sous forme de mantelets, garnitures, ou châles, soit dans les toilettes de bal, comme volants, robes ou berthes. On ne saurait voir des dessins plus gracieux et de meilleur goût que ceux des dentelles fabriquées dans cette importante maison.

On a beaucoup remarqué au bal de la cour, à Versailles, plusieurs coiffures de fleurs de la maison Perrot, dont la belle vitrine, au palais de l'Industrie, attire tant d'admirateurs.

L'une, la coiffure Bacchante, se compose naturellement de raisin et de pampre, si habilement imités, qu'on avait envie de mordre à la grappe; mais c'était le cas, ou jamais, de dire comme le renard, et l'on se contentait de la vue.

Une autre guirlande était mélangée de roses et de chèvrefeuille, entre lesquels s'échappaient des cerises: rien de plus distingué, de plus charmant. La coiffure en fuchsias et roses faisait aussi un effet délicieux.

Les mouchoirs de poche sont plus luxueux que jamais, et M. Chapron leur donne surtout un cachet d'élégance qu'on ne saurait trop admirer. Aussi ont-ils la gloire d'être portés par toutes nos grandes dames, qui confient à M. Chapron le soin d'y faire exécuter leurs armoiries au milieu des guirlandes mignonnes et des

riches dentelles dont il les entoure si splendidement; la mode le veut ainsi.

Pour demi-toilette, négligé et deuil, M. Chapron a de ravissantes fantaisies à la fois simples et coquettes, d'une irrésistible séduction.

Tous les chapeaux d'été se portent encore, et mademoiselle Plé-Horain, qui veut bien nous donner souvent de précieux renseignements, n'exhibera point ses nouveaux modèles avant que les beaux jours nous aient complètement abandonnés. D'ici là, elle fait de charmantes fantaisies, soit en crêpe, pour grande toilette, soit en tissu d'aloès, ou en étoffe de soie, mélangée de blonde, et même d'ornements en paille.

Le corset est un objet si important dans la toilette d'une femme, qu'il ne faut pas oublier les maisons de premier ordre où se font, en ce genre, les meilleurs modèles. Or, madame Hippolyte est en droit d'attendre de nous une mention des plus flatteuses. Avec ses jolis corsets, la taille se dessine sans la moindre gêne dans toute son élégance, et les petits défauts que quelques-unes peuvent avoir, se dissimulent, ou même s'effacent merveilleusement.

Les basquines ornées de dentelles ou d'effilés, sont en grande vogue. On commence déjà à en faire en drap de dame pour la saison prochaine. Nous pouvons affirmer qu'on en portera beaucoup.

Comme garniture de robe, les volants restent en faveur, quelquefois on en met deux, seulement, un très haut, partant de la taille, et celui du bas plus petit d'un tiers.

On voit des robes dont les volants sont de deux couleurs différentes. Hier, j'en ai remarqué une en barège rose et en barège noir; il y avait six volants alternativement mélangés; cela faisait un assez joli effet. L'essentiel est de choisir des nuances qui se marient bien.

Une robe de taffetas noir, que portait une de nos élégantes, était ornée de neuf rangs de ruches en taffetas découpé. Ces ruches, posées trois par trois, à peu de distance l'une de l'autre, montaient jusqu'aux genoux, car chaque rangée de trois laissait à peu près la largeur d'une main entre celle semblable qui suivait.

Les robes à grande pèlerine sont très commodes pour négligé d'intérieur ou du matin.

On voit de charmantes robes en taffetas chiné; les jupes ne se garnissent pas. Du reste, rien de neuf; nous attendons les innovations en tous genres.

J'ai remarqué dans le beau magasin de M. Desprey, le chapelier en vogue pour les coiffures d'enfants et celles de nos belles amazones, quelques charmants modèles que je veux

vous décrire. C'était, pour les premiers, de jolies petites casquettes à visière, en étoffe à carreaux, nommée *poil de chèvre*. Au bas de la forme il y a une espèce de galon, haut de deux doigts environ. Devant, au-dessus de la visière, se trouve un riche ornement en passementerie, figurant une chaîne élégante et qui se termine d'un côté par deux glands.

D'autres modèles du même genre, sont en paille d'Italie. Une bande gros bleu entoure le bas de la calotte; l'ornement que je viens de désigner est gros bleu aussi. Viennent ensuite d'adorables petits chapeaux ronds en paille, dont le milieu de la forme, au-dessus du bord, est ornée d'une touffe de fleurs mignonnes en paille qui recèlent un joli papillon. Tous ces modèles sont gracieux et charmants, comme les petits anges auxquels ils sont destinés.

En coiffure d'amazone, j'ai vu chez lui un délicieux chapeau orné de plumes de coq, d'une indéfinissable coquetterie.

Je vous donnerai prochainement des modes

d'enfants. et, à ce propos, je vous parlerai des modèles nouveaux que M. Desprey leur réserve pour cet hiver.

En terminant cette revue des modes, je vous rappelle la parfumerie de M. Faguer-Laboullée, l'eau benzoïde, pour la toilette et les bains, est d'un effet très salubre, et l'hygiène la recommande. Pour nettoyer la chevelure, l'eau de Bérénice a aussi un incontestable mérite. Le philocome, à base de moelle de bœuf et de quinquina, arrête la chute des cheveux et aide puissamment à leur accroissement. Enfin, M. Faguer-Laboullée possède une foule de recettes précieuses dans l'intérêt de notre beauté, car elles en doublent l'éclat et souvent même le lui donnent.

On remarque aussi chez M. Faguer un immense assortiment de gants de premier choix, et de riches éventails rehaussés de peintures fines et délicates, dont les sujets gracieux nous font songer aux jolies bergères de Watteau.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 440.

TOILETTE DE MAISON. — Coiffure en cheveux.
Robe en taffetas.

Corsage à basque, très ajusté, décolleté carré à la Louis XV, avec jockeys croisés et manches en tulle de soie.

Le corsage est coupé de manière à bien faire valoir la taille. Ainsi le devant est en droit fil et les pinces sont disposées de manière à rétrécir les rayures à la taille, qui est marquée par une couture pour faire bien emboîter et évaser la basque.

Le corsage agrafe devant et est garni de cinq nœuds en tresse de soie avec deux glands.

Le bord du décolleté est garni d'une double ruche en tulle blanc, au milieu de laquelle est une ruche en taffetas.

À l'épaule sont deux jockeys croisés; celui de devant part de l'épaulette et descend sous le bras, l'autre descend derrière en sens inverse. Ces jockeys sont bordés d'une ruche et reliés ensemble par un nœud à glands, comme ceux du devant.

La basque, busquée devant et derrière, emboîte parfaitement la hanche sans l'aplatir. Elle est bordée d'une ruche.

La jupe dépasse de 8 centimètres la basque et est prolongée par un faux volant, froncé sous une ruche de taffetas.

Les manches se composent de deux bouffants en tulle retenus par deux ruches, et se ter-

minent par un tulle double formant comme un volant.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau *Rachel*, en taffetas, recouvert de mousseline brodée, garni de valenciennes et orné de boutons de roses moussues.

Passé se rejetant en arrière vers le bas, ayant un bord de taffetas passé dans une coulisse de tulle, qui compose la passe, et qui est recouverte d'un plissé en valenciennes.

Bandeau de calotte et calotte *tendus* en taffetas, recouvert d'une mousseline brodée d'un *semé*.

Bavolet en mousseline, doublé de taffetas et garni d'une valenciennes.

Une touffe de boutons de roses, avec mousse et feuillage, est posée de côté sur la passe très près du bord.

Les brides partent entre la passe et le bavolet et se rejettent en arrière.

Ce chapeau est maintenu par deux épingles.

Sous la passe est un cordon de boutons de roses, mais sans régularité et terminé par une touffe, qui accompagne la joue dans la partie que la passe laisse vide en fuyant en arrière.

Robe en taffetas, ornée de velours et de dentelles.

Corsage montant, très ajusté, fermé devant par des boutons en soie. Bretelles en velours, larges de 8 centimètres sur l'épaule, réduites à 4 vers la taille et terminées devant et der-

entour si splen-
di-
et dans M. (Ch-
sés à la (Vivian)
de séduction.
e portés enrou et
se vent bien dans
en renseignements.
eux modèles sont
sont courtoisement
fait du charme
pour grande beauté
d'effet de soie, ré-
me d'ornement et
important dans la
ne doit pas oublier
ce ou se fait, en en
bèles. On trouve
chambre de tous ces
Avec ses plus ex-
ces la manière plus
et les petits détails
à avoir, se distin-
guent les uns des
autres par les dif-
férences de la dé-
taille comme dis-
tance pour la même
œuvre qu'un en por-
ce, les volants sont
en mailles, et les
de la taille, et sé-
les volants sont
blanc, j'en ai sou-
vent remarqué sur
l'ensemble est
se marquent bien.
que partout sur le
e bord n'est pas de
les ruches, pour
distancer l'une de
l'autre, car chaque
en plus la largeur
table qui court
ne sont pas con-
ce ou du motif
ruches en tulle
sont pas. On voit
les innovations et
cette manière de
regarder pour les
sont belles et
débiles que j'ai

rière par deux bouts flottants de 44 centimètres. Chaque bretelle a un volant en dentelle de 8 à 10 centimètres, qui vient mourir à rien à la taille.

La basque de taffetas a 12 centimètres; elle est ronde et unie; une dentelle noire de 15 centimètres la couvre presque à plat.

La manche, large du bas, est presque ajustée à l'épaule sous la dentelle, et dans son milieu elle est bouillonnée, coupée en long par trois velours qui partant de l'épaule, forment

des bouclettes qui retiennent l'ampleur de la manche et se terminent en tombant flottants de 4 centimètres plus longs que le bas de la manche, qui se termine en pagode, et est complétée par une dentelle noire, avec un velours sur l'ourlet de la manche.

La jupe est ornée de deux velours de 4 centimètres posés à plat, retenant chacun une haute dentelle très légèrement soutenue et par conséquent prenant bien les plis de la jupe, qui est très ample.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Bonnet en mousseline avec fond de valenciennes, orné de rubans mousseline à bord gros grains.

N° 2. Bonnet de blonde avec rubans rose de chine de trois nuances.

N° 3. Bonnet du matin entièrement en organdi, avec ruche à la vielle en rubans de taffetas.

N° 4. Bonnet du matin en mousseline suisse garni de valenciennes.

N° 5. Corsage basquine en fond de malines à

petits pois, garni de bandes de malines. Ce corsage est orné de petits velours noirs formant quadrillé et de plusieurs nœuds en velours un peu plus large.

N° 6. Col-berthe, en tulle de Bruxelles, garni de petite dentelle de Bruxelles, rattachée par des applications en point de plume.

N° 7. Manche pareille au col-berthe.

N° 8. Manche à bouillon surmonté d'une bande de malines. Nœuds de rubans au-dessus de la garniture et rubans sur le bouillon.

TRIANON, SAINT-CLOUD, VERSAILLES.

On a lu dans les divers journaux les relations officielles sur le voyage de la reine d'Angleterre, l'entrée à Paris, les visites à l'Exposition, l'Opéra, la revue, le départ. Nos lectrices nous sauront gré peut-être de quelques détails plus intimes sur les excursions extra-muros.

TRIANON.

L'occasion la plus propice pour voir la reine s'offrait au public le mardi, 21, quand les grandes eaux jouaient à Versailles, sur le passage du royal cortège se rendant à Trianon. Un très petit nombre de curieux venait de Paris ou des environs. Par suite de la note insérée au *Moniteur*, chacun croyait le parc fermé. Quelques personnes, grâce à des protections locales, se donnaient grand-peine pour entrer dans le parc par la grille de la Chapelle, toutes surprises, après avoir surmonté les difficultés de la consigne, de voir les jardins envahis par tous ceux qui entraient tranquillement par la grille du Dragon.

Un arc de triomphe décorait l'avenue de Saint-Cloud vers la grille de Picardie. Les troupes de la garnison formaient la haie. M. le comte de Saint-Marsault, préfet de Versailles, M. Remilly, le maire, et les autorités attendaient la Reine, qui est arrivée à onze heures. La première voiture contenait la Reine d'Angleterre à droite, la Princesse royale à gauche, l'Empereur et le prince Albert vis-à-vis. Deux voitures faisaient suite, et de plus un grand char-à-banc, contenant

vingt personnes, parmi lesquelles on remarquait lord Paget, écuyer de la Reine, et le colonel Fleury. Un piquet des cent-gardes escortait.

Une heure s'écoula à visiter les grands appartements et les salles principales du Musée. A midi et demi, les voitures, dans l'ordre précédent, reprennent vers Trianon leur marche si habilement tracée autour des divers groupes d'eaux et à travers les bosquets, que les invités passent en revue chaque pièce intéressante. Un temps superbe favorisait cette matinée; le soleil étincelant sur les cuirasses des gardes et sur les gerbes d'eau, ce cortège ondulant dans les jardins et autour des charmes comme un serpent doré, l'animation du parc, les vivats de la foule assez pressée pour former un public imposant mais non une cohue, tout cet ensemble composait un spectacle vraiment féerique, que les bien-inspirés, accourus à Versailles ce jour-là, n'oublieront pas de longtemps.

La Reine a paru vivement impressionnée, tant ces merveilles surpassaient en réalité ce qu'avaient pu lui en dire les albums et les descriptions. Son étonnement a éclaté surtout à la pièce du Dragon: la voiture s'est arrêtée un instant pour permettre de jouir du coup d'œil. Il faut ajouter que les eaux jouaient avec une précision remarquable. On ne se doute guère non-seulement des soins perpétuels que réclame un matériel immense, mais encore des études spéciales qu'on doit apporter pour obtenir dans le jeu des

eaux un parfait résultat. Aussi cette fête fait-elle le plus grand honneur à l'architecte des eaux, M. Séguy, dont on ne saurait trop louer la bonne administration.

L'Impératrice attendait la Reine d'Angleterre à Trianon; Leurs Majestés ont parcouru les jardins, dont l'entrée était formellement interdite au public. La Reine, fort instruite des détails de notre histoire, voyait avec intérêt cette métairie à la Florian, la laiterie en marbre, et la ferme dont Marie-Antoinette avait été la royale bergère. La serre, toujours si admirablement tenue, embaumait l'odorat et ravissait l'œil par les dispositions pareilles à celles du jardin du Roi. Le lunch était préparé au Petit-Trianon, pendant que les orchestres des régiments 8^e cuirassiers et 48^e de ligne exécutaient des symphonies militaires.

Au retour, Leurs Majestés l'Impératrice et la Reine sont revenues seules dans la première voiture; l'Empereur était dans la seconde avec la Princesse royale et le prince Albert. Selon la mode anglaise, la Reine et la Princesse avaient une mise simple: la robe de Sa Majesté en mousseline brodée, doublée de taffetas rose, mantelet vert, recouvert de dentelle noire, ombrelle pareille, chapeau de crêpe, orné de lilas; la Princesse toute en blanc.

L'Empereur, charmé de la parfaite ordonnance de cette belle promenade qu'aucun incident n'a troublé, a manifesté sa satisfaction au ministre d'État, qui a dû complimenter à son tour les chefs de service.

SAINT-CLOUD.

Les invitations pour Saint-Cloud portaient que le théâtre du Gymnase jouerait le *Fils de famille*, et que le spectacle commencerait à neuf heures. Mais à cette heure-là, Leurs Majestés n'étaient pas encore à table, ayant été retardées par leur visite à l'Exposition. La salle de spectacle, un peu plus petite que celle du Palais-Royal, ne contient qu'environ cinq cents places, disposées, outre le parterre, en trois rangs de galeries. Dès huit heures le parquet se remplissait des hommes, tous en costume de ville, sauf quelques rares uniformes des cent-gardes. La hiérarchie n'avait pas permis d'inviter au-dessous des conseillers maîtres, soit au Conseil d'État, soit dans la magistrature. Divers illustrations se trouvaient réunies, et on ne voyait que plaques et décorations sur les habits noirs. Les femmes en toilette de bal garnissaient les galeries, excepté celle de face aux premières s'avançant un peu comme une corbeille et réservée pour l'Empereur. A dix heures et demie, Leurs Majestés entraient dans la salle. L'Impératrice et la Reine se placèrent au milieu à côté l'une de l'autre; à droite de la Reine, l'Empereur, puis la Princesse royale et le prince Napoléon; à gauche de l'Impératrice, le prince Albert, la princesse

Mathilde, le Prince royal. La Reine portait une robe de taffetas bleu, recouverte de tulle de même nuance; des épis de diamants formaient une coiffure rejetée très en arrière. La Princesse royale avait une toilette pompadour en crêpe blanc, relevé de nœuds roses. De magnifiques dentelles blanches recouvraient la robe rose de l'Impératrice, qui était coiffée avec des roses et des diamants en arrière, et avait un ruban de pierreries pour partager les bandeaux. Le diadème de la princesse Mathilde en émeraudes et diamants jetait des feux d'un grand éclat. On remarquait encore la duchesse d'Albe, non-seulement à cause de sa ressemblance avec l'Impératrice, mais aussi par sa haute distinction et le goût irréprochable de sa toilette: robe blanche; des touffes de fleurs rouges dans les cheveux.

Le Fils de famille, joué avec la verve accoutumée des artistes, a produit son effet brillant; la Reine et le prince Albert surtout s'amusaient sincèrement du maréchal-des-logis Kirchef. Pour donner au deuxième acte un relief inusité, tous les pensionnaires du Gymnase, hommes et femmes, figuraient dans la soirée, au lieu de comparses, mesure qui permit à toutes dames, notamment à mesdemoiselles Desclée, Riquier et Ferreyra, de faire assaut d'élégance et de fraîcheur. Cependant l'absence complète d'applaudissements, par suite de l'étiquette, jette toujours sur ces représentations officielles une froideur qui paralyse un peu les artistes.

Comme compensation, un souper de soixante couverts les attendait chez Legriol: à quatre heures du matin, la place du Château retentissait encore des préparatifs du départ, du mouvement des voitures, puis tout rentra dans le silence, et Saint-Cloud reprit son calme profond. La reine d'Angleterre, pendant le peu d'instants que lui laissaient les réceptions et les visites au dehors, a trouvé en famille un peu de repos dans cette résidence merveilleusement choisie à cause de l'aménagement des appartements, de sa situation et des beaux ombrages du parc réservé.

VERSAILLES.

Il appartenait à la ville de Louis XIV de clore dignement cette série de fêtes. Depuis quinze jours une nuée d'ouvriers préparaient des échafaudages pour le feu d'artifice au bout de la pièce d'eau des Suisses, et pour une illumination grandiose devant la façade du Château. On avait entevé la grille de l'Orangerie pour laisser un libre accès aux marches de l'escalier, des milliers de spectateurs garnirent de bonne heure cet amphithéâtre de marbre. A neuf heures, les invités se rendaient au palais, et restaient éblouis par une illumination sans égale.

Des portiques de feu rouges et verts, supportant des lustres décorés des chiffres de l'Empereur et de la Reine, surmontés des couronnes de

France et d'Angleterre, encadraient et joignaient les bains de Diane et la fontaine du Point du jour, pendant qu'une guirlande de feu bordait les deux grands bassins du parterre. Les gerbes d'eau s'élançant de cette masse de lumières complétaient une décoration unique en son genre. La pièce d'eau des Suisses restait, au contraire, dans une complète obscurité pendant que des barques, dont les voiles et les cordages étaient figurés par des verres de couleur, la sillonnaient en tout sens. A dix heures, deux fusées parties du château donnent le signal de détonations successives. On prédisait merveilles de ce feu d'artifice réfléti dans l'eau: nous devons à la vérité d'avouer qu'il a été non pas trop vanté, mais mal vanté. Une petite brise sud-ouest rejetant la fumée du côté du château, masquait au public les feux bas. Pour surcroît de malheur, la batterie d'artillerie placée à droite pour tirer cent coups de canon, augmentait l'épais nuage rouge et noir qui se condensait sur le feu. C'est ainsi qu'on a perdu l'effet des deux grands vaisseaux représentant la France et l'Angleterre. Heureusement le château de Windsor, se détachant mieux, jeta un vif reflet dans la pièce d'eau, qui semblait former les eaux naturelles de la royale résidence. On distinguait sur une des tourelles le drapeau anglais. Enfin, le bouquet, énorme gerbe de feu, réussit à se dégager entièrement, et obtint un immense applaudissement.

Aussitôt après le feu, deux orchestres conduits par Strauss et Dufresne, résonnèrent aux deux

bouts de la galerie des glaces, éclairée par plus de cent lustres ou appliques. Quinze cents invitations seulement avaient été délivrées. L'Empereur ne voulant pas établir de catégorie, et que chacun pût trouver place au souper sans embarras. Le quadrille impérial se composait de l'Empereur et de la Reine, le prince Albert et la princesse Mathilde, le prince Napoléon et la princesse royale, le prince de Bavière et la duchesse d'Albe.

L'Impératrice, en vraie toilette de printemps, robe blanche parsemée de bouquets de fleurs, n'a pas dansé.

Le souper se servait dans la salle du spectacle; une table de neuf couverts était dressée dans la loge impériale: quarante tables de dix couverts placées dans la salle, et servies avec un ordre parfait, ont été visitées successivement par les invités. Après le souper, l'Empereur a valsé avec la princesse royale. Le jeune prince de Galles portait le costume écossais. Nous n'insisterons pas sur la profusion des lumières, la richesse des décorations et la grandeur de cette fête.

Nous ne devons pas non plus revenir sur les grandes considérations que soulèvent ces fêtes splendides, dont le plaisir semble en apparence le principal élément. Nous avons voulu seulement, par une analyse un peu sèche, mais très fidèle, compléter le compte rendu de toutes les pompes qui ont accompagné le voyage de la reine d'Angleterre, et dont elle gardera certainement un éternel souvenir.

Henry M.

LA VILLA CROISSY.

(Suite.)

— Ayez pitié de moi, docteur !... quel est votre avis? Voyons, je suis un homme, je veux tout savoir.

— Je vous ai dit que nous la sauverions.

— Vous m'en jurez?

— Monsieur de Canisy, répondit le docteur, je demeure ici. Seulement, comme je n'ai pas fermé l'œil depuis trois nuits, je vous demanderai de mettre une chambre à ma disposition; je suis exténué... il faut attendre la fin de cette fièvre. Je me jetterai tout habillé sur le lit, et, au moindre appel, je serai sur pied...

Le frère d'Henriette donna des ordres pour préparer une chambre et un lit à M. B***, et, quelques instants après, il le conduisit lui-même dans cette retraite improvisée. En rentrant, il trouva Adrien à la place où il l'avait laissé, regardant avec une mélancolie profonde cette pauvre jeune femme qu'il était loin de croire hors de danger, malgré les assurances

du médecin. Il vint à lui et lui prit convulsivement la main.

— Mon ami, lui dit-il avec un accent de sincérité effrayant, le docteur, tu l'as entendu, me garantit qu'elle vivra. Mais, s'il en était autrement, je me ferais sauter la cervelle.

Vartres fit un mouvement.

— Et maintenant, ajouta Amédée, quelque épuisé que tu sois, je réclame de ton amitié de ne pas m'abandonner à moi-même. Je suis trop malheureux, trop désespéré pour avoir la tête à moi... J'ai besoin de toi, de ton sang-froid. Je vais renvoyer ces femmes, dont il faut ménager les forces à tout événement. Nous veillerons seuls près d'elle. Tu y consens, n'est-ce pas?

Certain de sa réponse, sans l'attendre même, Canisy congédia les deux domestiques et revint près du chevet de la malade. Adrien s'était assis aux pieds du lit et était retombé dans sa contemplation attristée. Ils gardaient le silence



LE MONITEUR DE LA MODE

Bonnets et Lingerie de M^{lle} Anna Roth.

Paris, Rue Richelieu, 92.

Septembre 1855

es, réunie par plus
 es. Quatre cents
 de dévotion, l'Em-
 de calice, et
 place un autre
 pital se composait de
 le grand Alent et la
 prince Napoléon et la
 me de Livière et la

la suite de prêtres,
 de bouques de bois.

en la salle de spectacle
 de était dressé dans la
 e tables de dix couverts
 servies avec un ordre
 successivement par sa
 l'Empereur a vu une
 jeune prince de Saxe
 sis. Vous à l'indescri-
 à larmes, la reine
 malade de suite de
 un plus verser de sa
 que soulève en l'air
 et sentie en apprenant
 que vous n'avez pas
 un peu sèche, mais
 que rendit de tout le
 qu'elle le visage de la
 out et le grand col-
 leur.

Henry II.

et lui prit com-
 -il avec un accent de
 sœur, tu l'as en-
 a. Mais, s'il n'est
 sauter la corde.
 ment.

notre Amable, qu'elle
 d'une de son amie de
 au-moins. Je suis
 re pour avoir la tête à
 de son sang-froid. Je
 dont il faut manger
 ent. Non, restez
 sents, à l'écouter pas-
 sans l'attendre même
 domestiques et tout
 lade. Adieu et adieu
 ont retombé dans sa
 regardant le silence

l'un et l'autre. De temps en temps une larme brûlante sillonnait la joue du pauvre frère, qui, loin de décliner la responsabilité de tous ces malheurs, prenait une âcre jouissance à s'en accabler. La fièvre n'avait rien perdu de son intensité; toutefois le délire, jusqu'ici sans intermittence et se traduisant en sons confus, s'était légèrement apaisé; il avait du moins ses repos et ses haltes.

Insensiblement ses cris gutturaux firent place à des paroles, à des phrases entières, qui étaient comme des lueurs traversant la nuit de ce cerveau en pleine perturbation. C'étaient des ressentiments fugitifs des événements de la journée: tantôt un ressouvenir des gaietés qui avaient précédé la catastrophe, tantôt un cri de terreur et de détresse. Elle prenait tout le monde à partie, son frère, Isaure, Henriette, mademoiselle de Foucault; conversait avec l'un, puis avec l'autre. Il n'y avait que le nom de Vartrès qui ne fût pas sorti de ses lèvres.

Tout à coup, elle se dressa sur son lit, promena un regard ardent autour d'elle, comme si elle voulait, avant tout, s'assurer qu'elle était bien seule, qu'elle pouvait parler, qu'il n'y avait là personne pour ramasser le secret qu'elle allait laisser échapper.

— Adrien... fit-elle à voix basse et comme effrayée du mot qu'elle venait d'articuler.

Amédée et Vartrès, également surpris, se mirent tous deux à écouter avec une insurmontable curiosité.

— Adrien... poursuivit-elle avec la même hésitation; mais non... il ne le saura jamais... non... oh! plutôt mourir!..

— Que veut-elle dire? articula Amédée.

— Oh! plutôt mourir!... plutôt mourir!... continua Henriette. Personne ne le saura jamais... personne! personne!... pas même lui!

Les deux amis, immobiles, haletants, semblaient suspendus à ses lèvres.

— Il ne doit pas le savoir... j'en mourrais de honte, s'il le savait... Oh! je souffre! je souffre!

Et elle se laissa retomber lourdement sur son oreiller.

Le regard de Canisy et celui de Vartrès se rencontrèrent. Leur étonnement, leur stupéfaction étaient au comble. Une vive rougeur avait monté au visage du frère. Il se leva et dit tumultueusement au romancier:

— Tu as entendu?

— Oui... mais vas-tu croire?... Oublies-tu que madame de Surbley a le délire?...

— Oh! elle l'aime!

— Cela n'est pas, cela ne peut pas être! reprit vivement Adrien.

— Elle l'aime! On ne dit pas de ces choses-

là, même dans le délire, quand ce n'est pas dans le fond de la pensée... Mais Dieu le veuille!

— Mon ami, interrompit Vartrès qui était au supplice, ne pensons qu'à la sauver.

— Oh! tu as raison, tu as raison... Elle l'aimait! elle l'aimait! fit-il en se frappant le front. Est-ce bien possible? est-ce un rêve? mais tu l'as entendu comme moi!

— Amédée, dit Vartrès d'une voix solennelle, je n'ai rien entendu; mais je ne te ferai pas de serments; tu sais que je suis un homme d'honneur, cela doit te suffire. Quoi qu'il arrive, je ne sais rien, je n'ai rien entendu.

— Oh! je ne crains rien, ami. Qui me dit que je ne devrai pas remercier un jour le ciel de ce hasard qui t'a fait partager un tel secret?

Vartrès ne releva pas cette phrase, qui exprimait un vœu irréalisable. L'entretien était brûlant sur ce terrain, pour peu qu'Amédée se montrât plus pressant. Adrien se voyait contraint, au moment même où un refus pareil acquérait le dernier degré de cruauté, à déclarer au pauvre garçon que ses rêves étaient chimériques, et qu'il ne pouvait être à madame de Surbley. Et supposez encore que l'infortuné s'avisât de lui demander quels obstacles infranchissables s'opposaient à ce qu'il fit, avec le sien, le bonheur d'une bonne, jolie et spirituelle jeune femme, qui, avec tant de qualités de cœur, de jeunesse et de beauté, lui apportait une fortune plus qu'honnête, allait-il lui répondre qu'il épouserait madame de Foucault?

Fort heureusement pour tous les deux, Canisy, qui ne voyait d'autres empêchements à la réalisation de ses combinaisons matrimoniales que l'antipathie d'Henriette, antipathie dont la vanité venait de lui être si singulièrement démontrée, prit la gêne de Vartrès pour une réserve très explicable, toute naturelle chez un galant homme, détenteur malgré lui d'un mystère au moins délicat. Et puis l'état de sa sœur, si grave, ne rendait-il pas presque sacrilège toute préoccupation autre? Adrien avait dit: « Ne pensons qu'à la sauver. » Et Adrien avait raison. La sauver! tout était là. Le reste se ferait tout seul. L'homme simple que ce bon Amédée, qui n'avait rien vu, qui ne se doutait de rien, qui voyait le notaire entrant par une porte quand le médecin sortait par l'autre? Il arriverait bien un moment, pourtant, où il faudrait que tout s'éclaircît. Mais le détromper dans un pareil moment, c'eût été plus que de la barbarie.

Les émotions terribles de la journée l'avaient brisé. Il luttait en vain contre la fatigue et l'épuisement. Malgré ses efforts, il finit par en être vaincu; sa tête s'inclina pesamment

sur sa poitrine, ses paupières s'étaient fermées en dépit de sa volonté de les tenir ouvertes ; il tomba dans un de ces sommeils de plomb qui résisteraient aux éclats de la mousqueterie ou du tonnerre. Vartrès, tout aussi courbaturé de corps et d'âme, avait été trop bouleversé par l'étrange découverte qu'il venait de faire pour se sentir, je ne dirai pas l'envie, mais le besoin de clore les yeux. Madame de Surbley l'aimait ! elle l'aimait mystérieusement, avec cette réserve, ce silence pudique de la femme qui n'a rien à attendre, qui n'espère rien, qui sait qu'on fait plus que de ne pas l'aimer, qu'on en aime une autre ! Elle l'aimait ainsi ; et pas une parole amère contre lui, contre *elle* ! rien qui décelât la femme jalouse, l'âme dévorée de ressentiment et de haine ! C'était une noble et belle nature, digne, contenue, héroïque, qui, avant tout, avait la noble conscience de ce qu'elle se devait, et qui était capable de mourir sans proférer un cri de douleur.

S'il y a une séduction étrange dans l'emportement sauvage de ces imaginations de feu, prêtes à bouleverser l'univers, pour peu que l'intérêt de leur amour y fût engagé, il y a une poésie touchante, un charme délicieux, un attrait indicible dans ces dévouements honnêtes, cachés, si dignement simples qu'ils demeurent la plupart du temps ignorés, par la raison qu'ils ne rencontrent guère des amours et des affections de leur trempe. Vartrès en vint, tout logiquement, à comparer ces deux femmes également séduisantes, mais non pas également douces, ces deux amies dont il était aimé ; par celle-ci avec toute la volonté d'un caractère impérieux, par celle-là avec cette tendresse occulte de la femme qui met au-dessus de tout, au-dessus de l'amour même, la dignité et le devoir. Il ne doutait pas qu'Isaure ne l'aimât ; mais il était bien forcé de convenir qu'Isaure, à la place d'Henriette, n'eût pas accepté le rôle résigné de madame de Surbley. Elle se fût vengée, elle eût remué ciel et terre, au moins pour entraver un bonheur qui ne pouvait être le sien ; elle ne fût pas demeurée spectatrice inoffensive, impassible, du triomphe d'une rivale, qu'elle n'eût pourtant pas eu à accuser de perfidie ni de trahison. En un mot, elle n'eût pas eu cet héroïsme, cette mansuétude, ce désintéressement des âmes pliées par une longue habitude au sacrifice et à l'immolation d'elles-mêmes.

Le péril qui planait sur la tête de madame de Surbley l'entourait d'un prestige auquel Vartrès n'essaya pas même d'échapper ; et puis la découverte de cet amour, dans des circonstances aussi étranges, ne pouvait manquer d'agir puissamment sur cette imagination moins

émoussée, moins blasée qu'elle ne le supposait. Les yeux cloués sur ce visage illuminé par les ardeurs de la fièvre, il se livrait, sans en sentir le danger, au courant d'idées auquel cet aveu surpris avait donné naissance.

La pensée ne lui vint pas un seul instant que cela dût modifier, je ne dirai pas ses engagements, mais même son amour. Il aimait Isaure au delà de tout, plus que tout, pour ses défauts, comme on aime d'autres femmes pour ce qu'elles ont de qualités et de vertus. Et ce qu'il venait d'apprendre ne pouvait en rien influer sur ses sentiments envers madame de Foucault. Mais comment ne pas plaindre une pauvre jeune femme condamnée à une passion sans espoir ? comment ne pas s'attendrir sur un malheur dont il était l'unique cause ? Hélas ! elle méritait sans doute plus que l'aumône d'une stérile et passagère pitié, et c'était là tout ce qu'il pouvait pour cette charmante créature, dont il avait, sans le vouloir, il est vrai, troublé, pour longtemps, du moins, le repos ! Ainsi, par une inconcevable fatalité, il faisait le désespoir du frère et de la sœur, et apportait dans cette Thébaidé, jusque-là si tranquille, la désolation, les mécomptes, les amertumes d'une passion doucement caressée et brusquement déçue ! Et cependant avait-il le choix entre un parti et un autre ? Il ne pouvait rien, rien absolument, pas même se sacrifier. Ah ! quelle idée de l'entraîner à Croissy, quand il se trouvait si bien où il était ! et que n'était-ce à refaire ? En ce moment, Vartrès était injuste envers le sort, qui l'avait amené là pour lui rendre l'objet de ses premières, de ses seules affections. Mais les malheurs que son bonheur allait causer lui donnaient des remords. Un instant il eut la pensée de se sauver sans prévenir personne, sans prévenir Isaure, et de renoncer à un lien noué sous d'aussi fâcheux auspices. C'eût été faire le malheur de madame de Foucault et le sien, sans rien changer à la situation des deux autres. Il comprit vite que cette inexcusable extravagance ne remédiait à rien. Il fallait se résigner et attendre le dénouement quelconque qui plairait au ciel. Cela finirait par un mariage ; mais c'était par deux mariages que cela eût dû finir ; l'impossible, en un mot.

Il en était là de ses réflexions quand le docteur entra. Amédée se réveilla en sursaut. Le médecin parut satisfait de l'état de madame de Surbley ; elle s'était assoupie à la longue ; la fièvre, quoique persistant toujours, était moins violente et commençait à baisser. M. B... eut pitié de ces deux malheureux épuisés de fatigue, et qui avaient besoin d'un lit l'un et l'autre. Il leur dit qu'il ne quitterait pas le chevet de la malade, qu'il avait suffisamment re-

posé, et exigeait qu'ils en fissent autant; une des femmes de madame de Surbley passerait le reste de la nuit dans la chambre de sa maîtresse. Il n'y avait, au surplus, aucun accident à craindre, et Amédée pouvait se retirer en toute sécurité. Ce dernier finit par se laisser convaincre. Les deux amis étaient anéantis, et c'est à peine s'ils purent se traîner chacun jusqu'à leur appartement.

Le romancier ne se réveilla que fort avant dans la journée. Il sonna tout aussitôt, bien qu'un peu rassuré par son sommeil même, car, à la moindre alarme, Canisy l'eût fait appeler. Un valet de chambre entra. Madame de Surbley allait beaucoup mieux: une prostration très concevable avait succédé aux transports de la fièvre. Elle était hors de danger. Quant aux deux autres femmes, elles ne ressentaient plus qu'un reste de fatigue; elles avaient voulu se lever l'une et l'autre, et se tenaient aux deux côtés du lit d'Henriette. Adrien acheva sa toilette à la hâte, et fit demander s'il pouvait se présenter chez la malade. Ce fut Isaure qui vint à la porte pour lui répondre.

— Oh! quelle journée et quelle nuit! lui dit Vartres en lui prenant vivement la main. Mais, Dieu merci, vous allez bien!... Et notre pauvre malade?

— Mieux, mieux.

— Vous me rassurez.

— Vous avez passé une partie de la nuit près d'elle?

— Oui, avec Amédée, jusqu'au moment où le docteur est venu nous relever.

— Puis-je entrer?

— Sans doute; un infirmier a ses entrées à toute heure.

Cette phrase équivoque n'était pas atténuée, tant s'en faut, par le ton d'aigreur avec lequel elle était articulée. Vartres la regarda fixement; mais elle avait déjà fait un pas vers la chambre.

— Entrez-vous? fit-elle en passant la première et sans se retourner.

Mademoiselle Dorothée, en apercevant Adrien, vint à sa rencontre et lui saisit les mains.

— Nous vous devons la vie toutes deux, lui dit-elle en montrant Henriette.

Cette phrase fit prendre aux sourcils d'Isaure un pli caractéristique; elle ne devait qu'accroître l'aigreur plus qu'injuste, mais très réelle de madame de Foucault. En bonne conscience, que pouvait-elle accuser si ce n'était le hasard? Vartres eût eu le choix qu'il est plus qu'à penser que l'instinct ne l'eût pas poussé de préférence vers la vieille fille, car on n'a pas oublié que ce n'avait été qu'après avoir sauvé mademoiselle Dorothée qu'il avait pu

voler au secours d'Henriette. Mais c'est ce qu'Isaure se fut bien gardée de se dire. Sans doute le regret de devoir la vie à un autre que l'objet aimé est une chose que l'on comprend; mais d'une certaine tristesse à cette amertume agressive, il y a toute la distance d'un sentiment délicat à l'injustice la plus révoltante, et madame de Foucault commençait un peu tôt à montrer les griffes et à laisser percer les ongles de son caractère querelleur et emporté.

Adrien s'était approché du lit de madame de Surbley et contemplait avec un secret attendrissement ce visage pâli qui, pour la première fois, lui sembla — ce qu'il était — adorable. Amédée survint peu après. Il était défait, lui aussi, et ses traits portaient l'empreinte des terribles inquiétudes de la nuit. Le docteur B. l'accompagnait. L'air riant de ce dernier était du meilleur augure; madame de Surbley en serait quitte pour quelques jours de langueur. Le pauvre frère avait bon besoin de cette assurance. Le médecin fit remarquer alors aux deux amis qu'ils n'avaient pas déjeuné, et ils se dirigèrent tous les trois vers la salle à manger, où les attendait un repas confortable. Peu à peu les traits de Canisy se déridèrent; maintenant qu'il n'avait plus à trembler pour cette chère existence, il ne savait pas trop s'il n'avait point à remercier le ciel d'un accident auquel Henriette pouvait être redevable de son bonheur à venir.

De temps à autre, Amédée arrêta sur Vartres ses deux bons gros yeux avec une expression qui épouvantait celui-ci. Le romancier sentait l'imminence du péril; il comprenait que, malgré l'habileté de ses manœuvres, il ne saurait toujours éviter les explications de cet enragé marieur. Sans la présence du docteur, il était évident que l'attaque commençait sur l'heure; et comment répondre par des échappatoires à des ouvertures très explicites qui n'admettaient nulle ambiguïté? Madame de Surbley, en démontrant la veille à Adrien la convenance de son départ, ne se doutait pas qu'elle omettait l'argument le plus pressant, le plus sérieux, celui qui rendait sa retraite plus urgente encore. La fuite seule pouvait, en effet, le sortir des embarras extrêmes d'une pareille position; mais, jusqu'au moment où il lui serait loisible de l'effectuer, son personnage serait assez difficile à jouer, il en avait grand peur. Ne pas demeurer un instant seul avec Amédée, jeter constamment entre eux deux un tiers quelconque (ce tiers fût-il, ô destin! mademoiselle Dorothée), à cela se bornaient fatalement ses moyens de défense.

Sur la fin du repas, madame de Foucault fit une brusque apparition dans la salle à manger.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Amédée en se dressant sur son siège.

— Elle a retrouvé connaissance ; elle m'a répondu !...

Canisy repoussa sa chaise et s'élança vers la chambre de sa sœur. Le docteur jeta sa serviette de côté et le suivit. Vartres allait en faire autant ; Isaure le retint par le bras.

— Restez, je le veux.

— Et à quel propos cela, Isaure ? lui dit Adrien qui ne comprenait rien à cette singulière défense.

— Mais parce qu'il me semble plus convenable de ne pas nous mettre en tiers dans ce premier attendrissement du frère et de la sœur... Le premier sourire de madame de Surbley appartient à M. Amédée, ce me semble... à moins que vous ne prétendiez qu'il soit acquis à son sauveur... Serait-ce votre avis ?

— Vous vous êtes mal levée ce matin, Isaure. Mais il n'est pas surprenant que vous vous ressentiez de la secousse d'hier... et que vous m'en rendiez quelque peu responsable, bien que je n'en aie été comme vous, que la victime.

— Oh ! monsieur...

— Voici quelqu'un, fit le romancier.

C'était un domestique qui venait pour le service.

— Alors donnez-moi le bras. J'ai à vous parler.

XII.

Rupture.

Ils quittèrent la salle à manger et s'engagèrent dans le petit bois de rosiers. Adrien devinait qu'il allait avoir à subir une querelle de ménage. Il garda le silence, laissant à la jeune femme le soin d'entrer en matière et de donner à l'entretien la tournure qui lui conviendrait. Sans s'en douter, peut-être en s'en doutant, Isaure était sur une pente glissante, pente dangereuse au bout de laquelle se trouvait l'abîme où se perdait leur amour. Mais dites à certaines femmes, qu'un pas de plus dans la voie où elles s'engagent, c'est la perte de leur bonheur, l'évanouissement des plans de toute une vie, que cette certitude serait insuffisante et ne pourrait rien contre la lubie quelconque qui les pousse en avant. Madame de Foucault était ainsi faite. Maitresse le plus souvent, comme pas une, d'elle-même, il y avait des cas où, sans regarder autour d'elle, sans choisir le lieu et le moment, elle eût éclaté comme une chaudière chauffée outre mesure, et qui n'attend pas, pour faire explosion, qu'elle le

puisse sans inconvénient pour l'entourage.

— Vous avez à me parler ? fit enfin Adrien.

— A vous parler ? oui, j'ai à vous parler.

Mais, quand je n'aurais rien à vous dire, est-ce qu'un homme qui fait profession d'aimer une femme n'a pas toujours quelque chose à lui dire?... Qu'est-ce que l'amour, si ce n'est un bavardage de toutes les heures, sans raison autre que le besoin de se trouver ensemble, d'entendre le son de la voix aimée?... Devrais-je vous apprendre cela à vous qui êtes un romancier habile, si vous n'êtes pas un amoureux... consommé ?

— Quelque mince opinion, Isaure, que vous ayez de moi comme amoureux, je crois sentir aussi bien que vous les charmes d'un tête-à-tête dont la tendresse fait les frais, et non la colère, l'aigreur, les récriminations injustes. Mais autant un tête-à-tête de la première espèce me semble délicieux, autant, j'en conviens, j'éprouve de répulsion pour ceux de la seconde espèce.

— Où voulez-vous en venir ? Je ne comprends pas.

— Si fait, vous comprenez, et parfaitement. Mais je m'expliquerai plus catégoriquement, puisque vous paraissez le désirer. Votre accueil que j'avais le droit d'attendre tout autre, n'a pas été seulement des plus froids, il s'est fait sarcastique, plein de sécheresse et de menaces. Qu'avez-vous à me reprocher ?

— Moi ? mais rien, répondit-elle avec la même ironie.

— Alors, moi, j'ai à vous reprocher votre air boudeur, glacé, acéré... Ce n'est pas le lendemain d'une catastrophe qui a pu séparer à jamais du cœur qu'on a accepté, de l'homme qu'on dit aimer, que la tentation devrait venir de bouder, sans raison, sans motif...

— Ah ! sans raison !..

— Si vous en avez une quelconque, vous me la ferez connaître. Et si, ce dont je doute, il reste démontré que mes torts sont très réels, je prends d'avance et sur l'honneur l'engagement d'en convenir... et, qui plus est, de tout tenter pour me les faire pardonner. Maintenant, veuillez vous expliquer Isaure.

— Mes raisons, mes raisons... reprit madame de Foucault avec une irritation qui s'efforçait de se contenir ; mes raisons... sont de celles qui se sentent plus qu'elles ne se démontrent... Si vous ne les sentez pas, c'est que vous n'aimez pas.

— Parce que vous êtes à bout d'arguments, que vous vous trouvez dans l'impossibilité d'alléguer des griefs, le moindre... vous niez mon amour. Ce reproche est aussi sérieux que le reste. Je crois que si l'accusation de froideur

ou de légèreté pouvait être adressée à quelqu'un, le passé me garantirait à jamais d'un pareil soupçon... Ne me forcez pas, Isaure, pour me défendre, à rappeler des souvenirs dont tout un abîme nous sépare et que j'ai complètement oubliés...

— Oui, je sais ce que vous allez dire... Eh bien! je répondrai à cela que l'âge m'a modifiée d'une façon heureuse, qu'il a fait plus tard éclore un cœur qui ne battait pas alors... et que, par contre, le monde a pu sensiblement altérer les côtés tendres et aimants du vôtre.

— Vous me permettrez de repousser énergiquement l'accusation jusqu'à ce que vous produisiez à l'appui des preuves valables. Aussitôt qu'elle ne croit pas indispensable de démontrer l'évidence de pareilles inculpations, l'accusation a beau jeu. Mais à ce compte, si je voulais m'en mêler, je pourrais, en vous imitant, repousser vos attaques par les mêmes armes...

— Je vous en défie. Qu'avez-vous à me reprocher à moi?

— Eh! madame, quels sont vos griefs à vous? s'écria Adrien avec une fébrile impatience. Vous persistez à ne pas les énumérer, et moi, je désire, je veux les connaître!

— Vous voulez! vous avez dit: je veux! Eh bien! vous ne serez pas seul à vouloir; car moi aussi, je veux, j'exige!... et cela, au nom de ma dignité, si ce n'est pas au nom de notre amour!... Vous avez sauvé madame de Surbley, elle vous doit la vie; c'est au mieux. Je n'eusse eu d'autre aide à attendre que le vôtre que je périssais, cependant, dans les flots; mais c'est un détail. Vous m'avez dit que le hasard était le seul coupable, et j'en suis convenue de bonne grâce. C'était bien de sauver madame de Surbley; mais vous n'êtes pas homme à faire les choses à demi... vous vous êtes constitué sa garde-malade, son infirmier: vous vous êtes installé aux pieds de son lit... comme un frère, que vous n'êtes pas, ou un amant... que vous n'êtes point, je le présume. Cela est fort innocent sans doute, et j'ai tort d'y trouver à redire; mais, et ce hasard qui vous fait la sauver, et cette bonté d'âme qui vous fait passer toute une nuit à son chevet, me sont également odieux, me révoltent... comme une trahison! Je ne veux pas que vous restiez ici un instant de plus, entendez-vous! j'exige votre départ, votre départ immédiat!... Vous me demandez ce que j'avais à vous dire: c'est cela.

Ce ton, d'une impérieuse âpreté, fit sur Vatrès une impression qui eût inspiré plus de douceur et d'onction à cette femme altière, si elle eût été assez calme pour l'observer atten-

tivement. Un pareil caractère avait, en effet, de quoi donner à réfléchir. Tout ébloui, tout fasciné qu'il était, Adrien était trop clairvoyant pour ne pas, sur cet échantillon, pressentir ce que serait l'avenir. Il s'était roidi contre l'évidence, en homme déterminé à n'écouter ni lui ni les autres, et la lumière lui venait de celle qui était la plus intéressée à entretenir l'illusion! Qu'un adolescent ne demande à la femme que d'être jolie, qu'il ne voie que son nez provocant, sa lèvre d'un vermillon si tendre, ses joues duveteuses, ses yeux bleus, son sourire perlé, ses dents, ses cheveux, tout ce qu'on peut voir et qui charme, rien de plus naturel. Mais qu'un homme intelligent, qui connaît le monde et la femme, — cet abîme! — n'exige que cela, sacrifie son existence à l'éblouissement d'un moment; qu'un esprit aussi distingué, aussi perspicace que Vatrès se laisse, même un instant, subjugué si complètement que son expérience, sa haute clairvoyance, soient impuissantes à le prémunir, c'est ce qui serait à peine compréhensible pour qui n'est pas initié aux faiblesses de notre pauvre nature.

— Isaure, parlez-vous sérieusement? lui demanda Vatrès, dont les sourcils se contractèrent d'une façon significative. Laissez-moi croire que vous plaisantez.

— Oh! monsieur, je n'ai pas envie de plaisanter, tant s'en faut, et je n'en ai guère plus l'air, ce me semble.

— Je souhaite pourtant que tout cela ne soit pas sérieux.

— Et pourquoi le souhaitez-vous?

— Pourquoi?... — Tenez, Isaure, brisons-là, croyez-moi. Vous êtes mal inspirée, fort mal inspirée... Moi-même, je pourrais finir par me révolter de l'outrageante injustice de vos paroles... ce serait regrettable. Je suis de sang-froid, mais je ne m'en sens pas moins blessé de cet emportement si peu motivé... Ne prolongeons pas davantage un tel tête-à-tête... bien qu'il soit assez triste que, le surlendemain des premiers aveux...

— Et c'est cela, monsieur, qui est affreux et qui est votre condamnation! Deux jours, deux jours seulement se sont écoulés, et déjà!...

— Déjà?

Vatrès ne pouvait jouer un plus mauvais tour à madame de Foucault que de la sortir de ces lieux communs par cette interrogation articulée d'un ton brusque, qui annonçait que la patience n'était pas loin de l'abandonner.

— Mais, monsieur, je me suis, sauf erreur, suffisamment expliquée, et je crois qu'il est plus qu'inutile de me répéter...

— Je le pense aussi. Et, au moins sur ce

point, nous serons parfaitement d'accord.

— Comme sur le reste, j'ose l'espérer, fit Isaure d'une petite voix impertinente.

— C'est également mon souhait le plus sincère, répondit Adrien, avec un tremblement sur lequel la jeune femme prit le change.

Cette émotion semblait, en effet, de bon augure à madame de Foucault. Elle crut qu'il mollissait, et qu'en définitive, si elle le voulait bien, elle demeurerait maîtresse du champ de bataille. Elle poursuivit donc avec la même arrogance :

— Alors, monsieur, c'est une chose convenue. Vous comprenez le sentiment qui me fait exiger... souhaiter, enfin... parce que je vous en prie, vous partirez... vous quitterez cette maison.

— Mais sans doute, madame. Je ne suis pas assez indiscret pour prolonger indéfiniment mon séjour chez madame de Surbley... et, dans un jour ou deux, j'avais l'intention...

— Un jour ou deux ! oh ! monsieur, c'est plus que je ne veux accorder ! Et pourquoi un jour ou deux ?

— Mais, madame, pour ne pas sortir de cette maison comme un manant. J'ai été quelque peu utile à Amédée ; il aurait droit de se formaliser d'un départ aussi brusque et aussi immotivé... Madame de Surbley elle-même...

— Allons donc ! Ayez au moins le courage de votre opinion, j'aime mieux cela... Vous avez bien peur, à ce que je vois, de blesser madame de Surbley, et cette peur vous fait perdre un peu trop de vue qu'il est une femme à laquelle vous devriez songer avant tout... Ah ! madame de Surbley aurait le droit de se formaliser ! Eh bien ! qu'elle se formalise si bon lui semble, cela m'est fort indifférent et doit vous l'être tout autant.

— Vous vous trompez, madame, cela ne m'est nullement indifférent.

— Alors vous n'en aurez que plus de mérite, et je ne vous en saurai que plus de gré, poursuivit la jeune femme d'un ton de persiflage amer.

— Vous me pardonnerez cependant de ne point tout à fait me rendre à vos ordres... Dans un jour ou deux, je vous l'ai dit, madame ; mais pas une minute plus tôt.

— Je crois vous comprendre, M. de Vartès.

— Cela devait être, madame, et pourtant je suis presque sûr qu'il n'en est rien.

— Vous refusez ?

— Oui, madame, oui, je refuse. Et sans aller chercher d'autre raison déterminante, je vous dirai que je reste parce qu'il y va de ma dignité,

parce que je ne pourrais, sans m'avilir à mes propres yeux, courber le front et obéir à une volonté qui ne se donne pas la peine de légitimer pour un peu ses caprices, et dont toute la préoccupation est de s'assurer si elle a affaire à un amant ou à un esclave... Vous exigez, avez-vous dit, mon départ immédiat ; et moi, madame, je vous répondrai que je ne pars point aujourd'hui... ni demain. Après-demain, je ne dis pas.

— Après-demain, il sera trop tard, monsieur.

— Et en quoi, madame ?

— Vous me le demandez ! fit madame de Foucault extrêmement pâle, c'est qu'un homme qui ne sait pas obéir à un caprice, si vous voulez, de celle qu'il prétend aimer, cet homme-là ne mérite point l'affection qu'il a surprise.

— Admettez donc aussi, madame, pour être équitable, interrompit Adrien, que la femme qui joue son bonheur pour satisfaire à je ne sais quelle tyrannie inexplicable ; admettez, madame, que cette femme a une assez étrange façon d'aimer... D'ordinaire, dans toutes les choses de la vie, l'on a de précieuses ; et, à voir avec quelle intrépidité vous mettez le marché à la main, on peut croire que vous êtes fort héroïque, ou que vous aimez très raisonnablement. Lequel des deux est-ce ?

— Oh ! monsieur, je n'ignore pas qu'avec vous j'aurai toujours tort. Qu'importe à un bon avocat que sa cause soit bonne ou mauvaise ? Je n'essaierai pas de lutter avec vous, je n'ai pas cette prétention... Mais si votre éloquence et vos sophismes me coupent la parole, ma conviction... ma résolution demeurent toujours les mêmes... c'est une réponse, une réponse que je veux... Persistez-vous à rester ici, malgré ma prière ?

— Oui, madame.

— Prenez-y garde, Adrien, ajouta Isaure, qui eut un pressentiment d'être allée trop loin. C'est un mot décisif que vous allez dire... Voyons, est une détermination sérieuse ?

— Très sérieuse.

— Irrévocable ?

— Irrévocable.

— Il suffit, monsieur. Je ne vous en demande pas davantage. Et maintenant rentrons. Aussi bien, vous devez avoir hâte de revoir madame de Surbley.

Gustave DESNOIRESTERRES.

(La suite au prochain numéro.)

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.

CONTEU
JOURNAL



tem
est
qu
ré
te
d'é
ra
par
te
mo
ber
ma
las
den
...
... que ses éloges
... elle donne une gr
...
... son magasin de
... pour mettre
... Cas fiches se
... de dentelle.
... par des roches en ra
... histoire, comme to
... la cher madame Colas.
... secrets se se divulge
... ces graves ques
... à préparer et se sont pe
... en araser l'instant, n
... d'ailleurs, ces détails

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



leur vogue, ainsi que ses élégants canezous blancs, auxquels elle donne une grâce toute particulière.

J'ai remarqué dans son magasin de fort jolis fichus *Marie-Antoinette*, pour mettre sur les robes à corsage décolleté. Ces fichus sont couverts de plusieurs rangs de dentelle, alternativement séparés par des ruches en ruban. Ils ont une extrême distinction, comme tout ce qui sort, du reste, de chez madame Colas.

Pas le moindre secret ne se divulgue quant aux modes d'automne; ces graves questions se discutent dans le mystère et ne sont point encore résolues; en avancer l'instant, n'est pas en notre pouvoir. D'ailleurs, ces détails seront

Le beau temps nous est fidèle, ce qui maintient le règne des toilettes d'été. Les ravissants petits mantelets en mousseline brodée de madame Colas ne per-

dent rien de les précurseurs des mauvais jours, il faut s'en occuper le plus tard possible. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai aperçu dans la maison Gagelin des étoffes de soie nouvelles de la plus grande magnificence, ainsi que des châles longs en peluche, nommés châles *hermine*, sur lesquels figure, en effet, une haute bordure, imitant parfaitement ce genre de fourrure.

M. Gagelin nous offrira incessamment les merveilles qu'il tient encore cachées, car sa maison possède, une des premières, les nouveautés les plus importantes en étoffes, confections et châles. Nous prendrons bonne note de tout cela le mois prochain, époque où l'on songe alors sérieusement aux changements qu'exige la mode.

On portera, dit-on, beaucoup de chapeaux en velours et en étoffes de fantaisie, soit à petits pois, soit brodées en chenille. En attendant, les chapeaux d'été doivent nécessairement suivre les toilettes légères, et ce sont encore eux qui conservent le privilège de parer nos élégantes. Je ne puis, à ce propos, résister au désir de vous donner la description de quelques charmants modèles, que j'ai vus chez Alexandrine, ce souverain oracle du bon goût, qui imprime un cachet de grâce indéfinissable à toutes ses créations.

D'abord, voici un chapeau de taffetas rose moucheté. La passe est claire; derrière il y a deux bavolets, l'un roide, l'autre souple; entre

eux se trouvent des branches de bruyère rose, qui retomberont coquettement sur les épaules de la belle dame que ce chapeau embellira.

Cet autre modèle est assez original, c'est une paille anglaise. La passe est travaillée en travers. Au bord il y a des bouclettes de paille, entre lesquelles s'enlace un ruban groseille. Le bavolet est composé d'un double rang de dentelle noire. Sur la passe, un ruban plat, entouré d'une ruche, vient former la pointe. Ce ruban groseille est mélangé d'ornements en velours noir. Sous la passe il y a des boutons de roses du roi. Ce chapeau est d'une indraduisible distinction.

J'ai remarqué encore une paille de riz, modèle *pamela*. La passe de ce chapeau est claire, le fond plein. Une branche de gros lilas, de deux tons, en compose l'ornement; mais cette branche est posée avec une grâce qu'on ne saurait dépeindre; on dirait que le hasard seul l'a jetée là, et l'on sait que le hasard est souvent fort adroit; or, rien n'est plus charmant.

La passementerie jouera un grand rôle sur toutes les garnitures de robes cet hiver. On portera beaucoup de basquines, qui en seront

aussi garnies. Le magasin de la Ville de Lyon, qui occupe le premier rang parmi ceux où se trouve cette spécialité, fait fabriquer en ce moment des ornements d'un goût délicieux. M. Audoyer nous donnera prochainement une longue nomenclature des objets adoptés par la mode, et je vous transmettrai fidèlement ces détails.

Il me reste à vous parler des corsets sans goussets de madame Sophie Dumoulin, qui donnent à la taille une grâce extrême. Leur renommée s'étend chaque jour davantage, et c'est justice. Aucun modèle n'habille avec plus de perfection, et madame Dumoulin mérite toute notre reconnaissance pour les soins qu'elle met à cet objet si important de la toilette féminine.

Parmi nos parfumeurs le plus en renom, nous recommandons M. Legrand, fournisseur breveté de Sa Majesté l'Empereur Napoléon III et de plusieurs cours étrangères. C'est à lui que nous devons le baume de Tannin, dont l'usage est si salutaire pour arrêter la chute des cheveux et en prévenir la décoloration.

MADAME JULIETTE LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 441.

TOILETTE DE CHAMBRE. — Coiffure composée de velours et de mousseline brodée.

Deux touffes de coques en velours viennent se réunir, en diminuant, sur le nœud des cheveux.

Le fond en mousseline est petit et garni d'une bande qui retombe derrière en partant, petite du côté.

Robe de chambre Louis XV, en taffetas blanc broché, d'un semé de dahlias en jardinière et garni d'un plissé en ruban de couleurs assorties.

Cette robe de chambre est presque montante. Elle est coupée carrément sur le dos et sur le devant.

Elle est ajustée sur les côtés où les lez de la jupe sont rapportés à la taille. Le corsage est légèrement froncé dans le bas.

Le corsage et la jupe sont ouverts droits du haut en bas. Les coins du bas, devant, sont arrondis.

Un ruban n° 42, plissé à plis crevés, borde l'encolure, l'épaulette, les deux côtés du devant sur le corsage et sur la jupe, et tout le bas. La manche est garnie de même au bras et au volant.

La robe de dessous est en mousseline, avec un volant pour sous-manche et deux volants à la jupe.

Le dos est composé de trois gros plis crevés, qui se continuent tout le long et forment la traîne dans le bas.

La manche, plate du haut, est garnie d'un volant à gros plis crevés.

Une cordelière passe sous les plis et maintient la taille: elle retombe devant.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en taffetas blanc *pointillé* de noir, rubans de même, orné de velours et de dentelles noires; garni dessous de roses blanches et de blondes.

La passe est enlevée devant et se continue pour former le bavolet en s'arrondissant sur le côté; elle est garnie d'une dentelle noire, qui rabat sur le chapeau et forme garniture autour du bavolet.

Le bavolet s'étale et forme de gros plis creux derrière.

Une fausse passe en taffetas accompagne la joue et les mentonnières en blonde.

Une grosse rose blanche retombe dans le vide entre la passe et la fausse passe.

La calotte est petite et très fuyante.

Sur le chapeau sont deux petits velours très étroits entourés d'une dentelle ruchée, qui sont noués sur le milieu et retombent en pattes.

Sous le bavolet, de chaque côté, des boucles et des bouts en petit velours noir.

Robe en taffetas gros bleu, garnie de velours et d'effilés en chenille noire.

Corsage montant, ajusté, formant devant le bas de gilet, remontant à la hanche et ne dépassant la taille, sous le côté, que d'un centimètre, puis formant derrière le caraco arrondi, avec deux plis creux sous le dos.

Un velours de 40 centimètres sur l'épaule, venant se réduire à 2 à la taille, forme bretelle de chaque côté.

Trois velours repincés aux extrémités sont posés en brandebourgs devant et viennent s'arrêter sous la bretelle.

Quatre nœuds en velours garnissent le devant du corsage.

L'effilé en chenille qui borde la bretelle continue au bas du corsage.

La manche, composée de trois bouffants et d'un volant, est coupée par trois velours noués sur le côté en arrière. Le nœud du bas laisse retomber deux bouts sur le volant, qui est bordé d'un effilé en chenille.

La jupe en taffetas est garnie de deux volants, dont le premier est posé à 40 centimètres de la ceinture.

Chacun des deux volants est lui-même orné d'un volant à tête, terminé par un effilé.

Les volants ont 40 centimètres de busqué.

Le volant du haut a 30 centimètres de découvert, et le volant qui le garnit en a 22, avec une tête de 3.

Le volant du bas est disposé de même.

La jupe a 5 lés.

Le premier volant a 6 lés; le volant qui le garnit en a 7.

Le deuxième volant a 8 lés, et sa garniture en a 9.

Col et sous-manches en dentelles.

A NOS ABONNÉS.

Fondé en 1843, le *Moniteur de la Mode* a imprimé un essor, alors tout nouveau, à la publication des journaux de modes.

Cette initiative, dont le public lui a tenu compte, il n'est pas un de nos confrères qui veuille nous en contester le mérite.

Aujourd'hui, jaloux de mieux faire encore que par le passé, nous avons décidé qu'à partir du premier numéro d'octobre prochain le texte du *Moniteur* prendrait une importance nouvelle.

A cet effet, nous augmentons considérablement la justification de nos pages, et nous introduisons l'illustration dans nos colonnes.

Désormais la partie littéraire, grâce au développement que nous allons lui donner, offrira d'autant plus d'intérêt qu'elle sera complétée par de charmantes gravures sur bois, imprimées

mées avec le soin qu'apporte à tous les ouvrages qui sortent de ses presses l'excellente maison L. MARTINET, qui imprime notre journal depuis sa fondation.

Au moyen de cette innovation, toute dans l'intérêt de nos abonnés et qui ne leur impose aucun surcroît de dépense, le *Moniteur de la Mode*, jusqu'ici journal de modes seulement, deviendra donc un véritable petit musée de gravures pittoresques. C'est là un sacrifice nouveau, que nous nous imposons volontairement, avec la conviction d'en recueillir les fruits. Car nous avons éprouvé par nous-même que le public sait toujours gré à un éditeur du zèle et des efforts qu'il déploie dans le but de conquérir ou de conserver sa faveur.

Ad. GOUBAUD.



LA VILLA CROISSY.

(Suite.)

Les changements que va subir au mois d'octobre prochain le texte du *Moniteur de la Mode*, nous imposent l'obligation de terminer avec le présent semestre la publication de l'intéressant roman de M. Gustave Desnoireterres. Cette nécessité, que nous ne pouvions prévoir quand nous entreprîmes la réimpression de ce feuilleton, ne nous permet pas de le reproduire avec tous ses développements. Nous nous bornons donc à résumer, avec le consentement de l'auteur, les parties les plus susceptibles d'analyse, en respectant les scènes trop essentielles à l'action pour admettre ni abréviations ni coupures.

Nous avons laissé Adrien et Isaure en pleine voie de brouille et de rupture. Une gracieuse parole, une légère avance de la part d'une femme longtemps aimée suffirait peut-être pour retenir un captif prêt à rompre ses fers. Mais Isaure est trop altière pour écouter une autre voix que celle de l'orgueil. Au lieu de faire un pas pour proposer la paix, elle attend fièrement qu'on l'implore, bien convaincue qu'on ne saurait longtemps lui résister. Tactique maladroite, car à mesure que le cœur de Vartrès se détache de l'impérieuse Isaure, il fait un pas de plus vers madame de Surbley, dont l'humeur douce et tendre est mieux faite pour captiver une âme sensible et fière telle que l'est celle de notre héros. D'ailleurs, Vartrès se sent aimé, mais aimé d'un amour sincère et sans mélange de coquetterie ni de vanité. L'aveu involontaire échappé à Henriette dans le délire de la fièvre, aveu qu'elle ignore elle-même, ne lui laisse point de doute à cet égard. Cependant, placée entre ces deux femmes, l'une qu'il n'aime plus, l'autre qu'il se sent près d'aimer avec excès, la délicatesse lui fait une loi de s'éloigner et de prévenir par son départ les conséquences d'une rivalité toujours pénible pour toutes deux. Aussi ne balance-t-il pas à leur annoncer son départ. Cette nouvelle les frappe également l'une et l'autre, celle-ci parce qu'elle sent son empire lui échapper, celle-là parce que la perspective du départ d'Adrien l'éclaire elle-même sur le vide que ce départ va laisser dans son cœur. Toutefois elle sent que la raison et les convenances exigent impérieusement ce sacrifice, et elle s'y soumet sans murmure. Mais Isaure, blessée dans ce qu'elle a de plus sensible, son amour-propre et sa vanité, a pé-

nété le secret de son amie et deviné en elle une rivale. Ici nous rendons la plume à l'auteur.

Isaure et Amédée.

— Ma chère amie, fit Canisy, voici ce vilain homme qui vient te faire ses adieux et prendre congé de toi.

Les deux jeunes femmes parurent également émuës. Madame de Foucault était devenue extrêmement pâle, et s'efforçait en vain à contenir les pulsations précipitées de sa poitrine. Quant à Henriette, elle croyait son secret bien à elle; dévorée d'un amour sans espoir, elle était résignée à l'avance et entrevoyait presque avec un certain contentement une séparation qui la faisait rentrer en possession d'elle-même.

— Vous nous quittez donc, monsieur ? lui dit-elle.

— Oui, madame, et ce n'est sans en vouloir beaucoup aux préoccupations qui m'appellent ailleurs.

— En nous accordant quelques jours, M. de Vartrès, vous nous faisiez un sacrifice dont on doit vous être reconnaissant. Vous demander plus serait abuser, et nous ne le devons pas.

— Madame, que dites-vous là ! c'est moi qui ai abusé et qui ai à requérir l'absolution plénière pour une invasion dont vous n'ignorez pas les circonstances atténuantes. Nous avons commencé l'un à l'égard de l'autre comme dans Marivaux, un peu par le paradoxe et l'étranger, il faut en convenir. On pourrait faire une comédie avec cela.

— La ferez-vous, monsieur ?

— Mais le dénoûment ? demanda Canisy avec une intention qui ne devait pas échapper à son ami.

— Un dénoûment se trouve toujours.

— Bon ou mauvais.

— Madame, poursuivit Adrien, puis-je vous être utile à quelque chose ? Avez-vous quelques ordres à me donner, quelque commission que je puisse remplir ?... même une visite à la couturière ou à la modiste. Un romancier par état doit être érudit en toutes ces matières. Et, pour ma part, je crois que je ne m'acquitterais pas plus mal qu'un autre, toute vanité de côté, d'une négociation auprès de la lingère ou de la marchande de modes.

— Je ne doute pas plus, monsieur, de votre extrême compétence que de votre obligeance extrême. Mais la lingère et la marchande de modes se ressentent un peu de mon séjour ici.

— Je suis désolé, madame, de ne vous être bon à rien. Et vous, madame de Foucault, fit-il en se retournant vers Isaure avec une aisance qui, dans l'état d'exaltation où elle était depuis la veille, lui parut être le comble de l'impudence et de la moquerie; et vous, madame, n'avez-vous pas quelques ordres à me donner?

Vatrès, sans un manque de savoir-vivre inqualifiable, ne pouvait se dispenser de faire les mêmes offres de service à Isaure. Cette question, formulée d'ailleurs avec une politesse exquise, semblait ne pas permettre la moindre interprétation équivoque. Mais la jeune femme se trouvait dans l'une de ces situations d'esprit où les objets n'apparaissent que sous un jour faux et menteur, où la démarche la plus innocente est tout aussitôt torturée, travestie, incriminée. Elle se dit que cet homme, non content de profiter du prétexte le plus frivole pour rompre une chaîne qu'il regrettait sans doute d'avoir acceptée, voulait qu'il ne lui restât pas le plus petit doute sur son complet détachement. Qui sait? cet amoureux, jadis trahi, songeait-il à prendre sa revanche et à rendre affront pour affront, douleur pour douleur? Oh! oui, c'était cela. Il se vengeait. Mais sa vengeance lui échappait, elle ne lui donnerait pas le plaisir du triomphe. Qu'est-ce qu'était M. de Vatrès? un homme qu'on épouse. Mais on ne mourrait pas veuve parce qu'il partait pour le Kamtchatka ou le Tombouctou.

— Je vous remercie infiniment, monsieur, lui dit-elle d'une voix métallique, l'œil étincelant. Malgré votre grand savoir en chiffons, vous me pardonneriez d'hésiter et de remettre à ma prochaine apparition à Paris des acquisitions d'ailleurs fort peu urgentes. Mais, si nous connaissons le même monde, si nous avons les mêmes relations et les mêmes amis, je vous prierais de leur faire part d'un résolution très grave puisqu'elle décide de mon avenir. Au fait, vous êtes l'ami de M. Amédée, et à ce titre, vous avez quelques droits à la confiance que je vais vous faire. M. de Canisy m'a fait l'honneur de me demander ma main; je la lui donne.

Jamais coup de théâtre ne produisit un tel effet. L'étonnement, la stupeur furent si grands que chacun demeura comme foudroyé à cette annonce si peu prévue par le plus intéressé, par Canisy. Madame de Surbley la regardait avec des yeux ahuris; il n'était pas possible qu'elle eût bien entendu, que tout cela fût vrai.

Mademoiselle Dorothée, que sa chère belle-sœur n'avait pas habituée aux confidences, était celle que cela semblait le moins surprendre. Si le romancier était loin de s'attendre à cet étrange coup de tête, il en pénétra à merveille la cause déterminante: cette femme ne songeait qu'à sauvegarder sa vanité, et elle épousait son ami pour lui prouver, à lui Vatrès, que l'on ne tenait pas autrement à lui, et que les maris ne faisaient pas défaut. Un sourire de dédain, mais sans amertume, effleura sa lèvre; s'il n'échappa pas à Isaure, il dut la convaincre qu'elle avait complètement échoué, et que l'on prenait allègrement son parti sur cette détermination extrême. Elle tendait toujours la main à Canisy, qui se tenait immobile, terrassé par son bonheur.

— Eh bien! vous ne la voulez pas? lui dit-elle.

Amédée se précipita sur ces cinq jolis doigts qu'on lui livrait et les couvrit de baisers.

— Oh! j'en perdrai la raison... Suis-je bien éveillé? ai-je bien entendu... je m'attendais si peu... j'étais si peu préparé!... vous voyez, je ne trouve pas un mot pour vous exprimer tout ce que j'éprouve, toute la joie, l'ivresse... J'en deviendrai fou!

— C'est ce qu'il ne faut pas, et je n'exige pas autant de votre affection. Je vous dois une explication sur une détermination aussi brusque et que, d'après notre entretien de ce matin, vous ne pouviez espérer si prochainement. Sans vous en douter, vous avez été plus habile en vous livrant pieds et poings liés à ma discrétion, que si vous eussiez mis en jeu la diplomatie la plus déliée. J'ai été touchée, sincèrement touchée d'une soumission qui, sans se faire aucunement valoir, acceptait les pires conditions... Enfin, votre conduite parfaite a plus fait que des discours savants contre lesquels on se tient en garde; je me suis dit que puisqu'il était probable que je finirais par consentir à devenir votre femme, il n'y avait pas de raison pour que je vous fisse acheter par un plus long noviciat ce que vous considérez comme votre bonheur...

— Isaure, mais, vraiment, tu es une étrange femme, dit enfin madame de Surbley. Tu nous vois tous renversés, et il y a bien de quoi. Sans préparation, sans rien qui mette sur la voie d'une pareille détermination, tu jettes à la tête de ce pauvre Amédée un bonheur qui le rendra le plus heureux des hommes s'il ne le tue pas. Tu avoueras que c'est un peu commencer comme on finit.

— Petite sœur, petite sœur, ne crains rien, cela va beaucoup mieux, et j'en réchapperai;

Y.

de son... et devant... elle...
sa présence... à l'autour.

are et Amédée.

amie, de Canisy, vint ce matin...
le faire ses adieux et prendre

es femmes... également...
de Foucault... était devenue...
et s'éloigna... en vain... à ces...
principales... de sa patrie...
elle croyait... son secret... bien...
en amour... sans espoir... elle...
sacré et... elle croyait... presque...
véritablement... sans espérance...
posséder... d'elle-même...
leur amour, monsieur? lui

et ne n'est sans en vouloir...
occupations qui n'appartiennent

entant... quelques-unes... M. de...
à l'égard... un sacrifice... dant... un...
connaissance... Vous demandez...
r, et nous ne le ferons... que...
dites-vous... lui? c'est...
qui n'a... à regretter... l'absence...
de certains... d'un... d'ignorer...
autres... s'attendent... Sans...
à l'égard... de l'autre... comme...
seu par... le pardon... et l'écouter...
Un journal... lire... en...
la.

vous, monsieur?
demandez? Canisy...
qui ne devrait pas... acheter...

est se trouve... toujours.

vous...
essentiels... Adrien, puis-je vous...
à cause? à vous... quelques...
et, quelques... commission... que...
même... une visite... à l'occasion...
siste. Un... romancier... par...
à toutes... ces... nouvelles... Et...
que je ne... ni... d'acquiescer... pas...
autres... toute... venue... de...
suprès... de la... l'ignorer... ou... de...
la... des.

ainsi, sois tranquille. Le bonheur n'a jamais tué personne.

A l'exception de Canisy qui rayonnait, les visages de chacun exprimaient une gêne, un embarras, une contrainte pénible, tout au moins une froideur qu'il fallait braver et contre lesquels Isaure, exaltée par son indomptable orgueil, était toute préparée à se roidir. Henriette, indignée d'une duplicité aussi profonde, avait, dans son accent, laissé percer quelque chose de son impression secrète. Elle n'avait point été maîtresse d'un premier mouvement, et, bien que ses paroles n'eussent extérieurement rien de malveillant, l'air dont tout cela fut dit témoignait assez d'une arrière-pensée menaçante. Sans trop se rendre compte de ce ton glacial et épigrammatique, Amédée ne put pas ne pas remarquer l'étrange figure de sa sœur à cette révélation si inopinée. Sans doute, Henriette en voulait-elle un peu à son amie de ne lui avoir pas manifesté plus de confiance; c'était même la seule interprétation possible de ce mécontentement passager. Toutefois, sentait-il le besoin de donner le change sur cet accueil légèrement rebarbatif; et, s'asseyant sur le lit de madame de Surbley d'une façon toute caline :

— Ma bonne petite sœur, lui dit-il, demande donc à madame de Foucault... à quand la noce ?

— Je vous ai tendu la main. Le reste ne me regarde pas, fit Isaure.

— Mais alors vous m'en remettez le tout ?

— Sans doute.

— Oh ! s'il en est ainsi, s'écria-t-il avec transport, vous n'avez que juste le temps de donner des ordres à vos couturières, et, puisque Vartres part pour Paris, fiez-vous à lui. Il passe pour avoir fait, trois années durant, un courrier de mode sous le pseudonyme de la comtesse de Banneville.

— Mais Paris n'est pas au bout du monde, et, sans imposer cette tâche à personne, je peux parfaitement me transporter chez mes fournisseurs de mon pied léger... Mais laissons cela; si M. de Vartres n'était pas tant votre ami, j'aurais à me reprocher d'être fort intempestivement intervenue dans son audience d'adieu.

— Je vous remercie, madame, d'une confiance dont mon affection pour Amédée me rendait digne. Et veuillez croire à la part très sincère que je prends à sa joie.

— Ce bon Adrien ! est-ce que cela ne te fait pas envie, hein ?

— Je conviens que je te trouve fort heureux, répondit Vartres avec un masque de conviction dont Isaure et Henriette pouvaient apprécier la sincérité.

— Bien vrai ?

— En peux-tu douter ?

— Eh bien ! mon cher, avance ici.

— Et pourquoi ?

— Avance toujours.

Vartres s'était approché sans trop savoir où il voulait en venir.

— Ma chère amie, fit Canisy, en se retournant vers sa sœur, tu vois ce garçon-là; eh bien ! j'ai l'honneur de te demander ta main en son nom.

— Amédée, vous êtes tout à fait fou ! s'écria madame de Surbley, en se redressant sur son lit.

Vartres s'était emparé vivement de son bras.

— Je ne suis pas fou du tout, continua le terrible étourdi, je sais que je fais votre bonheur à tous deux, et je sais que je ne serais pas heureux, si j'étais seul à l'être... Ne m'interromps pas, ne m'interromps pas... Ce mariage a toutes les conditions d'un mariage de raison, et est mieux qu'un mariage de raison... vous vous estimez, vous avez eu tout le loisir de vous apprécier l'un l'autre...

— Amédée ! fit le romancier, au nom du ciel, tais-toi... tu vois bien que ta sœur...

— Qu'elle le veuille ou non, elle m'entendra jusqu'au bout.

— Et qu'entendrai-je que je ne sache et que ne sache aussi M. de Vartres ? ne sais-je pas que vous êtes possédé de la monomanie du mariage... pour vous et pour les autres ? que cette folie a pris chez vous des proportions effrayantes ? depuis mon veuvage, n'ai-je pas eu à résister aux plus incessantes obsessions ! ne m'avez-vous pas forcée d'être plus que réservée, plus que froide ? d'être impolie, plus que cela, grossière ?... Ne m'avez-vous pas réduite, par votre inqualifiable conduite, à me montrer, à l'égard du seul homme intelligent et parfait de manières qui soit venu ici, d'une impertinence qu'on m'a promis d'oublier, mais que j'aurai plus de peine, moi, à me pardonner ! Heureusement pour M. de Vartres et pour moi, nous sommes au fait de votre maladie; cela rend moins grave et moins... pénible l'absurdité d'une pareille scène, que M. de Vartres consentira à excuser, je l'en supplie.

Vartres était sur des charbons ardents. Il ne trouva pas un mot à dire. Isaure le dévorait du regard, plongeant jusqu'au fond de l'âme pour y chercher sa pensée. Pour la bonne mademoiselle de Foucault, elle se crut dans une maison d'aliénés.

Canisy n'était pas homme à s'arrêter en aussi beau chemin et pour si peu. Il avait ses raisons, d'ailleurs, et nous les connaissons, pour être sûr qu'en faisant violence à cet obstiné, il tra-

vaillait à son bonheur. Il n'y aurait donc pas eu à cela d'autre mal que la monstrueuse excentricité du procédé, s'il eût été également assuré des sentiments secrets d'Adrien. Mais sa sœur était si bonne, et si excellente, et si charmante, que l'idée ne lui était pas même venue qu'on pût à cet égard différer avec lui de manière de voir.

— Ma chère amie, poursuivit-il avec une persévérance impitoyable, je t'aime, je te veux heureuse, et cela assez fortement pour te contraindre à l'être en dépit de tous les faux-fuyants et de toutes les résistances. Tu épouseras Vartès parce qu'il t'aime... et parce que tu l'aimes... Est-ce clair? Et nos deux noces se feront le même jour.

— Mais c'est de la démence! et si complètement de la démence qu'il n'y a plus à prendre tout cela que du côté plaisant!... Ce n'est même plus... embarrassant, tant c'est insensé! Et si cette petite espièglerie ne devait pas faire manquer à M. de Vartès le convoi...

— Oh! le convoi! il le manquera, voilà tout... Henriette, je suis sérieux, je suis grave, et je ne plaisante pas. Quelle objection as-tu contre ce mariage?

— Vous faites bien de dire que vous êtes sérieux, et que vous êtes grave; on ne s'en douterait guère.

— Pas de subterfuges. Réponds, quelle objection?

— Je vous supplie de remarquer qu'à chaque mariage proposé par vous et refusé par moi, vous me posiez semblable question. Vous variez peu, Amédée. Toutefois, je veux bien encore vous donner cette satisfaction, tout en vous priant de ne pas abuser davantage de ma facilité et de ma longanimité.

— J'y consens, Henriette; et je te jure, si ce mariage échoue, de ne plus intervenir, en quoi que ce soit, dans tes affaires.

— Et vous me rendrez un grand service.

— Mais cet arrangement mérite bien quelque complaisance de ta part; daigne donc répondre à ma question. Je suis plus raisonnable que tu ne veux croire; et si tes motifs sont bons, eh bien! ils me paraîtront tels.

— Comme cela est très sérieux, il faut y répondre sérieusement?

— Sincèrement surtout.

— Sincèrement, soit. Je me bornerai à deux objections qui en valent bien d'autres, comme vous allez en juger: Je ne veux pas me marier, et je crois savoir que M. de Vartès n'a pas plus envie que moi d'enchaîner sa liberté.

— Parle pour toi.

— Eh bien! moi, je ne me marierai jamais.

— Tu veux dire que tu ne te marieras qu'à la condition très difficile de rencontrer un cœur loyal, digne en tout point du trésor que tu lui confierais?

— Je le veux bien.

— A ce compte, Vartès est le beau-frère qu'il me faut, parce qu'il est le cœur loyal que tu exiges et l'esprit charmant qui a su trouver le défaut de la cuirasse... Vous vous aimez... Est-il donc si cruel d'en convenir? et ne vient-on pas de te donner l'exemple d'une franchise plus réellement noble que le silence que tu gardes, que cette résistance à tes propres sentiments... A quoi bon, d'ailleurs, cela... si je sais tout?

Vartès, qui vit ce qui allait se passer, s'élança vers son ami, et lui saisissant vivement le bras:

— Tu ne diras pas cela! tu ne diras pas cela!

Henriette et Isaura le regardèrent avec une expression d'ardente curiosité.

— Qu'est-ce qu'il ne dira pas? demanda madame de Surbley. Amédée, parlez, tout ceci est bien extravagant, mais je veux que vous parliez! Qu'est-ce que vous alliez dire et que M. de Vartès ne veut pas que vous disiez?

— Au nom du ciel, madame; pas en ce moment, je vous en conjure!...

— Mais c'est donc bien affreux! dit Isaura. Vraiment, ma pauvre amie, tu aurais un crime à cacher, que l'on ne s'exprimerait pas autrement.

— Tu as raison, poursuivit madame de Surbley, et je veux l'explication formelle, immédiate de ces paroles ambiguës. Parlez-vous, Amédée?

— Eh bien!... eh bien!... fit Amédée avec une certaine hésitation, tu n'ignores pas qu'après cette épouvantable catastrophe, à laquelle je ne peux penser sans que mes cheveux me dressent sur la tête... Tu n'ignores pas que tu déliras toute la nuit... et, dans ton délire...

— Dans mon délire? articula Henriette en pâlisant.

— Ton secret s'est échappé.

— Mais quel secret? demanda madame de Foucault, l'œil ardent.

— Amédée, s'écria Vartès, je ne te prie plus, je te défends d'achever!

Ces paroles apprenaient tout à la pauvre femme.

— O mon Dieu! murmura-t-elle d'une voix étranglée en se voilant le visage, et vous étiez là, vous, monsieur!...

— Madame, s'écria Adrien en se précipitant à son chevet, vous me voyez à vos genoux, vous demandant pardon pour un crime qui n'est que

celui du hasard, mais que je me reproche comme si j'étais réellement coupable, puisqu'il occasionne un chagrin que je vous eusse épargné au prix de mon sang, et qu'il était si facile de ne pas vous donner... L'intention de votre frère était bonne, j'aime à le croire; mais il est des maladresses qui vont jusqu'à la cruauté, et je sens trop la peine qu'on vous fait pour ne pas en être ému jusqu'au plus profond de mon cœur... Je ne veux pas faire allusion, en un pareil moment, à tout ce qui vient de se passer... Je ne veux vous dire qu'une chose dont vous ne pouvez douter, madame, c'est que le respect et l'intérêt que vous m'inspirez vont jusqu'à la vénération et au culte; que je n'ai jamais rencontré une femme plus pure et plus noble... Oh! ne voilez pas ainsi votre visage, et daignez me tendre l'une des mains qui se cachent sans raison, comme vous me l'avez tendue déjà!...

Cela fut dit avec une onction, un mélange de pitié, d'affection, de respect si profonds qu'ils durent filtrer comme un baume dans ce cœur déchiré. Chaque phrase semblait s'agenouiller et demander grâce pour tant de douleur et un chagrin si cuisant. Il se tenait toujours aux pieds du lit; il s'empara d'une de ses mains qu'elle céda sans résistance. Mais les yeux de l'infortunée se voilèrent aussitôt, sa poitrine s'emplit de sanglots, ce fut un torrent de larmes et de gémissements qui effrayèrent un instant par leur violence. Amédée commença à craindre d'avoir péché par trop de zèle et à regretter d'avoir traité les choses avec cette brusquerie. Il s'approcha de sa sœur, mais elle le repoussa vivement. Ce mouvement était plus machinal que raisonné; elle avait si peu conscience d'elle-même, elle était si pleinement absorbée dans son désespoir, qu'elle ne sentait pas la main de Vartres qui n'avait pas abandonné la sienne. Isaure, debout au chevet du lit, promenait un regard haineux de l'un à l'autre, et semblait attendre impatientement l'occasion de faire payer à tous deux la torture poignante dont elle était la proie. Quant à la vieille fille, elle s'était laissé tomber dans un fauteuil, et suivait stupidement des yeux cette scène inouïe, sans être bien sûre de n'être pas le jouet d'une hallucination.

— Par pitié, laissez-moi... retirez-vous... articula la pauvre Henriette d'une voix déchirante. Je veux être seule pour pleurer librement.

— Madame, je vous obéis... mais vous me pardonnerez, n'est-ce pas, le mal involontaire que je vous cause?

— Oui, oui... mais, au nom du ciel... ne prolongez pas ma confusion en restant!

Adrien se leva, Isaure s'approcha de lui et

lui dit à demi-voix, mais de façon à être entendu de madame de Surbley :

— Ah! je comprends tout. Voilà donc le mot de cette odieuse trahison... de cette lâche perfidie!... Mais vous n'espérez pas que je sois la dupe de vous deux, je suppose!

L'indignation de l'honnête femme outragée fut telle chez Henriette, qu'elle se redressa comme un jonc qu'on cesserait de tenir ployé, et interpellant hautement madame de Foucault :

— Isaure, que comprenez-vous, et de quelle trahison voulez-vous parler?

— Qu'est-ce? fit Amédée.

— Rien qui te regarde, répondit madame de Surbley d'une voix sourde. J'ai à parler à madame de Foucault, à elle seule.

— Et il faut que nous nous retirions?

— Oui, oui; il le faut.

— Allons, puisqu'il le faut, dit Canisy. Viens, Adrien; mademoiselle Dorothée, venez-vous?

XVIII.

Les adieux.

A peine la porte s'était-elle refermée sur eux que Henriette prenait la parole avec une impétuosité que son flegme accoutumé rendait plus étrange.

— Vous avez prononcé le mot de trahison, Isaure : « N'espérez pas, avez-vous ajouté, que je sois la dupe de vous deux! », c'est-à-dire ma dupe et la sienne. Je n'ai pas mandat pour défendre M. de Vartres; mais cette parole insensée qui vous est échappée me donne au moins le droit de me défendre. Elle me rend un service très réel; car, même sans cette insulte que vous venez de me jeter, une explication était inévitable. Veuillez donc développer vos griefs, me démontrer mes torts... et ne me ménagez pas, si vous avez quelque reproche à m'adresser. Pour moi, je vous déclare que je serai claire avec vous; c'est un devoir que mon titre de sœur me dicte et que mon affection pour ce cruel étourdi me fera remplir avec une énergie qui ne faiblira pas. Maintenant, Isaure, je vous écoute.

Henriette était le calme, la raison, la douceur mêmes; son caractère avait cette uniformité, cette placidité sur lesquelles on est trop porté à prendre le change jusqu'au moment où de telles natures, forcées de sortir de leur bienveillante aménité, démontrent, au grand étonnement de ceux qui les exploitent, que la bonté n'exclut pas la fermeté, l'énergie, le cas échéant. Madame de Foucault croyait que d'un mot elle

allait écraser cette prude atteinte et convaincue d'amoureuse faiblesse; et, au lieu de courber le front, celle-ci se mettait sur l'offensive, et provoquait même une explication pour toutes deux des plus délicates et des plus épineuses. Henriette n'eût pas pris l'initiative qu'Isaure, exaltée comme elle l'était, lui eût audacieusement demandé compte de ce qu'elle appelait sa perfidie. Donc, d'une façon ou de l'autre, ce début était inévitable. Seulement Isaure n'attaquait plus, elle avait à se défendre; et la position tout inattendue que cela lui faisait, ainsi que l'interpellation énergique de son amie, l'avaient, sinon pleinement, du moins quelque peu déconcertée. Elle sentait qu'elle n'avait plus affaire à la même femme.

— Vous voulez savoir ce que je disais à M. de Vartrès, Henriette? Est-il bien nécessaire que je vous le dise, et ne le soupçonnez-vous pas?

— Il se peut que je le soupçonne. Mais je ne serais pas fâchée de voir comment vous formulerez votre réquisitoire.

— Et vous me croyez fort embarrassée?

— Oh! je vous sais très habile et très capable de tourner des difficultés que l'idée seulement ne viendrait pas à d'autres de surmonter.

— Je suis contente, Henriette, de voir que la gaieté vous revienne, et que vous preniez les choses de ce côté. C'est le mieux et le plus raisonnable, et vous me donnez là un exemple que je veux m'efforcer de suivre. Quant au compliment que vous me faites, je suis honteuse de ne pas le mériter; je ne suis pas habile, je n'ai nullement cet esprit calme, réfléchi, un peu tortueux qui fait qu'on dissimule et que l'on renferme ses griefs au dedans de soi... ce que je pense, je le dis, et si je crois avoir des reproches à faire, je ne saurais les taire; c'est là, ce me semble, et je le confesse en toute humilité, tout le contraire de l'habileté.

Henriette répondit avec calme :

— Et ces qualités que vous déclinez avec tant de modestie, ces qualités, je les réunis, moi, au plus haut degré; car c'est ce que vous avez voulu que je comprisse, n'est-ce pas? C'est moi qui ai l'esprit tortueux; pour vous, vous êtes la franchise même. C'est à merveille. Joignez donc l'exemple au précepte, et veuillez poursuivre.

— Eh bien! je le ferai, s'écria Isaure, avec un emportement d'autant plus grand qu'elle se sentait acclée, sans la possibilité d'éviter une discussion où le beau rôle ne saurait être à elle. Aussi bien il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur. Cet homme que vous aimez et qui

ne me trahit qu'à cause de vous, cet homme, je l'aime, je l'aimais avant que vous le connussiez même!... et, sans vous, il n'aurait pas rompu avec moi sur un prétexte, et quel prétexte!... Je me doutais bien, je sentais que vous étiez un danger pour moi, et qu'il se complotait quelque chose... j'avais le pressentiment de ce qui arriverait, et si j'ai rompu avec lui, c'est que je lui ai fait une nécessité de choisir entre vous et moi... Oui! c'est le lendemain même de cette nuit où un délire, au moins propice, se chargeait de faire connaître à M. de Vartrès vos... tendresses; c'est le lendemain de cette révélation qu'a eu lieu une rupture que je ne pouvais croire sérieuse, et qui n'eût pas survécu au moment qui l'avait vue naître, si elle n'avait pas eu une bien autre raison, une raison que je ne pouvais deviner... Voilà ce que signifiaient les paroles que vous avez surprises. J'espère que je n'ai pas manqué de franchise, et que vous devez être actuellement pleinement édifiée.

— Ceci pourrait peut-être se qualifier autrement, Isaure. Mais puisque vous appelez cela de la franchise, je le veux bien aussi. Vous dites que vous aimez M. de Vartrès, et vous allez épouser mon frère! si vous trouvez le moyen de concilier... honnêtement cela, faites-le, et dites-moi quel rôle vous nous faites jouer à tous, et quel rôle vous jouez vous-même. Mais qu'est-ce donc, à vos yeux, je vous prie, que le bonheur et l'honneur d'un homme, alors que vous eussiez consenti à devenir la femme d'Amédée, le cœur plein d'un autre amour? Et vous n'eussiez pas reculé devant cette infamie! Il fallait à votre orgueil blessé une fiche de consolation, peu importait le reste. Mais, si vous comptiez accomplir ce dessein sans nom, vous vous abusiez fort, car, depuis longtemps, je vous suivais pas à pas et j'avais pénétré vos projets... Ce pauvre Amédée était trop épris pour être clairvoyant; mais j'étais là, moi, sa sœur, et, sans que vous vous en doutassiez, pas un geste, un regard ne m'échappaient. Enfin, je vous connais, Isaure, autant et mieux que vous-même, et je vous dirai : mon devoir de sœur est de protéger mon frère contre son propre entraînement, de l'empêcher de contracter une union à laquelle s'opposent impérieusement et l'intérêt de son bonheur et le soin de sa dignité. Et je ne veux pas que vous épousiez mon frère!

— Et vous ne le voulez pas, non point tant par sollicitude pour ce frère devenu tout à coup si cher, que parce que l'épouse de M. de Vartrès serait quelque peu gênée d'avoir pour belle-sœur cette même femme que M. de Var-

très eût épousée indubitablement sans des manœuvres que je ne peux pas qualifier. Oh ! voyez-vous, Henriette, vos grands airs puritains ne m'en imposent point, et vous ne réussirez pas à m'abuser... Vous convenez que vous aviez, depuis longtemps, deviné ce qui se passait en moi, mes projets sur M. de Vartres ; mais alors, si vous aviez été la femme délicate que vous voulez paraître, vous eussiez pu, comme vous le dites, empêcher un mariage qui ne vous semblait pas offrir toutes les conditions de bonheur, sans songer pour cela à m'enlever le cœur d'un homme que vous saviez m'aimer... Oh ! dans ces conditions, peut-être vous eussé-je reconnu le droit de parler haut, de m'accuser de légèreté et de faire peser enfin votre volonté... Mais il en est un peu différemment, je crois !

— Vous êtes injuste envers les autres, Isaure, peut-être parce que vous mesurez les sentiments d'autrui sur vos sentiments à vous... Vos insultes ne me feront pas, toutefois, sortir des égards que je vous dois comme à mon hôte, et du respect que je me dois à moi-même... Vous avez calomnié jusqu'à l'affection que je portais à mon frère, et vous m'avez plus que fait entendre que, si je ne voulais pas de vous pour belle-sœur, c'était pour me sauver d'un remords vivant. Je répondrai à ceci que, quel que soit ce qu'on a pu découvrir de mes sentiments secrets, je demeurerai ce que je suis, la femme isolée, fuyant la foule, se renfermant en elle et n'attendant rien des autres... que je suis déterminée à ne jamais me marier, et que les démarches les plus pressantes pour faire faiblir cette résolution immuable seraient vaines... Je l'avoue, j'ai le cœur troublé, et, de longtemps, il ne retrouvera ni son calme, ni sa paisible insouciance. Mais l'estime de soi-même, le seul trésor auquel il n'est pas permis de ne pas tenir, ne s'achète que par de douloureuses victoires et de pénibles sacrifices, et c'est ce qui fait la différence entre la femme indomptée, qui n'obéit qu'à ses penchants, et la femme digne, qui sait résister, au prix de son bonheur, de ses plus chères espérances... Et maintenant, Isaure, cette déclaration faite, ce serment, si vous le voulez, car cet engagement a toute la solennité d'un serment, pensez-vous que je n'ai pas le droit de parler haut, d'accuser votre loyauté, et, comme vous dites, de faire peser ma volonté ?

— Vous me jurez que vous ne l'épouserez jamais ! s'écria madame de Foucault.

— Ce n'est pas devers vous que je prends cet engagement, répondit Henriette avec une dignité écrasante, car je ne vous dois rien. C'est

devers moi-même. C'est parce qu'il y a en moi quelque chose qui me dit que ma fierté réclame une expiation et que je ne saurais payer moins que du bonheur de toute ma vie la honte de m'être laissé pénétrer... Ainsi que votre orgueil se rassure, je n'épouserai jamais M. de Vartres.

Isaure, quelle que fût son incroyable audace, resta un instant anéantie sous cette dignité, ce désintéressement, cette abnégation qu'elle comprenait à peine. Elle était bien forcée de reconnaître tout ce qu'il y avait de suprêmement élevé chez cette femme qui, par un sentiment exagéré, croyait devoir s'interdire à tout jamais un bonheur qu'elle n'avait sans doute qu'à vouloir pour qu'il se trouvât réalisé. Henriette ne lui avait pas dissimulé le mépris qu'elle lui inspirait, et, pour la première fois, elle courbait le front sous l'insulte. C'était donc à cela que devrait aboutir une intrigue si péniblement menée et au succès de laquelle elle avait intéressé toutes ces mauvaises passions.

— L'amitié ne survit pas à une explication comme celle-là, reprit-elle enfin, et je sens parfaitement que nos relations doivent en rester là. Je me suis emportée et je le regrette. Mais vos paroles, à vous, Henriette, n'ont été ni moins rudes, ni moins sévères... Je n'ai pas besoin de vous demander le secret auprès de votre frère. Je vous laisse le soin de trouver un prétexte quelconque à une rupture indispensable, je la reconnais comme vous... Nous nous retirerons également blessées d'un combat où j'ai pu ne pas avoir le beau rôle... mais, pour vous, ce n'étaient pas des espérances de sept années qu'on venait de renverser ; car il n'y avait pas moins que cela que nous nous aimions.

— Je sais tout cela, dit Henriette, avec un sourire amer.

— Quoi ! il vous aurait dit !... s'écria Isaure, en devenant rouge comme du sang.

— Rassurez-vous, Isaure, M. de Vartres ne m'a jamais parlé de vous qu'avec une réserve digne, et si vous avez quelque chose à vous reprocher, je puis le soupçonner, mais il ne me l'a pas appris.

— Peu importe, après tout. Je vous demande l'hospitalité jusqu'à demain... Demain nous nous quitterons probablement pour ne plus nous revoir... Encore une fois, vous chargez-vous d'arranger tout avec votre frère ?

— Je m'en charge.

— Me promettez-vous de garder le secret ?

— Je m'y engage.

En ce moment, les deux jeunes femmes entendirent frapper à la porte.

— Si c'est mon frère, qu'il entre; mais lui seul, fit Henriette avec une intraduisible émotion.

Isaure alla ouvrir. C'était Canisy. Il tenait une lettre à la main.

— Amédée, je n'ai pas le loisir à présent de vous exprimer toute l'amertume dont mon âme déborde; cela aura son tour... seulement, je veux qu'on sache à la fin que je suis ici chez moi, même pour mon frère, et que je ne reconnais d'autre volonté que la mienne... Maintenant, écoutez-moi bien et veuillez ne rien changer à ce que je vais vous dire... M. de Vartres comprendra parfaitement qu'après... ce qui s'est passé, sa vue doit être au moins embarrassante... excusez-moi auprès de lui, je vous prie; mais je ne puis... je ne veux pas le recevoir...

— Il faut qu'il l'ait compris en effet, car il est parti.

Les deux femmes ne purent réprimer un geste d'étonnement.

— Et voici une lettre qu'il m'a chargée de te remettre.

— A moi?

— Mais sans doute.

— Eh bien! lisez-la... haut, madame de Foucault n'est pas de trop.

— Soit, reprit Canisy en ouvrant la lettre de Vartres.

« Madame,

» Ai-je besoin de vous répéter que j'ai plus souffert que vous-même de ce qui s'est passé?
» Si Amédée ne vous aimait pas autant qu'il vous aime, ce serait à croire qu'il exerçait une vengeance contre vous. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait dans un but que je crains bien qu'il n'ait pas atteint... Je sais tout, oui, madame; j'ai tout entendu... Vous seriez un cœur moins élevé, moins généreux, que cette découverte pourrait faire souffrir votre vanité; mais vous n'avez que du véritable orgueil, si j'ai bien compris votre nature; et vous vous consolerez plus aisément que d'autres d'une fatalité qui, pour peu que vous le veuillez, nous aura mis tous sur la voie d'un bonheur auquel je n'eusse pas osé prétendre. Madame, je tombe à vos genoux et je viens vous dire: — Nous sommes sûrs de nous estimer l'un et l'autre, nous apporterons dans cette union deux cœurs qui n'ont pas bien du chemin à faire pour s'entendre; voulez-vous m'accorder votre main et accepter l'offre d'un nom que je souhaiterais plus illustre et plus digne de vous? J'ai senti que, jusqu'à ce que vous me rappeliez, il était indispensable que je

» m'éloignasse; mais je n'aurais su m'y résoudre sans mettre à vos pieds et mon bonheur et mon avenir. J'attends un mot qui décide de mon sort, Madame. Jusqu'ici j'ai vécu solitaire, sans affections. Si ce bonheur m'échappait, je croirais qu'il me faut renoncer à jamais à être heureux. »

Pendant cette lecture, Isaure n'avait pas détaché son œil ardent de madame de Surbley. Quelle serait la réponse d'Henriette?

— Bien que ceux mêmes pour lesquels je travaille me jettent la pierre, dit Canisy, et qu'ils ne trouvent pas de termes assez énergiques pour caractériser mon incartade, je serai de composition facile, et, pour peu que tout s'achève au contentement de tous, je me déclare satisfait. Quoique Vartres soit très impatient, et cela se conçoit, de connaître son sort, il va sans dire qu'il attendra ton bon plaisir d'autant plus patiemment qu'un exemple récent vient de lui prouver que la soumission dans certains cas sert plus que l'habileté. Prends donc tout ton temps pour répondre, mais réponds et réponds bien.

— Ma réponse est toute prête, et vous voudrez bien, Amédée, la faire parvenir à M. de Vartres. Son offre généreuse, généreuse est le mot, me touche plus que je ne saurais dire; mais elle ne change en rien une détermination que nulle puissance au monde ne serait capable d'ébranler. Je ne me marierai jamais! entendez-vous? Et j'espère que cette dernière et décisive épreuve vous fera renoncer désormais à des tentatives qui, vous le sentez, eussent dû aboutir, cette fois, si je n'étais pas résolue à demeurer libre. Je compte sur vous pour faire comprendre à M. de Vartres que ce refus ne peut le blesser... Ce n'est certes pas mon intention; il a été mon sauveur, je l'ai appelé mon frère, et ce n'est pas parce que vous vous serez conduit en fou cruel, que je manquerais de justice et de reconnaissance... Mais je dois repousser ses offres, et je les repousse, en le suppliant de garder un souvenir à la pauvre femme qui n'oubliera jamais qu'elle lui doit la vie, triste présent, il est vrai, et parfois lourd fardeau à porter.

— Tu m'accusais de folie, mais c'est toi qui es folle!... Y comprenez-vous quelque chose, vous, madame? poursuit-il en s'adressant à Isaure. Et que pensez-vous de cette obstination à faire son malheur et celui des autres? Cela s'est-il jamais vu?

— Ne tourmentez pas votre sœur, répondit celle-ci, et laissez-la faire à sa guise... peut-être a-t-elle ses raisons...

— Vous entendez madame de Foucault,

Amédée : elle vous donne un bon conseil, suivez-le et épargnez-moi, je vous prie. Je ne serais pas en état d'en subir davantage; en voilà assez pour un jour.

— Monsieur de Canisy, vous savez que nous partons demain, fit Isaure.

— Quoi ! madame, vous allez nous quitter !... Mais que deviendra Henriette sans vous ?... que deviendrai-je ?

— M. de Canisy, il le faut, répondit-elle, d'un ton qui n'admettait ni contrôle, ni discussion.

— S'il en est ainsi, madame, je m'incline et me sou mets, murmura docilement le pauvre garçon.

Gustave DESNOIRETERRES.

(La fin au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Voici l'automne qui s'approche, l'étranger qui s'en va, Paris qui rentre peu à peu dans l'ordre accoutumé. On commence à s'en apercevoir au mouvement que les théâtres se donnent pour affrioler les amateurs. Les affiches, naguère clichées, s'illustrent de titres nouveaux : Le *Gâteau des reines*, le *Théâtre des Zouaves*, les *Gueux de Béranger*, etc., etc. Le Palais-Royal nous annonce le *Gendre de M. Pommier*; le Vaudeville nous menace d'*Être aimé ou mourir*; le Gymnase, de son côté, médite une nouvelle comédie en cinq actes; tandis que le Théâtre-Lyrique répète à grande vapeur une œuvre inédite de MM. Scribe et Auber. Vite donc, la main à la plume et n'attendons pas que l'avenir nous déborde pour en finir avec le passé.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par le *Gâteau des reines*, comédie en cinq actes de M. Léon Gozlan. Pourquoi la pièce de M. Gozlan s'appelle-t-elle le *Gâteau des reines*? C'est une énigme dont l'auteur seul a le secret. Car de reines point n'en ai vu, et de gâteau pas davantage. Ce titre excentrique et bizarre sert tout simplement d'étiquette à l'histoire du mariage de Marie Leczinska, fille du ci-devant roi de Pologne, avec Sa Majesté Louis XV. A vrai dire, je ne suis pas parfaitement convaincu que ce mariage se soit accompli par suite d'un dépit amoureux et que madame de Prie ait été le de Foy de cette royale union. Mais il faut passer bien des choses aux auteurs, et surtout aux auteurs d'esprit et de talent. Une comédie n'est point une leçon d'histoire, et du moment que M. Gozlan a eu l'art de nous divertir et de nous intéresser durant cinq actes, qu'avons-nous à lui demander de plus ?

Les acteurs, MM. Geffroy, Leroux, Delaunay, mesdemoiselles Dubois et Augustine Brohan, ont partagé, à juste titre, avec l'auteur, la gloire et les honneurs de la soirée.

Le *Théâtre des Zouaves*, de MM. Cormon et Granger, est une de ces pochades nées de la circonstance et dont l'à-propos constitue le principal mérite. De braves soldats, égayant les loisirs du camp et charmant les ennuis du siège en jouant la comédie en amateurs, puis, au premier appel du tambour, faisant, en jupe et en cornette, le coup de feu avec les cosaques, tel est le sujet de cette bluette, qui fait chaudement applaudir cet uniforme zouave si redouté des Russes, mais si bien vu des Français et surtout des Françaises.

Les chansons de Béranger sont une mine féconde où le théâtre puise depuis longtemps à pleines mains. C'est encore à cette source toujours exploitée, jamais tarie, que MM. Dupenty et Jules Moineux viennent d'emprunter trois actes des plus amusants. Les *Gueux de Béranger* nous montrent la pauvreté honnête riant et chantant au fond de sa mansarde, tandis que la richesse sans conscience et sans honneur languit triste et morose sous ses lambris dorés. Cette leçon de morale est égayée par l'humeur folâtre d'une jeune et gentille grisette, jouée à ravir par une charmante actrice du nom d'Alphonsine, que les théâtres de genre oublient au boulevard, quand ils devraient se l'arracher.

A en juger par le bon accueil que le public leur fait chaque soir, vous verrez que les *Gueux de Béranger* ne tarderont pas à devenir millionnaires.

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Parler des modes de l'hiver, quant tout chante encore dans la nature et qu'un soleil splendide réjouit nos yeux, me paraît aussi peu logique, que de pleurer lorsqu'on est content. Cependant, pour être prêt à l'heure, il est sage, en toute chose, de faire ses dispositions à l'avance, et voilà pourquoi je vais, dans votre intérêt, vous renseigner de mon mieux sur ce que l'on se propose d'adopter, quand le froid nous aura contraintes à quitter nos robes diaphanes et légères. Commençons par la coiffure.

En admirant les jolies modes de madame Alphonsine, j'ai constaté que les chapeaux se faisaient un peu moins petits. Ils avancent sur le front, à la *Marie-Stuart*, mais sans former la pointe, et encadrent plus le visage. Les calottes restent petites, rondes et plates. Le bandeau de calotte doit être tendu et figurera

une espèce de cône, en diminuant vers le fond. Les bavolets se monteront carrément de chaque côté, et derrière ils formeront une queue arrondie. Pour leur donner cette apparence, on les taille amples et l'on y fait, en les montant, de gros plis crevés qui les soutiennent.

On mettra une grande profusion d'ornements sur le bord des passes et même dessous.

On prépare de fort beaux rubans chinés et écossais, qui seront employés à quelques garnitures de chapeaux de fantaisie.

Les plumes frisées, mêlées de bouclettes en chenille, sont charmantes et auront une grande vogue.

Les dentelles noires et le velours s'unissent dans presque tous les ornements.

Après vous avoir détaillé ces accessoires, je vais vous donner la description de deux charmants chapeaux, que j'ai particulièrement remarqués chez madame Alphonsine. L'un est en satin bleu-de-ciel, cannelé. Ce genre d'étoffe est très joli. Une haute blonde blanche couronne la calotte et tourne derrière au-dessus du bavolet, qui est très ample. Sur le côté droit de la passe, tout à fait au bord et occupant à la fois le dessus et le dessous, se trouve une grosse touffe de marguerites roses, de laquelle s'échappent, en retombant fort bas, plusieurs brins de roseaux.

Le second chapeau est en taffetas gris. Une

guirlande de plumes avance sur la passe, presque jusqu'au bord. Là se trouve une dentelle noire, et le bavolet en est aussi recouvert. En haut du bavolet, au bas de la calotte, il se trouve un nœud de ruban de satin gris à rayures mates, de la largeur de deux doigts seulement. Ce nœud est à plusieurs bouclettes et il a de longs bouts flottants sur les épaules. Le dessous du chapeau est en blonde blanche; à gauche, au bord de la passe de côté et assez bas, il y a une touffe de fleurs ponceau en velours. A droite, deux ou trois fleurs semblables, posées beaucoup plus haut vers le front, forment un de ces petits bouquets si bizarrement nommés : *tape-l'œil*. Leur baptême ne vient pas de moi, je vous prie de le croire, et je ne suis en cela, comme pour tous les autres renseignements, qu'un écho fidèle.

Les belles galeries de la maison Delisle sont resplendissantes de nouveautés. Ici, l'on voit de somptueuses étoffes pour robes de cour, de bal, de soirée d'apparat ou de grande toilette de ville; plus loin, de moelleux cachemires, des confections ravissantes, enfin tout ce qui peut charmer et séduire. J'ai jugé d'après l'inspection que j'y ai faite, que l'on porterait encore des étoffes à larges rayures et à grands dessins, des moires antiques, des taffetas écossais, des robes à dispositions, des taffetas pompadour, puis de jolies fantaisies, dont les dessins sont variés à l'infini et que l'on ne peut décrire positivement.

Quelques femmes, qui donnent le ton, abandonnent les basques; mais cela ne veut pas dire qu'elles sont entièrement supprimées, et nous pouvons affirmer que mesdames Thierry et Céleste Ladraque, qui font autorité parmi les couturières les plus en renom, mettent souvent encore ce genre d'ornement moyen âge aux robes charmantes qui se confectionnent chez elles. Elles ont raison, en vérité; car cela allonge la taille et lui donne une désinvolture que l'on n'a jamais obtenue avec les corsages courts. Quant à moi, je proteste hautement contre leur expulsion, et je trouve que le désir du changement ne doit pas aller jusqu'à risquer ses grâces.

Les manches se font soit presque justes jusqu'au coude, avec deux volants au bas, soit à bouillons; elles s'arrêtent au-dessous du coude.

Les jupes font toujours la traine et leur ampleur excessive ne diminue pas.

Les volants restent invariablement à la mode; presque tous sont ourlés; au-dessus de l'ourlet, on pose des galons assortis ou du velours en bande.

Comme ornements de robes, on emploie beaucoup d'e'filés en soie, cordonnet et chenille.

Les confections sont très variées; mais ce qui domine et est essentiellement parisien, ce sont les draps veloutés à double face, c'est-à-dire d'une couleur différente à l'envers; par exemple, grise dessus, et dessous bleu ou ponceau. Il y en a aussi de fort jolis d'une seule face, en peluche frisée.

Quant aux formes, le manteau *talma* sera très en vogue; nous pouvons déjà l'affirmer.

Le luxe de la lingerie ne diminue pas; on peut s'en assurer dans le beau magasin de madame Anna Loth, où l'on voit, en ce genre, les créations les plus séduisantes. Les sous-manches, que j'y ai remarquées, étaient presque toutes à bouillons et en tulle à pois, avec des nœuds de ruban flottant entre chaque bouillon. Les autres modèles, avec broderies et dentelle, sont pour les toilettes très habillées.

On portera beaucoup de dentelles noires, cet hiver, sur les robes de soirée; cela sera d'une grande élégance, sans entraîner à des dépenses extraordinaires, car depuis le degré de perfection, auquel les fabricants sont parvenus à faire atteindre les dentelles de Cambrai, toutes les femmes peuvent se composer avec elles les plus somptueuses toilettes. On peut juger de leur magnificence en admirant, au palais de l'Industrie, la belle vitrine de M. Ferguson aîné (ancienne maison Jourdan). Nous ne sommes plus étonnés devant ces merveilles du succès qu'obtiennent les dentelles de Cambrai. Ces beaux mantelets, ces volants composés des mêmes motifs, ces pointes charmantes, ne laissent rien à désirer à côté des dessins de Bayeux et de Chantilly.

Les femmes riches ne dédaignent point de comprendre dans leur garde-robe les dentelles de Cambrai avec celles des plus anciens noms, depuis qu'elles réunissent toutes leurs qualités, et que M. Ferguson nous offre, en ce genre, le plus riche assortiment qui se puisse trouver.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 442.

TOILETTE D'AUTOMNE. — Chapeau en satin marron, orné de velours noir, de plumes noires mêlées de chenille marron, de blondes blanches et d'œillets en plumes rouges, panachés de noir.

Brides marron.

La passe du chapeau est ronde, un peu enlevée, bordée de velours noir.

La calotte, plate et fuyante, est bordée d'un velours noir.

Un autre velours noir est posé en jarrettière à cheval sur le bandeau de calotte.

Un velours noir coupe la calotte en travers par le milieu.

Le bavolet est en satin, bordé d'un velours.

La passe est tapissée dessous par une bande dont les dents débordent.

Le dessous est garni par une ruche de blonde, qui se continue en mentonnière. De chaque côté sont piqués des œillets rouges panachés de noir et faits en plumes.

Bride en ruban de satin à mille raies en travers.

Robe en taffetas noir, garni de velours noir.

Corsage montant, très ajusté, terminé par une basque de 18 à 20 centimètres.

Manches composées d'un jockey rond, d'un bouffant et d'un volant.

Un velours, large de 4 centimètres, est placé carrément sur le dos, et remonte sur les épaules pour venir s'arrêter de chaque côté.

Six traversées en velours, taillées en pointe à chaque extrémité, avec un bouton sur chaque pointe, sont posées en brandebourgs.

Le bas du devant de la basque est garni de petites pattes en velours, terminées en pointe, à l'extrémité avec un bouton.

Un velours garnit le jockey, et un autre forme bracelet sur le bras.

Le bouffant de la manche et son volant sont renfermés dans des bouclettes en velours.

Jupe très ample, à trois volants, ayant chacun un ourlet de 4 centimètres.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Chapeau en taffetas blanc, orné de blonde blanche, de tulle, de petits rubans de velours épinglé, de petits velours et de roses de Chine en crêpe.

Brides blanches.

Le chapeau avance, dépasse en haut et écarte des joues.

La passe, le bandeau et la calotte sont tendus.

Trois petits velours épinglés, blancs, larges de 6 millimètres, sont posés sur le bandeau contre la calotte.

Le bavolet est recouvert de tulle bordé de trois petits velours et d'une blonde.

Une écharpe en tulle, large de 25 centimètres, aussi encadrée de trois petits velours et d'une petite blonde, est posée sur le chapeau, cousue sur le bord de la passe comme une voilette, le bord de blonde dépassant tout autour.

Cette écharpe est pincée de chaque côté et forme trois coques, puis les bouts retombent de chaque côté de 20 à 25 centimètres.

Sous la passe, sur le front, est une ruche de blonde coupée de 4 en 4 centimètres par un anneau de petit velours épinglé bleu ciel.

Près des joues sont des roses de la Chine en crêpe avec de petits velours.

Robe en drap chiné de petits points plus foncés, ornée de boutons de soie.

Corsage montant ajusté, basquine busquée devant et taillée de manière à former de l'ampleur autour, et surtout derrière.

Il y a devant deux rangs de boutons; un de chaque côté de l'ouverture.

La manche, demi large, est coupée en trois parties du haut en bas, dont l'une couche sur l'autre avec un rang de boutons de chaque côté. Cette manche s'arrête au-dessous du coude; elle est garnie d'un volant orné comme la manche.

Manche de dessous et col en batiste fine unie. La manche forme un bouillon serré dans un poignet plat.



LA VILLA CROISSY.

(Suite.)

Après une pareille scène, la vie commune n'est plus possible. Isaure ne tarde pas à quitter Croissy; mais, en faisant ses adieux à Amédée, qui l'accompagne à la station du chemin de fer, elle lui remet un billet cacheté avec recommandation de ne l'ouvrir qu'après son départ. Ce billet contient une rupture en bonne forme. Vous jugez de l'étonnement, de la déconvenue, de la douleur du pauvre garçon: il revient éperdu, presque éploré, à Croissy, où sa sœur, sans lui expliquer précisément le mot de l'énigme, l'amène, à force de tendresse fraternelle, à une sorte de résignation.

De son côté, Vatrès, à peine séparé d'Henriette, reconnaît, non sans effroi, quel vide l'absence de cette femme aimée laisse dans son cœur et dans sa vie. Après quelques jours d'incertitude et d'agitation, il se décide à écrire et à demander formellement la main de madame de Surbley. La réponse est un refus, motivé sur sa résolution inébranlable de ne jamais se remarier, mais fondé, en réalité, sur un scrupule de la plus exquise délicatesse: Henriette répugne à accepter le don d'un cœur enlevé à une femme qui avait été son amie. Il lui semble voir dans cette espèce de larcin involontaire quelque chose de vil et d'indigne d'une âme telle que la sienne.

Ce dernier événement est passé depuis un mois environ, un mois consumé par Vatrès en rêveries, en regrets, en soupirs, quand un matin son valet de chambre lui annonce une dame d'un certain âge qui demande à le voir.

Ici rendons la plume au romancier.

Il se débarrassa de sa robe de chambre, noua une cravate, passa une redingote et se rendit au salon, assez intrigué. Vatrès ne connaissait pas de vieilles femmes.

— Mademoiselle de Foucault! fit-il en apercevant celle-ci, qui s'était levée à son approche.

— Bonjour, monsieur de Vatrès, lui dit la vieille fille, en lui prenant la main. Il me semble qu'il y a un siècle que nous ne nous sommes vus! C'est qu'il s'est écoulé tant de choses depuis!

Adrien, qui comprit qu'elle faisait allusion au mariage rompu de sa belle-sœur avec Amédée, ne songea même pas à relever cette exclamation. Il était d'ailleurs trop impatient de savoir le motif d'une visite aussi imprévue,

pour se préoccuper infiniment d'autre chose. Un peu de crainte se mêlait à sa curiosité. Mademoiselle Dorothee était capable de tout, littérairement parlant, et il n'était pas très iuvraisemblable qu'il ne dût son apparition à quelque poétique lubie. Le romancier jeta un coup d'œil furif sur les mains et les poches du bas-bleu. Cette investigation rapide le rassura: aucunes traces de manuscrit, pas le moindre rouleau menaçant. Si elle cachait sur elle quelque pièce en prose ou en vers, elle ne pouvait être que d'un mince volume.

— Je ne vous demande pas des nouvelles de madame de Foucault, dit-il; j'imagine qu'elle se porte à merveille.

— Elle va mieux... beaucoup mieux.

— Comment, mais elle a donc été malade?

— Nous avons failli la perdre.

— Est-il possible! mais son mal?

— La petite vérole.

— La petite vérole! s'écria Vatrès.

— N'est-ce pas épouvantable? Ah! monsieur, si vous saviez quel changement!... au moral comme au physique... Elle ne se plaint pas: elle ne fait pas la moindre allusion à son état; elle garde un silence complet, auquel nous nous conformons... mais elle a la mort dans l'âme... Songez donc! elle, naguère si jolie, se savoir... changée à ce point! Ce n'est qu'hier qu'elle a pu juger de cette triste métamorphose; jusque-là, comme elle n'avait pas quitté le lit, aucune glace ne lui avait renvoyé ses traits. Depuis longtemps, je voyais qu'elle était dévorée du désir de s'assurer des ravages de cet odieux mal; mais la peur de n'aller au-devant que d'une conviction, qui eût été son arrêt de mort, l'avait toujours retenue... Hier matin, elle me demanda, avec une émotion intraduisible, de lui apporter un miroir... J'eusse voulu, au prix de tout, éloigner ce moment; je cherchai une défaite, mais inutilement; elle insista de telle sorte que je dus faire ce qu'elle souhaitait. J'obéis. Je la suivais des yeux avec angoisse. Elle tenait le miroir entre ses doigts amaigris, mais sans oser s'en servir. Elle resta quelques minutes dans une indécision si cruelle, si anxieuse, que mon cœur se serra... Enfin, je la vis faire un signe de croix et porter aussitôt la glace à son visage... Ce signe de croix, monsieur, m'a plus émue que je ne saurais le dire... Isaure, jusqu'ici, comme toutes les

femmes gâtées par le monde, trop heureuses, trop adulées, trop fêtées pour songer à Dieu, si elle n'avait pas complètement étouffé les sentiments pieux de son enfance, ne s'était guère souvenue des principes religieux de sa première éducation. Ce signe de croix était toute une révélation et tout un retour. Elle demandait à Dieu le courage de subir cette épreuve; elle sentait que sa force à elle n'eût pu suffire, elle avait besoin du secours céleste qu'elle implorait... à peine ses yeux rencontrèrent-ils ces traits si tristement transformés que je la vis pâlir; le miroir lui tomba des mains, et elle se mit à fondre en larmes... Je m'élançai vers elle, je la serrai dans mes bras, et j'essayai de la consoler de mon mieux... Mais il fallait que ce flot de larmes eût son cours, et ce ne fut qu'au bout d'un instant que ses sanglots s'apaisèrent... Je la tenais enlacée, elle se débarra et me pria de la laisser seule. J'hésitais; mais elle renouvela sa prière, me suppliant en outre de ne laisser entrer personne avant qu'elle appelât. Deux heures s'écoulèrent ainsi... Enfin, un coup de sonnette se fit entendre. Je la retrouvai les yeux rouges, abattue, mais calme. Il ne fut plus question de ce qui s'était passé. Je devinai que ce souvenir ne pouvait lui être que douloureux, et je me gardai bien de l'y ramener par la moindre allusion... Elle fut si paisible le reste de la journée que je crus cette impression pénible dissipée... Ce matin, elle a profité d'un moment où nous étions seules pour me dire de venir vous trouver de sa part, et vous prier de céder au désir qu'elle a de vous voir.

— Me voir ?...

— Oui, monsieur.

— Et vous ne savez pas ce qu'elle a à me dire ?

— Non... A moins que ce ne soit pour vous entretenir de son mariage rompu... Vous êtes l'ami de M. Amédée, et peut-être, à ce titre, a-t-elle quelque communication à vous faire, quelque service à réclamer de vous...

— Mais... cette rupture, vous en connaissez la cause ?

— Nullement. Comme je m'étonnais, au bout de quelques jours, de ne pas voir accourir M. de Canisy, je lui en exprimai ma surprise. C'est alors qu'elle me dit que son mariage ne se ferait pas; mais à cela s'est bornée sa confidence.

— Me voir ! Pourquoi me voir ? fit Adrien, qui n'adressait cette question qu'à lui-même.

— Mais vous ne refusez pas, monsieur ? demanda vivement mademoiselle de Foucault. Elle semble attacher à cette entrevue une

grande importance... Elle m'a fait promettre de ne pas vous quitter sans avoir obtenu de vous une chose à laquelle je ne soupçonne pas le moindre obstacle. Je me demande même pourquoi elle a si fort insisté sur cela. Mais c'est un enfant si étrange ? Vous allez venir, n'est-il pas vrai ?

— Sans doute, mademoiselle, madame de Foucault n'a pas à redouter de ma part un refus qui, comme vous le dites, ne s'expliquerait pas... Je suis à ses ordres. Quand souhaitez-elle que je me présente chez elle ?

— Aujourd'hui même, si cela, toutefois, ne dérange en rien vos projets.

— Soit, aujourd'hui... quelle heure lui conviendrait le mieux ?

— Dans l'après-midi, à deux heures, si vous le voulez.

— C'est convenu, mademoiselle. A deux heures, je serai chez madame du Foucault.

A deux heures, il sonnait à la porte de madame de Foucault. Apparemment, mademoiselle Dorothee attendait son arrivée; au moins la trouva-t-il dans l'antichambre. Elle vint à lui.

— Je vais vous introduire, lui dit-elle. Mais, au nom du ciel, n'ayez pas trop l'air de vous apercevoir du changement qui s'est opéré sur les traits de ma pauvre belle-sœur. Quoiqu'elle n'en laisse rien paraître, elle a la mort dans le cœur. Il faut qu'elle ait quelque chose de bien particulier pour s'être déterminée à se montrer à vous après une aussi triste métamorphose.

— Et vous ne soupçonnez pas ?...

— Elle ne m'a rien confié.

Mademoiselle Dorothee, sans en dire davantage, lui fit signe de la suivre, et ils s'engagèrent dans le corridor qui menait à la chambre à coucher. Le cœur battait à Adrien d'une façon étrange. La conviction que sa présence ne pouvait être que pénible, l'ignorance dans laquelle il était des motifs qui avaient déterminé Isaure à souhaiter cette entrevue, quelque chose comme un pressentiment que cet entretien allait avoir sur son avenir à lui de graves et de souveraines influences, tout cela l'avait vivement impressionné, et, lorsqu'il posa le pied dans la chambre de la malade, ce qui se passait en lui ne dut pas échapper au regard de la pauvre femme.

Elle n'était pas seule. Une femme était assise auprès de sa chaise longue. Comme les rideaux étaient tirés et jetaient l'appartement dans un demi-jour assez opaque, les yeux de Vartres, habitués à une clarté plus généreuse, eurent besoin de quelques secondes pour se familiari-

ser avec cette obscurité dont l'intention ne se devinait que trop. L'infortuné n'avait conservé aucunes illusions sur elle-même, et elle allait désormais s'efforcer d'échapper au regard avec autant de soin qu'elle l'avait provoqué jusque-là. A son approche, la femme, qui se tenait aux côtés d'Isaure, se leva brusquement; mais madame de Foucault la retint par le bras, et la força de se rasseoir.

— Reste, lui dit-elle,

Vartres tressaillit. Il avait reconnu madame de Surbley. Madame de Surbley! elle n'avait donc pas encore quitté la France? Mais pourquoi se trouvait-elle chez madame de Foucault en ce moment? Était-ce préméditation ou hasard? Cette rencontre était au moins étrange.

— Approchez, monsieur de Vartres, lui dit Isaure d'une voix qui s'efforçait d'être affectueuse et sereine, mais qui trahissait bien une partie de l'émotion poignante dont elle était saisie. Approchez, et pardonnez moi cette obscurité de prison, j'ai les yeux très malades... et la lumière me fatigue extrêmement...

— Madame, je n'ai appris que d'aujourd'hui que vous aviez été souffrante; je l'eusse su plus tôt...

— Souffrante, oui, monsieur, et très souffrante, reprit-elle avec un sourire amer; mais, enfin, la mort n'a pas voulu de moi, et je vais tout à fait bien, comme vous voyez.

Vartres, qui avait fini par se familiariser avec cette clarté parcimonieuse, put apprécier les ravages de la maladie. C'était à peine si quelques vestiges se laissaient soupçonner de cette beauté naguère si suave et si parfaite. La pauvre femme dérobait le plus qu'il lui était possible de ce visage défiguré et flétri sous un bonnet, sous lequel disparaissait aussi son épaisse et ondoyante chevelure, la seule richesse qui eût survécu à ce grand naufrage. Isaure tournait le dos à la fenêtre, de façon à se soustraire à un examen trop consciencieux; mais, malgré tous ses efforts, l'œil en voyait assez pour constater l'épouvantable transformation qui s'était opérée dans l'espace de quelques jours. Toutefois, Vartres, en garde contre sa sensation, fut assez maître de lui pour ne rien laisser percer de ce qui se passait en lui. Après cette investigation rapide, devinant que la grande préoccupation de la jeune femme devait être d'éviter cette triste constatation, il se hâta de faire cesser ce malaise en se retournant vers madame de Surbley, que son aspect avait comme terrifiée.

Son étonnement ne semblait pas être moindre que celui de Vartres d'une rencontre qu'ils n'avaient pu désirer, et qui leur rappelait des

projets si difficiles à oublier dans l'éloignement l'un de l'autre. Henriette se fût demandé ce que Vartres venait faire chez madame de Foucault, s'il n'eût pas été tout naturel à elle de supposer aux autres et le même cœur, et la même générosité, et le même dévouement. Le romancier était changé, lui aussi; ses traits fatigués décelaient une perturbation morale que la jeune femme, dont l'égoïsme pourtant n'était pas le défaut, constata avec une secrète et instinctive volupté. Il l'aimait donc, qu'il souffrait d'un arrêt dont elle s'était crue frappée! Cette conviction réchauffa son âme comme un cordial réchauffe un malade épuisé et rappelle la vie dans ses membres glacés. Elle ne partirait pas complètement malheureuse. Elle était délivrée d'un grand poids; il n'avait donc pas cédé uniquement à la pitié en lui offrant son nom.

Après avoir salué Isaure, Vartres lui devait au moins une phrase de politesse. Le difficile, c'était de dissimuler son trouble sous un masque de froideur et d'aisance. C'est à quoi il s'appliqua, peut-être avec plus de conscience que de succès.

— Je ne m'informe pas de votre santé, madame, dit-il en s'inclinant.

— Je vous remercie, monsieur, je me porte à merveille.

— Je vous croyais à Florence ou à Nice, madame, d'après ce que m'avait dit Amédée.

— Effectivement, j'y serais, monsieur, si la maladie d'Isaure ne m'eût retenue près d'elle.

— Bonne et chère amie!... articula madame de Foucault en lui prenant la main. Oui, monsieur, elle a retardé son voyage pour venir s'installer à mon chevet, sans que l'effroi pour ce mal affreux l'ait, un instant, arrêtée!... Et nous ne nous voyions plus! et nous étions brouillées!... brouillées irrémédiablement, et par ma faute et pour mes violences! Oh! ne cherche pas à pallier mes torts, ce serait inutile; M. de Vartres me connaît, et, au fond de son cœur, il n'en est plus à m'apprécier... Mais, quelle que soit la sévérité de son jugement, sa conscience est plus sévère encore... Ah! je suis bien changée depuis quelques jours! le malheur est un rude maître, qui donne fort à réfléchir, qui brise et dégrade le corps, mais qui relève l'âme... Oh! je le sens bien. Et il ne fait rien moins que cela pour opérer en moi une transformation dont l'âge ne fût sans doute jamais venu à bout. Mais quelle épreuve! Si jeune, si peu préparés à ce coup épouvantable, passant sans transition de toutes les voluptés de la vanité caressée au comble de la mi-



l'élégance
à, demande
de l'élégance
à elle de
ne cœur, et la
l'équilibre. La
ssi; en train
études morales
également pour
que une œuvre
si il donc, qu'il
est avec l'opé-
on dans comme
époux et rap-
dites. Elle ne
devenue. Elle
il a écrit dans
en la lettre

ris lui dévot
La difficile,
pas un mari-
à qui il
cette année

car, car
à no porte
qu'à son,
de l'année,
mieux, à
rien pas

grâce de
la main. On
age pour
de l'été pour
ambes. Et
à nous étions
complètement,
mes. On ne
se serait ve-
s, au fond de
l'appréhension.
de son juge-
ment extrême.
quelques jours
ou donne l'air
à corps, mais
s'écouler. Et il
est opéré en
ne se sent
elle égarée
qu'après
cette la ve-
table de la mé-

Julia David

Randall

442

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 92

*Coiffures de M^{me} Gherry & Celestine Parvague Chapeau de la M^{me}
M^{me} Morain Breveté S.G.D.G. Plumes de S. Verrot Seul & l^{er} Cochonnettes des Magasins
du Persan Parapentures & Rubans d'Audoyer à la Ville de Lyon*

LONDON at the Monitor Office, 25, Great Street, Soho. NEW-YORK E. B. Strong & Co.

*Enrichit par Verdier
Paris le 15 Mars 1860*

... quatre
... dit, ah! ah!, triomphe
... plus une femme! C'est
... si vite de ses a
... plus... elle est mort
... mes amis, pleurez sur
...
... enverve la voir
... le laisser calme et de di
... possibles, son pro
... ne put résister à cet atti
... le volonte d'éc
... plus resté que leur
... dans ses bras et
... son regard, comme u
... lui pleurer et qu'une
...
... au delà de toute idée
... sur cette j
... les décrets. Il s'appr
... de ses mains qu'il e
... ses genoux ;
... pas vrai. L'ou
... et vous envisagez v
... il ne devrait pas être
... imagination puisse tout
... au mal de votre beau
... de quelques mois. Mais
... et a-je tant beso
... l'ose dire fait une
... il n'est de plus dange
... avec vos larmes e
... une fois une fois de vous de
...
... pas des bon, et je vous
... que vous donnez
... pas d'illusions,
... et j'accepterai mon
... avec une résignat
... long pour moi de bie
... en jeu... Il e
... le roman des mu
... mais enfin, puisqu
... le ridicule de m
... le mauvais goût de
... des deux sexes. J
... qu'il convient. Si ja
... nécessaires pour
... sur cette v
... qui fait qu'on étouffe l
... l'aurai du courage ;
... non malheur en f
... malheur, comme la le d
... que le malheur de quel
... au plus... s
... l'autrui, pour ne persua

sère, pour une femme de vingt-quatre ans qui, hier encore, fêtée, adulée, triomphante... aujourd'hui n'est plus une femme ! Cette Isaure, si fière de sa beauté, si vaine de ses avantages, cette Isaure n'est plus !... elle est morte ! Faites comme moi, mes amis, pleurez sur elle... et priez pour elle !...

Les sanglots lui coupèrent la voix. Malgré sa volonté de demeurer calme et de dissimuler, sous des dehors impassibles, son profond désespoir, elle ne put résister à cet attendrissement sur elle-même, la volupté âcre de ceux auxquels il n'est plus resté que leur malheur. Henriette l'enlaça dans ses bras et la serra étroitement sur son cœur, comme un enfant qu'un caprice fait pleurer et qu'une caresse apaisera.

Vartres, ému au delà de toute idée, essaya de verser quelque calmant sur cette plaie saignante d'une âme déchirée. Il s'approcha, et, lui prenant une de ses mains qu'elle laissait pendre le long de ses genoux :

— Ne vous désolez pas ainsi, Isaure... vous avez l'esprit frappé et vous envisagez votre état présent comme s'il ne devait pas être transitoire... votre imagination pousse tout à l'extrême, quand le retour de votre beauté est au plus l'affaire de quelques mois. Mais ne le savez-vous pas bien ? et ai-je tant besoin d'insister sur cela ? Vous aurez fait une maladie, voilà tout, et il en est de plus dangereuses... Voyons, Isaure, séchez vos larmes et dites-vous que vous êtes une folle de vous désespérer de la sorte.

— Oh ! vous êtes bon, et je vous remercie de tout le mal que vous vous donnez pour me rassurer... mais je n'ai pas d'illusions, j'y vois clair sur mon état, et j'accepterai mon malheur avec dignité, sinon avec une résignation parfaite... La vie se ferme pour moi de bien bonne heure, et avant que j'en aie joui... Il est triste de se voir arracher le roman des mains aux premières pages ; mais enfin, puisque tel est mon sort, je n'aurai ni le ridicule de me refuser à l'évidence, ni le mauvais goût de maudire ma destinée. Entre ces deux écueils, je saurai tenir le milieu qu'il convient. Si je n'ai pas toute l'abnégation nécessaire pour accepter l'épreuve sans amertume, j'ai cette vertu des affligés, la fierté, qui fait qu'on étouffe la plainte dans son sein... J'aurai du courage ; j'ai déjà eu celui de regarder mon malheur en face...

— Mais ton malheur, comme te le dit M. de Vartres, n'est que le malheur de quelques semaines, de quelques mois au plus... songes-y donc !

— Oh ! il faudrait, pour me persuader cela,

que je n'eusse pas consulté un témoin qui ne ment pas, lui, et qu'on ne peut corrompre... mon miroir !

— Mais votre miroir ne saurait aller au delà du moment présent, reprit Adrien avec le même accent ému, il n'a pas le don de devancer l'avenir, même l'avenir le plus prochain... Voulez-vous que je vous dise, moi ? je vous donne rendez-vous dans six mois, et vous rirez bien alors de vos folles craintes... Je vais au pis : je suppose, j'admets que votre visage se ressente quelque peu du passage du mal ; qu'y perdrez-vous ? l'hommage de ces papillons de salon, de ces sots à la façon d'Humann, qui n'ont pas un sentiment dans le cœur, la moindre pensée dans la cervelle ? La belle perte, en effet, et que vous seriez à plaindre ! Je vous ai donné rendez-vous dans six mois, et je vais vous dire pourquoi. Vous avez fait bon marché tout à l'heure de vous-même, de votre caractère, de votre esprit, de votre cœur... et vous n'avez été que franche... Oui, ma pauvre Isaure, jusqu'ici il y avait un obstacle à votre conversion, et c'était votre beauté ; nous avons eu à souffrir de vous, madame de Surbley comme amie, moi à un autre titre... et votre beauté est ce qui nous a éloignés de vous ; elle aura été l'origine de vos torts... Maintenant moins sûre de plaire, vous serez plus aimable ; je dirai plus, vous commencerez à être aimable : vous serez bonne, douce, spirituelle avec bienveillance, et vous verrez tout aussitôt se grouper autour de vous ceux que vos airs de reine effrayaient et éloignaient. Vous ne faisiez pas de frais, et, sans certaines saillies peu mesurées qui édifiaient suffisamment à cet égard, ou eût pu douter de votre esprit... Désormais, avec un peu de bonne volonté de l'être, vous serez ravissante, et croyez bien que vous et les autres, personne n'aura perdu au change. Et ne hochez pas la tête avec cet air d'incrédulité, ce que je dis se réalisera, pour peu que vous le tentiez. Vous citerai-je un exemple historique de ce que peut la grâce, la bienveillance, l'esprit coquet, l'aménité, le charme du commerce ? Je l'ai sous la main, et il est assez illustre. La femme la plus aimée du siècle dernier est une femme qui n'était pas belle, qui avait été frappée du même mal que vous, mais elle l'était très profondément, madame d'Houdetot, pour tout dire, cette Egérie que Jean-Jacques a rendue à jamais célèbre et qui, en revanche, a assuré au nom de Saint-Lambert une durée que n'étaient pas capables de lui conquérir ses œuvres à la glace. Madame d'Houdetot n'avait jamais été jolie ; lorsqu'elle fut l'objet de cette double passion, elle n'était même plus de la première jeunesse,

et cependant je ne sache pas, dans tout le dix-huitième siècle, de femme qui ait été plus aimée, et dont le charme ait été plus reconnu et plus universel. Et elle dut tout cela sans doute au bonheur de n'être point belle...

— Eh bien! je n'avais pas envisagé la question sous ce jour, et je vous remercie de me l'avoir indiquée du doigt. Il ne me reste plus qu'à remercier le ciel qui ne m'a frappée que pour mon très grand bien et ma très grande gloire... Mais je ne suis pas madame d'Houde-tot, moi, je ne suis ni un bel esprit, ni une femme savante, ni une femme sensée. Soufflez sur la poudre d'or qui couvre les ailes du papillon, et, de splendide, le papillon devient hideux. La mission du papillon était d'être beau, et il ne l'est plus. Et je suis comme le papillon, le papillon dont on a souillé la robe éblouissante!...

— Isaura! mon enfant! murmura Henriette en l'embrassant avec une douce compassion.

— Tu as raison, ce que je dis là est un blasphème. Aussi bien, ce n'est pas pour entendre d'insipides lamentations que je vous ai arraché à vos occupations, monsieur de Vartres. Un cri d'amertume m'est encore échappé, mais ce sera le dernier. Je crois comme vous que le mal qui me frappe aura ses bons effets. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis déjà plus la même. Je sens qu'il peut y avoir une délicieuse jouissance dans le dévouement et l'immolation, et que les sacrifices faits au devoir peuvent trouver une compensation ineffable dans les joies d'une conscience satisfaite. Monsieur de Vartres, madame de Surbley vous aime; elle n'a pas à cacher un sentiment qui, en vous honorant, fait l'éloge de son caractère et de son intelligence. Après le secret que vous avez surpris, vous avez dû vainement vous demander ce qui pouvait motiver un refus dont vous ne souffrirez pas moins l'un que l'autre; je vais vous le dire, moi...

Henriette, qui se tenait penchée sur madame de Foucault, se redressa aussitôt, et l'interrompant avec un geste plein de dignité :

— M. de Vartres connaît ma détermination; mais ce qu'il ne sait pas et ce qu'il faut qu'il sache, c'est que j'ignorais qu'il dût se présenter ici et que je dusse me trouver avec lui... c'est que je ne suis d'aucune façon complice de cette rencontre peu convenable, et qui me force à répéter un refus qui ne peut le blesser, il est vrai; mais était-il si nécessaire de recommencer cette inqualifiable torture à laquelle Amédée m'avait soumise? Cela se comprenait d'Amédée; mais de vous, Isaura!

— Oh! moi, Henriette, j'ai à racheter des

torts qui feront le supplice de ma vie, et ces torts, je les réparerai et tu m'y aideras. Et maintenant, laisse-moi parler, laisse-moi dire ce que j'ai à dire. Monsieur de Vartres, pour votre malheur, vous avez connu une madame de Foucault qui, par deux fois, a jeté le trouble dans votre vie, sans mériter l'affection que vous vous sentiez tout disposé à lui vouer. Cette femme n'avait qu'à vouloir pour être heureuse; elle ne l'a pas voulu. Elle a tout fait pour vous détacher d'elle, comme si c'eût été là le but caché de tous ses efforts. Elle s'est montrée si déraisonnable, si personnelle, si arrogante, qu'il a bien fallu se rendre à l'évidence. Un hasard providentiel vous a fait le détenteur involontaire d'un secret dont vous n'étiez pas homme à abuser; on vous a accusé de trahison; on vous a dit que c'était là la cause d'une rupture habilement préparée. C'était tout simplement insensé. Mais ce n'est rien encore : on ira jusqu'à reprocher à une amie de quinze ans sa complicité, quand tout le désespoir de la pauvre femme était de s'être laissé dérober un secret qui devait mourir avec elle! Je ne vous dirai pas... car il faut avoir pitié des morts... je ne vous dirai pas cette scène honteuse où l'on fut, d'une part, aussi digne, aussi généreuse, que de l'autre on se montra égoïste, emportée... et pourtant dois-je en parler, car c'est là la vraie, l'unique cause du refus inexplicable qui a accueilli votre lettre, Monsieur de Vartres... Oui, à des accusations sans fondement, puisqu'elles n'étaient pas sérieuses pour celle même qui les portait, madame de Surbley a cru devoir répondre par le sacrifice de son bonheur, elle n'a pas voulu d'un cœur disputé, lors même que ce cœur avait reconquis sa liberté... Ses scrupules excessifs l'ont empêchée de remarquer que, pour obéir aux révoltantes exigences de celle qu'elle avait appelée jusque-là son amie, elle faisait son malheur, le malheur de son frère... le vôtre, car vous l'aimez!... Elle s'est crue généreuse, elle n'était que cruelle pour les autres et pour elle. Ose dire que cela n'est pas?

— Isaura! articula madame de Surbley, je t'en prie!...

— Je n'ai pas fini. Admettons que, par une délicatesse poussée à l'extrême, tu te supposes engagée envers ta coupable amie, que tu te penses enchaînée par ton propre arrêt... mais cette femme n'existe plus, et ce n'est que pour elle que tu t'immolais. Et, si elle existait, elle prendrait vos deux mains, les mettrait l'une dans l'autre et vous dirait : Je n'ai que ce moyen de racheter mon passé, de l'expier, de le faire oublier... Vous pouvez être ma réhabi-

litation à mes propres yeux : si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi !... Toi, Henriette, après avoir immolé ton bonheur à mon faux orgueil, prends garde de l'immoler à un sentiment de dignité tout aussi faux. Autant cela pouvait être grand et noble dans le premier cas, autant ce serait désormais extravagant, coupable... Dis-toi que tu ne ravis le bien de personne ; ce n'était pas mon cœur qui aimait, c'était mon orgueil, et je n'ai plus d'orgueil... Voyons, Adrien, voulez-vous être mon ami... et le mari de madame de Surbley ?

— Oh ! madame ! fit le romancier qui ne savait plus où il en était.

— Venez à ses genoux, et prenez cette main que je vous donne et qu'elle ne retirera pas... vous êtes digne d'elle !

Vartres s'était jeté aux pieds d'Henriette, et il s'était emparé de cette main mignonne qu'on l'autorisait à saisir. Madame de Surbley, émue, bouleversée, mais se débattant encore contre la plus chère volonté de son cœur, fit un effort pour résister. Isaure l'attira à elle et cacha sa jolie tête dans son sein, comme pour lui rendre plus facile le oui qu'elle allait se laisser arracher.

— Madame, dit enfin Adrien d'une voix allérée qui dut aller au cœur d'Henriette, je ne saurais rien ajouter aux paroles de madame de Foucault, sinon que vous pouvez faire de moi le plus heureux ou le plus malheureux des hommes... Si madame de Foucault vous a dit qu'il n'y avait plus d'obstacles sérieux à ce que vous soyez à moi, c'est qu'il n'en existe plus en effet... Je ne suis pas homme à me prévaloir d'un aveu que le délire m'a livré ; mais est-il bien juste de vous faire une arme de cela contre nous deux ? Si l'attachement le plus vrai, le plus profond, peut suffire pour mettre fin aux incertitudes d'une femme, vous ne me retirerez pas la main dont je me suis emparé, et vous me confierez le soin d'une existence à laquelle chaque minute de ma vie sera consacrée. Vous ne répondez pas, madame !...

— Eh ! ne voyez-vous pas qu'elle consent ? et que si elle ne répond pas, c'est qu'on ne répond pas quand on accorde. N'est-ce pas, Henriette ?

On marchait dans le corridor ; madame de Surbley s'arracha des bras d'Isaure et reprit une pose moins émue. Vartres quitta ses genoux et alla se placer près de la cheminée. On gratta à la porte : c'était mademoiselle Dorothée.

— Qu'y a-t-il ? demanda madame de Foucault.

— La voiture de madame de Surbley.

— Ne pouvait-on pas attendre ?

— J'avais prié que l'on m'avertît, fit Henriette. Amédée s'est servi de mon coupé et il me le renvoie. Je dois le rejoindre rue Saint-Dominique, où il m'attend chez madame de Roiville. Il ne me pardonnerait pas le plus petit retard.

— Et pour cause : la dame n'est pas gaie. S'il en est ainsi, je ne te retiens pas. M. de Vartres t'offrira son bras jusqu'à ta voiture.

Le romancier prit la main de la pauvre jeune femme et la porta à ses lèvres avec attendrissement.

— Allez donc, lui dit Isaure ; ne voyez-vous pas qu'Henriette vous attend ? Mais à bientôt.

Adrien offrit son bras à madame de Surbley, qui l'accepta.

Ils étaient tellement émus l'un et l'autre qu'ils gardèrent le silence, plus éloquent toutefois, que toutes les amplifications amoureuses. La portière était ouverte, et la jeune femme s'appuyait, pour monter, sur la main de Vartres. Il eût été curieux qu'ils se séparassent sans échanger une parole.

— Madame, fit Adrien, vous retournez à Croissy avec Amédée ?

— Oui, monsieur.

— Y serez-vous demain ?

— Oui, je suppose.

— Mais... pour moi ? articula-t-il avec ce timbre ému, tremblant, d'un imberbe de dix-huit ans, et un regard dont l'expression implorante eût été irrésistible sur un cœur plus armé pour la défense.

— Oui, répondit Henriette, avec une agitation que nous renouons à rendre.

— Oh ! merci ! fit le romancier en repoussant la portière, merci !

Vartres passa toute la journée à errer d'une rue dans une autre, ne pouvant tenir en place, faisant des visites de quelques minutes, et prenant tout aussitôt son chapeau, n'écoutant pas ce qu'on lui disait, répondant au hasard avec toute l'apparence d'un client en pleine fuite du docteur Blanche. Le soir, incapable du moindre travail, et cédant à ce besoin désordonné de tromper l'agitation du dedans par l'agitation du dehors, il entra dans cinq ou six théâtres sans pouvoir y demeurer, encore moins être attentif à l'œuvre, bonne ou mauvaise, qui s'y jouait. On eût dit une âme en peine qui serait heureuse, si ces deux termes ne juraient pas aussi complètement de se voir accouplés. Il avait tant marché, tant couru, qu'il était brisé. Il se mit au lit, mais il ne put dormir, tourmenté qu'il était par la fièvre de son bonheur. Oh ! que cette nuit lui parut

longue, bien que le fantôme charmant qui l'empêchait de fermer ses paupières atourdies fût l'agréable songe heureux, l'image de la femme aimée et qui nous aime! Mais ces heures le séparaient d'autant de celle, si lente à sonner, où il pourrait s'élançer sur la route de Croissy.

Il se leva de bon matin, chassé par l'impatience nerveuse qui, la veille, ne lui avait pas permis de repo-er un instant. Son bonheur était si grand qu'il trouvait insensé d'y croire. Il eut peur de s'être mépris sur la valeur de l'autorisation qu'il avait obtenue, et puis n'avait-il pas à redouter que la réflexion ne vint défaire ce qu'avait fait l'éloquence de madame de Faucault et sans doute aussi l'émotion d'Henriette? Le bonheur est si peu une condition normale de notre existence, c'est si bien une exception rare et fugitive de notre vie, qu'il nous enivre et nous trouble comme un vin capiteux; il a fait bien plus de fous que l'adversité. Mais l'adversité est l'hôte presque constant de notre foyer. C'est un commensal maussade, acariâtre, mais avec lequel on est habitué à converser depuis que l'on respire et que l'on se connaît. Et quand elle n'est pas là, elle manque presque, tant on est créé pour grandir et vieillir avec elle.

Aussitôt qu'Adrien put prendre déceimment sa volée vers Croissy, il s'élança dans les diligences du chemin de fer de Saint-Germain qui, peu après, le déposaient à la station de Chatou. Ce ne fut pas sans une agitation intraduisible qu'il souleva le marteau de la grand'porte et s'entendit saluer comme la première fois par les aboiements du chien de garde. Mais quelle différence entre ce premier Vartès et le Vartès d'à présent! Alors il déliait la tempête en homme décidé à ne pas tenter cette mer des passions si fertile en naufrages; maintenant, même entré dans le port, à l'abri de tout danger, il tremblait encore.

Les beaux jours s'étaient enfiés avec la saison avancée, les feuilles jaunies couvraient le sol et tourbillonnaient dans la campagne, chassées par un petit vent frais et rigide.

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre.

Il ne fallait sortir que bien vêtu, bien protégé contre cette bise glacée qui venait de la Seine, et avec le parti pris de combattre l'âpreté atmosphérique par beaucoup de mouvement et un exercice continu, Henriette, qui avait conservé un certain malaise et à laquelle la vue seule de la rivière donnait le frisson, se

tenait à demeure dans sa chambre, charmante pièce qu'elle affectionnait particulièrement et qu'elle ne quittait qu'aux heures des repas. Au reste, c'était un vrai nid de femme élégante et de femme intelligente. Il y avait dans l'ameublement luxueux et coquet de ce délicieux réduit ce confortable de bon goût qui n'a rien de commun avec l'opulence extravagante et presque oïseuse de ces Cléopâtres au petit pied qui engouffraient des millions sans profit pour personne, même pour elles. Tout cela sentait la femme qui se respecte, qui aime le bien-être, mais dans une mesure honnête. Un piano, une petite bibliothèque en bois de rose contenant tous les livres qu'elle pouvait lire et qu'elle affectionnait; quelques tableaux de maîtres, tous religieux, étaient l'unique, mais indicible volupté de cette solitude où les heures s'envolaient avec une rapidité effrayante. Il est rare que la chambre à coucher d'une femme ne donne pas son secret. Faites-nous pénétrer dans ces arcanes, et, sans l'avoir jamais vue, nous pourrions vous dire si la divinité du lieu est belle ou laide, vieille ou jeune, si elle est blonde ou brune, si elle est sentimentale ou évaporée, spirituelle ou sottée, et bien des choses encore. Ne demandez pas sa pensée à une femme, elle la dissimulera ou la taira, demandez-la à ces quinze à vingt pieds carrés où sa trace, son empreinte, son souvenir sont partout.

Il semblait à Vartès qu'il posait le pied dans la chambre de madame de Surbley pour la première fois. Jusque-là, il y était entré avec les yeux de l'indifférent et dans ces conditions qui ne laissent guère libre d'exercer ses facultés investigatrices. Et puis l'accident arrivé à Henriette avait alors transformé le temple en ambulance et mis le plus grand désordre au sein de cet arrangement délicieux. Il retrouvait tout cela dans sa sérénité, dans son harmonie, dans sa béatitude accoutumée.

Henriette était seule. Elle se leva en l'apercevant et lui tendit la main avec une adorable émotion. Adrien la porta à ses lèvres, et abaissa sur elle un de ses regards attendris d'homme heureux qu'il faut renoncer à rendre, un de ces regards qui sont les ineffables délices de l'amour honnête, qui troublent la pudeur, mais ne sauraient l'inquiéter.

— A-seyez-vous, lui dit-elle enfin, en se laissant retomber sur la causeuse.

Au lieu d'aller se placer à l'autre coin de la jolie cheminée de marbre blanc où pétillait un feu babillard, il s'assit près de la jeune femme, et s'emparant de nouveau de sa main blanche:

— Laissez-moi-la, lui dit-il. Mon bonheur

me parait si grand, que je n'y peux croire, et j'ai besoin de quelque chose de palpable pour me convaincre que ce n'est pas là une chimère impossible.

— Mais ai-je donc dit oui?... fit madame de Surbley, avec un sourire.

— Oh ! ne parlez pas ainsi, ne parlez pas ainsi, même en vous jouant ! Si vous saviez le peu qu'il y a à faire pour me rendre fou !...

— Monsieur de Vartres, interrompit Henriette, avec un accent de gravité solennelle êtes-vous bien sûr de ne pas me tromper et de ne pas vous tromper le premier ? Vous m'aimez ? songez que voilà un amour qui n'a guère eu le temps de prendre les proportions que vous lui accordez. Je ne ferai pas allusion au passé, cela serait pénible pour tout le monde ; et puis, je serai franche, je crois qu'il n'existe plus rien en vous de ce passé... Vous avez l'âme trop délicate et trop sincèrement honnête pour m'offrir un cœur que vous ne sauriez me donner en entier... Mais, m'aimez-vous ? vous êtes-vous sérieusement et suffisamment interrogé sur cela ? Votre amour peut n'être que de la pitié, un élan irréfléchi de générosité, et je l'accepterais pour si peu !... Non. Être aimée par un cœur comme le vôtre, une femme n'aurait guère à souhaiter plus. Mais il faut que ce cœur soit bien à elle, tout à elle.

— Et doutez-vous que le mien ne soit tout à vous, madame?... Si vous pouviez en douter, interrogez votre frère, demandez-lui l'impression produite sur moi par une détermination qui m'enlevait tout espoir... Il vous dira que ce refus m'a comme foudroyé, qu'il m'a rendu comme fou ! qu'exalté par l'acuité de ma douleur, j'ai voulu le rendre responsable de mon malheur... Depuis lors, madame, mon âme m'a quitté, je n'ai plus d'aptitude à quoi que ce soit, j'ai voulu vous tuer dans ma pensée sans pouvoir y parvenir ; l'idée de cette félicité qui m'était enlevée, la conscience de la perte que je faisais venaient incessamment se jeter entre moi et les distractions après lesquelles je m'acharnais à courir : car j'avais dû renoncer à demander au travail un soulagement, sinon l'oubli... Je voulais fuir, et des engagements que j'étais dans l'impossibilité de satisfaire me clouaient au sol et m'empêchaient d'essayer de ce remède des cœurs souffrants, de l'absence... Enfin, madame, ma torture a été assez poignante et elle a assez duré pour qu'elle vous rassure..., et que vous la preniez en pitié.... Oh ! abandonnez-vous à ma loyauté et à mon amour, je vous jure que vous n'aurez qu'à vous applaudir de votre confiance, pour peu qu'une tendresse de tous les instants....

— Oh ! je n'ai que cela à vous demander, et c'est la seule chose aussi sur laquelle j'avais besoin d'être édifiée. Quant au reste... la loyauté, la noblesse du caractère et des procédés, l'élevation de l'esprit, la délicatesse des sentiments, quant aux charmes extérieurs..., je n'ai pas de renseignements à prendre.

— Eh bien ! non, Henriette, non ; ce que j'ai de meilleur et de moins contestable, c'est mon affection, c'est mon amour !

— Bien vrai ?

— Oh ! je vous le jure.

— Eh bien ! je vous crois, et je suis complètement rassurée.

— Oh ! merci ! et vous me tendrez votre main ?

— C'est ce que je ne pourrai faire que lorsque vous l'aurez lâchée, répondit madame de Surbley en souriant.

— Ange adorable ! murmura le jeune homme en portant à ses lèvres les jolis doigts qu'on lui abandonnait.

La porte s'ouvrit brusquement. C'était Amédée.

— Je vous y prends ! Les sournois ! Enfin ! Ce n'est pas malheureux, et ce n'a pas été sans peine !

Vartres s'était levé : Amédée lui sauta au cou.

— Maintenant, je puis vivre en paix. Et encore non, car je veux être témoin d'un bonheur dans lequel je suis bien pour quelque chose, qu'en penses-tu, Henriette ?

— Je pense que vous êtes un écervelé qui m'avez rendue bien malheureuse....

— Soit. Mais sans cela....

— Aussi, vilain, je te pardonne... en faveur du résultat.

— Je le crois vraiment ; j'aime beaucoup les gens qui vous pardonnent de leur avoir rendu service. Tu restes à dîner avec nous, Adrien ; comme nous devons partir dans six semaines pour l'Italie, nous n'avons pas de temps à perdre. Ce soir, nous discuterons les clauses du contrat sur lesquelles nous tomberons vite d'accord, très vraisemblablement. En attendant, mignonne, enveloppe-toi bien, et consens à faire un tour avec nous. Vartres t'offre son bras.

Cette journée s'écoula délicieusement pour les deux amants, dans cet enthousiasme, dans cet attendrissement charmant d'un bonheur tout neuf, il ne fut question que de l'emploi de cette vie nouvelle qui allait s'ouvrir pour eux. Vartres, qui voulait n'être qu'heureux, dit qu'il briserait sa plume. Il venait de faire son meilleur roman ; quelle fable inventer qui valût cette réalité ?

Mais Henriette lui répondit qu'elle se découvrirait une passion qu'elle ne se supposait pas ; l'ambition, une ambition dont il serait l'objet ; qu'elle se trouverait d'ailleurs une personnalité odieuse en acceptant le sacrifice qu'il parlait de lui faire ; que, loin de là, elle espérait être une date glorieuse pour son talent, et le voir, à l'ombre de son affection, accroître un nom qui avait déjà conquis une place si honorable dans la littérature contemporaine.

Il était fort tard lorsqu'ils se séparèrent. Le romancier quitta la villa, ivre de bonheur.

Un mois après, ils se mariaient presque à la sourdine. Ils étaient trop heureux pour n'avoir pas horreur de tout ce bruit, de toute cette ostentation des mariages habituels. Les parents les plus proches, un ou deux amis furent les seuls témoins appelés à cette fête de famille.

— Qui vous eût annoncé, mon ami, dit madame Surbley à son mari, que cette femme capricieuse, fantasque, impolie, qui se montra si peu gracieuse lors de votre arrivée ici, serait la vôtre un jour, vous eût fort étonné ; et vous n'eussiez certainement accordé aucune créance à pareille prédiction. Cela est, pourtant. Et il n'y a plus moyen de s'en dédire.

— Cela prouve, au moins, qu'il ne faut jurer de rien, répondit Vartres, avec un sourire.

— Sans doute. Mais j'y songe ! Vous souvenez-vous de certain serment ?

— Quel serment ?

— Oh ! jouez l'ignorance. Le jour où je pourrais vous prouver que votre horreur du mariage s'est enfin dissipée, et que vous pensez à vous marier, ce jour-là, m'avez-vous dit, vous vous mettiez à ma discrétion, vous me donniez le droit d'exiger de vous ce que bon me semblerait..., et cela en toute rigueur, sans que vous puissiez faire valoir la frivolité d'un pareil engagement. Vous rappelez-vous ce serment de par le Styx, Adrien ?

— Oui. Et je suis prêt à faire honneur à ma parole.

— Mais réfléchissez-y. Quelle que soit ma demande, vous devez l'accorder.

— Je l'entends bien ainsi.

— Sans hésitation, sans objection.

— Parlez ! Voulez-vous ma tête, Henriette ?

— Plus que cela.

— J'attends mon arrêt ; je ne vous demande que le temps de faire mes dispositions dernières.

— Je ne l'accorde même pas.

— Je me résigne alors.

— Puisque vous connaissez le droit souverain que je revendique, j'exige de vous, monsieur, l'engagement solennel de... m'aimer toujours !

— Oh ! cet engagement est facile à tenir, mon cher ange ! s'écria cet époux transporté, aux yeux duquel deux larmes perlèrent, et vivrai-je assez pour te payer la sainte ivresse de ces quelques minutes. Oh ! je le vois maintenant, je ne connaissais pas le bonheur.

Madame de Foucault n'assista pas à leur mariage. Le séjour de Paris lui était devenu insupportable, et elle était partie pour une terre qu'elle possédait près d'Alençon, avec la résolution secrète de ne reparaitre que dans le cas où l'espoir qu'Adrien avait essayé de faire naître ne serait pas chimérique. Ces illusions ne se sont pas réalisées sans doute ; au moins s'est-elle obstinée à ne pas quitter la solitude dans laquelle elle s'était enterrée toute vivante, avec la bonne mademoiselle Dorothee. Henriette et Isaure correspondent, mais elles ne se sont pas revues ; madame Vartres, plus d'une fois, a eu la tentation d'aller embrasser cette Isaure, dont elle avait oublié tous les torts ; mais son mari lui avait fait entendre que cette démarche pouvait être indiscrete ; que madame de Foucault les eût invités à la venir visiter, pour peu qu'elle eût souhaité de les voir, et que, si elle avait gardé constamment le silence à cet égard, c'est que leur aspect devait, en lui rappelant le passé, raviver une blessure qui saignerait longtemps encore. Pour de tels malheurs, il n'est rien que l'isolement. L'isolement ne guérit pas, mais il protège.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

La fête de nuit, donnée mercredi au Jardin d'Hiver, a fourni une nouvelle occasion à la foule qui s'y était portée de s'associer au triomphe de nos armes en Orient. Un quadrille, composé d'airs nationaux, et que terminait cet air tout de circonstance : *la Victoire est à nous !* a été salué de vivats et d'acclamations.

Sa Majesté la Reine d'Angleterre vient d'accepter la dédicace de la cantate guerrière de madame Juliette Lormeau, ayant pour titre : *la Triple Alliance*, et dont la musique est de mademoiselle Péan de La Roche Jagu.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Bien que la température soit encore assez douce, les modes d'hiver commencent à se dessiner et l'on voit apparaître partout des choses charmantes.

En étoffes pour robes, la maison *Gagelin* vient de mettre en vente des nouveautés tout à fait exceptionnelles, parmi lesquelles voici ce que j'ai surtout remarqué :

Une moire antique vert impérial, traversée de colonnes de très gros pois noirs de couleur tranchante sur le fond. Cette disposition est une des plus remarquables nouveautés de la saison; elle est excessivement distinguée et se fait en toutes nuances.

Viennent ensuite des robes *Pompadour*, à volants semés de fleurettes fraîches et mignonnes, qui sont d'une ravissante coquetterie; de beaux taffetas à losanges *camailaux*, de deux nuances; des gros de Tours, avec volants, bordés de larges bandes en velours frangé; des étoffes d'une magnificence inouïe, les unes à larges rayures, les autres à dessins courants; enfin les robes *Memphis*, qui sont ce que l'on peut voir de plus merveilleux. La jupe, du haut en bas, se compose d'espèces de pyramides formées par des guirlandes aux couleurs fines, variées et chatoyantes, dont l'effet est d'une richesse indescriptible. Je dois encore mentionner les robes *neige*, à trois volants enrichis de dessins en peluche. C'est une haute nouveauté qui revient de droit aux grandes dames, car elle a un véritable cachet aristocratique et digne du bon goût que l'on remarque sans cesse dans tout ce qui sort de la maison *Gagelin*.

Je dois aussi vous décrire la robe *Marquerte de Valois*, qui fait exception aux choses ordinaires, autant par la disposition de l'étoffe que par la façon dont elle est employée; c'est une délicieuse création, dont nous vous donnerons du reste le modèle sur une de nos prochaines gravures.

Ce corsage est pris dans la jupe même et il en dépend complètement, ne faisant qu'un avec elle. La taille est admirablement dessinée par des bordures tissées exprès dans l'étoffe. Ces bordures se posent à partir de la carrure des épaules, comme ferait un poignet à un corsage carré, et descendent jusqu'au bas de la basquine, dont le contour est tracé par une jolie frange, sur laquelle de place en place se trouve un double gland. Le haut du corsage est plat. Les manches ont un petit bouillonné en haut, puis elles sont

ajustées jusqu'au coude. Là encore un bouillonné plus gros, ensuite elles descendent tout à fait à plat, comme les hauts poignets que l'on portait autrefois.

Je dois ajouter que cette robe est à disposition et à double jupe. Au bas de la première il y a une frange, semblable à celle qui orne la basquine; à la seconde se trouvent de larges rayures.

Je n'ai vu ce ravissant modèle que dans la maison *Gagelin* et j'en ai été si enthousiasmée, que je me suis empressée de le consigner sur mes tablettes pour vous le décrire. Rien ne donne à la taille plus d'élégance et de grâce.

Ainsi que je l'ai dit déjà, les chapeaux restent petits sur les joues, mais ils avancent davantage dans le milieu de la passe, et ces dernières sont toutes très ornées dessus et dessous.

Madame *Alexandrine*, qui a toujours en modes des créations féeriques, vient d'appliquer aux chapeaux d'hiver son joli modèle *Paméla*. Il s'exécute indifféremment en velours et en étoffe. Celui que j'ai vu en velours était gros-bleu, orné de dentelle noire. Une seule rose était posée de côté sur la passe. Une traverse de velours devait encadrer le haut du front.

L'autre modèle *Paméla* était blanc, en étoffe résille. La passe et la calotte étaient en étoffe et le fond du chapeau en tulle. Une belle blonde capricieusement contournée en formait l'ornement. D'un côté il y avait une plume blanche, et sous la passe des grappes tombantes. Ce chapeau est d'une suprême élégance.

Les bavolets sont excessivement hauts, plissés à gros plis et se tenant très roides. La plupart sont en outre bordés d'une blonde ou d'une dentelle noire, selon que l'une ou l'autre entre dans l'ornement du chapeau. Cette blonde est large de trois doigts au moins.

Madame *Alexandrine* fait, pour négligé du matin, d'élégantes capotes, avec lesquelles bien des femmes se pareraient le soir. J'en ai remarqué une en gros de Naples bleu de France. La passe était en velours noir. Au bord, dessus et dessous, il y avait des ruches de blonde. Une autre capote, en satin vert, avait un fond fuyant, plat, capricieusement couvert de velours coquillés et entrelacés les uns dans les autres. Le ruban de la capote était à damiers verts et noirs. Sous la passe, il y avait de charmantes fleurs en velours ponceau. Sur le front, une traverse en velours de même couleur, dont les deux bouts se croisaient et étaient retenus par une petite boucle d'acier posée de côté. Ce genre d'ornement est très en vogue, aussi bien pour les chapeaux que pour les coiffures. Une capote en taffetas rose de fantaisie en avait le fond tout couvert. Il s'y mêlait de la dentelle noire coquillée sous la passe; au lieu de fleurs, il y avait

des espèces de grappes en velours rose, puis une traverse de velours semblable avec boucle.

En fait de coiffures, il faut signaler le bonnet *Valois*, qui figure tout à fait la *Marie-Stuart* devant. Le dessus est formé d'une étoile de dentelle noire ou blanche. Tout autour retombent des grappes de muguets d'une couleur quelconque, soit rose, soit ponceau. Cette coiffure est d'une grande distinction.

J'ai remarqué encore plusieurs *cache-peignes* charmants, tous volumineux et ne couvrant que le derrière de la tête. Cela n'accompagne point assez le visage; mais enfin la mode le veut ainsi, et l'on sait que toute rébellion contre ses arrêts est inutile.

La coiffure *duchesse* est le *nec plus ultra* de l'élégance et porte dignement son titre. C'est un composé de dentelle d'or, avec plumes blanches et velours ponceau. De larges coques d'un côté, puis des pans qui retombent. La grâce ne se décrit pas, c'est quelque chose de vaporeux, d'immatériel comme l'esprit; aussi m'est-il impossible de vous bien rendre l'effet de cette délicieuse coiffure. Une plume, un nœud, une fleur, rien chez madame *Alexandrine* ne se pose comme partout; ses œuvres sont pleines de poésie, et je crois vraiment que la femme la plus laide subirait une avantageuse transformation par le seul contact des ravissantes fantaisies que renferment les salons de notre habile créatrice.

On portera, nous l'avons dit, beaucoup de basquines ornées d'effilés, et la passementerie jouera encore un très grand rôle dans tous les ornements de robes et de confectiions. Pour nous tenir au courant des nouveautés de ce genre, nous avons eu recours à l'obligeance de M. *Audoyer*, car le magasin de la *Ville de Lyon* est un de ceux où l'on trouve les plus magnifiques assortiments en ce qui concerne ces articles. Voici ce que j'ai particulièrement remarqué comme haute nouveauté sortant du vulgaire et devant être adoptée de préférence.

D'abord de riches galons en guipure noire; puis, de hauts effilés avec muguets et jais ou muguets et perles, surmontés d'une guipure magnifique. Rien de plus joli, de plus élégant que ces ornements, qui ont un cachet de distinction tout particulier. La guipure, à laquelle se suspendent les muguets et les perles de jais, est un vrai travail de fée à la fois solide, finement exécuté et d'un effet admirable; c'est l'idéal de la perfection.

Il y a aussi des effilés avec glands et guipure, sans muguets; d'autres à fond résille ou à boucles. M. *Audoyer* possède un choix si varié de passementerie, qu'on serait fort en peine d'en faire la nomenclature exacte.

Pour ornements de robes, j'ai vu aussi des choses charmantes. Ce sont des galons variés, les uns avec pompons, d'autres à rosettes de couleur tranchante. Il s'en fait encore de fort jolis avec mélange de peluche ou de velours et à doubles effilés, qui donneront aux robes que l'on en ornera un relief charmant.

La plupart des manches se feront fermées pour toilette de ville. Après le modèle de celles du corsage *Marguerite de Valois* vient un autre genre. C'est une manche large, froncée du haut et du bas. En haut se trouve placé un petit jockey; au bas il y a un large parement retroussé, formant la pointe un peu arrondie sur le dessus du bras. Cette manche n'a guère que 40 centimètres de longueur en plus des pagodes ordinaires. Dessous, il faut de jolis bouffants.

Les corsages restent montants et les volants ne perdent rien de leur vogue, pourtant les jupes unies ne sont point exclues et cela se conçoit d'autant mieux, que certaines étoffes à fonds riches ne supporteraient aucun genre de garnitures. Ainsi il serait, par exemple, fort ridicule de mettre des volants à une robe de velours, ou même en moiré antique. Donc le goût de chaque personne pourra se satisfaire sans inconvénient. Puis, d'ailleurs, comme une femme a toujours plusieurs robes, témoin la fameuse comtesse de Lansfeld, qui en possédait, dit-on, trois cent soixante-cinq,

ce qui n'était pas trop pour son inconstance, on varie et l'on a à la fois des robes garnies et d'autres en étoffes qui se tiennent toutes seules et dont la somptuosité des dessins dispense de tous les ornements possibles.

Les canezous de tulle noir ou blanc, zébrés de velours ou de rubans de couleur, conservent leur vogue pour soirée et théâtre. J'en ai vu plusieurs chez madame *Colas*, qui ont une grâce extrême. J'y ai remarqué aussi des sous-manches d'une ravissante élégance, soit bouillonnées, soit à poignet et volants. J'ai constaté encore que les cols restent hauts et qu'il s'en fait toujours un grand nombre à pattes. Les fichus *Marie-Antoinette*, tout enjolivés de dentelles, de bouillons et de nœuds, sont de charmantes fantaisies, dont le succès va se maintenir longtemps. Le magasin de madame *Colas* est un de ceux qui donnent le ton pour la lingerie riche, et l'on y trouve constamment les plus jolis modèles qui se puissent créer.

Quoi de plus coquet que ces petits bonnets du matin, en mousseline de couleur, parfois rehaussés d'un ruban, soit capricieusement contournés sur le fond, soit figurant une guirlande de coques? Ce sont des riens cependant, mais ces riens deviennent quelque chose par le cachet de distinction que madame *Colas* sait donner à tout ce qui se fait chez elle.

La saison des bals approche, et c'est le cas de songer aux jolis corsets sans goussets de madame *Sophie Dumoulin*. Nous les avons recommandés souvent déjà et nous ne cesserons jamais de vanter leur coupe gracieuse. Ils prennent merveilleusement les contours de la taille, et toute femme qui les porte est habillée dans la perfection.

L'intérêt de votre beauté est certes aussi important que celui de vos grâces. Voilà pourquoi, mes chères lectrices, je vais vous rappeler quelques-unes des précieuses découvertes dues à M. *Legrand*, dont le magasin de parfumerie est un des plus renommés de notre capitale.

D'abord, voici la *muélosine* au quinquina, excellente préparation, dont la puissance est souveraine pour arrêter la chute des cheveux. Puis, le *vinaigre odzotique* hygiénique, qui sert pour la toilette. Son odeur est pleine de suavité; il remplace avantageusement la plupart des eaux spiritueuses que l'on emploie d'habitude, procure à la peau une fraîcheur agréable, et fait disparaître les rougeurs qui viennent parfois en ternir l'éclat. Pour les hommes, ce vinaigre est aussi fort salutaire après la barbe et le feu du rasoir. Quant aux essences et poudres à sachets, je crois que M. *Legrand* a réuni chez lui tous les parfums d'Orient. Il est breveté de S. M. l'Empereur des Français et de plusieurs cours étrangères; c'est assez dire de quelle importance est sa maison.

Avant de finir, je reviens aux objets de toilette, pour vous affirmer que l'on portera beaucoup de soieries cet hiver. C'est, du reste, ce qui est le plus élégant et en même temps le plus économique. Les étoffes de laine seront réservées aux toilettes du matin exclusivement et aux négligés d'intérieur.

L'Empereur Napoléon I^{er}, qui s'y connaissait en fait d'élégance, trouvait aussi que les robes de soie devaient l'emporter sur toutes les autres, et voici ce qu'il disait souvent aux dames de la cour: Soyez grandes et point mesquines dans vos dépenses pour vos habits, votre maison, vos ameublements. Point ou du moins très peu de ces mousselines anglaises qui entravent l'exécution de mon système continental en donnant au goût, à la mode, un autre moyen de se nourrir. Beaucoup de soieries pour chaque saison. Du velours pour l'hiver; du satin et puis du taffetas pour l'été. D'abord vous serez conséquentes, ensuite vous aurez de belles étoffes, bien épaisses pour le temps de la neige, et des étoffes légères pour les temps chauds où il faut de l'air autour de soi.

L'Empereur mettait une grande importance à ce que la cour fût somptueuse et magnifique, non-seulement sur un point, mais sur tous.

Madame Juliette LORMEAU.

15

DESCRIPTION DES TOILETTES DE LA PLANCHE DES MODES

POUR L'HIVER DE 1855-1856.

CONFECTIONS ET ROBES DE LA MAISON DELISLE. — COIFFURES DE LA MAISON PLÉ-HORAIN.

MAURESQUE. — *Sortie de bal burnous* en tissu algérien à rayures satinées sur fond crêpé. Ce vêtement se fait aussi en peluche rayée. Les manches, très amples et très longues, sont rapportées sur l'épaule sous les glands qui retiennent le capuchon. Une série de glands garnit de chaque côté le devant. Ce vêtement est coupé en plein biais.

Robe en brocatelle Palmier. S. M. l'Impératrice en a fait l'acquisition à l'exposition de la maison Delisle.

Coiffure de bal et de cour. Une résille en velours framboise, quadrillée en losanges, forme le fond. Sur le bandeau devant est un rang de perles de moyenne grandeur, et sur chaque jonction de losanges une étoile de perles plus petites qu'au bandeau; de chaque côté est une agrafe de feuilles en velours assorti à la coiffure, et qui retient une couronne de petites plumes de têtes d'autruche d'un blanc fin, et dont les bouts roulent en dessous.

VICTORIA. — *Paletot* dont les manches font partie du dos et ne sont détachées que devant. Ce paletot en velours est orné d'une bordure en oursikoff, qui devant est posée en étoile et forme sur le dos un col en pointe; la pose de cette garniture est nouvelle et gracieuse. On peut la remplacer par de véritable fourrure. Les franges se composent de boules en soie chenillée enfilées sur un cordonnet.

Robe en brocatelle albanaise.

Chapeau en velours. Cinq biais contrariés forment la passe en se rejoignant, juste au milieu du dessus, l'un sur l'autre, et forment en descendant sur le bavolet la coupe *Paméla*. Le bavolet, qui prend du milieu de la calotte, est recouvert d'une dentelle noire de 15 centimètres de haut. Une dentelle noire à dents forme le bord à l'intérieur; le dessous est de blonde noire et blanche, et a d'un côté un nœud de ruban de velours ponceau assorti aux brides, lesquelles sont en n° 16 avec bords cannelés taffetas.

RUSTICI. — *Manteau*. Le col, très grand, forme une pèlerine ajoutée, à pointe devant et derrière. Ce manteau se taille en *Talma* très ample, mais les bas du devant sont attachés en draperie, et une partie droite fixée dessous, de chaque côté, forme le devant sous les deux côtés drapés, en laissant passage aux bras. Frange grillée à boules chenillées avec glands en cordonnet.

Robe unie.

Chapeau de velours double impérial. Ce velours, article nouveau, est épinglé, mais à peu près vingt fois plus fin que le velours épinglé ordinaire. Le fond est mou et de forme bombée à plis; la passe est tendue et au pied de la passe, à la naissance du bandeau, est une haute blonde blanche et noire, posée *badinée*, qui revient sur les brides en faisant de gros plis. Le dessous est de blonde blanche avec de petites plumes d'autruche *bleu-Louise* en guise de fleurs. Brides en taffetas avec une bande de 2 centimètres de velours sur un des côtés du ruban.

IMPÉRATRICE. — *Basquine* ajustée, en velours brodé au passé mélangé de jais. La manche, courte et ronde, s'arrête au coude; elle se continue par une haute dentelle, très amplement froncée. Une dentelle est posée en fichu devant et derrière, large sur les épaules, puis en diminutif dans le bas. A l'aide de cet ornement, la basquine peut n'être que demi-juste à la taille.

Deux dentelles terminent la basquine. Partout les dentelles sont montées sous un cordon de jais.

Robe en pékin du sérail, velours et satin.

Chapeau de velours pensée *Eugénie*, tout tendu; le bavolet est de trois pièces: une pareille de chaque côté, et celle du milieu formant garniture sur les côtés; un apprêt de dentelle, prenant sur le milieu du chapeau, vient descendre sous la troisième pièce du bavolet, et la dépasse de toute sa hauteur. Dans les creux de l'apprêt bavolet, des petites têtes de plumes d'autruche, moitié pensée, moitié noire. Le dessous est de blonde et de petites plumes; brides en velours n° 16 assorties au chapeau.

CRIMÉEN. — *Manteau* en basin de laine, grosse étoffe de laine à larges côtes et très chaude, dont l'envers, en gros cachemire laineux, n'a pas besoin de doublure. Ce manteau est taillé en plein biais dans le dos; il a de grandes manches qui se confondent derrière avec les plis du manteau, de façon à lui donner, de dos, l'apparence d'un *Talma*.

Le côté gauche croise devant sur le côté droit, sur lequel il est boutonné.

Le côté qui croise en dessus part arrondi de l'encolure, et descend, en s'arrondissant, sur le devant de droite, qui est carré.

L'ornement se compose de galons brochés, posés en entrecroisement.

Robe *Melpomène*.

Chapeau velours *Schamyl*. Le chapeau est tout tendu; toute la calotte et le bord de la passe sont couverts du même apprêt en dentelle noire et blanche. Sur les côtés, très bas, un chou de même dentelle. Le dessous, très fourni, est de blonde toute blanche; il a d'un côté un nœud n° 4, et de l'autre un nœud n° 16, à cinq coques, assortis aux brides, qui sont de deux nuances, *Schamyl* et *bleu Louise*. Le *bleu Louise* est moucheté (la nuance *Schamyl* est presque vanille).

JENNY-BELL. — *Manteau* pour toilette simple et pour jeune personne. Il est en velours, garni sur tous les bords et sur toutes les coutures d'un galon posé à plat. Le col, ajusté, forme, devant comme au revers et derrière, un col en pointe. (Voir notre grand patron et son explication.)

Robe *Jaguarita*.

Chapeau de velours noir. Au pied de la passe, et retombant en arrière, est une dentelle de 20 centimètres de haut; sur le côté est un oiseau de plumes. Le dessous, de blonde, est mélangé de fleurs ponceau en velours. Brides taffetas à bandes de velours.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

CÔTÉ N° 4.

Patron du corsage représenté sur notre gravure de modes n° 443.

Ce corsage, dessiné *montant*, se fera décolleté carrément en prenant pour contour le haut du velours qui est tracé sur le patron.

Devant, entre les deux velours qui bordent l'épaulette et descendent vers la taille, on pose trois velours en travers, et au milieu de chacun de ces velours on forme des nœuds plats composés de deux boucles avec un milieu.

La ceinture en velours est haute seulement de 3 centimètres, avec un nœud au milieu.

La manche forme, dans le haut, de gros plis plats indiqués par des lignes de points. La manche doit être froncée au milieu et vers le bas à partir de la lettre A; le volant de la manche se place au bas, et, comme elle, est froncé.

- N° 1. Devant.
- N° 2. Petit côté du dos.
- N° 3. Dos.
- N° 4. Moitié de la manche.
- N° 5. Volant de la manche.
- N° 6. Col-broche à exécuter en application de mouseline sur tulle de Bruxelles.

- N° 7. Entre-deux guipure de Venise.
- N° 8. Feston pour garnitures.
- N° 9. Petit entre-deux au plumetis.
- N° 10. Entre-deux au plumetis.
- N° 11. Garniture de jupon en guipure.

CÔTÉ N° 2.

Patron du manteau *Jenny-Bell*, d'après la figure reproduite sur la gravure de ce numéro, communiqué par le rayon des confections de la maison *Delisle*.

Ce manteau se fait également en velours de soie, en drap velouté ou en drap simple.

- N° 1. Devant de la manche.
- N° 2. Côté formant le dessus de l'épaule et la manche; il se coud au patron n° 1, de A à B.
- N° 3. Dos; à joindre au patron n° 2 de C à D.
- Toutes ces pièces étant assemblées, on joindra le bas du n° 1, marqué D, aux deux parties marquées aussi D, depuis le bassin jusqu'à la fin des *croix* qui sont tracées.
- N° 4. Col du manteau.
- N° 5. Patron de chapeau d'hiver de la maison *Plé-Horain*.



JEANNE LA ROUSSE.

(Voyez le numéro précédent.)

En arrivant au pied de la petite colline sur laquelle était bâtie l'église du village, elle fut étonnée des signes de désolation et de la solitude étrange qu'elle rencontra autour d'elle : toutes les chaumières étaient fermées,

les fenêtres obscures, les cheminées sans fumée, les rues désertes. Tout ce qui, dans le village, était capable de porter les armes était parti : les femmes avaient accompagné leurs époux ou leurs pères, soit pour ne

plus les quitter, soit pour prolonger jusqu'aux villages voisins le moment douloureux des adieux.

A peine si quelques-unes — les plus jeunes et les plus vieilles — étaient restées, pleurant et priant, comme la mère de Jeanne, et offrant à Dieu le sacrifice de leurs vies pour le salut de tant de chères existences qui couraient affronter la mort.

A peine si, de loin en loin, une pâle clarté, tremblant derrière les vitres d'une chaumière écartée, attestait que là le grand âge ou les infirmités retenaient quelque habitant du village, impuissant à s'associer autrement que par des vœux au succès de l'entreprise.

Elle s'en retourna toute consternée à la chaumière où la lumière l'avait avertie de loin que l'on veillait encore en l'attendant; elle y retrouva sa grand'mère et ses voisines, dans la même attitude pieuse et recueillie qu'elles avaient une heure auparavant et priant toujours avec ferveur. A l'entrée de Jeannette, elles se levèrent précipitamment et se pressèrent autour d'elle pour en obtenir des renseignements sur les événements de cette nuit de douleurs.

III.

LA GUERRE.

Je n'entreprendrai pas de décrire dans ses détails cette guerre de Vendée, si terrible et si désespérée, ni même de suivre dans leurs expéditions particulières la fortune des volontaires du village; assez d'autres et de plus capables se sont faits les Xénophons de cette campagne, et peu soucieux d'être historien, je le suis encore moins de retracer des lieux communs de champs de bataille, de désastres, de carnages, trop souvent et trop bien racontés.

Peu importe d'ailleurs au récit des faits que je me suis imposé la tâche de reproduire. Sera-t-il besoin de dire qu'à dater de ce moment il n'y eut plus dans le village ni gaieté, ni bonheur? De temps en temps, il est vrai, des cris de joie s'y faisaient entendre, quand un courrier des armées royalistes venait y porter la nouvelle d'un succès, d'une victoire; mais cette joie n'était jamais sans mélange.

La cloche de l'église avait perdu aussi son caractère et ses accents de prière ou de fête; elle ne faisait plus entendre sa voix argentine que pour convoquer les citoyens à la guerre et sonner le tocsin d'alarme.

Les soins et les travaux du labourage étaient délaissés; les jeunes gens n'étaient plus exercés à conduire la charrue ni à creuser le sillon bienfaisant; leurs mains inhabiles se formaient au maniement des armes; l'épée et le fusil avaient détrôné la bêche et le râteau, convertis, eux aussi, en instruments de mort. Les vieillards même, que leur âge et leur caducité empêchaient de se mêler activement aux batailles, s'occupaient à forger et à fourbir les armes de leurs fils.

Le souffle de la guerre avait passé sur toute cette race et changé les mœurs et les caractères.

Le bal du dimanche, ce bal si désiré, si couru, si aimé, n'existait même plus en souvenir: les musiciens qui l'animaient étaient devenus des hérauts de victoire ou de retraite.

Une expression de fatigue, d'abattement et de dou-

leur se lisait sur toutes les figures et accusait bien des jours de peine et des nuits sans sommeil.

Chaque jour apportait au village son contingent d'émotions et de terreurs: c'étaient de nouvelles rencontres entre les paysans et les troupes conventionnelles; quelque danger imminent couru par l'un des chefs, par un parent, par un ami; quelque défaite meurtrière, parfois une victoire chèrement achetée et plus regrettable qu'une défaite. Plus d'un brave gars du village gisait sans sépulture sur un champ lointain; d'autres revenaient sanglants, mutilés, faire panser leurs blessures et retournaient au combat et à la mort.

Les femmes avaient leur part et leur rôle dans toutes ces scènes désolantes; on les avait empêchées de suivre le gros de l'armée dont elles eussent pu retarder ou compromettre la marche, mais elles remplissaient au hameau tous les devoirs de leurs époux, montaient la garde l'arme au bras, faisaient des patrouilles qui n'étaient pas toujours de pure parade. Plusieurs d'entre elles, même déguisées en hommes, se mêlaient dans les rangs de leurs proches et partageaient avec eux les périls et les dangers, laissant leurs enfants à la garde de celles qui étaient restées.

Jeannette était de ces dernières: ses sentiments naturels lui imposaient des obligations plus pacifiques, et elle s'en acquittait avec dévouement et bonheur.

L'église du village avait été convertie en hôpital pour les blessés: le curé et un médecin spécialement affecté à ce service en avaient fait, à force de soins et de sacrifices, un des dépôts principaux pour les victimes de la guerre. L'hôpital le plus important et l'ambulance centrale des blessés vendéens étaient à Saint-Laurent, petite ville sur la Sèvre, où se trouvait établi également le rendez-vous général de l'institution des sœurs de la Charité. Cette communauté religieuse, attachée spécialement au service des blessés de Saint-Laurent et envoyée parfois à la suite des armées, ne pouvait étendre ses généreux et bienfaisants secours jusqu'à l'ambulance de l'église de notre village.

La position écartée du hameau lui épargna pendant quelque temps la présence des corps d'armée des deux partis et le spectacle des combats qui ensanglantaient le territoire des hameaux limitrophes. Il était placé loin de toute grande route et n'était guère visité que par les compagnies chargées de faire le fourrage et des recrues; mais bientôt, écrasés sous le poids des forces républicaines toujours plus puissantes et plus triomphantes, les guerriers de la Vendée avaient été successivement chassés de leurs retraites les plus reculées et refoulés jusque dans leurs derniers retranchements.

Le village devint le quartier général de l'un de ces corps de royalistes en retraite et présenta bientôt un aspect tout différent, par suite de l'invasion de ces hôtes nouveaux. Des canons, des fourgons de bagages, des convois de cavalerie, circulaient continuellement le long de la route; les tambours et les trompettes sonnaient sans relâche.

On ne rencontrait plus dans les rues, aux portes, aux fenêtres, dans les cours du village, que des groupes de militaires: chaque chaumière avait pris l'aspect d'une caserne où l'œil n'apercevait que des armes et des équipements de guerre; on abattait par réquisition tous les bestiaux pour l'entretien des gamelles; les jardins et les vergers étaient mis à sec par les maraudeurs; tout, en un mot, offrait l'aspect du trouble et

figure repro-
duqué par le
sue, en drap

la manche; il

i D.
aura le los du
assi D, depuis
ées.

maison Pie

s fumée, les
était capable
mes avaient
soit pour ne

des désastres qui résultent d'une occupation militaire mal réglée.

Le seigneur du village, après avoir échappé à des dangers sans nombre et payé bravement sa dette à la cause dont il s'était fait le défenseur et l'apôtre, avait profité d'un instant d'armistice pour retourner voir le toit de ses pères et jouir pendant quelque temps de la douteuse tranquillité que lui promettaient les circonstances. Naturellement, le général commandant et son état-major avaient été logés au château, qui reprit pendant quelques jours son animation d'autrefois. Tout naturellement aussi, Jeannette reprit les fonctions de son ministère et obtint la pratique des officiers de l'armée royale, qui ne marchandaient guère le salaire de son travail, ce qui lui permit d'amasser de quoi pourvoir aux éventualités fâcheuses que l'avenir paraissait lui promettre.

IV.

LE BLESSÉ.

Une nuit qu'elle avait travaillé plus tard que de coutume pour achever le blanchissage de quelques linges qui devaient être portés le lendemain matin au château, elle entendit tout à coup des coups précipités frappés à la porte de la maison, et ces mots prononcés



précipitamment et à voix basse : « Ouvrez, au nom du ciel, ouvrez pour un chrétien qui se meurt ! » Sachant le village occupé par des troupes armées, elle court ouvrir sans crainte ; mais aussitôt qu'elle eut entrebâillé la porte, elle recula avec épouvante, en jetant

un grand cri. C'était un soldat revêtu de l'uniforme de la république : il portait la cocarde civique et l'habit des voltigeurs, mais n'avait, à vrai dire, aucun autre signe extérieur de ses opinions ou de sa profession. Il était sans armes et blessé, le repousser eût été un crime. La pâleur de son visage était rendue encore plus effrayante par une large blessure qui traversait son front, un de ses bras était entouré d'une bande de grosse toile blanche ensanglantée et supporté par sa cravate qu'il avait passée en écharpe autour de son cou. Il n'avait ni bas ni souliers, et ses vêtements, troués de toutes parts, étaient souillés de sang, de poussière et de boue. D'une voix pressante et suppliante, il demanda à Jeannette de vouloir bien l'accueillir et refermer la porte : celle-ci s'y prêta sans frayeur ni défiance, car outre l'état déplorable dans lequel il se trouvait, il y avait dans le regard et dans la voix de cet homme, et dans sa demande, une douceur et en même temps un caractère de loyauté et de courage tels, qu'ils avaient subitement gagné le cœur de la jeune fille. Celui, d'ailleurs, qui venait ainsi s'adresser à sa compassion était bien fait pour inspirer des sentiments de bienveillance. Il était jeune, et malgré sa pâleur et la blessure qui le défigurait, on ne pouvait s'empêcher de distinguer la noblesse de sa physionomie et sa beauté mâle et sévère.

Jeannette avait été élevée et avait grandi dans les doctrines du royalisme le plus exclusif ; la seule pensée de se trouver en contact avec un des soldats de ce nouveau pouvoir que la révolution de 89 avait mis sur le trône, et qui avait fait tomber sous la hache de la guillotine la tête de son roi ; avec un des membres de cette armée qui avait porté le fer et le feu dans les provinces de la Vendée, et dont les armes avaient été si funestes à tant de ses amis et de ses proches ; cette seule pensée eût suffi, en d'autres circonstances, pour faire frissonner la pauvre fille, et cependant ce fut avec un sentiment affectueux, dans lequel il y avait plus que de la pitié, qu'elle tendit la main au jeune républicain et qu'elle le fit approcher du foyer. C'est qu'une étrange et puissante transformation venait de s'opérer dans le cœur de Jeannette : elle en sentait les progrès avec un étonnement où il y avait plus de plaisir que de frayeur. A la vue de ce jeune homme si malheureux, si souffrant, les sentiments de sa nature affectueuse, longtemps endormis, venaient de se réveiller tout à coup par une explosion subite et violente : les émotions douces et tendres de son cœur, longtemps dispersées sur un petit nombre d'objets indifférents, venaient de se trouver en contact avec l'élément qui devait les fixer et les concentrer ; si bien que cette pauvre fille qu'un caprice ou une volonté imprescriptible du sort semblait, par l'enveloppe qu'elle avait donnée à son âme, éloigner à tout jamais des impressions du cœur, se sentit tout à coup, et sans s'en rendre compte elle-même, éprise d'une affection involontaire pour cet inconnu. Deux minutes auparavant, elle l'eût repoussé sans remords et livré aux vengeances des royalistes ; maintenant, sans avoir échangé avec lui une seule parole, sans s'inquiéter si le sang qui le couvrait n'était pas celui d'un parent ou d'un ami, elle se serait dévouée tout entière pour lui et eût exposé ses jours pour conserver les siens. Nous ne nous chargeons pas d'expliquer ce phénomène, nous nous bornons à le constater.

V.

QUE FAIRE ?

Lacoste, c'était le nom de l'étranger, raconta en peu de mots à Jeannette qu'il était un des ennemis amenés ce jour-là prisonniers au village ; il était tombé entre les mains des royalistes dans une escarmouche qui s'était engagée la veille au matin à quelques lieues de là ; les siens avaient été battus et il avait été mis, par trois blessures, dans l'impossibilité de fuir ni de

se défendre ; ramené au quartier général du corps vendéen, il avait été soumis à un long interrogatoire par les officiers royalistes, après avoir été jeté dans une méchante mesure sans qu'il sût à quel sort il était réservé ; mais étant parvenu à tromper la vigilance de ses gardiens, il s'était échappé de sa prison improvisée, et il cherchait un lieu de retraite dans le village, quand la lumière qui brillait derrière les volets de la chaumière de Jeannette avait attiré son attention. Il s'était approché, et voyant qu'elle n'avait d'autres hôtes qu'une femme, que cette femme était jeune et



paraissait bienveillante, il s'était hasardé à heurter à la porte et à se confier à sa générosité. Il savait, dit-il, qu'en se risquant ainsi à pénétrer dans la demeure d'une royaliste, il s'exposait à une mort certaine ; mais il avait foi en la bonté peinte sur ses traits et en la pitié qu'inspire à toute âme sensible l'aspect d'un homme souffrant, d'un ennemi désarmé. Il finit en la priant une dernière fois de le prendre sous sa protection, de lui donner un asile, ne fût-ce que pour la nuit, ou de le cacher du moins pendant quelques instants aux ennemis qui peut-être étaient à sa recherche. Il n'y avait pas le temps d'hésiter, et peut-être, l'occasion l'eût-elle permis, Jeannette n'eût-elle pas hésité davantage. Sans répondre à la prière du blessé, elle le prit par la main, et mettant un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence, elle l'entraîna précipitamment dans la chambre voisine, où elle le fit asseoir. Puis ayant fait chauffer de l'eau, elle lava les plaies de son front, de son bras et les meurtrissures de ses pieds qui s'étaient déchirés aux pierres de la route, et pansa ses blessures. L'expérience qu'elle avait

acquise dans les services qu'elle avait été appelée à rendre à l'ambulance de l'église lui fut en cette circonstance d'un merveilleux secours. Après avoir accompli ces premiers devoirs, elle courut à la cuisine, en rapporta les provisions qui restaient dans la chaumière, tira du cellier une bouteille de vin vieux, et apporta au blessé un repas improvisé auquel celui-ci fit le plus grand honneur. Jeannette avait, depuis quelques jours, vu assez de blessures pour pouvoir constater que celles du jeune soldat n'étaient que légères, et elle lui promit, s'il était bien prudent, un prompt et complet rétablissement.

Bientôt, soit épuisement, soit fatigue, soit surcroît d'émotions, ou influence bienfaisante des soins qu'il venait de recevoir, le blessé sentit les voiles du sommeil descendre sur ses yeux : il en demanda pardon à Jeannette avec courtoisie ; mais elle l'encouragea au contraire à chercher quelque repos, et le vit bientôt s'endormir profondément. Elle le contempla quelque temps avec un bonheur naïf et innocent, et se retira enfin dans la cuisine, où elle s'assit dans le fauteuil

de sa grand'mère, au coin du feu, l'esprit tout préoccupé de cette aventure, des dangers qui pouvaient en résulter et des moyens de les éviter.

La circonstance, en effet, méritait qu'on y réfléchît sérieusement : sous quelque point de vue qu'on l'envisageât, elle présentait des difficultés insurmontables, des obstacles, des précautions à prendre, qu'un rien pouvait en un instant compromettre. Jeannette, en outre, comprenait parfaitement qu'en accueillant chez elle un ennemi de son parti, elle trahissait la cause commune et s'exposait aux reproches et à la vengeance des siens. Mais le sentiment inexplicable qui l'attirait vers ce jeune étranger et la mission de le sauver, qu'elle s'était tacitement imposée dès les premiers moments de son entrée dans la maison, s'élevaient au-dessus de l'esprit de parti, au-dessus du soin de ménager sa réputation, de sauver son honneur et peut-être sa vie. Malgré l'évidence des périls auxquels elle s'exposait, elle et son protégé, elle s'efforçait de se persuader que rien ne pouvait la déterminer à agir avec lui d'une manière différente, et quand son esprit l'eût voulu, elle entendait une voix intérieure lui ordonner impérieusement le contraire, et c'est cette voix qu'elle écoutait. Elle retourna en tous sens pendant cette longue nuit d'insomnie ce grave sujet de méditations, le premier peut-être qui eût jamais occupé si activement son esprit, elle considéra attentivement la situation sous ses différents aspects, et toujours elle lui trouva la même physionomie, toujours au « que faire ? » qu'elle s'adressait à la suite de ses réflexions se présentait pour réponse unique et invariable : « Le sauver. »

Elle s'y résolut donc, et quand les premières lueurs de l'aube parurent, elle se dirigea vers la chambre à coucher occupée par le blessé.

Il dormait encore. Jeannette en éprouva un sentiment de dépit involontaire et irréflecti; elle espérait, elle eût désiré le trouver éveillé : elle se persuadait que c'était dans l'intérêt de sa sécurité, de sa santé qu'elle avait conçu cet espoir; mais en réalité c'est qu'elle comptait alors que, ne fût-ce que par reconnaissance, la première pensée de Lacoste eût été pour elle, et qu'en entrant dans la chambre, elle eût entendu des paroles de reconnaissance et d'amitié, de cette voix dont les accents résonnaient encore si agréablement à son oreille.

Jeannette n'osa pas le réveiller et se retira doucement, en ayant soin d'éviter le moindre bruit qui eût pu interrompre le sommeil de son protégé.

VI.

DÉVOUEMENT.

Cependant le jour grandissait, et le gazouillement des oiseaux qui, chaque jour, venaient à la fenêtre de Jeannette saluer son lever de leurs accents joyeux, l'invitèrent à ouvrir les volets de la cuisine et à respirer l'air frais et pur du matin, qui lui apportait, avec ses brises salutaires, les suaves parfums enlevés aux fleurs des jardins voisins. La jeune fille, au contact de cette atmosphère vive et bienfaisante, aux accents de ces délicieuses harmonies de la nature qui se réveille, se laissait aller aux plus douces rêveries, et écoutait les voix intérieures de son cœur qui s'unissaient aux con-

certs des oiseaux. Tout entière au bonheur de vivre, et surtout de ne pas vivre pour elle seule, elle avait perdu de vue et oublié, comme les fantômes d'un songe fâcheux, les dangers qui l'avaient si fort effrayée pendant toute la nuit; elle se disposait à faire une seconde visite à son protégé, quand elle aperçut un groupe d'hommes armés qui sortaient de la chaumière voisine et qui se dirigeaient vers la maison; elle ne douta pas un instant qu'ils ne fussent à la recherche du fugitif, et, sans se donner la peine de refermer la fenêtre, d'un bond elle s'élança dans la chambre, tremblante, oppressée, demimorte de terreur; elle n'eut que le temps de jeter sur le blessé quelques brassées de linge pour le recouvrir et de crier : « Au nom du ciel, ne bougez pas, on vous cherche ! » Puis, sans attendre la réponse du jeune homme, elle étendit en toute hâte une nappe blanche sur sa table et se prit à la repasser avec un fer froid — sans réfléchir qu'il n'y avait pas même, dans la cheminée de la cuisine, de feu qui pût faire supposer qu'elle fût réellement occupée à ce travail.

Il était temps !

La porte, vivement secouée par des bras robustes, venait de céder, et quatre soldats armés de fusils faisaient invasion dans la salle commune.

— Au nom du roi et de la sainte cause, dit celui qui paraissait le chef de l'escouade, n'avez-vous personne de caché dans cette maison ?

— Personne !... balbutia Jeannette, tremblante et agitée.

— C'est ce que nous allons voir !

Et, sans prêter la moindre attention aux réclamations de la jeune fille, ils se dirigèrent vers la première pièce qui s'offrit à leurs regards. La cuisine ne contenait aucun réduit capable de servir de retraite à quelqu'un, et avait été sondée d'un premier coup d'œil d'investigation.

— N'entrez pas ! je vous en conjure, c'est la chambre de ma vieille mère; ne troublez pas son sommeil, au nom du Dieu sauveur !

Le chef la repoussa assez rudement, et tous quatre pénétrèrent dans la chambre à coucher de la vieille femme, qui, en les apercevant, jeta des cris lamentables et donna tous les signes apparents d'une terreur bien faite pour confirmer les soupçons qu'avaient conçus les soldats; non qu'ils eussent mis en doute la fidélité de Jeannette, mais ils connaissaient sa bonté et son hospitalité, et la croyaient bien capable d'avoir accueilli un ennemi à cause de son malheur ou de ses blessures, et malgré son uniforme.

La bonne vieille s'était levée, et criait de toute la force de ses poumons. Comme il n'arrive que trop souvent à son âge, la grand'mère avait gagné du côté de l'imagination ce qu'elle avait perdu du côté de la mémoire et du jugement, et son esprit était préoccupé sans cesse depuis quelques semaines par les terreurs révolutionnaires et les dangers d'une invasion ennemie. Croyant son heure arrivée, elle accablait ceux qu'elle appelait ses bourreaux d'injures et de malédictions. Les soldats ne réussirent qu'à grand-peine à lui faire comprendre le but de leur visite et leurs intentions toutes pacifiques; ce fut alors le tour des protestations indignées et des menaces. Sans s'en inquiéter davantage, ils retournèrent tout l'appartement, fourrèrent leurs têtes dans tous les recoins où l'on eût pu supposer qu'un être humain pouvait se cacher, et la pointe de

leurs baïonnettes là où leurs têtes n'eussent pu pénétrer. Puis, quand ils durent se rendre à l'évidence de l'impossibilité matérielle de la présence du fugitif dans cette place, ils se dirigèrent sans mot dire vers la chambre du blessé.

Le paquet de linge amoncelé dans un coin était assez suspect pour appeler le soupçon et la défiance : aussi les pointes fatales s'abaissaient déjà pour en sonder les profondeurs, quand, fort heureusement pour le prisonnier et pour la pauvre Jeannette, qui, plus morte que vive, se tenait immobile et glacée d'effroi près de la porte, n'osant proférer une parole ni faire le moindre geste, de peur de se compromettre plus encore, sa vieille mère s'interposa en s'écriant, avec une énergique indignation, que le linge qu'ils allaient ainsi déchirer était le linge du général, dont ils savaient bien que Jeannette était la blanchisseuse ; et voyant que cette observation inattendue les faisait hésiter, un instant, elle les menaça de la colère du général, qui, disait-elle, ne laisserait pas impunie cette insulte faite à l'une de ses employées en qui il avait une confiance qu'on était fière de mériter et qui eût dû garantir une maison reconnue pour être fidèle à la sainte cause, d'une aussi odieuse profanation, etc.

Les soldats, surpris de cette sortie imprévue, se regardaient entre eux de l'air d'agents qui craignent d'avoir outre-passé la limite de leurs pouvoirs. Toutefois le chef ne voulait pas non plus laisser échapper, par négligence, par corruption ou par une considération quelconque, une occasion de signaler son dévouement à la chose publique ; n'osant porter la main sur les effets de son chef supérieur, il lança un dernier et profond regard d'investigation qui embrassa tous les recoins de la chambre pour venir se fixer sur Jeannette et sa grand-mère. La contenance de celle-ci défiait tout soupçon, l'état pitoyable de la première le désarmait ; la vieille femme avait un air d'innocence indignée, trop naturel pour être joué, et il eût fallu être un physionomiste plus habile que ne l'étaient les paysans enrôlés de la Vendée, pour découvrir dans la figure de notre héroïne les traces de la vérité dont le terrible secret pesait sur elle.

En définitive, les soldats se retirèrent, non sans avoir aligné quelques grandes phrases sacramentelles sur l'inflexibilité du devoir et la tyrannie de la discipline militaire, dont la moindre violation aurait appelé sur leurs têtes les plus rigoureux châtimens ; et avant la nuit, toute poursuite relative à Lacoste avait cessé dans le village, car des devoirs plus importants ré-

clamaient la présence des soldats de la cause royale.

Toute la journée, la mère adoptive de Jeannette fut en proie à des spasmes nerveux qui se terminèrent par un abattement et une prostration complète, et la retinrent au lit plusieurs jours. Jeannette, on le devine, en profita utilement pour s'occuper de son blessé, auquel elle s'attachait bien plus encore depuis les scènes de la terrible matinée, et ses remerciements si touchants et si sincères, et ses serments de lui rendre ses bienfaits avec usure, qui en avaient été la suite.

Nous disions que des devoirs importants appelaient ailleurs les soldats de la Vendée. En effet, le matin même, des émissaires envoyés en éclaireurs pour surveiller la marche de l'ennemi, étaient venus annoncer l'approche de la grande armée républicaine, renfor-

cée de toutes les troupes que la Convention avait levées chez les volontaires de l'armée du Rhin, qui arrivaient animés par de précédentes victoires et précédés de la terreur que provoquait leur réputation d'invincibles. Le conseil de guerre des chefs vendéens, réuni en toute hâte, avait désigné le village comme point central de ralliement pour toutes

les troupes. C'était en effet l'endroit le plus favorablement disposé pour y risquer une action générale et décisive, qui pût fixer pour longtemps, sinon pour toujours, le sort de la Vendée. Le caractère des nouveaux ennemis et leur renommée exigeaient d'ailleurs qu'on pût, sinon l'emporter, du moins disputer longuement et faire payer bien cher la victoire. D'après les calculs des chefs, l'engagement devait avoir lieu sous peu de jours ; l'ennemi était loin encore, et il fallait l'attendre sans faire un pas à sa rencontre.

Déchargée momentanément des occupations de blanchissage qui lui venaient du château et qui la forçaient à de fréquentes sorties, dont la moindre était pour elle une source de mortelles angoisses, Jeannette put veiller sans relâche au rétablissement de Lacoste. Délivrée de la crainte de le voir découvert par les royalistes, elle était loin d'être rassurée du côté de sa grand-mère, à qui le moindre hasard pouvait tout révéler ; et qui sait ce qui en serait advenu ?

VII.

AUX ARMES !

L'état de Lacoste devenait de jour en jour plus satisfaisant : ses blessures étaient presque cicatrisées, il ne lui restait plus qu'un affaiblissement très grand et une sorte de fièvre intermittente qui lui imposait



un repos absolu. Le jour il restait caché dans le grenier de la chaumière, sous un tas de fagots; parfois, la nuit, il se hasardait, appuyé sur le bras de Jeannette, qu'il avait prise insensiblement en affection. — mais de cette affection qu'on porte à toute créature à qui l'on sait gré de s'être rencontrée à point nommé pour vous être utile ou agréable — il se hasardait à faire quelques pas dans le jardin, seulement pendant les nuits bien noires, et aux heures où l'on savait que les patrouilles royalistes étaient loin. Puis, rentrant au logis, il s'asseyait à une table préparée en toute hâte et où venaient s'entasser les provisions de toute la maison, dont le convalescent ne laissait pas de faire une notable consommation. Ce n'était pas un des moindres sujets d'étonnement pour la vieille mère de Jeannette, que cet accroissement subit d'appétit qui s'était déclaré en elle depuis les derniers événements, et dont, chose bien plus étrange encore! les effets ne se faisaient généralement sentir que la nuit, et portaient principalement sur des aliments dont jusque-là Jeannette n'avait pas fait grand cas, ou même pour lesquels elle avait une aversion marquée.

Cependant le moment approchait où Lacoste devait mettre à exécution le projet qu'il avait formé dès la première nouvelle de l'arrivée des républicains dans le pays : celui de rejoindre ses compagnons d'armes et



de se mettre à même de rendre peut-être bientôt, disait-il, à Jeannette la protection et le secours qu'elle lui avait si généreusement offerts. En vain la jeune fille lui représentait-elle l'inutilité, ou du moins le peu d'urgence qu'il y avait à se jeter au-devant d'un péril certain auquel il venait d'échapper comme par miracle, et essayait-elle de le retenir, Lacoste était iné-

branlable; il protestait bien sincèrement de ses regrets, lui jurait une éternelle reconnaissance, un perpétuel souvenir de ses bienfaits et de sa tendre bonté, mais il finissait toujours par déclarer qu'il lui tardait de se trouver mêlé à la grande action qui devait bientôt se livrer, et ajoutait que, dans tous les cas, il se souciait fort peu, en cas d'arrivée des conventionnels dans le village, d'être découvert par ses camarades, caché sous des monceaux de linge dans le grenier d'une blanchisseuse.

Les préparatifs de l'engagement tiraient à leur fin des deux côtés. Les royalistes, qui avaient, comme nous l'avons dit, établi leur quartier général et le centre de leurs opérations dans le village, avaient renforcé leur position par tous les moyens imaginables. Sur tous les points élevés des terrains environnants qui ceignaient comme d'une couronne le vallon où était situé le village, on avait bâti à la hâte, d'espace en espace, des redoutes fortifiées où l'on avait hissé quelques canons; les ruisseaux qui descendaient de montagnes avaient été endigués et éclusés à des endroits donnés, où ils formaient des réservoirs capables, en cas de retraite, d'inonder une grande partie du territoire et d'empêcher l'action des ennemis. En un mot, rien n'avait été négligé pour opposer aux *bleus* tous les obstacles matériels et physiques possibles, et leur donner à combattre la nature, afin de ménager d'autant les forces vivantes de l'armée, dont le courage, il est vrai, était toujours le même, l'ardeur égale, mais dont l'expérience et la tactique n'avaient pas fait, pendant le dur apprentissage des dernières années, un pas dans la voie du progrès. Toute leur science militaire consistait à frapper fort et dur, qui avec une arme, qui avec un fusil, qui avec un bâton, à hacher, assommer le plus d'ennemis possible, mais ils n'entendaient encore presque rien aux combinaisons de la stratégie.

Cependant l'ennemi s'était insensiblement rapproché du village, et bientôt il s'avança presque jusqu'au pied des redoutes. Les troupes royalistes, renforcées de divers corps de volontaires accourus à l'heure suprême, étaient sur la défensive, dans l'attente du terrible jour qui se préparait. Un soir, les manœuvres des lignes républicaines qui s'étendaient dans la plaine et disposaient leurs bataillons, donnèrent clairement à entendre que le soleil du lendemain éclairerait une sanglante journée.

Jeannette, qui était à l'affût du moindre bruit, vint apporter en toute hâte cette importante nouvelle à Lacoste, qui l'attendait pour rejoindre ses compagnons d'armes. Elle le trouva équipé de toutes pièces et prêt à quitter sa retraite à tout hasard pour rejoindre l'armée ennemie. Jeannette n'essaya pas de le retenir; elle savait combien sa résolution était inébranlable et combien tous ses efforts pour la combattre auraient été vains; d'ailleurs, la certitude, si longtemps retardée, lui ôtait dans ce moment suprême la force même d'articuler une parole, un reproche pour le retenir.

Enfin, la nuit était arrivée, nuit obscure comme celle pendant laquelle le blessé était venu, mourant, lui demander un asile; la pluie tombait par torrents et le vent soufflait avec violence, comme si tout conspirait dans la nature pour favoriser le départ du jeune soldat. La vieille mère s'était retirée dans sa chambre,

où sans doute elle se reposait des fatigues de la journée. Lacoste se disposa à sortir. Jeannette à ce moment ne put résister à son émotion, et éclata en sanglots. Quelques larmes aussi perlaient sous les paupières du jeune homme; mais bientôt, maîtrisant cet instant de faiblesse, il se leva pour prendre congé. Jeannette alors ouvrit un tiroir de la commode, en tira une bourse assez ronde, fruit de ses économies des derniers temps, et la lui offrit. Il la refusa du geste et sans proférer une parole; mais elle insista avec tant d'onction, elle témoigna un si vif regret de son refus, qu'il finit par l'accepter et la plaça sur sa poitrine, en disant: « Eh bien, soit, je la prends, puisqu'il le faut; mais pour vous la rapporter demain. » Il n'eût sans doute à aucun prix consenti à la prendre, s'il eût su que c'était là tout le trésor de la pauvre fille, ou peut-être, en présence d'un dévouement si pur, si désintéressé, eût-il renoncé à ses projets de départ, pour rester, comme elle l'en priait, et devenir la consolation de sa solitude et l'appui de sa faiblesse.

Quoi qu'il en soit, le moment du départ était arrivé. Lacoste vit avec peine le désespoir touchant de Jean-

nette; cependant l'impatience qu'il avait de partir n'en diminuait point, au contraire. Il y avait loin, en effet, de l'affection, toute de reconnaissance, qui le liait à Jeannette, à l'affection qui s'établit d'ordinaire entre jeunes gens. Cependant, en face de cette douleur si vive et si touchante, il hésitait à donner le signal du départ. Jeannette comprit ce sentiment délicat; elle fit un effort désespéré et ouvrit résolument la fenêtre. Lacoste profita aussitôt de la permission, et d'un bond s'élança dans le jardin. Elle lui indiqua le chemin du petit bois où il espérait traverser sans obstacles les lignes royalistes; il saisit avec empressement la main qu'elle avait étendue pour lui montrer sa route, la pressa vivement sur ses lèvres en murmurant: « Dieu vous bénisse et vous protège, ma sainte bienfaitrice; attendez-moi demain! » Elle balbutia un triste adieu, et vit Lacoste disparaître dans l'obscurité, où bientôt le bruit de la pluie, qui tombait toujours par torrents, couvrit bientôt celui de ses pas; puis, comme si elle avait épuisé sa force et son courage, elle se laissa retomber anéantie sur sa chaise, en versant un torrent de larmes.



VIII

BATAILLE!

Le lendemain se leva terrible et sanglant. Le premier rayon du soleil fit étinceler au loin les baïonnettes et les sabres qui couvraient la plaine, et fut salué de

décharges de mousqueterie et de coups de canon. Jeannette, qui depuis le départ du soldat était restée dans le même état de torpeur et d'insensibilité, se sentit réveillée tout à coup et rappelée à la conscience de la réalité. Elle fut surprise de se trouver à cette place, elle ne se souvenait pas d'avoir cédé au sommeil. Une

seule pensée était vivante en elle, dominait tout son être et absorbait toutes les facultés de son esprit : « Lacoste était parti ! » Puis, en manière de consolation, venait se placer dans sa mémoire le souvenir des douces paroles que lui avaient adressées le jeune homme à son départ : « Attendez-moi demain ! » Son premier mouvement fut de courir à la fenêtre, dans l'espoir qu'une circonstance fortuite ou peut-être un regret tardif l'aurait ramené. Le jeune homme n'était pas là ! où donc était-il ? Avait-il pu parvenir à tromper la vigilance des soldats de l'armée royale et à rejoindre le camp républicain ? Quel accueil avait-il reçu de ses compagnons d'armes ? Ne l'avait-on pas repoussé ou puni comme un déserteur ou un traître, ou mis à mort comme un espion, sans vouloir le reconnaître ? Toutes ces questions, toutes ces craintes se pressaient en foule dans son esprit. Et à toutes ces questions une seule voix répondait énergiquement et avec un bruit bien caractéristique : c'était la voix du canon qui grondait sans relâche et faisait comprendre qu'en ce moment le sort des deux partis se décidait. Une idée aussi vint bientôt dominer toutes les autres. Si Lacoste n'était pas mort, il devait avoir rejoint son corps d'armée, il devait

être sur le champ de bataille : qu'y faisait-il ? quel était son sort ? Si un boulet venait le frapper, ne serait-il pas piétiné vivant sous les pieds des chevaux ou des soldats ? Concevoir cette crainte et s'assurer si elle était fondée, ce fut pour Jeannette l'affaire d'un instant. Sans prévenir sa vieille mère, elle sort en toute hâte de la maison et se dirige vers une colline voisine d'où la vue s'étendait au loin sur la plaine où les deux armées se livraient un terrible combat. A peine arrivée au sommet de la colline, elle entendit de grands cris de joie et de triomphe : le cœur lui battit avec violence ; elle n'eût pu décider en ce moment pour lequel des deux partis elle faisait des vœux. Son incertitude fut courte ; elle aperçut bientôt les femmes du village, réunies sur une colline rapprochée, et agitant leurs mouchoirs avec de vives démonstrations de joie ; au fond de la vallée, au milieu d'un épais nuage de fumée, elle vit un corps de Vendéens culbutant les lignes républicaines et balayant devant eux tout ce qui tentait de leur résister. Évidemment le ciel favorisait les armes de ses frères. Mais Lacoste ?...

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Il fut un temps où l'ignorance était comme un titre d'honneur. En ce temps-là, un chevalier se faisait gloire d'ignorer les premiers éléments de l'alphabet, et de laisser aux clercs et aux moines le vain privilège d'écrire et de signer leur nom. A l'heure qu'il est, les grands seigneurs s'honorent de sacrifier aux muses, et les princes ne rougissent plus de s'élever au rang d'artistes. Ce préambule de circonstance me conduit tout naturellement à vous parler de *Sainte-Claire*, l'opéra nouveau de Son Altesse le prince de Saxe-Cobourg.

On n'ignore pas que cet ouvrage, représenté originairement en Allemagne, n'est arrivé à Paris qu'en passant par Bruxelles, où il obtint un certain succès. Dire que *Sainte-Claire* est une œuvre de premier ordre, digne de rivaliser avec les créations des maîtres, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *la Juive*, *Guillaume Tell*, *la Favorite*, ce serait faire, à l'égard du noble maestro, acte de courtoisan plutôt que de critique. Bornons-nous donc seulement à reconnaître, avec la presse sans prévention, que sa musique est meilleure qu'on n'était en droit de l'attendre d'un homme qui n'en fait point son état. Quant au poème, nous n'en dirons rien, de crainte d'avoir trop à en dire.

Le seul détail à louer sans restriction aucune, c'est, on peut le dire, l'exécution. Roger s'est surpassé dans le rôle principal, et ce n'est pas sa faute si le succès n'a pas égalé celui du *Prophète*. Mais, comme disait Grassot à feu M. Bayard, un jour que celui-ci l'avait chargé d'un méchant rôle dont il lui reprochait de ne pas savoir tirer parti :

« Vous me donnez une queue de lapin, vous voulez que j'en fasse une gibelotte. »

On dit que, comme témoignage d'une gratitude bien légitime, l'auguste compositeur aurait fait hommage à l'illustre ténor d'une tabatière enrichie de brillants, et l'on ajoute que celui-ci aurait cru devoir refuser le présent, en

écrivant au donateur que quelques lignes de sa main l'auraient flatté bien davantage : « N'appartiendrait-il pas, ajoutait-il, à un prince artiste de rompre avec les préjugés, en décorant l'art dramatique dans la personne d'un de ses interprètes ? » Il est certain qu'abstraction faite de toute opinion préconçue, on peut s'étonner de voir l'artiste sur lequel reposent le poids et l'honneur du succès, exclu d'une faveur qu'on prodigue au directeur, au chef d'orchestre, voire même au metteur en scène ? Pourquoi donc le talent qui donne l'âme et la vie aux œuvres musicales, l'art auquel nos sens doivent les plus nobles et les plus pures de leurs jouissances, serait-il, en ce qui concerne les distinctions dues au mérite, un brevet d'indignité ?

L'Opéra-Comique, mis en goût par le succès de la *Galatée*, revient de temps en temps à la mythologie. *Deucalion et Pyrrha* sont un emprunt fait à la Fable, bien entendu avec les modifications commandées par la circonstance. *Deucalion*, c'est Arlequin ; *Pyrrha*, c'est Colombine, tous deux seuls héritiers du genre humain exterminé par le déluge. Il va sans dire que la pièce n'est qu'un long tête à tête égayé par de charmants détails, des lazzi amusants, des mots remplis d'esprit, le tout accompagné d'une musique vive et piquante, telle que M. Montfort sait la faire. Mocker et mademoiselle Lemercier ont lutté de gaieté, de verve et de malice : les jolis vers de MM. Barbier et Carré ont gagné cent pour cent à passer par la bouche de ces excellents comédiens.

Pour en finir avec la musique, annonçons en deux mots l'ouverture de l'Opéra italien. L'inauguration s'est effectuée sous les auspices de Rossini : on a donné *Mosè*, tel qu'il est représenté à l'Opéra français. L'exécution s'est ressentie du trouble d'un premier début ; attendons la nouvelle troupe à une affaire plus décisive.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Nos belles dames ont enfin abandonné leurs maisons champêtres pour reprendre la vie active et dévorante de Paris; les théâtres nous préparent de piquantes nouveautés, les soirées s'organisent, les bals vont s'ouvrir, et l'orchestre de l'Opéra, avec son carillon infernal et ses castagnettes égrillardes, donnera bientôt le signal de ces folles nuits où quelques-uns vont oublier... d'autres se souvenir... un petit nombre se distraire, et la plupart se perdre!.. Puis, nous reverrons janvier, qui nous arrivera les mains chargées de précieux

hochets, et prodiguant avec une égale largesse ses protestations trop souvent menteuses. Ainsi va le monde, une chose succède à une autre, et le lendemain fait oublier la veille. Ces réflexions nous ramènent tout naturellement vers la mode, dont les fantasques caprices sont aussi passagers que les beaux jours, le bonheur et les années!

La vogue s'attache de nouveau aux basquines en velours, et l'on en portera beaucoup cet hiver. Elles se garniront

de hauts effilés ou de dentelle. Le corsage doit être très ajusté, la taille longue, et ce qui forme basques descendre fort bas sur les hanches; quant aux manches, on peut les faire du genre pagode, un peu arrondies et lacées, ou bien à deux bouillons et un haut volant de dentelle.

Le deuil de fantaisie reste de mode; j'ai vu dernièrement à l'Opéra plusieurs toilettes composées de noir et de blanc.

Une jeune et jolie femme avait une robe de mousseline garnie de volants bordés de petits velours noirs; au corsage se trouvait une berthe ornée de même.

Une autre dame, avec une mise du même genre, portait pour coiffure une guirlande de fleurs noires et blanches. Enfin, une troisième personne avait un caraco ajusté, en mousseline blanche, sur une robe semblable, autour duquel étaient posés au moins dix rangs de petits velours noirs.

Je cite celles-là, mais elles n'étaient pas les seules. A Paris, quand un caprice plaît, il devient épidémique.

Les toilettes dominantes pour jeunes personnes étaient en baréges bleu de ciel, en taffetas rose, blanc, en mousseline ou en tarlatane.

Aux robes décolletées on fait beaucoup de corsages drapés. Cela a toujours infiniment de grâce et avantage la taille. Les berthes, soit d'étoffe pareille à la robe, soit en dentelle, se portent encore. On voit aussi une foule de petits corsages de fantaisie en velours ou en ruban. Ce sont tout bonnement des bretelles retenues par des traverses devant et derrière. On pose un nœud sur chaque épaule, un autre au bas du dos, à petits bouts, puis, devant, une ceinture flottante et très longue, avec deux ou quatre coques.

Toutes les coiffures sont très volumineuses, et encadrent le derrière de la tête seulement en forme de pouff ou de cache-poigne, comme l'hiver dernier.

Les canezous noirs, zébrés de velours, étaient en grand nombre à l'Opéra; sur une robe en taffetas de couleur claire, cela est fort joli.

J'ai remarqué aussi deux charmants chapeaux, que je vais vous décrire.

L'un était en velours épinglé rose, orné de blonde blanche. Au bord de la passe, sur le côté, il y avait une grosse touffe de boutons de rose, qui était posée moitié dessus, moitié dessous.

L'autre chapeau était en crêpe blanc, et la moitié de la passe en gros de Naples rose. Sur le côté gauche de la forme se trouvait une touffe de marabouts blancs, mélangés de roses pompons. Cette touffe était suivie d'une espèce de guirlande, aussi en marabouts, qui passait au bord de la passe et allait se perdre à droite, au-dessus du bayolet.

Ces chapeaux étaient d'une forme charmante, et je ne

serais pas surprise qu'ils eussent été choisis chez madame PLÉ-HORAIN, car il me semble en avoir vu du même genre dans son magasin.

Puisque je parle de madame PLÉ-HORAIN, je dois dire que ses garnitures d'aloès font un effet ravissant avec le velours. Rien ne sied davantage. Les blondes d'aloès entrent aussi dans la composition de plusieurs coiffures de soirée, soit en velours cerise, vert, grenat ou bleu, et font de délicieuses fantaisies.

Les modes de madame PLÉ-HORAIN ont, en général, un cachet particulier de grâce et de distinction, qui fait qu'on les devine souvent et qu'on les admire toujours.

En parlant de chapeaux et de coiffures, je songe aux fleurs de la maison PERROT. Allez cueillir à pleines mains dans son parterre, mesdames, vous y trouverez les créations les plus suaves, soit pour orner vos jolies têtes, soit pour semer coquettement sur vos robes de bal. On met sur les coiffures et sous les chapeaux une profusion de fleurs et de fruits, auxquels se mélangent des fantaisies en perles ou en verroterie. On fait aussi, pour garnir les dessous de chapeaux, des imitations de corail et des fleurs en plume.

Les confections et la lingerie ne restent point en arrière. La maison LHOPITEAU (ci-devant Popelin-Ducarre) est toujours à l'avant-garde de la coquetterie. Voyez ces ravissants petits manteaux, ces sorties de bal, gracieuses et légères; ces robes d'une exquise élégance, auxquelles mademoiselle PAULINE a donné son cachet de bon goût et de distinction; tout cela n'est-il pas merveilleux? Puis, à côté, ces charmants objets de lingerie. Voici un canezou richement brodé; des sous-manches sur lesquelles se jouent capricieusement des flots de ruban ou de velours. Les unes ont de gros bouillons, les autres un poignet et deux hauts volants; puis, c'est la manche mousquetaire fendue et garnie de dentelle. Plus loin, j'admire de frais petits fichus *pay-sanne*, Marie-Antoinette ou Louis XIII. Toutes ces choses sont mignonnes comme la grâce elle-même. On est tenté de les posséder, et l'on succombe à la tentation sans risquer pour cela de perdre le paradis; car, heureusement, Dieu ne nous a pas défendu de chercher à nous embellir.

Nous devons une nouvelle mention aux magnifiques dentelles de la maison VIOLARD, qui jouent un si grand rôle sur les confections élégantes et dans toutes les toilettes de mariées. Quelle richesse de dessins! Quelle perfection dans ces fins réseaux, qui semblent être le travail d'une main de fée! Je dois ajouter aussi que rien n'égale leur solidité. Les dentelles de la maison VIOLARD ont l'avantage de toutes les choses vraiment supérieures, c'est d'échapper plus longtemps que d'autres à la destruction, et de conserver encore un cachet de beauté, même quand la vétusté les atteint.

Le magasin de la *Sublime-Porte* ne se laisse point oublier. Les modèles de mouchoirs de poche qu'on y voit offrent une telle variété, qu'il n'est personne, depuis la grande dame jusqu'à la simple bourgeoise, qui ne puisse trouver à satisfaire son goût. La première fera exécuter son antique blason, et il sera imité par la broderie avec une perfection, dont M. CHAPRON a seul le secret. La seconde choisira un de ces charmants mouchoirs, soit entouré de fleurettes mignonnes qui s'enlacent sous forme de guirlande légère, soit avec de jolis bouquets encadrant les coins et surmontés d'une riche dentelle. Le mouchoir du matin ne sera orné que d'un simple feston mat, au milieu duquel s'égareront quelques fleurs détachées. Puis viennent encore les mouchoirs de deuil, ceux-là sont tristes à porter! mais, pour essuyer les larmes, il faut bien qu'ils en aient la livrée.

Le magasin *Saint-Augustin*, devenu si en renom, autant pour la beauté des étoffes qu'il renferme que pour la modération de leurs prix, vient d'ouvrir de nouvelles et vastes galeries. Une d'elles est entièrement consacrée à la vente des habillements d'enfants. C'est une spécialité que M. THOREL, le propriétaire de cette importante maison, veut traiter en grand. Aussi on ne trouve maintenant nulle part un

assortiment plus complet en ce genre et plus varié qu'à *Saint-Augustin*.

Voici, entre mille, quelques charmants modèles que j'y ai remarqués.

Pour enfant de deux à quatre ans, une petite robe de cachemire blanc. Corsage carré à plis creux, entre chaque pli une broderie en soutache. Basques au bas du corsage, jupe plissée à plis creux, manches pagodes fendues, lacées et brodées au bas.

Une robe en popeline rose et blanche à corsage montant, enjolivée de grelots chinois et d'effilés *Tom-Pouce* assortis. De chaque côté de la jupe, ruches de ruban, effilés et grelots.

Cette garniture était disposée en forme de V renversé, et faisait un effet que la plume ne saurait décrire.

Sur beaucoup de robes, on met, aux petites filles, de grandes pélerines en étoffe pareille à la jupe. Ces pélerines se coupent ordinairement en carré.

J'ai vu aussi, parmi les robes d'enfants, une foule de ravissants petits corsages de fantaisie en velours, qui se mettent à volonté sur les robes décolletées ou montantes.

Pour petits garçons au-dessous de six ans il y a un adorable vêtement en velours noir. Le corsage est carré, décolleté, les manches de forme pagode, un peu courtes et lacées. Sous ce corsage, qui est à gros plis creux et enjolivé de grelots, il faut une chemisette blanche, finement plissée, montante et se terminant au cou par un poignet brodé, surmonté d'une valenciennes large d'un doigt. Les manches seront longues et larges, froncées du haut et du bas, à la jardinière, avec poignet brodé.

On leur met avec cela une écharpe en taffetas écossais, posée en bandoulière et formant un gros nœud de côté, presque sous le bras.

Une toque de velours noir, entourée d'un galon écossais et ornée de plumes bariolées, complète ce gentil costume.

Au-dessus de six ans, les petits garçons portent la veste de drap, le gilet de piqué blanc, une petite cravate de soie de couleur vive, un pantalon de drap de fantaisie, et pour coiffure le chapeau de feutre à larges bords. A ce propos, je vous conseille de visiter le magasin de M. DESPREY. C'est un de nos chapeliers les plus en renom. Il excelle dans les coiffures d'enfants. On trouve en ce genre, chez lui, les plus gracieuses variétés de modèles, et toutes nos jeunes mères se donnent rendez-vous dans son charmant magasin. C'est aussi lui qui a la vogue pour les nouvelles et jolies coiffures d'amazone.

Est-il besoin de vous rappeler les corsets de madame HYPOLITE? Non pour nos abonnées anciennes, oui peut-être pour les nouvelles. Sachez donc, mesdames, que ces corsets donnent la grâce, et si, comme je le suppose, vous êtes désireuses d'ajouter à vos attraits, ou tout au moins de les faire valoir, allez bien vite trouver madame HYPOLITE, elle emprisonnera vos jolies tailles dans des étus charmants, où elles ne perdront pour cela rien de leur liberté. C'est à dire que ces corsets mignons ont le pouvoir d'envelopper les formes et de les dessiner à merveille, en faisant seulement ressortir la perfection de leurs contours et sans causer la moindre gêne.

Je ne finirai pas sans donner un souvenir à la maison FAGUER-LABOULÉE. Le feu des bougies altère bien autant le teint que l'ardeur du soleil. M. FAGUER, chez lequel on trouve les plus enivrants parfums, possède aussi des préservatifs pour la beauté. Sa lotion *sédative à la fraise* donne à la peau une ravissante fraîcheur, et a, en outre, le pouvoir de détruire les taches de rousseur, affreux envahissement qui enlaidit le plus joli visage. L'eau de *Bé-rémée* nettoie et lustre admirablement la chevelure.

Il serait injuste d'oublier ici les beaux gants et les brillants éventails de la maison FAGUER. A cette époque de bals et de soirées, ils sont plus que jamais de saison.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 445.

TOILETTES DE VILLE — de la maison Gagelin.
Coiffure en cheveux.

Robe *Marguerite de Valois* en taffetas à disposition, ornée de boutons grelots et d'effilés en cordonnet et chenille.

Cette robe est à double jupe; le taffetas est marron clair; les dispositions sont à petits carreaux noirs et gris sur fond gris bleu.

Le corsage et la jupe de dessous sont taillés ensemble, c'est-à-dire sans couture à la taille.

Le corsage est montant, très ajusté; la taille est longue, très cambrée, et la jupe prend son ampleur en emboitant bien les hanches.

Les ornements du corsage descendent sur la jupe et simulent une basquine très ajustée. — Ceux que nous avons dessinés d'après nature sont composés de bandes prises dans la disposition de l'étoffe. — Elles ont 4 centimètres de large, et sont posées à plat sur le corsage en haut et sur la jupe, de manière à figurer le bas de la basque.

Les ornements, posés en longueur entre les deux du haut et du bas, n'ont qu'un centimètre de large et sont cousus de manière à se rétrécir à la cambrure de la taille pour lui donner de la grâce.

Les manches plates forment un petit bouffant à l'épaulette, serré en bas par une bande terminée par un effilé de 10 centimètres en cordonnet marron avec des torsades en chenille grise et marron de distance en distance.

A la saignée sont deux bandes entre lesquelles court un bouillon qui forme coude.

A la bande du haut du corsage et à celles de la saignée, pendent de petits grelots de soie marron.

La deuxième jupe est coupée en créneaux de manière à former neuf gros plis dans tout le tour; savoir: un au milieu derrière et quatre de chaque côté. — Mais à l'endroit de ces plis, l'étoffe a 12 à 15 centimètres de plus en hauteur, et l'on donne à cette partie la forme d'un tuyau d'orgue qui monte de distance en distance sur la partie qui simule la basque, et sur chacune des pointes de ces neuf plis il y a un macaron avec trois glands qui retombent. — Entre ces neuf plis, la deuxième jupe est comme droite sous l'ornement qui semble terminer la basque, et, sur cette couture, retombe dans les neuf intervalles un effilé comme celui du haut du bras. La bas de cette jupe de dessus est aussi terminée par un effilé.

Toute la première jupe est marron, sauf une bande à petits carreaux large de 4 à 5 centimètres; col et manches en mousseline brodée, garnie de dentelles.

Comme on ne peut pas partout se procurer une disposition analogue, on fait la même robe en taffetas uni avec garnitures en velours écossais.

Chapeau en velours garni de plumes, de ruban, liséré et moucheté de noir, orné dessous de dentelle noire et de blonde blanche.

La passe forme la *Marie Stuart*. — Elle évase des jeunes et rentre bien sous le menton; le fond est mou; il se compose du velours de la passe fendu dans le milieu et disposé en plis se réunissant en bouillonné dans le bas. La fente est couverte par une agrafe en ruban, n° 22, cousue

sur la tête et descendant se perdre dans les plis du bouillonné.

De chaque côté est une plume posée sur la passe et formant un peu la boule.

Le bavolet est retenu par des boucles en ruban avec bouts tombants.

Une dentelle noire cousue sous la passe débord.

Les mentonnières sont en blonde blanche montée sur une bride en ruban étroit. — Les brides du chapeau sont en n° 22.

Manteau *Stuarda* en velours, garni d'une résille en soie avec glands floches.

Ce manteau est plat sur les épaules et sur la poitrine. — Il est taillé en bandes s'élargissant du bas (de manière à bien arrondir sur les robes que l'on fait si amples), sans former des gros plis. — Il s'étale, ne drape pas et ne bride pas sur la jupe de la robe.

La manche se prend dans le dessus, sans épaulette; elle n'est rapportée que par-dessous.

La résille forme *berthe* devant, sur la poitrine, et descend derrière en forme de capuchon terminé par un gland qui retombe sur le dos.

Le tour du bas de la manche et celui du bas du manteau sont garnis d'une résille posée à plat sur le velours et dont les glands seuls débordent.

La jupe est en taffetas et garnie de volants ourlés. Chapeau en velours orné de plumes, de dentelles noires et de grappes de fleurs d'acacia.

La passe est enlevée devant et bien *abouchée* au menton.

Sous la passe sont posées, en guise de traverse, deux grappes de fleurettes nouées au milieu par le feuillage. — Ces grappes se couchent à droite et à gauche sur les bandes de cheveux.

Les mentonnières sont en dentelle noire ruchée par un ruban étroit.

Une petite dentelle noire borde la passe. — Une voilette retombe dessus et de chaque côté entre deux plumes posées en retombant. — Le bavolet est terminé par une dentelle comme la voilette.

Ruban n° 22 en taffetas, avec rayures satinées formant chevrons.

Manteau *étoile du Sud* en drap édreon, garni de boutons et d'effilés de cordonnet.

Le haut, très ajusté à l'encolure, sur les épaules et sur le dos, se compose d'une pèlerine taillée à cinq pointes, formant une grande dent sur le dos (la pointe au milieu), une dent de chaque côté et une demi-dent sur chaque devant.

Le bas du manteau est pris en biais et coupé à dents en sens inverse, qui viennent s'enclaver entre celles du haut, de sorte que le manteau, plat en haut, est très ample en bas. — Ce manteau forme le rond tout uni.

Sur les coutures des dents et au bas du vêtement, sont cousus de petits boutons ronds. A chaque angle des dents retombe un long gland flottant. — Au bas du manteau règne un effilé.

Robe en drap.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en velours épinglé à pois blancs, dentelle nouvelle imitant les dentelles anciennes. Une plume mouchetée bleu et blanc sur chaque côté; un simple dessous avec un choux de rose et fleurs bleues.

N° 2. Chapeau de jeunes filles. Passe coulissée, recouverte de toutes petites ruches; une simple traverse de ve-

lours, avec une coque et un bout sur chaque côté. Dessous de fleurs roses.

N° 3. Peignoir à tablier, composé d'entre-deux en mousseline brodée, avec petits plis placés entre les entre-deux et garni de bandes de mousseline brodées. Revers com-

posés d'entre-deux et petits plis. Manches à revers pareils à ceux du corsage.

Bonnet pareil au peignoir.

N° 4. Bonnet du matin, en broderie anglaise, avec jours en point d'Alençon.

N° 5. Bonnet composé d'entre-deux en valenciennes, avec une bande de mousseline brodée.

N° 6. Bonnet du matin, avec semé au plumetis, bande brodée comme le fond, garni d'une petite valenciennes.

N° 7. Bonnet du matin, garni de bandes festonnées.

PATRONS DU MONTEUR DE LA MODE.

CÔTÉ N° 1.

Paletot ajusté derrière, droit devant, qui sera reproduit sur la gravure n° 446 du Journal.

Ce vêtement se fait en drap velouté ou à double face; on le garnit de petits boutons de soie assortis à l'étoffe, et de deux galons de deux tons différents (sur drap gris mêlé de brun, un galon brun et l'autre d'un gris plus clair que celui du drap). Ce patron se compose de trois parties :

N° 1. Devant. — N° 2. Dos. — N° 3. Moitié de la manche.

On remarquera que pour former la basque, la partie A, du devant, croise sur la partie marquée de même sans être cousue du haut en bas.

Le dos se compose de deux lés unis; une couture creusée, et à la basque la partie E, du patron 1, croise sur la basque du dos.

N° 4 et 5. Patrons de chapeaux de madame Alexandrine.

Les lignes de points, sur le patron n° 4, indiquent les entailles à faire à la sparterie pour rejeter le bord en arrière. On fera le même travail au patron n° 5, dont la passe est encore plus évasée.

CÔTÉ N° 2.

Corsage et manche de la seconde figure de notre gravure n° 446.

Ce corsage est garni de galons, d'effilés et d'olives. Les A indiquent le galon; les B l'effilé. La ligne B, allant de la ceinture à l'épaule, indique tout naturellement un effilé sans galon qui forme bretelle, et se continue derrière.

N° 1. Devant. — N° 2. Dos. — N° 3. Petit côté du dos. — N° 4. Manche.

La manche se compose de trois bouillons, et le haut de cette manche forme des plis plats qui descendent de l'épaulette au premier bouillon. Les lignes C et D indiquent les parties froncées qui séparent les bouillons.

N° 5. Col à broder au plumetis sur mousseline, avec application de tulle formant dentelle autour. Après avoir exécuté tous les cordonnets entourant chaque fleur et chaque feuille, la mousseline se découpe pour ne laisser que le tulle.

N° 6. Semé à broder au plumetis sur mousseline pour manche à deux bouillons.

N° 7. Entre deux pour séparer les bouillons.

N° 8. Garniture pour la manche.

N° 9. Petite garniture broderie anglaise et plumetis pour toilettes d'enfants.

LE TRÉSOR DE LA MANSARDE.

Si, par un hasard qui n'a rien d'impossible, vous vous étiez trouvée, mon aimable lectrice, dans les premiers jours du mois de juillet 1849, sur la route qui conduit de Berlin à Magdebourg, vous y auriez rencontré sans doute un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, à la taille haute et bien prise, aux longs cheveux d'un blond de chaume, à la physionomie mélancolique et rêveuse, qui suivait, précisément à cette époque, cette même route que je viens de désigner.

Ce jeune homme s'appelait Henri Ressel. Il se rendait de Berlin, sa ville natale, au petit village de Bailitz, situé à cinq petites lieues de la capitale de la Prusse.

C'est le héros du récit qu'on va lire.

Henri Ressel, donc, était parti de Berlin pour se rendre à Bailitz. Mais à peine avait-il parcouru le tiers de la distance qui sépare ces deux endroits, que se sentant fatigué et rencontrant fort à propos une maison abandonnée, et devant cette maison une banquette, il alla s'asseoir sur le siège de hêtre de celle-ci et s'adosser à la muraille de celle-là.

Dans cette attitude, il n'eût pas tardé sans doute à céder au sommeil qui le provoquait de la manière la plus insinuante, en le berçant du murmure monotone d'un petit ruisseau qui gloussait à quelques pas de là, s'il n'avait entendu tout à coup gazouiller derrière lui une voix claire, fraîche et argentine, qui chantait une

chanson allemande dont voici à peu près la traduction :

Quand l'escarcelle est rebondie
Et qu'on la vide sans compter,
Sans ergoter,
A l'étourdie,
Les amis viennent à foison;
Le plaisir hante la maison,
Ron don daine!
C'est tous les jours joyeuse aubaine,
Ron don daine,
Si longtemps que la poche est pleine,
Ron don don.

Mais quand la fortune infidèle
Vous a, par quelque triste échec,
Mis à sec
L'escarcelle,
Les soucis viennent à foison;
Les amis fuient la maison,
Ron don daine!
Ils fuient tous à perdre haleine,
Ron don daine,
Dès que la poche n'est plus pleine,
Ron don don!

— C'est bien vrai, murmura Henri, en écoutant cette boutade échappée à quelque chansonnier mécontent de l'existence. C'est bien vrai, et je suis une preuve vivante de cette vérité.

Il se leva tout en fredonnant :

Les amis fuient la maison,
Ron don don,

et fit quelques pas dans la direction d'où lui avaient paru partir les chants, fort curieux de voir si cette voix si harmonieuse et si douce émanait d'une chanteuse jeune et jolie. Le doute est permis, le contraire s'étant très souvent rencontré.

Il tourna l'angle de la maison, et, avançant prudemment la tête, aperçut à quelque distance, une jeune fille qui paraissait de taille et de figure assez avenantes, et qui s'occupait modestement à laver du linge sur la margelle d'un puits.

Le jeune homme avait rêvé une bergère tressant des couronnes de bluets. Il soupira.

Ce soupir fut-il assez bruyant pour être entendu ? Toujours est-il que la lessiveuse leva la tête et que ses yeux rencontrèrent ceux du jeune homme.

Et à peine l'eut-elle aperçue, que ses mains laissèrent retomber le linge qu'elles allaient tordre, et qu'elle s'écria avec tous les signes extérieurs de l'étonnement :

— Eh ! quoi, monsieur Ressel ! vous ici ! D'où sortez-vous donc ? Comment êtes-vous venu ici ?

Toutes ces questions s'étaient succédé avant que le jeune homme, revenu du premier moment de surprise, eût pu trouver un mot de réponse. Reconnaisant enfin, à son tour, une ancienne amie d'enfance, il s'écria avec une vivacité extrême de langage et de geste :

— En croirais-je mes yeux ? Est-ce bien Laura Huthmann que je vois ?

La question était un peu naïve peut-être, mais c'est la question consacrée.

La jeune fille répondit :

— Et qui pourrait-ce être, sinon moi ? J'habite ici avec ma mère. Entrez, elle sera sans doute enchantée de vous voir.

Et, sans attendre sa réponse, elle courut à la maison, sur le seuil de laquelle apparut bientôt une femme d'un certain âge, à la physionomie respectable, aux cheveux argentés, au costume décent, et dont tout l'extérieur contrastait avec l'apparence plus que modeste de la maisonnette qu'elle habitait.

Elle poussa une exclamation de joie en reconnaissant Henri, qu'elle avait fait sauter tout enfant sur ses genoux, et l'invita à entrer.

Nous avons dit que le jeune homme était fatigué ; or, à cet âge surtout, la fatigue, la soif et la faim vont généralement de compagnie. C'est assez dire que Henri ne se fit prier que très faiblement pour accepter sa part d'un repas frugal improvisé à la hâte par la lessiveuse aux gais refrains.

Profitons de ce moment de répit pour donner quelques renseignements sur ce jeune homme qui avait laissé échapper un « c'est bien vrai ! » fort significatif en entendant les couplets de la fille de son hôtesse.

Ces quatre mots : « C'est bien vrai ! » résumaient toute son histoire.

Expliquons-nous.

La mère d'Henri Ressel était morte en lui donnant le jour. Son père, Godfried Ressel, qui dirigeait, en compte à demi avec un éminent capitaliste, une importante distillerie, absorbé tout entier dans les détails

multiples de son commerce, n'avait guère le temps de s'occuper de son fils et, en fait, ne s'en occupait guère.

Un tonnelier était attaché à la distillerie et habitait avec sa femme une partie des vastes bâtiments de l'exploitation. Ce tonnelier s'appelait Huthmann. Cette femme était le modèle des épouses et des mères.

Madame Huthmann, voyant le jeune Henri isolé et comme perdu dans la maison paternelle, se sentit attirée vers lui par un sentiment de compassion qui ne tarda pas à devenir une affection sincère et dévouée. Henri, avec cet admirable instinct qui pousse irrésistiblement les enfants vers ceux qui les aiment, devina ce sentiment sympathique, et s'habitua bientôt à regarder comme une seconde mère cette femme qui n'avait jamais pour lui que des paroles douces et prévenantes, que des caresses et des baisers. Il finit par se considérer comme un membre de la famille de l'humble et honnête tonnelier, et passait dans son habitation la plus grande partie de ses journées.

Il atteignit ainsi sa onzième année. La mère Huthmann avait une fille qu'elle avait élevée elle-même, et dont elle avait fait, elle-même aussi, l'éducation. Cette éducation, on le conçoit, était fort bornée, mais enfin Laura savait lire, écrire un peu, compter assez bien, et possédait les connaissances nécessaires pour devenir une bonne mère de famille, si Dieu l'appelait un jour à remplir cet apostolat, car c'en est un.

Henri qui, jusqu'à cet âge de onze ans, n'avait rien appris, tant son père s'occupait peu de lui, prit sa part des leçons que donnait la digne femme à sa fille. Cette éducation cependant était loin de suffire, et, comme rien ne la complétait, l'enfant grandit ainsi sans connaître les premiers devoirs de la vie, étranger à tout ce qui l'entourait, timide jusqu'à la sauvagerie et ignorant jusqu'à l'idiotisme.

Les buveurs d'eau-de-vie et de genièvre, pendant ce temps, avaient enrichi son père. M. Ressel se sépara de son associé, acheta des terres et des maisons, plaça ses fonds dans des entreprises industrielles et se retira à la campagne, dans un petit cottage qu'il avait acquis aux environs de la capitale. Ce ne fut qu'au moment de s'y retirer que M. Ressel parut se rappeler qu'il avait un fils, et que, se le rappelant, il fut épouvanté des conséquences fatales qu'avait entraînées sa coupable négligence. Sa conscience lui reprocha le meurtre de cette intelligence jeune et puissante qu'il avait laissée croupir et se rouiller, de ce cœur impressionnable et tendre qu'il avait livré sans défense à toutes les tentations et à tous les mauvais instincts. Effrayé de la responsabilité qui pesait sur lui, il voulut réparer son erreur et ses torts, mais il était trop tard. La mort vint l'arrêter entre le repentir et l'expiation. Ainsi qu'il arrive souvent, sa nature, rompue au travail et habituée à se plier à toutes ses rudes exigences, ne put soutenir le poids du désœuvrement et des loisirs. Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis sa retraite des affaires, qu'il était mort, vaincu par la fatigue de l'inaction.

Cet événement modifia du tout au tout l'existence du jeune Henri. Il était unique héritier de la fortune de son père. Cette fortune considérable lui fut livrée tout entière à un âge où, comme dit le proverbe, on croit que vingt ans et vingt francs ne peuvent jamais finir. Lancé ainsi brusquement dans un monde dont

il n'avait pas la moindre connaissance, possesseur d'une fortune dont le chiffre l'éblouissait, il se jeta à corps perdu dans la dissipation et les plaisirs, courant toutes les fêtes et s'associant à tous ces compagnons d'humeur facile que l'on rencontre partout, et qui ont toujours de gais propos et de joyeux éclats de rire au service de ceux dont la table est ouverte et la bourse aussi.

Cela dura ainsi pendant quelques années. L'héritage paternel fondait comme la neige au soleil, et les amis du jeune homme calculaient déjà, de science certaine, les années qui le séparaient encore d'une ruine complète, lorsqu'un événement providentiel survint et l'arrêta sur le bord de l'abîme en précipitant cette ruine par une catastrophe inattendue.

Les héritiers de l'ancien associé de son père lui présentèrent des lettres de change non payées et des comptes qui justifiaient l'existence à leur profit, dans la succession, d'une créance de 120,000 francs, qui s'augmentait encore des intérêts capitalisés pendant quatorze années.

Henri refusa de les payer. Un procès s'ensuivit. On fit de minutieuses recherches dans les livres et les papiers délaissés par le défunt; on y trouva, en effet, la mention du débit de la somme réclamée, avec le signe qui indiquait que la somme avait été payée. Mais la quittance qui attestait ce paiement ne se retrouva point. Toutes les circonstances de l'affaire étaient favorables aux adversaires du jeune homme; le tribunal le condamna, et tout son patrimoine ne suffit point à satisfaire ceux que la loi reconnaissait comme ses créanciers.

Ceux-ci, cependant, se montrèrent généreux pour l'orphelin. Ils reculèrent devant une spoliation complète, lui laissèrent la possession du cottage où avait vécu son père, et y ajoutèrent une rente viagère de 300 francs par an.

C'était peu; mais de la part de créanciers non entièrement satisfaits, c'était énorme!

Or, au moment où nous l'avons rencontré, se rendant de Berlin à Bailitz, Henri, judiciairement sommé de quitter la maison paternelle, allait prendre connaissance de la petite maison que la pitié de ses créanciers lui avait attribuée, et dans laquelle il lui fallait finir ses jours à raison de 300 francs par an.

La chanson de Laura Huthmann ne pouvait donc venir plus à propos.

Il y avait six ans que Henri ne s'était plus rencontré avec les amis et les protecteurs de son enfance. Pendant cet intervalle, le tonnelier était mort, et sa veuve s'était retirée à la campagne, vivant modestement de ses économies et du travail de Laura, qui exerçait le métier de blanchisseuse.

Nos trois personnages avaient pris, pour se raconter mutuellement tout cela, moins de temps certainement que nous n'en avons mis à l'écrire, tandis que l'accorte Laura disposait sur la table, devant le jeune homme, une immense jatte de lait, un morceau de pain bis et un quartier de fromage, — trois choses dont l'aspect avait éveillé les plus naïves convoitises dans son estomac insurgé.

— Et qu'allez-vous faire? demanda enfin madame Huthmann au jeune homme.

— Que voulez-vous que je fasse? Il est des choses

que la prudence humaine est impuissante à prévoir. Il me semble impossible que mon père, si rigoureusement exact dans tous les plus infimes détails de ses affaires, ait commis un faux matériel en inscrivant comme payée dans ses registres une somme dont il serait resté redevable. Mais qu'y faire? les juges ont prononcé contre moi, et ils ont eu raison de le faire, car je n'avais aucune preuve à leur fournir... Les créanciers de mon père se sont montrés humains encore; ils me donnent un asile, la maison où mon pauvre père est mort... Je vais y rester aussi longtemps que leur complaisante charité m'en laissera la jouissance, et après...

— Après? demandèrent à la fois la mère et la fille.

— Après?... Ma foi, à la garde de Dieu! Je vais aller examiner les lieux et prendre possession; après quoi, au retour, je reviendrai vous voir, si vous le permettez.

— Si nous le permettons? Nous vous en prions, au contraire.

Et le jeune homme se remit en route, d'un pas alerte et dégagé, assez insoucieux du présent et fort peu préoccupé de l'avenir.

Il trouva la maison, ainsi qu'il pouvait s'y attendre, dans un désordre complet. Un vieux domestique de son père s'y était établi quelques années auparavant sous prétexte de la garder; mais il avait fini par s'en considérer comme absolu propriétaire, et la tenue de l'immeuble s'en ressentait étrangement. Le bonhomme avait fait un choix plus ou moins intelligent parmi les meubles et les effets de diverse nature qui garnissaient la maison, et avait entassé pêle-mêle dans une mansarde tout ce qui n'était point à sa convenance, meubles, papiers, tableaux, livres et tentures. Cette occupation avait duré trois ans. Puis le vieux domestique, que Henri, par respect pour la mémoire de son père, n'avait pas voulu congédier, était mort, et le désordre de la maison n'en avait nullement été diminué; au contraire.

Henri eut quelque peine à se reconnaître au milieu de l'encombrement désordonné de choses disparates qui emplissaient sa demeure. Lui qui n'avait pas la moindre notion d'ordre et d'arrangement, chercha vainement par quel artifice il lui serait possible de rendre habitable une maison ainsi conditionnée. Il voulut essayer, mais ne réussit qu'à rendre le désordre plus grand encore. Quelque peu découragé, maussade d'esprit et fatigué de corps, il reprit le chemin de la ville et se retrouva vers le soir assis à la table de la veuve Huthmann et de sa fille.

Les deux femmes furent touchées de l'extrême changement qui s'était opéré en lui depuis le matin. Pour la première fois il avait pris au sérieux ce que sa position avait réellement de pénible, et en face de l'avenir qui s'offrait à lui, il avait désespéré de sa résignation et de son courage.

Elles tâchèrent de le consoler de leur mieux, avec de douces et encourageantes paroles.

N'avait-il pas une maison à lui et un revenu assuré de 300 francs par an? Avec cela, non-seulement il était à l'abri de la détresse, mais, en y joignant un peu de travail et de bon vouloir, il pouvait se faire une existence agréable et aisée.

Puis elles lui promirent leurs conseils, leur assistance et leur amitié dévouée; elles s'engagèrent à mettre sa maison en ordre, de manière à la rendre habitable.



ale à prévoir. Il
 probe, si rigou-
 limes détails de
 el en inscrivent
 somme dont il
 ? les juges ont
 son de le faire,
 fournir... Les
 s'humains en-
 crison où mon-
 ter aussi long-
 n'en laissera la

 mère et la fille.
 en! Je vais aller
 ou; après quoi,
 us le permettrez.
 as en prious, un

 d'un pas alerte
 fort peu précé-

 ait s'y attendre,
 domestique de
 ées auparavant
 it fini par s'en
 et la tenue de
 Le bonhomme
 gent parmi les
 qui garnissent
 s'une mansarde
 e, meubles, pe-
 tite occupation
 omestique, que
 on père, n'avait
 désordre de la
 ; au contraire,
 aître au milieu
 s disparates qui
 pas la moindre
 cha vainement
 le rendre habi-
 voulut essayer.
 tre plus grand
 ade d'esprit et
 e la ville et se
 veuve Hute-

 de l'extrême
 puis le motu-
 reux ce que se
 et en face de
 éré de sa rési-

 mieux, avec

 revenu assuré
 -seulement il
 gnant un peu
 se faire une

 leur assis-
 ngèrent à
 à la rendre



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Modes d'Alexandrie. Coiffes et étoffes de la Maison Gagelin. Fleurs de
 Perrot Vert & Co. Dentelles de G. Violard. Corslets de M^{me} Hyppolite four^{re} de S.
 M^{me} Impératrice. Mouchoir de Chaprou. Gants Carfano. Eventails de Vagner Saboullée

LONDON at the Monitor Office, 25, Great Street Soho. NEW YORK E. B. Strange 87^e

MADRID El Correo de la Moda

...vernement e
...ble.
... à Berlin; mais le
... à lui en route pour
... dont il devint
... de la droite sans dou
... se sa nouvelle dem
... habitable tant que
... l'indifférent pas
... le choisit ni de la s
... que s'étaient écou
... ment à lire essen
... capable, amante et in
... se pu valait mieux
... chose et unait sa m
... sa ni en perne
... à ses mœurs: celui
... de la mère; et l'o
... dit qu'elle que la p
... vers le jeune âge
... de pères et des mères
... d'ont ont conçu ce pro
... s'entre par rapport
... sociale intéressé.
... de le courage néce
... à une fille un ar
... l'écrit à lui écrit
... révéraisons textuelle
... l'espérance les ye
... la jeune et honorée a
... de sa ni à appris à li
... de l'acquiescence à vivre
... d'après lui de toute sa
... de la modestie comme m
... comme que vous ne co
... de la nuit avec votre m
... de sa tranquillité point to
... de la dernière le 31 de
... de la fin de l'aujourd'hui.
... de la je voulais vous pro
... de la venue ensemble chez le
... de la mariage pourrait se
... de la possession
... de la l'indifférent. P'ai l'esp
... de la réponse: « Ouil »
... de la ne répondre: «
... de la courage ne dire ce mot
... de la moi et je ne v
... de la de mes visites.
... de la l'espérance, l'indifférent, qu
... de la l'indifférent, je vous em
... de la l'indifférent pour vous
... de la « H
... de la qui on trouvera
... de la par la lettre, mais d
... de la l'indifférent de modifié
... de la l'indifférent, qui de
... de la l'indifférent matin.
... de la l'indifférent pendant deux
... de la l'indifférent, et, le m

Henri accepta cordialement cette offre, qui lui était cordialement faite.

Il retourna à Berlin; mais le lendemain, dès l'aube naissante, il était en route pour la maisonnette de ses anciennes amies, dont il devint le commensal assidu. Et, comme on le devine sans doute, il en arriva bientôt à conclure que sa nouvelle demeure ne serait jamais un gîte bien habitable tant que la présence de Laura Huthmann ne l'embellirait pas; et cette conclusion n'avait été le résultat ni de la surprise, ni de l'ignorance.

Les années qui s'étaient écoulées depuis l'époque où ils apprenaient à lire ensemble avaient rendu la jeune fille agréable, aimante et intelligente. Elle était belle, — et ce qui valait mieux sans doute, — elle était laborieuse et aimait sa mère d'une affection sans égale.

Or, Dieu a mis en germe dans le cœur de chaque jeune fille trois amours: celui de l'enfant, celui de l'épouse et celui de la mère; et l'on ne se trompe jamais en prédisant que celle que la première de ces affections a inspirée dès le jeune âge deviendra un jour le modèle des épouses et des mères.

Quand Henri eut conçu ce projet, une nouvelle difficulté se présenta par rapport au moyen d'en faire part à la principale intéressée.

Il n'avait pas le courage nécessaire pour proposer directement à la jeune fille un arrangement d'une telle importance. Il se décida à lui écrire la lettre suivante, que nous reproduisons textuellement, ayant eu l'occasion d'avoir l'original sous les yeux :

« Ma jeune et honorée amie,

» Votre mère m'a appris à lire; c'est à vous qu'il appartient de m'apprendre à vivre, si toutefois on peut vivre à la campagne, loin de toute société, avec 300 francs par an. Cette modeste somme ne me suffira certainement pas, à moins que vous ne consentiez à venir vous fixer auprès de moi avec votre mère. Mais il conviendrait que cela ne tardât point trop, car je dois quitter mon ancienne demeure le 31 du mois d'août, et nous sommes déjà au 6 aujourd'hui. Si vous n'y voyez pas d'obstacle, je viendrai vous prendre demain, et nous nous rendrons ensemble chez le curé pour faire nos fiançailles; le mariage pourrait se faire le 30, et nous prendrions ensemble possession de notre maison de campagne le lendemain. J'ai l'espoir et la confiance que vous me répondrez : « Oui! » Si, cependant, vous croyiez devoir me répondre : « Non! » soyez assez bonne pour ne pas me dire ce mot désolant vous-même, mais écrivez-le-moi et je ne vous importunerai pas plus longtemps de mes visites.

» Dans l'espoir, toutefois, que vous consentirez à devenir ma fiancée, je vous envoie mes hommages de respect et d'affection pour vous et pour votre mère.

« Henri RESSSEL. »

Cette lettre, qu'on trouvera peut-être naïvement singulière par la forme, mais de laquelle nous nous sommes fait scrupule de modifier la moindre expression, fut confiée à la poste, qui devait la remettre à son adresse le lendemain matin.

Henri attendit pendant deux jours la réponse qu'il n'avait pas demandée, et, le matin du troisième jour,

croquant avoir donné à la jeune fille tout le temps possible pour prendre une détermination, il se dirigea, le cœur ému et à pas lents, vers l'habitation de la veuve.

Arrivé à quelque distance, il aperçut madame Huthmann qui venait au-devant de lui. Il s'arrêta, ne sachant s'il devait prendre ou non cette démarche pour un encouragement. Mais ses appréhensions furent bientôt dissipées. La bonne femme l'accueillit avec son affabilité ordinaire, et abondant aussitôt l'entretien :

— Votre lettre nous a causé une grande surprise, dit-elle, et si nous vous connaissions moins, elle nous aurait causé plus que de la surprise; mais nous savons que vous êtes un homme d'honneur et que vos intentions ne peuvent être que respectables. Avec le revenu que vous avez conservé, bien des gens seraient heureux et satisfaits. D'ailleurs vous êtes jeune, Laura est laborieuse, et votre avenir n'aurait rien qui me pût alarmer de ce côté. Mais ce n'est pas tout...

Elle s'arrêta. Le jeune homme n'osa pas l'inviter à continuer; il attendit.

— Vous avez mis de la franchise dans votre demande, dit-elle, je veux mettre de la franchise aussi dans ma réponse. Vous avez un défaut, un grand défaut, c'est la paresse. Oh! ne vous récriez pas! nous nous connaissons depuis assez longtemps, je pense, et vous n'avez pas oublié combien de fois, vous voyant perdre inutilement le temps si précieux de vos jeunes années, je vous ai dit : « Henri, ce genre de vie n'est-il pas un fardeau pour vous? » — Et vous me répondiez : « Non, pas du tout. » Cela est arrivé bien des fois; et pourtant, vous le savez, le travail est la grande, sinon la plus grande vertu de l'homme. L'Esprit-Saint a dit dans les livres sacrés : « Celui qui ne travaille pas n'est pas digne de manger. »

— Oh! fit le jeune homme avec un geste de protestation indignée, croyez-vous que l'expérience n'ait pas été pour moi une rude conseillère? Croyez-vous...

— Je croirai tout ce que vous voudrez, mon cher ami, quand vous m'aurez donné des raisons de vous croire; et je veux vous en donner l'occasion. Si Laura accepte votre main, vous m'accorderez un délai d'un an au moins, pendant lequel vous me prouverez que vos habitudes d'indolence et d'oisiveté sont changées, et que vous êtes disposé à vous appliquer sérieusement au travail. Quelles que soient mon estime et mon affection pour vous, je ne puis exposer à la légère le bonheur de ma fille : c'est un sentiment que vous apprécierez sans doute et que vous comprendrez.

Henri fut terrifié de ce reproche et ne trouva rien à y répondre; il était obligé de reconnaître que la digne femme n'avait dit que la vérité. Heureusement que l'arrivée de Laura vint le tirer de son embarras.

La jeune fille ne lui fit pas cet accueil amical et fraternel qui l'avait salué constamment dans ses précédentes visites; la démarche qu'avait faite auprès d'elle le jeune homme lui imposait une réserve dont son innocence même devinait la nécessité. Cependant elle alla vers lui sans embarras ni rougeur, et lui tendit la main, qu'il pressa vivement dans les siennes. Quand il leva les yeux sur elle, quelques instants après, il fut tout étonné de voir des larmes dans son regard.

Il devina ce qui se passait en elle et lui dit :

— Laura, ne me donnerez-vous pas de réponse?

— Je crois vous avoir répondu déjà, dit-elle en essayant furtivement une larme qui s'obstinait à se faire

jour à travers ses longues paupières frisées. Vous aurais-je donné ma main, si mon intention avait été de vous dire : « Non ? » J'ai demandé à Dieu de me diriger et de m'éclairer; qu'il nous accorde sa bénédiction et fions-nous à sa garde : tout ira bien, je l'espère.

Et après avoir dit ces mots, Laura se laissa tomber sur l'épaule de sa mère et donna un libre cours à ses larmes.

Quand elle releva la tête, son visage avait repris toute sa sérénité, et le sourire de la paix et de la confiance avait fait place à l'inquiétude et aux larmes.

Henri voulut protester contre la longue durée de l'épreuve qui lui était imposée; mais madame Huthmann se montra inexorable, et Laura était une fille trop soumise pour ne pas souscrire avec empressement à toutes les décisions de sa mère, ces décisions dussent-elles froisser ses inclinations les plus chères. Force fut à Henri de s'y soumettre aussi, ce qu'il fit en y mettant la meilleure grâce possible.

Il se mit donc aussitôt en mesure de donner à la bonne femme la preuve qu'elle avait exigée de son application au travail. Il obtint sans grande peine un em-



Je les tiens!... Je les tiens!...

ploi modeste dans les bureaux d'un négociant, ancien ami de son père, et se mit à la besogne avec une ardeur que doublait encore la perspective de la récompense promise à ses efforts.

Quand on travaille, le temps passe vite, et il passa même si vite pour Henri Ressel, qu'il fut fort étonné un beau matin de constater que les onze douzièmes de la durée fixée pour son épreuve étaient passés déjà, et qu'il n'était plus séparé que par quelques semaines du jour où son mariage allait se décider.

Il s'agissait de mettre la maisonnette en mesure de

recevoir ses nouveaux hôtes. Henri s'assura auprès de madame Huthmann que ses efforts avaient été appréciés et que rien ne s'opposait plus à la publication des bans des futurs époux.

La réponse fut favorable, et grande fut sa joie, comme bien on pense!

On s'occupa donc sans retard des préparatifs de leur installation.

Le premier point était de rétablir l'ordre dans la demeure où jusque-là le jeune homme n'avait pas pénétré encore. Il s'était promis sérieusement d'y

entrer le fiancé de Laura, ou de n'y entrer jamais.

Madame Huthmann et sa fille se chargèrent de ce travail de déblaiement. Ce n'était pas une petite affaire, croyez-le, et elles y mirent plus d'une journée, malgré l'assistance de Henri qui faisait tous ses efforts pour se rendre utile. On commença par dresser l'inventaire. Tous les objets quelconques qui leur tombèrent successivement sous la main furent notés avec soin, afin qu'il fût possible de constater ce qui manquait aux futurs « pour se mettre en ménage. »

Quand l'inventaire fut dressé, on le remit à Henri qui fut chargé d'opérer des fouilles dans la fameuse mansarde convertie en bazar universel par le défunt domestique. On pouvait y découvrir les objets ou meubles dont l'absence était signalée; on pouvait aussi en trouver d'autres, précieux mais inutiles, à revendre avantageusement.

Ce n'était pas le côté le plus attrayant de la besogne. Henri avait entrevu, lors d'une première visite, des couches de poussière décennales qui avaient tapissé toute cette mansarde d'un linceul grisâtre, assez bien en harmonie avec les innombrables toiles d'araignée qui s'étendaient de toutes parts, reliant le plancher aux combles, comme ces lianes parasites qui défendent l'accès des forêts vierges de l'Amérique centrale. En toute autre circonstance Henri eût hésité peut-être à s'aventurer avec un plumeau pour arme dans ce capharnaüm poudreux et malsain; mais Laura lui avait dit: « Allez! » d'une voix si douce et si impérative à la fois, que, pour tout au monde, il n'eût pas osé reculer.

Il monta donc à la mansarde un matin, tandis que ses deux compagnes allaient inspecter le jardin, afin d'aviser aux mesures à prendre pour le rendre, à son tour, et comme son maître, laborieux et productif.

À peine eut-il commencé son déblaiement qu'il se félicita fort de l'avoir entrepris, car il découvrit sous leur couche de poussière des meubles fort élégants, des tableaux de famille et de grandes armoires toutes remplies de registres et de papiers confusément entassés. Cette découverte l'attira tout d'abord, et il se mit à parcourir avec un intérêt croissant ces liasses de lettres, de papiers et de documents commerciaux qui avaient été distraits par quelque inadvertance sans doute de la masse des papiers délaissés par son père.

Son absence se prolongea si longtemps, que les deux femmes, curieuses de savoir ce qui pouvait le retenir, lui crièrent de descendre et de venir auprès d'elles respirer l'air frais du jardin. Mais il répondit que son travail l'intéressait et le captivait trop pour qu'il lui fût possible de s'en écarter un instant.

Presque aussitôt après, elles entendirent dans le grenier un inexplicable vacarme. C'étaient des cris, des trépignements, des bruits incohérents, au milieu desquels ils distinguaient vaguement ces mots criés par le jeune homme :

— Je les tiens! je les tiens!... Victoire!

Étonnées à bon droit d'un pareil brouhaha, elles se précipitèrent dans la maison, et montèrent à la mansarde, sur le seuil de laquelle Henri se tenait, la face cramoisie, les cheveux épars, et agitant en l'air une liasse de papiers qu'il tenait à la main.

— Laura! mère Huthmann! criaient-ils, arrivez donc! arrivez donc, que je vous embrasse! Devineriez-vous jamais ce que je tiens là, dans ma main?

Et, sans attendre leur réponse, il se mit à sauter et à danser comme un insensé dans la mansarde en chantant :

Ah! pour nous quelle heureuse aubaine!

Ron don daine.

Nous avons l'escarcelle pleine!

Ron don don.

— Qu'avez-vous?... Qu'y a-t-il?... Parlez! ne cessiez de répéter les deux femmes.

— Ce que j'ai? s'écria-t-il enfin. Je suis riche de nouveau! je suis riche! Et il reprit ses gambades et ses chants.

Lorsqu'enfin il fut parvenu à dominer un peu son émotion, il plaça sous les yeux de la veuve les papiers qu'il venait de découvrir et qui lui causaient tant de joie. C'étaient les quittances, parfaitement en règle, des différentes sommes réclamées par les créanciers et que son père avait honorablement payées, capital et intérêts. Et sur la dernière de ces quittances, une note écrite de la main de l'ancien associé de son père portait ces mots :

« Cette quittance est pour solde de compte définitif jusqu'à ce jour, quelles que soient les obligations et lettres de créances dont le soussigné pourrait se trouver détenteur, et que des circonstances indépendantes de sa volonté l'empêchent de produire en ce moment. Et il est bien entendu que toutes ces obligations et lettres, de quelque nature qu'elles soient, sont déclarées nulles et sans valeur, comme étant acquittées par la présente. »

Henri, au milieu des transports de sa joie, n'avait pas remarqué que les deux femmes étaient devenues silencieuses et semblaient consternées de son bonheur; mais apercevant Laura qui se détournait pour essuyer une larme, il s'écria :

— Que signifie ceci, Laura? Est-ce ainsi que vous vous réjouissez du bonheur qui m'arrive?

— Oh! ne vous y trompez pas, Henri, répondit la jeune fille, j'en éprouve un plaisir extrême, et je m'en réjouis avec vous bien sincèrement. Mais, maintenant que vous voilà redevenu riche...

— Eh bien! quoi? maintenant que me voilà redevenu riche... Que voulez-vous dire, Laura? ou plutôt non, ne me le dites pas, car je le devine et j'aime mieux croire que je me suis trompé. Pour quelle espèce d'homme me prenez-vous donc, que vous supposiez qu'un changement de fortune soit capable de changer mes sentiments pour vous? Vous auriez à me faire des excuses, en vérité, pour une supposition aussi injurieuse. Ne vous ai-je pas prouvé suffisamment qu'il me serait impossible désormais d'être heureux sans vous? Ah! plutôt que de voir ces papiers se poser comme un obstacle devant notre bonheur, je les anéantirais sur-le-champ.

Et il allait joindre le fait à la parole; mais Laura le retint, et lui dit :

— Ne refusons pas le bien que Dieu nous envoie, Henri. Il vous a retiré un instant la richesse pour vous apprendre à mieux en user à l'avenir.

— Ah! mère, s'écria le jeune homme en riant, mère Huthmann, voyez comme il est utile de savoir lire! Si vous ne m'aviez pas enseigné ce précieux

talent, je n'aurais jamais rien compris à ces paperasses qui me rendent la fortune. C'est donc à vous que je la dois, et j'exige que vous la partagiez avec Laura et moi.

Quand les créanciers furent informés de la découverte des quittances qui justifiaient du paiement des sommes qui leur avaient été dues, ils s'empressèrent de rétablir Henri dans la possession de ses biens, sans permettre que l'affaire fût déferée une seconde fois aux tribunaux.

Henri se garda bien d'insister et de les traiter avec rigueur. Il leur devait une dette de reconnaissance, et n'avait pas oublié la manière dont ils l'avaient traité

lui-même, alors que la loi leur avait donné gain de cause dans les prétentions qu'ils croyaient justes.

Le mariage de Henri et de Laura fut célébré sans tarder.

Comme leur attachement n'était pas fondé sur des considérations d'égoïsme et d'intérêt, la prospérité, au lieu de le diminuer, ne fit que l'accroître.

Henri eut mille occasions, par la suite, de reconnaître l'utilité des habitudes d'ordre et de travail qu'il avait contractées pendant la durée de sa ruine; et jamais il n'a perdu une occasion de raconter l'histoire de la perte et de la découverte du « Trésor de la mansarde. »

EXPOSITION DES FLEURS.

(Voir le numéro précédent.)



Vue de l'exposition d'horticulture.

Reprenons notre promenade interrompue.

Non loin de la serre où règne la *Victoria regia*, j'aperçois deux abris à la physionomie mauresque, sous lesquels fleurissent des légions de rosiers. A deux pas la tente des dames patronesses, toute resplendissante de glaces, de balustrades d'or et de tentures de

soie. Puis là-bas, à quelque distance, s'élève la case affectée à l'exposition des instruments d'horticulture.

Continuons. Voici le pavillon destiné aux plantes des climats tempérés. Dans un coin, à l'ombre d'un massif d'arbres verts, apparaît un charmant chalet suisse : c'est le buffet de cette salle de verdure. Apert

cevez-vous là-haut, au sommet d'un monticule factice, cette espèce de pagode chinoise, dont la physionomie bizarre égaie ce riant paysage? Franchissez-en le seuil, vous y verrez s'étaler toutes les merveilles de l'empire de Flore et de Pomone (vieux style). On croirait, à les revoir chaque jour, que ces fleurs et ces fruits sont doués du privilège de l'immortalité, car une main vigilante remplace tous les matins ceux que l'âge commence à flétrir, et fait régner dans ce lieu de délices un inaltérable printemps.

Une fontaine jaillissante répand la fraîcheur et la vie au sein de ces bosquets fleuris, qu'entoure et que défend contre les regards curieux une haie d'arbustes luxuriants.

Mais hélas! le froid et la bise qui commencent à sévir enlèvent à chaque instant des tourbillons de feuilles jaunies, et bientôt de ce riant Eden, il ne restera rien que quelques rameaux desséchés. Triste image, hélas! de la vie et de ses plaisirs!

A. DE B.

COURRIER DE PARIS.

Paris est au grand calme : il attend. Qu'attend-il? D'abord la distribution solennelle des palmes décernées à l'industrie cosmopolite. On sait que cette cérémonie aura lieu dans le local même où s'étaient encore hier les chefs-d'œuvre de l'Exposition. On ne pouvait choisir à coup sûr, pour couronner, aux yeux de l'univers entier, le travail et le génie humains, un théâtre plus grandiose que cette salle des pas perdus, qui forme en quelque sorte le chœur du temple de l'industrie. On parle d'une décoration éblouissante à laquelle concourraient des trophées composés d'objets de tout genre choisis parmi les produits les plus précieux et les plus remarquables de l'Exposition.

Le lendemain, ce camp du Drap d'or de la civilisation serait livré à une entreprise particulière qui, pendant dix jours consécutifs, y donnerait une série de concerts-monstres dirigés par l'illustre Berlioz. Si, avec de pareils éléments de succès, on ne réussit pas à faire courir tout Paris au palais des Champs-Élysées, il faut désespérer de la curiosité publique.

Les étrangers qui tiennent encore garnison dans la capitale n'attendent plus que ce bouquet pour se soustraire à notre hospitalité peu écossaise. D'ici là ils prennent patience en faisant queue à la porte de tous les théâtres. Car c'est là un phénomène digne des méditations d'un moraliste, que, depuis l'ouverture de l'Exposition, il n'est pas un théâtre qui n'ait fait recette, et que les plus suivis sont précisément ceux dont le répertoire est le plus ridé.

Il est donc à propos de voter des remerciements aux directeurs courtois et généreux qui, sans autre mobile que le désir de plaire à un petit noyau de journalistes et d'habitues, daignent passer à monter une pièce nouvelle un temps qu'ils pourraient employer à dormir et à engraisser.

Rendons, en premier lieu, grâce à M. Perrin : n'est-ce pas de la prodigalité, quand l'*Etoile du Nord*, *Haydée*, le *Pré aux Clercs*, font encore tous les soirs salle comble, de faire aux amateurs la galanterie d'un opéra nouveau de M. Adolphe Adam. Jamais, depuis le *Chalet*, de mélodieuse mémoire, l'auteur de tant d'ouvrages applaudis n'avait rien fait d'aussi gracieux, d'aussi distingué, que le *Housard de Berchini*. Ce n'est pas sans raison qu'on a reproché à ce maestro de travailler un peu trop volontiers pour les orgues de Barbarie : la musique de la plupart de ses opéras offre, en effet, un cachet de facilité vulgaire bien fait pour expliquer sa popularité. Mais, cette fois, il faut le dire, M. Adolphe Adam a dérogé à son sans-çaçon habituel. Le *Housard de Berchini* est une œuvre travaillée de main de maître, et qui ne se sent nullement de sa parenté avec le *Postillon de Longjumeau*, le *Bijou perdu*, etc., etc. Auteur, chanteurs, directeur, tout le monde a fait vaillamment son devoir, et l'on ne sait ce qu'il faut louer le plus du mérite de l'ouvrage, de l'ensemble parfait de l'exécution, ou du soin qui préside à la mise en scène.

Que ne puis-je éprouver le même embarras à l'occasion des *Lavandières de Santarem*, jouées au Théâtre-Lyrique ; mais, hélas ! jamais poème plus nul, plus pauvre, plus incohérent, ne fut mis au service d'une plus charmante musique. Plaignons, plaignons M. Gevaert, de n'avoir eu, pour servir de texte à ses inspirations musicales, qu'un libretto dont l'insipidité n'a d'égal que l'inconvenance. Je rougirais d'analyser une intrigue dans laquelle le cynisme le dispute à l'absurde, et je me borne à enregistrer le brillant succès de la partition et de ses deux principaux interprètes, madame Deligne Lauters et M. Dulaurens. Si les paroles valaient la musique, quelle féconde mine d'or !

Plus heureuse que le Théâtre-Lyrique, la Gaieté vient de découvrir un placer qui ne s'épuisera de longtemps. Ce que le *Médecin des enfants* a déjà mouillé de mouchoirs depuis son apparition ne peut guère s'évaluer à moins de quinze cents par soirée. Un enfant né dans l'adultère, enlevé des bras de son père véritable par l'époux outragé dont la loi consacre la paternité, tel est le sujet de ce drame plein de scènes émouvantes et terribles, et dont le dénouement inattendu fait courir dans la salle des frémissements d'émotion et de plaisir.

Maintenant que voilà mes comptes réglés avec les théâtres, permettez-moi de vous parler d'un petit livre plus ingénieux et plus spirituel qu'il n'est gros, et qui se rattache étroitement à la spécialité du *Moniteur de la mode*. Il a pour titre *Manuel de l'homme et de la femme comme il faut*. L'auteur, qui se cache (pourquoi?) sous le pseudonyme de vicomte de Marennes, est lui-même un des écrivains les plus distingués du monde élégant, et un des hommes les plus élégants de la littérature. Respectons son incognito, mais faisons-le connaître par son œuvre :

« Les hommes ne sont pas égaux, les femmes sont encore moins égales. Si les hommes étaient égaux, ils seraient également bons à tout ; si les femmes étaient toutes égales, elles auraient toutes l'éternelle jeunesse de Ninon, la voix de mademoiselle Mars, les épaules de la Grisi, l'esprit de madame de Girardin ; elles sont loin d'offrir cette uniformité phalanstérienne.

» Cela n'étant pas, nous croyons qu'il y a des femmes faites pour aller au marché, d'autres pour aller aux champs, d'autres pour n'aller nulle part.

» Ce qui console de cette irrégularité, si l'on a besoin d'en être consolé, c'est de voir souvent, très souvent, celle qui était née pour être grande dame par sa beauté, ses grâces charmantes, son esprit naturel, coudre ou ravauder ; tandis que celle qui va à la cour, traînée par quatre chevaux, aurait divinement été à sa place auprès d'un établi.

» De même qu'on naît jolie femme, on naît élégante ; mais sans beauté de corps ou de visage, l'élégance est de la métaphysique transcendante. Cependant une femme élégante peut plutôt se passer d'être belle qu'une femme

belle, pour l'être complètement, peut se passer d'élégance.

» Dire qu'il est des beautés naturelles en Italie, en Espagne, dans le nouveau monde, à qui l'élégance n'a jamais été connue, c'est tout simplement se tromper sur la définition du mot *élégance*.

» La femme qui revient du fleuve avec les deux mains sur les hanches, une cruche de grès sur la tête, une fleur à la bouche, a une élégance dont on n'imiterait ni le charme ni l'originalité.

» Ceci mène droit à dire qu'il y a plusieurs genres d'élégance, mais tous pourtant issus de la même famille.

» Si l'élégance anglaise n'est pas l'élégance française, si l'une et l'autre ne sont pas l'élégance espagnole, les différences appartiennent aux manières; et c'est dans les manières que réside l'élégance, comme c'est l'exposition, l'angle du soleil, qui font le bon fruit, quoique le bon et le mauvais soient tous deux de la même forme et appelés du même nom.

» L'élégance est donc dans les manières: dans la manière de lancer un javelot si l'on est de Lacédémone, de fumer une cigarette si l'on est de Buéno-Ayres, et dans la manière de jouer avec l'éventail si l'on habite le premier arrondissement de Paris, la rue de Tolède à Naples, ou le West-End à Londres.

» J'ai dit que toutes les élégances se tenaient et appartenaient à la même famille, mais il serait erroné d'en conclure qu'une élégance les comprend toutes.

» La femme ravissante d'élégance en peignoir, le matin à dix heures, chez elle, arrosant ses fleurs ou dépliant son journal de modes, n'est plus la même à dix heures, guidée dans son corset, dont elle n'a jamais su dominer la tyrannie ou le soir, aux Champs-Élysées, régnant sur trois chaises.

» L'élégance qui s'est maintenue fraîche à trois heures après minuit, après vingt contredanses et dix valse, relève d'un autre ordre d'élégance que celle dont la robe est froissée avant même le premier coup de minuit. La véritable élégante de nuit rentre chez elle aussi exactement parée qu'elle est sortie de son boudoir, n'ayant pas même laissé derrière elle une épingle, un ruban ou son cœur.

» Ceci n'est point une antithèse: le cœur a sa part dans l'élégance, car la vanité seule ne fait pas toujours l'élégance. La femme qui n'aime pas du tout sera difficilement très élégante; la femme qui aime beaucoup sera encore plus loin de cette perfection. Un peu d'amour ranime l'élégance, beaucoup la fait négliger: vouloir plaire à tous et être remarquée d'un seul, est un mobile d'élégance; ne chercher à plaire qu'à un seul, c'est s'exposer à n'être remarquée de personne. L'élégance est une biche, l'amour est un lion; l'un mangera l'autre. Y prendre garde!

» On n'enseigne pas l'élégance, on l'aime, on la voit, on la comprend d'intuition; on se l'approprie, mais on n'en reçoit pas de leçons. La raison en est simple. On est élégant avec le jeu de ses proportions, le mouvement de ses propres forces, grandes ou petites, l'inflexion de sa propre voix, haute ou voilée, la marche de son corps, légère ou grave. Comment transporter à son profit ce qui est le fait, l'application d'un autre? Forcez une Taglioni à se tordre comme Elssler, et Taglioni sera ridicule. Imposez à une Elssler les ondulations délicates et à peine sensibles de Taglioni, et Elssler sera pétrifiée: l'un se cassera, l'autre restera immobile.

» Chacun ne peut donc être élégant que par lui-même.

» J'ai connu à Paris une modiste célèbre qui avait fait

de son art la plus profonde étude, et qui avait deviné, sans toutefois se rendre compte de sa découverte, que l'élégance était toujours sœur jumelle du caractère. Pour savoir si une couleur, si une forme convenait à quelqu'une, elle ne faisait jamais essayer ses modes! elle vous questionnait, et, selon la nature des réponses ou plutôt des renseignements, sa sagacité arrivait à des conséquences matérielles d'une justesse infailible.

» Un jour, j'accompagnais chez elle un de mes amis qui voulait acheter un bonnet pour sa mère et un chapeau pour sa sœur, toutes deux aux eaux de Baden-Baden.

» — Quel est l'âge de madame votre mère? demanda-t-elle à mon ami avec un ton d'exquise politesse.

» — Un peu plus de cinquante ans, répondit-il.

» — Voit-elle le monde?

» — Elle vit plutôt retirée.

» — Donne-t-elle beaucoup de temps aux pratiques religieuses?

» — Quelques heures chaque jour.

» — Quelle forme a sa figure?

» — Ovale.

» — Pardon... et la couleur des yeux?

» — Bleu gris.

» — Le nez?

» — Aquilin.

» — Très bien, dit-elle. Ici la modiste sonna; une femme d'un âge mûr parut. Apportez, dit-elle, un bonnet X. R. C., n° 24.

» La maîtresse est obéie. Le bonnet convenait parfaitement.

» — Mon Dieu! commé je suis étourdie! fit-elle, j'oubliais de vous demander si monsieur votre père vivait encore?

» — Non, madame.

» — Dans ce cas, cette couleur est trop foncée; quelque chose de plus léger, dit-elle encore en s'adressant à la même femme, X. R. D., n° 47.

» — Maintenant, si vous le voulez, continua-t-elle, nous nous occuperons de mademoiselle votre sœur. Vous m'avez dit, je crois, qu'elle avait dix-huit ans?

» — Pas tout à fait.

» La dame toucha un nouveau cordon de sonnette, et cette fois ce fut une jeune ouvrière dans une fraîche toilette qui se montra.

» — Permettez-moi une question importante, monsieur: mademoiselle votre sœur est-elle jolie?

» — On la trouve telle.

» — Est-elle musicienne?

» — Oui, madame.

» — Quelle est la couleur de ses cheveux?

» — Blond cendré.

» — Danse-t-elle bien?

» — Elle aime la danse à la passion.

» — C'est assez.

» Elle fit un signe à la jeune personne, qui se retira pour paraître bientôt, ayant un délicieux chapeau sur la tête.

» — Demain matin, dit-elle, tout sera prêt.

» Elle tint, en effet, parole. Jamais ni bonnet ni chapeau n'avaient eu meilleur air et plus d'élégance. »

Je n'ajouterai rien à la citation qui précède, si ce n'est qu'après l'avoir lue, quiconque aspire à tenir un rang dans le monde élégant doit désirer de faire plus ample connaissance avec ce code en miniature du savoir-vivre et du bon goût.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Ainsi que cela arrive à chaque renouvellement de saison, la mode se réveille coquette, pimpante, capricieuse, et revêt mille atours divers, essayant sous toutes les formes quels seront ses plus puissants moyens de séduction ; puis elle fait proclamer ses arrêts suprêmes, que nous adoptons avec la soumission de sujets fidèles et dévoués à ses moindres fantaisies.

Parmi les objets de sa prédilection particulière, il nous faut citer les riches étoffes nouvelles de la maison GAGELIN. Leur somptuosité, le bon goût dont

elles portent le cachet, les ont fait remarquer dès leur apparition.

Les robes *memphis*, desquelles nous avons parlé il y a quelque temps, seront charmantes pour toilette de soirée. Les jupes n'auront besoin d'aucune garniture, étant couvertes, du haut en bas, d'immenses gerbes de fleurs formant pyramides. Quant aux robes *neige*, dont les volants, ornés de dessins en peluche formant relief, produisent un

si joli reflet argenté aux lumières, c'est une ravissante création, qui appartient aussi de droit aux femmes véritablement élégantes. Les taffetas à losanges *camoëux*, les robes à volants avec velours et effilés, celles à volants *pompadour*, les moires antiques à larges rayures, se partagent la vogue avec les premières, seulement leur usage est différent : les unes sont pour toilette d'apparat du soir, ainsi que je l'ai dit plus haut ; les autres, pour grande toilette de ville. Viennent ensuite une foule d'étoffes fort belles, quoique plus simples, soit à volants *bayadères*, soit à dessins courants ou à bouquets brochés semés. Il faut compter encore parmi tout cela les moires antiques, les popelines de Lyon, les damas brochés, les taffetas écossais, ceux à larges rayures, les dispositions de fantaisie, dont la maison GAGELIN possède un si grand choix.

Pour *négligé*, il y a des étoffes laine et soie, nommées *droquet*, des robes à volants en laine, qui sont très convenables. Quant aux robes de chambre, elles se font en damas broché à grands dessins, en mérinos écossais, cachemire uni, mousseline de laine à ramages, et flanelle chinée. Ces dernières, on le conçoit, sont les plus ordinaires.

Je ne puis parler des merveilleuses étoffes de la maison GAGELIN, sans signaler aussi ses luxueux cachemires, ses confections élégantes et coquettes.

Qu'ils sont jolis ces manteaux, avec leurs clochettes et leurs riches broderies de jais, ou bien ornés de guipure, de dentelle, de confortables fourrures ! Quelles sont les heureuses du monde qui porteront cela ? A coup sûr les plus belles et les plus distinguées entre nos grandes dames. M. GAGELIN a toujours eu le pouvoir de les attirer et de les séduire par l'éclat et la grâce des choses charmantes que renferme son magasin, et elles s'y donnent toutes rendez-vous. C'est justice, en vérité.

Les robes restent très montantes pour la ville, amples de jupe et longues. Les basques ne sont point abandonnées ; on les fait au contraire plus marquantes que jamais, car il y en a qui descendent si bas sur les hanches, qu'elles figurent presque une petite jupe. Ceci est de l'extravagance, de la déraison ; nous tombons dans les extrêmes en toutes choses avec une facilité étonnante.

Les corsages sans basques n'ont pas de grâce, et malgré les tentatives que l'on fait pour les remettre en faveur, on n'en voit presque pas.

Une mode ancienne qui revient et que l'on peut accepter, c'est celle de garnir le devant des jupes. Rien n'est plus charmant et ne donne à une robe un meilleur cachet de distinction, à défaut de volants. Voici le cas de mettre en relief comme elles le méritent les belles passementeries de la maison AUDOYER ; elles ont déjà le privilège exclusif d'orner les plus riches confections et tous les corsages de

robes et de basquines ; elles serviront de même d'embellissement aux jupes.

On trouve au magasin de la VILLE DE LYON les assortiments les plus splendides et les plus complets en passementerie. Ici, ce sont de fines guipures en bandes, souvent mélangées de jais. Là, des effilés, soit à boules, soit avec mugnets et jais, parfois aussi surmontés de guipure, qui font un effet admirable. Puis, pour les robes en soie de couleur, il y a des effilés de fantaisie, assortis aux nuances de l'étoffe, dont le bon goût est non moins parfait. Enfin, à côté de tout cela, on voit encore de jolis galons moitié peluche ou mélangés de velours, qui composent de ravissantes garnitures. Je dois citer, en outre de magnifiques rubans, une foule de gracieuses fantaisies et les petites résilles espagnoles, si coquettes et qui coiffent à ravir.

La forme des chapeaux est maintenant bien arrêtée, mais rien ne varie autant que leurs ornements, qui dépendent entièrement du goût et du caprice de la faiseuse. En cela chaque marchande de modes a son genre particulier. Voyez les chapeaux d'ALEXANDRINE, est-ce qu'ils ressemblent aux autres ? Non, assurément, ils ont une grâce parfaite, un cachet de distinction qui leur est propre. Une fleur, un ruban, un simple nœud, ne sont pas posés chez ALEXANDRINE comme ailleurs. J'y ai vu ces jours derniers plusieurs chapeaux remarquablement jolis. L'un était en velours plain, couleur grenat, à passe claire. De chaque côté il y avait une touffe de têtes de plumes frisées de même nuance, et au bord de la passe une haute dentelle noire qui se renversait et allait passer sur le bavolet. Sous la passe une traverse de velours avec boucle accompagnait des branches de clochettes bleu-de-ciel.

Un autre chapeau était en étoffe résille rose et très orné de blonde. Sur un fond fuyant se croisaient des traverses en ruban attachées par de petites boucles d'acier. De chaque côté il y avait des touffes de muguet rose, dont quelques branches suivaient le tour du bavolet et retombaient gracieusement derrière la forme.

Un troisième modèle, en velours épinglé blanc, façon *pamela*, était orné de plumes blanches. Sous la passe il y avait une simple petite touffe de fleurs en velours ponceau. Ce chapeau avait une grâce exquise.

Pour négligé du matin, madame ALEXANDRINE fait des capotes à coulisses en taffetas mélangé de velours, soit rose et noir, soit bleu et noir, qui sont aussi séduisantes que ses chapeaux habillés.

On portera, dit-on, beaucoup de garnitures de fleurs sur les robes de bal. La belle vitrine de la maison TILMAN, à l'Exposition, aurait bien pu inspirer ce projet. Au milieu d'un délicieux parterre, on voit une femme élégamment vêtue et dont la robe est poétiquement ornée de fleurs charmantes. La maison TILMAN est renommée pour ses suaves créations ; elle est brevetée de Sa Majesté l'Impératrice Eugénie, qui même avant son mariage y a toujours choisi ses fleurs, et elle vient encore de recevoir un brevet de Sa Majesté la Reine d'Angleterre. Toutes les gloires arrivent au talent, c'est un juste tribut que mérite bien celui de madame TILMAN, qui, poussant l'art jusque dans ses

dernières limites, est parvenue depuis longtemps déjà à un degré de perfection qu'on ne saurait surpasser. Ses nouvelles coiffures de bal et de soirée sont ce que l'on peut voir de plus merveilleux, autant par l'imitation exacte de la nature, que par la grâce avec laquelle elles sont montées, et le mélange des fleurs.

Le luxe de la lingerie ne diminue pas, et madame COLAS fait bien tout ce qu'il faut pour cela. Que de jolies fantaisies elle invente, soit en peignoirs du matin, soit en petits bonnets pour négligé, cols, sous-manches, corsages, que sais-je ?... mille choses plus charmantes les unes que les autres, parmi lesquelles je citerai seulement quelques modèles pris au hasard.

D'abord, un corsage en tulle à pois, formant la pointe de fichu derrière. Il est entouré d'une dentelle, surmontée de deux bouillons assez espacés ; dans ces bouillons on passe un ruban de couleur. Devant, le fichu se croise et forme de longs pans, aux bouts desquels on met un nœud, composé de plusieurs coques et de deux bouts. Sur les épaules, il faut trois nœuds et une derrière la taille, à longs bouts, figurant une ceinture flottante. Il doit y avoir aussi des manches courtes à ce corsage, ornées de nœuds et de bouillons posés en long. Du côté de l'échancrure du cou on met une valenciennes haute d'un doigt seulement, qui surmonte le second bouillon. Un autre modèle, à peu près du même genre, est en tulle uni couvert de plusieurs rangs de dentelle et de petites ruches en ruban. Ces corsages sont frais, coquets, et d'une commodité extrême pour mettre avec les robes décolletées. Leur vogue est immense.

Les sous-manches, pour cette saison, se composent le plus souvent de gros bouillonnés, ou de volants avec poignet.

Le corset est la base fondamentale de la toilette. Il fait une taille charmante, ou la déforme à son gré. Il est donc important de le choisir sans défauts, afin que la tournure conserve toute son élégance naturelle. Pour parvenir à ce but, je vous engage à vous adresser à madame SOPHIE DUMOULIN, dont les corsets ont une réputation bien constatée d'irréprochable perfection. Avec les toilettes de bal, ils deviennent plus indispensables que jamais.

Je vous recommande aussi les délicieux parfums de la maison LEGRAND, qui sont composés des fleurs les plus exquises, des plantes et des baumes les plus odoriférants. M. LEGRAND possède en outre la fameuse *eau des Alpes*, si excellente pour la toilette, qui a toutes les propriétés de l'eau de Cologne et dont l'odeur est d'une suavité que rien n'égale.

Je citerai encore le *baume de Tannin*, c'est, dit-on, un des spécifiques les plus efficaces pour arrêter la chute des cheveux, en provoquer la pousse et prévenir la décoloration.

L'époque des réunions du soir doit faire songer à renouveler ses éventails ; on en trouve une collection complète d'anciens et de nouveaux chez M. LEGRAND, parfumeur de S. M. l'Empereur ; ainsi qu'un assortiment très étendu de gants des meilleures fabriques de Paris.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 446.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau de satin pointillé, garni de rubans chinés.

Ce chapeau est tendu, la calotte est plate.

Sur la passe est un ruban chiné, n° 12, et formant des plis ronds.

Le bavolet prend carrément sur les côtés du chapeau, et forme beaucoup l'éventail derrière ; il est garni à sa couture d'un ruban plissé, et au bas de deux rangs de rubans aussi plissés.

Un ruban n° 22 croise sur la tête et vient former un

beau nœud à cheval sur le bord de la passe, partie dessus, partie dessous.

Blonde blanche sous la passe.

Robe en taffetas garnie de passementeries et d'effilés.

Corsage montant, taille creusée aux hanches, et un peu busquée en arrondissant devant.

Manches plates dans le haut (l'ampleur est retenue par trois plis creux qui suivent la longueur jusqu'au premier bouffant) ; puis viennent trois bouillons, et enfin elles se terminent en bas par un poignet, mais qui ne serre

pas au bras, c'est-à-dire qui est plus large de 3 centimètres.

Jupe très ample.

Sur le milieu du corsage sont cinq olives terminées par un gland.

Sur les côtés, depuis l'épaulette jusqu'à la taille, une tresse de passementerie garnie d'un effilé.

Sur le corsage, trois rangs de tresses, ayant chacune une olive à gland aux deux extrémités.

À la taille un rang d'effilés tout autour.

Au bas de chaque manche un rang d'effilés.

De chaque côté de la jupe, des rangs de tresses terminées chacune par une olive à gland et garnies d'un effilé.

Col en dentelle; sous-manches en dentelle, presque justes au bras, boutonnées sur les côtés et terminées par un petit volant.

TOILETTE DU MATIN. — Chapeau en velours, garni de dentelles noires, de feuilles en velours et de petites touffes de baies aussi en velours; ruban en taffetas écossais.

La passe avance sur le front et creuse aux joues; sur le chapeau sont des bouts de velours pincés en feuilles, et en-

tourés de dentelles noires qui retombent étagées de chaque côté.

Le chapeau est tendu, la calote plate; le bavolet, très grand et s'arrondissant, est recouvert de dentelle noire.

Sous la passe, d'un seul côté, trois groupes de baies en velours dans une *coquille* en blonde blanche, et quelques feuilles en velours noir gaufré; tours de tête et de joues en dentelle noire.

Paletot basquine en drap velouté, orné de galons de deux tours avec boutons en soie.

Ce drap velouté est à *double face*, c'est-à-dire d'une couleur en dessus, et d'une autre en dessous.

Ce paletot descend droit devant, est très creusé à la taille; la basque est fendue de distance en distance, mais ayant toujours un côté croisant sur l'autre, on ne voit pas la fente.

Tout le bord est bordé à plat d'un galon; puis avec un intervalle de 2 à 3 centimètres, sont posés à plat deux autres galons.

Robe en taffetas ayant deux volants ourlés, dont le premier part de la taille.

MŒURS ET USAGES DES RUSSES JUSQU'AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Les mœurs des anciens Russes étaient simples: ils entendaient avant tout la voix de l'honneur. Ainsi la clause de tous les contrats était: « Si je ne tiens pas ma parole, qu'il m'en arrive honte. »

Le luxe journalier, le seul qui soit ruineux, leur était inconnu. Leurs maisons étaient petites, et chacune contenait une famille entière. Il faut peu d'espace à des hommes qui ne se logent que pour eux-mêmes; on n'en occupe jamais assez quand on veut en imposer aux autres! Ces maisons modestes étaient construites en bois; on y montait par un petit escalier pratiqué au dehors, car les logements se trouvaient toujours élevés au-dessus des celliers et des magasins nécessaires à la famille. Comme on se proposait surtout de combattre la rigueur du froid, les fenêtres étaient petites, et les portes si basses, qu'il fallait s'incliner pour les franchir. Les chambres étaient entourées de bancs fixés à la muraille, et l'on ne connaissait pas d'autre siège, même à la cour. Ces bancs servaient quelquefois aussi de lits; mais pendant l'hiver on se couchait plus volontiers sur les poêles.

Ce ne fut qu'au commencement du XVII^e siècle que quelques maisons furent bâties de briques, et que le luxe commença à s'introduire: ainsi on vit alors les appartements de quelques maisons tapissés en cuir de Flandre, et les grands prirent l'habitude de coucher mollement sur des matelas de duvet. Je prends la preuve de mon dire dans un contrat de mariage de ce temps-là, pièce fort curieuse, qui m'a été montrée, avec la permission de le copier. En voici un extrait:

La veuve *Tchirikoff* maria, en 1669, sa fille au boyard Tchérémetef, et lui donna en dot: plusieurs terres, une maison à Moscou, plus de 250 maisons de paysans (contenant et contenu), situées dans plusieurs provinces différentes, 8 images de Notre-Seigneur, de la Vierge et de saint Nicolas, enchâssées en argent et en vermeil, et enrichies de diamants et de rubis; des croix également enrichies de pierreries, des colliers et boucles d'oreilles de rubis et de diamants, des émeraudes, des perles; des bonnets garnis de pierres précieuses, des chaînes et bracelets d'or semés de pierreries;

des habits de dessus et de dessous en velours, satin ou taffetas, garnis de martre zibeline et de boutons d'or et diamants; des dentelles, des ustensiles de toilette et des tasses de vermeil; des souliers et des bottes de satin et de velours richement travaillées en or et en perles fines; *un grand lit* de damas rouge, deux oreillers de satin rouge à fleurs d'or, une couverture de satin rouge brodée d'or et garnie de martre zibeline; 10 chemises de mousseline brodée d'or, 12 chemises de toile et 12 draps.

Cette mère opulente ne savait pas écrire; son frère signa pour elle. Ce qui dément le fait, faussement avancé, qu'avant le règne de Pierre I^{er}, peu de personnes savaient écrire. Au contraire, on tenait, non-seulement à la cour, mais encore dans toutes les grandes familles, des journaux détaillés des événements et des actions les plus ordinaires, et même les cosaques de Sibérie écrivaient les journaux de leurs voyages, et traçaient des cartes grossières de leurs découvertes.

Le contrat de mariage de la fille *Tchirikoff* réfute aussi l'opinion qu'autrefois les Russes n'avaient pas de draps et qu'ils ne se couvraient qu'avec des étoffes de soie, de laine ou des peaux de bêtes. Quand Pierre I^{er} monta sur le trône, les marchands, et même le peuple, couchaient sur des matelas de bourre recouverts de draps, de couvertures, et posés sur des poêles, sur des bancs ou sur le plancher. Le peuple, à présent, n'est pas encore mieux couché; pourtant bien des Russes ne troqueraient pas contre nos meilleurs lits français les longs poêles qu'ils appellent *léjanki*, qui signifie à peu près *couchette*.

La table des Russes était en désordre et mal servie, et c'est un défaut qu'on trouve encore aujourd'hui dans les classes inférieures, et même chez des gens dont l'état et la fortune comportaient plus de délicatesse. Une méchante nappe couvrait une table longue et étroite; chaque convive n'avait pas même une cuiller, et les personnes les plus importantes avaient seules un couvert tout complet. L'art des cuisiniers ne faisait pas oublier ce que ces apprêts avaient de peu appétissant: des poissons salés, des légumes et des racines

faisaient presque tous les frais de ces tristes festins. Les boissons ordinaires étaient l'hydromel et l'eau-de-vie, et après le dîner, qui se faisait à dix heures, tout le monde faisait la sieste; on n'allait voir personne, et même les boutiques étaient fermées.

Mais lorsque le tzar admettait à sa table des ambassadeurs étrangers, il se faisait servir avec la plus grande magnificence. A ce service étaient employés deux ou trois cents gentilshommes vêtus de robes d'étoffe d'or ou d'argent fabriquées en Perse, avec de larges collets chargés de perles et de chaînes d'or émaillé pendantes sur la poitrine. Il n'y avait d'abord sur les tables nues que du pain, du sel et du vinaigre. On commençait par boire de l'eau-de-vie, puis le tzar envoyait un morceau de pain à chacun des convives, en le désignant par son nom, et le gentilhomme qui était chargé de le lui offrir disait en le présentant: «Voilà le bienfait que l'accorde le tzar, notre seigneur.»

On apportait ensuite les viandes; on les présentait devant l'empereur, qui envoyait encore un plat à chacun de ses convives; et aussitôt les tables étaient couvertes. Le tzar leur faisait aussi passer des coupes d'hydromel et de vin précieux. Sur chaque table étaient placés de grands bassins d'hydromel, où l'on puisait à pleines tasses. Les convives et les membres absents favorisés du tzar recevaient encore un plat qui était envoyé dans leurs maisons. Chaque jour il se portait ainsi, de la table du tzar, quelques plats à différents seigneurs.

Le repas qu'Alexis, père de Pierre I^{er}, donna au comte de Carlisle, ambassadeur d'Angleterre, dura près de neuf heures. Il y fut servi plus de cinq cents mets. Le tzar, assis sur son trône, avait devant lui une petite table sur laquelle il mangeait seul; à sa droite était la table des grands seigneurs russes, et à sa gauche celle de l'ambassadeur et des gentilshommes de sa suite.

Souvent aussi l'empereur faisait porter en grande cérémonie à des ministres étrangers, ou même aux courtisans qu'il distinguait le plus, des repas entiers qui étaient supposés sortir de sa table. Un officier, richement vêtu et accompagné d'un grand nombre de cavaliers, allait annoncer cette faveur du prince à celui à qui elle était accordée, et restait pour lui tenir compagnie. Deux hommes le suivaient à pied, portant chacun une nappe roulée; deux autres des salières, deux autres des huiliers, et deux autres enfin des couteaux et des cuillers. Six hommes, rangés deux à deux, portaient le pain; ils étaient suivis des porteurs d'eau-de-vie, qui précédaient douze hommes chargés de différentes espèces de vins contenus dans des urnes d'argent; ensuite venaient les coupes, qui étaient suivies des viandes et des pâtisseries, portées souvent dans des grands plats d'or, et quelquefois dans des plats d'argent; enfin dix-huit à vingt brocs d'hydromel étaient portés chacun par deux hommes, que suivaient douze autres hommes qui portaient des tasses, et cette marche triomphale était fermée par deux ou trois chariots chargés d'hydromel et de bière pour les domestiques. Presque toujours deux cent cinquante ou trois cent stréltitz étaient employés à porter un de ces repas.

Les Russes étaient ordinairement mal vêtus, et leurs habits ne leur semblaient jamais assez usés pour qu'ils crussent devoir les quitter. Leur habillement était dans le goût oriental; il consistait en une chemise à

longues manches, une robe étroite, une veste de soie ou de toile qui descendait aux genoux, et une robe de soie ou coton ouatée, avec un collet de velours ou d'une autre étoffe. Lorsqu'ils sortaient, ils mettaient par-dessus cette robe, appelée *férésija*, des pelisses ou des robes amples de drap, de soie ou de coton. Les femmes portaient à peu près le même costume. Celles qui étaient mariées se distinguaient des filles par la forme du bonnet, qui, chez les unes et les autres, était recouvert de pelletterie. Hommes et femmes portaient généralement des bottes à hauts talons. Les femmes se couvraient le visage de fard blanc et rouge, mode à laquelle elles tenaient fort, car on raconte que, sous Pierre le Grand, une jeune et jolie femme, épouse d'un des plus importants boyards de Moscou, ayant voulu se soustraire à cet usage, qui la forçait à couvrir sa peau blanche et rose d'une couleur bien moins fraîche qu'elle, fut insultée publiquement et maltraitée dans les rues de la ville; de façon qu'elle n'osa plus se montrer que fardée comme toutes ses compagnes.

Mais si les Russes étaient négligés sur eux-mêmes durant le cours ordinaire de la vie, ils étalaient sur leur personne un luxe asiatique dans les cérémonies, dans les fêtes de cour, en un mot, dans toutes les occasions d'apparat. Alors les diamants, l'or et les pierres précieuses relevaient encore la richesse des étoffes les plus précieuses et garnies des plus magnifiques fourrures. Ceux qui ne possédaient pas de vêtements assez luxueux pour ces grandes circonstances, louaient à la garde-robe du tzar (et ce n'était pas un des moindres revenus de la couronne) des robes, des pelisses, des bonnets, des chaînes d'or, des cimenterres, en un mot toutes les richesses dont ils avaient besoin pour se parer. C'était là aussi qu'on se procurait les parures pour les jours de nocé ou de fête, et même pour les ambassades à grand apparat. Si le locataire perdait ou gâtait quelque chose, non-seulement il payait le dommage, mais encore il était corrigé en punition de sa négligence, et ni le rang ni la naissance n'exemptaient du châtement.

Les hommes occupaient les appartements d'entrée, et les femmes la partie la plus reculée des bâtiments. C'était le gynécée des Grecs; et la plus grande marque de confiance et d'estime qu'un Russe pût donner à un étranger ou à son ami, était de lui laisser voir sa femme. Celui qui recevait cette faveur donnait respectueusement à cette femme un baiser sur le front; mais d'ailleurs il devait se bien garder de la toucher, ni même de la regarder, et observer de tenir ses mains pendantes sur les côtés durant toute la visite.

Dans la sévère retraite à laquelle les femmes étaient condamnées, elles n'avaient pas même la consolation d'exercer leur autorité dans l'intérieur de la maison. Parfaitement soumises à leurs époux, elles ne commandaient à personne. Leur seule occupation était de coudre et de filer, et les exercices de la religion ne les arrachaient que rarement à leur retraite. On ne les voyait presque jamais dans les églises avant la fin du xvi^e siècle, époque où quelques époux plus indulgents permirent à leurs compagnes, non-seulement de fréquenter la maison du Seigneur, mais encore d'aller se promener dans une grande plaine voisine de la ville, où elles prenaient entre elles les plaisirs de la danse, de l'escarpolette et des roues de fortune.

Au xvii^e siècle pourtant, les femmes de distinction,

bien qu'elles fussent soumises encore à l'austérité des mœurs orientales, purent sortir pour aller à l'église et pour visiter leurs parents les plus proches. Seulement elles ne sortaient que recouvertes d'un grand voile qui les enveloppait de la tête aux pieds; mais, entre toutes, la condition des princesses, filles du tzar, était la plus triste: elles passaient leur vie renfermées dans le palais ou dans les monastères. On ne voyait jamais, ni les filles, ni les sœurs du prince, et très rarement son épouse.

Une fois la tzarine tomba assez grièvement malade pour qu'on se crût obligé à appeler un médecin; mais on eut soin, avant de l'introduire, de tirer devant les fenêtres des rideaux si épais qu'ils répandaient dans toute la chambre l'obscurité de la nuit, et il ne put lui tâter le pouls qu'à travers un grand voile jeté sur elle comme un linceul.

Les femmes vivaient dans la plus dure soumission à leurs époux et ceux-ci ne récompensaient trop souvent leur obéissance que par les mauvais traitements; usage qui dure encore chez le bas peuple seulement; et qui est regardé comme un droit: ainsi ni le père ni la mère d'une femme n'empêcheraient pas, même à présent, son mari de la frapper. Le proverbe russe « *Biou kak chonbon, i loublon kak douchon*: Je te bats comme ma pelisse, et je t'aime comme mon cœur » prouve que cet usage de battre sa femme est aussi ancien que répandu. Aussi, aux yeux de ces pauvres créatures, serait-ce un péché fort grave de les en empêcher; et la femme la plus robuste se laisse patiemment maltraiter de coups par un homme faible et chétif qu'elle n'aurait aucune peine à dompter; elle ne cherche même pas à fuir durant cet accès de colère, et, sans se plaindre, elle se résigne à son sort et à ce qu'elle regarde comme son devoir.

Le supplice des femmes qui tuaient leurs maris était affreux: on les enterrait vives jusqu'au cou; une garde nombreuse veillait autour d'elles pour qu'on ne pût ni leur donner de nourriture ni avancer leur fin, et il n'existait aucune peine pour un mari qui tuait sa femme, tant on était persuadé que le mariage conférait à l'homme un pouvoir absolu sur sa compagne.

L'autorité des pères sur leurs enfants n'était pas moins despotique. Aucun âge, aucun emploi, aucun établissement ne donnait à ceux-ci l'indépendance. Ils pouvaient être battus, fustigés, frappés, vendus, tués même par leur père ou par son ordre, sans être vengés ni protégés par la loi.

Les Russes conservaient assez de simplicité dans les enterrements; mais, comme les Grecs et les Romains, ils louaient des pleureuses publiques dont le métier était de vendre leurs larmes et même leurs discours, car, durant toute la cérémonie, elles adressaient au défunt les plus singulières questions.

— Pourquoi donc es-tu mort? lui demandaient-elles. N'étais-tu pas assez riche, assez favorisé du prince? N'avais-tu pas une belle femme? tes enfants ne donnent-ils pas les plus belles espérances? Pourquoi donc es-tu mort, alors?

Et les questions, les larmes et les cris redoublaient quand on descendait le cadavre dans sa fosse; mais aussitôt qu'il y était déposé et sur le bord de cette fosse même, on oubliait les pleurs et la tristesse, et l'on consommait fort joyeusement un repas que l'on

avait apporté à cette intention. Six semaines après, mêmes pleurs et même gala recommençaient sur la fosse, puis le mort semblait complètement oublié. Mais avant de l'enterrer, le prêtre lui avait mis dans la main, non pas, comme l'ont dit plusieurs auteurs, un passe-port pour saint Nicolas, mais un billet d'adieu et une prière. Cet usage subsiste encore aujourd'hui; car dans l'Église grecque, le rit et la discipline sont immuables; et les gens du peuple, toujours aussi superstitieux qu'ignorants, ont soin d'y joindre un mouchoir blanc pour que le mort puisse s'essuyer le visage après le long chemin qu'il doit faire dans l'autre monde.

Les marchands formaient un corps dans l'État, et ils étaient comptés, comme ils le sont encore aujourd'hui, après la petite noblesse; mais ils avaient alors de grandes prérogatives qu'ils ont perdues; regardés comme parties constituantes du gouvernement, ils étaient appelés aux grandes assemblées de la nation pour y donner leurs suffrages.

On ne connaissait pas encore en Russie avant Pierre I^{er} les titres héréditaires de ducs, comtes ou barons; il y avait des princes et de la haute et petite noblesse, encore le titre de kniaz ou prince ne fut-il longtemps accordé qu'aux descendants de Rourik, le fondateur de l'empire russe; mais dans le courant du XIV^e siècle, plusieurs princes tartares se convertirent au christianisme et se donnèrent à la Russie en conservant leurs titres; on accorda le même avantage aux princes de la maison de Lithuanie: de là vient le grand nombre de maisons décorées en Russie du titre de prince.

Comme les nobles étaient obligés de servir dans les armées, et que la Russie était toujours en guerre, ils menaient une vie très active et connaissaient peu le repos. Quand par hasard ils en prenaient et qu'on venait leur ordonner, de la part du prince, d'entrer en campagne, fussent-ils au lit, à table, ou occupés de quelque affaire importante, ils quittaient tout à l'instant, prenaient leurs armes et partaient sur l'heure.

Les armes ordinaires des Russes étaient l'arc, le javelot, la hache, la massue, la lance, le casque et la cotte de mailles; ils ne connaissaient pas l'infanterie avant le XVI^e siècle et se fiaient beaucoup à l'impétuosité de leurs chevaux. Ignorants dans l'art des sièges, ils bloquaient les villes, cherchaient à mettre le feu aux ouvrages extérieurs, ou attendaient patiemment que la disette forçât les habitants à se rendre. Leur grande manœuvre dans la bataille était d'entourer l'ennemi et de le prendre par derrière. Leur extrême sobriété, leur patience à supporter les privations, leur dureté contre les rigueurs de la saison, leur épargnaient l'embarras des bagages.

L'ignorance des Russes était moins la faute de leur siècle qu'une suite de leur situation. Quand ils n'avaient affaire qu'aux Tartares, aux Grecs et aux Livoniens, ils en savaient autant que leurs ennemis et plus souvent ils en furent vainqueurs. Quand ils durent combattre les Suédois de Charles XII, ils apprirent en peu de temps à les vaincre, et depuis ils ont prouvé qu'ils étaient dignes de lutter contre la France même. — Tous les peuples ont été courageux; ils ne cessent de l'être que quand ils sont amollis.

BEAUVAIS, professeur.

PENSÉES ET MAXIMES.

« La nature a des perfections pour montrer qu'elle est
» l'image de Dieu, et des défauts pour montrer qu'elle n'en
» est que l'image. »

« Se glorifier de la noblesse de ses ancêtres, c'est cher-
» cher dans les racines les fruits que l'on doit trouver dans
» les branches. »

« Il y a autant de noblesse à obliger sans promettre que
» de bassesse à promettre sans obliger. »

« La nature nous a fait un besoin de l'occupation, la
» société nous en fait un devoir, l'habitude nous en fait un
» plaisir. »

« Quand on me fait une offense, disait Descartes, je tâche
» d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas
» jusqu'à elle. »

« La devise d'un cœur honnête est donner et pardonner. »

« Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres,
» en quelque genre que ce puisse être. »

UN BAL A L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

C'était un soir du mois de février 1661 : la neige tombait avec violence sur le pavé de la bonne ville de Paris ; le vent glacé faisait tourner avec rapidité toutes les girouettes des maisons et trembler les vitres des fenêtres. Seul, un grand et vaste hôtel, situé dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre, semblait défier verglas et aquilon ; ses lourdes portes étaient toutes ouvertes pour donner entrée aux riches carrosses et aux chaises armoriées qui déposaient sans cesse un flot de seigneurs et de nobles dames brillamment parées sur le perron formant l'entrée de la somptueuse résidence de la marquise de Rambouillet. Ce soir-là, elle donnait un bal où se pressaient tous les élégants de la cour, car, à cette époque, il était du bel air de faire partie de la société choisie de la marquise. Mais avant d'entrer au bal, faisons connaissance avec l'hôtel.

La belle Catherine de Vivonne avait épousé le fils de la célèbre marquise de Rambouillet, fille elle-même du marquis de Pisani, vieillard à la moustache grise, et d'une demoiselle de Pavelli, femme de mérite, amie et parente de Catherine de Médicis. Lorsque la brillante marquise fit son entrée dans le monde, l'ignorance, le mépris pour les arts et la

grossièreté du langage étaient à l'ordre du jour. La jeune femme, élevée par sa mère, avait le goût des belles choses, aussi sentit-elle une répulsion extrême pour cette barbarie demi-civilisée, et se promit-elle

de se retirer du monde, ou de se former une société selon ses goûts et ses coutumes. Elle commença d'abord par faire bâtir, d'après un plan qu'elle dessina elle-même, une habitation à sa guise ; et cette fantaisie de femme amena une révolution dans l'architecture, car Marie de Médicis faisant construire le Luxembourg, envoya ses architectes s'inspirer à l'hôtel de Rambouillet.

La maison faite, il s'agissait de la meubler. Malgré l'usage existant alors de n'avoir que des tentures rouges ou tannées, la marquise en fit mettre une en belle étoffe bleue, qu'elle avait rapportée de Venise, dans le salon où elle se tenait d'habitude. De là le nom de *salon bleu* donné à cet appartement, dont l'entrée fut recherchée par les personnes les plus illustres et les

plus aimables de ce temps-là. Les femmes qui en faisaient partie se donnèrent elles-mêmes le nom de *précieuses* (terme qui ne se prenait alors qu'en bonne part), et rendirent d'incontestables services aux mœurs,



aux lettres et aux arts; malheureusement le mal se trouve souvent auprès du bien: elles tombèrent peu à peu dans une certaine exagération, et Molière, en les traduisant sur la scène dans ses *Précieuses ridicules*, leur porta un coup mortel. Mais à l'époque où nous plaçons notre récit, c'est-à-dire en 1661, l'hôtel de Rambouillet brillait encore dans toute sa gloire. Aussi, comme nous vous l'avons dit, une foule de seigneurs et de nobles dames se rendaient-ils avec empressement à l'invitation de la marquise.

Dans les salons étincelaient les lustres, les pierreries, et le bal était dans tout son éclat, quand tout à coup la porte, ouverte à deux battants, donna entrée à une troupe de masques. Il était d'usage alors d'entrer à un bal, quel qu'il fût et n'importe la maison où il se donnait, sans avoir besoin de décliner son nom, pourvu qu'on fût masqué, et défense était faite de toucher au masque de qui que ce fût. Ces masques étaient brillamment vêtus. Celui qui marchait le premier de tous, quoiqu'il fût le plus petit, portait un habit de sauvage indien d'un effet admirable. Sa suite était composée de Chinois, d'Espagnols, d'Italiens, d'Égyptiens, de Turcs, et, au milieu de tout cela, trois belles odalisques, portant des chaînes de roses aux mains, étaient conduites en esclaves. Tous ces costumes ruisselaient de diamants et de pierreries. Chacun les admirait et cherchait à reconnaître ceux qui les portaient.

Une jeune et jolie femme, au fin sourire, au spirituel regard, portant une robe de drap d'or en dessous, et une autre ouverte et rattachée par devant, en étoffe légère, à grandes fleurs peintes de la façon la plus parfaite, les cheveux retenus par des diamants et des perles fines, se pencha à l'oreille de sa voisine.

— J'ai deviné, murmura-t-elle gaiement. Celui qui marche devant et la tête si haute est le roi: il représente la force; ceux qui le suivent figurent le peuple, et les femmes la soumission... C'est l'histoire de ce temps-ci... en mascarade.

— Folle! fit celle à qui elle s'adressait, en secouant négativement la tête... En vérité, belle marquise, votre esprit vous entraîne toujours.

Mais si la duchesse de Chevreuse doutait de la perspicacité de madame de Sévigné, le prince indien, qui paraissait au contraire la redouter, s'avança vers elle comme pour la saluer et lui dit tout bas:

— Surtout ne me vendez pas, marquise.

— Ah! sire!... répondit-elle sur le même ton, périssent tous les infidèles... à leur roi.

Louis XIV mit un doigt sur ses lèvres en souriant et se perdit dans le bal. Mais la marquise fut aussitôt entourée, car chacun voulait savoir ce que lui avait dit le prince sauvage; et la critique Ménage surtout insistait avec curiosité, et prenant la main de madame de Sévigné éentre les siennes:

— Si vous voulez me confier le secret de l'Indien, je vous dirai le quatrain que j'ai improvisé sur vous hier au soir chez madame de Coulanges, pendant que vous jouiez au colin-maillard avec ces dames, dit-il d'un air enchanté de lui-même.

— Ah! dites le quatrain... dites le quatrain! s'exclamèrent tous les assistants du petit groupe, en ou-

blant les masques; car la poésie tenait dans ce salon le premier rang du monde.

Ménage fit d'abord quelques façons, pour se faire prier sans doute; mais cédant aux instances de l'auditoire, il salua gravement madame de Sévigné et débita ce gracieux compliment:

De toutes les façons vous avez droit de plaire,
Mais surtout vous savez nous charmer en ce jour:
Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour;
Quand ils sont découverts, on vous prend pour sa mère.

— Bravo!... bravo!... s'écrièrent toutes les précieuses avec admiration.

Ménage salua d'un air modeste en baisant la main de la marquise comme pour se retirer sur son triomphe, quand Benserade, lui frappant gaiement sur l'épaule, lui dit avec un sourire, tout en saluant la marquise à son tour:

— Voilà, mon cher, le plus bel ouvrage qui soit sorti de vos mains. Et il montrait les jolis doigts de la marquise, que le critique tenait encore.

Ménage rougit de dépit, madame de Sévigné se prit à rire pour cacher son embarras, et Benserade débita quelque phébus à son tour, tandis que les violons jouaient des sarabandes, des passe-pieds et des courantes, et que les danseurs s'en donnaient à cœur joie.

On trouvait donc dans ce salon du bel esprit, sans doute, mais aussi de la courtoisie, de la gaieté et du plaisir. Toutes ces femmes qui faisaient l'ornement de l'hôtel de Rambouillet, si elles ont été remarquables par leur intelligence, l'ont été bien plus encore par les qualités de leur cœur. D'abord nous citerons la maîtresse du logis, de qui Voiture disait: « Qu'elle en savait si long sur l'amitié, qu'il ne lui restait rien à apprendre. » Puis mademoiselle de Scudéri, dont le seul travers fut d'exagérer les vertus de ses héros. Mademoiselle Paulet, surnommée la *Lionne* à cause de ses yeux verts, de ses cheveux d'or et de sa disposition irritable, mais au demeurant la meilleure fille du monde. Madame de Cornuel, appelée *Saint-Jean bouche d'or*, cette femme au cœur bon et généreux, à l'esprit pétillant d'entrain et de verve. Madame de Coulanges, que son esprit aurait mise au premier rang, si ses vertus ne lui avaient pas tout d'abord fait sa place. Madame Deshoulières, dont le dévouement causa l'emprisonnement. La duchesse de Longueville, la duchesse de Chevreuse, la marquise de Lafayette; enfin madame de Sévigné, cette *charmante commère*, dont l'esprit fut un reflet du cœur, et qui, en mettant la *bride sur le cou à sa plume*, ne se doutait guère qu'elle se faisait grand écrivain.

Nous l'avons dit, le premier droit à la gloire qu'avaient toutes ces femmes illustres, est la noblesse et la bonté du cœur: « *Du cœur à l'esprit*, disait madame de Sévigné, *il y a un grand pont.* » Vérité sublime qui explique la supériorité des *précieuses du salon bleu*. Pour conclure, l'hôtel de Rambouillet était une réunion de gens aimables dont le seul défaut est d'avoir devancé leur siècle, et que la plume immortelle de Molière a ridiculisés avec plus d'esprit que de justice.

Comtesse DE BASSANVILLE.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Oiseaux-Mouches.



1. Huppe-col. — 2. L'oiseau-mouche à oreilles. — 3. Spature roux-botté. — 4. L'angèle. — 5. Rubis-topaze. — 6. L'oiseau-mouche à longue queue.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle

de grandeur : son chef-d'œuvre, c'est le petit oiseau-mouche. Elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, la topaze, le rubis,

brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleur en fleur; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes de l'Amérique du Sud que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses, et on leur a donné les noms de rubis, améthyste, or vert, topaze, saphir, saphir-émeraude, escarboucle, etc., parce qu'ils en ont, la plupart, les couleurs et l'éclat.

Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous du taon pour la grandeur, et au-dessous du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent transparentes; à peine aperçoit-on leurs pieds; tant ils sont courts et menus: ils en font peu d'usage, ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs. Leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Marcgrave compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet, et l'exprime par les syllabes *hour, hour, hour*. Leur battement est si vif, que l'oiseau, stationnaire dans les airs, est non-seulement immobile, mais tout à fait sans action: on le voit s'arrêter quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre. Il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée. Elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions: l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace: on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et se laisser emporter

par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats: l'impatience paraît être leur âme. S'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec un dépit marqué. Ils n'ont pas d'autre voix qu'un petit cri, *screps, screps, screps*, fréquent et répété; ils le font entendre dans le bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

Ils sont solitaires, et se réunissent seulement deux à deux dans le temps des nichées. Le nid qu'ils construisent répond à la délicatesse de leur corps: il est fait d'un coton fin ou d'une bourre soyeuse recueillie sur des fleurs; ce nid est fortement tissu et de la consistance d'une peau douce et épaisse. La femelle se charge de l'ouvrage, et laisse au mâle le soin d'apporter les matériaux; elle en polit les contours avec sa gorge, et le dedans avec sa queue; elle le revêt à l'extérieur de petits morceaux d'écorce de gommier qu'elle colle alentour. Le tout est attaché à deux feuilles, ou à un seul brin d'oranger, de citronnier, et quelquefois à un fêtu qui pend de la couverture d'une case. Ce nid n'est pas plus grand que la moitié d'un abricot: on y trouve deux œufs du volume des petits pois. Le mâle et la femelle les couvent tour à tour pendant douze jours; en sortant des œufs, les petits ont la grosseur d'une mouche. La mère leur donne à sucer sa langue tout emmiellée du suc des fleurs.

On conçoit bien qu'il est impossible d'élever des êtres aussi frêles; on se contente de les faire sécher, et de les conserver après leur mort. Les jeunes Indiennes en font des pendants d'oreilles qui sont fort jolis. Les Péruviens avaient l'art de composer avec leurs plumes des tableaux dont les anciennes relations ne cessent de vanter la beauté.

On connaît vingt-quatre espèces d'oiseaux-mouches. Le plus petit de ces oiseaux est à peine long de quinze lignes, de la pointe du bec au bout de la queue; le bec a trois lignes et demie, la queue quatre, de sorte qu'il ne reste qu'un peu plus de neuf lignes pour la tête, le cou et le corps de l'oiseau, dimensions plus petites que celles de nos grandes mouches.

PRIÈRES ET SOUVENIRS

POÉSIES RELIGIEUSES (1), PAR OCTAVE DUCROS (DE SIXT).

Voici un livre que toutes les femmes chrétiennes nous sauront gré de leur signaler. Nous pourrions à notre tour examiner ces poésies, dont beaucoup de journaux se sont occupés, dont l'*Univers* et l'*Ami de la religion* ont loué sans restriction le sentiment pieux et profondément chrétien, et qui a fait dire au *Journal des Débats*, si bon juge en matière de goût, en terminant un article où il avait distingué la forme littéraire des *Prières et Souvenirs*: « Courage, dirai-je à mon tour et en finissant, à M. Ducros, courage! il y a là quelques touches qui trahissent la main d'un maître, l'âme d'un poète, le cœur d'un croyant! Et n'est-ce rien, dans ce calme plat de la poésie française et sous ce niveau d'imitation facile et banale où végètent les plus heureux

» esprits, n'est-ce rien que quelques vers qui s'échappent
» et qui s'en vont loin de terre, comme dit le poète (2),
» portés sur leurs ailes rapides, vers le ciel qui les a
» inspirés? »

Mais nous aimons mieux laisser nos lecteurs juger par eux-mêmes de la manière de l'auteur, et nous borner à mettre sous leurs yeux un extrait des *Prières et Souvenirs*:

Il ignore pourquoi sur lui mon œil s'arrête;
Pendant ce long regard, dans mes yeux attendris,
Il n'a point vu briller cette larme secrète:
Toi seul la vois, Seigneur, et toi seul as compris.

(2) et udam
Sperrit humum, fugiente penna.
(HORACE.)

(1) 1 vol. in-12. Paris, chez Lecoffre, 29, rue du Vieux-Colombier.

Front candide et charmant, beaux yeux purs de l'enfance,
C'est vous qui m'avez fait si doucement pleurer.
Qu'on aime à contempler ici-bas l'innocence!
Mon Dieu, dans mon enfant tu veux me la montrer.

De ton sein paternel vient d'arriver cette âme.
Entière est sa splendeur, intact est son trésor.
C'est un enfant du ciel plus qu'un fils de la femme,
Qui se pose sur terre et n'y tient pas encor!

Mon Dieu, toi qui créas l'étrange cœur des mères,
Tu nous fis de l'amour un éternel tourment,
Tourment cher et sacré, que de tous ses mystères
Entretient l'avenir, au défaut du présent.

Le flot est bien limpide en sortant de sa source!
Mais il coule: mes yeux, plus rapides que lui,
Le devançant de loin dans sa future course:
Que sera-t-il plus tard, lui si pur aujourd'hui?

Cet avenir obscur que je ne puis connaître,
Cet avenir, effroi de mon cœur éperdu,
Mon œil le sonde en vain; mais le tien y pénètre,
Dans cette sombre nuit, ô mon Dieu, que vois-tu?

Le splendide trésor s'est-il couvert de rouille?
Du ciel le flot là-bas reflète-t-il l'azur?
Moi, je vois s'éloigner l'enfant que rien ne souille;
Dans ce monde souillé l'homme est-il resté pur?

Aux ailes de l'oiseau tu mesures l'orage;
Contre l'assaut des vents tu soutiens le roseau.
L'enfant est faible, et l'homme est faible aussi: ménage
Ces bras qui fléchiraient sous un pesant fardeau!

Jésus, de votre mère inexpuisable joie,
De la crèche à la croix son seul consolateur,
Jésus, qu'elle a suivi dans votre longue voie,
En entendant la foule envier son bonheur!

Jésus, qui près de vous aimiez à voir l'enfance,
Retenez mon enfant; je vous le conduirai.
Nous l'aimons tous les deux aux jours de l'innocence:
Qu'il soit digne toujours de votre amour sacré!

Et lorsque sonnera pour moi l'heure dernière,
Quand il s'approchera pour me fermer les yeux,
Dans son front incliné que les yeux de sa mère
Retrouvent ce front pur et se ferment joyeux!

Octave DUCROS (de Sixt).

COURRIER DE PARIS.

Il faut croire que l'étranger commence à faire ses paquets et à laisser le champ libre aux Parisiens, car voilà les théâtres qui se mettent en devoir de faire peau neuve. Déjà les Variétés nous ont offert, presque coup sur coup, deux vaudevilles tout battant neufs. Le premier s'appelle *l'Amour et le temps*. Je ne le mentionne que pour mémoire. Règle générale: toute nouveauté jouée le dimanche, est une victime sacrifiée à la férocité du parterre. L'opuscule de MM. Lapointe et Marengo, n'a pas fait exception à la règle. J'aime à croire que ce petit ours grisonnant est un legs de l'administration défunte à M. Hippolyte Cogniard. Bon Dieu! quelle étable d'Augias que les cartons de M. Carpié!

L'École des épiciers appartient à un tout autre ordre de pièces. Peut-être pourrait-on lui demander un peu plus d'action, d'intrigue et d'intérêt, mais enfin cette revue, critique des fraudes et des sophistications commerciales, ne manque ni d'esprit, ni de gaieté, ni d'à-propos. Numa et Ambroise sont parfaits sous les traits des deux épiciers, dont l'un personnifie le commerce du temps jadis, l'autre le commerce du temps présent. Quant à Laurent, le transfuge de l'Aubigu-Comique, je l'engage de tout mon cœur à rejoindre ses anciens drapeaux. Tel brille au... boulevard du Temple qui s'éclipse au boulevard Montmartre.

Le Vaudeville a fait aussi, comme les Variétés, sa petite campagne du dimanche, mais avec un peu plus d'éléments de succès. *Pénicaut le somnambule* n'est point assurément un chef-d'œuvre, mais c'est un imbroglio très comique et très amusant, une charge très bouffonne du magnétisme, jouée à mourir de rire par Parade et son compère Delannoy.

Si l'on rit au Vaudeville, en revanche on pleure au Cirque-Franconi! Figurez-vous que MM. Dennery et Grandé viennent de fabriquer, pour cette scène jusqu'ici réservée aux acteurs quadrupèdes, un drame exclusivement joué par des comédiens à deux pieds comme vous et moi. Cela se nomme le *Donjon de Vincennes*, et roule sur la captivité plus ou moins historique du célèbre et malheureux Fouquet. Je ne vous dirai pas que cette nouvelle édition, d'une biographie tant soit peu ténébreuse, soit tout à fait

conforme à la tradition, mais l'important c'est qu'elle attendrit, qu'elle intéresse... j'ai pleuré, je suis désarmé.

Mais tout cela, drame, vaudeville, comédie, c'est la bagatelle de la porte. La grande pièce, la pièce à succès, s'est jouée le 15 novembre au palais de l'Industrie, en présence de la plus illustre et de la plus nombreuse assemblée qui remplit jamais un théâtre. Toutes les notabilités des sciences, des arts, de la presse, du commerce, de l'industrie et de la politique, tous les grands dignitaires, tous les corps de l'État, toute l'élite de la France, tous les représentants du monde civilisé, la cour, la ville, la richesse, l'intelligence, la gloire du pays, s'étaient donné rendez-vous, l'Empereur en tête, à ce grand congrès du génie humain. On ne peut songer sans frémir que si, par impossible, l'édifice se fût écroulé sur cette imposante assemblée, l'univers tout entier était décapité.

Aucune description ne saurait donner l'idée du coup d'œil qu'offre cette salle immense tendue de drap cramoisi, rehaussé par des rideaux, des portières et lambrequins de velours rouge, qu'enrichissent des ornements d'or. D'un côté se déploie un gigantesque amphithéâtre, au pied duquel s'élèvent d'admirables trophées composés de tous les objets couronnés, et dont le faite est décoré des plus splendides produits de Sèvres, de Baccarat, de la Bohême, et des manufactures françaises et étrangères.

En face de cet amphithéâtre, destiné au public et aux exposants invités, s'élève une estrade colossale, dont les gradins, occupés par les corps constitués servent, en quelque sorte, de piédestal à la partie centrale occupée par le trône que protège un somptueux baldaquin de velours rouge surmonté d'une couronne impériale, et muni de rideaux de velours rouge doublé de satin blanc aux abeilles d'or.

À droite et à gauche du trône, s'étendent les tableaux des peintres jugés dignes de médailles d'honneur, Ingres, Horace Vernet, Decamp, Delacroix, Meissonnier, Couder, Cornélius, etc. Des faisceaux de drapeaux, des pavillons, des flammes suspendues à la voûte, des aigles aux ailes déployées, des écussons aux diverses armes nationales, des guirlandes de fleurs et de feuillages serpentant au milieu

de toutes ces richesses, complètent cette décoration, que la plume est impuissante à peindre.

Dans la galerie supérieure, un orchestre monstre de plus de mille exécutants, dirigés par Berlioz, qu'assistent cinq chefs d'orchestre ou de chant, mis en communication avec le généralissime à l'aide d'un métronome électrique, font entendre divers morceaux de nos plus illustres compositeurs morts ou vivants. Ce détail de la fête est d'un effet prodigieux, et promet des merveilles pour les concerts publics qui doivent suivre la grande fête du 15, et attirer, durant plusieurs jours, Paris entier sous les voûtes de la grande salle du palais de Cristal, décorée comme au jour de la solennité.

Laissons à nos confrères du grand format le soin de décrire *in extenso* cette solennité internationale, dont la splendeur inouïe éclipsait tout ce qui s'est fait jusqu'ici en ce genre, sans en excepter la grande fête de l'industrie à Londres. Mais nous nous reprocherions de passer sous silence le luxe et l'éclat des toilettes, parmi lesquelles il faut citer le costume de l'Impératrice dont la richesse et le goût exquis faisaient l'admiration de la foule. Il se composait d'une robe de velours rouge, recouverte, comme d'un nuage, d'une magnifique dentelle d'Alençon. Avec cela un diadème éblouissant et des diamants d'une beauté à faire pâlir le soleil!

Mais que ce spectacle grandiose ne nous absorbe pas au point de ne pas nous laisser quelques lignes à consacrer à la littérature. Voici d'ailleurs un livre qui mérite assurément qu'on s'occupe de lui. C'est une traduction nouvelle du *Werther* de Goethe, par un de nos jeunes lettrés aussi versé dans les idiômes étrangers que dans la langue de Racine, de Voltaire et de Chateaubriand. Non, M. Louis Enault n'est pas un traducteur vulgaire, ce n'est point un de ces *traductores traditores*, si odieux au poète Byron, qui travestissent le style et défigurent la pensée de l'original. M. Louis Enault a traduit Goethe avec le respect et l'amour, je dirais presque filial, d'un admirateur élevé dans le culte du grand écrivain. Il l'a traduit, qu'on me permette cette figure un peu hardie, avec son cœur plus encore qu'avec sa plume.

Le *Werther* de M. Louis Enault est précédé d'une introduction très curieuse et très intéressante, dans laquelle l'auteur, appuyé sur les mémoires authentiques de Kestner, un des héros pseudonymes du roman de Goethe, fait très ingénieusement la part de la fiction et de la vérité dans ce roman si cher aux âmes tendres et exaltées. Le morceau relatif au départ de Goethe donnera la mesure de l'intérêt qui règne dans ce remarquable travail.

Voici le passage des mémoires :

« Cette après-midi, le docteur Goethe a dîné avec moi dans le jardin. Je ne savais pas que ce fût pour la dernière fois. Vers le soir, le docteur Goethe est venu à la maison allemande. Lui, Charlotte et moi nous avons eu un étrange entretien sur l'état futur des âmes après la mort, sur le départ et le retour. Ce n'est pas lui qui a commencé; c'est Charlotte. Nous nous promîmes que celui de nous qui mourrait le premier reviendrait, s'il pouvait, donner aux survivants des nouvelles de l'autre vie. Goethe était abattu, car il savait qu'il partirait le lendemain. »

Le lendemain, en effet, c'était le 11 septembre: Goethe quittait Wetzlar pour toujours.

Kestner recevait le billet suivant :

Goethe à Kestner.

« Il sera parti, Kestner, quand vous recevrez ce billet, il sera parti. Donnez l'autre à Charlotte. J'ai eu du calme, mais votre conversation me déchirait. Dans ce moment je ne puis vous dire que ce mot: « Adieu! » Encore une minute, et je ne me contenais plus! A présent je suis seul et demain je pars. Oh! ma pauvre tête! »

Voici maintenant le billet à Charlotte, à Lotte, comme il dit. Il est plein de passion et de trouble; il ne faut se per-

mettre ces billets-là qu'à la dernière extrémité, quand tout est fini et qu'on ne se reverra plus.

Goethe à Charlotte.

« J'espère bien revenir, mais Dieu sait quand. Oh! Charlotte, pendant que tu parlais, où était mon cœur? Quand je pensais que je vous voyais pour la dernière fois! Non, pas pour la dernière fois! Cependant je pars demain. *Il est parti!* Quel démon vous a donc poussé à parler de ces choses? C'était bien de là-haut qu'il s'agissait pour moi! Non! c'était uniquement de cette terre où nous sommes, et de votre main que je baisais pour la dernière fois! Et cette chambre dans laquelle je ne retournerai plus! et ce cher père qui m'a accompagné pour la dernière fois! Maintenant, me voilà seul, et je puis pleurer. Je vous laisse heureux... Je ne sors pas de vos cœurs. Je vous reverrai! mais pas demain, c'est jamais!

« Bites à mes garçons... *Il est parti!* Oh! je ne puis pas continuer! »

Un second billet était renfermé dans celui-ci.

Goethe à Charlotte.

« Mon paquet est fait, Charlotte; le jour pointe; encore un quart d'heure, et je pars. Les images que j'ai oubliées et que vous distribuerez aux enfants, voilà mon excuse si je vous écris... quand je n'ai rien à écrire... Bon courage toujours, Charlotte. Seulement, pas d'indifférence! Oui, Lotte, j'aime à lire — cela me rend heureux! — j'aime à lire dans vos yeux la confiance où vous êtes que je ne changerai jamais. Adieu! Mille fois adieu.

» Goethe. »

Pour passer de *Werther* au petit livre de Léon Paillet, intitulé *Voleurs et Volés*, la transition serait embarrassante, et nous demanderons au lecteur la permission de nous en dispenser. Léon Paillet était de son vivant (il est mort il y a un an d'une attaque de choléra) un joyeux garçon qui s'était fait du *canard* une spécialité. Il excellait dans la création de ces gascognades-monstres qui émaillent les colonnes des faits-Paris les jours où la copie fait défaut. C'est à lui qu'on doit l'invention de la balaine mélomane, du nouvel Icare, etc., etc. Par ses rapports avec la Préfecture de police, à laquelle il puisait journellement une riche collection de faits divers, il était initié aux ruses des voleurs, à leur langage, à leurs sobriquets, à leurs pratiques. Ce sont ces curieux détails qu'on a eu l'idée de réunir sous la forme d'un petit volume à 50 centimes, que publie la librairie Nouvelle. Nous empruntons à cet opuscule, aussi utile que divertissant, et qu'on pourrait appeler à bon droit le *Paravoleur*, quelques pages des plus récréatives. Nous recommandons particulièrement, à titre de lecture instructive, les avis rédigés en argot par un voleur en état de grâce, à l'usage de tous les gens susceptibles d'être volés.

« Le monde des voleurs, malgré la surveillance incessante de la justice, a été toujours fort grand, et le seul moyen curatif qu'on ait pu employer efficacement était une razzia sur toutes les catégories.

A Paris, on compte neuf prisons, savoir: la Préfecture de police, la Conciergerie, la Roquette ou nouveau Bicêtre, Mazas, les Madelonnettes, Sainte-Pélagie, Clichy, et Saint-Lazare pour les femmes.

La moyenne des détenus est de 10,000, sur lesquels on peut compter 200 voleurs de profession, assassins ou vagabonds, 3,000 enfants de douze à dix-huit ans, 3,000 condamnés pour une première faute ou de simples délits.

Mais ce n'est pas tout d'être voleur, il faut encore connaître son métier. C'est pour être utile à leurs collègues qu'il y avait à Paris plusieurs professeurs de vols qui tenaient des cours comme on en tient au collège de France et à la Sorbonne pour les belles-lettres.

Il fut un temps où, dans les faubourgs Saint-Martin, du Temple, des *bacheliers* *ès vols* donnaient des leçons à tant le cachet. Entre autres, nous citerons le nommé Armen-gaud, dit *Calvin*, qui tenait un cours de *grinchage*. Cet homme, d'une adresse extraordinaire, exécutait devant ses élèves les vols sur des mannequins, après les avoir démontrés théoriquement.

Lorsqu'il fut pris, on trouva chez lui la liste de ses élèves; ils étaient au nombre de trente et quelques, parmi lesquels il y avait douze femmes. Ces trente élèves avaient tous, comme d'habitude, les sobriquets les plus curieux. Nous citons quelques-uns des noms de cette liste, qui fait partie des archives de la police :

Élèves de première année. — Benoît, dit l'*Escamoteur*; Rigobert, dit *Os à mouelle*; Baptiste, dit le *Charlatan*; Rigaud, dit le *Chauffeur de pieds*; Valentin, dit le *Chat*; Charles, dit *Poulet d'Inde*; Ernest, dit l'*Aboyeur*.

Élèves de deuxième année. — Pierre, dit l'*Arche de Noé*; Alfred, dit le *Fourreur à Procure*; Paul dit le *Coqueur à la tortillade*; Charles, dit l'*Amadou*; Théodore, dit le *Petit d'Ardant*.

Élèves de troisième année. — Isidore, dit le *Baillieur de fouds*; Germain, dit le *Banqueroutier*; Bazile, dit le *Pousse-Moulin*; Vincent, dit le *Mauricaud*; Gabin, dit le *Gerbé à la passe* (le condamné à mort).

Malgré la guerre acharnée que l'autorité fait aux nombreuses catégories de voleurs qui infestent Paris, les journaux retentissent encore journellement de leurs prouesses. Nous dirons même plus, il y en a quelques-uns qui, sans doute aux abois, ont redoublé de génie et d'audace.

Au milieu de ce désordre moral, il en est cependant un qui s'est amendé, et qui, mort dernièrement au bague de Toulon, a demandé pardon à Dieu et aux hommes de ses fautes.

Cet individu, qui avait été tour à tour marchand de contre-marches, professeur de canne et de boxe, a laissé un testament par lequel il lègue une dizaine de mille francs, amassés dans la vente de petits cocos sculptés, pour élever les deux orphelins les plus pauvres de la petite ville où il est né.

Indépendamment de cette œuvre, le ténébreux dont nous parlons a composé en argot un opuscule qui est un avis salutaire pour se préserver contre les rusés filous et escrocs.

Ce document, qui est intitulé : *Médecines pour les sinves*, c'est-à-dire conseils aux gens naïfs, sera d'une grande utilité pour les insoucians, les étrangers et les Parisiens eux-mêmes, qui, malgré leur prétention à la finesse, se laissent tous les jours, comme on le dit vulgairement, mettre dedans.

Voici ces *médecines* (conseils) :

1. Lorsque *vozigue* tirez la longue dans la trinne, que vous aille ne se laisse pas enflaquer par un marquant; gambillez vite. Si *vozigaud* litrez une toquante, planquez-la. Soyez chauds pour les gaviolés; chez le réfacteur ou le manezingue, battez comtois sur la toussant et gaffez la boîte à cornes sur la sorbonne.

2. Ne placardez pas votre douille dans une filoche, mais dans une profonde secrète.

1. Lorsque vous marchez dans la rue, ne vous laissez accoster par personne. Allez assez vite. Si vous avez une montre, cachez-la. Défiez-vous des ivrognes; au restaurant ou au cabaret, prétextez un rhume et gardez votre chapeau sur la tête.

2. Ne mettez pas votre argent dans une bourse, mais dans votre poche.

3. Ne mettez au fourgat aucun baluchon de marcardier, s'il doit passer la sorgue chez *vozigue*.

4. Lorsque *vozigue* tapez des chasses à la piaule, pioncez *vozigue* sur les frusques rupines.

5. Quand un mariole propose à *vozigue* du métal pour des jaunets, encarrez-le chez le balanceur de braise ou le beurrier.

6. Soyez chauds avec les chènes qui montrent à *vozigue* du mobilier de poche, et qui veulent faire pitancher *vozigue*.

7. N'attriquez jamais aux boucardiers gambilleurs; il vaut de belle se faire grinchir par un boucardier établi.

8. Ne laissez pas la tournante au conservatoire de cambuse ni à la lourde. Quand *vozigue* louerez dans une turne, tâchez que le portanche de la taule soit un vrai lourdière, et non graveur sur cuir ou frusquinaeur en pandard.

9. Visitez votre boutanche quand elle sera bouclée; ne l'isolez jamais à la sorgue sans un chenu cabot; ne parez votre tournante à aucun marquant; ne chopez pas une boîte dans la piaule d'un quart d'œil, d'une vermine, d'un gouspin, d'une hirondelle au mont Saint-Jean ou d'une débâcleuse de mômes.

10. Que *vozigaud* ne se prenne pas à l'huile d'un rémouleur de buffet, de négociants de petit crochet, ni aux trucheux caïmans ou rafalés qui aquignent à votre lourde.

11. Lorsque *vozigue* entirez à la foresque, ou que vous allez rouler vos guibolles à la sorgue, ne faites croquer ni votre blanquette ni votre braise.

3. Ne recevez pas de dépôt de marchandises, si ce dépôt doit passer la nuit chez vous.

4. Lorsque vous couchez à l'auberge, couchez sur vos effets précieux.

5. Quand on vous propose de l'or contre de l'argent blanc, envoyez chez un changeur ou chez un banquier.

6. Défiez-vous des individus qui vous montrent de l'or et qui veulent vous régaler.

7. N'achetez jamais aux marchands ambulants; il vaut mieux se faire voler par les gens établis.

8. Ne laissez pas la clef à vos meubles, aux armoires, encore moins à votre porte. Quand vous louerez dans une maison, tâchez que le portier soit portier, et non savetier ou tailleur en vieux.

9. Visitez votre boutique après sa fermeture; ne la laissez jamais la nuit sans un bon chien; ne prêtez votre clef à personne; ne vous logez pas dans la maison d'un commissaire, d'un avoué, d'un huissier, d'un mont-de-piété ou d'une sage-femme.

10. Défiez-vous des joueurs d'orgue, des marchands de chiffons et des mendians qui frappent à votre porte.

11. Quand vous allez à la campagne, ou que vous vous promenez la nuit, ne faites sonner ni votre argenterie ni votre argent.

C'est bien ici le cas de dire avec le proverbe :

Experto crede Roberto.

A. DE BRAGELONNE.

Un jeune compositeur d'un talent très distingué, M. A. van Ackere, vient de publier chez Benoît aimé, éditeur, rue Meslay, 40, deux charmants morceaux de musique pour piano :

SAINTE CÉCILE, polka très dansante ;

LA CHEVALERESQUE, galop plein d'effet.

Nous recommandons à nos lectrices ces deux productions vraiment originales d'un artiste auquel nous prédisons un brillant succès.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



La grande solennité qui a eu lieu le 15, au palais de l'Industrie, nous a fourni l'occasion de voir une foule de toilettes charmantes, et de constater d'une manière positive, quelles sont les modes irrévocablement adoptées.

En fait d'étoffes, nous avons remarqué un grand nombre de moires antiques rayées et unies; des taffetas à dispositions et volants, soit à rayures, soit à fleurs; quelques brocarts, des robes à volants bordés de bandes en velours et d'effilés tissés dans l'étoffe, et plusieurs taffetas à dispositions diverses, de fan-

taisie, à damiers de deux nuances, ou à rayures transversales.

Comme robes *extra* riches, il y en avait avec volants brodés en soie plate de couleur, puis d'autres, toutes couvertes de dessins brochés, qui étaient d'une magnificence inouïe.

Nous avons admiré déjà la plupart de ces splendides étoffes, en visitant la maison *Delisle*, qui possède toujours

des spécialités hors ligne, et nous les avons trouvées cent fois plus belles encore étant employées.

Les dessins des étoffes, en général, sont moins gigantesques qu'ils l'étaient l'année dernière; ce n'est pas un mal, car nous avons l'air parfois, en vérité, d'avoir pris des tentures d'appartement pour nous habiller.

On fait de fort jolies robes simples en taffetas barré: ce sont des rayures en travers qui ont à peu près la largeur de deux doigts. Cette étoffe n'exige pas de volants.

Les corsages des robes continuent à se porter montants pour la ville et à basques très longues; on y emploie beaucoup d'ornements en passementerie et de hauts effilés. Devant le corsage, aux manches, le long du bras, autour des basques et au bas des manches, on pose souvent une multitude de petits grelots en soie, qui font un fort bon effet.

On recommence aussi à garnir le devant des jupes. Cela est joli et donne tout de suite à une robe un cachet qui la sort du vulgaire. J'ai vu en ce genre des choses charmantes, chez mesdames *Thierry* et *Céleste Ladraque*, dont le bon goût se révèle dans toutes les créations qu'elles imaginent.

Le règne des volants n'est pas près de finir, on en couvrira encore la plupart des robes, même de bal.

Mesdames *Thierry* et *Céleste Ladraque* m'en ont montré plusieurs prêtes à partir, auxquelles il y avait des volants de tulle et d'autres en crêpes, sur des jupes de soie. Rien de plus frais, de plus ravissant que ces robes. Les corsages étaient drapés en pointe devant et derrière à la taille, les manches composées de deux volants et fort courtes.

Toutes les robes habillées du soir seront à corsage décolleté pour jeunes femmes, et à corsage montant ouvert pour les autres.

Les manches se font à deux ou trois bouffants et un volant, ou bien plates jusqu'à la moitié du bras, puis ayant alors un gros bouffant suivi d'un volant très haut.

Les manches pagodes, un peu arrondies, ouvertes de côté et lacées, ne sont point abandonnées pour robe de toilette du soir.

On dit que l'on veut renoncer aux bretelles; pourtant on en voit encore beaucoup et cela est fort gracieux.

Depuis que *M. Ferguson* (ancienne maison *Jourdan*), a donné l'élan aux dentelles de Cambrai, qu'il fait fabriquer avec tant de perfection, nos femmes les plus élégantes les ont adoptées pour garnir des robes, des manteaux, et se faire une foule de coquettes fantaisies, soit en corsages, soit en coiffures. Comme volants, on portera sur les robes de soirée et de bal beaucoup de dentelles noires. C'est un genre espagnol d'une divine coquetterie.

Les dessins de la maison *Ferguson* sont d'une richesse extrême, et l'on aura de la sorte des ornements de robes à

la fois somptueux et peu dispendieux ; ce qui est infiniment agréable.

Nous avons donné, sur une de nos dernières gravures, quelques charmants modèles de manteaux de la maison *Delisle* ; ils ont une grande vogue, surtout le paletot *Victoria*, le manteau *Ristori* et la sortie de bal nommée *mauresque*, qui est d'une élégance tout aristocratique. Le manteau *Talma* simple est aussi du nombre des modèles les plus en faveur. En velours, il se garnit de dentelle, de guipure ou de hauts effilés riches, mélangés de jais. En drap, pour *négligé*, on le borde de préférence d'une bande de velours en biais large de quatre doigts ; il doit être ouaté et très ample.

On fait quelques manteaux *Talma*, en étoffe de laine grise, cannelée et en étoffe à longs poils, qui ressemble à une peau d'ours. Puis viennent les fantaisies en velours de laine, peluche frisée et loutre à deux faces, que l'on garnit de galons assortis, de peluche ou de velours.

Les délicieux petits corsages de fantaisie de madame *Anna Loth* font fureur. Le fichu Louis XIII, soit blanc, soit noir, se répète journellement, car beaucoup de nos belles dames veulent s'en parer. Madame *Anna Loth* possède l'art de la grâce, et tout ce que renferme son joli magasin de lingerie en porte le cachet.

J'ai donné déjà la description de ces modèles de corsages : ils sont pleins de coquetterie et très commodes pour mettre sur les robes décolletées.

La plupart des bonnets et des coiffures de soirée forment la pointe un peu arrondie devant, comme les chapeaux, à la *Marie-Stuart*. On les orne capricieusement de flots de blonde, auxquels se mêlent, soit des fleurs, soit des fruits, avec feuillages d'or ou d'argent. Souvent aussi des petites têtes de plumes ou de marabouts. Les bonnets figurent parfois une fanchon, ou bien ils forment un simple rond composé de blonde, sur lequel on sème des fleurs. J'en ai vu un qui était entièrement couvert de paquerettes, cet oracle des jeunes filles, qui ment comme tous les oracles.

Madame *Alphonsine* excelle dans les coiffures de soirée et les bonnets, autant qu'elle fait de délicieux chapeaux. Voici quelques modèles que j'ai particulièrement remarqués dans son magasin ces jours derniers.

D'abord, un chapeau de satin blanc cannelé. C'est une étoffe nouvelle et charmante. La calotte était ronde et couverte d'une belle blonde, qui retombait derrière sur un bavolet très haut. Au bord de la passe, il y avait une blonde semblable renversée. Dessous, une ruche et un bouquet de fleurs ponceau en velours.

Ce chapeau était orné d'un oiseau de paradis blanc posé du côté gauche de la passe ; à droite se trouvaient plusieurs coques de ruban sans bouts.

Un autre chapeau était en velours groseille, orné de dentelle noire, avec plumes panachées noires et groseille. Il avait la forme *Paméla*. Sous la passe, on avait posé des touffes de muguet blanc, auxquelles se mêlaient quelques coques de velours groseille.

Un troisième chapeau était en velours épinglé rose,

moucheté et à fond fuyant. Le dessus de ce fond était couvert de bandes en velours, coupées en biais, qui s'enlagaient les unes dans les autres. Une plume rose, frisée, semblait former la couronne autour de cet ornement et partait du bavolet. Sous la passe, il y avait une ruche de tulle très fournie et un petit bouquet de roses, posé de côté presque au bord.

Un grand nombre de chapeaux de velours se font à passe claire.

On en fait aussi moitié velours, moitié gros de Naples.

Les fonds fuyant se partagent la vogue avec les calottes rondes, et le dessous des chapeaux est toujours excessivement garni.

Afin que l'on puisse avoir une idée générale de ce qui se porte, voici quelques ensembles de toilettes. On pourra les prendre pour guide.

Négligé du matin. — Robe de chambre en cachemire gris à revers de soie piqués du haut en bas, en taffetas ponceau, et manches à parements. Col de jaconas mousquetaire, brodé au plumetis et orné de glands. Bonnet de jaconas brodé, à barbes. Pantoufles de velours noir avec revers en flanelle ponceau.

Négligé d'intérieur pour la journée. — Jupe de taffetas noir ; basquine en drap de dame, très longue, demi-ajustée, ornée d'un effilé surmonté d'un haut galon de velours rayé ; col en mousseline brodée ; coiffure en cheveux, ou bonnet de tulle, selon l'âge de la personne.

Le bonnet sera orné de ruban ou de coques de velours.

Négligé de ville. — Robe de soie vert-bouteille, garnie de velours en bande et de glands posés en échelle ; manteau marron en drap de dame, bordé de velours noir ; chapeau de velours noir.

Le corsage de la robe sera à basques, avec bretelles en velours.

Toilette de ville. — Robe de moire antique gros-bleu ; paletot en velours noir garni de martre ; manchon pareil ; mouchoir brodé ; chapeau blanc en étoffe résille, orné de blonde et de plumes ; gants glacés.

Négligé du soir. — Robe de satin de laine marron à disposition. Corsage à basques. Cachemire long, noir ; chapeau de velours épinglé vert, orné de dentelle noire et de velours.

Toilette du soir pour la ville. — Robe de taffetas noir à volants ; manteau *Talma* en velours ; chapeau rose moucheté de noir ; manchon d'hermine.

Toilette du soir pour théâtre ou concert. — Robe de taffetas gris perle à volants ; corsage décolleté ; fichu Louis XIII, en dentelle noire et velours ; coiffure de velours cerise, avec blonde et mugnets de semblable couleur ; gants glacés ; mouchoir riche ; éventail chinois ; manteau *mauresque* de Delisle.

Voilà tous les détails que j'ai pu recueillir pour cette fois ; je vous donnerai bientôt de longues indications sur les toilettes de bal.

MADAME JULIETTE LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 447.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau composé de velours, avec biais en taffetas de quatre tons, de roses thé, de blonde blanche, de dentelles noires et de rubans ombrés.

La passe du chapeau se forme par quatre biais en taffetas de quatre tons allant du plus foncé au plus clair. Le dessous est doublé de velours noir.

Le bandeau de calotte et la calotte sont en velours noir et séparés par quatre biais, comme ceux de la passe, qui forment le bandeau de calotte.

La passe avance baissée sur le front, et les côtés sont

évasés et retournés en dehors, puis viennent s'arrondir sous le menton.

Le bavolet se compose d'une dentelle noire, sur laquelle sont étalées deux rangées de longues coques en ruban nuancé.

(Les côtés de la passe sont, nous l'avons dit, retournés en arrière à ce point, que, vus de profil, on aperçoit le dessous.)

Robe en taffetas, avec dispositions composées de bandes blanches, avec petits carreaux gris et noirs et ornée de

blonde noire dite *mignonnette* (c'est ce qui se fait de plus petit); aux manches il y a de petits glands.

Le corsage est montant et très ajusté. La basque, assez longue, est rapportée à la taille; elle est coupée en *rotonde* de façon à fournir de l'ampleur tuyautante, mais sans plis réguliers ni *marqués*.

La manche se compose en dessous d'une manche pagode un peu courte, dont la couture devant est cachée sous deux blanches, cousues pied à pied. Le long de cette couture et sur cette blonde sont posés des glands qui retombent superposés. Sur le haut de la manche sont cousues des bandes étroites, qui sont parallèles devant, avec un intervalle de 3 centimètres là où se trouve le premier gland.

Trois volants garnissent la manche, chacun bordé d'une bande et terminé par une blonde noire. Ces volants ne se rejoignent pas; les glands garnissent le vide.

Sur le corsage sont trois bandes, bordées de chaque côté d'une blonde, posées en V devant comme derrière.

Sur la basque des bandes pareilles sont placées en V renversé devant, sur chaque hanche et derrière.

La jupe est garnie de volants, ayant pour disposition trois rayures graduées, avec filets satinés en tons plus foncés encadrant les rayures. Une blonde noire borde chaque rayure.

(Les bandes à petits carreaux font partie de la coupe de la robe à dispositions; mais on peut les remplacer par des rubans assortis.)

TOILETTE DE BAL. — Coiffure en cheveux; bandeaux bouffants courts, ornés d'une garniture en feuillage nuancé avec *pendilles* en perles. Ces feuillages forment deux touffes posées très en arrière et fort bas sur le cou. Ces deux touffes sont reliées par un bandeau de perles, qui passe sur le

sommet de la tête, et d'où retombent des *pendilles* en perles.

Robe en satin, ornée de *gaze iris*, de ruban de satin et de ruches en tulle.

Corsage décolleté, à trois nervures devant; taille busquée derrière, à pointe très aiguë et très longue. Pour donner de la grâce à cette pointe, il faut lui faire prendre la forme de la taille et du corps, comme le fait un busque d'un corset.

Le corsage est orné d'une berthe de 12 à 13 centimètres en tulle *apprêt*, recouvert d'un bouillonné de gaze sur lequel courent deux plissés de ruban de satin serpentant de manière à former des anneaux garnis à leurs jonctions par des nœuds en satin n° 2. Une ruche en tulle termine le bas de la berthe.

La manche courte, ruchée de tulle et recouverte d'une manche formant la cloche ruchée de tulle et garnie comme la berthe.

La jupe, très ample et longue derrière, est ornée d'une garniture haute de 65 à 70 centimètres, disposée sur du tulle *apprêt*.

Cet ornement se compose d'un bouillonné en *gaze iris*, sur lequel courent trois rangs d'enlacements en ruban de satin: le rang du haut en n° 2, le deuxième en n° 3, et le dernier en n° 5. Le bas est ruché en tulle.

Cette garniture est comme sur la jupe dans le haut seulement; elle retombe par son propre poids.

La *gaze iris* a un brillant qui s'harmonise bien avec le satin.

Si l'on fait cette robe en taffetas, on remplacera la gaze par du tulle de Lyon; mais on conserve le ruban de satin.

Le ruban pour les enlacements est gaufré en petit tuyaux et cousu par le milieu de façon que les tuyaux fassent bien saillie.

LES GERMAINS.

Abrégé historique sur leurs Origine, Mœurs, Usages et Costumes.

Lorsque, vers l'an 113 avant Jésus-Christ, les hordes des Cimbres et des Teutons parurent tout à coup au pied des Alpes noriques et désirèrent l'armée du consul Cneius Carbo, le monde septentrional s'ouvrit à l'antiquité classique, et Rome y entrevit tout un groupe dans lequel plusieurs phénomènes surnaturels lui révélèrent en même temps des ennemis redoutables. Ces peuples étaient ceux qui furent compris plus tard sous la dénomination de Germains.

Cette nation, à qui ce nom s'étendit par degrés, occupait le territoire borné à l'ouest par le Rhin et par la mer du Nord, au sud par le Danube, à l'est par les monts Crapacks et par la Vistule, et au nord par la Baltique. De même que les Celtes, elle appartenait à la grande souche japhétique, et elle était sortie du nord-ouest de l'Asie. Les anciens la regardaient comme aborigène et croyaient qu'elle n'avait subi le mélange d'aucune autre race.

Les Germains passaient, dans l'antiquité, pour des hommes extraordinaires par la grandeur de leur taille et par leur vigueur corporelle. Selon Sidoine Apollinaire, ils n'avaient pas moins de sept pieds de haut, et les mesures fournies par plusieurs restes de squelettes, découverts dans d'anciennes tombes germaniques, ont confirmé l'exactitude de cette assertion.

Ils n'étaient pas moins remarquables par la blancheur de leur peau, par la vivacité de leurs yeux bleus, et surtout par la couleur de leurs cheveux blonds ou dorés, dont la mode, après que les armées romaines

eurent franchi le Rhin, s'établit si impérieusement en Italie, que les dames de Rome ne purent croire leur beauté complète sans une chevelure de couleur blonde, dont on les vit même demander le charme emprunté à des teintures frauduleuses. Leur caractère sauvage et leur regard menaçant inspiraient une terreur si grande, que la crédule antiquité ne craignit pas d'attribuer aux yeux de quelques-unes de leurs peuplades le pouvoir de fasciner et de donner la mort, et qu'elle assurait même que les femmes de certaines tribus avaient deux prunelles dans chaque œil. Du reste, leur aspect farouche devait emprunter une physionomie plus sauvage encore au costume dont la plupart de leurs clans aimaient à se vêtir. En effet, le plus grand nombre se couvraient de peaux de bêtes fauves ou d'animaux marins. Ce vêtement, déjà connu des Celtes, s'appelait *rhenos*, et il laissait à découvert une grande partie du corps. Les Germains faisaient aussi usage de la saie; ils la fixaient sur leurs épaules par une agrafe, ou, à défaut d'agrafe, par une épine; elle était généralement faite de grosse laine ou de filaments tirés de l'écorce de certains arbres, tissée à raies ou façonnée de différentes couleurs. Pour se préserver du froid, l'hiver, ils avaient les braies flottantes des Perses et des Sarmates, qu'ils fabriquaient avec des peaux cousues ensemble ou avec une espèce d'étoffe feutrée. Ils en avaient aussi qui étaient faites de drap, et auxquelles étaient adaptées des manches. Leur chaussure consistait communément en un simple morceau de cuir qu'ils attachaient à leurs

pieds au moyen de courroies. Les plus riches se distinguaient par un vêtement qui serrait le corps et en dessinait toutes les formes. Les femmes étaient généralement habillées de la même manière que les hommes; cependant elles remplaçaient la saie par un manteau de lin mélangé de pourpre, et la partie supérieure de leur vêtement, au lieu de s'allonger en manches, laissait à nu leurs bras et leurs épaules.

Ce peuple mettait un soin extrême à cultiver sa che-

velure, qu'il regardait de bonne heure comme l'attribut essentiel de l'homme libre. Tondre un homme, c'était le vouer à la servitude. Aussi coupait-on les cheveux aux esclaves, de même qu'aux femmes coupables, et, jusque sous les rois francs de la race carlovingienne, on dégradait de cette manière les princes que l'on dépouillait de l'autorité souveraine. La loi des Saxons fixa même à cent vingt sous la composition imposée à l'homme qui en tirait un autre par les cheveux, tandis



qu'elle établissait simplement une composition de trente-six sous contre celui qui en jetait un autre à l'eau, fût-ce du haut d'un pont.

Pour donner à leur chevelure un ton plus ardent, les Germains la frottaient d'une espèce de savon caustique. Les Suèves avaient coutume de la retrousser au sommet de la tête, de la nouer en forme de houppie et de la ramener par devant, en la fixant sur le front par un nœud ou en la tournant autour d'une de ces épingle de bronze ornées de boutons arrondis ou travaillés à jour, comme on en trouve encore dans quelques tombes antiques.

Les chefs surtout l'arrangeaient avec une certaine coquetterie, en donnant à leur houppie une hauteur

démesurée dans le but de paraître plus grands encore qu'ils ne l'étaient réellement et plus terribles quand ils marchaient au combat. Quelques tribus rendaient plus effrayant l'aspect que leur donnait cette coiffure étrange en se teignant tout le corps en noir ou en se frottant le visage d'une couleur verte comme celle des algues de l'Océan.

On ne tenait guère avec un soin aussi religieux à l'entretien de la barbe. Quelques-uns se la rasiaient entièrement, d'autres se laissaient croître de longues moustaches ou se bornaient à garder au menton un poil rare. Les Longobards seuls conservaient intactes ces barbes énormes auxquelles on prétend qu'ils durent leur nom.

Lorsque les conquérants de l'antique Rome pénétrèrent dans les régions sauvages et inexplorées de la Germanie, ils furent tout étonnés de rencontrer parmi ces populations primitives et indisciplinées une organisation sociale et religieuse dont l'austère morale contrastait avec le raffinement énérvé de la civilisation romaine. On peut dire même que si, comme on l'a prétendu, la civilisation n'est point la conséquence nécessaire de la dépravation des mœurs, les barbares germains étaient plus civilisés que les légionnaires de cet immense empire, qui avait la prétention de renouveler les grands jours d'Athènes et de Lacédémone.

Deux principes présidaient à la société germanique : Dieu et la famille. Certes, ils se faisaient de la divinité une idée étrange et monstrueuse; dans leurs horizons bornés ils se représentaient un Dieu façonné à l'image des hommes avec leurs vices, leurs passions et leurs instincts grossiers; et sous ce rapport les Romains n'avaient rien à leur reprocher. Les bonnes mœurs avaient généralement chez les Germains plus d'empire que les bonnes lois ailleurs, car elles avaient pour base la sainteté de la famille et le respect de la femme, à laquelle ils attribuaient quelque chose de saint et de prophétique, et dont ils regardaient les conseils comme des oracles. La famille était donc chez eux une chose sainte et sacrée, et leurs mariages, d'une suprême chasteté, étaient sanctionnés par des cérémonies qui rendaient indissoluble le lien qui attachait l'épouse au mari.

Nous n'avons pas, au sujet de la célébration de ces hyménées, des renseignements bien précis; la formule et les cérémonies nuptiales n'ont jamais été nettement rapportées; mais il est de science certaine que la femme n'apportait au mari d'autre dot que sa beauté et sa vertu. C'était le mari qui la dotait, ou plutôt qui l'achetait à ses parents en fournissant plusieurs bœufs, un cheval avec son frein, et un bouclier avec une framée et un glaive, ce qui signifiait que la compagne du guerrier n'était pas dispensée de toute idée de courage, ni placée en dehors de toute chance de péril; mais qu'elle venait, au contraire, prendre sa part du travail et des dangers, souffrir et oser autant que son époux. Elle complétait cet engagement en présentant, de son côté, quelques armes à l'associé de sa destinée. Quant aux armes qu'elle avait reçues, elle devait les transmettre à ses fils intacts et dignes d'eux, afin que ceux-ci, par ses brus, les fissent à leur tour passer à leurs descendants.

Aucune mésalliance n'était permise entre esclave et homme libre, et jamais jeune fille ne se mariait sans le consentement de ses parents. Le rapt était puni de mort, et souvent des guerres sanglantes éclatèrent entre deux tribus, dont l'une avait donné asile au ravisseur.

Le jour du mariage venu, tous les parents se réunissaient au centre du district, et le futur avec sa fiancée se rencontrait sous une tente dressée à cet effet. Le jeune homme apportait ses offrandes, déposait les armes aux pieds de sa fiancée et lui présentait une paire de souliers qu'elle chaussait à l'instant, pour indiquer qu'elle ne marcherait désormais que pour suivre son mari et le servir. Puis, en présence de tous les parents, ils échangeaient le serment de fidélité, d'amour et de dévouement; et les anneaux, ce gage universel d'alliance, étaient passés au doigt des deux

époux. Un grand banquet terminait la fête; l'épousée y paraissait coiffée d'une guimpe qui cachait ses cheveux, condamnés à n'être plus visibles que pour son mari.

Le lendemain, au point du jour, le mari présentait à sa femme le *morgan giba* (don du matin); c'étaient des esclaves destinés à la servir, des vêtements et des bijoux. À partir de ce moment, l'un et l'autre, après avoir reçu les félicitations de leurs parents, rentraient dans la vie ordinaire, la femme vaquant aux occupations du ménage, tandis que le mari allait à la chasse ou à la guerre.

Un trait singulier des mœurs de ce peuple, et qui donne une idée de l'importance du rôle qu'il prêtait à la femme, c'est que celle-ci prenait part aux conseils de guerre et suivait son mari dans les combats, luttant à ses côtés pour le défendre et se tuant sur son corps quand il avait succombé.

On conçoit aisément que d'une race douée d'autant d'énergie devaient sortir des enfants non moins énergiques. Dès qu'ils venaient au monde, on les plongeait dans l'eau froide pour les endurcir, d'après un usage emprunté aux Thraces. Point de lait mercenaire; le sein maternel seul les nourrissait. Limiter leur nombre en faisant périr les nouveau-nés était un crime, selon Tacite. Cependant, les mœurs et même les lois des barbares conféraient ce droit exorbitant au pouvoir paternel, pourvu que pas une goutte de miel ou de lait n'eût passé sur les lèvres du nouveau-né condamné à périr.

Le père pouvait aussi vendre ses enfants, les garçons jusqu'au moment où ils atteignaient leur majorité, les filles tant qu'elles n'étaient pas mariées, usage que nous voyons encore formellement autorisé par des capitulaires du IX^e siècle.

Les enfants croissaient nus et exposés à toutes les intempéries de l'air, ce qui leur donnait cette force de membres, ces corps robustes qui étonnaient l'antiquité. Les fils de l'homme libre étaient confondus avec les fils de l'esclave, jusqu'à ce que l'âge les séparât et que le courage fit distinguer les uns des autres. Servir les membres plus âgés de la famille, travailler aux champs, s'aguerrir au maniement des armes, s'exercer à la nage et à la chasse, dompter des chevaux et sauter au milieu des glaives et des framées menaçantes, tels étaient les premières occupations et les sauvages amusements du jeune Germain.

Dès qu'il avait atteint l'âge légal (et cet âge variait selon les peuples: il était fixé à dix ans chez les Anglo-Saxons, à douze ans chez les Franks, à quinze ans chez les Visigoths, à dix-huit ans chez les Longobards), il était déclaré majeur. Cette cérémonie avait lieu dans l'assemblée du district, où le jeune homme recevait solennellement d'un des chefs, de son père ou d'un parent, le bouclier et la framée. Dès ce moment, il cessait d'être exclusivement à une famille, et il appartenait à l'État.

La nation était divisée en quatre classes: les nobles, les hommes libres, les affranchis et les esclaves.

Chez les tribus qui reconnaissaient l'institution de la royauté, les nobles avaient seuls le privilège de voir choisir le roi dans leurs rangs. Dans les autres clans, ils avaient celui d'être investis du titre honorifique de chef, alors même qu'ils avaient à peine atteint l'âge de l'adolescence.

Ils correspondaient aux *principes* dont parle César, et jouissaient d'une haute considération, qui était basée sans doute sur la prépondérance que leur donnaient des possessions territoriales plus considérables, quoiqu'ils ne formassent pas une caste exclusivement héréditaire. Toutes les lois établissaient pour eux des compositions judiciaires beaucoup plus fortes que pour les autres classes du peuple, et leurs domaines n'étaient soumis à aucune charge fiscale.

Les hommes libres, dont le nom le plus ancien, *harimanni*, signifie guerrier, avaient tous les droits qui étaient attribués aux nobles, excepté celui de fournir des rois au trône. Ils pouvaient parvenir par l'élection dans l'assemblée du district, à la dignité de chef, ou *magistratus*, suivant César, quand ils y avaient des titres acquis par la supériorité de la bravoure, de la sagesse et des faits d'armes. Ils constituaient le noyau et la sève de la nation, prenaient part aux délibérations dans les assemblées et aux expéditions militaires. Ils avaient le droit de possession, d'hérédité et de transmission par donation ou par vente. Leurs attributs particuliers étaient leur longue chevelure et leurs armes, symboles de leur liberté et de leur titre de citoyen. Leurs principaux devoirs sociaux étaient les suivants. Ils fournissaient annuellement aux chefs une redevance de blé et de bétail, qui, volontaire dans le principe, ne tarda pas à être transformée en une obligation réelle. En cas de guerre, ils payaient un impôt spécialement destiné aux dépenses générales de l'expédition et appelé *heribannum*. Enfin, chaque guerrier devait à ses propres frais prendre part à la campagne.

Les affranchis, ou plutôt les colons, qui correspondaient aux *lidi* de la loi salique, aux *liti* de la loi ripuaire et à nos *laten* du moyen âge, constituaient une classe intermédiaire entre les hommes libres et les serfs proprement dits. Ils étaient, selon toute apparence, un reste de la population libre que l'invasion

germanique avait trouvée établie sur le sol, et que la conquête avait transformée en une classe de colons. La dénomination générale de *libertins* que Tacite leur donne vient probablement de ce que l'affranchissement pouvait faire monter dans leurs rangs les esclaves qui étaient placés au dernier degré de la servitude. Ils n'avaient aucune importance politique, par conséquent ni le droit de paraître dans les assemblées, ni celui de porter les armes, ni celui de la possession proprement dite. Les compositions judiciaires n'étaient généralement fixées pour eux qu'à la moitié des chiffres déterminés pour les hommes libres. Dépouillés de leur chevelure, il ne leur était permis de paraître en armes que lorsqu'ils faisaient partie de la *truste* ou maison du roi. Admis à cet honneur, il arrivait parfois que, grâce à la fantaisie du souverain, ils s'élevaient au-dessus des hommes de race libre et même au-dessus des nobles. Le *hariman* pouvait descendre dans la classe des *liti*, soit volontairement en engageant sa liberté, soit par le seul effet de la loi, comme, par exemple, quand il épousait une femme de condition servile, ou qu'il ne payait pas la composition établie pour un crime ou un délit dont il s'était rendu coupable.

Les esclaves ou serfs étaient regardés comme des choses de commerce. Leur maître avait sur eux puissance de vie et de mort, et ils ne pouvaient se marier sans son consentement. Privés plus complètement que les *liti* de tout droit civil et politique, ils formaient en quelque sorte une annexe du sol, et étaient astreints aux travaux les plus rudes de l'exploitation du domaine auquel ils étaient attachés. Enfin, personnellement exclus du bénéfice du système des compositions judiciaires, ils n'y figuraient simplement que comme des objets appartenant à un homme, à qui la loi permettait, s'ils étaient blessés ou tués, d'évaluer le dommage apporté à sa propriété, comme s'il s'agissait d'un bœuf ou d'un cheval.

MERVEILLES ET GURIOSITÉS DES TEMPS ANCIENS ET MODERNES.

I.

LA PYRAMIDE DE CHÉOPS.

Les pyramides de Memphis, qui sont peut-être les monuments les plus prodigieux qu'aient jamais produits l'industrie et l'énergie humaines, ont excité de tout temps la curiosité et l'étonnement du monde, tant par l'énormité de leur masse qu'à cause de leur durée extraordinaire et de leurs singulières dispositions intérieures. Il y a plus de deux mille ans qu'elles furent visitées par Hérodote, dans les récits historiques duquel nous trouvons les premières indications précises sur leur forme, leur usage et leur origine. D'après les indications qu'il a recueillies chez les prêtres de Memphis, la grande pyramide aurait été bâtie environ neuf cents ans avant l'ère chrétienne, par Chéops, roi d'Égypte (1). Cent mille ouvriers ont été employés à

(1) Des recherches faites tout récemment ont démontré que la date de l'origine des pyramides est plus éloignée de douze cents ans qu'on ne l'avait cru généralement.

sa construction pendant vingt années, et le prix de leur nourriture, qui se composait exclusivement d'oignons et d'autres légumes, s'est élevé à 10 millions de francs de notre monnaie.

Cette pyramide de Chéops a été, entre toutes, le principal objet des recherches des savants et des voyageurs. Elle a environ 480 pieds de haut et couvre une étendue de terrain de plus de 1300 acres de superficie. Elle est formée d'une série de plates-formes superposées, dont les assises présentent des degrés qui varient de 2 à 5 pieds d'élévation. Les espaces creux de ces degrés étaient remplis autrefois par une composition métallique dure et polie, qui donnait à l'ensemble une surface uniforme et brillant au soleil. La seconde et la troisième pyramide ont encore des faces pareilles entièrement intactes.

L'ascension, dans laquelle le voyageur est assisté d'ordinaire par des guides arabes, est une opération laborieuse qui n'est point sans dangers. Plus d'un touriste a perdu la vie en faisant un faux pas et en retombant, mutilé et sanglant, du sommet à la base.

sol, et que la
 se de colons.
 Tacite leur
 l'aufranchisse-
 s les esclaves
 la servitude.
 , par consi-
 emblées, ni
 possession
 res n'étaient
 tie des chif-
 épouillés de
 e paraître en
 la trustee ou
 rivaient parfois
 ils s'élevaient
 me au-dessus
 dans la classe
 nt sa liberté,
 par exemple,
 à servile, ou
 blie pour un
 upable.
 e comme des
 ur eux puis-
 nt se marier
 tement que
 s formaient
 nt astreints
 du domaine
 nnellement
 sitions judi-
 comme des
 permettait,
 le dommage
 it d'un bœuf

ENES.

le prix de
 elusivement
 10 millions

e toutes, le
 et des voya-
 nt et couvre
 00 acres de
 dates-formes
 s degrés qui
 spaces creux
 r une com-
 nait à l'en-
 en soleil. La
 ore des faces

est assisté
 e opération
 Plus d'un
 pas et en
 à la base.



Jules David

Lancaster Street, 153 St. Martin's Lane, Paris. J. Bodoy

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92

Chapeaux de la M^{me} Ste Honorine Breveté S.G.D.G. Fleurs de S. Poncelet Petit et C^{ie}
 Robes de M^{me} Ghivry et Célestine Sadrague. Châles de la M^{me} Gagelin. Passementeries
 et Rubans d'Audoyer (à la Ville de Lyon) Corsage de M^{me} Hyppolite, fournisseur de S. M.
 l'Impératrice. Mouchoirs de Chaprou. Gants, éventails et Parfums de Siquier-Laboullée

*Keine Verantwortlichkeit gegen Nachdruck
 London at Fashioners' Hall*

LONDON, at the Monitor Office, 5, Beek Street, Soho. NEW-YORK, E.B. Strange 87

L'intérieur de ces bizarres et mystérieuses constructions n'a point encore été exploré dans tous ses détails, et il est fort probable que les recherches courageuses des savants ne parviendront jamais à nous donner à ce sujet des renseignements bien exacts et bien développés, tant leur étendue est vaste et l'entreprise difficile et hasardeuse.

On pénètre dans la pyramide de Chéops par une ouverture de 3 à 4 pieds carrés pratiquée à 50 pieds au-dessus du sol. Cette ouverture donne accès dans un couloir étroit de 73 pieds de long se dirigeant du nord au sud vers l'entrée de la seconde galerie, qui a 109 pieds de long, mais qui se dirige en sens inverse. A l'extrémité de cette galerie se trouve une plate-forme, au milieu de laquelle est l'ouverture d'un puits, dont la profondeur connue est de 180 pieds environ; ce puits fait quelques sinuosités et pénètre obliquement dans le rocher qui sert de base au monument; les pierres et les gravois qu'on y a jetés ne permettent pas d'aller plus loin que la profondeur indiquée ci-dessus, à moins de déblaiements considérables.

Il existe encore une seconde galerie qui conduit de la plate-forme du puits à ce qu'on est convenu d'appeler la *Chambre de la reine*.

La première galerie se prolonge, en montant, au delà de la plate-forme sur une étendue de 132 pieds de longueur; elle aboutit à une sorte de chambre dite la *Chambre du roi*, qui contient un sarcophage de granit, dans lequel on suppose que se trouve le corps du roi Chéops.

On a lieu de soupçonner que d'autres chambres et d'autres galeries existent encore, qui seront découvertes dans les fouilles ultérieures.

On s'est livré à mille conjectures plus ou moins hasardeuses au sujet de la destination de ces monuments gigantesques. Certains écrivains ont avancé qu'ils avaient dû servir d'observatoires, supposition qu'écarte le simple aspect du revêtement extérieur de mastic poli qui eût empêché de les graver. D'autres en ont fait les greniers d'abondance de Joseph; mais l'opinion la plus généralement accréditée, parmi les savants, c'est qu'ils étaient destinés à servir à la fois de tombeaux et de monuments commémoratifs. Pourtant leur structure intérieure s'accorde mal avec la pensée d'un usage si limité dans son application.

On a fait une singulière observation au sujet de l'étroite entrée par laquelle on pénètre aujourd'hui dans l'intérieur, entrée qui certes n'a pas dû servir autrefois de moyen d'introduction. Les pyramides ont leurs quatre faces tournées vers les quatre points cardinaux, et les galeries dont nous avons parlé s'ouvrent toutes du côté du nord. Pourtant elles sont inclinées de manière à ne donner vue que sur le pôle; l'étoile polaire, du temps de Chéops et de ses successeurs, devait être visible une fois par jour du fond des pyramides. A ce point de vue, on pourrait admettre que, outre leur destination funéraire, les pyramides servaient encore à des objets astronomiques et religieux.

III.

LE SPHINX.

Le sphinx est un être fabuleux que l'on rencontre dans toutes les fictions de la mythologie grecque, hindoue et égyptienne. En Grèce, le sphinx était représenté sous diverses formes, mais le type se composait

toujours de l'assemblage d'un être humain avec un animal quelconque. Le plus souvent c'était une tête de femme unie au corps d'un lion ou d'un chien, avec ou sans ailes.

Dans l'Inde, au contraire, le sphinx était toujours représenté avec une tête d'homme.

Les sphinx de l'Égypte avaient leur partie supérieure empruntée à l'homme, et plus souvent encore à la femme; ou bien ils avaient une tête de bélier; le corps était invariablement celui d'un lion et sans ailes.

D'ordinaire, ces emblèmes gigantesques étaient placés à l'entrée des tem-

ples, rangés en une double ligne qui formait une sorte d'avenue vers le temple. A Karnak, il existe une de ces avenues qui a près de 10,000 pieds de longueur.

Le plus grand des sphinx connus est celui, célèbre entre tous, qui se trouve près de la grande pyramide de Chéops. A l'exception des pieds, qui sont faits de maçonnerie et qui s'étendent en projection sur une longueur de 50 pieds, il a été taillé dans le même roc qui a servi à la construction des pyramides. Ses dimensions sont énormes: il a 143 pieds de long et 63 de haut. Autrefois toute sa masse, à l'exception de



la tête et du cou, était enfouie dans le sable, que les orages successifs de trente siècles avaient accumulé dans des ravins environnants. Le corps a été en partie découvert par les Français pendant l'expédition d'Égypte par le général Bonaparte; plus tard, le reste a été déterré par Cavaglia, aux frais du colonel Wise. Ce fut une œuvre colossale qui exigea de grands frais et de grands travaux; à mesure qu'on creusait le sable, des masses nouvelles s'éboulaient du sommet et comblaient les excavations.

On découvrit un autel entre les deux pattes de devant. Des degrés descendaient dans une vaste place que le sable a de nouveau envahie depuis.

Dans la tête de la statue il y a une cavité d'environ 5 pieds de profondeur. On a supposé qu'un couloir conduisait de là au puits de la grande

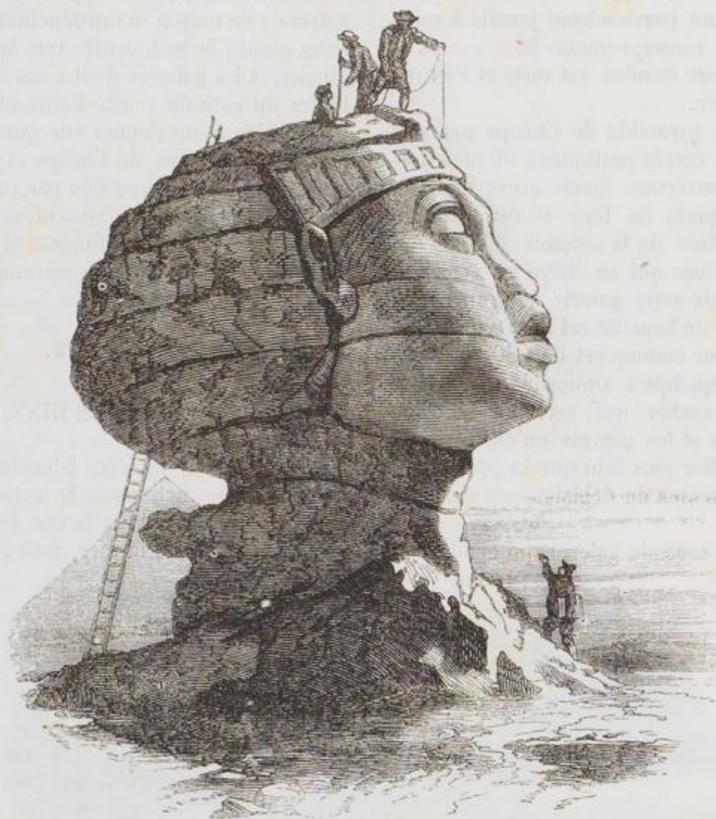
pyramide, et que les prêtres s'en servaient pour venir ainsi prononcer des oracles par la bouche du monstre.

Un grand nombre de savants révoquent cependant en doute l'existence de ce couloir, dont il n'existe plus de traces aujourd'hui.

Les traits du sphinx ont été mutilés et défigurés par les Arabes, qui en ont fait pendant longtemps une cible pour leurs flèches et leurs djereeds. Toutefois la figure, bien que portant l'empreinte incontestable du caractère nègre ou éthiopien, possède encore une expression de beauté calme et mélancolique qui frappe toujours le voyageur.

« Quand on le voit se dresser ainsi au milieu de l'immense nécropole qui l'environne, »

dit le poète anglais Stephens, « on croit voir une divinité commise à la garde des morts. »



LE PAN D'HABIT.

(CONTE TRUMEAU.)

I.

Parmi les grands seigneurs qui tenaient le premier rang à la cour de Sa Majesté Louis XV, il n'en était pas un seul peut-être qui, plus que le duc de Vallemberg, affichât l'amour du progrès, la passion de l'humanité, et ne fit mieux étalage de la *sensibilité* et de la *nature*. Être appelé du nom de philosophe était un honneur qu'il eût au besoin payé très cher. La société des encyclopédistes était fort de son goût; il avait sans cesse à la bouche Diderot et d'Alembert; pas un souper du baron d'Holbach où on ne l'eût trouvé; Grimm lui avait écrit quelquefois; Helvétius l'avait consulté, et l'on avait vu, — c'était lui qui le disait du moins. — Jean-Jacques le saluer! Le duc allait partout se mêler à toutes les nouveautés; il colportait les bruits de la coterie, produisait les adeptes, sollicitait les pensions, bourdonnait en faveur de la philosophie dans vingt salons, et mesdames du Châtelet, de Tencin et du Deflant, n'eurent jamais de courrier plus diligent.

Il est vrai que tout ce mouvement et ce bruit s'opé-

raient au dehors et venaient expirer au seuil de l'hôtel de M. le duc. Si, en public, M. de Vallemberg se posait en véritable apôtre de l'humanité, chez lui il changeait de ton, de physionomie et d'attitude. La robe et le bonnet carré du docteur Pancrasse disparaissaient pour faire place à l'habit pailleté et au chapeau à plumes du duc et pair. Il eût été plaisant qu'alors un impertinent valet se fût avisé de lui rappeler ses maximes d'égalité, ou qu'un visiteur mal appris eût diminué devant lui la valeur du blason! M. le duc n'eût pas trouvé assez de termes d'indignation pour confondre une pareille audace.

Libéral en ville, despote à la maison, telle est l'antithèse vivante qu'on peut remarquer chez bien des hommes; mais nul homme ne l'offrit jamais plus complètement que M. de Vallemberg.

Comme en public il n'épargnait le blâme ni aux fautes du gouvernement, ni aux vices de la cour, ni à la dissipation des nobles, ni aux déprédations des financiers, ni aux désordres des gens mariés, il était comme tous les faiseurs de critique, c'est-à-dire qu'il redoutait au plus haut degré pour son propre compte l'arme dont

il se servait si largement contre le prochain ; lui qui versait à flots la déclamation, il craignait le moindre trait de satire ; et, comme le hérisson, il se fût volontiers mis en boule pour piquer sans être piqué à son tour.

Parlons maintenant de la duchesse de Vallemberg.

Un vrai portrait au pastel, jeté légèrement sur le papier ; une Philis, de Boucher ; une Cydalise, de Watteau ; quelque chose de vaporeux et de transparent comme un rêve du matin ; des yeux noirs, formant contraste avec la fine et blanche neige de la chevelure ; une petite bouche retroussée aux coins par le sourire de la bonne humeur ; des dents ou des perles, comme on voudra les appeler ; un corsage de statue grecque, auquel le costume du temps, avec la roideur de ses baleines et de ses paniers n'eût rien enlevé de sa flexibilité ; tel était, bien en abrégé, cet ensemble de perfections que la cour et la ville poursuivaient, l'une de ses hommages, l'autre de son admiration.

Angélique écoutait-elle ces hommages ? était-elle sensible à cette admiration ? Nous ne pouvons rien affirmer à cet égard. Mais il nous est permis de dire que jamais plus charmante grande dame, jamais plus folâtre jeune femme ne foula de sa mule mignonne les tapis verts de Marly et de Trianon.

La duchesse était fort gaie ; eût-il pu en être autrement ? Sa vie était un bouquet de roses sans épines. Il faut bien reconnaître que le duc ne s'accommodait pas précisément de cette humeur badine, et qu'il prenait parfois ombrage du goût de sa femme pour les plaisirs. Mais comment interdire quelques distractions à une Chevreuse, qui avait apporté en dot cent mille écus ? Comment se fâcher contre un sourire gracieux, contre une gaieté inaltérable ? Enfin, comment gêner la liberté de madame, lorsque madame était si forte en répondant : Monsieur le duc, ceci n'est pas d'accord avec votre philosophie !

Donc, le duc de Vallemberg était toujours au fond en contradiction avec ses principes ; et ne voulant pas renoncer à faire le philosophe, il s'irritait de ne pouvoir assez faire le jaloux. Il lui fallait supporter les visites nombreuses que recevait la duchesse et voir passer au petit lever de madame toute une légion de chevaliers gascons, de cadets de famille, d'abbés de cour, de poètes, race parasite qui pousse autour d'une jolie femme à la mode comme les plantes grimpantes le long d'un mur.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir le duc, étant rentré à pied au moment où on ne l'attendait pas le moins du monde, passa brusquement dans l'appartement d'Angélique, ouvrant toutes les portes en véritable maître de céans. Arrivé à un boudoir qui suivait le salon, il crut entendre du bruit ; il s'élança et pénétra dans le boudoir. Deux portes se fermaient en même temps : par l'une, qui donnait sur la chambre à coucher, la duchesse venait de sortir en toute hâte ; par l'autre... nous ne savons qui ; seulement, la personne fugitive ayant brusquement refermé la porte après elle, y avait engagé un pan de son habit...

La situation était critique. Une secousse violente fut imprimée à l'habit et le pan détaché tomba sur le tapis, aux pieds mêmes du duc stupéfait. Quand ce dernier voulut s'assurer de l'identité du propriétaire de l'habit, il ne trouva personne. Ses perquisitions dans l'hôtel furent aussi inutiles.

M. de Vallemberg dut prendre le parti de renoncer à des recherches superflues et d'entrer chez la duchesse. Il avait l'allure, le regard, le geste d'Orosmane ; peu s'en fallut qu'il ne déclamât :

C'est moi que tu trahis, tombe à mes pieds, parjure.

La duchesse l'accueillit par un éclat de rire.

— Eh quoi ! madame, s'écria le duc avec une indignation profonde ; vous osez... vous osez...

— J'ose me divertir à vos dépens, monsieur, oui, et il me semble que j'en ai sujet.

— Taisez-vous, madame, et n'ajoutez pas l'audace à la perfidie.

— Je ne vous comprends pas, dit Angélique en agitant son éventail.

— Nierez-vous que vous fussiez dans votre boudoir avec un séducteur, et qu'à mon approche vous ayez fui l'un et l'autre ?

— Il est certain que j'avais une visite. Mais ce qui est certain aussi, monsieur, c'est qu'en vous entendant parcourir comme un furieux toutes les pièces de mon appartement, j'ai été prise de quelque effroi.

— Vous sentiez donc votre tort ?

— Nullement ; mais je connais votre absurde jalousie. J'ai voulu empêcher une scène violente : ce que j'ai fait, je ne l'ai fait que par considération pour vous et par égard pour ma réputation.

Le duc était confondu.

— Enfin, reprit-il, vous avez un amant !

— Si cela était, et si j'avais cette ressemblance avec toutes les femmes de la cour, je l'avouerais franchement, dit la duchesse d'un ton plein de dignité. Mais il n'en est rien. Je recevais les hommages spirituels d'un homme aimable, mais je les recevais en riant, comme j'ai reçu vos accusations.

— Son nom, madame, son nom !

— C'est justement ce que vous ne saurez pas. Me préserve le ciel d'exposer un innocent à la vengeance implacable d'un philosophe.

— Un philosophe !... un philosophe ! je ne le suis pas, je ne veux pas l'être !

— Je m'en aperçois, monsieur. Heureusement vos amis ne sont pas là.

— De l'ironie, à présent !

— Plus tard vous me rendrez justice. Mais que tenez-vous donc là?... un chiffon !...

C'était le pan d'habit que le duc froissait dans sa main et agitait à chacun de ses gestes de fureur. Tout honteux du rôle ridicule qu'il jouait, M. de Vallemberg prit le parti de quitter la place sans ajouter un mot de plus ; mais il emporta son trophée.

II.

Depuis cette scène violente, une sorte de paix ou plutôt de trêve s'établit entre les deux époux. Par un accord tacite, on ne reparla plus de ce qui s'était passé ; on continua de se montrer ensemble, d'aller dans le monde, à l'Opéra, à la cour ; mais le ressentiment était resté au fond du cœur, Angélique ne pardonnant pas une accusation injuste, et M. de Vallemberg souffrant d'un soupçon qu'il croyait fondé.

Le duc ne se séparait pas un moment du morceau d'étoffe qui lui était tombé entre les mains. La pièce était rare ; un taffetas couleur jonquille avec de petits

bouquets de roses. « Jamais, se disait le duc, je ne vis nuance semblable. Oh ! si je pouvais retrouver un jour cet habit sur le dos de celui à qui il appartient ! » C'était son unique espoir. Obtenir une révélation de la part d'Angélique, il fallait y renoncer. A toutes les prières avait répondu son refus bien articulé, à toutes les menaces son silence plein de hauteur.

Et pourtant ce morceau de taffetas jonquille avait fait partie d'un habit, et cet habit avait été sur les épaules d'une personne quelconque... Où retrouver cet habit ? où retrouver cette personne ?

Ah ! si Angélique eût bien voulu, les incertitudes du pauvre duc se fussent promptement terminées. Mais Angélique avait de la fermeté, et autant pour prévenir un éclat dangereux que pour punir son mari de l'avoir injustement accusée, elle s'était juré de ne jamais rien révéler. M. de Vallemberg ne put donc obtenir aucun éclaircissement ; et encore moins eut-il connaissance du billet suivant, que nous transcrivons ici à l'usage du lecteur :

« A M. le comte de Morangy.

» Mon cher comte, vous méritez bien d'être grondé.
 » Vous êtes ou un fou ou pour le moins un imprudent.
 » Qu'aviez-vous besoin de fuir comme un enfant lorsqu'on que mon mari est entré ? Nous ne faisons aucun
 » mal, et il eût été beaucoup plus sensé de rester
 » chacun sur notre fauteuil. Votre panique m'a gagnée.
 » En réfléchissant, j'ai bien ri. Cependant, c'est sérieux au fond : M. le duc a beaucoup de violence ;
 » je ne voudrais pas plus l'exposer que vous exposer
 » vous-même. Il n'aurait qu'à apprendre que vous me
 » rendiez des soins... son imagination galoperait.
 » Croyez-m'en, il faut vous éloigner, au moins pour
 » quelque temps. Mon amitié est à ce prix. Je ne vous
 » exile pas, mais je vous prie de vous exiler ; ce n'est
 » pas la même chose. Nous nous reverrons. Alors
 » vous serez raisonnable, et vous ne vous étonnerez
 » plus, n'est-ce pas ? qu'il y ait à la cour, — et sous
 » le règne de madame Du Barry, — une femme qui
 » veuille avec obstination rester honnête. »

III.

M. l'abbé Terray, ministre d'État, contrôleur général des finances, directeur général des ponts-et-chaussées de France, avait réuni belle et nombreuse compagnie dans son hôtel de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Tout ce que la cour offrait de personnages de distinction se pressait dans ces salons éblouissants de luxe. Lieutenants généraux et maréchaux de camp, chevaliers de Saint-Louis, du Saint-Esprit ou de Saint-Michel ; ministres des cours étrangères ; fonctionnaires et dames tant de la maison du roi que de celle des princes ; nul n'avait voulu manquer à cette fête.

Pour deux raisons, le duc de Vallemberg se fût bien gardé de dédaigner l'invitation du ministre d'État. Son rang d'abord l'obligeait à paraître au milieu de ses pairs ; mais, en outre, il n'avait jamais plus multiplié ses courses et ses apparitions dans le monde que depuis quelque temps. Un vague espoir le ramenait sans cesse à la poursuite du fantôme qu'il voulait absolument trouver et qu'il eût dû craindre cependant de rencontrer. « Quelle folie à moi ! se disait-il ; à quoi bon

chercher cette ombre ? » Et il continuait de chercher.

Le voilà chez l'abbé Terray. De beaux esprits l'entourent, hommage naturel envers leur protecteur et presque leur confrère ; le duc parle philosophie et humanité, avec des gestes saccadés et des regards farouches ; il rit d'une voix à vous porter en terre.

Angélique n'avait jamais été plus ravissante ; elle brille d'un éclat incomparable au milieu de ses bonnes amies, mesdames de Fleury, de Talaru, de Laval, de Vintimille, de Roze, d'Hautefort et de tant d'autres, qui lui font comme un rempart de grâce et d'élégance.

C'est à qui vantera la duchesse. Le duc est partagé entre l'orgueil du possesseur et la jalousie de l'époux.

Un bras prend le sien. Il se retourne et voit le baron de Grimm, qui était venu en ce lieu butiner pour sa correspondance.

Celui-ci, l'entraînant vers un angle, lui dit avec véhémence :

— Mon cher duc, je suis hors de moi. Un inconnu, un malheureux nommé Gilbert, vient de lancer la plus violente diatribe contre l'Académie française, parce qu'elle n'a point couronné des vers de sa façon sur le *Génie aux prises avec la fortune*. Son père, honnête laboureur, lui avait prédit que son funeste penchant pour la rime le mènerait tout droit à l'hôpital... Malgré cette prophétie, il est venu rimer à Paris et y mourir de faim, et il s'en prend, comme de raison, à son siècle !...

Quelqu'un en ce moment dit, ou plutôt laissa tomber ces paroles avec une indignation généreuse :

— Ah ! voilà bien les jugements et les censures de la société !

Grimm et le duc se retournèrent brusquement. Ils aperçurent alors un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qui, le coude appuyé sur le marbre blanc d'une console, promenait sur la fête un regard d'ennui.

M. de Vallemberg frémit de tout son corps. Il tira doucement quelque chose de sa poche : c'était le morceau de taffetas jonquille ; doucement encore il rapprocha le morceau de l'habit que portait l'inconnu. O surprise ! cet habit était exactement de la même nuance, de la même étoffe... Le duc eut beaucoup de peine à ne pas jeter un cri.

— Mon cher Grimm, dit-il d'une voix étouffée par l'émotion, allez donc faire un peu votre cour à la duchesse...

Grimm s'éloigna. L'époux alors toisa de l'œil celui qu'il considérait déjà comme un ennemi mortel. Quant au jeune homme, il était resté parfaitement impassible. L'atmosphère où il se trouvait ne paraissait nullement l'éblouir, pas plus que la contenance hautaine du duc l'intimider. Ce dernier sentit qu'il fallait d'abord, par prudence, employer les moyens de douceur afin de parvenir à découvrir la vérité.

— Mon cher monsieur, dit-il en essayant un sourire qui ressemblait assez à une grimace, vous vous êtes mêlé tout à l'heure à notre conversation. Je ne vous en fais pas un reproche, loin de là. Mais vous avez éveillé en moi une certaine curiosité. Connaissez-vous le poète dont me parlait le baron de Grimm ?

— Pas le moins du monde, monsieur.

— Alors...

— Pourquoi m'intéressé-je à lui ? Voilà la question

qui est sur vos lèvres. L'explication sera très facile. Je suis jeune, j'ai besoin d'arriver; par conséquent, ma sympathie est acquise à ceux qui luttent contre le sort.

— J'entends, vous cherchez fortune à Paris.

Le jeune homme redressa la tête.

— Monsieur, dit-il fièrement, ce n'est ni le lieu ni le moment de parler de mes affaires.

— A merveille; mais vous seriez moins discret si vous saviez que votre interlocuteur est le duc de Vallemberg, premier gentilhomme de la chambre du roi, commandeur des ordres...

— Raison de plus, monsieur le duc, pour que nous n'ayons rien de commun; car je me nomme tout simplement César Frignet, de Rennes.

En parlant ainsi, le jeune homme avait fait un mouvement. Le duc devint très pâle. Il avait remarqué qu'une basque de l'habit jonquille avait subi une réparation avec un morceau qui n'était pas complètement de la même nuance...

— Monsieur, reprit-il, il se pourra que la suite de notre entretien soit grave.

— Comment?

— Vous ne me connaissiez pas?

— Du tout.

— Vous n'êtes jamais venu en mon hôtel de la rue de Varennes?

— Je vous avouerai que, sur l'avis de M. Penot de Tournières, trésorier général du barrage, je m'étais présenté chez vous...

— O ciel!

— Mais vos gens ne m'ont pas admis, et dans ma fierté bretonne j'en avais gardé quelque ressentiment.

— Monsieur, dit brusquement le duc, voulez-vous me suivre en un lieu plus écarté?

— Je ne demande pas mieux.

Ils allèrent jusqu'à un petit salon entièrement désert. Là, M. de Vallemberg, donnant libre cours à son impétueuse jalousie, s'écria:

— Êtes-vous homme d'honneur?

— Par le ciel! vous seriez le premier à en douter, monsieur le duc.

— Savez-vous tenir une épée?

— Je l'ai prouvé déjà plus d'une fois.

— Si moi, duc et pair, je vous appelais au combat, que répondriez-vous?

— Que ce serait de votre part un acte de folie.

— Ah! vous en jugez ainsi? Alors vous refusez?

— Certainement.

— Donc, vous êtes un lâche!

Ici ce fut au tour de César Frignet de devenir agité, d'être hors de lui-même. Il boutonna brusquement son frac jonquille, croisa les bras et répondit en dardant des yeux flamboyants sur le duc:

— Ou vous êtes un insensé ou vous abusez cruellement de votre position sociale. Fixez le jour et l'heure du combat, l'endroit où il aura lieu; et vous verrez si le fils d'Eustache Frignet, bourgeois et notable de Rennes, est un lâche.

— Eh bien, dit le duc, soyez demain à dix heures, avec deux témoins à la porte d'Auteuil.

— J'y serai.

M. de Vallemberg alla rejoindre sa femme, tandis que César Frignet, tout ému, sortait de chez l'abbé Terray en se disant:

— Si je comprends un mot à ce qui vient de m'arriver, je veux bien être pendu.

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE PARIS.

La semaine qui vient de s'écouler n'est qu'une longue période de deuil, dont chaque jour, pour ainsi dire, est marqué par une catastrophe. Vendredi c'est M. Paillet, un des premiers, le premier peut-être des orateurs du barreau, qui succombe en pleine audience, frappé comme d'un coup de foudre.

Le lendemain, c'est la digne et fidèle compagne d'un des hommes les plus illustres et les plus honorés de ce temps-ci, de l'ancien procureur général de la Cour de cassation, de l'ancien président de la Chambre des Députés et de l'Assemblée nationale, du défenseur du maréchal Ney, de l'ami du roi Philippe, c'est madame Dupin, qui s'endort du sommeil de l'éternité.

Dimanche, Paris surpris autant qu'alarmé par les reflets ardents dont se teignent les premiers voiles du soir, se précipite tout entier dans la direction de ces lieux sinistres, et assiste au spectacle grandiose et terrible de la Manutention militaire, transformée en torrent de feu. Quel tableau! une immense fournaise percée, sur ses deux faces, de quatre rangées de fenêtres à travers lesquelles on aperçoit la flamme victorieuse, éperdue, furibonde, flamboyant, tournoyant, avançant, reculant, vomissant vers le ciel des tourbillons de feu enveloppés de nuages de fumée, tandis que des toits, des croisées, des mansardes des habitations voisines, s'élançant des jets d'eau qui combattent, arrêtent, repoussent pied à pied le fléau destructeur. C'est le bruit monotone et lugubre du piston manœuvrant à coups

redoublés; c'est la clameur confuse des voix des travailleurs, dominée par le son perçant du sifflet ou l'éclatante fanfare du clairon; c'est le roulement tragique des tonneaux de porteurs d'eau, des voitures de secours, des pompes et des appareils de sauvetage; c'est le cliquetis des armes de la garde préposée au maintien de l'ordre; c'est le fracas des poutres consumées qui se rompent; c'est le bourdonnement de l'incendie; c'est cette foule émue, acteurs et spectateurs, qui s'agite, se croise, se coudoie, s'ameute, se groupe, soit à portée, soit à distance du sinistre; c'est l'aspect effrayant des pompiers à cheval sur les murs, suspendus aux fenêtres, debout sur les toits chancelants, engagés au milieu du brasier dont la lueur éclatante colore d'un rouge sombre leurs casques ternis par la fumée; c'est enfin cette lumière pourprée qui semble ensanglanter les objets d'alentour. Qui n'a point assisté à l'incendie d'un vaste et puissant édifice ignore une des plus belles horreurs qu'il soit donné à l'homme de contempler.

A peine les derniers débris de la Manutention militaire s'écroulaient-ils sous l'action combinée des flammes et des pompes, que la rue Thérèse s'emplissait de carrosses de deuil, de voitures bourgeoises, d'imposants personnages revêtus de robes rouges, de toges noires. C'était le cortège funèbre du digne et malheureux Paillet, de l'illustre avocat, de l'homme de bien, de l'orateur suivant Cicéron: *vir bonus, dicendi peritus*, qui se réunissait pour conduire ses restes vénérés à sa dernière demeure.

Qu'on me permette ici d'emprunter la plume éloquente d'un des confrères, des amis de M. Paillet :

« Vendredi dernier, 16 novembre, dit M. Henri Cauvain, la première chambre du tribunal de la Seine s'occupait d'un procès tout littéraire. M. Paillet était chargé des intérêts de l'une des parties. Durant son plaidoyer, son adversaire, les avocats présents à la barre, les magistrats, tout en écoutant avec leur attention accoutumée sa parole ordinairement si sûre d'elle-même, remarquèrent une certaine altération dans ses traits. Ses yeux brillaient d'un éclat fébrile; son visage s'était empourpré. Sa diction, d'une netteté si admirable, s'embarrassait par moments. Lui qui gouvernait avec tant d'aisance le mouvement toujours réglé de sa pensée et de sa diction, semblait par intervalles faire un effort pénible pour rassembler ses idées et pour disposer sa phrase. Quelques mots surtout ne sortaient de sa bouche qu'au prix de laborieuses fatigues. On eût dit qu'il avait hâte de terminer. Il cessa de parler et tomba sur son banc comme saisi d'un étourdissement. On s'empressa autour de lui. Le président, M. Debelleyne, le tribunal tout entier manifestèrent la plus touchante sollicitude. On le conduisit, soutenu par ses confrères, dans un petit salon réservé aux avocats. Là, à peine assis dans un fauteuil, il se renversa en arrière, une sorte de convulsion ouvrit ses lèvres et son visage se décomposa. Il avait perdu connaissance. Les secours de l'art lui furent prodigués, mais en vain. On put le transporter à sa maison; à six heures, après avoir reçu les sacrements de l'Église, il rendit le dernier soupir. Telle a été la fin de cet avocat éminent, qu'un coup soudain a frappé à la barre, et qui a été emporté du Palais, encore vêtu de sa toge, comme un soldat atteint sur le champ de bataille est enlevé dans son armure.

« M. Paillet était inscrit au barreau de Paris depuis 1824. Il avait alors vingt-sept ans et il avait passé les premières années de sa jeunesse dans un barreau de province, où les qualités brillantes et solides de son esprit s'étaient déjà fait distinguer. Sa réputation date de 1825. Il suffisait, en cet heureux temps, d'une occasion pour mettre en relief un jeune avocat. M. Paillet avait été chargé de la défense de cet homme étrange et fatal qu'on appelait Papavoine, et qui, poussé, ce semble, par une pensée infernale, avait égorgé, on ne savait pourquoi, deux enfants sous les yeux de leur mère. On agitait alors une thèse que la science médicale a souvent accueillie et que la justice a repoussée toujours. On se demandait si certains crimes, demeurés inexplicables, n'étaient point des actes de folie, et si les auteurs de ces méfaits ne devaient point être traités comme des maniaques, au lieu d'être condamnés comme des criminels. En effleurant ces questions brûlantes, M. Paillet, fidèle à sa nature contenue et discrète, demeura dans les limites du bon sens et des convenances. Son plaidoyer attira l'attention bienveillante des maîtres du barreau, qui s'empresèrent, à l'envi, de soutenir par leurs encouragements et par leurs conseils ce jeune homme en qui se révélait déjà un talent sérieux et convaincu.

» La mort inattendue de M. Paillet a été un événement; ses funérailles seront pour le barreau une date mémorable. La présence des avocats, tous revêtus de leurs insignes professionnels, leur a donné le caractère d'une imposante manifestation. La magistrature y avait marqué sa place. M. le premier président Delangle avait annoncé que

la Cour ne tiendrait pas d'audience lundi 19, afin qu'elle pût assister aux obsèques de M. Paillet: touchant hommage rendu à l'avocat de talent, à l'homme de bien, et d'autant plus précieux que le chef éminent de la Cour a été l'une des gloires de notre barreau. Les avocats à la Cour de cassation, les notaires, les avoués de première instance et d'appel y étaient représentés par leurs chambres disciplinaires. On retrouvait enfin dans le cortège funèbre, parmi une foule pressée de clients et d'amis, les avocats que le barreau a cédés à la politique, aux affaires, à la magistrature: M. Abbatucci, M. Delangle, M. Baroche, M. Billault, M. Boinvilliers, M. Duvergier. On peut le dire sans exagération: le monde judiciaire tout entier était debout auprès de cette tombe, prématurément ouverte, pour honorer la mémoire de M. Paillet et pour s'associer au deuil de sa famille.

À peine les dernières pelletées de terre comblaient-elles la fosse de M. Paillet, que s'ouvrait celle d'un homme célèbre à un titre différent: M. Romieu expirait à peine âgé de cinquante-cinq ans. M. Romieu appartient à cette tribu de jeunes viveurs du temps de la Restauration, sortes d'Alcibiades au petit pied, qui, après avoir dépensé leur jeunesse et leur esprit à rire et à se divertir aux dépens d'autrui et d'eux-mêmes, devinrent, avec l'âge et la réflexion qu'inspire l'aspect des révolutions, des hommes sérieux et utiles, et consacrèrent à leurs pays les talents qu'ils avaient d'abord consumés dans de futiles passe-temps. Victime à son tour de ces traits qu'il avait décochés sans scrupule contre tant d'autres, M. Romieu se vit, sous le gouvernement de Juillet, l'objet des épigrammes et des sarcasmes de la petite presse, qui le proclamait *l'Attila des hannetons*. Cette plaisanterie, devenue célèbre, eut lieu à l'occasion d'un arrêté pris par M. Romieu, en conseil de préfecture, dans le but de combattre les ravages commis par ces insectes sur la production végétale de son département. L'intervention de M. Romieu contre l'invasion des hannetons n'était pas au fond plus risible que la lutte de Moïse contre le fleau des sauterelles; mais la malignité française, toujours prêt à travestir les choses les plus graves, pour peu qu'elles offrent un côté comique, s'empara de cette circonstance pour en faire un texte inépuisable de railleries, et le nom de Romieu resta, à dater de ce jour, inséparable de celui de hanneton.

Cette petite guerre d'épigrammes n'empêcha pas, du reste, M. Romieu de passer par les plus éminentes fonctions et de les remplir avec autant d'honneur que de capacité. Tour à tour préfet, directeur des Beaux-arts, inspecteur des bibliothèques publiques, il se montra aussi écrivain distingué et pamphlétaire d'une rare énergie: ses deux ouvrages, *l'Ère des Césars* et *le Spectre rouge*, ont eu le privilège de passionner la presse et le monde politique, et de contribuer peut-être à l'un des plus grands événements du temps où nous vivons.

À cette liste de morts déjà longue, il faut ajouter le nom de madame Geoffroy Saint-Hilaire, la femme d'un savant célèbre à juste titre, enlevée à quarante-cinq ans par une maladie de poitrine, et celui de Huerta, guitariste célèbre, qui vient de mettre fin à ses jours.

En présence de tant de larmes et de deuil, la plume nous tombe des mains et nous ne nous sentons pas le courage de causer de comédie ni de vaudevilles. C'est presque un sacrilège que de parler théâtre au milieu de tant de sépultures encore entr'ouvertes.

A. DE BRAGELONNE.

A. G. GOUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



L'approche du jour de l'an donne à Paris un redoublement d'activité. Les magasins rivalisent de magnificence, on s'occupe des cadeaux qu'il faudra faire, selon l'antique usage, et c'est à qui exposera aux regards du public les plus séduisantes fantaisies. La mode est multiple dans ses caprices et chacun y trouve son compte, parce que cela laisse à tous les goûts la facilité de se satisfaire.

Les fraîches toilettes de bal vont apparaître dans tout leur éclat. J'en ai vu plusieurs,

ravissantes de grâce et d'élégance, dans la maison *Lhôteau* (ancienne maison *Popelin Ducarre*), qui étaient destinées à parer de belles dames à la fête donnée par la ville à S. M. le roi de Sardaigne.

Il y avait une robe en taffetas rose, à double jupe, garnies chacune d'un rang de plumes frisées, ainsi que la berthe du corsage, qui était plat, long de taille et en pointe.

Une autre robe, bleu de ciel, était couverte de volants

de dentelle. Une berthe semblable ornait le corsage. Sur les manches, qui étaient fort courtes, retombait aussi un haut volant.

J'ai remarqué quelques robes garnies de volants en crêpe. Les uns, simplement découpés à larges dents non bordées; d'autres, dont les dents étaient entourées de petite blonde blanche. Cela produisait un effet charmant.

Il y avait aussi des jupes de tulle, bouillonnées jusqu'à vingt centimètres de la taille à peu près. Au milieu des bouillons et formant losanges, on avait semé des pâquerettes. Le corsage était drapé. Devant et sur les manches, il y avait des petites touffes de fleurs semblables. La coiffure devait être nécessairement en harmonie avec le reste.

Cette toilette portait le cachet de suprême distinction que mademoiselle *Pauline*, qui crée et dirige tout ce qui se fait en robes dans la maison *Lhôteau* sait mettre à ses œuvres.

Je ne parlerai pas de la maison *Lhôteau*, sans rappeler ses coquettes confections et ses jolis objets de lingerie. Quelle grâce dans ces petits corsages de fantaisie, à manches, pour mettre sur les robes décolletées! Comme ils sont frais et de bonne façon, ces fichus Louis XIII et à la paysanne, enjolivés de ruches et de dentelles! Devant les derniers, qui sont froncés sur chaque épaule et dans le milieu du dos, on met un gros chou en ruban. Les autres, on le sait, sont à longs pans, qui s'attachent sous les bras.

On peut les tailler ronds derrière, ou formant un peu la pointe. Dans ce dernier cas, ils sont en pointe aussi sur les épaules et l'on y place un nœud à bouts, mais courts.

Les sous-manches, pour toilette de ville, sont le plus ordinairement à bouillons de tulle, et toujours avec ornements en velours noir, pensée ou cerise.

Les coiffures de fleurs, pour bal, sont toutes très volumineuses et encadrent encore la tête derrière. C'est du moins ce que nous avons constaté dans la maison *Perrot*, qui a les créations les plus nouvelles qu'on puisse voir en ce genre. Nous y avons remarqué la coiffure *Erigone*, composée de raisin, de pampres et de roses, qui est d'une admirable distinction. Puis des guirlandes de fleurs seules, si fines, si fraîches, qu'on les croirait naturelles.

A propos de bal, je songe aux élégants mouchoirs de la maison *Chapron*, et je vous les rappelle, car ils sont indispensables avec une toilette recherchée. Sur les uns on brode, j'allais dire on grave, tant cela est exécuté avec perfection, les armoiries de quelque noble dame. Les autres sont couverts de fleurs qui surmontent une riche application de Bruxelles. Viennent ensuite les mouchoirs de demi-toilette, brodés et festonnés seulement.

La maison *Violard*, si justement renommée pour la beauté de ses dentelles, a mis en vogue de charmants petits mantelets de soirée, en dentelle noire et blanche, à un volant, d'une coupe gracieuse et pleine d'élégance. Ces mantelets sont ce qu'il y a de plus convenable avec une riche toilette, pour les femmes qui ne dansent pas.

Jamais les enfants n'ont été habillés avec autant de recherche que maintenant. Il faut visiter le magasin *Saint-Augustin*, pour se faire une idée des mignardes coquetteries que l'on imagine à leur intention. La grâce, le bon goût, la distinction, se révèlent dans tout ce qui se confectionne chez *M. Thorel*.

On garnit les robes des petites filles avec des fontanges en ruban, soit du bas, soit en façon tablier ou sur les côtés. On y mêle des effilés et de la passementerie. On les couvre aussi de volants comme les nôtres. Quant aux corsages, ils sont à berthe ronde, à traverses ou à châle, très capricieusement ornés de galons, de velours, d'effilés et de glands; puis il y a des corsages de fantaisie tout en velours.

Les basquines ajustées ne sont pas plus abandonnées pour elles que pour nous. On met souvent sur leurs robes de grandes pélerines en étoffe semblable. Ou bien, on leur fait de petits talmas en drap ou en peluche grise.

Les paletots-blouses des petits garçons se font en velours, cachemire, ou étoffe écossaise. On orne les premiers de galons et de grelots de soie, ceux-ci de larges bandes en velours. Ils ont avec cela la collerette à la *pierrrot* en broderie anglaise, et les sous-manches blanches à poignet. Pour coiffure, un chapeau de feutre grisonné de plume, ou une casquette de velours selon l'âge.

En ce qui concerne cette partie de leur toilette, on peut, du reste, se renseigner chez *M. Desprey*. Son magasin de chapellerie renferme ce qui se fait de mieux pour les enfants, et il a une aussi grande renommée en ce genre que pour les coiffures d'amazones.

Parmi toutes les confections qui paraissent, la forme que l'on adopte de préférence est le *talma* à manches. Les sorties de bal se font toujours à capuchon, ornées de cygne, d'hermine, ou de bandes très larges en peluche. Il y en a auxquelles on met de riches effilés à boules.

Les corsages des robes se font indifféremment à basques ou tout ronds, selon le caprice ou le désir de changement qu'on peut avoir. Quant à moi, je plaide toujours en faveur des basques.

Les robes restent longues et les jupes très amples.

Les basquines ajustées en velours ou en soie sont fort à la mode. Pour toilette d'intérieur, on peut les faire en drap de dame.

Les corsages à bretelles se font encore, — bien que l'on ait cherché à les mettre en disgrâce, comme les basques, — en étoffe semblable à la robe et ornées de hauts effilés, elles élargissent la carrure et lui donnent beaucoup de grâce. Sur les robes de bal même, on met des bretelles en ruban ou en fleurs. Les rubans peuvent être garnis de blonde.

Une grande nouveauté, ce sont les robes en peluche. J'ai vu hier une de nos élégantes qui en avait une couleur pensée. Il y en a un grand nombre à volants de peluche seulement, dont le fond est en soie unie.

Il faut le dire, cela est d'un aspect lourd.

Il n'est bruit, dans les cercles féminins, que des charmants corsets de madame *Hypolite*, et de la grâce avec laquelle ils dessinent la taille. Les toilettes de bal nécessitent absolument un corset irréprochable, si l'on veut être bien habillée. Nous croyons donc rendre service à nos abonnées, en leur rappelant le nom de madame *Hypolite*.

Je ne finirai pas sans vous parler des charmantes coiffures de soirées que j'ai vues chez madame *Plé-Horain*, et de ses chapeaux non moins délicieux. La plupart de ceux de ville se font en velours plain de couleur foncée, en velours épinglé et en moire antique. Quelques-uns sont en gros de Naples et velours. Cela est pour mise simple.

Les chapeaux élégants pour théâtre ou concert sont le plus souvent en crêpe, très ornés de blonde, de fleurs, ou de plumes. Ceux pour grande toilette de ville se font en velours épinglé, rose, bleu, ou blanc, en satin cannelé, satin résille, ou en étoffes mouchetées. Ces étoffes sont fort jolies. On dirait qu'un tulle illusion est étendu sur le fond; cela produit un effet des plus agréables.

Les formes sont toujours petites, avançant sur le front, enroulées des côtés.

Les bavolets ont une longueur démesurée; il y en a avec lesquels on se coifferait, en vérité, mais la mode le veut, tout est dit.

Les coiffures de madame *Plé-Horain* se composent de grosses touffes de fleurs, auxquelles se mêlent coquettement des blondes d'aloès, ou des dentelles d'or. L'une d'elles figurait une espèce de résille en velours ponceau, c'est-à-dire que les bandes de velours, larges d'un doigt, s'enlaçaient les unes dans les autres, formant la pointe devant à la *Marie-Stuart*. De chaque côté il y avait de petites têtes de plumes blanches, d'où s'échappaient des bandes flottantes en velours. Une blonde d'aloès se jouait dans tout cela avec beaucoup de grâce. Cette coiffure était pleine de distinction, comme, du reste, tout ce qui se fait dans la maison de madame *Plé-Horain*.

Il y a, pour demi-toilette, de ravissants petits bonnets. Leur forme varie, selon le caprice de la main qui les fait éclore. Les uns sont tout ronds, les autres ont la coupe d'une fanchon. Ils avancent peu sur la tête; de petites passes en tulle noir, cachées sous la dentelle ou la blonde, soutiennent, de chaque côté des touffes de fleurs, des coques de velours ou de ruban. Quelquefois le fond du bonnet est couvert de branches légères. Rien n'est plus coquet.

C'est surtout à cette époque que les parfums doivent avoir une grande vogue. On en imprègne les mouchoirs, on s'en sert pour la toilette et l'on choisit les plus délicats entre tous. Je vous rappelle donc ceux de la maison *Faguer-Laboullée*. Vous y trouverez, en outre, des recettes excellentes pour la conservation du teint et, par conséquent, de la beauté; de l'eau de Cologne perfectionnée; des éventails et des gants charmants; enfin, le fameux *philocomie Faguer*, d'une propriété si efficace pour arrêter la chute des cheveux, en prévenir la décoloration et en provoquer la croissance.

Madame Juliette LORMEAU.



DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 448.

N° 1. PETIT GARÇON DE CINQ ANS. — Corsage et jupe en velours garni de boutons grelots. Le corsage forme basquine; il est plissé à gros plis creux, devant et derrière du haut en bas; sur chaque milieu de pli il y a un rang de boutons grelots. Boutons et plis se continuent sur la basque.

La manche courte forme de gros plis en haut du bras, et sur chaque pli il y a aussi des grelots.

La jupe est à gros plis tout autour.

Pantalons en percale brodée. — Guêtres en velours.

N° 2. JEUNE GARÇON DE HUIT A DIX ANS. — Veste en velours, bordée de galons de moire; gilet en piqué blanc; pantalon en drap clair.

N° 3. PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS. — Chapeau en feutre avec rubans de taffetas et velours épinglé. Basquine ajustée en velours, ornée de jais. Jupe en popeline écossaise.

N° 4. BÈBE. — Capote en taffetas avec ruban de velours épinglé; dessous en blonde ruchée avec bandelettes en petit ruban. Douillette à manches, à basquine et à pèlerine, en taffetas ouaté avec bordure en peluche. Robe en jaconas brodé.

N° 5. PETITE FILLE DE NEUF A ONZE ANS. — Robe en taffetas garnie d'effilés en chenille à boules. Corsage ajusté; manches à deux cloches; jupe à plis très creux.

N° 6. PETITE FILLE DE CINQ A SIX ANS. — Robe en popeline, garnie de ruban plissé encadré dans deux effilés.

N° 7. PETITE FILLE DE CINQ A SIX ANS. — Capote en taffetas, ornée de blonde et de ruban. Robe en taffetas, garnie de plissés et de nœuds en ruban de taffetas. Le corsage à basque a des revers derrière comme devant.

PLANCHE DE LINGERIE.

MAISON COLAS.

N° 1. Bonnet habillé en blonde blanche et dentelle, orné d'un camélia double et de rubans de taffetas. De chaque côté retombe une barbe en ruban, bordée de blonde et garnie de petits velours.

N° 2. Bonnet en point d'Angleterre. Le fond se compose de petites dentelles couchées l'une sur l'autre sous un ruban croisé. La garniture forme un double bavolet, et les ornements consistent en rubans de taffetas et de velours.

N° 3. Bonnet du matin, en mousseline, garni de plissés en valenciennes et en rubans.

N° 4. Bonnet capuchon, en mousseline, doublé de taffetas et garni d'une valenciennes, avec chou en ruban et valenciennes.

N° 5. Fichu *Ristori*, en tulle, garni de guipure, avec agrafes en ruban.

N° 6. Col en valenciennes, avec petits velours à plat.

N° 7. Col broche, en application et entre-deux.

MAISON ALPHONSINE.

N° 8. Coiffure, en velours *neigé*, bordée d'une blonde et ornée de deux belles plumes.

N° 9. Chapeau en taffetas blanc, avec fanchon de velours. Bavolet garni de dentelle noire. Deux branches de fleurs retombent depuis le haut de la passe sur les côtés.

P O É S I E.

Ce que l'imitation de Jésus-Christ dit aux hommes.

Ames que le Seigneur éprouve,
« Je suis la voix, je suis l'esprit.
» Je suis le jardin où l'on trouve
» L'herbe divine qui guérit. »

Cœurs blessés que le deuil désole,
« Je parle à tout ce qui gémit.
» Je suis la bouche qui console,
» Je suis la main qui raffermir. »

Voyageurs dont le ciel se voile,
« Je suis le phare et la clarté.
» Je suis l'astre, je suis l'étoile
» Qui luit dans toute obscurité. »

Nochers qui sentez le courage
Faiblir dans votre cœur humain,
« Je suis votre ancre dans l'orage,
» La boussole en votre chemin. »

Vous tous qu'assiège la souffrance,
Que visite l'affliction,
« Je suis le vase d'espérance,
» L'urne de consolation. »

Vous tous dont quelque membre saigne,
» Je suis le baume des douleurs,
» Le livre d'or qui vous enseigne
» Quel trésor vous feront vos pleurs. »

Vous tous que Dieu met à l'épreuve,
« Je suis l'abri toujours ouvert,
» Je suis la source où l'on s'abreuve
» Dans les sables du grand désert. »

Désespoirs, tristesses funèbres,
Nuits où l'on s'égare en luttant,
« Je suis dans toutes les ténèbres
» La douce aurore qu'on attend. »

ANDRÉ VAN HASSELT.

LA FAMILLE DES CHATS.

La section des chats ou des *felidés* comprend un si grand nombre de genres, d'espèces et de variétés, que non-seulement leur histoire, même abrégée, ne

saurait être faite ici, mais que la simple énumération en serait trop longue. Je me bornerai donc à vous signaler les types principaux.



Plusieurs de ces types méritent assurément les honneurs d'une monographie :

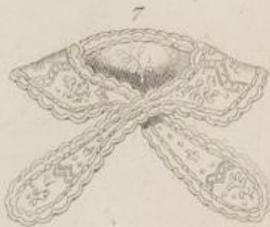
Le lion, par exemple, dont on a dit tant de bien, et dont on a fait le roi des animaux ;

Le tigre, qu'on a fort calomnié, selon moi, faute de le bien connaître ;

Le jaguar, la panthère, le léopard, le lynx, le guépard ;

Tous ces animaux ne sont que des chats ; ils ne sont ni plus méchants, ni plus sanguinaires, ni plus *traîtres*, ni plus braves au fond que monsieur votre minet ; ils sont seulement plus grands et plus forts, ce qui les rend plus audacieux ; et ils ont un appétit plus exigeant, ce qui fait qu'ils dévorent des hommes ou des girafes, ou des gazelles, au lieu de croquer des souris,

ralion
vous



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue e Richelieu, 92.

Bonnets et Lingerie de la Maison Colac.
Coiffure de Bal, et Chapeau d'Alphonsine.

Octobre 1855.

s; ils ne
ni plus
eur vote
s forts, et
petit plus
nes qu'elles
sœurs.

Imprimé chez M. L. Bache et Fils, Paris.

... en des serins, et qu
... tout, au lieu
... la cicouette de l
... nous lisons ces
... dans leurs forêts
... que du pe
... qui parcourt
... qui se j
... que jle sur
... sur le bureau
... l'homme de lettres.
... est trop bien en
... mais il
... le chat sauva
... le chat domestique
... plus forte en d
... est surpasse de qu
... en arriere pour
... sur l'epine dorsale
... plus claires s'elevent
... sur les cuisses; la
... les yeux sont blancs; le
... les pattes noir, a
... dans les
... de mals et d'autre
... une classe active. L
... d'abord cou
... se dans en se faisant batt
... tout i coup il s'ele
... l'epine, il regard
... se prate securite. Cet a
... La cruissation
... se errante; m
... se l'assimile
... l'hauc.
... du chat sauvage
... les autres climat
... sont resillies les
... que nous
... ou
... :
... qui se
... de son caractere
... Il est origi
... sont long, epais
... courtes, si qu
... ordinairement
... de brun. Ses allu
... : il a un goit
... Il aime
... chercher, il
... se deranger, ensui
... le trouver, et qu'il
... de ne doute pas,
... l'animie caracteris
... des
... l'objet en lo
... en ait
... fertiles; l'e
... les ma
... elle agit de
... a la long
... permanents, ta

des moineaux ou des serins, et qu'ils s'emparent d'un bœuf ou d'un mouton, au lieu de ne voler que le bifteck de l'un ou la côtelette de l'autre... Mais, pour aujourd'hui, nous laissons ces gros chats-là dans leurs déserts, dans leurs forêts ou dans leur cage, et nous ne nous occupons que du petit chat, — de celui qui vit parmi nous, qui parcourt nos caves, nos greniers, nos gouttières, qui se prélassa sur le sofa de la grande dame, qui file sur le tabouret de la portière, qui flâne sur le bureau et parmi les papiers de l'homme de lettres, du chat domestique enfin.

Cet animal vous est trop bien connu pour que j'aie besoin de vous le décrire; mais il n'en est pas de même de son type primitif, le chat sauvage. Celui-ci est un peu plus grand que le chat domestique; son pelage est d'un gris fauve, plus foncé en dessus, plus pâle en dessous; sa tête est marquée de quatre bandes noirâtres se réunissant en arrière pour en former une seule qui se prolonge sur l'épine dorsale jusqu'à la queue. D'autres raies plus claires s'étendent transversalement sur les flancs et sur les cuisses; la mâchoire inférieure et le tour des lèvres sont blancs; le museau d'un fauve clair, le dessous des pattes noir, ainsi que le bout de la queue.

Le chat sauvage vit isolé dans les bois; il se nourrit d'oiseaux, de mulots et d'autres petits animaux auxquels il fait une chasse active. Lorsqu'il est chassé lui-même, il manœuvre d'abord comme le renard, et fatigue les chiens en se faisant battre et rebattre dans les fourrés; puis tout à coup il s'élance sur un arbre, d'où, comme *Toto-Carabo*, il regarde les chiens courir avec une parfaite sécurité. Cet animal devient fort rare dans nos climats. La civilisation s'en est emparée, elle l'a arraché à sa vie errante; elle se l'est approprié, mais elle n'a pu se l'assimiler, comme nous le verrons tout à l'heure.

Du croisement du chat sauvage d'Europe avec les espèces importées des autres climats de l'ancien et du nouveau monde, sont résultées les innombrables variétés de chats domestiques que nous possédons actuellement. Parmi les races pures ou réputées telles, les plus remarquables sont :

1° Le *chat d'Angora*, qui se distingue des autres par la douceur de son caractère autant que par la beauté de sa fourrure. Il est originaire d'Angora, en Syrie. Ses poils sont longs, épais et soyeux, sa tête arrondie, ses oreilles courtes, sa queue touffue comme un panache, son pelage ordinairement blanc, quelquefois fauve et rayé de brun. Ses allures sont graves, ses habitudes tranquilles; il a un goût décidé pour le repos et la bonne nourriture. Il aime les caresses, mais il ne va point les chercher, d'abord parce qu'il n'aime point à se déranger, ensuite parce qu'il sait qu'on viendra le trouver, et qu'il n'a pas besoin de faire les avances. Je ne doute pas, pour ma part, que la bonhomie et l'aménité caractéristiques de cette race ne soient l'effet des soins et des gâteries dont, grâce à sa beauté, elle a été l'objet en tout temps et en tous pays: — car, quoi qu'on en ait dit, les animaux ne laissent pas d'être perfectibles; l'éducation, chez eux, ne modifie pas seulement les mœurs et le tempérament des individus, elle agit de génération en génération, et peut produire, à la longue, des changements très sensibles et permanents, tant dans les formes

et l'aspect extérieur que dans les goûts, les appétits, les instincts et l'intelligence.

2° Le *chat du Khorassan* qui, à la couleur près, ressemble fort au précédent, et qui est peut-être de même race, a été décrit ainsi qu'il suit par le voyageur espagnol Pietro della Valle: « Il y a en Perse une espèce de chats qui sont proprement de la province du Khorassan; leur grandeur et leur forme ne diffèrent point de celles du chat ordinaire; leur beauté consiste dans leur couleur et dans leur poil, qui est gris sans aucune moucheture et sans nulle tache, d'une même couleur par tout le corps, si ce n'est qu'elle est un peu plus obscure sur le dos et sur la tête, et plus claire sur le ventre, qui va quelquefois jusqu'à la blancheur, avec un tempérament agréable de clair-obscur, comme parlent les peintres: les deux nuances, mêlées ensemble, font un merveilleux effet; de plus, leur poil est délié, fin, lustré, mollet, délicat comme la soie, et si long que, quoi qu'il ne soit pas hérissé, mais couché, il est annelé en quelques endroits, et particulièrement sous la gorge. Ces chats sont entre les autres chats ce que les barbets sont entre les chiens: le plus beau de leur corps, c'est la queue, qui est fort longue et toute couverte de poils longs de cinq ou six doigts; ils l'étendent et la renversent sur le dos, comme font les écureuils, la pointe en haut, en forme de panache; ils sont fort privés. Les Portugais en ont porté de Perse jusqu'aux Indes. » Cette espèce est fort rare, et je ne la connais moi-même que par la description ci-dessus.

3° Le *chat des chartreux*. Ce chat ressemble beaucoup, par la couleur, au chat du Khorassan; ses poils sont gris à la pointe et bruns à la racine; ses oreilles, dégarnies de poils sur les bords, sont noirâtres, ainsi que les lèvres et la plante des pieds. Quelques individus de cette espèce ont une bande noire sur le dos, et sur les pattes des anneaux de même couleur, mais marqués très légèrement.

4° Le *chat d'Espagne* est remarquable par la couleur rousse qui, dans son pelage, occupe toujours une certaine place, et s'y trouve ordinairement mélangée, soit avec du blanc, soit avec du roux. Une particularité singulière de cette race, c'est que les femelles seules ont les trois couleurs à la fois: les mâles sont entièrement roux, ou roux et blancs, ou roux et noirs.

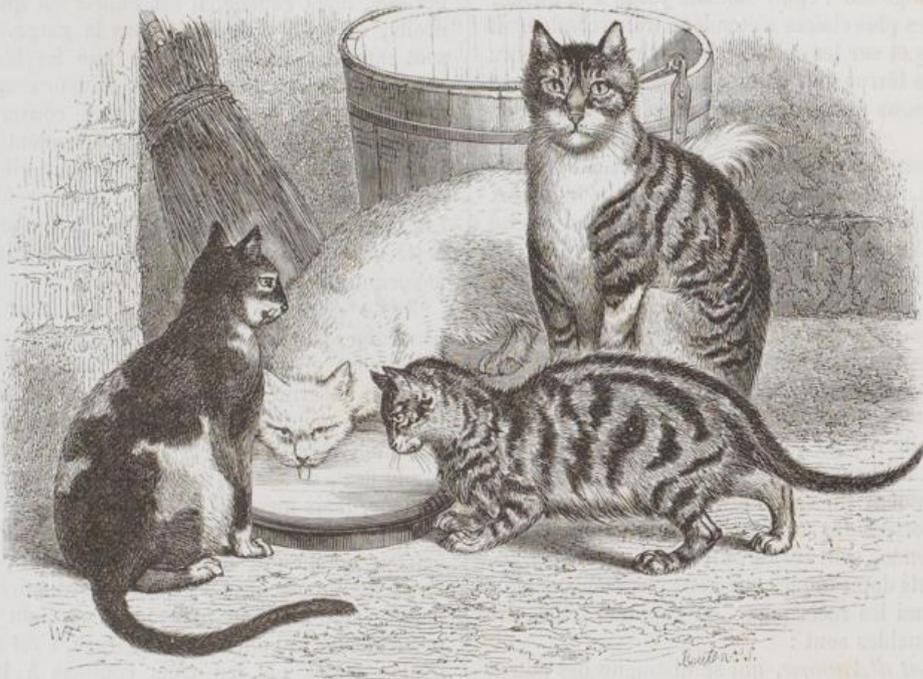
5° Le *chat domestique tigré* n'est, selon toute apparence, que le descendant du chat sauvage d'Europe dont je vous ai parlé plus haut.

Il y a en Chine une espèce de chats fort curieuse et très recherchée des dames du pays. Elle se distingue de toutes les autres parce qu'elle a les oreilles pendantes, ce que Buffon regarde comme la marque d'un esclavage séculaire et l'indice d'un oubli complet de l'état de nature. Les chats à oreilles pendantes appartiennent plus spécialement à une province du céleste empire, qu'on appelle Pe-che-ly; ils ont les poils longs et moelleux comme les chats d'Angora.

Il nous reste à envisager le chat sous le rapport moral et intellectuel, au point de vue de son rôle dans la société, de ses mœurs et de ses sentiments. Quant à moi, je vous avoue franchement que je n'ai pas pour le chat une grande sympathie. Je ne lui veux point de mal, au contraire; il plaît à mes yeux, et je vois en lui un des plus jolis animaux qui se puissent rencontrer.

J'admire sa grâce, sa souplesse, sa gentillesse, lorsqu'il est jeune; je contemple avec plaisir ses gambades, ses pirouettes, ses soubresauts, les évolutions auxquelles il se livre lorsqu'on le met aux prises avec une pelote de laine ou de coton. — Même je le caresse volontiers, après toutefois m'être fait assurer par son maître ou sa maîtresse, qu'il n'est ni méchant, ni fantasque, et que ses pattes sont sans griffes pour les amis de la maison. Enfin, je vais plus loin: je ne saurais refuser au chat une certaine estime due, ce me semble, à son caractère indépendant; mais je ne l'aime pas, et cela par une raison fort simple, c'est que lui, de son côté, n'aime point. C'est quelquefois un bon enfant, un bon vivant, familier, câlin, de liaison facile; mais c'est toujours un égoïste. Il n'est pas plus pour nous un ami qu'un serviteur. S'il prend les souris, c'est que cela l'amuse; s'il habite nos appartements, c'est qu'il y est mieux qu'en plein air,

qu'il y trouve bon gîte, bon feu et bonne chère; enfin, s'il souffre nos caresses, c'est qu'elles lui causent une sensation nerveuse agréable. La preuve, c'est qu'il faut savoir caresser un chat, et ne lui passer la main sur le dos ou sous le menton qu'à une certaine manière, si l'on ne veut s'exposer à des coups de griffe. Le chien, au contraire, reçoit avec joie des taloches aussi bien que de véritables caresses, dès qu'il y voit, de la part de son maître, un témoignage d'affection; — et il s'y trompe si peu, que souvent on le fait crier très fort sans lui faire de mal, en faisant semblant de le battre, pourvu qu'en même temps on le gronde, et qu'on lui montre un visage courroucé. C'est que chez le chien, les facultés affectives et la sensibilité morale sont très développées, tandis que chez le chat, la sensibilité est purement physique. En revanche, on ne peut nier que le sensualisme du chat ne soit tout à fait aristocratique et raffiné. Il aime la propreté, dont le

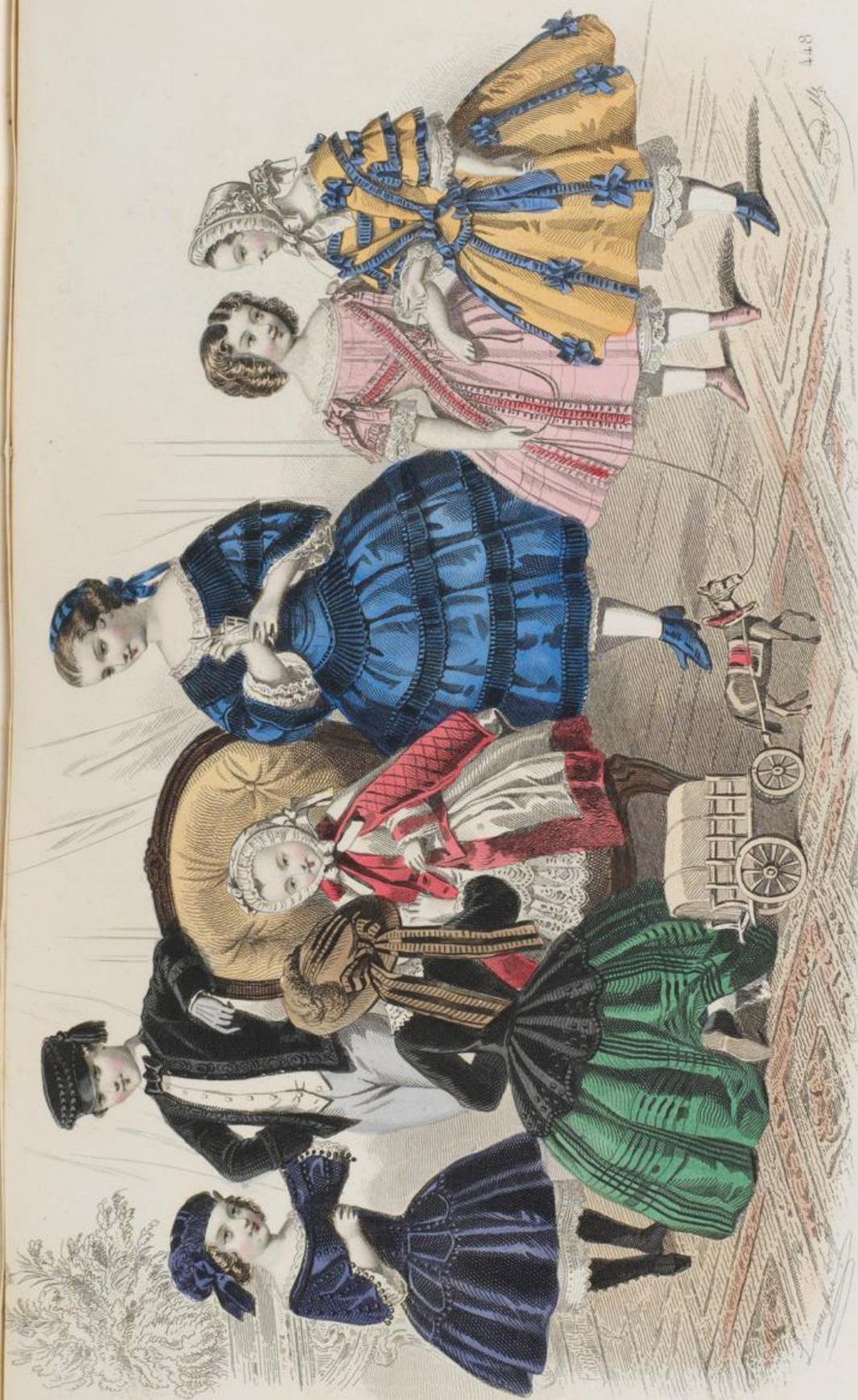


chien n'a nul souci. Il est gourmand sans glotonnerie, et se montre d'ordinaire difficile sur le choix de ses aliments, qu'il commence presque toujours par goûter avec précaution avant de les manger. Il cherche, pour s'y coucher, les meubles moelleux, et l'on dirait qu'il s'y installe avec précaution afin de ne point les salir. En un mot, il est, par instinct, de bonne compagnie, excepté quand il *jure*, ou lorsque, pris d'un de ces accès nerveux auxquels il est sujet, il se met à sauter de droite et de gauche dans la chambre, égratignant et mordant sans distinction les personnes et les meubles qui s'y trouvent.

Tout le monde sait l'horreur que le chat professe pour les déménagements qui ne lui coûtent pourtant ni embarras ni fatigue. Il tient au logis plus qu'à toute autre chose. Quant à ses maîtres, il arrive à les connaître, à les chercher, à se montrer même aimable avec eux; s'il en est gâté, il les suivra bien d'une pièce dans une autre; mais pour lui faire quitter la maison, il faudra employer la force, il faudra l'em-

porter, et encore ne cessera-t-il, tout le long du chemin, de protester contre cet acte de tyrannie par ses cris et par les efforts qu'il fera pour s'échapper. J'avais donc raison de dire tout à l'heure, que la civilisation avait conquis le chat sans se l'assimiler: elle ne l'a même pas dompté, et l'homme n'est pas, à proprement parler, le maître du chat, puisqu'il n'a sur lui aucune autorité, et qu'il ne peut jamais obliger cet animal à faire autre chose que ce qu'il lui plaît. J'ai bien ouï parler de chats dressés à certains exercices, mais je n'en ai jamais vu, et je suis convaincu que le mot *dressés* est impropre, et que si l'on parvenait à les leur faire exécuter, ce ne pouvait être par une influence de la volonté, mais par des moyens directs.

Une personne en qui j'ai toute confiance m'a dit posséder un chat qui donne la patte. Je lui en ai fait mon compliment, et je le lui réitère ici publiquement; mais cette exception, peu significative d'ailleurs, ne saurait infirmer la règle. Car remarquez bien que le chat est, en dehors de son profond égoïsme et de son



LE MONITEUR DE LA MODE
 Paris, Rue Richelieu, 92.
Modèles nouvelles pour enfants
 Modèles spéciaux de la Maison de S^t. Augustin.
 PARIS

...matérialiste, tré
...rapport intellect
...de leurs r
...ils ont peu de
...adroits, i
...se soient ni chere
...se bornent à l'att
...mais sous leur
...d'œil une
...s'élancent su
...mais la manq
...des flous tr
...qu'ils at
...en gros-mange
...plus incessant
...travailler. Ils s'en
...à trav
...ne rien casser; n
...leur délit,
...ils en ont
...le repaissent e
...trouille
...leur fut rien
...leur parler e
...ils ne savent
...plus si, en re
...leur échine, ils li
...quelque chose peut
...selon moi, be
...perdre de réputati
...les vœux les me
...en même temps
...supplément e
...de scapothie
...il faut être juste e
...le chat, je le r
...intelligent.
...judicieux plein e
...Voyez plutôt :
...fidèle, qu'il
...à un autre
...commode, et qu'
...pas les ge
...bles, n'élevé
...l'usage, l'a
...de Buffon tr
...Cela me fait pense
...ma bibliothé
...s'amuse
...le nez dans
...elle serait
...Il continue ce
...qu'il dit sont
...en même temps
...un, un notaire
...et que l'éduca
...dérivés, ils
...sont bien élevés
...ils ont la mé
...gout pour fa
...trique; com
...dissimuler le
...choisir, sai
...cher ensuite

épicurisme matérialiste, très peu favorisé de la nature sous le rapport intellectuel. Même dans l'exercice de leur chasse ou de leurs rapines, — car vous savez aussi combien ils ont peu de respect pour la propriété, — ils se montrent adroits, mais non pas habiles ou rusés. Ils ne savent ni chercher, ni poursuivre le gibier; ils se bornent à l'attendre au passage, comme des brigands; mais nous leur devons cette justice qu'ils ont dans le coup d'œil une justesse remarquable, et que, lorsqu'ils s'élancent sur une proie, ils retombent dessus sans jamais la manquer. Nos chats familiers sont également des filous très adroits: c'est avec une agilité prodigieuse qu'ils atteignent, dans les armoires, dans les garde-manger et quelquefois dans les cachettes les plus inaccessibles, les morceaux dont ils veulent se régaler. Ils s'en emparent sans bruit, sans dégât; ils bondissent à travers les cristaux et les porcelaines sans rien casser; mais ils ne savent pas autrement dissimuler leur délit, et se croient hors de danger, une fois qu'ils en ont emporté et consommé le produit. Ils reparassent ensuite, non pas effrontément, mais tranquillement, devant leur juge: leur conscience ne leur dit rien, ils n'ont pas le sens moral. On peut leur parler de leur crime sans qu'ils s'émeuvent; ils ne savent pas ce qu'on leur veut, et c'est tout au plus si, en recevant une correction sensible à leur échine, ils finissent par se douter qu'ils espient quelque chose peut-être...

Buffon a, selon moi, beaucoup flatté le chat en voulant le perdre de réputation; il le peint, à la vérité, sous les couleurs les moins flatteuses, mais il lui attribue en même temps une dose d'intelligence et de réflexion singulièrement exagérée. J'ai dit que je n'avais point de sympathie pour le chat; néanmoins je crois qu'il faut être juste envers lui comme envers tout le monde: le chat, je le répète, est égoïste, sensuel et médiocrement intelligent. Buffon, lui, en fait un personnage malicieux plein de vices odieux, et d'artifices scélérats. Voyez plutôt: « Le chat, dit-il, est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser. Car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des chats que pour s'en amuser; l'un est l'usage, l'autre l'abus... » Voyez un peu comme M. de Buffon traite les gens qui aiment leur chat! Cela me fait penser qu'il me faudra bien fermer désormais ma bibliothèque. Ma portière, en faisant mon ménage, s'amuse quelquefois à *bouquiner*; si elle mettait le nez dans Buffon, et qu'elle tombât sur ce passage, elle serait capable de jeter le livre au feu.

« ... Et, continue cet auteur, quoique ces animaux, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps *une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers*, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent, seulement lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons; ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine; comme eux, ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup; se dérober ensuite au châtement, fuir et demeurer

éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais *jamais des mœurs*: ils n'ont que l'apparence de l'attachement; on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques. Ils ne regardent jamais en face la personne aimée; soit fausseté ou défiance, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle, dont tous les sentiments se rapportent à la personne de son maître, le chat paraît ne sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser, et par cette convenance de naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien, chez lequel tout est sincère. »

Vous vous dites, après avoir lu ce réquisitoire: « Buffon devait avoir eu beaucoup à se plaindre des chats; il faut que ces animaux l'aient cruellement égratigné dans sa jeunesse, qu'ils aient ensuite bien des fois bu son chocolat, étranglé ses serins et dévoré les perdreaux destinés à sa table, pour lui avoir inspiré à leur égard une si violente animosité. » Les biographes de cet illustre écrivain ne nous apprennent rien à ce sujet; mais, au surplus, ce n'est pas la dernière fois que nous le verrons se passionner ainsi pour ou contre une espèce d'animaux, et cela, à ce qu'il me semble, par pur amour de l'antithèse. Ainsi, dans le cas qui nous occupe, comme il venait de parler du chien et d'en faire les plus grands éloges, il a été amené tout naturellement à fort maltraiter le chat, qui est l'ennemi naturel du chien.

Car cette inimitié est un fait incontestable. Ce n'est pas sans raison qu'on dit de deux personnes qui se détestent: *Elles sont ensemble comme chien et chat*. Mais expliquera qui voudra cette antipathie. Vient-elle de la rivalité qui existe généralement dans les familles entre le chien de monsieur et le chat de madame? ou bien faut-il l'attribuer, comme dit Buffon, à l'incompatibilité des humeurs? Quoi qu'il en soit, je me plais à croire qu'il en sera un jour de cette haine réciproque comme de nos haines nationales qui tendent chaque jour à disparaître; déjà de grands pas ont été faits dans la voie de la réconciliation, et je connais plusieurs exemples d'entente cordiale entre chiens et chats. Je dois ajouter, pour l'honneur de l'espèce canine, que partout c'est le chien qui a fait les premières concessions, et qu'il est toujours en avance de bons procédés vis-à-vis de son commensal; il devient, en peu de temps, bienveillant pour lui; il le prend en affection et lui témoigne en toute occasion un attachement désintéressé. En voici une preuve entre mille:

J'avais jadis, en même temps qu'une petite chienne épagneule, un jeune chat pour la chasse aux souris. Un jour, le chat, en jouant sur la fenêtre ouverte, tomba dans la cour. La chienne, témoin de l'accident, se mit aussitôt à pousser des cris lamentables. Heureusement le chat ne s'était fait aucun mal; on me le rapporta sain et sauf, et il fut reçu par sa compagne avec des marques évidentes de la joie la plus sincère. Il n'y parut point sensible.

C'est une opinion universellement reçue que les chats écrivent, — mais qu'ils écrivent fort mal, puisqu'on dit proverbialement de quelqu'un qui écrit d'une façon illisible: *Il écrit comme un chat*. Je crois qu'on ne rend point justice au talent calligraphique

Mais il ne bornait pas son action au soulagement des malheureux de la ville de Paris et des environs ; il l'étendait au loin. Une chose surtout touchait vivement son cœur : c'était la misère des captifs. Apprenait-il qu'on dût vendre des esclaves en quelque lieu, il y courait, et souvent il en rachetait cent à la fois pour leur rendre la liberté qu'une loi odieuse leur avait ravie.

Saint Éloi était de grande taille. Sa tête était belle ; son visage, plein de bienveillance dans l'expression et de régularité dans les traits, s'encadrait harmonieusement dans une belle chevelure naturellement bouclée. Il avait les mains bien faites et les doigts longs. Dans son regard, simple à la fois et discret, respirait une douceur extrême. Dans les premiers temps de son séjour à la cour, il portait de riches habits et même de la soie, luxe fort rare à cette époque ; on le voyait avec des vestes brodées d'or, des ceintures et des bourses richement ornées de pierres précieuses. Mais, sous ce luxe, auquel il se conformait par déférence pour le roi son maître et par respect pour les convenances de la cour, il portait un suaire. Mais bientôt sa réputation de sainteté devint assez généralement établie pour qu'il pût se dispenser d'un vain cérémonial dont l'ostentation lui répugnait, et il ne porta plus que des habits d'étoffe et de forme grossières qu'une corde de chanvre serrait autour de son corps.

Quand Dagobert succéda à son père sur le trône de France, il eut soin d'attacher encore plus étroitement à sa personne le saint homme dont les conseils et l'exemple avaient été d'une si grande utilité pour Clovis. Plein de confiance dans les lumières, la droiture et les vertus d'Éloi, il ne manquait jamais de le consulter sur les affaires les plus importantes de l'État. Éloi sut user de son influence dans l'intérêt du peuple et du roi lui-même avec un désintéressement

dont l'histoire offre de bien rares exemples. En vain le roi lui prodiguait les faveurs et les richesses, Éloi s'en servait pour bâtir des abbayes et des églises, et pour doter les hospices qu'il avait contribué à fonder. Dagobert lui donna une magnifique maison au centre de Paris ; huit jours après le saint y avait établi un monastère de religieuses, sous la direction de sainte Aure.

Une occasion se présente pour Éloi de rendre à Dagobert un service qui le payait, et au delà, de toutes ses faveurs. Il sauva son royaume de l'invasion des Bretons, qui ne cessaient d'inquiéter la frontière par leurs incursions, semant partout la dévastation, le pillage et l'incendie. Éloi se rendit auprès de Judicaël, leur chef, et, par son éloquence persuasive et évangélique, obtint la promesse de cesser ces brigandages qui, en effet, ne furent plus renouvelés.

Saint Achaire, évêque de Tournai, étant mort en 639, tous les yeux se portèrent sur Éloi pour le remplacer. Il reçut successivement les ordres ecclésiastiques, et fut élevé au double évêché de Noyon et de Tournai. Il conserva cette dignité jusqu'en 659, qui fut l'année de

sa mort. Six jours avant de quitter ce monde, il avait prédit que sa fin était proche, bien qu'aucun symptôme de maladie ne parût confirmer ces prévisions. En recevant cette fâcheuse nouvelle, la reine Bathilde, femme de Clovis II, partit de Paris avec les princes ses enfants, les seigneurs de sa cour et une suite nombreuse, espérant le voir une dernière fois et recevoir sa bénédiction. Mais elle arriva trop tard. Elle pleura sur son corps et voulut le faire transporter à l'abbaye royale de Chelles ; mais le peuple de Noyon ne souffrit pas qu'on lui enlevât ces précieuses reliques, et cette ville les possède encore aujourd'hui presque tout entières.

C'est à saint Éloi que nous devons les magnifiques



châsses de saint Quentin, de saint Crépin et de saint Crépinien à Soissons; de saint Piat, de saint Germain de Paris, de sainte Geneviève, de sainte Colombe, etc.

« Aidé sans doute par sa sainteté, dit ici un chroniqueur, il exécuta avec un art admirable et un génie merveilleux la croix et les autres ornements de la basilique de Saint-Denis. Les orfèvres ont coutume de dire qu'à peine reste-t-il un homme qui puisse tailler

et incruster aussi parfaitement les pierreries, attendu que l'art de fondre les métaux précieux est tombé en désuétude. »

On conserve encore et l'on admire le trône fabriqué par saint Éloi pour le roi Dagobert. C'est sur ce trône que Napoléon I^{er} fit la distribution des croix de la Légion d'honneur, au camp de Boulogne, en 1804.

LE PAN D'HABIT.

(CONTE TRUMEAU.)

(Suite et fin.)

Le pauvre garçon regagna à pied son hôtel de Saint-François, rue Pavée, où, quelques jours auparavant, le carrosse de Rennes l'avait descendu. Comme la soirée n'était pas encore très avancée, il s'occupa de mettre ordre à ses petites affaires. Il régla sa note avec l'hôtelier, surpris de cet empressement; il se rendit aussi rue de la Harpe, chez le sieur Simonneau, fripier, à l'enseigne de la *Bonne Foi*, et lui dit :

— Tenez, voilà les dix écus que je vous dois pour ce bel habit que vous m'avez tant pressé de vous acheter. Je croyais qu'il me ferait un long usage.

— Et vous aviez raison, mon bon ami ! L'étoffe est excellente... et sauf un petit accroc que j'avais réparé à s'y méprendre...

— Ce n'est pas cela. Connaissez-vous deux hommes courageux qui voudraient bien être mes seconds dans un duel ?

— Malheureux ! s'écria maître Simonneau, vous voulez vous battre ?

— On m'y force... et je n'ai pu refuser.

— Ça revient au même. A quoi allez-vous vous exposer !

— A être tué.

— A bien pis encore. Si vous n'avez donné avis de la querelle au tribunal des maréchaux comme l'indique le dernier édit royal, vous et votre adversaire vous pouvez être punis de mort. L'édit ne plaisante pas.

— Quoi ! lorsque je me défends...

— Possible, possible; mais tenez, pas plus tard qu'il y a trois ans, en 1769, d'après ce que m'a raconté un étudiant de Grenoble, voici ce qui arriva... Écoutez bien. Un conseiller au parlement de cette ville nommé Du Chélas, fut accusé d'avoir tué en duel un capitaine de la légion de Flandres nommé Béguin. Du Chélas fut déclaré déchu de son office de conseiller; il fut ensuite conduit en chemise, tête nue et la corde au cou, ayant au poing une torche de cire jaune, devant la porte de la principale église; puis enfin mis à la roue... Son domestique eut quatre ans de galères pour avoir accompagné son maître. Et vous croyez que vous trouverez des seconds !

— Il le faut bien. Quant au duel, coûte que coûte, il aura lieu.

— Insensé !... dit Simonneau d'un ton pathétique. Je ne vous demande qu'une chose : c'est de ne pas parler de moi quand vous serez devant la justice. Ça me compromettrait.

— Soyez tranquille.

— En ce cas, allez chez le père Maury, le cabaretier voisin, *A la Pomme d'Or*, un bon enfant. Vous pourrez trouver chez lui votre affaire.

Le jeune homme se hâta de profiter du conseil.

Retournons maintenant à l'hôtel du ministre d'État.

M. de Vallemberg avait rejoint la duchesse. Elle dansait un menuet avec le prince de Soubise. On faisait cercle pour l'admirer. Le duc feignit d'être indisposé, et après le menuet, il pria sa femme de se retirer.

— C'est dommage, dit Angélique en soupirant; mais partons, puisque vous le désirez. Vos désirs sont mes lois.

Lorsqu'ils furent arrivés, le duc, au lieu de rentrer immédiatement chez lui, se jeta dans une large bergère et dit d'un air très préoccupé :

— Madame, j'ai une prière à vous adresser.

— Laquelle, monsieur ?

— C'est de me pardonner certain éclat violent que je regrette...

— Vous le pardonner?... Je l'ai oublié.

— Merci. Je ne puis le nier, j'ai quelques dispositions à la jalousie.

— C'est vrai, beaucoup.

— Mes accès pourraient recommencer.

— Oh ! c'est terrible, cher duc; vous m'effrayez.

— L'action du temps, la retraite, le calme des champs modifieraient peut-être ces fâcheuses dispositions. Nous avons en Vermandois notre terre de Frétevalle... Si nous y achevions l'année ?

Angélique ne répondit rien d'abord; mais il lui avait suffi d'un regard jeté sur le duc pour juger de ce qui se passait dans le cœur de son mari. Elle comprit les orages qu'il y aurait au bout d'une résistance. Aussi, prenant son plus gracieux sourire et son accent le plus affectueux, elle dit :

— Partons pour Frétevalle.

— Vous m'y précéderez, ma toute belle.

— Quand devrai-je me mettre en voiture ?

— Mais... demain matin.

— C'est bien tôt.

— Je le désire.

— Cela me suffit.

IV.

Le lendemain, à l'heure indiquée, les combattants se trouvaient à la porte d'Auteuil.

Le duc avait amené pour ses témoins le vicomte de Roquefeuil et le comte de Cahuzac, officiers supérieurs dans la cavalerie et la marine.

— Vous avez vos témoins? demanda-t-il à César Frignet.

— Présents! répondit l'un d'eux; Pierre Greuzard, sergent recruteur, surnommé *Brin d'amour*.

Et il se posa au port d'armes en relevant le coin de sa moustache.

— Et moi, dit l'autre, je suis Félix Coustonau, natif de Quimper, premier clerc chez maître Andrieu, procureur.

Il y eut un sourire sur les lèvres des nobles témoins du duc. Mais celui-ci ne riait pas.

— Partons, dit-il.

On se rendit au plus épais du bois. De temps en temps M. de Vallemberg jetait un regard de haine sur le maudit habit jonquille que portait encore son adversaire, et il murmurait entre ses dents :

— Mais il n'a donc que cet habit-là!... ou bien veut-il me narguer en l'étalant sous mes yeux?

Quand les épées furent tirées :

— Messieurs, dit César Frignet, je vais me battre parce que M. le duc m'a appelé lâche. Mais je déclare que j'ignore complètement quelle est la cause de ce duel.

— C'est bon, c'est bon, interrompit brusquement M. de Vallemberg. Commençons!

Si le gentilhomme était brave, le jeune breton ne l'était pas moins; il possédait, en outre, l'avantage de sa vigueur physique. Bientôt le duc eut reconnu que la partie serait difficile.

Après les premières passes, les témoins exigèrent qu'on se reposât.

— Ventrebleu! camarade, dit le sergent recruteur à son nouvel ami, vous maniez gentiment l'épée!...

— Messieurs, reprit César Frignet, je viens de prouver que je n'ai pas peur d'une rencontre. Maintenant je demande à savoir pourquoi je me bats.

— Vous le savez, monsieur... s'écria le duc toujours courroucé.

— Sur mon honneur, non.

— Cet habit n'est-il pas à vous?...

— Sans doute, puisque je l'ai acheté. Mais qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve... Il suffit. Re commençons.

On se remit en garde. Cette seconde épreuve n'amena aucun résultat; seulement, il devint clair que le jeune homme épargnait le duc.

— Eh quoi, dit celui-ci, vous m'épargnez, monsieur?

— Je l'avoue. Quelle raison aurais-je de vous faire du mal?

— Voyons! qui êtes-vous? que venez-vous chercher à Paris? Qu'alliez-vous dire à la duchesse de Vallemberg? pourquoi avez-vous fui? d'où vient que votre habit a été déchiré, puis raccommodé? Parlez, parlez, monsieur. Expliquez-vous, sinon, à la troisième reprise, il faudra absolument qu'un de nous deux périsse.

— Qui je suis? un fils de la Bretagne, aimant son pays et brûlant du désir d'y retourner. Je suis venu à Paris parce qu'on n'obtient rien ailleurs. Je désire

être nommé à une place d'ingénieur des ponts-et-chaussées pour la Bretagne, et, si l'on me l'accorde, me marier alors à Rennes avec ma gentille cousine Jeanne.

— Voilà vos projets?

— Je n'en ai pas d'autres.

— Embrassez-moi.

— Comment!... vous qui vouliez ma mort?...

— Nous allons revenir ensemble à Paris. Je vous conduirai immédiatement chez M. Trudaine et chez M. Perronet, le premier ingénieur. L'affaire dépend d'eux; vous serez nommé, je vous en réponds. Vos frais de route, je prétends les payer. Ce sera un dédommagement pour les émotions que je vous ai causées. Vous partirez sans délai, vous épouserez votre cousine, et vous habiterez toujours Rennes, n'est-ce pas?

— Oh! c'est bien entendu.

On monta en carrosse, et César Frignet fut reconduit à Paris sans avoir eu le temps de se reconnaître, tandis que le sergent recruteur et le premier clerc de procureur restaient tout ébahis à se regarder l'un l'autre.

Sur la recommandation du duc, le jeune breton obtint sa place à l'heure même. M. de Vallemberg emmena César chez lui, et là, lui montrant un bel habit de velours brun posé sur le dos d'un fauteuil, il dit :

— Mon cher ami, changez-moi donc contre ce vêtement plus sérieux votre habit jonquille... A moins que vous n'y teniez.

— Moi?... du tout. Je vous obéis.

Après cela, le duc voitura lui-même son protégé jusqu'au coche de Rennes, et il voulut le voir partir.

— C'est égal, pensait César Frignet, ce duc est un fier original.

— C'est égal, pensait M. de Vallemberg, j'aurai eu plus de peur que de mal. Ce garçon-là (qui est fort bien de sa personne et fort brave) n'avait le cœur ouvert qu'à l'intérêt. M'en voilà débarrassé. Allons rejoindre Angélique.

V.

Lorsque le duc arriva à Frétevalle, il y trouva sa femme très gaie, très affairée, très occupée de son installation. Elle accueillit fort gracieusement son mari.

— Je suis enchantée, dit celui-ci, de voir que vous vous plaisez ici.

— Tout à fait, un séjour magnifique; seulement, je pensé que nous recevrons quelques-uns des nobles du pays.

— Comment donc, ma chère! Certainement oui; dressez vous-même les listes d'invitation. Je vous abandonne ce soin.

Dès le lendemain soir eut lieu la première réception.

Parmi les invités se trouvait un jeune gentilhomme, qui avait une grâce, une aisance peu habituelles aux nobles pur sang du Vermandois.

— Monsieur le duc, dit Angélique, je vous présente un de nos voisins de campagne, M. le comte de Morangy.

— Présente-moi qui bon te semblera, pensa le duc. Je suis tranquille maintenant... Je tiens l'habit jonquille!

Alfred DES ESSARTS.

COURRIER DE PARIS.

Paris vient encore une fois de faire à une tête couronnée les honneurs de ses monuments, de ses promenades, de ses théâtres et de ses palais. Le roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel, n'a eu qu'à s'applaudir de la splendide et cordiale hospitalité dont il s'est vu l'objet. La capitale tout entière s'était, en son honneur, pavoisée de drapeaux, les théâtres étincelaient de guirlandes de gaz, et la préfecture de la Seine, ouvrant à deux battants ses salons de cérémonie, renouvelait les merveilles de ces fêtes royales que l'on a nommées à juste titre, *les mille et une nuits de l'Hôtel de ville*.

Le bal était radieux. Au dehors comme au dedans la lumière, combinée en chiffres, en festons, en bouquets, en étoiles, inondait à grands flots les tentures, les arbustes et les touffes de fleurs. Le prince, pour rendre hommage sans doute à l'hospitalité municipale, était vêtu du simple uniforme de la garde nationale piémontaise, tunique bleue, pantalon gris à bande d'argent.

Parmi les costumes étrangers, on en remarquait un surtout aussi original qu'élégant; c'était celui d'un magnat hongrois. Il portait le pantalon large, rouge, en drap, avec bottines de couleur verte et éperons, une tunique longue descendant jusqu'au milieu de la jambe, en satin blanc, manches longues, demi-collantes; par dessus cette tunique, une sorte de surtout un peu moins long que la tunique, en drap bleu, avec brandebourgs, les manches larges, ouvertes au-dessus du coude, pour laisser voir la tunique; les bouts de manches de ce surtout étaient rejetées sur l'épaule, en avant, par dessus deux grosses épauettes en argent. La coiffure se composait d'une toque, forme rouleau, surmontée d'une aigrette blanche. Sur la tunique, une ceinture soutenait un poignard et un sabre courbe.

Mais je cause, je cause et j'oublie que j'ai un terrible arriéré à liquider avec les théâtres, Comédie-Française, Odéon, Vaudeville, Gymnase, etc., etc. Donc sans plus de retard, hâtons-nous de régler nos comptes, et procédons par ordre, c'est-à-dire avec le respect dû à la hiérarchie.

A tout seigneur, tout honneur. Salut à la *Joconde* du Théâtre-Français.

La *Joconde* est une lorette mariée, une nouvelle Marion Delorme que l'amour a transfigurée, et dont l'hymen a achevé la conversion. Devenue femme d'un honnête homme, d'un homme d'un rang élevé, d'une grande fortune et d'un nom sans reproche, lequel a cherché dans ses bras l'oubli d'une première affection trahie, elle s'est retirée de ce monde qui la méprise et la condamne, et vit heureuse, au sein de la retraite et de l'obscurité, entre son époux et ses enfants. Mais une circonstance fatale remet cet époux mal guéri en présence de la femme dont il s'est cru la dupe et qui n'a fait, en acceptant la main d'un autre, que consommer un sacrifice exigé par l'honneur d'un père. De là regrets mutuels, repentir, abandon, reproches de la *Joconde*, rupture volontaire provoquée par elle-même, puis enfin réconciliation scellée par le pardon et l'oubli du passé.

Grand succès pour les auteurs MM. Régnier et Paul Fouché, et pour les acteurs, qui les ont admirablement secondés. Mademoiselle Plessy a déployé dans ce rôle de la *Joconde*, mêlé de sensibilité et de coquetterie, des qualités dramatiques qu'on ne lui soupçonnait pas et sur lesquelles je

m'appesantirais davantage, si je ne sentais que l'espace va manquer sous mes pas. Que de choses à vous dire encore! Que de pièces qui attendent leur tour d'audience! Par exemple la *Florentine*, drame en cinq actes de M. Charles Edmund, qui n'est guère, entre nous, que la détroque retournée de feu la *Maréchale d'Ancre*, de M. Alfred de Vigny, jouée il y a quelque vingt ans à ce même théâtre de l'Odéon.

Et puis le *Fils de M. Godard*, suite très émouvante et très pathétique des *Malheurs d'un amant heureux*. Lovelaces qui, sans pudeur et sans scrupule, portez en riant le dés-honneur et l'adultère au sein des ménages, apprenez par la pièce de MM. Anicet et Decourcelle à quelles conséquences peuvent conduire des crimes si légèrement commis. Voyez ce colonel Renaud, placé entre ses deux enfants, son fils légitime, et celui que l'honneur et la loi lui défendent d'avouer, contraint, pour les empêcher de croiser l'épée, de s'avilir à leurs yeux par l'aveu du passé et de courber la tête, lui, le brave des braves, devant l'ami qu'il a trahi.

A peine ai-je le temps de constater le triomphe brillant et mérité de MM. Anicet et Decourcelle, car il faut que je coure au Gymnase pour enregistrer le grand succès du *Camp des Bourgeois*, satire très piquante et très juste des Camélias et du Demi-monde, dans laquelle M. Dumaître ne ménage ni les filles de marbre, ni les pauvres dupes qu'elles rançonnent. Seulement on se demande, une fois la toile tombée sur cette piquante leçon de morale, si sa place était au Gymnase, et s'il convenait bien de tancer les pécheresses à qui a glorifié le péché.

Après tout, pourquoi le Gymnase ne dirait-il pas comme certain prédicateur plus austère dans ses sermons que dans sa conduite :

« Faites ce que je conseille; ne faites pas ce que je fais. »

De Deffieux jusqu'au château d'eau, le boulevard est en train de s'enfariner. Lisez l'affiche :

PORTE-SAINT-MARTIN : La *Boulangère a des écus*.

AMBIGU-COMIQUE : Le *Moulin de Vermitoge*.

Ce qu'il y a de plus singulier c'est que *Boulangère* et *Moulin* reposent justement l'une et l'autre sur la même donnée dramatique : Une femme endormie devenant, à son insu et contre son gré, infidèle à la foi conjugale. Seulement les dénouements diffèrent en cela que ce qui n'est qu'un songe chez la boulangère est au moulin un fait accompli. Je n'ose en dire davantage sur un article aussi délicat, et je me hâte de clore le procès-verbal en déclarant que la *Boulangère* a pour père M. Jules de Prémaray, et le *Moulin* pour architecte madame Regnault de Prébois. Tout permet d'espérer qu'ils ont pour longtemps du pain sur la planche.

Un mot encore : Les *Bouffes parisiens*, chassés par les frimas et la bise de leur charmante bonbonnière des Champs-Élysées, viennent de transporter leurs pénates au passage Choiseul, dans l'ancien théâtre de M. Comte, mais refondu, agrandi, décoré, de manière à le rendre digne de sa nouvelle destination. Une salle riche et confortable, des chanteurs pleins de goût, des danseuses charmantes et la musique d'Offenbach : que faut-il de plus pour faire fortune ?

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS — IMPRIMERIE DE L. MARTINET — 2, RUE MIGNON.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



C'est vêtue de gaze, entourée de fleurs et de dentelles, que je veux aujourd'hui vous montrer la mode. Partout des soirées brillantes s'organisent, les orchestres résonnent et il est temps de s'occuper sérieusement des toilettes de bal. A ce propos, je dois vous parler d'une robe délicieuse, faite pour la sœur de S. M. l'Impératrice, madame la duchesse d'Albe.



Cette robe, entulle blanc, est ornée de trois hauts volants très amples, bordés de satin, sur lesquels sont posées de place en place des branches de corail, surmontées de feuillage en plumes. De semblables branches, plus petites, entourent la berthe et les manches. La coiffure qui doit compléter cette toilette, est de même composée de corail, mais sa disposition est toute particulière, et c'est bien la plus ravissante fantaisie qu'ait créée madame Tilman, qui a fourni cette charmante garniture, et à laquelle nous devons déjà tant de jolies choses.

Madame la duchesse d'Albe a emporté une seconde robe,

pareille à la sienne, destinée à S. M. la reine d'Espagne.

Parmi les nombreuses coiffures de fleurs pour bal de la maison Tilman, il y en a beaucoup en corail de diverses formes, ce qui prouve que ce genre sera très à la mode. Du reste, je le répète, rien n'est plus charmant et ne sied mieux, surtout aux femmes brunes; puis, c'est une variété de tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, et comme les mêmes coiffures et garnitures de robes ne se portent pas deux fois de suite, cela produira un changement bien tranché.

Maintenant vous allez me dire : quelles sont les formes des coiffures? Eh bien, mesdames, je vais vous répondre d'après madame Tilman, les formes des coiffures doivent varier selon les visages. Ainsi il faut avoir le tact parfait de donner à chaque personne ce qui lui convient. Avez-vous une figure mignonne, n'allez pas l'enterrer sous un boisseau de fleurs. Votre visage, au contraire, est-il rond et plein? Prenez une coiffure un peu volumineuse qui l'encadre convenablement en servant plutôt à l'allonger qu'à l'élargir.

On remet en vogue les guirlandes rondes. On fait des coiffures très garnies derrière la tête et fort peu devant. D'autres, qui couvrent entièrement les cheveux en manière de cache-peigne; on emploie souvent des plantes aquatiques, telles que le roseau, qui retombe alors en flottant sur les épaules. En général, les coiffures à branches tombantes sont pleines de grâce. Maintenant, mesdames, regardez-vous dans vos miroirs, consultez madame Tilman, notre habile fleuriste, et faites votre choix dans ses brillants magasins.

Les coiffures de soirée ou de bal, pour les femmes qui ne dansent pas, se composent de velours et de fleurs mêlés de blonde ou de dentelle d'or. Parfois les fleurs se remplacent par des plumes. J'ai vu dans ce genre, chez madame Alexandrine, les plus séduisants modèles qui se puissent faire. Quelques-uns sont composés de bandes de velours ponceau entrelacées. Ils forment la pointe devant à la Marie-Stuart. Quant à la blonde ou à la dentelle, elle se joue capricieusement sur ce fond, retombant soit derrière, soit sur les côtés.

On fait aussi des résilles grecques, tout en or, ou avec mélange de soie. Puis, d'autres coiffures, entièrement en blonde, avec un fond rond, couvert de petites fleurs, semblables à celles qui forment touffes sur les côtés.

Les coiffures de jeunes filles, pour soirée dansante, se font encore sous forme de pouff, avec des coques de velours, un gros nœud plat derrière et deux bouts flottants, ou bien du même genre en ruban très large, soit uni, soit de fantaisie.

Les chapeaux se font indistinctement, selon le goût, à forme fuyante, ou à calotte ronde. Ils avancent sur le front d'une manière très prononcée et dégagent bien les joues.

Les bavolets sont excessivement hauts; le dessous des passes se garnit avec profusion; on y met des ruches à trois rangs de blonde. Quant aux fleurs, elles se posent en bouquet souvent d'un seul côté.

La plupart des chapeaux habillés sont en velours épinglé uni, satin cannelé, tissu résille, velours épinglé, ou taffetas moucheté. Madame *Alexandrine* en fait aussi beaucoup en crêpe, pour théâtre ou concert. Sur les premiers, elle met souvent des plumes; sur ceux-ci, des fleurs ou des marabouts.

Il y a, pour continuer la mode du deuil, des étoffes en noir et blanc.

Quelques chapeaux blancs se garnissent de velours maron ou pensée; cela ne produit pas un mauvais effet.

La blonde et la dentelle noire s'emploient toujours beaucoup pour ornement de chapeaux. On en met un rang qui se reverse au bord de la passe et retourne couvrir le bavolet.

Les chapeaux de ville, pour demi-toilette, sont capricieusement ornés de velours, posés en lignes droites, ou bien formant de petits quadrilles lorsqu'ils sont fort étroits. Il arrive aussi qu'on les fait moitié velours plein et moitié étoffe.

Ayant trouvé tout naturel de passer des coiffures de fantaisie aux chapeaux, je n'ai pas épuisé mes indications sur les toilettes de bal, et j'y reviens.

Les volants de tulle ou de crêpe auront la vogue; mais on fera aussi un grand nombre de garnitures, soit composées de ruches et de bouillonnés, soit avec fleurs, ainsi que je l'ai dit en commençant.

Les doubles jupes ne seront point abandonnées.

Quelques robes se garnissent en tablier, et de chaque côté on pose des touffes de blonde, desquelles s'échappent des branches de fleurs.

Les corsages se font en pointe, devant et derrière, à trois rainures et figurant le corset.

Les manches sont très courtes. Les berthes et les draperies se disputent la faveur.

Les draperies avantagent beaucoup les femmes maigres.

Les jupes claires, sur satin, se plissent à gros plis creux autour de la taille, avec le dessous, pour les faire s'étaler davantage.

Les robes continuent à se porter longues. Celles en étoffes riches épaisses, pour les femmes qui ne dansent pas, doivent rigoureusement former la traîne.

Tous les corsages de grande toilette du soir sont décolletés.

Les robes *memphis* de la maison *Gagelin* et celles nommées *neige*, à volants, font un effet splendide. Nous en avons admiré plusieurs au bal offert par la ville à S. M. le roi de Sardaigne.

Les étoffes de la maison *Gagelin* sont d'une somptuosité remarquable et d'un bon goût exquis. J'y ai vu ces jours derniers, pour robes de bal et de soirée, des étoffes charmantes. Les unes étaient des gazes brochées, à carreaux, rayées, avec volants bayadères, ou lamées. D'autres, des taffetas enrichis de bouquets ou de guirlandes de fleurs.

Pour la ville, les moires antiques rayées ont un grand succès. Viennent ensuite les robes à volants en peluche; celles avec velours, et enfin la peluche unie, que quelques grandes dames veulent mettre à la mode.

Les basques aux corsages sont non-seulement conservées, mais on les fait d'une longueur extrême. Pour donner aux femmes qui aiment la variété le plaisir de se satisfaire à la minute, une de nos couturières a imaginé de faire pour un corsage uni des basques que l'on met et que l'on ôte à volonté. De la sorte on a deux façons différentes dans une seule robe.

Les riches passementeries du magasin de la *Ville de Lyon* jouent un grand rôle dans toutes les garnitures des robes. Les corsages montants sont couverts d'effilés, de galons, guipure, de brandebourgs, ou de grelots. On orne de même le devant des jupes. M. *Audoyer* a en outre des garnitures de fantaisie assorties aux robes, qui se choisissent surtout pour les toilettes très élégantes de ville. Son magasin est, du reste, le premier de Paris dans ce genre d'articles; aussi c'est là que l'on trouve ce qui se fait de plus nouveau pour ornements de robes et de confections.

Le luxe de la lingerie ne diminue pas, et pour s'en assurer, il suffit de voir les choses coquettes et charmantes que renferme le magasin de madame *Colas*. Voici les renseignements que j'y ai pris.

Les petits corsages blancs, pour mettre sur les robes décolletées, ont une vogue extrême, ainsi que les fichus *Marie-Antoinette* et à la *paysanne*.

Les cols continuent à se porter hauts.

Les sous-manches brodées, à bouillon et poignet fermé, sont en ce moment plus en faveur que celles à volants.

Les canezous blancs, en mousseline ou en tulle moucheté, se porteront encore pour toilette du soir. Madame *Colas* les orne avec un art extrême, et par la manière dont elle arrange leurs enjolivements, ils ont un cachet de nouveauté, qui les rajeunit complètement.

Les petits bonnets du matin sont entièrement brodés et souvent à barbes. On y pose parfois des coques de ruban. Les femmes élégantes et coquettes en font même souvent orner aussi leurs bonnets de nuit. Elles ont raison; pour-quoi ne serait-on pas belle toujours, même pour dormir? J'en connais bien qui se sont fait mettre leur plus riche toilette pour entrer dans la tombe.

Je ne finirai pas sans vous rappeler les jolis corsets sans goussets de madame *Sophie Dumoulin*, auxquels je pense à propos d'une anecdote qu'un ami, qui arrive de Tunis, me racontait hier.

D'abord, il faut vous dire que les femmes arabes ne mettent jamais de corset. Ensuite, qu'une des conditions de la beauté dans leur pays, c'est l'embonpoint. Or, j'arrive à mon histoire.

Une jeune Française de seize ans, dont le père occupait une haute position à Tunis, fut un jour avec sa mère chez la femme actuelle du Bey, pour lui faire visite. Cette jeune personne, qui portait peut-être un corset de madame *Dumoulin*, a une taille de guêpe. Lorsqu'elle s'approcha de la femme du Bey, celle-ci la regarda avec un étonnement mêlé de compassion et lui dit aussitôt: « Tu es donc malade? — Mais, non! répondit la jeune fille. — Alors tu es malheureuse, on te prive de nourriture, quelle taille! Si maigre, tu ne pourras jamais te marier! Quand tu te baisses, tu n'as pas peur de te casser? » Tout cela, qui faisait sourire mademoiselle de M., était l'expression naïve d'un intérêt véritable. La belle Arabe ne croyait pas que l'on pût être heureuse et bien portante avec une taille à tenir dans les deux mains.

Songez maintenant, Mesdames, aux beaux éventails de la maison *Legrand*, à ses délicieux parfums, à tous les préservatifs qu'il possède contre ce qui pourrait altérer votre beauté, la fraîcheur de vos doux visages. Rappelez-vous les extraits triples d'odeurs pour mouchoirs; le lait de concombres pour le teint; la *muélosine* ou *quinquina*, qui arrête la chute des cheveux, la *poudre d'amandes* parfumée, pour adoucir et blanchir les mains. Je m'arrête, car s'il me fallait énumérer tout ce que renferme en fine parfumerie la maison *Legrand*, je remplirais un *in-folio*.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 449.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure à bandeaux bouffants courts, ornée de deux touffes de feuilles de lierre posées en *cache-peigne*, s'avancant de chaque côté sur l'oreille et se réunissant sous le nœud de cheveux à la nuque.

Robe en tulle rose et en tulle blanc, ornées de ruches en tulle.

Corsage décolleté très en cœur devant comme derrière, avec épaulettes montant carrément.

Trois petits volants en tulle forment revers devant comme derrière, et sont chacun bordés d'une ruche en tulle, de la couleur opposée à celle du volant.

Sept à huit petits volants en tulle et aussi ruchés garnissent le milieu entre les montants.

Un cordon de feuilles de lierre est posé sur le corsage, à la naissance du premier volant du revers.

Derrière, au lieu de forme, une pointe aiguë au bas du dos, les garnitures s'arrondissent légèrement et *posent* sur le bouffant de la jupe. — La manche courte est bouffante, en tulle; elle forme des côtes coupées par des ruches de tulle de la nuance opposée.

A partir de la taille descendent trois jupes de tulle, de couleur alternative, bordées d'une ruche de tulle.

Les deux premières sont relevées de chaque côté sous un cordon de feuillages qui viennent *mourir* au bas de la troisième jupe qui tombe droite, et à partir de laquelle sont étagés quatre ou cinq volants de tulle, alternant de couleur et ruchés.

La robe de dessous est en taffetas.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Coiffure en bandeaux. Cheveux noués très bas derrière.

Robe de taffetas rose, ornée de petits velours noirs.

Corsage ouvert devant, demi-montant sur les épaules et dé-

colleté carrément derrière. Dos plat; taille busquée devant.

Manches courtes, demi-larges, garnies en haut d'une seconde manche plus courte, fendue de côté.

Jupe ample, garnie d'un grand volant continuant la jupe.

Sur le devant, le corsage est maintenu par des barrettes de petit velours avec un nœud au milieu de chacune; de semblables barrettes maintiennent l'ouverture de la petite manche d'épaule.

Une toute petite ruche de taffetas rose borde le corsage, les manches, et cache la couture du volant. Dans cette dernière ruche, de 20 en 20 centimètres, sont piqués des nœuds de velours noir.

Une guimpe montante couvre la poitrine.

Elle se termine au cou par deux petites valenciennes cousues *piéd à piéd*, et ruchées.

Des entre-deux de mousseline brodée, séparés par une engrelure à jours, forment la guimpe devant comme derrière.

Une ruche de valenciennes coupe carrément le bas devant et derrière, et monte sur les épaules en suivant la forme d'un corsage Louis XV, et de cette ruche, retombe sur la robe une sorte de berthe composée de deux entre-deux retenus par des engrelures, et terminée par une valenciennes *badinée* qui fait la forme de cette garniture.

Un petit velours *Tom pousse* est passé dans les jours de l'engrelure qui sépare les entre-deux de cette guimpe, et produit ainsi à l'œil l'effet de pois de velours.

Les manches sont composées d'un gros bouffant retenu dans des petits cercles de velours noir noué.

Et d'une pagode à deux volants, composée d'entre-deux, d'engrelures et d'une valenciennes *badinée* au bord. — Cette nouveauté en lingerie, de la maison *Lhopiteau*, est d'un effet jeune et nouveau.

L'AMANT DE LA MARQUISE.

Le château de Verté, situé sur les bords de la Saône, à quelque distance de Villefranche, devait ce nom de château, sous lequel on le désignait dans les environs, beaucoup moins à son caractère seigneurial qu'à une tradition de respect pour ceux qui l'habitaient. Des girouettes armoriées, un colombier, étaient les seuls insignes féodaux que ce manoir eût à montrer. Mais, comme le dit l'ancien proverbe, tant vaut l'homme, tant vaut sa terre, et c'étaient les Raoulx de Verté, qui, bon gré mal gré, faisaient de leur demeure un château. En 1791, cette ancienne famille avait pour représentant un beau et brave jeune homme universellement aimé et estimé dans le Beaujolais, le marquis Henri Raoulx de Verté, lieutenant au régiment de Rouergue. On pouvait espérer que Henri ne serait pas le dernier de sa bonne race, car il venait d'épouser une charmante personne, mademoiselle Charlotte de Mély. Profitant de quelques mois de congé, il passait avec elle sa lune de miel dans l'habitation dont j'ai déjà dit quelques mots; habitation fort simple, où l'on paraissait avoir plus cherché l'utilité que l'élégance, et qui devait son plus grand charme à la proximité de la Saône. On dominait le cours de la belle et paisible rivière, d'une terrasse attenante au château, plantée d'épaisses charmilles, divisée en compartiments de fleurs et de sable, et qui rappelait les parterres de la *Maison rustique*, publiée en 1776.

Les premiers mois de l'union de M. de Verté, quoique bien doux, l'auraient été plus encore, si, de temps en temps, les petits carrés de papier gris ma-

churés de lignes mal imprimées, qui étaient les journaux de l'époque, n'eussent apporté au marquis les plus inquiétantes nouvelles. La Révolution marchait avec une effrayante vitesse. Mirabeau était mort au moment où il se ralliait à la cause du roi; Louis XVI avait été arrêté à Varennes; l'Assemblée législative enlevait au trône les derniers vestiges de son autorité; l'émigration avait commencé... les plus sombres appréhensions n'étaient que trop légitimes.

Un matin, Henri se promenait sur la terrasse, au-dessous de laquelle coulait la Saône. Il marchait la tête baissée et de ce pas lent qui indique la préoccupation. Après avoir réfléchi aux troubles qui agitaient la France, sa pensée s'était tout naturellement portée sur sa femme, sur lui-même, sur leur amour, sur l'avenir qui menaçait sans doute cette vie calme et sereine créée pour lui par une heureuse union... Un pas léger, le frôlement d'un vêtement de soie, tirèrent Henri de sa méditation; il se retourna et s'avança vers madame de Verté, qui venait derrière lui en tenant un journal et quelques lettres. Charlotte remit avec une expression d'inquiétude ces divers papiers à son mari. Une large enveloppe, fermée par un cachet rouge, attira tout de suite les regards du marquis; il ouvrit cette lettre la première, et, réprimant un mouvement involontaire qui ne put échapper à madame de Verté, il la lut deux fois avant de s'exprimer sur son contenu. Charlotte regardait son mari avec une anxiété interrogative.

— Je crois vous connaître assez, dit enfin le mar-

quis, pour être sûr que vous apprendrez sans faiblesse ce dont il s'agit... Ma chère Charlotte, continua-t-il avec un triste sourire, ma place n'était plus ici; je m'y oubliais, comme Renaud dans les jardins d'Armidé... Cette lettre, c'est le bouclier d'Ubalde...

Madame de Verté saisit le bras de son mari avec un mouvement d'effroi.

M. le prince de Condé, à la maison duquel mon père a été attaché, daigne se souvenir de moi. Il fait un appel à tous les hommes dévoués à la royauté, et c'est par son ordre que cette lettre m'est envoyée.

Henri tendit la dépêche à Charlotte. Madame de Verté prit la lettre et essaya de la parcourir; mais elle était trop troublée pour le pouvoir.

— Il ne s'agit sans doute que d'une courte séparation, reprit le marquis, cherchant à inspirer à Charlotte une illusion commune à bien des émigrés, mais que lui-même ne partageait point. Une armée comme celle qui se forme saura promptement mettre fin aux troubles.

— Et quand pensez-vous partir? demanda madame de Verté.

— Mais... demain, répondit le marquis en détournant la tête, pour ne pas voir la douleur de sa femme.

Charlotte, du reste, avait une âme forte; elle avait été élevée dans de telles idées de dévouement au roi, de respect pour le devoir, qu'elle n'essaya point de détourner Henri de ses projets. Elle eut le courage de refouler dans son cœur ses craintes, ses regrets, ses larmes, et se répétant le vieil adage: « *Fais ce que dois, advienne que pourra* », elle aida elle-même M. de Verté dans tous ses préparatifs de départ.

Il fut décidé que Henri passerait par Bourg, gagnerait Genève et de là se rendrait en Allemagne. A cette époque, la Révolution, malgré elle, favorisait l'émigration; les lois nouvelles laissant à chacun la liberté de parcourir la France sans passeport, d'en sortir et d'y rentrer, c'était une continuelle allée et venue de Paris au Rhin. Ce mouvement incessant — il faut toujours que chez nous la futilité se mêle aux plus grands événements — ces perpétuels départs et retours donnèrent lieu à un jouet qui fut aussi à la mode que les bilboquets du temps d'Henri III, à un jouet qui a survécu aux circonstances dont j'ai parlé, et qui, sous le nom d'émigrant, est encore connu des enfants d'aujourd'hui. Cette petite digression n'était peut-être pas inutile pour expliquer comment le marquis, suivi d'un domestique dévoué et emportant avec lui tout l'argent qu'il avait pu réaliser, arriva sans difficulté à Genève. Quelques semaines après, il était à Ettenheim, près du prince de Condé.

Ce n'est pas dans un récit du genre de celui-ci que l'on peut discuter l'opportunité de l'émigration armée, entamer sur ce sujet une polémique avec d'autres partis chez lesquels des faits du même genre se sont, du reste, produits plusieurs fois; ne nous occupons donc point du côté historique de la question, et admirons seulement le dévouement, la valeur de cette poignée d'hommes qui se ralliaient autour de trois générations de Condé, qui formaient, sous l'ancien drapeau de la France, une armée de l'aspect le plus pittoresque. Près des Condés ne dominait pas, comme à Coblenz, comme dans le corps que l'on appelait l'*Armée des Princes*, cette jeunesse de cour pour laquelle l'émigration était une mode plutôt qu'un devoir. Les gen-

tilshommes de province, ces braves gens qui, après avoir porté les armes toute leur vie, arrivaient au grade de capitaine, qui, de retour dans leurs castels, se trouvaient grandement récompensés par la croix de Saint-Louis, voilà ce qui formait le noyau de combattants réunis aux environs d'Ettenheim. La bourgeoisie, comme l'on disait alors, avait là aussi de nombreux représentants, et ces derniers vivaient avec les gentilshommes sur un pied parfait d'égalité; leurs épées bien affilées et lestement maniées auraient parfaitement su châtier des airs d'arrogance aristocratique. Là, plus d'un ex-conseiller au Parlement portait le fusil de volontaire, plus d'un vieil officier avait retrouvé l'énergie de ses vingt ans en devenant soldat. On avait abandonné sa fortune, quitté ses parents, ses amis; on couchait sur la paille, et l'on stupéfiait les petits princes allemands, par une gaieté, une verve, et quelquefois une impertinence toutes françaises. On parlait philosophie et littérature; on admirait M. de Voltaire et le citoyen de Genève, contre lesquels on avait bien un peu les armes à la main; on écoutait les vieux généraux se remémorant les joyeuses aventures du règne de Louis XV; on chantait les chansons des soldats de Fontenay et de Lawfeld; on jouait tout ce qu'on avait à jouer, quelquefois à la clarté des vers luisants, faite d'autres luminaires; on faisait la cour aux jolies filles des villes, aux robustes paysannes de la Forêt-Noire; on se battait pour elles au besoin, tout comme on l'eût fait pour des marquises ou des duchesses; on mourait aussi chrétiennement que des Croisés... C'était la fin de l'ancienne France, et, en considérant cette armée si singulièrement composée, d'une physionomie si originale, si vive, on serait tenté de dire avec le marquis de Maugis:

« Un peu de seigneurie y palpait encore! »

Quoique les luttes de l'armée de Condé soient trop peu connues, perdues qu'elles sont dans toutes les grandes guerres de la fin du dernier siècle, il ne peut non plus entrer dans mes projets d'en esquisser ici l'héroïque histoire; je dirai seulement que le marquis de Verté, admis dans le corps des chevaliers de la couronne, assista valeureusement aux affaires de Wissembourg, de Berstheim, à tous ces combats sans résultat mais non sans gloire, où le malheur des temps mettait en présence des hommes parlant la même langue, d'anciens amis, quelquefois des frères.

Deux années se passèrent ainsi, deux longues années, durant lesquelles M. de Verté n'eut qu'à de rares intervalles des nouvelles de sa femme. Le temps, loin de calmer les regrets d'Henri, les rendait au contraire plus navrants; souvent il avait songé à rentrer en France au péril de sa vie, à revoir Charlotte, ne fût-ce que quelques heures; une circonstance lui permit de réaliser honorablement ce désir. Lyon préparait une énergique résistance, le prince de Condé avait un messenger à faire parvenir à M. de Virieu, qui joua un si grand rôle dans la défense de cette ville; il rassembla plusieurs émigrés originaires des environs de Lyon, et leur exposa ce dont il s'agissait. Henri, qui assistait à cette réunion, demanda avec instance de se charger de la dépêche, le prince la lui confia. M. de Verté partit pour la France; cette fois son voyage était rempli de dangers; les lois les plus sévères frappaient

les émigrés, quiconque était reconnu était mort. Henri traversa la Suisse, et, vêtu d'habits de paysan, franchit les montagnes du Jura; connaissant le pays qu'il avait à parcourir, il arriva sans encombre à Mâcon. Là, il éprouva une violente tentation, ce fut de se diriger vers Villefranche... mais serait-il aussi heureux qu'il l'avait été jusqu'alors? échapperait-il à tous les périls qui le menaçaient? et s'il n'en était point ainsi, que deviendrait le message du prince de Condé? Henri triompha de ses désirs, de son amour, et se rendit à Lyon, où il put remettre à M. de Virieu la dépêche dont il s'était chargé. Après une nuit de repos que tant de fatigues rendaient bien nécessaire, toujours couvert des humbles vêtements qui l'avaient si bien déguisé, M. de Verté se remit en route à pied, et une marche de quelques heures le conduisit devant le petit château que tant de fois il avait revu dans ses rêves de proscrit... C'est là sans doute que l'attendaient les plus grands dangers... deux années d'absence, les habits qu'il portait le changeraient peut-être assez pour qu'il ne fût pas reconnu par des indifférents; mais Charlotte saurait-elle maîtriser son émotion, sa joie? le bonheur ne la trahirait-elle pas? Ces appréhensions ne firent, du reste, que traverser l'esprit d'Henri; l'amour lui donnait une confiance, une force singulières. Il s'approcha résolument de son manoir, qui était isolé au bord de la Saône, et, trouvant ouverte la porte d'un verger attenant à la terrasse dont j'ai déjà parlé, il entra.

Il était midi, heure de repos à la campagne; personne ne se trouvait dans le verger ni sur la terrasse. Henri s'avança vers une porte vitrée communiquant à une sorte de vestibule où Charlotte aimait à se tenir. Près de cette porte, une femme était assise... Au bruit des pas elle leva la tête — c'était la marquise: — son émotion fut telle qu'elle se renversa sur sa chaise sans pouvoir proférer un cri. Henri, un doigt sur les lèvres, franchit les marches qui séparaient le vestibule du jardin et se jeta dans les bras de sa femme.

Après une inexprimable explosion de joie revinrent les inquiétudes. M. de Verté n'avait, du reste, rien à craindre des domestiques, qui étaient peu nombreux et tout dévoués. L'isolement de l'habitation, la vie retirée que menait Charlotte, pouvaient aussi rassurer. Il fut, d'ailleurs, convenu que pour plus de sûreté, Henri conserverait les vêtements sous lesquels il était arrivé, et qu'il ne sortirait pas du château.

Quelques jours se passèrent rapidement, et madame de Verté redoutait et à la fois désirait le moment où son mari allait la quitter; car elle frémissait en songeant à tous les dangers qu'Henri courait auprès d'elle. Un matin, tous deux étaient dans le parterre qui dominait la Saône; ils s'étaient assis sur un banc où, jusqu'alors, par prudence, Charlotte avait interdit à Henri de prendre place. Ce banc pouvait être aperçu d'un chemin qui, à une assez petite distance de la terrasse, longeait les bords de la rivière. Il leur semblait que les deux années d'absence qui venaient de s'écouler n'étaient qu'un mauvais songe; ils se retrouvaient comme à la veille du jour cruel où le marquis avait quitté son château. Le ciel — un beau ciel de septembre — était éclatant, et l'air tout imprégné d'un doux parfum de fleurs et de fruits. C'était pour mon-

sieur et pour madame de Verté un de ces moments si rares dans la vie, où les regrets du passé s'effacent comme les craintes de l'avenir et laissent un pur sentiment de joie occuper l'instant présent. Tout à coup la marquise, qui venait de jeter un regard en dehors de la terrasse, saisit en pâissant la main de son mari... Henri tourna ses regards dans la direction qu'avaient suivie les yeux de sa femme.

Un homme arrêté sur le chemin paraissait les considérer attentivement. En voyant qu'il était remarqué, cet homme poursuivit sa route d'un air indifférent.

— Quel malheur! Quelle imprudence! s'écria Charlotte. On vous a vu! C'est sans doute un espion qui nous examinait ainsi.

— Calmez-vous, répondit M. de Verté, cet homme n'est probablement qu'un pauvre voyageur fatigué par la chaleur du jour; il reprenait haleine; il regardait peut-être avec envie ce banc, cette bonne ombre et cette gracieuse femme assise à mon côté; tout ce petit tableau de bonheur que tant de fois je me suis représenté le cœur plein de navrants regrets.

— Henri, dit avec terreur la marquise, si vous alliez être découvert!... C'est affreux; mais il faut que vous partiez le plus promptement possible. Hélas! la joie se paie, et j'ai été trop heureuse depuis quelques jours... Il faut que vous partiez demain, ce soir même.

— Non, non, reprit Henri, on ne quitte pas ainsi le bonheur... J'achèterais avec ma vie ces quelques instants passés près de vous que je ne me plaindrais pas... Vous ne savez pas ce que c'est que l'existence de l'exilé quand il laisse une femme bienaimée dans sa patrie. Retrouverai-je jamais cette félicité dont j'ai joui depuis mon retour ici? Saisissons avec avidité ces moments qui peut-être ne reviendront jamais. En Allemagne, tandis que les républicains chantaient *la Marseillaise*, tandis que nous, nous répétions les vieilles chansons de nos pères, les Allemands entonnaient une ronde dont j'aime le refrain: « Réjouissez-vous de la vie, pendant que la lampe brûle encore; cueillez la rose avant qu'elle soit fanée. » — Et chantant dans leur langue les paroles qu'il venait de traduire, paroles mises sur un air simple et plein d'une mélancolique douceur, Henri, entourant la marquise de son bras, l'entraîna avec lui au château.

Les appréhensions de madame de Verté n'étaient cependant pas sans fondement. Un soir, depuis une heure environ, Henri et sa femme s'étaient retirés, quand tout à coup le vieux chien de garde hurla avec fureur. Un instant après, la grille de la porte d'entrée s'ouvrit violemment; un bruit insolite d'armes, de pas, de voix, retentit dans la cour. Charlotte se précipita à l'une des croisées de sa chambre, dont elle tira le rideau avec un mouvement brusque et nerveux... Immobile d'épouvante, elle demeura un instant comme une statue, les yeux fixés sur la cour. Des gendarmes, des soldats la remplissaient; quelques domestiques éperdus allaient et venaient.

Henri comprit ce qui se passait; il revêtit une partie de ses habits, sauta sur une épée et s'élança vers la porte de la chambre... Il était trop tard pour fuir, on occupait le corridor. Charlotte courut à la porte et la ferma à clé... Aussitôt on essaya d'ouvrir au dehors, puis deux ou trois coups de crosses de fusil

ébranlèrent les frêles planches qui séparaient le marquis de ceux qui le cherchaient.

— Ouvrez, au nom de la nation, ouvrez! cria une voix forte.

— Perdu! se dit Henri.

— Sauvé, sauvé peut-être, répondit Charlotte. Et résolument elle ouvrit.

Comte DE PUYMAIGRE.

(La suite au prochain numéro.)

VOYAGES ET RECITS

PAR LE DOCTEUR M. YVAN.



Les habitants de Macao désignent sous le nom de *christão de arroz* (chrétiens de riz), certains Chinois dont la conversion est due à des motifs intéressés. Voici d'où leur vient cette épithète originale. Au premier temps de l'occupation de la presqu'île, les Portugais, dans un élan de zèle fort louable, mais peu éclairé, avaient offert des primes d'encouragement à la ferveur religieuse. Ils avaient établi un fonds commun sur lequel tout Chinois qui se faisait baptiser recevait chaque semaine une petite provision de riz. Les conversions furent si nombreuses, que les pauvres macaïstes furent obligés de suspendre leur ruineuse propagande. Mais, dès que les subsides cessèrent, on s'aperçut de la fragilité des néophytes; presque tous les Chinois revinrent à leurs anciennes superstitions; et lorsqu'on demandait à ces doubles renégats comment il se faisait qu'ils abandonnassent si tôt les pratiques chrétiennes, ils répondaient ingénument: « On ne nous donne plus de riz. »

Pendant mon séjour à Macao, il se faisait encore

des conversions de ce genre-là. On sait que l'administration de cette ville était parvenue à soustraire à l'autorité des mandarins tous les chrétiens habitant la presqu'île. Or, dès qu'un Chinois quelque peu connu des Portugais commettait quelque méfait qui le rendait justiciable du tso-tang, le délinquant se faisait résolument couper la queue, il déposait le cham, endossait l'habit européen, demandait le baptême, et, après avoir ainsi fait peau neuve, il bravait le code pénal du Céleste Empire.

Le domestique que mon ami Pitter avait mis à ma disposition était un véritable *christão de arroz*; c'était un garçon actif, intelligent, laborieux et de joyeuse humeur; un vrai Figaro chinois, bon à tout, propre à tout et ne se trouvant jamais embarrassé. Il allait avoir des démêlés avec le tso-tang, ce Sancho Pança de la presqu'île, pour une misérable affaire de contrebande, lorsqu'il fit le sacrifice de son plus bel ornement, revêtit la jaquette portugaise, et reçut le baptême sous la protection d'un honorable négociant

de Macao. Il jeta, dès ce jour, son nom de Vo-long à l'eau, endossa celui de Vicente, et devint le serviteur zélé de tout Européen qui voulut bien réclamer ses services. Vo-long, ou plutôt Vicente, était devenu le régulateur de ma vie, c'était lui qui me disait ce que je devais faire; il me rappelait les visites que je devais rendre, m'indiquait les points sur lesquels je devais porter mon attention, et me désignait même les personnes que je devais consulter, pour obtenir la solution de certains problèmes relatifs à mes études. Un matin Vicente entra chez moi et me dit :

— Senhor, vous dinerez ce soir chez M. Pitter, et je vous emmènerai chez moi pour vous présenter ma fille que je dois marier.

Selon ma coutume, je donnai mon assentiment au programme de Vicente, d'autant plus qu'il me parut charmant, et le soir venu, le docteur Pitter, son frère et moi, précédés de Vicente, portant une lanterne sphérique accrochée au bout d'un bâton, nous nous dirigeâmes, à dix heures, dans les rues du bazar. Ce quartier, si vivant en plein jour, n'avait presque rien perdu de son animation. La foule était encore compacte dans les rues, et les boutiques étaient presque toutes ouvertes. Les acheteurs se pressaient de préférence chez les marchands de comestibles et les marchands de tabac. Dans les autres magasins, les maîtres établissaient leur caisse, et les commis comptaient les sapèques récoltées pendant le jour. Cette monnaie de cuivre et de zinc, percée d'un trou, était réunie en longues ligatures que l'on passait au chef par liasses, comme des grappes d'un fruit métallique. Parfois on apercevait, assis en face l'un de l'autre, le sonanpan sur le comptoir, deux Chinois traitant d'une affaire. Les rusés compères faisaient alternativement courir sur le triangle de fer les boules à calculer, pour se rendre compte de leur opération. Au coin des carrefours stationnaient les cuisiniers ambulants, qui portaient leurs fourneaux et leurs préparations suspendus aux deux extrémités d'un bambou. Au près de ces restaurateurs nomades, accouraient des ouvriers revenant de leurs travaux, des coulis, des marchands ambulants, et des mendiants déguenillés qui, en échange de quelques sapèques, recevaient une écuelle de riz assaisonné de tao-fou, qu'ils mangeaient immédiatement dans la rue. De temps à autre, quelque femme craintive tendait à ce Vatel de carrefour un bol de porcelaine, dans lequel il versait un ragoût de grenouilles ou de canard. La clarté douteuse des lanternes éclairait ces diverses scènes, et ces globes lumineux, bariolés de vives couleurs et balancés par le vent, ressemblaient à des météores.

Cependant, au fur et à mesure que nous avançons dans ce dédale de rues, la foule diminuait, les lanternes devenaient plus rares, et nous n'apercevions déjà plus que quelques lumignons fumeux à de longs intervalles, lorsque nous arrivâmes devant une maison bâtie sur le quai du port intérieur. Vicente heurta vivement à la porte, et nous voilà introduits dans le domicile de Vo-long le Chinois.

C'était une longue pièce, située au rez-de-chaussée et faiblement éclairée, au milieu de laquelle était dressée une table de bois noir luisant comme de l'acier. Sur cette table étaient disposés des tasses à thé et des confitures, des figo-caqui desséchées, du gingembre et des racines de nelumbium... Des bougies

de cire végétale rose et verte, pas plus longues que le doigt, brûlaient sur une tige de fer qui sortait de la bobèche d'un petit chandelier de cuivre. En fait de meubles, il n'y avait guère que quelques chaises de bois ou de rotin adossées contre les murs. Une cloison de bambou séparait cette pièce d'un cabinet voisin, dans lequel on entendait des voix de femmes rire et jaser.

L'ornement le plus remarquable de l'habitation de Vo-long consistait en deux niches placées dans le fond de la chambre. Ces deux niches ressemblaient beaucoup aux crèches que l'on expose, dans certaines maisons provençales, aux approches de Noël. Elles étaient séparées par une cloison de bois. L'une renfermait l'olympé bouddhique des Kouan-in, des Honchi, des Chang-ti et autres divinités; et l'autre le paradis chrétien, la Vierge accompagnée d'une multitude de saints. Ces deux petites chapelles étaient illuminées chacune d'un nombre égal de petites bougies. Vicente, en sa qualité de sujet portugais, professait dans sa maison la liberté des cultes. Il nous assura que l'autel bouddhique appartenait exclusivement aux membres de sa famille qui n'avaient point encore été touchés par la grâce; mais que, quant à lui, il était le plus fervent chrétien de Macao.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, depuis que le mariage de ma fille est résolu, nous ne cessons d'entretenir et de parer les deux autels; on ne saurait, dans une occasion aussi solennelle, prier avec assez de ferveur tous les dieux auxquels on croit.

En entrant chez le *christão de arros*, nous n'avions trouvé dans la pièce où l'on nous reçut que la vieille mère, la femme, le fils et un ami de notre hôte. A peine fûmes-nous assis, que mademoiselle Vo-long sortit en habits de mariée du cabinet dans lequel nous avions entendu des caquetages féminins. Lorsqu'on voit pour la première fois une femme chinoise aux petits pieds, avec sa toilette étrange, on éprouve presque un sentiment de répulsion. Mon ami de Montigny, aujourd'hui consul à Chang-hai, doit se rappeler encore l'effet que produisit sur nous, le premier jour de notre arrivée à Macao, cette singulière apparition. Une dame portugaise, pour jouir de notre surprise, nous conduisit dans une maison chinoise où l'on nous présenta à une femme à petit pied, dans un déshabillé des plus galants: eh bien! elle nous fit horreur! Peu à peu cependant les yeux s'habituent à l'étrangeté de ces petits êtres, et l'on finit par trouver charmant ce qui d'abord vous avait paru affreux. Je voudrais que le lecteur pût, en lisant cet article, se faire une idée de la surprise d'un Européen à la vue de ces femmes dont les représentations les plus exactes ne sont jamais que des caricatures. Mademoiselle Vo-long est une vraie Chinoise du Sud, jaune comme l'étendard impérial; son nez large et fortement ailé s'épanouissait au milieu de son visage, semblable à une fleur de chrysanthème; ses pommettes très relevées diminuaient la cavité sous-orbitaire; ses yeux, très petits, étaient fortement obliques, et ses sourcils minces et bien arqués terminaient leur courbe à la base d'un front lisse et étroit. Pour adoucir les nuances métalliques de son teint, mademoiselle Vo-long avait répandu avec prodigalité de la farine de riz sur ses joues. Ce singulier visage était surmonté d'une coiffure qui avait quelque rapport avec le cimier d'un casque de dragon. Les

cheveux, liés en faisceau sur le sommet de sa tête, étaient ensuite divisés en deux branches, l'une passant à droite et l'autre à gauche, en se recourbant au-dessus du front, et elles allaient enfin se réunir derrière la nuque en natte plate et arrondie. Sur cet échafaudage étaient disposés d'une manière très pittoresque des fleurs en chenille et des papillons naturels; enfin, deux longues mèches de cheveux, partant des tempes, encadraient de leurs lignes de jais la figure enfarinée de la jeune fille, et descendaient ensuite sur ses épaules. Voilà la tête de mademoiselle Vo-long.



Le reste de sa toilette n'était pas moins recherché : elle portait une belle tunique de soie bleue, fermée au cou et descendant jusqu'à mi-jambes. Ce vêtement était attaché sur le côté droit par des boutons ciselés ; les manches, doublées de damas cramoisi, étaient sur l'avant-bras leurs revers brodés d'or ; il recouvrait un jupon de satin dont le fond était noir et le devant jaune-serin ; sur cette bande de soie jaune rampait une guirlande déliée de roses brodées en soie plate. Le bras droit portait un bracelet de vermeil, et le bras gauche un bracelet de jade. Elle chaussait des souliers incroyables, ils avaient tout au plus deux pouces de long ; le dessus était couvert de broderies vermicellées avec de petites torsades d'or, et le talon ressemblait à celui des galoches de nos grand'mamans. Les pieds étaient entourés de bandelettes de soie rouge sur lesquelles reposaient de grands bracelets de vermeil. Pour être minutieusement exact, je dois ajouter qu'elle portait des pendants d'oreilles de jade, et à chaque doigt annulaire une bague formée de trois anneaux superposés, l'intermédiaire large et orné de ciselures, et les deux autres granulés comme des perles d'or. Mademoiselle Vo-long était petite, mince et frêle comme doit être toute beauté chinoise. Maintenant, qu'on se figure ce petit être avec sa figure étrange et

sa gracieuse toilette, trotinant, obligée, pour se maintenir sur les moignons insuffisants qui lui servent de pieds, d'exécuter avec les bras et les parties supérieures du corps les mouvements familiers à un équilibriste perché au bout d'un pieu ou sur le dos d'une chaise. Une semblable allure n'a certes rien d'attrayant. C'est pourtant à ces mouvements oscillatoires et gênés que les Chinois trouvent une grâce extrême. Mademoiselle Vo-long s'approcha de nous, tenant une soucoupe de porcelaine pleine de cigarettes; nous en acceptâmes quelques-unes, et nous donnâmes en échange un petit cadeau pour la mariée, ainsi que cela se pratique dans les visites de ce genre. Cependant les chuchotements et les éclats de rire continuaient à se faire entendre derrière la cloison de bambou.

— Vicente, dis-je à notre hôte, pourquoi les personnes qui sont dans cette pièce ne se joignent-elles pas à nous ? Est-ce que nous leur faisons peur ?

— Peut-être bien, me répondit-il en riant ; il y a là, seigneur, deux bonzesses et deux matrones. Les premières habitent la maison depuis huit jours. Elles seront, jusqu'au moment de son mariage, les seules compagnes de ma fille ; ce sont elles qui lui enseignent ses nouveaux devoirs.

— Comment ! des religieuses vouées au célibat ! m'écriai-je étonné.

— Oui, senhor, reprit Vo-long, c'est l'usage, et nous ne saurions nous y soustraire ; ma femme du moins, qui est aussi fervente bouddhiste que je suis bon chrétien. Quant aux matrones, senhor, elles accompagneront en pleurant ma fille jusque sur le seuil de la porte, le jour où l'on viendra l'enlever à ses parents... Ah ! ce sera un triste jour ! ajouta-t-il en essayant du bout du doigt une larme absente.

— Mais ne pourrions-nous donc pas voir ces dames, mon cher Vicente ? demandais-je en insistant.

— Nous allons essayer... Mais ce sera, je crois, fort difficile, me répondit-il.

Le Chinois dit quelques mots à sa femme, laquelle passa derrière la cloison.

Nous entendîmes d'abord un petit débat ; mais comme probablement ces dames avaient également grande envie de nous voir, leur résistance ne se prolongea guère ; elles franchirent la muraille de séparation, et ce fut cette fois les Chinois qui firent irruption chez les barbares. Il sortit de ce cabinet mystérieux cinq femmes et un nombre égal de petits enfants. Notre attention se porta d'abord sur les bonzesses. Ces religieuses ayant renoncé aux vanités de ce monde, étaient mises fort simplement ; elles portaient un pantalon et un cham bleu, des souliers d'hommes, et leur tête était complètement rasée. L'aspect de ces têtes pelées nous parut moins étrange que la coiffure de mademoiselle Vo-long. Après avoir salué les deux nonnes, nous nous approchâmes des matrones. La plus âgée était accompagnée de sa fille, qui pouvait bien avoir quatorze ans ; et l'autre, à laquelle eût certainement ressemblé la matrone d'Éphèse, si elle eût été Chinoise, était entourée d'une couvée d'enfants.

On s'assit sur deux rangs de chaises en face les uns des autres ; mademoiselle Vo-long versa l'eau bouillante sur les feuilles de thé, et, toujours vacillante sur ses pieds, elle vint en offrir une tasse à chaque personne de la société ; dès ce moment la conversation devint générale.

L'indulgence et l'absence de prévention sont, je crois, l'attribut de ceux qui ont vu beaucoup ; avant d'avoir connu des bonzesses, j'avais, je l'avoue, une triste opinion de ces pauvres filles, mais en leur présence une bonne partie de mes préjugés se dissipa. La plus âgée paraissait avoir quarante ans ; sa physionomie annonçait cette quiétude intérieure, propre à ceux dont la conscience est en repos ; elle causait avec nous sans embarras, et je suis forcé de dire qu'elle m'a rappelé beaucoup de ces bonnes âmes, de ces pieuses créatures qu'on rencontre dans les petites villes de France, partout où il y a quelque bien à faire. Sa compagne était une grande et belle fille, dont les yeux voilés de longs cils étaient d'une douceur char-



mante ; son nez n'avait pas cet épanouissement insolite que j'ai signalé chez mademoiselle Vo-long ; ses traits étaient fins, délicats comme ceux des femmes chinoises des hautes classes que j'ai eu occasion de voir. Il s'établit entre Vo-long et la jeune bonzesse une conversation dans laquelle il n'avait que le rôle d'interprète. Je vais la rapporter ici ; mais ce que je ne rendrai pas, c'est la voix mu-

sicale de la jeune fille, ce sont ces mots chinois si doux qui sortent de ces petites bouches en syllabes perlées comme le chant d'un oiseau

— Comment se fait-il que vous vous soyez faite bonzesse ? demanda mon interprète.

— Pour me perfectionner par l'exemple de mes compagnes, répondit la jeune fille.

— Mais n'est-ce pas avec regret que vous vous êtes séparée de vos parents, de vos amies ?

— Les femmes en naissant sont destinées à ces séparations ; quitter ses parents pour aller à la bonzerie ou chez un mari, c'est la même chose.

— Chez un mari on trouve de la famille.

— C'est vrai, mais on y trouve aussi la misère bien souvent.

— Vous n'auriez pas été embarrassée pour trouver un mari riche qui aurait pris soin de vous.

A ces mots la bonzesse ne répondit rien, elle rougit et se couvrit la tête de son chapeau de bambou ; les autres femmes tournèrent simultanément leurs regards sur les grands pieds de la pauvre fille. Ces regards étaient bien éloquentes, c'était une muette protestation de la susceptibilité chinoise. Toutes ces femmes au pied bot semblaient dire avec leurs yeux irrités : Vous

n'y songez pas, un homme riche épouser une femme aux grands pieds ! Mais c'eût été une mésalliance ! L'autre bonzesse hochait la tête, elle pensait sans doute que telle est l'histoire de beaucoup d'entre elles. On entre à la bonzerie par un sentiment de vanité blessée. Les coutumes ont beau différer dans les diverses contrées ; ce qui ne change pas sur la terre, c'est le cœur humain.

Au même moment, une jeune enfant de six ans environ, charmante comme tous les enfants chinois, vint sans façon me prendre la main. Elle portait un cham bleu bordé de noir ; sa petite queue tressée avec des cordons rouges flottait joyeusement sur son dos,

et ses cheveux, ramenés sur le front, étaient coupés court à la hauteur des sourcils. Pour répondre aux avances de la jolie enfant, je la mis sur mes genoux ; je m'aperçus aussitôt que son petit pied subissait déjà le supplice des bandelettes. Je ne pus réprimer un mouvement d'indignation, et je m'écriai en mauvais portugais, en m'adressant à Vicente :

— Quelle barbarie ! comment peut-on martyriser ainsi un enfant ?

Aussitôt la jolie matrone dont j'ai parlé, femme gaie, souriante, épanouie, fraîche, une vraie rose jaune de nos jardins, s'écria en riant et dans un jargon portugais qui ne valait pas mieux que le mien :

— Senhor, quand on doit subir une entrave pendant toute sa vie, mieux vaut s'y habituer de bonne heure ; plus tard il ne serait plus temps peut-être, et je ne veux pas que ma fille se fasse bonzesse !

Je sus bon gré à cette femme de s'être exprimée en portugais. La jolie nonnette ne le comprenait pas, et c'eût été certainement rouvrir quelque plaie sanglante que de parler ainsi devant elle.

— Combien y a-t-il de temps, dis-je à la jolie maman, que votre enfant porte des bandelettes ?

— Un peu plus d'un an, me répondit-elle.

— Voudriez-vous me montrer son pied ?

— Très volontiers.

Aussitôt elle s'agenouilla devant moi et déchaussa sa petite fille. Le soulier avait une semelle plate et unie, la partie en contact avec le talon était formée postérieurement comme des souliers ordinaires. Le pied était enveloppé d'une bande de coton rouge : le premier tour servait à maintenir les orteils reployés ; le deuxième passait derrière le talon et revenait sur la

partie supérieure ; le reste de l'appareil répétait plusieurs fois le même trajet. Le pied de l'enfant avait déjà subi un notable changement : les orteils, collés sous la plante des pieds, n'existaient plus qu'à l'état rudimentaire ; les autres parties étaient encore dans leur état naturel. L'examen que j'avais fait des souliers, de la bande et du pied avait pris un peu de temps. La petite fille s'était prêtée fort gaiement à toutes mes minutieuses recherches ; puis tout à coup elle se prit à pleurer en demandant instamment qu'on lui remit les bandelettes.

— Si vous ne me les remettez bientôt, mon pied va grossir ! s'écria-t-elle en sanglotant.

Je fus confondu lorsque Vicente et le docteur Pitter me traduisirent ces paroles. La jolie matrone prit texte de là pour me dire sentencieusement :

— Il vaut mieux souffrir dans son enfance que de manquer plus tard son bonheur. Toute la fortune d'une jeune fille est dans sa figure et dans ses pieds.

— C'est acheter bien cher sa fortune, repartis-je, que de l'acheter par de telles souffrances.

— Ces souffrances ne sont pas aussi fortes que vous le croyez : jusqu'à dix ou douze ans on souffre peu ; à cet âge-là, il est vrai, les jeunes filles éprouvent des douleurs plus vives, elles pâlisent et quelques-unes même meurent dans le travail qui se fait ; mais les femmes ne sont-elles pas faites pour souffrir ? Quant à nous, d'ailleurs, nous avons le pied bien gros, ajouta-t-elle en me montrant son coquet moignon garni de bracelets de jade, mais si vous voyiez ceux de la fille de cette dame ! Et elle désigna l'autre matrone.

La jeune personne indirectement appelée étendit alors son pied ; c'est le plus petit que j'aie vu, il n'avait pas un pouce et demi de long. La vieille matrone, pour prévenir une demande indiscrette qu'on eût pu lui faire, dit sèchement en manière d'avertissement :

— L'homme seul qui épousera ma fille verra son

pied nu ; lui seul admirera la fleur de lotus et en respirera le parfum !

Nous adressâmes mille remerciements à tous ces braves gens, et nous sortîmes de chez Vo-long bien après minuit. Lorsque nous fûmes dans la rue, le docteur Pitter me dit :

— Vous avez ce soir plus vu de la Chine, de la vraie Chine, que n'en virent lord Macartney et lord Amherst.

Pitter avait raison, nous avions réellement pénétré dans un intérieur chinois, nous avions saisi quelques traits de la vie intime du Céleste Empire, ce que n'avaient pu faire les deux célèbres diplomates, soumis pendant leur voyage officiel à la surveillance des mandarins méticuleux.

Cette fois, en traversant le bazar, nous ne rencontrâmes âme qui vive, si ce n'est quelques gardes de nuit. Ces fonctionnaires de la police chinoise marchaient en rasant les murs et frappant l'un contre l'autre deux morceaux de bambou. Il me sembla que le son sec et saccadé ainsi produit, se propageant au loin, devait porter aux voleurs de précieuses indications sur la marche de leurs ennemis.



POÉSIE.

RECONNAISSANCE

Il faut aimer Dieu davantage,
Lorsqu'il nous montre le danger
Et répand dans nos cœurs un effroi passager ;
C'est souvent un secret langage
Qu'il parle à ses tendres élus
Afin, qu'humbles et forts, ils gardent leurs vertus !

Il faut aimer Dieu davantage,
Quand il nous montre la douleur,
Et nous garde du deuil, le seul et vrai malheur ;
C'est souvent un secret langage
Qu'il parle au fou cherchant des pleurs,
Quand ses pas sont semés de plaisirs et de fleurs !

Il faut aimer Dieu davantage,
Quand, après la peur d'un moment,
Il raffermir la foi, l'amour, le sentiment,
C'est souvent un secret langage
Qu'il parle à ses enfants bénis,
Afin que mieux encore ils s'aient dans leurs aids !

Quand, après un chagrin où notre âme s'engage,
Chimère, erreur, triste voyage,
De la mort sortant triomphant,
Sous le flambeau divin qui sauve et qui défend,
On presse sur son cœur son mari, son enfant,
Il faut aimer Dieu davantage !!!

Madame Hermance LESGUILLEON.



LA GRANDE CHARTREUSE

PRÈS DE GRENOBLE, EN DAUPHINÉ.

La chronique rapporte qu'au mois de juin de l'an 1086, des prêtres, au nombre de sept, se présentèrent à Hugues, évêque de Grenoble, et se jetant à ses genoux, le supplièrent de leur octroyer un endroit éloigné du monde où ils pussent servir Dieu en se livrant au travail de leurs mains et sans être à charge à leurs semblables. Ces pénitents, c'étaient Bruno, chanoine de Reims, et six de ses compagnons qui, entraînés par son exemple et ses leçons, aspiraient à gagner le ciel par les pratiques d'une vie solitaire et pieuse. Hugues, touché de leurs sentiments, leur fit don d'un lieu désert situé à quelques lieues de la ville épiscopale, et désigné sous le nom de Chartreuse. De là le titre des Chartreux, que prit l'ordre fondé par saint Bruno et ses acolytes. Personne n'ignore que l'ordre des Chartreux fut de tout temps connu comme un des plus austères de l'Église : le jeûne, la frugalité, le travail manuel, les privations, les veilles, le silence perpétuel, étaient les moindres des rigueurs imposées par la règle de Saint-Bruno.

Les religieux portaient et portent encore aujourd'hui (car cet ordre a survécu à la tourmente révolutionnaire qui anéantit la plupart des institutions monastiques), ils portent encore, dis-je, une robe de drap blanc, serrée à la ceinture par une corde ou une lanière de cuir, et surmontée d'un capuce de même étoffe. Hors de leur couvent, ils revêtent par-dessus leur robe blanche la chape et le capuce noirs. Ils ne cessent jamais de porter sur la peau le cilice, ainsi qu'une corde grossière nouée autour du corps. Quelle que soit la rigueur de la saison, ils couchent sur de simples paillasses et ne font usage que de chemises de serge.

La grande Chartreuse, qui fut le berceau de l'ordre, n'était, dans les temps primitifs, composée que de petites habitations éparses, situées à un quart de lieue de l'établissement existant. Cinquante ans plus tard,

les religieux, dont le nombre s'était multiplié rapidement, reconstruisirent de leurs mains ces humbles abris, qu'ils remplacèrent par des bâtiments plus vastes et mieux distribués. Le feu, qui semblait s'acharner à leur perte, détruisit à huit reprises différentes l'usine de ces pieux cénobites. Les constructions actuelles ne datent que du XVII^e siècle. Les cloîtres seuls, heureusement épargnés par les flammes, portent l'empreinte du moyen âge, époque à laquelle ils furent élevés. L'ensemble de la grande Chartreuse offre un aspect

riant et pittoresque ; l'intérieur en est spacieux, commode et convenablement distribué ; chaque cellule se divise en trois compartiments, accompagnés d'un petit jardin.

Les visiteurs ne pénètrent point dans le couvent proprement dit ; ils sont reçus dans deux pavillons adossés à l'entrée principale. L'hospitalité qui les attend n'est ni bruyante ni pompeuse ; mais elle est franche, affa-

ble, désintéressée, et égale pour tous les étrangers, quels que soient leur rang et leur éducation.

Le paysage au sein duquel s'élève ce vaste ermitage s'appelle le Désert. C'est, en effet, une sorte de thébaïde que dominent des roches escarpées dont la crête se perd dans les nues, qu'entourent de toutes parts des forêts séculaires, qui semblent ne s'ouvrir qu'à regret pour livrer passage à un torrent fougueux. Impossible de se défendre d'un sentiment de mélancolie et d'un religieux recueillement, en présence de cette nature abrupte et sauvage, sanctifiée par le signe révérent des chrétiens qui plane au faite du clocher. La plume est impuissante à rendre ce spectacle imposant et sublime, et le crayon seul de l'artiste peut donner à peu près l'idée de ce majestueux et saisissant contraste entre l'œuvre de la nature et l'ouvrage des pieux reclus.

A. DE BRAGELONNE.



COURRIER DE PARIS.

Encore une étoile... que dis-je? encore deux étoiles qui filent; encore deux gloires qui s'éclipsent, deux des gloires les plus pures et les plus brillantes de la France. Le comte Molé et l'amiral Bruat viennent de s'éteindre presque à la même heure, l'un dans son château de Champlâtreux, l'autre à bord du vaisseau qui le ramenait en Europe chargé de lauriers et d'honneurs. Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'emboucher la trompette héroïque pour célébrer les exploits d'un marin qui, soit dans les lointains parages de l'Océanie, soit sur les flots de la mer Noire, fit flotter glorieusement le pavillon français, et qui mourut, en quelque sorte, au sein même de la victoire. A l'heure qu'il est le nom de l'amiral Bruat appartient à l'histoire, et il reste gravé pour jamais à la page la plus éclatante des fastes de notre marine et de notre armée.

Si l'amiral Bruat était fils de ses œuvres, M. le comte Molé fut à la fois fils de ses œuvres et de ses aïeux. Il descendait de cette illustre famille des Mathieu Molé que leurs vertus, leur mérite et leur courage héréditaires élevèrent et maintinrent au premier rang de la noblesse de robe. Proscrit et ruiné par la révolution, M. le comte Molé dut à ses seuls talents l'honneur d'être distingué par Napoléon et remis en possession des biens de ses pères, de ceux du moins que la Terreur avait respectés. L'empire l'appela aux plus hautes dignités, le gouvernement de Juillet le fit ministre et président du conseil, et la république de 1848 elle-même n'hésitait pas, tant sa probité le rendait honorable aux yeux de tous les partis, à lui conférer le mandat de représentant. Il est mort ou plutôt il s'est endormi du sommeil des justes, dans les bras de sa famille, de ses amis, de ses serviteurs et de la religion qui l'assistait à ses derniers moments.

La mort fauche partout, dans le monde politique, dans le monde militaire et jusque dans le monde financier.

L'or lui-même, tout puissant qu'il est, l'or, ce talisman qui peut tout dans ce siècle où tout est à vendre, ne peut nous assurer la santé ni la vie, les deux seules choses, peut-être, qui ne se laissent pas acheter. Témoin cette opulente famille des Rothschild, cette dynastie suzeraine de plus de cent millions d'écus, sur laquelle la mort se complait à frapper à coups redoublés. Des cinq frères dont le génie financier fonda cette puissante maison qui tient dans ses mains le crédit de l'Europe entière et le destin de plus d'un royaume, quatre ont déjà payé tour à tour leur tribut à l'humaine nature. L'avant-dernier d'entre eux vient de s'éteindre à Francfort, en sanctifiant par la charité une fortune acquise par le travail et par l'intelligence. Un seul de ces cinq potentats qui s'étaient partagé le monde a vu les ciseaux de la Parque respecter le fil de ses jours: c'est le baron James de Rothschild, chef de la maison de Paris.

Il n'est pas jusqu'à un honorable chansonnier, jusqu'à ce pauvre Frédéric Bérat que l'impitoyable moissonneuse n'ait eu la cruauté d'atteindre au fond de cette chétive retraite où il cachait son modeste bonheur. Qui ne connaît Frédéric Bérat? *Mon petit Pierre*, *la Lisette de Béranger*, *No z'avons-t-i bu, no z'avons-t-i ri*, *Ma Normandie*, *les Quatre sous de Nicole*, *les Frères savoyards*, et vingt autres chants empreints d'une naïveté originale avaient fondé sa popularité. Doué par la nature et presque sans études du double talent de poète et de musicien, il était lui-même son parolier et son compositeur. De là cette harmonie si parfaite et si rare entre l'idée poétique et l'idée musicale de ses charmantes compositions. Arrivé au-delà de la première moitié de la vie, Frédéric Bérat avait obtenu, grâce à la sollicitude de quelques amis chers et dévoués, un emploi suffisant pour garantir sa muse des préoccupations du besoin. Hélas! c'est au moment où le sort feignait de lui sou-

rrire, que le perfide est venu glacer sur ses lèvres l'écho de son dernier refrain.

Mais parlons de sujets moins funèbres et oublions le chansonnier, qui meurt, pour la chanson, qui vit et qui vivra toujours. Tenez, l'entendez-vous là-bas, aux Variétés, qui fredonne, sur l'air du *Vin à quatre sous*, ces couplets à propos du tunnel souterrain qu'on parle de creuser dans les entrailles de Paris:

Un vieux monsieur tout gris
Me disait d'un air grave:
Si Paris se dépave,
N'en soyez pas surpris:
Avant dix ans, Paris
Descendra dans la cave.

On parle d'un nouveau chemin,
D'un chemin de fer souterrain,
Qui doit, du faubourg Saint-Germain
Nous conduire au quartier d'Antin.
Pour les caves plus de terrain,
Chacun alors boira son vin;
Ça mettra tout le monde en train,
Et le train en train fera beau train.
Voilà qui donnera du prix
Au nouveau dessous de Paris.

J'en ai l'esprit
Tout interdit!
Oh! quel pays
Que ce Paris!

On dit que nous verrons
Bien d'autres tentatives;
En doublant les solives,
Un beau jour nous pourrons
Sur les toits des maisons
Voir des locomotives.

C'est sublime! mais la vapeur
Est à craindre à cette hauteur.
Je crois entendre avec terreur
Les voyageurs dire au chauffeur:
Prends garde, car de toit en toit
Le chemin de fer est étroit:
Prends garde, si tu me tu's, moi,
Si tu me tu's, moi, tu te tu's, toi!
Voilà qui don'ra moins de prix
Au nouveau dessus de Paris.
J'en ai l'esprit, etc.

Ces couplets, que MM. Clairville et Cogniard ont placés dans la bouche d'Ambroise, se chantent dans le *Roi du calembour*, panorama à grand spectacle des folies, des sottises, des ridicules, des excentricités nouvelles, ou pour mieux dire, espèce d'almanach comique de l'an 1855. C'est là que l'on voit défiler sous le feu de l'épigramme et de la plaisanterie, les Parisiennes peintes au pastel, les magasins-moustres, les jupes ballons, le réalisme au salon, le gymnase Triat, puis le répertoire dramatique et lyrique de l'année, sans en excepter l'inévitable *Sire de Franc-Boisy*.

Au Palais-Royal nous retrouvons le même *Sire de Franc-Boisy*, devenu lui-même le héros d'une revue en trois actes et en une infinité de tableaux. L'illustre et drôlatique guerrier court après madame son épouse, qu'il retrouve au buffet de Paris, *prenant un lunch avec quelques amis*, ce qui l'engage à profiter de la circonstance pour visiter l'exposition, l'hôtel du Louvre et les théâtres parisiens. Point n'est besoin de vous conter toutes les facéties auxquelles il assiste dans le cours de son pèlerinage. Qu'il vous suffise de savoir que rien n'est plus gai, plus plaisant, plus divertissant que son Iliade, si ce n'est celle de Sa Majesté le souverain du royaume du calembour.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. COUBAUD, directeur-gérant.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Je ne puis écrire le mot *mode*, sans songer à toutes les extravagances dont il a été le prétexte aux temps les plus reculés, comme quelquefois encore au nôtre. Qu'on se rappelle l'usage de la poudre, les paniers, avec lesquels on ne pouvait entrer de front dans un salon, sans que les deux battants de la porte fussent ouverts. Les corps en baleines, espèces de cuirasses

qui emprisonnaient la taille et la poitrine, de telle sorte que les femmes ressemblaient à des guêpes habillées. La ma-

nière ridicule dont on se chaussait au XIV^e siècle, époque où la grandeur du pied étant une distinction, les souliers d'un prince devaient avoir plus de soixante centimètres de long, ceux d'un haut baron deux pieds, et d'un simple chevalier un pied et demi. C'est de cette mode bizarre que nous est restée l'expression si usitée encore : *Il est sur un grand pied dans le monde.*

Sous François II, les hommes trouvèrent qu'un gros ventre donnait un air de majesté, et ils ne manquèrent

point d'ajouter de ce côté-là tout ce qui pouvait former un volume considérable. Aussitôt, les femmes s'imaginèrent que pour avoir plus de grâce dans la tournure, une certaine rotondité était nécessaire à l'envergure des reins, et elles mirent aussi à cet endroit un supplément que, du reste, on croit encore indispensable de nos jours, témoin les jupes en *crinoline*. Ensuite, il vint à la mode de se cacher le visage, et les plus jolis minois se dérobaient malicieusement aux regards sous un *loup*; puis au masque succédèrent les mouches, que les femmes mettaient, dit-on, en si grande quantité, qu'on avait peine à les reconnaître. Enfin, je remplirais un volume, s'il me fallait raconter toutes les folies suggérées par la *mode*. Forcée de me restreindre, je m'arrête ici, pour commencer le chapitre des modes actuelles qui sont du moins gracieuses et coquettes sans aucune de ces exagérations que je viens d'esquisser.

Les dessins des étoffes tendent décidément à se porter moins grands que l'année dernière.

Pour robes simples, il y a de fort jolis taffetas que l'on nomme *barrés*. Ils se font de toutes couleurs. C'est un composé de rayures en travers, ces robes n'exigent pas de garnitures. Quant aux étoffes riches, dont on trouve des assortiments si somptueux et si variés chez *Delisle*, ce qui se porte le plus sont les moires antiques, avec rayures pour toilette très habillée; les brocards, les taffetas brochés, les satins écossais, les robes à volants *Pompadour*, celles fourrures, dites à *pan*. Ces robes se font de toutes couleurs et une espèce de peluche, imitant la fourrure, borde les ornements de la jupe et du corsage.

Viennent ensuite les reps velours Pékin à raies, ceux-ci ont une rayure en velours plain et une autre imitant le galon moiré. Je dois aussi mentionner le pékin dit Grand-Bretagne, se composant d'une raie rose et d'une raie blanche moirées, au milieu desquelles sont semés de charmants petits bouquets aux couleurs vivaces et variées. Puis le pékin à rayures moirées noir et gros bleu; la brocatelle façonnée bleu de ciel; le droguet avec rayures en ruban de satin, enfin la brocatelle *duchesse* à losanges. Tout cela est d'une magnificence inouïe et digne de la maison *Delisle*. A côté de ces belles étoffes, j'ai remarqué d'admirables cachemires des Indes, et de fort élégantes confections. Les cachemires sont maintenant une des spécialités de la maison *Delisle*, qui les fait venir directement, et les donne, par cette raison, à des prix très avantageux.

Parmi les différents genres de manteaux qui se font, le *talma* à manches, en velours, garni de fourrure, de guipure, ou de hauts effilés, reste le préféré pour toilette habillée.

Les *talmas*, avec ou sans manches, de fantaisie, soit en drap de dame, en loutre à double face, en peluche ou en drap gris, sont pour demi toilette. Nous en avons assez

parlé déjà, sans qu'il soit nécessaire, nous le pensons, de détailler de nouveau la manière dont ils se garnissent. On prend toujours les galons peluchés, ceux unis, ou bien on met une large bande de velours haute d'une main, noire, marron, pensée.

Les basquines ajustées et demi ajustées, continuent à se porter. On les fait en velours, garnies de hauts éfilés ou de dentelle, lorsqu'on veut leur donner un certain cachet d'élégance. Celles pour demi toilette d'intérieur, sont souvent en drap de dame. On peut aussi les faire en satin.

On n'abandonne ni les bretelles ni les basques.

Le devant des jupes se garnit comme les corsages montants, de brandebourgs, de galons, d'éfilés ou de velours en bande.

Le règne des volants se maintient. Il n'y a que les robes en étoffes très épaisses, telles que le brocard ou la moire antique, qui se portent unies, et encore celles de ce genre en couleurs claires, pour le soir, sont souvent ornées sur le devant des jupes. On y pose de la dentelle et des choux de rubans assortis à la nuance de l'étoffe. J'ai vu de ravissantes garnitures de ce genre, chez mesdames *Thierry* et *Céleste Ladrague*, dont les robes, autant par la grâce des façons que par le bon goût des ornements, ont toujours un cachet de distinction remarquable.

Les jupes des robes de soirée font toutes la traine. Les corsages sont décolletés, longs de taille, et ils forment une pointe prononcée devant et derrière.

Voici une toilette fort élégante, que portait hier dans un bal une charmante jeune femme.

Robe de taffetas gris-perle clair à trois volants, bordés d'une bande de peluche rose et recouverts d'autres volants en dentelle noire, qui venaient tomber juste au pied de la bande en peluche, ce qui fait qu'ils en paraissent tout naturellement bordés. Ces volants étant très hauts, montaient jusqu'à la taille. Au corsage, devant et derrière, se trouvaient plusieurs rangs de dentelle formant berthe, et alternativement séparés par des petites bandes en peluche rose. Il y avait cinq bandes de peluche devant, posées un peu en cœur et sur chaque bande; au milieu du corsage, se trouvait une étoile de diamants. La coiffure de cette dame se composait d'une grosse rose moussue placée sur le côté.

Une autre dame avait, sur une jupe de taffetas blanc, une robe en tarlatane ornée de volants coupés à dents pointues de la largeur d'une main. Ces dents étaient garnies d'un ruban de gaze-guipure blanc aussi à feston. A quelques pas on eût dit une blonde ou une légère broderie; cela était délicieux de fraîcheur et de distinction. Le corsage était drapé. Le ruban des volants avait trois doigts de hauteur environ. Il suivait à plat le contour des dents. La coiffure qui complétait cette toilette, était une guirlande de corail à deux touffes de côté.

Presque toutes les jupes des robes de bal sont couvertes de volants du haut en bas.

On fait encore des doubles jupes. On voit aussi de ravissantes garnitures composées de ruches et de gros choux de ruban qui entourent le devant de la jupe en tablier. Cela se nomme garniture *Pompadour*.

Pour les robes garnies de volants en dentelle noire, celles de Cambrai ont une grande vogue. M. *Ferguson* (ancienne maison Jourdan) a su apporter tant de perfectionnement dans la fabrication des dentelles de Cambrai, que beaucoup de femmes, par économie, n'hésitent plus à leur donner la préférence. Les dessins de la maison *Ferguson*, imitant à s'y méprendre ceux de Chantilly, sont d'une magnificence extrême, et les tissus, solides et artistement travaillés, ne laissent rien à désirer. Nous savons combien ils ont été admirés au palais de l'Industrie.

Les chapeaux sont toujours petits de forme, ils avancent un peu sur le devant et s'enroulent de côté, de manière à bien dégager les joues. J'ai remarqué chez madame *Alphonsine*, dont le bon goût ne se dément jamais, des modèles d'une grâce indescriptible.

Quelques-uns étaient en étoffe de fantaisie, quadrillée, cannelée ou mouchetée. La plupart sont ornés de blonde ou de dentelle. Les bavolets descendent très bas. Le dessous des passes est bien garni. Les brides, fort larges, se portent longues aussi. Derrière, sur le bavolet, retombent gracieusement des flots de bouclettes en ruban.

Les plumes frisées, posées par groupes de petites têtes, s'emploient souvent pour ornement. On les place de côté en touffes. Parfois elles forment la guirlande, suivent le bord de la passe, et vont se perdre sur le bavolet.

Les fonds fuyants se partagent la vogue avec les calottes rondes.

Les chapeaux de théâtre ou de concert sont d'une grande coquetterie. On les fait en crêpe, en étoffe de fantaisie de couleur claire, ou en velours épinglé, mélangé de satin. Le blanc est la couleur dominante.

Les chapeaux en velours de couleur foncée sont pour demi toilette de ville. On y pose une voilette en dentelle, qui préserve le teint des rigueurs du froid.

Les jolies coiffures de soirée de madame *Alphonsine*, se composent d'espèces de résilles en velours, cerise, vert ou grenat, sur lesquelles serpentent capricieusement des flots de dentelle et de velours en bande qui se jouent au milieu des fleurs ou de petites têtes de plumes. Tout cela est léger et vaporeux comme la fantaisie elle-même.

Les canezous de dentelle noire, ou en tulle moucheté blanc, restent en vogue pour soirée. Les premiers sont zébrés de velours, les autres de ruban de couleur claire rose, bleu, blanc.

A part les charmants fichus Louis XIII, que je vous ai déjà signalés, mademoiselle *Anna Loth*, dont le magasin est le réceptacle des plus hautes nouveautés en lingerie et de mille coquettes fantaisies, soit en bonnets, soit en coiffures, vient de créer de fort jolis ornements pour mettre sur les corsages des robes de bal. Ce sont des espèces de berthes; l'une drapée en cœur, devant et derrière, est ornée de nœuds en ruban artistement posés. L'autre, que l'on nomme berthe *grecque*, est drapée aussi et légèrement ondulée devant, sur les épaules et derrière. Les enjolivements se composent de bouclettes en ruban placées en long. Il s'y trouve de longs pans, garnis comme le reste, qui donnent à cette capricieuse innovation un vrai cachet d'élégance. J'ai vu, en outre, chez mademoiselle *Anna Loth*, une robe d'une beauté indescriptible qu'elle venait de fournir à une jeune et jolie américaine. Cette robe a figuré à l'Exposition, où elle était marquée 4,500 francs. Elle est en mousseline blanche. Il y a trois hauts volants bordés d'application de Valenciennes. Au-dessus de chaque volant se trouve un bouillon de mousseline, dans lequel passe un ruban. Les corsages, car il y en a deux, l'un montant et l'autre décolleté, sont couverts, comme le reste, de broderie en application de valenciennes et de bouillonnés. Les manches longues ont quatre volants. Le devant de la jupe est orné d'une garniture *Pompadour* qui forme tablier. De chaque côté, il y a de gros choux en ruban. Les pétales des fleurs de dentelle ressortent en relief, c'est la plus magnifique chose que l'on puisse voir, et le nom de mademoiselle *Anna Loth*, va conquérir la célébrité dans les États-Unis, où cette robe admirable lui vaudra sans doute beaucoup d'admirateurs.

Que vous dirai-je maintenant, mes belles lectrices? J'ai épuisé pour aujourd'hui toutes les futilités de la mode, mais je ferai bientôt nouvelle récolte.

On annonce une longue suite de fêtes brillantes, dans lesquelles je trouverai amplement à moissonner, il y a déjà quelques réunions du soir, et des concerts. Les théâtres font paraître leurs nouveautés; aussi, auteurs et compositeurs sont-ils à l'œuvre.

Nous avons assisté hier à l'audition d'un nouvel opéra, dont mademoiselle Péan de la Roche Jagu a fait la musique, qui est charmante. Cette musique avait pour interprètes mademoiselle Auclair et MM. Jules, Lefort et Michel, qui se

sont acquittés avec leur talent habituel de la tâche qu'ils remplissaient. Quelques journalistes et M. Pellegrin, directeur du théâtre Lyrique, faisaient partie de l'auditoire, qui a vivement applaudi les différents morceaux de la partition de mademoiselle Péan de la Roche Jagu. On a surtout remarqué un duo, un fort joli trio, et une romance pleine d'expression. En somme, cette œuvre nouvelle fait un véri-

table honneur à son auteur, dont nous connaissons déjà plusieurs compositions musicales d'un mérite incontestable. *Le Scenario*, qui présente des situations neuves et piquantes, est d'un jeune homme, M. Richebourg. Si la pièce est reçue, comme nous le pensons, elle aura certainement un succès.

Madame Juliette LORMEAU.

A la suite des nombreux et très graves accidents qui sont survenus coup sur coup, depuis peu de temps, sur divers chemins de fer, c'est un devoir, pour quiconque appartient à la presse, de donner la plus grande publicité possible aux expériences qui se font chaque jour sur le chemin de fer de Versailles, rive droite, aux frais et sous la direction de M. le chevalier Bonelli.

Chacun sait quelle immense popularité s'attache au nom de ce jeune ingénieur, directeur général des télégraphes électriques du Piémont, et inventeur de l'application de l'électricité aux métiers à la Jacquard.

Vous savez toutes, mesdames, que les belles étoffes à riches dessins qui font vos délices, sont fabriquées sur des métiers qui ont immortalisé l'inventeur Jacquard. Mais ce que vous ne savez pas encore, c'est que ces métiers sont aujourd'hui réglés par un puissant agent, depuis si peu de temps au service de l'homme, l'électricité!

L'électricité, cet agent invisible, cette voix sans timbre, ce mandataire sans corps, cette mystérieuse puissance, est encore choisie par M. Bonelli, pour veiller sur vous, mesdames, quand vous vous livrez aux chances d'un voyage en chemin de fer. Par une combinaison d'une simplicité admi-

nable et d'un résultat certain, vous serez désormais à l'abri de ces horribles chocs d'un convoi grimpant sur un autre, brisant tout, pulvérisant ces locomotives si fortes et si puissantes, comme une trombe briserait un évis.

Nous n'essayerons pas de vous décrire les détails de l'appareil combiné par M. Bonelli, mais nous vous dirons seulement qu'une petite lame de métal est posée entre les deux rails d'une voie, et isolée par des coussinets de porcelaine qui la supportent; que sur cette lame vient s'appuyer une sorte de patin dont la pression est réglée par des ressorts doux, que ce patin communique par un fil conducteur à une batterie électrique avec un cadran, et que par la mise en mouvement de l'aiguille qui court sur ce même cadran, non-seulement tous les trains en marche sur une ligne, mais encore toutes les stations depuis le départ jusqu'à l'arrivée, sont mis en constante communication. Un seul signe de détresse rapide comme l'éclair, et voilà tous les intéressés avertis, tous les accidents prévenus.

Bientôt, espérons-le, mesdames, ce système sera d'une application générale, et vous pourrez parcourir le monde avec la plus parfaite sécurité.

A. G.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 450.

N° 450.

TOILETTE DE VILLE POUR JEUNE PERSONNE. — Capote en taffetas et satin blancs, ornée de dentelle noire et garnie dessous de blonde blanche et de feuillages avec baies en velours rose. Rubans blancs avec deux filets noirs de chaque côté.

La passe avance sur le front, creuse beaucoup aux côtés et revient bien s'arrondir sous le menton; elle se compose d'un biais en satin, qui enveloppe le bord et retourne dessous.

Le bandeau se compose d'une fanchon en taffetas, baleinée et coulissée, dont les côtés se rapprochent dans le bas.

Le fond mou qui sort de cette fanchon est en satin et très fuyant; deux petites brides en taffetas entourées d'une petite dentelle noire coupent en deux le fond en se croisant dessus.

Bavolet très ample, bordé de dentelle noire.

Une dentelle noire borde également la fanchon du côté de la passe.

Une autre dentelle noire est posée sous la passe, qu'elle déborde.

Deux touffes de feuillage et de petits fruits en velours rose sont posées sous le bord de la passe.

Brides en blonde.

Petit collet, en drap velouté gris mêlé, doublé de soie piquée couleur brune.

Un petit galon de soie brune borde tout le tour.

L'ornement consiste en trois rangs de points brodés en laine brune; points longs disposés de manière que chaque groupe forme un losange.

Robe en taffetas gris, garnie de volants à rayures satinées gris brillant.

TOILETTE PARÉE POUR GRANDE RÉUNION. — Coiffure en velours noir, ornée de plumes, de roses, de feuillage vert doré, de perles et de glands en perles.

Cette coiffure imite un petit bord; elle se compose d'une natte en velours, qui avance sur la tête et descend derrière les bandeaux, où elle forme un enroulement qui se rejoint derrière sous le nœud des cheveux.

Une espèce de petite passe, mouvementée à l'aide d'un laiton, forme le petit bord un peu à la Marie-Stuart.

Cette passe en auréole laisse un vide au milieu, par où sortent les cheveux. Deux longs bouts de velours flottent derrière.

Entre la passe et la natte de velours est posée une plume blanche qui se rejette un peu en arrière. Au-dessous est une deuxième plume qui accompagne le visage et s'enroule près de l'épaule.

De l'autre côté, un peu en arrière, est placé un groupe composé d'une belle rose avec ses branches et boutons, son feuillage vert-clair sur les bords est en or au milieu, et des perles enfilées retombant.

Robe en pékin pompador, fond brocatelle vert-lumière-uni, coupé de bandes fond blanc, sur lesquels sont semés de petits bouquets pompador, encadrés dans des losanges figurés par un enroulement brun représentant comme un petit ruban.

Le corsage est décolleté en cœur et très bas sur les épaules.

La manche est composée d'un grand jockey (pris dans le fond vert) fendu de côté, bordé de blonde blanche et laissant sortir un bouillon de tulle.

De chaque côté, entre deux rayures vertes, la jupe est ouverte du haut en bas, et cette ouverture est maintenue par des barrettes en velours noir plissé en gaufre. De chacune de ces barrettes retombe une blonde blanche, dont les dents viennent couvrir le haut de la barrette suivante.

Une blonde blanche à dents couchées sur la jupe encadre du haut en bas cette garniture.

Sur le corsage est posé un plastron mobile (s'adaptant à différentes toilettes), composé d'un large ruban de velours noir s'évasant de chaque côté, partant étroit de l'épaulette sous un nœud en velours, formant un nœud au-dessous de la taille et deux longs bouts sur la jupe; le tout encadré d'une blonde.

Sept traverses en velours plissé (comme à la jupe) forment plastron, et de chacune d'elles retombe une blonde sur celle du dessous. Cette garniture est absolument semblable derrière comme devant. (Elle se fait en rubans ou en satin de couleurs selon les toilettes.)



MERVEILLES ET CURIOSITÉS DES TEMPS ANCIENS ET MODERNES.

III

L'ABBAYE DE WESTMINSTER.

A Londres, l'emplacement sur lequel s'élève cette abbaye, une des plus remarquables merveilles que nous ait léguées le grand art gothique, a servi successivement, comme celui de la cathédrale de Saint-Paul, à un grand nombre d'édifices d'appellations et de destinations différentes. D'anciennes légendes affirment que ce fut d'abord un temple dédié à Apollon. Mais l'histoire ne nous offre aucune trace qui puisse servir à justifier cette assertion, et l'existence de ce prétendu temple d'Apollon est sans doute aussi hypothétique que celle du temple de Diane, qui aurait servi de berceau à la cathédrale anglaise de Saint-Paul.

Le terrain sur lequel cette abbaye est assise faisait partie autrefois d'une petite île formée par un détour de la rivière, et qu'on appelait *l'île aux épines*, à cause du grand nombre d'arbres épineux qui croissaient sur ses bords. Dans le cours du XII^e siècle on relia l'îlot à la cité par un pont jeté en face de King-street, et aujourd'hui le cours de la rivière existe encore, sous forme de canaux souterrains qui servent actuellement de grands conduits aux égouts de la ville.

C'est là que, d'après l'opinion la plus généralement répandue, Sebert, roi d'Essex, bâtit une église après sa conversion au christianisme. Cette église fut placée sous l'invocation de saint Pierre. Ce qui fait croire que Sebert fut bien réellement le premier fondateur de l'abbaye de Westminster, c'est le soin religieux avec lequel ses restes et ceux de sa femme Ethelgotha ont été conservés dans l'endroit le plus honorable de l'édifice, malgré les nombreuses reconstructions qu'il a subies depuis l'époque de sa fondation. La première période de l'existence de l'abbaye est entourée de la plus profonde obscurité; certains écrivains prétendent qu'un siècle après la mort de Sebert elle n'existait point encore, tandis que d'autres affirment que le roi

d'Essex a fondé non-seulement Westminster, mais encore la cathédrale de Saint-Paul.

Après la mort de Sebert, ses sujets retombèrent dans le paganisme, et l'abbaye, abandonnée, tomba rapidement en décadence. Elle fut relevée par Offa, roi de Mercie, pour être détruite encore pendant les invasions danoises, et reconstruite enfin en 969, par le roi Edgar, qui la dota richement, à la prière de saint Dunstan.

Un siècle environ plus tard, Édouard le Confesseur, ayant résolu de choisir Westminster pour lieu de sépulture, fit rebâtir l'abbaye de fond en comble, et consacra à ce travail « la dixième partie de tout ce qu'il possédait, aussi bien en or, en argent et en bestiaux, que de tous ses autres biens et possessions. » Le pieux roi ne put voir s'accomplir la parfaite réalisation de ses projets. Il fut emporté par la maladie, le jour de Noël 1065, trois jours avant l'époque fixée pour la dédicace de l'édifice.

La construction érigée par le Confesseur avait la forme d'une croix, et l'on suppose que ce fut la première église d'Angleterre bâtie dans cette forme. Elle garda ses proportions primitives, sans additions et sans réparations, jusque sous le rè-

gne de Henri III. Le roi, la visitant un jour, vit que toute la partie est était en ruines; il voulut la rétablir, mais les plans qu'on lui soumit exigeaient la destruction du reste de l'abbaye. Henri III n'hésita pas, et fit reconstruire l'édifice dans des proportions vastes et magnifiques. Les travaux avancèrent lentement, et l'ouvrage était à peine terminé à l'avènement de Henri VII. Ce monarque y ajouta la splendide chapelle dédiée à la Vierge, et désignée encore aujourd'hui sous le nom de chapelle de Henri VII.

A partir de cette époque, l'abbaye de Westminster n'a guère changé; les plus importantes modifications qu'elle ait subies ont été faites par sir Christopher Wren. Ces modifications, il faut le dire, ont été assez malheureuses. Sir Christopher, parce qu'il était le



premier architecte de son temps, a cru pouvoir mépriser l'architecture gothique. La bizarrerie des additions qu'il a faites au monument ne peut se comparer qu'au mauvais goût dont ses successeurs ont fait preuve dans la distribution intérieure, où des œuvres de mérite sont accolées à des choses ridicules et sans valeur, où des arches gothiques ont été murées et des pilastres

mutilés pour faire place à des nuages et à des chérubins de marbre de l'effet le plus disgracieux. Tout ce que l'école anglaise a jamais produit de conceptions extravagantes, biscornues et heurtées, se trouve rassemblé dans le plan intérieur de cet édifice, qui, par ses proportions extérieures, mérite pourtant d'être placé au rang des plus remarquables monuments du globe.

LE CHATEAU DU CHAT.

Souvenir des bords du Rhin.



C'était un heureux temps pour les seigneurs allemands et un temps fort peu digne d'envie pour leurs vassaux, que celui où les premiers vivaient retranchés derrière les grosses murailles des manoirs dont étaient garnies les rives du Rhin. Ces puissants barons avaient recours aux expédients les plus commodes du monde pour mener bonne et joyeuse existence à peu de frais. Persuadés que le droit de propriété n'était qu'un préjugé sans fondement, ils s'approprièrent le bien d'autrui avec une merveilleuse tranquillité d'esprit. La cave du château était-elle menacée d'un prochain épuisement, le maître montait au sommet de sa tour crénelée pour voir si le destin favorable ne lui enverrait

pas les moyens de renouveler sa provision de liquide spiritueux. Un bateau chargé de futailles ventruës et remplies jusqu'à la bonde descendait précisément le Rhin dans une trompeuse sécurité. Aussitôt la chaîne qui servait à barrer le fleuve était tendue et le malheureux batelier n'obtenait de poursuivre sa route qu'après avoir abandonné une partie notable de sa cargaison. Si le seigneur apercevait sur le chemin un marchand suivi de son mulet chargé de quelque denrée, il lançait deux ou trois hommes d'armes à ses trousses, et le manant était délivré du soin de placer sa marchandise; pour peu qu'il fit de résistance, on le bâtonnait, et tout était dit. Cette aimable industrie con-

uirait de nos jours à la cour d'assises, ou tout au moins en police correctionnelle, ceux qui auraient la fantaisie de l'exercer; mais à l'époque dont nous parlons, on tirait vanité de pareilles gentilleses. Ces barons détresseurs de passants se faisaient la guerre, lorsqu'il s'élevait entre eux un conflit de pouvoir; le fort alors opprimait le faible, et le bon droit appartenait à celui qui avait les hommes d'armes les mieux disciplinés ou les plus hautes murailles.

Dans une des situations les plus pittoresques du Rhin, auprès de la petite ville de Saint-Goar, était jadis un gros château qu'on appelait le Chat, *die Katz*, par abréviation du nom de son seigneur, Katzenellenbogen. Le Chat se plaisait à molester un petit château situé à un quart de lieue de là et qu'on nommait la Souris, *die Maus*. « Kuno de Falkenstein, dit M. Victor Hugo, à qui le chétif bourg de Velmich échut en héritage, le fit raser et construisit à la même place un château beaucoup plus grand que le château voisin, en déclarant que désormais ce serait la souris qui mangerait le chat. Il avait raison. *Die Maus*, en effet, quoique tombée aujourd'hui, est encore une sinistre et redoutable commère sortie jadis armée et vivante, avec ses hanches de lave et de basalte, des entrailles mêmes de ce volcan éteint qui la porte, ce semble, avec orgueil. Je ne pense pas que personne ait jamais été tenté de railler cette montagne qui a enfanté cette souris. » Le Chat fut donc opprimé à son tour. Il ne reste de ces redoutables adversaires que deux tours en ruine au milieu desquelles jouent de pacifiques lézards.

Victor Hugo, que nous aimons à citer encore, a fait aux deux châteaux du *Chat* et de la *Souris*, l'honneur de leur consacrer plusieurs pages de son *Voyage sur le Rhin*. La Souris fut, suivant la tradition rapportée par l'auteur des *Orientales*, le théâtre d'une sombre et terrible légende, la légende de la *cloche d'argent*.

« Il y avait jadis, dans le clocher de Velmich (le village dépendant du château), une cloche d'argent donnée et bénie par Winfried, évêque de Mayence, en l'année 740. On ne sonnait jamais cette cloche que pour les prières de quarante heures, quand un seigneur de Velmich était gravement malade et en danger de mort. Or, Falkenstein (le seigneur), qui ne croyait pas en Dieu, qui ne croyait pas même au diable, et qui avait besoin d'argent, eut envie de cette belle cloche. Il la fit arracher du clocher et apporter dans son donjon. Le prieur de Velmich s'émut et monta chez le seigneur, en chasuble et en étole, précédé de deux enfants de chœur portant la croix, pour redemander sa cloche. Falkenstein se prit à rire et lui cria : — *Tu veux ta cloche? Eh bien! tu l'auras, et elle ne te quittera plus!* Cela dit, il fit jeter le prêtre dans

les puits de la tour, avec la cloche d'argent liée au cou. Puis, sur l'ordre du burgrave, on combla avec de grosses pierres, par-dessus le prêtre et la cloche, soixante aunes de puits. Quelques jours après, Falkenstein tomba subitement malade. Alors, quand la nuit fut venue, l'astrologue et le médecin, qui veillaient près du burgrave, entendirent avec terreur le glas de la cloche d'argent sortir des profondeurs de la terre. Le lendemain Falkenstein était mort. Depuis ce temps-là, tous les ans, quand revient l'époque de la mort du burgrave, dans la nuit du 18 janvier, fête de la Chaire de saint Pierre à Rome, on entend distinctement la cloche d'argent tinter sur la montagne. »

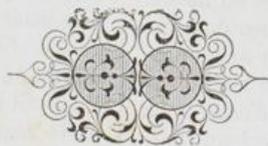
Comme le château de la Souris, le château du Chat a aussi ses chroniques sanglantes et ses tragiques souvenirs. La tradition prétend qu'à certains jours, des gnomes et des fantômes hantent ses débris solitaires.

« A l'heure qu'il est, *die Katz*, dit M. Victor Hugo, est une belle ruine dont l'usufruit est loué par le duc de Nassau, à un moine prussien, quatre ou cinq florins par an. Trois ou quatre visiteurs paient la rente... Du reste, l'intérieur du Chat est complètement démantelé... Quelques vignes maigres se tortillent autour de leurs échelas, sur l'emplacement même où était la salle des portraits. Dans un petit cabinet, le seul qui ait porte et fenêtre, on a cloué au mur une gravure qui représente Rôhdan Chmielnicki, et au bas de laquelle on lit : *Belli servilis autor, rebelliumque Cosaccorum et plebis ukrainen* (auteur de la guerre servile, du soulèvement des Cosaques et des peuplades de l'Ukraine). Le formidable chef zaporavien, affublé d'un costume qui tient le milieu entre le moscovite et le turc, semble regarder de travers, par la faute du graveur peut-être, deux ou trois portraits de princes actuellement régnants, rangés autour de lui. »

« Du haut du Chat, l'œil plonge sur le fameux gouffre du Rhin appelé *la Bank*. Entre la Bank et la tour carrée de Saint-Goarshausen, il n'y a qu'un passage étroit. D'un côté le gouffre, de l'autre l'écueil. On trouve tout sur le Rhin, même Charybde et Scylla. Pour franchir ce détroit très redouté, les bateaux s'attachent au côté gauche, par une assez longue corde, un tronc d'arbre nommé *le chien*, et au moment où ils passent entre la Bank et la tour, ils jettent le tronc d'arbre à la Bank. La Bank saisit le tronc d'arbre avec rage et l'attire à elle. De cette façon elle maintient le radeau à distance de la tour. Quand le danger est passé, on coupe la corde et le gouffre mange le chien : c'est le gâteau de ce Cerbère.

« Lorsqu'on est sur la plate-forme du Chat, on demande à son cicérone : *Où est donc le Bank?* Il vous montre à vos pieds un petit pli dans le Rhin. Ce pli, c'est le gouffre.

« Il ne faut pas juger des gouffres sur l'apparence. »



LE CHATEAU DE CHENONCEAUX.

Les premières traces qu'offre l'histoire du domaine et du nom de Chenonceaux remontent à l'an 1272. Cette terre seigneuriale appartenait alors à la maison de *Marques*, alliée à la race de nos rois.

Jean de Marques, seigneur de Chenonceaux, s'étant, sous le règne malheureux du roi Charles VI, au temps où la guerre civile désolait les provinces de France, s'étant, dis-je, déclaré contre le Dauphin, et rangé sous le drapeau des Anglais, fut, après la défaite de ces derniers, jeté dans les fers, et dépossédé de son fief, dont les fortifications furent rasées à *hauteur d'infamie*.

Jean de Marques, son fils, entra, par la grâce du roi, en possession de ses biens pour lesquels il rendit hommage à son légitime suzerain. Après lui, la seigneurie de Chenonceaux fut vendue à Thomas Boyer, chancelier de Louis XII, qui, à l'exemple de son royal maître, déploya dans sa nouvelle propriété toutes les magnificences d'une époque qu'on peut, à bon droit, appeler l'aurore de la renaissance.

Un pauvre moulin s'élevait au milieu du Cher, dont les ondes traversaient la terre de Chenonceaux. Le moulin disparut et à sa place se dressa un palais magique. « Castel fleuroné, blasoné, flanqué de jolies » tourelles, ajusté d'arabesques, orné de cariatides » et tout contourné de balconnades avec enjolivations » dorées jusqu'au hault du faïste, èz pavillons et tou- » rillons d'iceluy château, lequel est devenu royal et » bien justement. » Parmi les frises, les rinceaux et les ornements qui décoraient la tour et le château, Thomas Boyer, qui doutait de pouvoir achever son œuvre, fit graver cette devise prophétique :

S'IL VIENT A POINT, M'EN SOUVIENDRA.

Il mourut, en effet, sans avoir vu la fin des travaux entrepris par ses ordres, et le château de Chenonceaux passa, par voie de confiscation, des mains de son fils dans celles du roi François I^{er}, Thomas Boyer ayant été condamné pour cause de concussion.

La belle Diane de Poitiers, qui devint, après la mort de ce prince, propriétaire de Chenonceaux, en vertu du don que lui fit Henri II, eut l'honneur d'achever l'ouvrage de Boyer. C'est elle qui fit reconstruire la

façade exposée au levant, et qui jeta sur le Cher le pont, projeté depuis trente-huit ans, qui fait communiquer le château avec les plaines florissantes qui se déploient au bord du fleuve.

Loret, dans son *Voyage de la cour à Chambord*, a fait au pont de Chenonceaux l'honneur d'une mention flatteuse :

Basti si magnifiquement,
Il est debout comme un géant
Dessus le lit de la rivière,
C'est-à-dire dessus un pont
Qui porte cent toises de long.
La reine y disait sa prière,
Et le baillif de Villarceaux
Était seigneur de Chenonceaux.

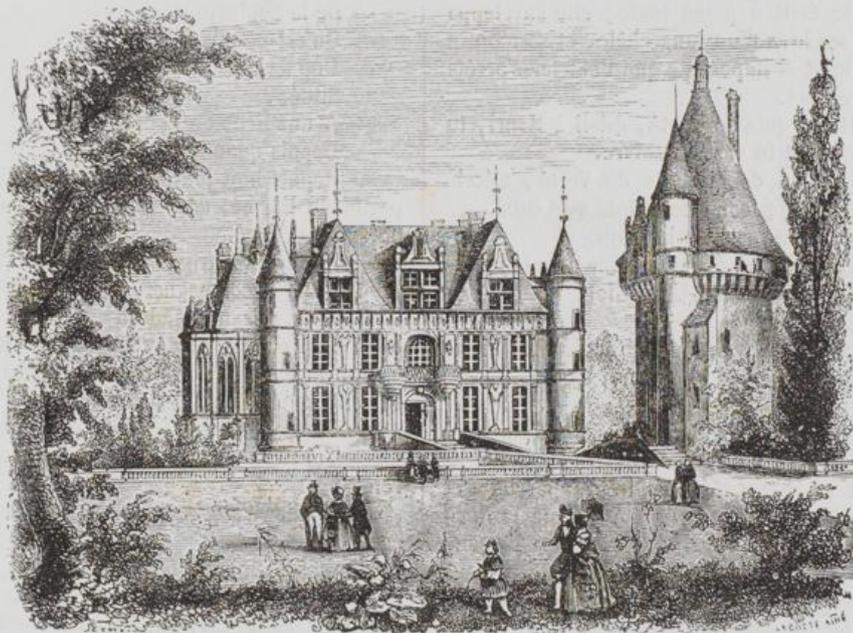
Par malheur, les plans magnifiques que Diane de Poitiers avait conçus pour l'embellissement de Chenonceaux a-

vortèrent à la suite de la mort prématurée du roi Henri II, tué dans un tournoi, de la main du sire de Montgomery. Le château, repris par Catherine de Médicis, fut le théâtre de fêtes éblouissantes où figurait, dans les plus merveilleux costumes, tout ce qu'il y avait de grand, de

noble et d'élégant à la cour. C'est de cette époque que datent les statues et les médaillons de marbre qu'on admire encore à Chenonceaux, et que la reine mère fit venir exprès d'Italie.

Citons, comme souvenir historique, le séjour que fit dans ce palais de fées l'infortunée Marie Stuart, après son entrée triomphale dans la bonne ville de Tours. Hélas! qui prévoyait alors que la jeune et brillante héritière du trône de France périrait un jour par le glaive du bourreau?

Après Catherine de Médicis, Chenonceaux devint tour à tour la résidence de Louise de Lorraine, veuve de Henri III, qui ne cessa d'y porter le deuil de son royal époux; de Françoise de Mercœur, duchesse de Vendôme, et enfin de M. Dupin, fermier général sous Louis XV, dont l'épouse fut une des femmes les plus aimables et les plus fêtées du XVIII^e siècle, ce temps où le beau sexe était roi. J.-J. Rousseau fut longtemps l'hôte de Chenonceaux, et ses écrits témoignent des égards, des attentions, des prévenances dont il y fut



l'objet de la part des maîtres du château. C'est là qu'il composa ces vers où respire une si douce mélancolie :

Qu'à m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais sous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !

Le petit théâtre du château de Chenonceaux fut témoin du premier début du *Devin du village*, cet

opéra si vieux, si gothique aujourd'hui, mais dont l'apparition fit révolution dans la musique et passionna tous les beaux esprits de la littérature et de la cour.

A l'heure qu'il est, la terre de Chenonceaux est la propriété de M. de Villeneuve, un véritable artiste qui veille avec un soin religieux sur ces précieuses reliques du passé, et en fait, avec autant d'urbanité que de complaisance, les honneurs aux antiquaires et aux étrangers.

A. DE BRAGELONNE.

L'AMANT DE LA MARQUISE.

Voyez le numéro précédent.

Un lieutenant de gendarmerie se précipita, le sabre en main, dans la chambre : il était suivi de quelques-uns de ses hommes. Alors seulement madame de Verté s'aperçut qu'elle était à peine vêtue ; elle enveloppa ses épaules et ses bras d'un long châle, et se montra à la fois si belle et si imposante que l'officier s'arrêta presque avec respect.

— Ci-devant marquis de Verté, dit-il à Henri, tu es mon prisonnier et tu vas me suivre.

— Il n'y a pas ici de marquis de Verté, s'écria Charlotte, il n'y a que Jean Cherpillot, que voilà.

Et elle désigna son mari de la main.

— Jean Cherpillot ! répéta avec étonnement le lieutenant, et qu'est-ce que Jean Cherpillot ?

— Mon domestique.

— Et mieux que cela, à en croire le lieu et l'heure où nous le trouvons avec la citoyenne, ajouta le gendarme !

Henri fit un mouvement comme s'il eût voulu parler. Madame de Verté l'arrêta d'un regard suppliant. Ni ce mouvement ni ce regard ne furent aperçus ; et Charlotte reprit avec un air de vérité tel que le lieutenant n'écoula pas ses paroles sans une sorte de confiance.

— Jean Cherpillot est le fils d'un fermier de mon mari. Ce dernier est émigré depuis deux ans, et il y a très longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles. Quant à cet homme, je le répète, c'est Jean Cherpillot.

— Il n'a que le défaut de ressembler un peu trop au ci-devant marquis.

— Je ne le nie pas : entre Jean et monsieur de Verté il existe une ressemblance singulière, et cette ressemblance n'a peut-être pas été étrangère à la faute que j'ai commise. Je ne me rendrai pas plus coupable en abandonnant l'homme que j'aime. Je ne le sacrifierai pas au soin de conserver ma réputation... Ce n'est pas là mon mari, c'est mon amant. Qu'on nous emprisonne, qu'on nous conduise devant des juges, je suis sans crainte, la vérité se fera jour.

Le ton de sincérité qu'avait su prendre Charlotte fit sur les gendarmes une impression qui se manifesta par de brutales plaisanteries. Madame de Verté entendit ces outrages avec joie.

— Es-tu bien le nommé Jean Cherpillot ? demanda le lieutenant à Henri.

— Oui, répondit celui-ci que ce nom avait mis au

fait des projets de sa femme, et qui, sous le regard de madame de Verté, n'osait dire la vérité.

— Natif ?

— De la Saulsaye.

— Qu'est-ce que la Saulsaye ?

— Une ferme.

— Située ?

— A une lieue de Bourg.

— Depuis quand es-tu ici ?

— Depuis huit jours, répondit Charlotte ; il faisait partie de l'armée de Sambre et Meuse ; malade, il a obtenu un congé.

— Ci-devant marquis de Verté ou citoyen Cherpillot, tu vas nous accompagner... C'est désagréable d'aller coucher en prison quand on avait un si bon gîte ; mais enfin c'est comme cela... Allons ! en marche !

Sur un geste de l'officier, les gendarmes entourèrent Henri.

— Et moi ! et moi ! s'écria madame de Verté.

— Toi ! citoyenne, nous n'avons pas ordre de l'arrêter.

Henri disparut, emmené par les hommes de son escorte.

Alors seulement Charlotte ressentit la faiblesse de la femme ; un instant sa tête s'égara, il lui semblait que tout était fini, qu'elle ne reverrait plus Henri, qu'elle le menait au supplice... Elle fondit en larmes. Peu à peu une espèce de calme lui revint ; elle tomba à genoux et pria avec ferveur. Quand le jour parut, elle s'habilla, passa une bague ornée d'un diamant à l'un de ses doigts, et prit, dans une mauvaise charrette, la route de Villefranche.

L'un des patriotes les plus exaltés et les plus importants de cette ville était un ancien orfèvre. Il s'appelait, avant la révolution, Louis Gassot. Depuis l'avènement de la République, il n'avait plus voulu, comme de raison, porter un prénom qui lui était commun avec *le tyran*, et il avait remplacé le nom de Louis par celui de Régulus. Champfort a dit que les gens faibles servent d'avant-garde à l'armée des méchants. Gassot eût été digne de commander cette avant-garde. L'orgueil avait d'abord jeté Régulus dans le parti démocratique, la peur l'y avait retenu ; par peur il était devenu cruel ; il fallait tuer ou être tué, et la première de ces alternatives avait paru à Gassot bien préférable à la seconde. Une fois lancé, il ne

pouvait plus s'arrêter sans se compromettre, sans se faire accuser de modérantisme; et il trouvait tout le monde suspect dans la crainte de le devenir lui-même. Il avait fondé à Villefranche un club de jacobins, était devenu président du tribunal révolutionnaire, avait composé sur l'air : « *O ma tendre musette*, » une complainte au sujet de la mort de Marat; et sa femme s'était montrée habillée ou plutôt déshabillée en déesse de la Raison.

Ce fut vers la demeure de cet homme, qu'elle avait connu dans d'autres temps, que Charlotte se dirigea. Un sans-culotte en sabots, coiffé du bonnet phrygien, portant cette veste à manches retroussées que l'on appelait *carmagnole*, et tenant une longue pique rouillée, faisait faction devant la maison de Régulus, et fredonnait ces paroles :

Le roi de Prusse avait promis
Qu'il viendrait tout droit à Paris !
Oh ! le *fichu* chemin !
Il passe par Berlin...
Dansons la *carmagnole* !
Vive le son, vive le son...
Dansons la *carmagnole* !
Vive le son
Du canon !

Madame de Verté demanda à cette étrange sentinelle si elle pouvait parler au citoyen Régulus. Le factionnaire jeta un regard farouche sur Charlotte, dont le costume bien simple était cependant porté de manière à révéler une aristocrate; puis, après un moment de dédaigneux examen, il lui répondit affirmativement, et madame de Verté pénétra dans une sorte de vestibule. En face d'elle une porte tapissée d'une étoffe verte et portant sur un sale carton ces mots : *Ici l'on se tutoie. Fermez la porte, s.-v.-p.*, lui indiqua la pièce où elle allait trouver Louis Gassot.

Elle entra; le président du tribunal, assis devant un bureau, tourna la tête vers elle en prenant son air le plus impérieux. Charlotte ne se troubla nullement et avança encore de quelques pas avec autant d'aisance que si elle eût été dans un salon.

— Que veux-tu? demanda Gassot un peu intimidé de cet aplomb; mais je crois te reconnaître, n'es-tu pas la citoyenne Verté?... Ah! ah! je vois ce qui t'amène. Hier, n'est-ce pas? on a arrêté chez toi un homme que tu as prétendu être ton officieux, puis ton amant, et que nous, nous avons tout lieu de croire le ci-devant marquis de Verté, émigré, traître à sa patrie, et, comme tel, méritant la mort.

— Lors du jugement, répondit Charlotte avec calme, on verra que j'ai dit la vérité. Jusqu'à ce que ce jugement ait lieu, je désirerais partager la captivité de Jean Cherpillot.

En prononçant ces mots, madame de Verté fit un geste qui mit en évidence le diamant dont son doigt était orné. Les yeux de Régulus se dirigèrent sur la bague.

— Jean Cherpillot, Jean Cherpillot! dit Gassot, comment diable veux-tu, citoyenne, que nous croyons une pareille histoire? Ah! oui, c'est bien une femme entichée de toutes les vanités de l'ancien régime, une ex-marquise qui s'en irait prendre pour amant un enfant du peuple!... Et ce prétendu Cherpillot, comment aurait-il avec ton mari une si grande ressemblance? A d'autres, à d'autres!

En parlant ainsi, Régulus, dont le regard suivait toujours le joli doigt de Charlotte, n'avait point l'air trop méchant. — Les alchimistes prétendaient que le diamant était infailible contre les enchantements, il paraît qu'il a encore d'autres propriétés.

— Cette ressemblance, répondit Charlotte, je puis vous l'expliquer.

— *Te l'expliquer...* N'as-tu pas lu à l'entrée de mon bureau qu'ici l'on se tutoie?

— Oui; mais au-dessous de cet avertissement, j'ai lu: Fermez la porte s'il vous plaît! ce qui m'a fait penser que le tutoiement n'était pas de rigueur.

Le diamant jeta un si vif éclat, que l'ancien orfèvre ne fit pas attention à la remarque impertinente de madame de Verté.

— Le père de mon mari, continua Charlotte, avait un frère cadet. Ce frère, il faut le dire, page de Louis XV, élevé dans une cour dissolue, n'avait pas une idée bien juste de la pureté des mœurs des champs. Il était aimable, généreux, beau; il avait paru tel à beaucoup de grandes dames; une fermière, la femme de Claude Cherpillot, ne fut pas plus insensible que ces dernières.

— Cet affreux noble, dit Régulus, fit revivre les plus odieux abus de la féodalité.

— Comprenez-vous maintenant, reprit Charlotte, qu'il puisse exister une certaine ressemblance entre M. de Verté et Cherpillot, ressemblance qui, d'ailleurs, paraîtrait bien moins grande si on les voyait tous deux l'un à côté de l'autre?

Une partie de ce que Charlotte venait de dire était la vérité. Il y avait réellement un Jean Cherpillot, alors à l'armée de Sambre-et-Meuse, fils d'un fermier du marquis, et offrant avec ce dernier des airs de famille à propos desquels les mauvaises langues avaient amplement trouvé matière à s'exercer. Au moment même de l'arrestation de son mari, madame de Verté comprit que cette ressemblance présentait peut-être une chance de salut, et le nom de Cherpillot mit Henri au courant des intentions de sa femme.

— Tu as là un beau diamant, dit Gassot, qui était complètement magnétisé par la bague... Hum! une bonne républicaine ne porterait pas de tels bijoux quand la patrie est si pauvre...

— Aussi, citoyen président, cette bague je voulais en faire offrande à la patrie et vous la remettre à cel effet...

Et, joignant le geste à la parole, madame de Verté ôta son anneau et le présenta gracieusement à Régulus. Celui-ci le prit, le retourna, le fit étinceler au soleil et le passa à son petit doigt avec une visible satisfaction.

— Ceci est un trait civique, s'écria-t-il, et tout ce que tu m'as dit contribue à me donner de toi une opinion assez favorable... Pour une ci-devant, c'est fouler aux pieds l'orgueil nobiliaire que d'avouer qu'on aime un domestique, c'est bien, c'est renoncer à des pitoyables préjugés, c'est montrer qu'on n'est pas ennemi de l'égalité... C'est tellement au-dessus de ce que font tes semblables... que ce n'est guère croyable.

Charlotte baissa les yeux et joua la confusion.

— Cette ressemblance, dit-elle, que l'on a remarquée entre M. de Verté et Cherpillot, cette ressemblance, voilà la cause de ma chute... J'aimais M. de Verté, je crus le revoir.

— Ne t'excuse pas d'une chose honorable, répondit Régulus, il est beau d'écouter ses penchants, beau de suivre les mouvements de son cœur, beau d'obéir à la grande loi de la nature, beau de lui immoler, à cette loi imprescriptible, les préjugés de l'orgueil, la tyrannie surannée que, sous le régime esclave, on appelait du nom de devoir. Tu t'es conduite en républicaine, en citoyenne, en femme!... En admettant toutefois que tu ne cherches pas ici à m'abuser par une imposture qui serait punie avec éclat, en admettant que l'homme arrêté chez toi soit bien Cherpillot... Pourquoi ne l'avouerais-tu pas? tu m'inspires de la confiance, et je te le prouve en te permettant non pas de partager la captivité de celui que tu dis être ton amant, mais en te permettant de l'aller visiter.

Madame de Verté profita de cette permission, et quoique son entretien avec Henri eût lieu devant des témoins, elle sut habilement lui indiquer quelles devaient être ses réponses et quelle conduite il aurait à tenir. La plus grande difficulté que devait rencontrer la marquise était, elle le voyait bien, de faire accepter par son mari un dévouement qui semblait entacher son nom de déshonneur. Elle réussit pourtant à convaincre M. de Verté que le généreux mensonge inventé par elle ne pourrait avoir une longue durée.

A cette époque, les procédures marchaient avec une rapidité extrême; on avait trop de monde à juger pour avoir le temps de s'occuper d'enquête et d'audition de témoins. D'ailleurs, il suffisait à peu près d'être suspect pour être condamné. Cela simplifiait les choses, et l'on prononçait la sentence plus vite encore que le Minos placé par Dante à l'entrée de son enfer. On envoyait quelquefois le prévenu à la mort avec une facilité sauvage. Ainsi un vieillard que sa surdité empêchait de rien entendre fut convaincu d'avoir conspiré *sourdement* contre la République. Il n'y avait, on le voit, point de longues angoisses pour l'accusé, il était tout de suite livré à l'échafaud ou déclaré innocent. Ce dernier dénouement était rare, il faut bien le dire, mais pourtant il arrivait quelquefois.

En moins d'une heure, le sort du marquis de Verté fut décidé. Il prétendit se nommer Jean Cherpillot, avoir fait partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, obtenu son congé pour cause de maladie, perdu ses papiers et s'être engagé au service de madame de Verté.

On ne chercha pas autrement à se convaincre de l'identité de l'inculpé, à faire citer les parents, les amis de Cherpillot. Un avocat trouva dans la ressemblance de M. de Verté et de Cherpillot le motif de vives récriminations contre les mœurs dépravées de l'ancien régime; il fit sur la passion de Charlotte pour son *officieux* le thème d'une de ces tirades pleines de sensibilité niaise si à la mode dans ce temps-là, et digne de faire suite à la *Sara Th.* de Saint-Lambert. Une apostrophe à l'amour et à l'égalité servit de péroraison à la harangue.

Entraînés par ce discours et aussi par l'attitude peu hostile de leur président, les juges déclarèrent qu'Henri était bien Jean Cherpillot, et comme tel il fut rendu à la liberté.

Plusieurs patriotes de Villefranche s'indignèrent de ce résultat; ils montrèrent une si violente irritation que l'on recommença le procès, et cette fois Henri fut condamné à mort par contumace. Prévenu à temps du danger qui le menaçait, le marquis s'était enfui à Lyon, où il fit parti de la compagnie de Jéhu, association vengeresse qui quelquefois se livra à de trop sanglantes représailles. M. de Verté réussit ensuite à rejoindre l'armée de Condé; puis, au licenciement de cette armée, il vint habiter la Suisse, où sa femme avait trouvé un asile; tous deux rentrèrent en France en 1802.

Ce récit a le grand défaut de ne pas offrir la péripétie nécessaire à toute nouvelle un peu bien menée. C'est que ce récit n'est nullement une fiction, et telle est la meilleure excuse de l'invraisemblance qu'on a pu y remarquer. Oui, j'ai raconté une histoire très vraie, où je ne me suis guère permis que de changer quelques noms de personnages et de lieux. Dans mon enfance, j'ai vu souvent le personnage que j'ai appelé M. de Verté: c'était un vieillard de haute taille, sec, bourru, jouant, disait-on, admirablement le whist, et très mauvais joueur. Il aimait à montrer sa condamnation à mort, qu'il avait achetée dans les rues de Lyon. Vers la fin de la Restauration, il eut encore un rôle, — rôle de père noble cette fois, — dans un épisode romanesque que je raconterai un jour.

GEMITE DE L'EXMAIGRE.

COURRIER DE PARIS.

La musique a fait presque seule les frais de la quinzaine dramatique. Aux Italiens nous avons assisté à la première représentation de *Fiorina*, musique du maestro Pédrotti. Quant au poëme, n'en parlons pas. On sait si les livrets italiens abusent de la permission d'être niais: Eh bien! le libretto de *Fiorina* dépasse, sous ce rapport, tout ce qui s'est rimé de plus stupide jusqu'à ce jour. La musique a du bon, mais qu'elle est loin de celle des Rossini, des Mozart, des Paësiello et même des Verdi, qui constitue le fond du répertoire! Quelques jolis morceaux, un peu trop clairsemés peut-être, ont valu à cette partition les suffrages du dilettantisme. Toutefois, il serait peu prudent de compter sur *Fiorina* pour faire recette, et l'administration fera bien, si elle tient absolument à donner du nouveau, de chercher,

au delà des monts, quelque chose de plus attrayant que l'œuvre du signor Pédrotti.

L'Opéra-Comique s'est signalé par un ouvrage dû à ses fournisseurs le plus en vogue, MM. Michel Carré et Barbier pour les paroles, M. Masset pour la musique. Cette nouveauté s'appelle les *Saisons*. La fable, médiocrement neuve, roule sur les amours d'un riche villageois et d'une petite moissonneuse, qui n'a pour dot que ses beaux yeux. Or, la dot s'évanouit par suite d'une nuit passée à la belle étoile, c'est-à-dire que la gentille fiancée s'étant endormie sur les foins à l'heure où le soleil se couche, s'aperçoit, au retour de l'aurore, qu'elle a perdu l'usage de la vue. Un malheur ne vient jamais seul, dit le proverbe. La perte de ses yeux entraîne la rupture de son mariage, non que son amour

reux la trahisse : au contraire, son infortune la lui rend plus chère. Mais le père du susdit amoureux, moins romanesque que monsieur son fils, voit dans cet accident un prétexte plausible pour reprendre une parole qu'il n'a jamais donnée qu'à son corps défendant. Son fils n'agirait-il pas plus sagement, selon lui, en prenant pour femme la grosse fermière sa voisine, dont les appas, assez séduisants pour son âge, s'embellissent encore d'une vingtaine de milliers d'écus ?

De là, entre l'amour et l'avarice, une lutte qui se termine, comme d'usage, à l'avantage du premier. Bien entendu que l'amour recouvre la vue par la grâce de Dieu et de la Faculté, et que villageois et moissonneuse se marient *entre quatre-z-yeux*.

Que si vous me demandez pourquoi cette idylle lyrique a pour titre : *les Saisons*, je vous répondrai qu'elle se divise en quatre tableaux, dont le premier commence à l'été et le dernier finit au printemps.

La musique tour à tour simple, gracieuse, dramatique, expressive, plaît surtout par les qualités habituelles de M. Massé, l'élégance, le goût, la distinction ; mais il faut dire, pour être vrai, que l'été semblait nous promettre mieux que ses frères n'ont tenu.

L'exécution est excellente : les noms seules de mesdemoiselles Duprez et Lemercier, de MM. Bataille, Coudere et Sainte-Foy, suffisent pour nous dispenser de tout éloge.

A défaut de nouveauté, le Théâtre Lyrique a repris le *Solitaire*, un revenant presque quadragénaire dont les beaux jours remontent au temps de la Restauration. Qui de nous, s'il a vu la lumière vers cette époque, déjà vieille de plus d'un siècle (le monde a fait tant de chemin !), ne s'est senti bercé au bruit de ce refrain jadis si populaire :

C'est le Solitaire
Qui voit tout,
Entend tout,
Est partout ?

ballade qui partagea longtemps avec *Grenadier, qu tu m'affliges et C'est l'amour, l'amour, l'amour, qui fait le monde à la ronde*, les honneurs de l'orgue de Barbarie.

Hélas ! la poésie de M. de Planard, imitée de la prose de M. d'Arincourt, n'a excité qu'un médiocre enthousiasme chez les dilettants du boulevard du Temple ; en revanche la musique de M. Carasa, a été accueillie avec la même faveur que si elle datait d'hier. Il est vrai que grâce à la façon dont elle a été massacrée par quelques-uns de ses interprètes, plus d'un amateur d'autrefois, et peut-être l'auteur lui-même, ne l'eût-il reconnue qu'à moitié.

Le drame ne s'est montré depuis quinze jours que sur les planches de l'Ambigu. C'est là que nous venons de voir un certain *César Borgia*, de la famille de *Lucrece* (celle de M. Victor Hugo), enlevant, empoisonnant, égorgeant, assassinant, bref, se livrant à toutes les noirceurs, qui sont d'usage dans sa famille, et ce avec la bonne grâce et le sans façon d'un vrai gentilhomme pur sang. Bien que ce drame tard venu sente un peu l'école romantique oubliée depuis tantôt quinze ans, on ne saurait méconnaître chez les auteurs, MM. Crisafulli et Devicque, une certaine fécondité, une certaine sève, qui n'a besoin que de maturité pour produire d'excellents fruits.

Maintenant que j'en ai fini avec les pièces plus ou moins nouvelles, permettez-moi de vous parler d'un opuscule qui touche de très près au théâtre, à savoir : la biographie de M. Dumas fils ; l'auteur, M. de Mirecourt, dont les petits livres ont acquis une popularité bien méritée, a tracé en quelques pages l'histoire, aussi spirituelle qu'intéressante, du jeune et déjà illustre père de la *Dame aux camélias*, de *Diane de Lys* et du *Demi-Monde*. Nos lecteurs se plairont à coup sûr à parcourir quelques extraits de cette piquante notice :

« En 1845, au moment de notre querelle avec son père, Alexandre avait vingt et un ans.

Il se crut dans l'obligation de nous égorger un peu lorsque nous publiâmes, au sortir de Sainte-Pélagie, dans un petit journal d'alors, appelé *la Silhouette*, certains articles destinés à compléter la brochure dirigée contre son père, et que nous intitulions prétentieusement : *Le mie prigione*.

Nous demeurions alors rue des Martyrs, n° 45.

Deux personnages moustachus pénétrèrent, un matin, dans notre cabinet de travail.

— Monsieur Eugène de Mirecourt ?

— C'est moi, messieurs.

— Vous êtes l'auteur du feuilleton que publie *la Silhouette* ?

— J'en suis l'auteur.

— Il y a, monsieur, récidive de votre part, comme outrage, et c'est une affaire qui ne peut se dénouer que par la voie des armes. Notre visite a pour but de vous demander satisfaction au nom de M. Alexandre Dumas.

— Très volontiers, messieurs. Je vous enverrai mes témoins quand il vous plaira. Mais celui dont vous êtes les mandataires n'a donc plus confiance aux tribunaux ?

— Permettez... Ce n'est pas M. Alexandre Dumas père qui nous envoie, c'est M. Alexandre Dumas fils.

— Oh ! messieurs, ma réponse alors ne sera plus la même !

Un coup de sonnette résonna. La bonne parut.

— Allez me chercher Edgard.

Elle obéit, et rentra bientôt, tenant par la main un petit garçon de six à sept ans, dont le visage était barbouillé de confitures.

— Messieurs, voici mon fils, qui, vous pouvez le croire, prendra pour moi fait et cause avec autant de courage que l'héritier de M. Dumas en apporte à défendre l'honneur paternel. C'est donc mon fils qui sera chargé de vous répondre, si vous le voulez bien.

— La plaisanterie n'est pas de saison, monsieur ! crient les personnages moustachus.

— Pardonnez-moi. Je n'ai pas d'autre moyen de vous montrer le ridicule de la situation. L'auteur de *Henri III* a bon pied, bon œil. Qui l'empêche de soutenir sa querelle ? Si j'avais le malheur, je ne dis pas de tuer son fils, mais seulement de lui faire une égratignure, voyez-vous d'ici toute la portée des récriminations du père ? Il mettrait le public de son côté ; je n'y tiens pas. Qu'une lettre du grand romancier autorise le duel ; — ou, mieux encore, donnez à mes témoins, sur le terrain, votre parole d'honneur que vous avez une autorisation verbale, et j'accepte. Voilà, messieurs, mon ultimatum. Je suis votre serviteur.

Ils s'en allèrent et ne revinrent plus.

En homme d'esprit qu'il est, M. Alexandre Dumas fils comprit qu'il avait fait fausse route.

Alexandre Dumas fils ne devait pas tarder à rencontrer sous sa plume une corde précieuse.

Doté d'une sensibilité fort vive, et ne voulant pas jeter au vent sa jeunesse, ainsi que beaucoup d'étourneaux parisiens, sans se rendre compte des impressions reçues, il étudia profondément le monde du côté où il se présentait à ses regards. Il s'écouta vivre lui-même, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, et chercha la science du cœur humain, non-seulement dans les fautes et les passions d'autrui, mais dans ses propres passions et dans ses propres fautes.

Voilà ce qui explique son succès rapide et durable. Il a réussi, parce qu'il est vrai, parce qu'il est nature, parce qu'on sent palpiter la fibre et battre l'artère.

Depuis la *Dame aux Camélias* jusqu'au *Demi-monde*, Alexandre a vécu toutes ses œuvres.

Bien que jeté fort jeune au milieu d'un entourage peu dévot, sa plume est chrétienne, et tout annonce en lui l'écrivain profondément imbu du sentiment religieux. En mainte circonstance, il défend le christianisme avec chaleur. L'Évangile est sa lecture de prédilection. Ses livres en contiennent des citations fréquentes.

« Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé », dit-il au dénouement de la *Dame aux Camélias*.

Magdeleine et Marguerite Gautier sont sœurs.

Composé, en moins de quinze jours, dans une chambre d'auberge, à Saint-Germain en Laye, le roman de la *Dame aux Camélias* s'est placé du premier coup à la hauteur de *Manon Lescaut*, sinon pour le mérite littéraire pur et simple, du moins pour la conception saisissante du livre et ses poignants épisodes. L'intérêt, d'un bout à l'autre, se maintient avec une puissance réelle, et, si quelques tableaux pèchent sous le rapport d'une moralité sévère, la catastrophe qui frappe Marguerite et l'amour qui l'épure font jeter sur sa vie cynique le voile du pardon.

L'ouvrage eut un succès prodigieux. Trois éditions successives furent enlevées chez Cadot.

— Pourquoi ne transportez-vous pas vos romans à la scène, mon cher Alexandre ? lui dit, un jour, en lui frappant sur l'épaule, Antony Béraud, vieil ami du père.

— Tiens, fit le jeune homme, c'est une idée, cela !

— Voulez-vous que je vous apporte un scénario ?

— Sur quoi ?

— Sur l'histoire de Marguerite Gautier.

— Va pour le Scénario !

Huit jours après, Alexandre avait entre les mains le plan d'un mélodrame pur.

Trouvant qu'il était absurde de traiter le sujet de cette façon, il se mit lui-même à l'œuvre, ne conserva pas une ligne du scénario primitif, et tira de son roman les cinq actes délicieux que tout Paris est venu applaudir.

Or, comme Antony Béraud avait eu le premier l'idée de transformer le livre en pièce, Alexandre voulut qu'il touchât moitié des droits d'auteur.

Aujourd'hui, la *Dame aux Camélias* a près de cent quatre-vingts représentations.

La censure avait d'abord défendu la pièce. M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur, fermant l'oreille à toutes les sollicitations, déclarait nettement qu'elle ne se jouerait pas.

Or, il quitta bientôt le ministère.

M. de Morny, son successeur, daigna parcourir lui-même les cinq actes de Dumas fils. Il ne partagea point l'opinion de dame Censure, et leva l'interdit.

Le lendemain de la première représentation, notre jeune auteur écrivit à son père, alors réfugié à Bruxelles.

« Grand succès !... Des fleurs, des bravos... Je croyais assister à l'une de tes pièces. »

Le jeune auteur du *Demi-monde* a infiniment d'esprit. Sa conversation, ses livres, ses œuvres dramatiques, abondent en traits fins et délicats, qui, chez lui, n'arrivent point, comme chez Dumas I^{er}, artificiellement et à l'aide d'une ritournelle.

Alexandre a la réplique vive. Ses mots ne trahissent aucune recherche. Ils portent le cachet d'une originalité véritable.

A l'orchestre d'un théâtre du boulevard, un spectateur demande à son voisin, en levant les yeux vers les dernières places :

— Pourquoi diable appelle-t-on cela le *Paradis* ?

— Sans doute parce que c'est le ciel relativement au parterre, répond celui qu'on interroge.

— Du tout ! s'écrie Dumas fils, intervenant dans le dialogue : c'est parce qu'on y mange des pommes.

Au foyer de la Comédie-Française, à une représentation de *Charlotte Corday*, un démocrate sensible s'apitoyait sur le sort de l'ami du peuple, assassiné dans une baignoire.

— Infortuné Marat ! s'écrie Alexandre : pour un bain qu'il a pris, il n'a pas eu de chance !

Alexandre Dumas fils a trente et un ans. Dans la vie privée comme dans les lettres, nous le trouvons également digne d'estime et de louange. Il n'a pas toujours été riche ; néanmoins, aux époques les plus rudes et les plus difficiles de ses débuts, il a partout et sans cesse pris soin de sa mère, entièrement privée de fortune.

Cette dame habite aujourd'hui les Batignolles ; elle peut dire qu'elle n'a jamais été secourue que par la piété filiale.

Dumas fils a le cœur excellent. Toujours on le trouve quand il s'agit d'un chagrin à consoler, d'une infortunée à secourir. Il y a six mois, dans un salon du faubourg Saint-Honoré, l'entretien tomba sur l'auteur du *Demi-Monde*, et plusieurs personnes firent l'éloge de sa nature compatissante.

— Puisqu'il en est ainsi, dit la maîtresse de la maison, je vais lui écrire au sujet de notre quête pour les pauvres, et lui demander son offrande.

— A quoi songez-vous là, belle dame ? dit un ancien ministre de Louis-Philippe en haussant les épaules. Tous ces petits messieurs qui écrivent dépensent l'or à mesure qu'ils le gagnent. Ils ont beaucoup d'orgueil et jamais le sou.

— Vous vous trompez peut-être, répondit la dame. En tout cas, M. Dumas fils daignera sans doute me répondre. J'y gagnerai un autographe.

— Allons donc ! Vingt-cinq louis que l'autographe n'arrive pas !

— Je ramasse le pari pour mes pauvres, dit la dame, et je vais écrire devant vous, le plus simplement du monde, à M. Alexandre Dumas fils.

On porta la lettre au Gymnase ; l'adresse de l'auteur du *Demi-Monde* était inconnue.

Le lendemain, notre ex-ministre avait perdu sa gageure. Dumas fils envoya généreusement son offrande à la noble quêteuse, avec une charmante épître où il la remerciait, en termes pleins de grâce, d'avoir bien voulu songer à lui pour l'accomplissement d'une bonne œuvre.

Notre héros reste des semaines entières à travailler dans sa petite maison de la rue de Boulogne. Il sort peu. Ses amis viennent, le soir, fumer et causer dans son salon.

Pour remplacer la promenade et se donner de l'exercice, il s'amuse à planter des couteaux autour de la tête d'une poupée en cire, fixée à des planches au fond de son jardin. Les Chinois ne sont pas plus habiles à ce jeu que l'auteur du *Demi-Monde*, et son plus grand plaisir est de montrer son adresse aux personnes qui lui rendent visite.

Tous les couteaux ne sont pas, par malheur, aussi inoffensifs que ceux de M. Dumas fils. Les journaux nous annoncent qu'un ténor de Madrid, vient de frapper de trois coups de coutelas (dont un mortel) un feuilletoniste espagnol.

Je ne doute pas que le ténor n'ait eu ses raisons pour faire un exemple, mais Collignon aussi avait les siennes, ce qui n'a pas empêché la justice de trouver son procédé un peu hasardeux. Si messieurs les ténors se mettent à marcher sur les traces de messieurs les cochers, la fréquentation des théâtres lyriques va devenir aussi périlleuse que celle des voitures de remise. Grâce au ciel et à la compagnie des petites voitures, qui se fonde tout exprès pour nous fournir au plus juste prix des carrosses comme on n'en voit guère, des chevaux comme on en voit peu, et des automédons comme on n'en voit pas, c'est-à-dire des carrosses propres et confortables, des chevaux alertes et dispos, et des automédons polis et bien tenus, nous voilà désormais en paix à l'endroit des cochers ; mais qui nous répondra des ténors ?

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

un ans. Mais à ce
le trouvais également
as toujours été riche
es et les plus illustres
esse pris soin de
les Batignolles; dis
rue que par la poli
Toujours on le trouve
r, d'une infatigable
on du faubourg Saint-
r du Demi-Monde, et
sa nature compati-
tresse de la maison,
ête pour les parents,
ame? dit un auteur
d les épaules. Tous
ensent l'or à mesure
orgueil et jamais le
pondit la dame. Le
doute me répondit
se l'autographe à
rres, dit la dame, et
plement du monde,
adresse de l'autor
à perdu sa gaine
offrande à la nuit
il la remerciait, et
ulu songer à lui par
res à travailler dans
e. Il sort peu. Sa
dans son salon.
lonner de l'exercice
ur de la tête d'un
fond de son jupon
ce jeu que l'auto
isir est de monter
ent visite. »
malheur, aussi in-
vraux nous am-
apper de trois com-
toniste espagnol
u ses raisons per-
i avait les siens
rouver son grand
s se mettent à mo-
chers, la fréquen-
nisi périlleuse pe-
ciel et à la coup-
at exprès pour lui
comme on s'en va
pen, et des auto-
à-dire des carmes-
eries et d'opéra, et
ns vultu de son
à nous répondre le
de. Bascaron

ou-privé.

